Joseph Pocard-Kerviler

Mémoires d'un capitaine de frégate

III- Alexandrie – Lisbonne - Maroc – Lorient – Mer d'Islande

1840-1850

Archives familiales
2014

Joseph Pocard-Kerviler

Mémoires d'un capitaine de frégate

III- Alexandrie – Lisbonne - Maroc – Lorient – Mer d'Islande

1840-1850

Pierre de Boishéraud
2010

Après l'édition originale de 2010, celle de 2014 contient un ensemble de méditations religieuses, découvertes dans les archives de Penanros.

Sommaire

5ème carnet …… 7

Introduction …… 9

Station d'Alexandrie sur la corvette *l'Embuscade* ……... 13

Documents officiels et traités ……..……. 105

Station de Lisbonne sur le vaisseau *l'Iéna* ……. 119

Croisière des côtes du Maroc sur le vaisseau *l'Iéna* ……. 135

6ème carnet ……..…….. 181

Introduction …… 183

Congé ……. 187

Commission de Gavre ……..…… 205

Adjudant major de division à Lorient …… 231

Directeur de l'observatoire de Lorient …… 291

7ème carnet …… 301

Introduction …….……. 303

Campagne de la Mer d'Islande sur le cutter *le Favori* ….. 307

Cherbourg sur la frégate *la Sémillante* …… 391

Mémoire sur un nouveau mode d'installation des pompes …… 405

Notes du 5ème carnet …… 411

Notes du 6ème carnet ……..…. 417

Notes du 7ème carnet …… 425

Méditations …….. 429

Lexique …… 449

5ème carnet (1840 - 1842)

Introduction ……. 9

Station d'Alexandrie (corvette *l'Embuscade*) ……. 13

Documents officiels et traités …… 105

Station de Lisbonne (vaisseau *l'Iéna*) …… 119

Croisière des côtes du Maroc (vaisseau *l'Iéna*) ……. 135

Introduction

En septembre 1840, nous retrouvons Joseph Kerviler au port de Brest, il a 39 ans.

Au début de cette campagne, on apprend que pendant son congé, Joseph s'est marié à Marie Couessurel, « *une bonne amie avait trouvé pour moi une femme charmante, digne de toute l'estime et de tout l'amour que je lui ai voué. Nous passâmes deux mois à nous voir tous les jours, à nous reconnaître et à nous aimer ; enfin le 28 avril nous fûmes unis…. Oh l'heureux jour !* » .

La famille Couessurel est une vieille famille des côtes du nord, issue de la bourgeoisie aisée, d'idées réformistes. On y trouve nombre de négociants, avocats, officiers, médecins, ingénieurs, plusieurs venant de l'école polytechnique, plusieurs capitaines de la garde nationale, certains se feront élire député. En un mot, ils veulent être moteurs dans la société qui se forme après la révolution. François, le grand père de Marie est en 1776 l'un des 5 fondateurs de la loge maçonnique *La tendre union* de Moncontour, et l'un de ses gendres est vénérable de la loge *La vertu triomphante* de Saint-Brieuc en 1806. Il sera successivement avocat, juge président du tribunal de district de Broons de 1791 à 1795, administrateur du département en 1795, député au conseil des anciens en 1798. Mathurin, son fils, le père de Marie, s'est engagé à 18 ans, à l'appel de la patrie et de la liberté, dans la compagnie franche d'artillerie des côtes du nord, en 1793, jusqu'en 1800. Puis il devient receveur des contributions à Uzel, conservateur des hypothèques à Loudéac et enfin à Vannes. Il était veuf d'Adèle Muller, fille et petite fille d'officiers, d'une famille d'origine Suisse, puis installée à Belfort et Metz. C'est Marie, sa fille aînée, qui prit la responsabilité de ses sœurs, créant avec elles des liens exceptionnels d'affection, liens que Joseph saura entretenir et développer avec leurs époux.

Après leur mariage, Joseph et Marie s'installent à Brest. Joseph constate que « *Brest n'est qu'un grand entrepôt de bâtiments et surtout d'officiers et de matelots. A-t-on besoin de bâtiments dans la Méditerranée ? Vite on envoie de Brest vaisseaux, équipages, officiers, … Malheur à l'officier qui est expédié de ce port pour une longue campagne, et rentre après toutes les fatigues qui en sont la suite … j'en veux beaucoup à l'autorité, qui fait sortir pour ainsi dire du rang de la marine active de jeunes officiers qui n'ont pas encore gagné leurs chevrons, qui vivent tranquilles à terre depuis deux ou trois ans car ils passent d'un poste à l'autre, pendant que d'autres débarquent au retour de longues et pénibles campagnes, ont à peine un congé de trois mois et sont forcés de reprendre la mer avant tous ces messieurs qui ''castorisent'' à leur aise* ». Il demande donc et obtient d'être rattaché au port de Lorient.

Joseph est embarqué comme second sur la corvette *l'Embuscade*, commandé par monsieur Mallet. Il y est lieutenant chargé du détail et fait les préparatifs de la corvette pour sa future mission. L'appareillage a lieu le 4 octobre.

C'est donc la séparation d'avec Marie, et rien ne l'intéresse alors plus que de retrouver sa femme : les excursions à terre, les réceptions et les bals, tout cela qui jusqu'alors l'intéressait au plus haut point est soudain devenu sans intérêt. Le métier de marin est devenu un fardeau insupportable, assimilable à un exil. Seuls comptent maintenant les arrivées des courriers de France, et Joseph guette les mouvements des bateaux à vapeur assurant la régularité de ces courriers. « *Et quand je reçois des lettres, je ne pense plus à promener, ma chambre est mon seul refuge, et là, seul avec la lecture de Marie, je suis heureux* »

Son commandant, lui aussi, attend la nouvelle de la naissance de son enfant, et on espère bien qu'il ne perdra pas une occasion de rentrer en France. Et Joseph de constater : « *Comme le caractère change ! Autrefois, à bord comme à terre, il m'était extrêmement pénible de rester seul même une heure ou deux. Ma chambre n'était qu'un lieu de dépôt pour mes effets, qu'un endroit où la nuit je me retirai pour reposer. Si j'avais à travailler, je préférais encore le carré. Là je trouvais la distraction dont j'avais besoin. Le bruit qu'on y fait généralement ne m'effrayait pas, j'y prenais à toutes les discussions une part des plus grandes, et souvent je ne contribuais pas peu à la faire naître. A terre j'étais seul le moins que je pouvais, il me fallait un camarade. Maintenant, depuis que je suis marié, surtout depuis que j'ai senti tout le charme de la société d'une femme, quand je suis à bord, les discussions m'ennuient, le bruit me fatigue, je fuis souvent la société de mes camarades dont les goûts ne s'accommodent plus du tout avec les miens, et ma chambre est mon lieu de refuge* ».

Mais pour l'instant la mission de *l'Embuscade* reste secrète, « *car nous le savons maintenant le commandant ne pourra décacheter la dépêche qu'il a reçue, qu'à l'entrée du détroit de Gibraltar* ».

Enfin, le commandant peut ouvrir sa dépêche : la mission consiste à aller tenir la station d'Alexandrie, où la résolution de la question d'Orient tourmente les puissances occidentales. Joseph est enchanté de cette station, car les communications seront faciles avec la France, et les courriers rapides.

La question d'Orient, c'est le problème soulevé par la fin de l'empire ottoman. Lorsque Bonaparte partit en Egypte, il avait des instructions précises du directoire : ouvrir à la France une nouvelle route des Indes. Il projettait de soulever les arabes contre les turcs et de soutenir les insurrections nationales dans les balkans, mais l'Angleterre ne pouvait tolérer cette menace sur sa route des Indes.

En 1801, Méhémet Ali, un négociant turco-albanais, arrive à Alexandrie avec le contingent macédonien de l'armée ottomane qui, aux cotés d'une troupe anglaise, met un terme, par la bataille d'Aboukir, à l'occupation française et rend l'Egypte au sultan. En quatre ans, il devient pacha d'Egypte. Les mamelouks, qui tenaient l'Egypte depuis cinq siècles, sont éliminés. Son fils Ibrahim Pacha est un bon général, secondé par un français, Joseph Sève, devenu Soliman Pacha, lequel est chargé de réorganiser l'armée égyptienne.

Lors du soulèvement des grecs, le sultan demande à Méhémet Ali d'intervenir. Ibrahim écrase l'insurrection grecque, puis, après la bataille de Navarin, les puissances occidentales le forcent à évacuer la Grèce et à se rapatrier à Alexandrie, comme on l'a vu dans le 1er tome des mémoires de Joseph.

Pour développer son infrastructure et diffuser les sciences occidentales, le pacha fait appel à l'Europe et surtout à la France. Voulant garantir la sécurité de sa frontière, Méhémet Ali réclame au sultan la Syrie, en compensation de la perte du gouvernement de la Grèce, et il y envoie son fils Ibrahim. Celui-ci écrase à trois reprises l'armée ottomane, et semble prêt à marcher sur Constantinople, en décembre 1832. La Russie, préférant un voisin faible à un voisin victorieux, envoie sa flotte dans le bosphore pour contrer Ibrahim. L'Angleterre, voulant aussi éviter l'émiettement de l'empire ottoman intervient à son tour comme médiateur entre le sultan et son vassal. La France, où pourtant on se réjouit des victoires égyptiennes, soutient le point de vue anglais, lesquels imposent l'interruption de la progression d'Ibrahim, qui devient gouverneur de Syrie en mars 1833. Le sultan, fort de l'appui anglais, attaque Ibrahim, et son armée est encore anéantie, sa flotte livrée à l'Egypte, malgré le blocus anglais. Palmerston pense que Louis Philippe aura peur de la guerre européenne, et, après avoir bombardé Beyrouth, il envoie l'amiral Napier prendre Saint Jean d'Acre. Méhémet Ali, pour

conserver son pachalik d'Egypte, doit céder à l'ultimatum anglais, évacuer la Syrie et rendre la flotte ottomane au sultan.

Joseph cite cette réplique de Soliman Pacha à l'amiral anglais : « *Votre gouvernement, tient dans cette affaire de Syrie une conduite qui sera jugée immorale au dernier degré par les gens de bonne foi, qui sauront ce que nous avons fait et que la postérité regardera à juste titre comme une infamie. Les égyptiens ont dernièrement conquis la Syrie, pays de troubles et de révolutions, pays exploité autrefois et sucé jusqu'à la dernière goutte de son sang par les pachas. Depuis la conquête nous avons mené ces hommes remuants et ruinés, par votre influence, avec une certaine rigueur il est vrai, mais nous avons réussi à les rendre à la vie de famille, à l'agriculture. Ils ont planté des mûriers qui prospéraient. Ils sont encore misérables mais ils commencent à travailler et vous avez employé tous les moyens, même les plus ignobles, pour les soulever contre ceux que vous appelez leurs oppresseurs. Lorsque vous les savez sans force pour réussir, vous leur soufflez la guerre civile et une guerre dans laquelle ils seront infailliblement écrasés et à la suite de laquelle, que nous soyons vainqueurs ou vaincus, un pays inculte, délaissé, qui sous notre administration commençait à reverdir, va se trouver à nouveau rasé, va redevenir stérile, incapable de nourrir sa population, un vrai désert, car nous devons nous autres, pour punir les rebelles et intimider les autres, les écraser, les anéantir partout où nous les trouverons en insurrection. Vos utopistes philanthropes, qui en Europe se révoltent contre les moyens que vous employez, ne connaissent ni les lieux, ni les hommes auxquels nous avons affaire. Plusieurs applaudissent peut-être au but que vous avouez de délivrer un peuple du joug qui l'opprime, mais ces intentions ne sont chez vous qu'apparentes. Vous agissez comme des vandales, vous détruisez sans nous laisser les ressources de reconstruire. Vous ruinez en pure perte un pays qui dans vingt ans, même sous la meilleure des administrations, ne se sera pas relevé de l'état de misère dont vous l'accablez* »

Joseph suit donc ces péripéties et ces négociations depuis la corvette *l'Embuscade*, mouillée dans le port d'Alexandrie. Il visite les navires égyptiens, l'arsenal, les travaux d'irrigation, le canal de Mahmondiah, les carrières de chaux, … et il ne sait « *ce dont on doit s'étonner le plus, ou l'aptitude de la population à exécuter tout ce qu'on lui fait entreprendre, ou le génie directeur qui conçoit, ne se décourageant de rien, faisant exécuter en moins de temps presque qu'on a à le concevoir des travaux qui eussent paru impossibles et presque chimériques à tout le monde* ».

Avec le commandant, il propose aux égyptiens un plan de défense du port contre la flotte anglaise.

Lors de la fête de Sainte Barbe, il note avec satisfaction que *« les toasts à la santé du roi, du commandant et des officiers furent précédés d'un discours du maître canonnier, il se félicitait, ainsi que ses convives, de servir sous nos ordres.* » et de même, alors que cinquante hommes sont partis dîner sur une autre bâtiment, et qu'ils en reviennent en criant « *vive l'Embuscade* », il note avec la même jubilation que « *rien ne flatte plus mon amour propre qu'une approbation quelconque des hommes que je suis appelé à diriger* ».

Concernant les méthodes de la diplomatie, il constate qu' « *On fait ce qu'on veut avec des cadeaux, et malheureusement le gouvernement français ne fournit pas de fonds secrets à ses ambassadeurs. La France est trop grande pour ne pas se faire respecter quand elle le voudra, dira-t-on mais les autres puissances sont grandes aussi … on n'obtiendra qu'à prix d'argent distribué à tel ou tel personnage. … Il faut hurler avec les loups, ils sont tels ici* ».

Lors du retour vers Toulon, on passe en Grèce et en Turquie pour apprécier la francophilie des habitants.

Arrivé à Toulon, le commandant Mallet appuie sa demande de commandement d'un bateau à vapeur, et lui même se lance dans l'amélioration de son étude d'un système de pompe, dans l'espoir d'aller le soutenir à Paris, et donc d'échapper à une nouvelle mission de *l'Embuscade*, sans avoir bénéficié d'un congé. C'est ainsi, on le voit, à chaque retour de campagne, comme il n'y a jamais de reconnaissance assurée des droits au congé, la recherche d'un poste sur un bâtiment qui retourne se désarmer à Brest, et la permutation avec un des officiers de ce bâtiment.

Il passe donc sur le vaisseau *l'Alger*, puis sur *l'Iéna*, en partance pour Brest, commandé par Mr. Turpin, mais envoyé d'abord à Lisbonne où la révolution vient de se terminer.

Il y retrouve son mentor d'Aranjo, et ses habitudes du temps où il était sur *la Gloire* puis sur *la Dryade.*

C'est alors que Joseph reçoit une lettre de Marie lui donnant l'espoir d'être bientôt père.

Soudain, coup de foudre *: « nous quittons Lisbonne sous peu de jours. Pour aller où ? La diplomatie nous le cache; adieu les douces lettres que je recevais régulièrement de chez moi tous les huit jours. Je vais en être privé pour longtemps puisque le lieu de notre destination est caché ». L'Iéna* est en fait envoyée pour faire croisière près de Gibraltar et Tanger et surveiller les côtes marocaines où Abd el Kader a obtenu l'appui de l'empereur après la paix de la Tafna.

La croisière comprend le vaisseau *l'Iéna*, la frégate *l'Africaine* et le vapeur *le Grondeur*, qui est associé au vaisseau, pour lui servir d'estafette et doit en particulier porter à l'empereur du Maroc un ultimatum pour qu'il ne soutienne plus Abd el Kader et pour qu'il l'empêche de recruter des soldats parmi les marocains. Le vaisseau appuye cet ultimatum par sa puissance de feu.

C'est l'occasion d'une promenade à Gibraltar, en particulier dans les grottes du fameux rocher, tenu par un régiment écossais.

L'Iéna se montre donc le long des côtes du Maroc, afin d'inquiéter les passeurs d'armes. Mais la discrétion de cette démonstration de force n'est pas convaincante et l'efficacité de cette « *croisière morale* », comme dit le commandant, est bien loin de convaincre Joseph.

On doit même supprimer les exercices à feu, de peur d'effrayer et de soulever toute la population des environs. Et cependant, un canot est pris pour cible par des bédouins, ce qui enclenche de la part du commandant un cycle interminable de demande de réparation auprès du gouverneur et du pacha. Le plus gênant est que cela retarde d'autant le retour en France. Finalement les marocains cèdent et, incroyable, abandonnent leurs nationaux : les coupables, dont un marabout, sont livrés à discrétion pour être punis. Magnanime, le commandant ne leur inflige qu'une peine de fouet.

Joseph dans ses « considérations sur le métier de la marine » (page 164) dresse un portrait du métier de marin qui sonne comme un autoportrait : le jeune marin de 20 ans, est plein de curiosité et d'enthousiasme, bientôt à 30 ans il connaît son métier, fait des théories, mais son caractère change, il a besoin de se retremper. A 35 ans il n'embarque plus qu'avec peine, il ne fait plus exécuter les ordres qu'il reçoit qu'en les répétant comme un porte-voix, son service devient machinal, et pour peu qu'il ait une famille, il lui manque son affection, en un mot il est perdu pour la marine et il n'aspire plus qu'à la retraite : la marine ne peut être une carrière pour la masse générale des hommes.

Revenu à Brest, Joseph assiste au départ du duc d'Aumale pour Alger et du prince de Joinville pour le Brésil, où il va épouser la fille de l'empereur.

Station d’Alexandrie

à bord de la corvette *L’Embuscade*

Octobre 1840 – Décembre 1841

Je reprends mon journal

5 octobre 1840 - Enfin après sept mois je reprends mon journal. Déjà à la mer, éloigné de tout ce que j'aime, prisonnier à bord d'un navire, isolé de toute autre société que celle de braves gens qui courent les mêmes chances que moi, mais qui pour la plupart n'ont pas encore les mêmes idées, que puis-je faire de mieux que de tracer les divers incidents de ma vie aventureuse, pour me les rappeler dans des temps plus heureux, pour faire alors la comparaison d'une vie tranquille au sein d'une famille chérie, avec la vie agitée du marin, cette vie qui s'use et se remplit si vite ? Que puis-je faire de mieux, moi qui aie la mémoire si courte, qu'au bout de quelques mois, de quelques semaines, il m'est impossible de retrouver les dates d'événements récents et les noms des personnes qui y ont figuré avec moi ? Barbouillons donc du papier puisque c'est le seul moyen de jalonner ma mémoire beaucoup trop paresseuse, et tâchons de revenir sur quelques uns des faits qui se sont accomplis depuis mon débarquement de la frégate *La Gloire*.

C'est que ces sept mois ont été bien courts et bien remplis de jouissance et de bonheur, mais aussi de contrariétés et de peines, compagnes du reste inséparables de tout ce qui n'est pas indifférence et abnégation de soi-même dans ce monde.

Je me marie le 28 avril

Oh j'ai été bien heureux dans les premiers temps de mon congé, qui me semblait d'abord ne devoir jamais finir. Je revoyais mes sœurs, ma famille, après une absence longue et agitée et une bonne amie avait trouvé pour moi une femme charmante (1), digne de toute l'estime et de tout l'amour que je lui ai voué. Nous passâmes deux mois à nous voir tous les jours, à nous reconnaître et à nous aimer ; enfin le 28 avril nous fûmes unis…. Oh l'heureux jour ! Quand il est passé bien entendu, car les douze heures qu'il dure sont passablement ennuyeuses : on s'y trouve tellement en vue, tellement entouré de tout le monde, quand on voudrait n'être que deux ; on y est si gêné que ma foi, il est fort heureux que la position embarrassante et embarrassée dans laquelle on est placé, ne dure pas plus longtemps. Le mois qui le suivit fut si plein de bonheur et de douces jouissances, que j'eusse voulu qu'il dura toujours et cependant il a passé si vite.

Le congé de trois mois que j'avais obtenu après trois ans de campagne se finissait le 18 mai. Monsieur Defresne, major général à Brest, à qui j'avais fait passer la demande d'une prolongation de trois autres mois, m'écrivit qu'il ne pouvait y donner suite en raison du peu d'officiers de mon grade présents au port et des ordres de Son Excellence, qui prescrivaient de ne pas prolonger les congés. Mais j'avais reçu de Monsieur Laisné, mon ancien commandant alors contre-amiral, l'assurance qu'il m'obtiendrait une prolongation et le 11 mai il m'écrivit qu'il venait de me la faire expédier du ministère, à deux tiers de solde, et que pour ne pas trop mécontenter Monsieur Defresne, il lui faisait adresser une lettre qui le prévenait de cette disposition nécessitée par mon mariage.

De sorte que j'attendais avec tout le calme que m'avait procuré cette bonne nouvelle, une lettre de la majorité m'annonçant officiellement que j'avais encore quelque temps à passer près de Marie. Cependant nous étions au 17 mai et je n'avais rien reçu, persuadé que l'on m'avait oublié. J'écrivis au préfet maritime de Brest, en lui copiant presque la lettre de Monsieur Laisné, et en le priant de me faire passer ma permission, si elle n'était qu'égarée.

J'attendis quatre jours dans une inquiétude bien partagée, mais bien pénible, et ne recevant aucune réponse directe, apprenant au contraire que l'ordre de rallier immédiatement allait

m'être expédié, je partis pour Brest le 22. Oh quelle fut cruelle cette première séparation après tant de bonheur ! Mon absence ne devait pas être bien longue, je reviendrais bientôt chercher ma femme. Si je n'obtenais rien moi-même, pouvais-je éprouver une plus dure déception ! Les déceptions, j'aurais du pourtant commencer à m'y habituer, nous en avions tant éprouvé sur *La Gloire* pendant la longue campagne du Mexique. Malheureusement ce n'était pas la dernière arrivée à Brest !

Je me présentai au major-général, qui ne parut pas m'en vouloir beaucoup de mes quatre jours de retard, mais qui pour m'ôter les moyens d'insister plus tard sur ma demande de prolongation, me plaça immédiatement dans une compagnie, la 40ème débarquant de *la Sapho,* en me promettant toutefois une permission de quinze jours quand j'aurais débrouillé les comptes de mes hommes. Quinze jours au lieu de trois mois que m'accordait le ministre !…J'eus beau contester la justesse de cet arrêt contre une décision supérieure, j'eus beau me récrier contre ce despotisme, il fallut en passer par là, et me remettre à régler à nouveau des livrets et des feuilles de compagnie, au lieu de passer à Vannes ces jours pleins de charme et ces soirées délicieuses auxquelles je m'étais si facilement habitué.

Le 7 juin pour la Pentecôte, je pus enfin quitter Brest, et le lendemain j'embrassai ma femme et mes sœurs. Oh il avait été bien pénible le jour du départ, mais il fut bien doux, bien heureux, celui de l'arrivée ! Il me semblait que Marie avait embellie depuis que je ne l'avais vue. Un siècle au moins s'était écoulé, et je la trouvais toujours plus douce, plus aimante… Oh combien j'étais heureux !

Installation à Brest

Ces quinze jours de permission passèrent comme l'éclair. Il fallut retourner à Brest. Nous qui nous étions promis, dans la sécurité que nous avait donné la lettre de Monsieur Laisné d'aller passer quinze jours ou trois semaines dans les Côtes du Nord faire connaissance avec une nouvelle famille ; nous qui devions nous abreuver de fêtes et de bonheurs, il nous fallut partir pour Brest ! Mais cette fois je ne m'en retournais pas seul, j'emmenais avec moi ma Marie, qui allait me rendre cette ville que je maudissais il y a quinze jours, un eldorado, un lieu de délices.

Nous quittâmes avec bien de la peine nos bons parents. Le plaisir de voyager avec moi sécha bientôt les larmes de mon amie. La route ne la fatigua pas trop et nous arrivâmes à Brest le 23 juin à cinq heures du matin. J'avais fait disposer un logement commode, nous nous y installâmes immédiatement et j'y commençai cette vie si pleine de charme que l'on mène près d'une femme dont on est aimé et que l'on chérit.

Nous trouvâmes à Brest une maison fort agréable, dans nos goûts : celle de Monsieur Riossay, colonel du génie, dont la femme était notre cousine germaine. Nous y avions quelques bons amis, nous pouvions de temps à autre faire des parties de campagne chez une dame Gayord et Bérubé. Marie était heureuse de visiter le port dans tous ses détails, de voir des vaisseaux. Le mouvement de la ville, bien autre que celui de Vannes, lui plaisait infiniment. Enfin nous avions la perspective de passer une partie de l'hiver ensemble, tant les armements marchaient lentement, lorsque le 29 juillet, le maudit traité entre l'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche, vint mettre en émoi la France entière et nous autres en particulier (2). Le lendemain une dépêche télégraphique prescrivait d'embarquer sur *La Médée,* qui arrivait des Antilles, trois compagnies pour les transporter à Toulon. Elle devait partir le 10 août, et la 40ème en faisait partie. Ce fut pour nous un coup de foudre. Nous quitter si tôt, d'une manière si brusque, si imprévue… !

Cet ordre me mit pendant deux jours la tristesse dans l'âme. Je n'étais marié que depuis trois mois à peine et il fallait m'éloigner pour bien longtemps sans doute de tout ce que j'aimais le plus au monde. Le départ pour Toulon était cependant, dans mon malheur ce qui pouvait m'arriver de plus supportable, car je serais presque certainement embarqué sur un vaisseau, et dès que les affaires s'arrangeraient à Toulon, il ne me serait pas difficile de débarquer et d'obtenir enfin le congé que l'on m'avait retenu.

Je suis embarqué comme second sur *l'Embuscade*

Le 2 août nous reçûmes contre-ordre : les compagnies ne partaient plus. *La Médée* seulement armait en guerre, elle allait prendre une compagnie et demie. Le matin j'appris qu'on me désignait pour embarquer : je réclamai auprès du commandant de la division, car je n'étais pas le premier. Je fus écouté et je restai tranquille jusqu'au lendemain. Les journaux de ce jour signalaient la mise en armement de deux corvettes *L'Embuscade* et *L'Iguala,* prise mexicaine. Dans toute autre situation je n'eus pas fait attention à cet article, je l'eus considéré comme un bruit de journal, une nouvelle sans fondement. Mais j'avais été si contrarié jusqu'alors, que je tremblai au nom de *L'Embuscade.* Deux jours après, l'ordre arriva de disposer les deux corvettes et le 11 août je reçus l'ordre d'embarquer sur la première. Je ne m'étais pas trompé : je devais tomber de Charybde en Sylla et me considérer comme poursuivi par le sort avec acharnement, car deux grandes frégates *La Minerve* et *La Didon* étaient depuis longtemps en armement, sans équipage et l'on recevait l'ordre d'en disposer plusieurs autres. Mais une corvette apparaissait au milieu de tout cela, je devais y être destiné et pour être second encore ! Monsieur Mallet, capitaine de corvette, devait diriger l'armement, et le préfet maritime en demandait pour lui le commandement. On ne peut plus contrarié de ce nouveau contretemps, je dus cependant en accepter toutes les chances, prendre mon poste en brave et aller le lendemain commencer le service fort difficile et fort ennuyeux de lieutenant chargé du détail.

Les officiers à poste sédentaire, ceux qui castorisent

Je n'avais rien à réclamer car c'était mon tour, ou du moins le tour de ma compagnie et on n'eut pas manqué de me jeter à la tête cette phrase péremptoire, tandis qu'à ma connaissance, et à la connaissance de tout le monde, il y avait à Brest trente lieutenants de vaisseau occupant des postes sédentaires qui presque tous étaient loin de présenter dans ce grade autant de navigation que moi, qui étaient tous débarqués depuis bien plus longtemps, enfin parmi lesquels il s'en trouvait plusieurs tout jeunes de grade qui n'avaient pas manqué d'intriguer pour occuper ces postes et qui n'ayant presque rien à faire, soutenaient avec beaucoup d'aplomb qu'il était nécessaire que les officiers y restassent longtemps pour que le service spécial qu'ils exigeaient, put être fait d'une manière un peu régulière. Et c'étaient de braves gens provenant des officiers auxiliaires, dont la capacité sous beaucoup de rapports est bien loin d'être passée en proverbe ! Je conçois d'ailleurs qu'il faille beaucoup de temps à ces messieurs pour se mettre au courant de leur besogne. Après cela plusieurs postes sédentaires étaient aussi occupés par d'anciens officiers qui attendaient disait-on leur retraite, mais qui toutefois prendront fort bien le grade de capitaine de corvette qui leur échoit à leur rang de bête ; locution reçue pour désigner l'ancienneté. A tous ces gens là je n'en veux nullement, ils se débrouillent. Plusieurs d'entre eux méritent un peu de repos en considération de leur ancienneté de grade et peut-être de leurs longs services à la mer. Mais j'en veux beaucoup à l'autorité, qui fait sortir pour ainsi dire du rang de la marine active de jeunes officiers qui n'ont pas encore gagné leurs chevrons, qui vivent tranquilles à terre depuis deux ou trois ans car ils passent d'un poste à l'autre, pendant que d'autres débarquent au retour de longues et

pénibles campagnes, ont à peine un congé de trois mois et sont forcés de reprendre la mer avant tous ces messieurs qui « castorisent » à leur aise. Et puis n'est-ce pas assez de créer de nouveaux postes aussi insignifiants que possible ? Un commandant de *Jeanne d'Arc* ; un chargé de service de la batterie école, et d'assister aux cours de balistique faits par un autre officier pour s'assurer que les enseignes de vaisseau s'y présentent ? Et maintenant il n'y en a pas un à terre, mais ces postes sont toujours remplis et ceux qui les occupent en ont pour deux ans. Cependant, il faut en convenir, le port de Brest est celui où le service de tour se fait le mieux. Que peut-on dire des autres ? Après tout il y a longtemps que chacun sait dans notre corps que les mots « marine » et « confusion », « pétaudière », qu'on me passe l'expression ordinairement employée, sont reconnus synonymes.

Je demande à être attaché au port de Lorient

D'un autre côté le port de Brest n'est depuis quelques années qu'un grand entrepôt de bâtiments et surtout d'officiers et de matelots. Fait-on un armement à Cherbourg, Lorient ou Rochefort ? Des compagnies sont immédiatement envoyées de Brest avec les officiers qui les commandent. A t'on besoin de bâtiments dans la Méditerranée ? Vite on envoie de Brest vaisseaux, équipages, officiers et encore envoie-t'on chaque année sur les corvettes de charge plusieurs milliers d'hommes à Toulon. Avec ce système le port de Brest n'est pas tenable ! Malheur à l'officier qui est expédié de ce port pour une longue campagne, et rentre après toutes les fatigues qui en sont la suite. Si on lui accorde un congé, il sera tout au plus de trois mois et s'il réclame une prolongation, le major général y met son veto car il manque d'officiers au port. Tandis que s'il appartient à Toulon, à Rochefort, à Lorient, il est sûr d'obtenir ce qu'il demande. Cela n'a t'il pas eu lieu pour Bellanger, pour Dosier, pour Chancel, tandis que des officiers de Brest, pas un n'a obtenu, s'il n'est allé lui même prendre sa prolongation à Paris. D'après cela, une fois embarqué, je n'ai pas balancé un instant à quitter ce port et à demander au ministre d'être attaché au port de Lorient. J'étais embarqué, j'avais été assez maltraité du major général pour qu'il ne fit pas grande difficulté de m'accorder l'envoi de ma lettre au ministre et j'appris plus tard par Babinet qu'une dépêche arrivée à Lorient m'autorise à rallier ce port qui serait désormais le mien. Au moins maintenant si après cette campagne j'obtiens un congé, je rejoindrai mon port d'attache au lieu de Brest, et pour peu qu'on n'y arme pas plus qu'aujourd'hui, ce qui est probable, je pourrai y passer un peu de bon temps tout près de Vannes, de ma famille que je pourrai visiter souvent, car alors du jour au lendemain, au reçu d'un ordre, je serai à mon poste.

Je passe le mois d'août dans le bonheur

Je passai le mois d'août heureux près de ma femme, mais dans une inquiétude presque continuelle car tantôt on nous pressait beaucoup, tantôt on se relâchait un peu pour s'occuper d'un autre bâtiment que l'on armait. Et puis les bruits de guerre appuyés sur toutes les dispositions d'armement que l'on faisait dans les ports et partout en France, étaient toujours alarmants, quoique je fusse bien loin de penser que nous dussions en venir aux mains nous autres français avant bien longtemps. L'armement de *L'Embuscade,* que commandait définitivement Monsieur Mallet, me donnait aussi beaucoup d'occupations. Nous n'y étions d'ailleurs que deux officiers et j'y passais une grande partie de ma journée. Mais quelle différence avec la vie de garçon que j'avais mené jusqu'à ce jour dans les ports. Ici en rentrant fatigué, je ne trouvais plus une chambre vide et nue ; ici au retour de l'ouvrage, j'étais accueilli avec transport par une femme charmante et chérie. L'ennui, les tracasseries, les dégoûts que j'avais éprouvés à bord, faisaient place au bonheur et le lendemain je retournai avec plaisir au travail en pensant aux douces jouissances que je retrouverais à mon retour.

Mauvaises nouvelles de Vannes

Malheureusement cette suite de beaux jours ne fut pas bien longue. Mon beau-père avait dû se rendre dans le courant du mois à Saint Brieuc, et si je partais bientôt, passer par Brest pour ramener Marie. Mais comme l'armement de *L'Embuscade* ne paraissait pas devoir être achevé avant le 15 septembre, et que nous ne partions pas immédiatement suivant toutes les probabilités, elle ne voulait pas me quitter si tôt et nous écrivîmes à son père que nous serions enchantés de le voir s'il pouvait passer à Brest, mais que Marie resterait près de moi jusqu'à la fin. Quelques inquiétudes néanmoins vinrent nous troubler relativement à la santé de notre grand-mère (3) : les lettres que nous recevions étaient ambiguës sous ce rapport ; on paraissait ne pas oser nous dire ce qu'il en était.

Le 28 au soir mon beau-père nous arriva sans que nous l'attendissions le moins du monde. Sa dernière lettre ne nous disait rien de son intention. Il profitait de l'occasion de son neveu Veillet (4) qui venait à Brest pour affaires, et l'accompagnait pour nous voir. Dans la journée il avait un peu pressé Marie de s'en retourner avec lui, confiant ses craintes sur la santé de sa grand-mère, mais elle était restée incertaine tant elle désirait rester avec moi, dut-elle ensuite faire le voyage seule de Brest à Vannes. Cette incertitude ne fut pas de longue durée : le lendemain 29 nous recevions une lettre de Félicité, qui disait à Marie de s'en revenir immédiatement si elle voulait encore voir sa grand-mère vivante ; que de très fortes palpitations et des crises violentes d'oppression se succédaient chez elle depuis deux jours d'une manière presque continue, et donnaient pour elle une grave inquiétude. Et elle savait comme moi que ma sœur n'exagérait pas dans cette circonstance et à Vannes on ne savait pas mon beau-père à Brest.

Départ de mon beau père puis de Marie

J'étais à bord quand cette terrible lettre arriva. Aussitôt Marie courut chercher avec son père deux places dans la malle-poste pour le soir, ou dans la diligence pour le lendemain. Tout était pris, c'était l'époque de toutes les vacances. On n'en trouva qu'une dans la malle pour le dimanche, et une autre pour le lendemain matin dans la diligence. Ils cherchèrent en vain une chaise poste ou une voiture de louage : impossible de partir immédiatement. Mon beau-père devait être à Vannes pour le jury du marché le 1er septembre, il partit le premier. Nous le conduisîmes, et je rentrai avec ma pauvre Marie désespérée de partir seule lorsque son père était là pour la conduire. Oh les contraintes fondaient sur moi depuis quelque temps d'une manière bien cruelle, et si je n'avais rien à envier sous le rapport du bonheur qui avait présidé à notre union et à ce qui l'avait suivi depuis, dès que Marie s'était trouvée près de moi, mille contrariétés, toutes plus pénibles les unes que les autres, n'avaient pas manqué de s'y adjoindre pour m'empêcher de jouir avec toute la tranquillité et toute la plénitude que j'étais en droit de désirer. Pauvre espoir humain ! Sa médaille a toujours deux faces, le brillant de l'une ne fait que rendre plus terne la teinte de l'autre. Ainsi sommes nous faits ! Cependant il fallait s'occuper des caisses et des paquets. Oh quels doux moments de tristesse nous passâmes ensemble, car la tristesse, la peine de ceux qui s'aiment a encore son charme quand ils sont ensemble, quand ils peuvent la partager en se la communiquant.

Le lendemain 31 août je fus conduire ma pauvre Marie à la diligence, et elle partit.

Ce départ me fit bien mal. De retour dans ma chambre je me mis à pleurer comme un enfant. Oh comme je fus seul depuis lors ! Pas cependant si seul qu'autrefois, car alors je n'avais personne pour occuper mon esprit, tandis qu'il était depuis le départ de Marie tout plein d'elle et des bonheurs que j'avais goûté. Du reste elle ne partit pas encore comme tout le monde ! J'aurais du m'attendre à cela : les effets étaient enfermés dans une boite trop grande ;

la voiture était trop chargée, on la refusa à la diligence. Ils ne purent être expédiés que le lendemain. Heureusement ce fut la dernière contrariété, car elle fit son voyage aussi peu désagréablement que possible et dans ma peine je me consolai en la sachant à son poste près de sa grand-mère mourante. Oh j'aurais bien voulu l'accompagner, mais j'avais aussi un poste que le devoir m'assignait et il fallait y rester, quelque dur qu'il dut paraître dans la circonstance actuelle.

Derniers préparatifs de la corvette

Nous étions cependant bien loin d'être prêts à bord de notre corvette. On parlait tous les jours de nous mettre en rade. Certainement le bâtiment pouvait tenir à flot aussi bien amarré sur un corps mort que dans le port sur quatre ou six chaînes. Mais il nous était difficile de prendre la mer immédiatement. Après tout nous n'avons encore aucune destination, et on ne nous pousse pas dehors je crois que pour le mettre dans les journaux, ou bien pour nous donner une dépêche pressée à porter sur un point quelconque du globe.

Le 1er septembre nous enverguâmes nos voiles, et le 4 nous reçûmes l'ordre de nous disposer à aller en rade le 7. Cette nouvelle qui il y a quelque temps m'eut fait une impression fort désagréable, me fut alors aussi indifférente que la moindre chose du monde, tant il est vrai que toutes les contrariétés que l'on éprouve sont d'autant plus fortes et prévisibles qu'elles contrastent plus ou moins avec une position faite, une douce habitude prise, qu'elles viennent à troubler et déranger.

Le 8 nous fûmes nous amarrer au 7ème corps mort. Nous avions alors notre état-major complet en ce sens toutefois qu'au lieu de deux lieutenants de vaisseau, il n'y en avait qu'un, et que deux élèves de première classe, du Marhallach et Furé, étaient embarqués comme officiers. Du reste ils vont bientôt l'être, car la pénurie d'enseignes de vaisseau oblige leur promotion à l'époque précise où ils auront complété leur temps de grade exigé au 1er novembre. La corvette *L'Iguala* nous suivit en rade et s'amarra au 11ème poste tout près de nous. Le lendemain nous prîmes nos poudres, nos obus et tout ce qui n'avait pu nous être donné dans le port, qui du reste avait encore bien des choses à nous fournir. Pendant tout le reste de la semaine je me tins à bord toute la journée. Partout des appels, assignant des postes, réglant des services, installant une foule de choses et au bout du compte n'aboutissant à presque rien de bien précis, car la place manquait et nous étions encombrés.

Le lendemain matin 12 septembre le commandant vint à bord de meilleure heure que d'ordinaire. Il avait un air soucieux qui ne m'échappa pas : « Pouvons nous appareiller aujourd'hui même, me dit-il ? Le préfet veut nous faire sortir pour croiser à l'entrée de l'Iroise où des pilotes, des pêcheurs, prétendent avoir été chassés par des bâtiments suspects. Puis- je lui dire que nous exécuterons ses ordres ? ». Je fus un peu surpris de cette nouvelle, mais je dus lui répondre qu'un bâtiment qui avait à bord son gréement, ses voiles, ses vivres, son artillerie, pouvait à la rigueur partir, qu'il y avait bien du désordre, mais que nous devions nous attendre à tout ! « Et bien, continua t'il, je vais de ce pas à la Préfecture dire à l'Amiral que s'il m'en donne l'ordre, je mettrai sous voiles ce soir et que si cela est, je vous en ferai le signal à la pointe. Du reste continuez vos travaux comme s'il n'était question de rien jusqu'au signal convenu et n'en parlez à personne ». Et comme quelques jours plus tôt cette nouvelle m'eut fait mal. Quel coup pour Marie si elle avait été encore à Brest, elle qui n'a pas compris que notre sortie ne devait être que de quelques jours, elle qui m'eut vu exposé à de continuels dangers, elle que je n'eus pu voir que quelques instants tant ma présence était nécessaire à bord ! Peut-être m'eut-il été impossible de descendre, et combien j'eusse été malheureux pour elle ! J'avoue que dans cette circonstance je m'applaudis de la savoir à Vannes, où elle recevrait presque en même temps la nouvelle de mon départ et celle de mon arrivée, et où la

première lui ferait bien moins d'impression. J'attends avec anxiété jusqu'à midi : pas de signal ! A une heure le canot du commandant vint à bord, et son patron me donna l'ordre de continuer les travaux ordinaires comme si il n'avait été question de rien. Nous achevâmes donc de rider* notre gréement. A deux heures Monsieur Mallet lui-même me dit qu'après avoir exprimé au préfet qu'il exécuterait ses ordres en partant le soir même, mais qu'il était loin d'être installé, l'amiral lui avait tenu compte de sa bonne volonté et se contentait d'envoyer* *L'Iguala* qui partit à l'entrée de la nuit, un peu en désordre aussi, mais cependant un peu mieux parée que nous.

Le lendemain nous nous mîmes à peindre la corvette. Il faisait assez beau mais pendant la nuit une pluie battante nous salit toute notre peinture à laquelle nous avions mis tant de soins, en y faisant couler une grande partie du noir sur le blanc.

Le 14 nous apprîmes que *L'Iguala* entrait au mouillage. Son expédition n'avait pas été longue, et elle revenait en parant un joli coup de vent que nous essuyâmes toute la journée du lendemain. Nous en eussions été nous aussi quittes très probablement pour cette petite promenade, mais j'avoue qu'il m'a été beaucoup plus agréable de rester à Brest. Le 17 la corvette *La Créole* entra en rade revenant des Antilles et ayant passé à Terre Neuve.

Le 24 *le Denoix* mouille arrivant sans doute de La Havane ou des Antilles. C'est lui que nous avions laissé l'année dernière seul à la station du Mexique. Il n'y est resté que huit mois de plus que nous. Sans doute il a eu des malades car il faisait une quarantaine de plusieurs jours dont nous avons été nous autres exemptés.

Nous reçûmes le 25 la Commission* d'Armement, qui constate que nous avons reçu à bord tout ce qui revient réglementairement à la corvette et que, abstraction faite de toute installation de commodité, nous étions prêts à prendre la mer pour une mission quelconque.

Le 29 septembre nous reçûmes dans la journée par télégraphe* l'ordre de nous tenir prêts à mettre sous voiles à l'arrivée d'une dépêche mise à la poste le matin même à Paris qui nous arriverait par conséquent dans la soirée du 1er octobre. Encore un coup de foudre ! Mais que devait être notre mission ? Le télégraphe n'en dit pas un mot. Et bien encore une fois j'éprouverai un sentiment de satisfaction à savoir ma femme tranquille chez elle. Certes j'avais eu du bonheur à l'avoir près de moi pendant tout le mois qui venait de s'écouler, mais puisque une circonstance, bienfaisante sans doute, l'avait rappelée à Vannes, je la voyais avec plaisir à l'abri de l'impression que lui aurait faite ce départ précipité. Ma lettre je n'en doute pas lui aurait fait de la peine, mais le coup n'a pas du être aussi violent de loin que de près, et puis depuis un mois j'aurais passé bien peu d'instants près d'elle. Elle aurait été bien seule. Cependant… En somme à quelque chose malheur est bon. Je le répète, il y a toujours deux faces à la médaille ; on y trouve toujours un côté moins sombre que l'autre.

Idées philosophiques

Pendant tout le mois qui vient de s'écouler, j'ai été tellement occupé à bord que j'ai à peine eu le temps d'écrire. Les seuls instants dont je pouvais disposer étaient ceux qui suivaient le dîner à bord jusqu'au lendemain matin sept heures. Alors toutes les fois que le temps l'a permis, j'ai pris la yole et je suis allé passer la soirée à terre soit chez Madame Lockroy, soit chez Madame Chollet. Je faisais en outre une ou deux visites, puis je rentrais écrire à Vannes et me coucher. Oh toutes les nuits je ne faisais qu'un somme tant j'étais fatigué de ma journée. C'est du reste le métier de second, position qui peut paraître superbe à certaines gens qui n'en rempliraient pas les fonctions. Second d'un grand bâtiment de guerre, presque commandant, c'est magnifique ! Oui pour ceux qui, les pieds au feu, le ventre à table, rêvent honneur et gloire, pour ceux que la vue d'une épaulette exalte d'autant plus qu'elle est grosse,

pour ceux enfin qui se laissent impressionner par des mots, et qui jugent des choses d'après eux. Mais bon Dieu qu'est ce qu'une épaulette ? Autre chose qu'un hochet qui couvre une servitude militaire souvent bien pénible ? Qu'est-ce que la gloire ? Autre chose qui se paie souvent d'un bras, d'une jambe, d'un rhumatisme ou d'une maladie chronique et parfois de la vie ? Que sont les honneurs ? Autre chose que de l'encens dont on entoure certaines gens pour les porter à agir contre leur tranquillité ou leur bonheur, ou bien de toutes les peines qu'ils se sont données ? Que de choses les mots peuvent faire ! Je parle évidemment de ceux qui n'ont pas le loisir de leurs appointements pour vivre. Dieu comme je suis philosophe aujourd'hui ! J'écris maintenant de tout mon coeur. Après tout ce sont mes impressions du moment que je décris. Si mes idées changeaient plus tard, du moins j'aurais l'avantage de retrouver alors celles qui dominaient chez moi à une autre époque.

Conjectures sur la mission de *l'Embuscade*

Octobre 1840 - Le 1er octobre presque toutes nos provisions de campagne étaient faites. Nous avions reçu trente hommes en complément d'équipage, mais quels hommes ! De vrais mousses, de petits apprentis marins de 16 à 18 ans qui n'ont jamais mis les pieds à la mer, mais qui avec nos 12 mousses n'en figurent pas moins sur le rôle d'équipage, qui porte fastueusement 255 noms. Et sur tout cela nous n'en avons pas, y compris l'état major et les maîtres, 180 hommes. Oh nous naviguerons cependant, car on navigue toujours et même au bout de quelques mois nous aurons probablement en l'exerçant un peu, un assez bon équipage. Mais jamais nous ne pourrons faire ce qu'on est en droit d'attendre de 255 hommes sur une corvette comme *L'Embuscade*.

Les politiques, les commentateurs se sont exercés, et s'exercent probablement encore sur les missions de *L'Embuscade*. Je n'avais rien reçu du commandant à six heures du soir, et cependant il devait au moins avoir reçu la dépêche annoncée. Toutefois je ne pus m'empêcher d'enregistrer les opinions qui paraissent avoir le plus de fondement. D'abord les jugements ne paraissent nullement à la guerre. Aussi nous pouvions très bien aller croiser dans les parages où doit passer le prince de Joinville avec *La Belle Poule,* pour lui remettre un pli ou un paquet quelconque. Ou bien encore aller aux Antilles pour une mission pressée ; ou bien porter aux Etats Unis une dépêche secrète ; ou encore stationner à l'entrée de la Méditerranée pour observer l'escadre russe qui, partie dit-on de Cronstadt depuis quelques jours, doit être maintenant en Manche. Du reste nous allons connaître le soir même notre mission et j'étais pressé de l'apprendre pour l'annoncer à la maison afin qu'on puisse m'adresser quelques lettres.

En route vers Gibraltar

Aujourd'hui 4 octobre nous sommes en mer et même hors du golfe de Gascogne, par les latitudes du cap Finisterre (5), et poussés par une belle brise du nord qui pourrait nous permettre une prompte traversée de Brest au point où nous devons apprendre notre destination. Car elle est secrète, car nous le savons maintenant, le commandant ne pourra décacheter la dépêche qu'il a reçue, qu'à l'entrée du détroit de Gibraltar.

J'apprends seulement à 7 heures du soir en allant à terre le 1er que notre mission était secrète et que nous devions mettre sous voiles le lendemain matin, et que notre mission était si pressée qu'en dépit des vents contraires, on nous pousserait dehors au moyen d'un bateau à vapeur s'il le fallait. Je courus donc faire quelques adieux ; j'écrivis deux mots à la maison ; je pris tout ce que j'avais laissé dans ma chambre à terre et le lendemain à six heures et demie, j'étais à bord. Tous nos canots étaient à la cale pour prendre ce qu'il nous restait de provisions

à embarquer. A 11 heures le commandant arriva. Une jolie brise d'est régnait depuis le matin, comme si elle avait été commandée tout exprès ! Nous démarrâmes et deux heures après nous étions hors du goulet. *La Médée* avait appareillé une heure avant nous pour Toulon. A l'entrée de la nuit nous l'avons rattrapée, et le lendemain à midi nous la perdrions de vue de l'arrière. Ainsi au détroit nous la rencontrerons sans doute puisque nous y serons avant elle, et si nous sommes destinés à y croiser pour observer l'escadre russe, comme cela nous paraît probable, et qu'alors il nous soit permis d'écrire, *La Médée* prendra nos lettres pour Toulon. Quelle heureuse aubaine ! A trois heures nous congédiâmes notre pilote et le bateau à vapeur qui nous avait accompagnés au cas que la brise vint à nous manquer, et nous cinglâmes à pleines voiles. Belle mer, belle brise ! Il a été fort heureux que nous ayons eu un temps favorable pour sortir, car que serions nous devenus avec notre équipage neuf et novice s'il nous avait fallu capeyer* dans le golfe. Nous y aurions été rudement secoués.

Pauvre Marie ! Elle sait maintenant que je suis en mer, mais où ? Vers quel point me voit-elle me diriger ? Oh je conçois que, peu habituée qu'elle doit être à de telles séparations, elle est bien inquiète. Mes sœurs, pour lesquelles ce n'est pas le premier départ, la rassureront sans doute, mais elle sera constamment dans des transes, dans des inquiétudes qu'elle se ferait, si comme on l'appelle, le rude métier du marin n'était pas capable de lui en donner. Ce qui me console c'est que, très probablement encore, si notre mission est d'observer l'escadre russe et que *La Médée* ne puisse prendre nos lettres, nous entrerons avec elle dans la Méditerranée, nous irons à Toulon pour y rendre compte au ministre et de là au moins nous pourrons nous écrire. Elle à qui je disais de ne pas attendre de lettres avant deux ou trois mois, comme elle sera heureuse d'en avoir une au bout d'un mois ou de six semaines, et de pouvoir répondre immédiatement.

12 octobre - Depuis le 9 nous avons été presque constamment contrariés par des vents, défavorables qu'ils nous furent d'abord jusqu'à la hauteur de Porto, cessèrent presque tout à fait, et ce calme fut précurseur de grandes brises du S.O. que nous éprouvâmes jusqu'au 9. La mer commença alors à s'embellir jusqu'au 6. Surtout le vent passa du S. au N.O. avec une grande violence. La mer soulevée par l'effet du premier, tomba sous l'effort du second. Mais celui-ci la rendit clapotante et très fatigante. Toutefois la corvette se comporta parfaitement bien dans cette circonstance. Elle eut seulement des mouvements assez durs, mais poussés par un N.O. grand frais, nous passions debout la grande lame du sud, et il n'y avait rien d'extraordinaire à éprouver de violents coups de tangage. Ils furent bientôt diminués par les précautions que prit le commandant de se tenir sous le petit foc seulement jusqu'à ce que la lame du vent fut devenue moins haute. Bref le bâtiment n'a pas eu trop de mal pour son coup d'essai !

Le 7 et le 8 nous eûmes des temps à grains, de la mer et des vents constants du S.O. qui nous empêchaient de faire de la route. Le 9 le temps s'embellit un peu, le 10 la mer tomba. Nous doublâmes le cap Saint Vincent (6) à 10 ou 12 lieues au large, puis le 11 nous eûmes des calmes et de faibles brises. Les vents avaient sans doute régné E. dans le détroit, car nous trouvâmes le matin une foule de bateaux dont les uns faisaient la même route que nous, tandis que les autres tenaient le plus près pour remonter à l'ouest. Or il est probable que tous ces navires se sont rencontrés avec la fin de la brise d'est dans les environs de Gibraltar. Si notre hypothèse est fondée, nous avons pour entrer dans la Méditerranée la chance de vents d'ouest qui succéderont aux premiers.

Le commandant ouvre sa dépêche

Toute la matinée nous nous sommes trouvés presque au calme. Les côtes d'Afrique et le cap Spartel étaient très embrumés. Les vents très variables dont nous cherchions à profiter, ne

nous en rapprochaient que très lentement, de sorte que nous trouvant à 7 ou 8 lieues le matin, nous n'arrivâmes dans le nord du cap Spartel (7) qu'à 3 heures du soir. Nous étions à l'entrée du détroit, au point où le commandant devait ouvrir les dépêches du ministère, où nous devions enfin connaître notre mission. J'étais à écrire dans ma chambre lorsqu'il me fit appeler. Il venait de décacheter sa lettre, et il y lut qu'il devait se rendre directement à Alexandrie où il tiendrait station. Qu'il aurait à rendre compte au ministre de la tournure que prenaient les affaires, qu'il protégerait nos nationaux, et qu'enfin il s'y mettrait sous les ordres de l'amiral Hugon commandant de l'escadre de Méditerranée. Le ministre ajoutait que nous n'étions pas encore en guerre, mais que cependant il devait traverser l'escadre anglaise en branle-bas de combat, conserver au milieu d'eux une attitude ferme mais calme, saluer l'amiral s'il le rencontrait et s'il avait à se louer de l'accueil qu'il lui ferait, sinon de ne lui rendre aucun honneur.

Voilà donc la grande mission diplomatique que nous avons à remplir, à moins toutefois qu'avec ce pli nous en eussions un autre que Monsieur Mallet ne m'a pas montré. C'était bien la peine de nous cacher tout cela, et puis pourquoi faire partir pour Alexandrie un bâtiment plutôt de Brest que de Toulon qui est bien plus près. On a voulu sans doute y cacher l'espèce de faveur que l'on fait au commandant de l'envoyer en Méditerranée.

Pour mon compte particulier je ne suis pas fâché de cette mission. S'il y a des coups de canon tirés je vais encore y assister. Cela n'est pas étonnant, c'est à ce qu'il paraît ma destinée. Mais à Alexandrie nous aurons avec la France des communications plus faciles que partout ailleurs et des lettres sont maintenant tout ce que je demande ! Si nous étions quelque part dans l'océan, elles auraient été si rares. Ainsi tant mieux, j'en suis enchanté, et puisse cette affaire s'arranger bientôt et après tout il faudra bien en finir. Toulon n'est pas loin et j'ai toujours l'espoir d'un congé en y revenant. Sous ce rapport la médaille a un très bon côté.

Le 13 nous étions au point du jour dans le détroit au milieu d'une foule de bateaux marchands qui entraient aussi dans la Méditerranée, ou qui en sortaient. Une petite brise continue nous forçait à louvoyer entre Gibraltar et Ceuta, qu'une brume assez épaisse nous masquait à l'horizon. La mer était un peu houleuse, signe certain que des vents d'est plus forts que ceux que nous rencontrions maintenant, y avaient régné. Nous filions plus de trois nœuds, et ce temps triste déconcertait les jeunes gens qui, passant pour la première fois dans les parages, se faisaient une fête d'apercevoir sous toutes ses formes et d'examiner dans tous ses détails, le fameux et aride rocher de Gibraltar et les fortifications imprenables qui l'entourent. Ils ne furent pas heureux parce que jusqu'à midi la brume le couvrait du moins en partie et le vent qui nous adonna presque jusqu'au milieu du goulet, nous permit de faire bonne route avant que nous l'eussions beaucoup approché. Pour moi c'était la cinquième fois que j'y passais, et jamais je crois je n'avais eu autant de chances d'en être enchanté. Quelle différence en effet de naviguer dans la Méditerranée, de laquelle on communique maintenant si facilement avec l'Europe, au lieu de battre les grandes mers de l'Océan, où l'on est longtemps à attendre une nouvelle qui intéresse, où l'on est isolé des siens.

Première lettre à Marie

Vers neuf heures, afin de connaître un peu avec qui nous naviguions et aussi pour savoir si parmi eux se trouvait quelque bâtiment français, nous hissâmes notre pavillon. Quatre navires, dont trois français et un portugais répondirent par le leur. Il faisait alors presque calme et nous envoyâmes au plus près de nous un canot avec des lettres pour France. Au retour du canot, Férré, l'officier de corvée, nous dit que le bric qu'il avait accosté revenait de Pernambouc et allait à Marseille. Il était bien loin d'avoir eu une courte traversée : du Brésil au détroit, 59 jours. Mais enfin il serait toujours bien probablement en France avant nous à Alexandrie, et

puis nous pouvions bien ou ne pas rencontrer d'autres bâtiments dans le cours de notre traversée, ou bien ne pas avoir un temps à communiquer avec eux. Je fus donc heureux de cette occasion de donner de mes nouvelles à ma pauvre Marie, qui a du être si frappée de notre départ pour remplir une mission secrète que l'on est toujours porté à croire pleine de dangers, par cela même qu'elle n'est pas connue. Je souhaitai donc au brave capitaine qui avait bien voulu se charger de nos dépêches, la plus heureuse et la plus prompte des traversées. Car si quelqu'un qui s'y intéresse a fait des vœux pour son court et bon voyage, ils n'ont pas été plus sincères que les miens, car j'aurais voulu pouvoir le transporter à Marseille le jour même. Et ce fut avec regret que nous le perdîmes le soir, loin derrière nous. Il avait les jambes bien courtes pour mon impatience. Pauvre Marie, elle sera si heureuse en recevant mes lettres !

Le lendemain nous étions au calme devant Malaga.

Le 15 et le 16, contrariés par le vent nous louvoyâmes sous la côte d'Espagne. Le 17 nous doublions le cap de Gate avec une belle brise d'ouest et le 18 nous étions encore au calme dans le sud des Baléares.

Du 19 au 23 nous fûmes bien, et même rudement, poussés pendant douze heures, car vers cinq heures nous longions l'île de Malte, filant neuf à dix nœuds et nous gouvernions à plusieurs voiles sur Candie. Comme j'avais bien fait de remettre mes lettres au bâtiment du détroit. J'en avais bien préparé une autre depuis, mais le temps ne nous a pas permis de communiquer avec ceux peu nombreux que nous avons aperçus et maintenant ma lettre, si elle n'est pas en France, ne peut pas en être bien éloignée et de Marseille, dans six jours elle est chez moi.

28 octobre - Les vents de la partie de l'ouest au sud nous ont menés avec des alternatives de brises franches et de vent faibles jusque sous Candie, où nous n'avons maintenant plus d'autre perspective pour écrire à nouveau en France que la rencontre fortuite d'un paquebot. Encore nous attendrait-il, voudrait-il prendre nos lettres ? Après tout nous ne pouvons guère manquer, à moins de grandes contrariétés d'être rendus à Alexandrie, et de là les communications ne seront plus douteuses.

Une trombe

Rien d'extraordinaire n'a marqué jusqu'ici notre traversée, qui a été seulement un peu moins longue que nous devions l'attendre. Le 22 dans l'après midi nous avons aperçu devant nous et pas loin, une trombe parfaitement caractérisée, mais qui ne paraissait pas produire un tourbillon devant être bien violent. Ce phénomène météorologique a duré environ un quart d'heure ou vingt minutes. La trombe provenait d'un nuage assez élevé, auquel elle s'attachait en prenant la forme d'un entonnoir conique, puis un long tuyau que l'on reconnaissait parfaitement être creux, et qui paraissait gros tout au plus comme le bras, en descendait, en serpentant un peu jusqu'à la mer, que l'on voyait écumer et comme se vaporiser avec force au point où le tuyau venait la rencontrer. La pluie tombait dans les environs, mais le grain ne passa pas sur nous et ne paraissait même pas donner un vent très fort aux parages qu'il parcourait.

Exercices à feu

Hier et avant-hier nos conscrits, notre équipage neuf, nos canonniers presque improvisés, ont fait un tapage affreux. Nous leur avons donné à exécuter deux exercices à feu dont ils se sont assez bien tirés, pour qu'on put compter que dans une affaire, ils ne seraient pas trop

maladroits. Je n'aurais certes pas d'avance admis ce résultat. Aussi en nous présentant en branle-bas de combat devant Alexandrie, nous pourrons nous croire encore assez respectables. Mais fasse le ciel que nous soyons respectés et que messieurs les anglais ne viennent pas mettre notre savoir à l'épreuve. Une omelette, quelque petite qu'elle soit, exige toujours que l'on casse des œufs et ma foi, je ne tiens maintenant en aucune manière à courir la chance de faire partie du plat. Le temps est bien sombre aujourd'hui : sautes de vent du nord, ou bien est-ce la brise du sud-est qui va provenir de cet atmosphère ? J'aime bien mieux le vent du nord, s'il ne souffle pas trop fort !

Incertitude politique

30 octobre - Nous avons aujourd'hui un temps magnifique. La mer est un peu grosse et houleuse, mais la brise est si belle que pour peu qu'elle continue quatre heures, nous serons demain à Alexandrie. Or depuis ce matin nous avons toujours filé 9 à 10 nœuds et à ce train nous aurons bientôt fait les 50 ou 60 lieues qui nous en séparent encore. Pourvu toutefois que la croisière anglaise ne nous arrête pas au passage, car nous ne savons rien encore des dispositions de blocus qui ont pu avoir été prises depuis les dernières nouvelles du Levant que nous avons connues à notre départ de Brest. Toutefois il est à peu près certain que la guerre n'est pas encore déclarée entre la France et l'Angleterre, car hier vers quatre heures du soir, nous avons aperçu un vaisseau anglais courant vers l'ouest sous toutes voiles. Nous lui avons hissé un signal de reconnaissance, auquel il a répondu par son pavillon et nous avons immédiatement arboré le nôtre. Or si la guerre avait été déclarée, ce gros monsieur à deux formidables rangées de dents, n'aurait pas manqué de changer immédiatement de route et de nous appuyer une vigoureuse chasse à laquelle par exemple nous eussions sans doute échappé. Mais loin de là, il a continué son chemin, ce qui nous a tirés de peine immédiatement. Il y a donc gros à parier que si la croisière anglaise veut s'opposer à notre entrée à Alexandrie, ce ne sera que pure formalité. Si ce sont des vaisseaux, des frégates qui viennent nous barrer le passage, il faudra bien céder. Mais si comme on l'a prétendu la division est mouillée sur la côte, et que l'amiral envoie pour nous barrer le chemin un bric ou une corvette, ma foi il aura tort, car si nos dents ne sont pas nombreuses, elles sont longues. Nous avons essayé hier sur deux barriques jetées à la mer, l'adresse de nos pointeurs et ils visent bien plus juste que nous étions en droit d'espérer.

Passage du blocus anglais

1er novembre - Nous sommes enfin mouillés depuis hier en rade d'Alexandrie et les anglais n'ont même pas fait mine de s'opposer à notre passage. Ils laissent du reste maintenant encore sortir tous les bâtiments de guerre et de commerce autres que ceux du pacha (8), et cela jusqu'au 21 novembre, qu'ils ont déclaré vouloir exécuter rigoureusement toutes les règles du blocus.

En atterrissant sur Alexandrie le commandant avait l'intention, s'il était possible, de tromper la surveillance de la croisière. Et elle l'eut été certes, si le courant ne nous avait pas jeté dans la nuit de douze ou quinze miles dans le sud-ouest. En effet nous devions d'après notre route nous trouver en vue de terre au point du jour et à trois heures et demie, à peine le crépuscule commençait t'il à perdre un peu de force, nous vîmes sept voiles devant nous, que nous reconnûmes bientôt pour sept vaisseaux et une frégate. Nous étions alors comme eux sous nos trois huniers, de sorte que ne nous distinguant pas encore très bien, ils purent nous prendre pour un des leurs qui reprenait son poste. Bientôt cependant devant couper la route du vaisseau de l'arrière garde, nous vînmes au vent peu à peu, nous lui passâmes à portée. Il

hissa son pavillon, nous arborâmes le nôtre. Mais déjà à moins d'avoir une marche bien supérieure, il n'aurait pas pu nous atteindre. A cet instant la frégate et les vaisseaux d'avant garde viraient de bord, et nous, bordant nos perroquets et amenant nos basses voiles, nous nous portâmes de toute notre vitesse sur la terre et sur le port d'Alexandrie que nous venions de reconnaître* à la forêt de mats qu'on y apercevait.

A sept heures nous avions déjà bien éloignés la division anglaise. La ville d'Alexandrie avec ses tours, ses minarets, les forts qui la dominent et les nombreux navires dont le port paraissait encombré, nous apparaissait à deux ou trois lieues seulement, lorsque nous aperçûmes au vent à nous un bric de guerre français se dirigeant aussi vers la terre. Nous le prîmes tout d'abord pour un croiseur, un observateur sur les flancs de l'escadre anglaise, mais le voyant couvert de voiles, nous fûmes bientôt persuadé qu'il tenait à nous connaître, ou qu'il cherchait comme nous l'entrée du port. C'était *Le Bougainville* qui a du être fort étonné en voyant notre numéro*, pour la simple raison que le nom de *L'Embuscade* est fort peu connu dans le Levant. Nous apercevions aussi dans les passes un bateau à vapeur, la fumée s'élevant par intervalles avec force de son énorme cheminée, et nous discutâmes ainsi longtemps pour savoir s'il cherchait à entrer ou sortir. La question était pour moi assez importante pour cela : s'il partait c'était une occasion perdue d'écrire à Vannes ; s'il rentrait au contraire, nous avions tout à espérer. Au bout d'une demi-heure, nous vîmes qu'il était mouillé, et bientôt nous sûmes en le longeant de très près que c'était *Le Météore.* Après avoir pénétré dans les passes étroites et tortueuses qui fermaient l'entrée du port d'Alexandrie, nous louvoyâmes une demi-heure au milieu des vaisseaux égyptiens, puis nous mouillâmes au milieu d'eux à neuf heures. Nos manœuvres ne furent pas brillantes : nous avons un si pauvre équipage, ou plutôt des hommes si peu exercés. Toutefois nous fûmes assez heureux pour ne faire aucune avarie. Le bric *le Bougainville* laissa bientôt tomber l'ancre près de nous, et nous vîmes ensuite rentrer *le Météore* qui avait achevé ses opérations dans les passes.

Les défenses d'Alexandrie

Lorsque nous nous présentâmes devant la rade d'Alexandrie, je fus frappé de l'aspect important de défense qu'elle présentait. Sans faire attention aux forts, aux nombreuses batteries et aux liaisons qui en rendaient l'entrée difficile, on y percevait une ligne d'embossage de sept beaux vaisseaux, dont un à trois ponts au centre, qui ne paraissait pas pouvoir être physiquement forcée. Cette première ligne couvrait douze autres vaisseaux, dix frégates et plusieurs autres bâtiments de guerre disposés en échiquier. Je n'avais pas encore vu une aussi belle flotte réunie. Car que l'on ne s'y trompe pas, la plupart de ces navires feraient honneur, et font sans doute envie, à ce qu'on est convenu d'appeler la première marine du monde, aux anglais. Pour moi qui place nos vaisseaux, abstraction faite de l'amour-propre national, beaucoup au dessus de ceux de notre voisin d'outre-mer, je n'en ai pas vu ni à Brest ni à Toulon, qui puissent leur être comparés pour la grâce, pour l'élégance des formes à deux ou trois vaisseaux de cent canons égyptiens. Certes leurs ingénieurs l'emportent de beaucoup sur les nôtres pour le goût et ils sont pourtant les élèves de nos charpentiers français. Un vaisseau de 100, que commande dit-on le fils de Méhémet Ali, est certainement admirable. Le constructeur a su tirer de la poupe ronde le parti le plus avantageux possible pour l'élégance. Une corvette de 26 que nous avons près de nous, n'a pas certes sa pareille pour la beauté. Elle est comme nous le disons à pendre dans une église. Notre ministre de la marine devrait bien envoyer tous nos ingénieurs prendre des leçons de bon goût en Egypte. Oh si les équipages du pacha répondaient pour la beauté, le moral, l'instruction, à la force matérielle de ses vaisseaux, comme il balayerait maintenant et du premier coup toute cette division anglaise qui l'inquiète, le bloque et le harcèle. Mais il n'en est malheureusement pas ainsi. Les égyptiens, surtout les officiers, ne sont encore ni matelots, ni surtout canonniers et il est pénible de voir

un aussi beau matériel sur le point d'être incendié par l'ennemi, avant que celui qui l'a créé, ait eu le temps d'en bien organiser la défense, l'âme en un mot. Les anglais regarderont à deux fois avant de se ruer sur Alexandrie, car le port n'est pas abordable. Comme à Navarin 800 pièces de canon arment les batteries de la côte, et si elles sont bien servies, certes ils n'en approcheront pas.

Méhemet Ali devrait encore avoir vingt ans de vie et de paix. Il remanierait l'Egypte pendant ce temps, il régénérerait ce berceau du monde au rang qui lui convient. Je suis bien loin de faire l'apologie des moyens qu'il emploie pour cela, mais certes il connaît beaucoup mieux les hommes auquel il a affaire que nos utopistes d'Europe qui n'entendent absolument rien aux mœurs et aux idées égyptiennes.

Nouvelles fâcheuses de la Syrie

Dès notre arrivée d'assez tristes nouvelles nous furent données par le consul. Les anglais avaient détruit Beyrouth et occupaient presque tous les points de la côte syrienne qu'ils avaient foudroyée de la formidable artillerie de leurs vaisseaux. Saint Jean d'Acre seulement n'avait pas été attaqué. Ils avaient débarqué des turcs et des soldats d'infanterie sur ces différents points, et Soliman Pacha (9) ainsi qu'Ibrahim (10), n'osaient pas les attaquer, protégés qu'ils étaient par les vaisseaux. D'un autre côté ils avaient jeté 30 000 fusils dans le Liban et en soulevaient encore les campagnes. Un firman (11) du grand seigneur venait de prononcer l'excommunication et la déchéance de Méhemet Ali. A l'arrivée de cette nouvelle en France, les chambres avaient été convoquées et le ministère avait protesté de la manière la plus énergique contre la déchéance du pacha, menaçant si on lui enlevait l'Egypte, de considérer cet acte comme une déclaration de guerre, en laissant l'affaire de la conquête de la Syrie se décider par le sort des armes. Nous sommes placés nous autres en première ligne pour voir ce qu'il adviendra de tout cela.

Relativement à l'affaire de Beyrouth, qui a du provoquer tant de sensations en France, les anglais ont, dit-on, canonné cette misérable ville sans défense pendant plus de quinze jours. Leurs obus y ont mis le feu, et il n'y reste plus pierre sur pierre. Cette attaque est bien le fait d'un gouvernement éminemment destructeur de tout commerce qui prospère, de toute industrie qui s'implante, de tout point qui prend une importance à laquelle il ne contribue pas pour la plus grande part. Beyrouth était devenu en effet depuis quelque temps l'entrepôt du commerce de Marseille avec Bagdad et l'intérieur de la Syrie. Les montagnes qui l'entouraient commençaient à se peupler de mûriers. Ses habitants, dont la turbulence naturelle était maintenue par la verge et le fer de Méhemet Ali, y élevaient des vers à soie avec un succès croissant. Ainsi l'amiral Napier (12) n'a pas manqué de détruire de fond en comble et de ruiner, ce point qui commençait à surgir. Il l'a fait sans gloire, comme un vrai vandale, en homme qui s'acharne contre des pierres, contre une nature morte et sans défense, car pendant tout le bombardement il ne lui a pas été tiré un seul coup de canon. Soliman bey s'est enfermé dans ses casemates et n'a pas riposté. Seulement lorsqu'il a vu qu'il n'occupait que quelques ruines, que sans artillerie il lui était impossible de se maintenir, il s'est retiré derrière la montagne et de grandes richesses ont été dévorées. Telles sont les nouvelles plus ou moins vraies, plus ou moins exagérées, qui courent à Alexandrie.

Conversation de Soliman Pacha avec l'amiral Napier

Le capitaine du *Bougainville*, Pichon, un de mes anciens camarades du *Conquérant*, me racontait une conversation intéressante du colonel Selve avec l'amiral Napier, relativement à la conduite que tient l'Angleterre dans les circonstances actuelles : « *Votre gouvernement*, .. »

disait-il à l'amiral, «… *tient dans cette affaire de Syrie une conduite qui sera jugée immorale au dernier degré par les gens de bonne foi, qui sauront ce que nous avons fait et que la postérité regardera à juste titre comme une infamie. Les égyptiens ont dernièrement conquis la Syrie, pays de troubles et de révolutions, pays exploité autrefois et sucé jusqu'à la dernière goutte de son sang par les pachas. Depuis la conquête nous avons mené ces hommes remuants et ruinés, par votre influence, avec une certaine rigueur il est vrai, mais nous avons réussi à les rendre à la vie de famille, à l'agriculture. Ils ont planté des mûriers qui prospéraient. Ils sont encore misérables mais ils commencent à travailler et vous avez employé tous les moyens, même les plus ignobles, pour les soulever contre ceux que vous appelez leurs oppresseurs. Lorsque vous les savez sans force pour réussir, vous leur soufflez la guerre civile et une guerre dans laquelle ils seront infailliblement écrasés et à la suite de laquelle, que nous soyons vainqueurs ou vaincus, un pays inculte, délaissé, qui sous notre administration commençait à reverdir, va se trouver à nouveau rasé, va redevenir stérile, incapable de nourrir sa population, un vrai désert, car nous devons nous autres, pour punir les rebelles et intimider les autres, les écraser, les anéantir partout où nous les trouverons en insurrection. Vos utopistes philanthropes, qui en Europe se révoltent contre les moyens que vous employez, ne connaissent ni les lieux, ni les hommes auxquels nous avons affaire. Plusieurs applaudissent peut-être au but que vous avouez de délivrer un peuple du joug qui l'opprime, mais ces intentions ne sont chez vous qu'apparentes. Vous agissez comme des vandales, vous détruisez sans nous laisser les ressources de reconstruire. Vous ruinez en pure perte un pays qui dans vingt ans, même sous la meilleure des administrations, ne se sera pas relevé de l'état de misère dont vous l'accablez* ».

Je crois que sous plus d'un rapport le colonel Selve, ou Soliman Pacha, avait raison. Du reste les officiers anglais qui se trouvent sur la flotte sont bien loin de sympathiser avec les idées gouvernementales qui les dirigent. Ils regardent tous cette guerre comme injuste et antinationale, et c'est à leur bord qu'ils ne craignent pas de le dire.

Vue des environs d'Alexandrie : grands travaux, moulins à vent

Les travaux de fortification et d'édifices qui environnent la rade d'Alexandrie sont immenses. N'étant pas encore descendu à terre, je n'ai rien visité, mais à la longue vue il est facile de voir que ce sont toutes de nouvelles constructions. Ainsi le palais du vice-roi a une fort jolie apparence. Sur la pointe du Sérail on construit une tour qui n'est pas encore achevée, et sur laquelle doit être placé un feu qui paraît ne devoir le céder en rien à nos plus hauts phares de France. Des digues, des jetées ont été construites dans la rade de manière à établir un vaste bassin dans le genre de celui de Toulon. Enfin divers autres monuments montrent qu'Alexandrie est tout à fait en progrès. Une chose fort drôle que l'on remarque en entrant dans la baie, est l'immense quantité de moulins à vent qui couvrent diverses collines. Tout cela est nouveau et c'est encore une exploitation de Méhemet Ali qui y récolte pour son compte les grains qui lui viennent du bassin du Nil et au moyen desquels il alimente son armée et sa marine. J'en ai compté 42 sur un plateau d'au plus un kilomètre carré. Je suis bien sûr que pas un d'entre eux n'est à moins de quarante pas de son voisin. Les moulins, comme tous ceux du Levant, sont à six branches et leur ensemble, la nuit surtout, représente assez bien une assemblée de grands fantômes discutant ensemble au moyen d'une pantomime des plus animée. Un peu plus loin sur la côte, on en compte de 60 à 80, réunis de la même manière sur plusieurs points du rivage.

Nous allons voir Saïd Bey sur son vaisseau

2 novembre 1840 - Hier dans la journée nous avons changé de mouillage et nous sommes allés nous placer presque à l'entrée de l'arsenal, en face du palais et par le travers du beau vaisseau numéro 12 que commande Saïd Bey, fils de Méhemet Ali. Les vaisseaux égyptiens ne portent aucun nom, ils sont désignés seulement par des numéros et aujourd'hui le commandant Mallet a voulu lui faire une visite de corps. En conséquence, après nous être informés à quelle heure il voudrait bien nous recevoir, nous nous sommes présentés à son bord vers quatre heures : j'étais bien aise de voir si l'intérieur de ce beau bâtiment répondait à son extérieur.

L'état-major de *L'Embuscade* était au grand complet. Saïd Bey nous reçut avec toute la politesse et l'urbanité possible dans la belle mais simple galerie de son vaisseau. Puis après nous avoir priés de nous asseoir, il nous a fait offrir la tasse de moka traditionnelle dans ce pays. Le prince est un homme de 29 ans, d'environ quatre à cinq pouces (?). Sa figure n'a rien de distingué, mais on y remarque un air de bonté et de sans-façon assez bien caractérisé. Il est de dimensions colossales sous le rapport des formes, et digne au physique de commander le gros vaisseau qu'il a sous les pieds. On se représente difficilement un jeune homme de son âge avec une telle obésité, car si sa figure jeune et sa petite tête ne le trahissaient pas, on lui donnerait plutôt soixante qu'une vingtaine d'années. Il représenterait bien avec un masque, un de nos gros chanoines de cathédrale, au menton à triple étage, au ventre tonneau, à la démarche lourde et cependant il est assez ingambe. Son Altesse parle très bien le français et sa conversation est souvent fort piquante. Il paraît avoir autant d'instruction que d'esprit. Il nous a beaucoup amusé du profond mépris qu'il porte à la marine turque, matériel et personnel : « *les vaisseaux qui sont venus se réunir à nous*, nous disait-il, *étaient dans un état pitoyable. Tel d'entre eux que vous voyez là bas est arrivé avec 25.000 boulets à bord et sur ce nombre, on n'en a trouvé que 400 qui ont pu entrer dans les pièces. Cette frégate si longue de 74 canons, a au moins six calibres différents dans tous ses armements. Sur ce vaisseau trois ponts, qui se trouve au centre de la ligne d'embossage, on trouve bien une batterie basse, mais on n'a pas encore pu lui déterminer un entrepont ; au dessous de sa première batterie, on rencontre un trou noir et puis on ne sait plus ce qu'il y a après. La plupart de ces batteries sont entièrement pourries et bâties avec de la terre et du sable : c'est une chose incroyable ! Quant aux équipages, ils ne sont ni marins, ni soldats. Pour les former peu à peu on a scindé nos équipages ; on y a imposé un grand nombre de turcs et nous sommes obligés de leur faire faire de continuels exercices, qui encore ne réussissent guère* ».

Ne voulant pas abuser des moments du prince, nous le quittâmes de bonne heure, puis comme nous examinions le beau pont de son vaisseau, il nous engagea à visiter le navire et à promener dans les batteries. Nous l'avons alors parcouru depuis le gaillard jusqu'à l'entrepont et la cale. Tout y était propre et bien distribué : les longues batteries garnies de pièces de 30 de bout en bout, parfaitement dégagées, installées à la française et d'une manière commode ; cet entrepôt vaste, aménagé comme les nôtres, tout nous a paru répondre de l'extérieur. Oh si les anglais pouvaient crocher un de leurs bâtiments, aucune force extérieure ne les ferait lâcher. Du reste si de son côté il était convenablement armé, ce serait pour eux un morceau dur à digérer. En remontant sur le pont, nous avons été salués par une assez bonne musique qui nous a joué « La Parisienne » (13) et autres airs français, puis nous sommes rentrés tout émerveillés de notre visite, en nous promettant d'en faire d'autres.

Hier *Le Météore* est parti pour France, emportant nos premières lettres. Oh quel bon voyage je lui souhaite ! Je tiens maintenant tant à la promptitude de ma correspondance, car je sais que mes lettres sont attendues avec toute l'impatience imaginable.

Visite à Méhémet Ali : son palais, l'esprit chevaleresque qu'il manifeste

4 Novembre - Hier nous sommes allés en corps faire une visite à Méhemet Ali. Pas un de nous n'y manquait et de fait le personnage est assez intéressant à voir pour que tous voulussent être de la partie. Le commandant autorisa le chef de timonerie à prendre le quart pendant notre absence, de sorte que pas même un élève ne resta à bord. A huit heures nous accostions le quai devant son palais, jolie maison nouvellement bâtie se composant de deux ailes en saillie et d'un corps de logis en demi-rotonde, entouré d'un péristyle à colonnes. Cette façade donne sur la mer et n'en est séparé que par un quai marqueté de petits cailloux roulés noirs et jaunes et par une grille. Pour arriver à la salle de réception, nous tournâmes l'édifice et nous nous trouvâmes bientôt sur une immense place dont l'apparence est très singulière. On y voyait, alignées sur plusieurs rangs, de petites tours de maçonnerie de huit ou dix pieds de diamètre, de cinq ou six pieds de haut, qui font un fort drôle d'effet. Je ne devinais d'abord tout ce que cela signifiait, mais je m'aperçus bientôt que ces tourelles renfermaient de la terre dans laquelle on avait planté de jeunes arbres dont quelques branches seulement surpassaient la couverture de ces espèces de puits. La terre est rase sur la presqu'île, ou pointe avancée, qu'occupe le pacha et qui forme les deux ports d'Alexandrie. Et sur ce sol aride et sablonneux, lorsqu'on veut obtenir une végétation quelconque, il faut y apporter la terre capable de la fournir. C'est de cette manière qu'autour du harem que l'on aperçoit de l'autre côté de la place, règne un joli jardin d'arbres verts. C'est ainsi qu'une foule de fleurs ornent un parterre planté sur l'arrière du palais dont j'ai déjà fait mention.

Sa Hautesse nous attendait dans un corps de logis assez vaste qui règne sur la gauche du palais neuf. Un large escalier en marbre nous conduisit dans une grande pièce représentant une salle d'attente. Puis Monsieur Cochelet, consul général de France, nous ayant rejoint, nous conduisit dans un autre appartement qui devait être le salon de réception. Il est grand, rectangulaire et surmonté d'une coupole surbaissée et elliptique. Un lustre peu somptueux pendait du plafond et à un des angles une petite table supportait un candélabre en argent à sept branches et de forme très bizarre. Un divan recouvert de drap rouge régnait tout autour du salon que recouvrait un beau tapis de toile cirée. Ce divan n'était pas ce que je me figurai. J'y voyais bien sur l'arrière une longue suite de coussins, mais il avait au moins deux pieds de haut, tandis que je m'imaginais un divan extrêmement bas.

Quelle longue digression pour en venir à l'objet principal de notre visite. C'est que j'étais déjà au beau milieu de la salle, c'est que j'avais remarqué tous ces détails, avant d'avoir aperçu Méhemet Ali. Cependant voyant tous les regards se porter dans un coin de l'appartement, j'y reconnus bientôt un point blanc. Ce point devint ensuite une longue barbe, qui couvrait presque entièrement une petite figure surmontée d'un grand bonnet rouge avec une truffe de soie bleue, coiffure uniforme qui, dans l'armée du moins, a remplacé le turban. Enfin j'aperçus un petit corps enfoncé dans un coussin jusqu'à la ceinture. J'oubliais de parler de deux yeux étincelants comme ceux de lynx, qui m'étaient apparus en même temps que la barbe.

Quand nous fûmes à portée de Sa Hautesse, elle nous salua fort gracieusement en portant la main à la bouche et au front. Puis elle nous invita à nous asseoir. Méhemet Ali a 72 ans et certes il n'en porte pas 60, tant il est encore vert. Sa physionomie est tellement expressive que quoiqu'il parle arabe, on comprend presque tout ce qu'il dit. Il s'anima beaucoup dans la conversation qu'il eut avec le commandant relativement aux turcs et aux anglais et plus tard, quand Monsieur de Walewski lui dit que l'amiral anglais venait maintenant dans la baie comme il faisait autrefois, il pourrait le faire prisonnier en tout droit, et sans que personne le put même trouver extraordinaire. Méhemet Ali répondit que malgré le mal que lui avaient fait les anglais, malgré tout ce qu'ils lui réservaient encore, il n'agirait jamais contre un ennemi

impuissant et désarmé, surtout lorsque, confiant dans sa magnanimité, il se présentait lui même à ses coups. En un mot le pacha se posait en chevalier du 15ème siècle et certes il fait honte à la civilisation anglaise beaucoup moins généreuse. Nous restâmes fort longtemps à notre visite puisque à 9 heures et demie nous n'étions pas encore sortis. Mais lorsque nous voulûmes le quitter une heure auparavant, il engagea le commandant à ne pas sitôt le priver du plaisir qu'il éprouvait à se voir entouré de lui et de ses officiers. Il fut en un mot des plus gracieux. A dix heures nous arrivâmes à bord.

Visite à bord de divers vaisseaux ou frégates turcs ou égyptiens

Cet après midi je fus avec le commandant visiter divers bâtiments turcs ou égyptiens mouillés dans la rade. Nous fûmes partout reçus avec la plus grande considération. Nous parcourûmes depuis le pont jusqu'à la cale tous les bâtiments à bord desquels nous montâmes et nous pûmes nous convaincre de ce que l'on peut obtenir des arabes en s'en occupant un peu. Le premier que nous visitâmes fut le vaisseau turc à trois ponts *Le Mammouth*. C'est certes le plus grand que j'aie jamais vu. Les batteries sont d'une hauteur et d'une largeur extraordinaire ; sa tenue est très bonne sous le rapport de la propreté ; ses aménagements refaits ici ressemblent presque en tous points aux nôtres. En un mot c'est un magnifique bâtiment, auquel il ne manque que l'âme des matelots, d'adroits canonniers et surtout de bons officiers pour qu'il soit présentable à un ennemi quelconque.

Nous fûmes de là à bord du second trois ponts qui forme le centre de la ligne d'embossage. Quelle différence ! Autant le premier est large, haut, fort, autant celui-ci est étroit, mesquin, mal tenu. C'est un vaisseau turc dans la force du terme. Il est du reste aux trois quarts pourri et on s'occupe maintenant d'en dégager et d'en installer le faux-pont et les soutes auxquelles on ne connaissait rien naguère. Toute son artillerie est en bronze. Ce sont de vieilles pièces turques de tous les calibres qui peuvent avoir une grande valeur commerciale, mais qui le jour du combat ne vaudraient certes pas de bonnes pièces en fer.

Nous poursuivions notre visite à bord du vaisseau numéro 2, un des premiers construits en toute hâte par Monsieur Cérisy (14). Celui-ci ne porte que cent canons, mais ils sont tous excellents. La propreté y est admirable et les installations fort bien entendues. Seulement il est cassé et avarié en plusieurs endroits. Mais outre qu'il est à flot depuis huit ou neuf ans et qu'il a été construit avec du bois vert en moins de six mois, il a été déjà deux fois abattu en carène et c'est ce qui lui a donné ces divers tours de reins que l'on y remarque. Nous passâmes encore à bord d'une grande frégate construite à l'américaine à Constantinople et enfin à bord de la jolie corvette mouillée tout près de nous. C'était celle que je désirais le plus visiter. Quels beaux gaillards, et comme ils sont larges et bien battants, armés avec des canons obusiers de 30 venus de France. Comme son entrepont est haut et large, comme son carré, la chambre du commandant, la dunette, sont élégants et bien distribués. On a certes ici sacrifié un peu à la commodité de l'état-major, mais elle a été construite pour Saïd Bey qui l'a commandée d'abord et tout cela ne lui ôterait rien de ses qualités de bâtiment de guerre, si l'on élargissait un peu le logement de l'équipage au détriment de celui des officiers. Elle est maintenant sous les ordres d'un abyssinien très foncé, jeune homme très instruit dit-on, bon et plein de zèle et d'activité.

Toute la flotte a son personnel complet, mais depuis quelque temps on a mêlé les équipages en mettant moitié turcs et moitié égyptiens sur tous ces navires. Le commandant n'en paraissait pas mécontent, du moins il le disait, mais Saïd Bey nous soutenait l'autre jour que les arabes valaient dix fois les turcs comme matelots et canonniers et qu'en les mêlant ainsi on avait plus perdu que gagné. Je suis assez de son avis car j'aimerais mieux dix bons équipages et neuf mauvais, que dix neuf vaisseaux sur lesquels je ne pourrais pas compter. En

somme le matériel et l'armement de l'escadre sont généralement bons et beaux, elle ne le cède à aucune autre pour la propreté, le luisant de ses canons et ce que l'on a appelé longtemps la tenue d'un navire. Mais les équipages sont faibles et peu instruits. Ils font très bien dit-on l'exercice des canons, mais cet ordre se maintiendrait-il dans le combat. Les chefs de pièce savent-ils pointer, c'est ce dont je doute jusqu'à ce que l'expérience me le prouve.

Promenade dans l'arsenal

9 Novembre - Je fus hier avec le commandant visiter l'arsenal et je pus me convaincre des immenses résultats que peut obtenir une volonté ferme avec un peu de despotisme, lors même qu'elle manque de ressources. Car depuis dix ans cette volonté active de Méhemet Ali, dirigée d'abord par Monsieur Cérisy puis par ses élèves, a crée un arsenal qu'en France avec aussi peu de moyens, mais qu'avec des ouvriers faits on eut été en peine à établir en plus de temps. Et ici il a été obligé de faire des ouvriers de gens qui n'avaient jamais touché un marteau, une herminette, une lime, un pinceau, qui n'avaient jamais vu un creuset, un four. Il a fait des lentilles avec des hommes qui jusqu'alors ont ignoré l'existence du verre. C'est que cette volonté était là, c'est que les arabes ont une intelligence qui n'a besoin que d'être développée, c'est que la verge de fer s'appesantissait sur le mauvais vouloir, c'est qu'il maîtrisait par le châtiment la paresse et la nonchalance.

Nous entrâmes dans l'arsenal par la chaîne qui ferme la nuit du côté de la rade. Un jeune homme qui comprit que nous désirions le visiter nous conduisit devant l'intendant, le directeur du port sans doute. Celui-ci nous reçut de la manière la plus gracieuse, fit appeler Hassan Effendi, ingénieur en chef des constructions navales, le pria de bien vouloir nous diriger et nous commençâmes notre inspection, sous ses auspices. Hassan est un égyptien, un arabe qui a étudié en France et qui est resté longtemps attaché aux constructions dans le port de Toulon. Sa figure est belle et noble, ses manières aisées et bienveillantes, parlant parfaitement le français. Nous ne pouvions avoir un meilleur cicérone. Nous visitâmes avec lui les forges, les fonderies, les ateliers de la menuiserie, de la sculpture, l'atelier des boussoles, de la peinturerie, des pompes, cabestans, gouvernails, la poulierie, la corderie…. Partout il nous a été facile de remarquer un plan jeté, des édifices convenables, spacieux mais construits à la presse, partant peu soignés et n'ayant pas devant eux une longue existence. En tout certes pas des monuments si l'on excepte quatre belles salles de construction et un chantier de seize cabestans que l'on installe pour haler un vaisseau sur les chantiers. Mais quand on songe qu'il y a encore moins de dix ans, l'espace occupé par tous ces magasins, tous ces chantiers, tous ces quais n'était autre chose qu'une plage sableuse ; quand on apprend qu'un port au bassin aussi grand que celui de Toulon a été fermé par une digue en maçonnerie de plus de 2.000 mètres de développement par cinq ou six brasses d'eau ; quand on considère qu'en même temps que tous ces travaux s'exécutaient, qu'en même temps que l'on créait ces ateliers, des vaisseaux de cent canons étaient mis en construction dans la vase et sur de simples pilotis, que tous ces vaisseaux étaient achevés pour être mis à l'eau en huit ou dix mois, que tout en un mot devait marcher ensemble ateliers, outils, construction ; quand on pense enfin que tout cela, dirigé seulement par un ingénieur et quelques maîtres européens, a été exécuté par des arabes, des habitants du désert et des bords du Nil, on ne sait ce dont on doit s'étonner le plus, ou l'aptitude de la population à exécuter tout ce qu'on lui fait entreprendre, ou bien le génie directeur qui concevait, ne se décourageant de rien, faisant exécuter en moins de temps presque qu'on a à le concevoir des travaux qui eussent paru impossibles et presque chimériques à tout le monde.

Un géant renaît de ses cendres malgré l'Angleterre

Et tout cela a été entrepris s'est exécuté au milieu des embarras, des entraves, des attentes d'une guerre continue en Morée d'abord, puis en Egypte puis en Arabie, puis en Syrie et maintenant contre l'Angleterre qui peut-être effrayée de la marche rapide, des progrès prodigieux de cet empire qui renaît de ses cendres, de ce géant d'autrefois dont la grandeur est si près de la naissance, veut étouffer au berceau, tant elle a peur que ses productions ne rivalisent bientôt avec les siennes, tant dans son égoïsme industriel et mercantile elle redoute tout ce qui est grand et beau. Le génie de quelque manière qu'il se montre efface les pacotilleurs parvenus qui n'en ont pas. La guerre actuelle contre l'Egypte dont l'Angleterre cherche à écraser la tête qui se relève est ignoble, car elle n'a pour but que de ruiner un pays qui se régénère, au profit d'une simple spéculation mercantile, au profit d'un passage libre pour l'Inde par la mer Rouge, cela joint peut-être à la peur d'avoir bientôt une rivale pour l'exploitation de telle ou telle branche du commerce et de l'industrie.

L'arsenal d'Alexandrie est maintenant un vaste atelier qui se suffit à lui même. On y fait de tout : on y coule on y polit le verre, on y construit des instruments nautiques, on y fabrique de vastes tapis sirés (?), on y réduit du minerai. Rien n'y manque et ce sont des arabes qui y travaillent exclusivement. C'est une population nous disait Hassan Effendi, docile, intelligente, travailleuse quand on la pousse un peu et qui se prête merveilleusement à tout. Il suffit de montrer à ces hommes pour qu'ils fassent peu à peu. Lorsque les européens ont eu dégrossi, formé des ouvriers, Méhemet Ali les a congédiés pour les remplacer par des maîtres et contremaîtres indigènes. Il n'y a plus dans l'arsenal que deux français et un anglais. Les turcs sont exclus de ces travaux et j'entends par turcs les égyptiens qui ne sont pas de race arabe. Ils sont bien moins propres que ceux-ci aux divers travaux auxquels on les a employés. Ils ont la tête plus dure.

Les ouvriers du port dont le nombre s'élève à 3.000 sont enrégimentés et connaissent parfaitement l'exercice. Leur caserne est située derrière l'arsenal et ils y trouvent vivres, logement, habillement. Les hommes mariés seuls peuvent rejoindre leurs femmes après le travail et le pacha leur a fait construire des cases où ils logent leurs familles.

Tous ces hommes sont nourris et logés, mais ils ne sont pas payés. Le trésor manque d'argent. Il leur est dû quinze mois de solde arriérée et cependant cette solde n'est pas considérable, 20, 30 ou 36 piastres par mois. La piastre égyptienne vaut à peine 35 centimes de notre monnaie ce qui fait pour un malheureux cinq francs, sept francs cinquante et neuf francs. Du reste les officiers, supérieurs et autres, sont dans le même cas. Ils n'ont pas même de quoi s'entretenir. Le traitement de table seul leur est payé et il leur suffit à peine à se nourrir proprement, mais il ne leur en reste pas un sou.

Au dehors d'Alexandrie, dans la campagne, la misère est à son comble nous disait Hassan Effendi qui venait de faire une tournée dans les environs du Caire, pour des misérables obligés de se nourrir d'un pain fait avec une certaine herbe broyée. Ces pauvres paysans sont saignés jusqu'au sang par le pacha. Le fruit de leur travail lui appartient tout entier. C'est le grand exploiteur de l'Egypte et il ne reste rien au malheureux qui cultive. Mais ajoutait-il, ne l'y force t'on pas en suscitant guerre sur guerre, embarras sur embarras. Il en gémit lui même. Qu'on lui laisse seulement quelques années de paix et les impôts vont être réglés sur une base supportable. Sur 200.000 hommes qu'il a maintenant sous les armes, plus de la moitié ont été rendus à l'agriculture. Les dépenses vont diminuer des deux tiers et il pourra s'occuper des producteurs. C'est la force des choses, le principe de la conservation qui le rend barbare. Qu'on lui laisse le temps de respirer et il organisera sa production, l'agriculture surtout, et les rives du Nil vont reverdir et dans quelques années elles reprendront le beau titre de grenier de l'Europe. Ces idées étaient si rationnelles qu'il était impossible de ne pas s'y rendre et de ne

pas gémir sur le mauvais sort que l'on fait en Europe à cette malheureuse Egypte qui a tant de mal à se civiliser.

Nous apprenons la prise de Saint Jean d'Acre par les anglais

Ce matin le bateau à vapeur *L'Euphrate* arrive de la côte de Syrie et nous apporte des nouvelles qui ne sont pas probablement très bonnes, car on disait hier que les anglais attaquaient Saint Jean d'Acre, mais que la garnison ne résisterait pas longtemps à cause du mécontentement qui règne dans l'armée, qui n'a pas été payée depuis près de deux ans et qui vit à peine.

Nous apprenons ce soir que Saint Jean d'Acre a été pris le 3 novembre par les anglais après quatre heures d'une vive canonnade et d'un bombardement au moyen d'obus de 32 et de 40. Il s'y était réuni 22 bateaux dont 7 vaisseaux qui y ont jeté 21.000 boulets ou obus. La poudrière a sauté dans l'action et a écrasé seize cents hommes. La garnison, démoralisée par cet événement, a évacué le fort pendant la nuit, laissant la place libre à l'ennemi. On dit même que les montagnards l'ont ensuite constamment harcelée dans sa retraite. Saint Jean d'Acre n'était qu'un monceau de ruines, mais comme cette ville avait à peu près atteint ce degré de splendeur avant la canonnade anglaise, elle n'a eu que peu de choses à souffrir sous ce rapport. Un officier italien transfuge de Méhemet Ali, a indiqué les points vulnérables et la position de la poudrière, sur laquelle il a dirigé tout son feu de bombes et d'obus. Les assiégeants n'ont eu dit-on que 72 hommes hors de combat dont 21 tués. Ibrahim Pacha est cerné par les insurgés du Liban, qui lui ont coupé toutes les communications avec les autres corps d'armée de l'intérieur. Jaffa seule, sur la côte, n'a pas été encore attaquée, mais c'est un point insignifiant qui ne tiendra pas à quelques coups de canon. La peste est à Beyrouth, où elle fait de grands ravages et plusieurs personnes y ont déjà succombé. Cette maladie y est venue avec les turcs de Chypre et de Constantinople qu'y ont jeté les anglais. On dit en outre que les insurgés du Liban auxquels les anglais ont fourni trente mille fusils sont fort mécontents d'eux, puisqu'ils ne les payent plus trois piastres par jour qu'ils leur avaient d'abord promis. Ils assuraient que si le gouvernement français voulait garantir quelques institutions que leur accorderait Méhemet Ali, ils retourneraient immédiatement contre les anglais qu'ils détestent, ces armes qu'ils ont reçues.

Toutes ces nouvelles ont jeté la consternation dans Alexandrie, où l'on s'attend à être bientôt attaqué. Méhemet Ali a appris cela sans sourciller. Seulement il veut à toute force faire sortir une partie de sa flotte contre les croiseurs anglais. Je redoute beaucoup qu'il exécute ce projet, car les anglais, peut-être retenus jusqu'à présent par l'ultimatum de la France, ne le seraient plus dès qu'ils pourraient trouver le prétexte d'avoir été attaqués. Et maintenant même ne peuvent-ils jeter leurs bombes sur Alexandrie en venant réclamer la flotte turque (15) qui leur sera refusée, et employer des moyens coercitifs pour se la faire rendre ? Dieu veuille que cette idée ne leur vienne pas, car il nous serait fort désagréable de recevoir, sans leur en rendre, leurs boulets par ricochets.

Visite d'Alexandrie

12 novembre - Je suis descendu en ville aujourd'hui pour la première fois. Après en avoir traversé la porte basse et les bazars, qui quoique un peu plus larges que ceux de Smyrne sont beaucoup plus bas et plus sales. Nous sommes arrivés dans un quartier franc. Autant l'agglomération des cases arabes, séparées seulement par des ruelles, est irrégulière, autant leurs maisons sont basses chétives, leurs bazars pauvres, autant le quartier franc est bâti régulièrement, autant les maisons en sont hautes, élégantes et riches. Ce quartier établi sur une

large échelle se compose de l'entourage d'une vaste place, au milieu de laquelle on construit une fontaine : un large bassin et un marbre particulier de la haute Egypte surmonté d'un obélisque de la même pierre. Cette fontaine ne manquera sans doute pas de grâce mais elle est trop petite pour la vaste place dont elle occupe le centre. Il faudrait là au moins une des aiguilles de Cléopâtre, ou la colossale colonne Pompée. Presque tous les hôtels qui entourent la place sont des consulats ou des édifices appartenant au gouvernement. Leur construction intérieure est médiocre, mais leur apparence présente du grandiose et une large conception. Après tout, les matériaux dont on se sert ici sont loin de se prêter comme beaucoup d'autres aux ornements et à la beauté d'un édifice. C'est une espèce de calcaire extrêmement grossier et d'une texture très inégale présentant une foule de crevasses irrégulières, de sorte que la chaux seule, qui ne paraît même pas de très bonne qualité, n'en cache qu'imparfaitement les défauts. Ce beau quartier se trouve au fond de la baie qui forme le port neuf.

Plan de mise en défense du port d'Alexandrie

Notre intention en nous rendant à terre, le commandant et moi, était d'aller visiter un lieutenant colonel du génie Monsieur ……. (?) envoyé en sous main par la France à Méhemet Ali pour l'aider en ses plans et moyens de défense. Nous attendions chez Monsieur Pasteret, notre négociant français que connaît le commandant qui pouvait nous dire si le colonel était chez lui, et nous y causâmes quelque temps avec Monsieur Hubert, membre du Divan (16), ancien directeur de l'Opéra, qui s'est fait égyptien depuis 1830. Il nous parla beaucoup de l'inquiétude qui régnait dans les esprits par suite des nouvelles de Syrie. Il nous dit que l'on craignait la guerre, et que l'on insinuait au pacha de terminer ce différent en s'engageant avec les anglais, à moins que le dernier paquebot lui annonce les dispositions de la France pour le protéger enfin d'une manière active. De ce que nous apprîmes quand ce personnage important nous eut quittés, ce membre du Divan a pour seule et presque unique occupation de lire à l'arrivée de la correspondance, tous les journaux qui arrivent de France, d'en extraire ce qui est relatif à l'Egypte et de le faire traduire au pacha. Il ne s'en rengorge pas moins dans son importance. Il est loin de dépérir dans le pays et me fait l'effet de ces parvenus tout bouffis de l'importance qu'on leur a faite et chez lesquels la nullité montre si bien la corde.

Vers deux heures nous fûmes chez le colonel qui s'occupait activement d'organiser autour d'Alexandrie un système de défense rationnel et susceptible de résister à une attaque de la flotte anglaise. Ainsi il remplaçait partout dans les batteries de la côte les pierres dont elles étaient construites, par de la terre et blindait certains endroits. Il disposait des canons sur les points faibles et travaillait en un mot en homme sachant son affaire et appréciateur de l'ennemi qu'il avait à combattre et des hommes qu'il pouvait lui opposer. Il encourageait Méhemet Ali à la résistance et voulait prêcher une propagande en faveur de l'appui de la France, contraire à celle prépondérante pour le moment, qui dans sa frayeur voulait se jeter dans les bras des anglais par des concessions maintenant qu'il n'y en a plus à faire. On parle actuellement de la position de la flotte : en homme judicieux elle l'embarrasserait beaucoup, agglomérée qu'elle l'est dans le fond de la rade contre le port ! Outre qu'elle sera complètement inutile en cas d'attaque, elle aura énormément à souffrir des boulets et obus qui pourront être lancés contre elle, mais encore de tous les projectiles qui, étant pointés dans sa direction sur la ville, sur l'arsenal ou sur le palais du pacha, viendront à manquer et dépasser leur but. Il aurait voulu lui en faire une défense : une batterie de mille à douze cents pièces de canon n'est pas à dédaigner nous disait-il. Vous qui êtes marins voilà la carte ! Indiquez-moi les points de mouillage où je pourrais en tirer parti. Nous examinâmes le commandant et moi un grand plan de la baie étendu sur la table. Deux passes seules existent pour les vaisseaux, l'une au Marabout, l'autre dite de Bayre. Elles sont très difficiles. Nous embossâmes* deux vaisseaux derrière chacune pour la défense, puis nous plaçâmes ensuite une ligne de cinq

autres vaisseaux, le long des récifs et parallèlement à la côte, à deux encablures de distance les uns des autres. Ces vaisseaux doivent être dégrées, conserver seulement les bas mâts et leurs voiles. Les gaillards seraient désarmés et les ponts blindés d'une manière quelconque pour que les bombes et obus ne puissent faire aucun mal. Et comme le tir de ces projectiles à bord des vaisseaux est loin de présenter l'angle de 45 degrés que l'on donne aux mortiers, aux obusiers à tour, nous blindions en outre le flanc des navires au moyen de vieux cordages, de balles de coton ou de tout autre système. Quatre vaisseaux et des frégates resteraient en petite rade, prêts à mettre sous voiles au premier signal pour aller au large attaquer directement l'ennemi. Ils protégeraient les points faibles des ports et de la côte. Il est évident qu'avec de pareilles dispositions les passes ne sont pas plus franchissables qu'auparavant, que les vaisseaux placés ainsi ne souffriront pas sans pouvoir se défendre, qu'ils ne pourront être détruits que par des attaques directes qu'ils pourront soutenir avec avantage et qu'ils diviseront les forces de l'ennemi, tandis que dans la baie ils auront à souffrir de toutes les bombes perdues sur les forts. Cette ligne est d'ailleurs protégée par deux forts au moins, qui lanceront facilement par dessus des obus rouges à l'ennemi.

Enchanté de cette idée le colonel pria le commandant de développer son idée par écrit et nous dit qu'il la présenterait au pacha le lendemain comme indispensable à la défense et devant être immédiatement mise à exécution.

Visite du canal de Maucoudier

13 novembre - J'ai fait aujourd'hui une seconde sortie de bord. Cette fois nous avons longé à l'extérieur et dans la campagne le canal de Maucoudier qui lie la navigation du Nil à Alexandrie. Ce canal inventé, ou au moins repris par Méhemet Ali, part d'un point de la baie car il manque encore une écluse et longeant le lac Mariotin, va trouver la branche gauche du Nil. On n'imagine pas le mouvement qui règne maintenant sur ce canal : plus de 200 « djerbas », nom des bateaux aux longues antennes qui font la navigation du fleuve, sont maintenant au port ou en construction sur ses rives, où l'on décharge constamment des graines de coton et une foule de marchandises que les caravanes viennent prendre pour les transporter dans les diverses directions à un demi mille de l'endroit où le canal s'ouvre sur la mer. On l'a séparé du lac par une longue muraille et plus loin ses deux bords sont parfaitement cultivés pour devenir encore des digues.

Système d'irrigation

Mais quelle culture ! Comme elle est artificielle ! Cette terre il est vrai, loin d'exiger comme la nôtre en France de grands travaux et du fumier, n'a besoin que d'être remuée à la surface et arrosée pour produire. Ainsi le système d'irrigation est-il partout en usage. Chaque propriété, chaque ferme, chaque champ presque, a sa sakhiet ou pompe à chapelet que fait marcher un ou plusieurs buffles. L'eau déversée dans un conduit, ruisselle ensuite par une foule de canaux dans les champs qu'elle désaltère. Nous avons même vu plusieurs terrains disposés comme les œillets d'une saline, dans chacun desquels on peut faire venir de l'eau pour imbiber suffisamment cette terre qui ressemble à de la cendre. Une fois humide on la sillonne, on la sème et on l'arrose encore et les grains qui y germent, et les plantes, s'y développent avec une incroyable rapidité. Telle est la culture des environs d'Alexandrie. Très peu de terrain, à moins qu'il ne soit élevé, est en friche.

Les colonnes de Pompée

Après avoir longtemps parcouru ces plaines et ces bois de palmiers qui les ombragent sur beaucoup de points, nous gravîmes les coteaux arides qui règnent sur l'arrière de la ville et nous nous dirigeâmes sur les colonnes de Pompée. Quelle masse ! Je ne me les serais jamais figurées, et ses proportions sont si belles qu'on est frappé de ses colossales dimensions quand, se trouvant à quelques pas d'elles, on la compare à soi, seul point de comparaison qu'on puisse trouver là. J'ai certainement vu des colonnes plus grandes et plus grosses, mais aucune ne m'a impressionné comme celle-ci. Elle me paraît plus lourde, plus massive, non pas de forme, mais par le bloc de granit dont elle est formée. Nous longeâmes pour nous en revenir le cimetière turc, puis nous retombâmes le long de la grande muraille d'enceinte au milieu d'arabes déguenillés, de chevaux, d'ânes, de cases éparses, infectes, en un mot de la plus misérable agglomération de huttes et d'habitants qu'il soit possible d'imaginer.

Partie de campagne chez monsieur Pasteret, un négociant français

Le 18 je fis avec le commandant une jolie partie de campagne. Jolie …, si l'on veut, car la campagne est loin d'être belle en Egypte. Nous fûmes déjeuner à une habitation appartenant à Monsieur Pasteret, négociant français établi ici depuis longtemps. La partie était assez nombreuse : 12 personnes. Tous, hommes et femmes, ont évacué la ville depuis qu'elle est menacée par les anglais. Une très bonne calèche nous prit chez Monsieur Cochelet, plusieurs de ces messieurs étaient à cheval ou en cabriolet et en moins de rien nous avions franchi les deux lieues pour nous retrouver au rendez-vous. Cette campagne, que le propriétaire a tiré des sables, lui a coûté des sommes considérables et lui coûte 8 à 10.000 francs d'entretien, mais il est immensément riche, fut une diversion agréable à mes nombreuses occupations. Il y a établi tout le confortable possible et je conçois qu'il aime, avec sa femme lorsque elle est ici, à y passer les moments qu'il ne consacre pas à ses affaires. Contrairement à toutes celles qui bordent le canal, il a établi sa maison sur une éminence qui le domine et d'où la vue s'étend jusqu'à l'horizon du lac Mariotti. Des jardins bien distribués, assez secs maintenant et probablement une grande partie de l'année, l'entourent et sont arrosés par l'eau que fournissent deux moulins à vent adaptés à des roues d'épuisement à chapelet. Les arbres, jeunes encore il est vrai, ne paraissent pas sur cette hauteur devoir atteindre un grand développement. Le vent du nord les ploie constamment dans le même sens et en rase les jeunes pousses, comme les brises d'ouest et de sud ouest sur nos côtes de Bretagne. Peut-être plus tard, abrités par des palmiers ou d'autres arbres, réussiront-ils mieux.

L'intérieur de la maison est charmant : de beaux appartements, vastes, bien aérés, élégamment meublés, un billard…. rendent ce séjour aussi agréable que possible. Nous y prîmes un excellent déjeuner dînatoire à midi et demi. Nous promenâmes dans les environs ; nous jouâmes au billard ; on causa beaucoup… bref je trouvai la journée fort gaie : nous n'étions à bord qu'à six heures du soir !

A notre retour nous vîmes sur la rade le bateau à vapeur *L'Oriental* qui vient chercher la malle (17) de l'Inde. Nous sûmes par lui le changement de ministère en France. Nous eûmes le discours du roi à l'ouverture des Chambres, enfin j'appris, pour ma part avec plaisir, que les dispositions pacifiques des gouvernements se maintenaient et que les affaires d'orient n'aboutiraient probablement pas à la guerre en Europe.

Les aiguilles de Cléopâtre – les fouilles que nous rencontrons sur le chemin

Le 20 je fus promener en ville et visiter les aiguilles de Cléopâtre. Ce sont des monolithes de dimensions colossales, qui comme la colonne de Pompée frappent par le grandiose de leurs proportions et surtout de leur masse. Pour y arriver nous traversâmes à l'extrémité du quartier franc ou des consulats, des espaces de terrain assez considérables, où l'on pratique des fouilles. Là on a découvert des fûts de colonnes énormes, des chapiteaux très élégamment sculptés, des pierres que l'on ne trouve plus moyen de bouger, des espaces immenses voûtés en briques, d'autres en pierre. Peu de marbre, beaucoup de granit dans les objets d'art. Tout cela reposait presque au niveau actuel de la mer, sous un monticule de débris. Ces recherches sont pour moi fort curieuses, en ce qu'elles font penser que beaucoup de mamelons qui entourent Alexandrie ne sont probablement constitués que de débris amoncelés et qu'autrefois la ville était construite dans une plaine. Cependant je me trompe car la colonne Pompée est elle sur une hauteur et certes elle n'a pas bougé. Le sol d'Alexandrie n'en est pas moins une agglomération de brisures (?)

Une chose qui m'a frappé dans les nouvelles constructions découvertes, c'est que les voûtes en briques sont construites avec du ciment de chaux et des parties de briques pilées elles mêmes, qui, en les liant entre elles, le sont au moyen d'une couche extrêmement épaisse. Il y a plus d'épaisseur de mortier entre les briques superposées, qu'elles n'en présentent elles-mêmes. Ce ciment quoique très consistant, l'est certes beaucoup moins que nos bons mortiers actuels, d'où je conclus que les ouvriers n'étaient pas, sous ce rapport, beaucoup plus habiles que nous.

Nous vîmes aussi ce jour là traverser la grande place pour se rendre sans doute à une revue, un beau régiment de cavalerie. Il se composait de 6 escadrons de 130 hommes chacun, 4 de lanciers et 2 de carabiniers. Tous ces hommes sont parfaitement montés, équipés à la française et forment une très jolie cavalerie légère. Les chevaux égyptiens sont petits, mais vifs, nerveux et rapides. Nos dragons près de ces cavaliers, les auraient écrasés, mais je doute qu'ils les eussent atteints en plaine.

Avant de rentrer je parcourus divers quartiers et bazars de la ville qui me paraissent moins mal que les rues, et le seul bazar que j'aie traversé jusqu'ici. Certes je n'y vis rien de beau, mais que l'on songe qu'Alexandrie est une ville turque où la misère est à son comble et que si certaines maisons sont élevées ça et là par des habitants aisés, elles sont accolées à une foule de misérables cases, qui ne feront pas de longtemps place à des constructions plus élégantes. Il faudrait, lorsque un peu plus de bien-être s'introduira dans cette population, qu'un incendie dévorât toutes ces baraques et que Méhemet Ali fit construire sur de nouveaux plans, ce qui ne manquera pas d'avoir lieu.

Les anglais lèvent le blocus commercial

Le 21 nous voyons arriver vent arrière un bâtiment que nous prîmes d'abord pour une frégate, mais bientôt ne fut qu'une corvette à batterie. Elle s'approcha fort près, hissa au mât de misaine un large pavillon français, en même temps qu'elle arborait à la corne* les couleurs anglaises. C'était un signal de connivence avec *La Diligente* qui expédia immédiatement un canot au large. La corvette mit en panne et nous vîmes une de ses embarcations joindre la nôtre, puis elles se séparèrent, puis la corvette prit le large.

Nous sûmes dans la soirée que le commodore anglais donnait par là connaissance à Méhemet Ali qu'il levait pour sa part le blocus commercial d'Alexandrie qui devait commencer aujourd'hui, ce qui pour sa part donna lieu à une foule de commentaires.

Voudrait-il dire que les autrichiens et les turcs qui sont réunis à la division anglaise, du moins sur la côte de Syrie, n'y adhèrent pas eux ? Y a-t-il dissidence entre les puissances signataires ? Une lettre de Lord Palmerston à Lord Pasomby disait encore à celui-ci que pour peu que le vice-roi fit la moindre soumission au sultan, celui-ci retirerait le firman de déchéance lancé contre lui et que les puissances lui garantiraient la possession et l'hérédité de l'Egypte. Bref nous savons seulement que les anglais se rétractent, que le blocus commercial n'aura pas lieu, c'est quelque chose !

Les égyptiens n'adoptent pas le plan de défense proposé par Mr. Mallet

Presque tous les vaisseaux égyptiens ont changé de mouillage. Ils adoptent une autre disposition d'embossage bien différente de celle proposée par Monsieur Mallet à laquelle beaucoup de hauts personnages se sont opposés. Les causes qu'en donne entre autres Monsieur Homard, ex lieutenant de vaisseau de la marine française, maintenant grand-amiral, espèce de ministre de la marine, sont basées d'abord sur les coups de vent que la flotte aurait à essuyer à ce nouveau mouillage, mais celle-là n'est pas péremptoire. Puis il suppose des attaques de bateaux à vapeur, et fait des calculs sur la portée des bombardes…, toutes choses qui n'ont pas de sens commun. Il parle de blindage en baie qu'on ne pourrait pas faire ici vu le manque de matériaux ... Je crois moi que les véritables raisons ne peuvent pas se donner et sont celles-ci : un peu la position incommode dans laquelle se trouvaient les commandants à cause de la difficulté des communications, et beaucoup le peu de confiance et de sécurité qu'ils inspirent au gouvernement, car dans une position éloignée ils pourraient très bien ne pas combattre, ou livrer leurs vaisseaux à l'ennemi après un simulacre de défense… On peut être fondé dans cette conjecture car avant-hier un contre amiral et un capitaine de vaisseau ont déserté aux anglais pendant la ronde qu'ils avaient à faire à la ligne d'embarcations qui croise la nuit à l'entrée des passes. Le capitaine de vaisseau aurait été seulement arrêté dans l'exécution de son projet par d'autres embarcations de ronde qui lui auraient tué plusieurs hommes dans son canot. Je conçois que d'après cela le pacha ne veuille pas risquer sa flotte et préfère la tenir sous la main.

Proposition du commodore Napier à Méhemet Ali

23 novembre - Hier il est arrivé deux bateaux à vapeur, l'un anglais qui est resté en dehors et a envoyé seulement un canot en rade, l'autre français, le *Caméléon* venant directement de Toulon. Je dînais ce soir chez le consul et nous sûmes que le commodore Napier ayant rallié le matin la division du blocus, avait envoyé un parlementaire à Méhemet Ali pour lui dire que s'il consentait à lui rendre quelques émirs syriens pris au commencement de la guerre, en échange d'arabes qu'ils avaient avec eux et s'il lui remettait en outre la flotte turque, il ne doutait pas et il pouvait même affirmer, que le gouvernement anglais lui garantirait l'hérédité de l'Egypte. On ne sait pas quelle a été la réponse du pacha et les dépêches reçues du ministère français par Monsieur Cochelet sont aussi tenues secrètes.

Méhemet Ali cède

27 novembre - Le grand drame est joué, la toile est tombée et les spectateurs, tout comme les acteurs, n'ont plus qu'à s'en retourner chez eux. Ainsi soit-il ! La ténacité de Méhemet Ali vient de céder à la puissante logique du commodore Napier. Le pacha, qui il y a quelques jours refusait dédaigneusement l'hérédité de l'Egypte et le pachalik viager de Saint Jean d'Acre, rend maintenant Candie, (Adama, Ordanna), les villes saintes et la flotte turque à la

condition de conserver seulement le sol de l'Egypte qu'il a régénéré. Mais pourquoi ne s'est-il pas décidé plus tôt ?…. C'est qu'abstraction faite de l'appui que paraissait lui offrir la France par ses journaux et ses armements, par deux cents mille hommes de troupe, ses vaisseaux, ses prétendues victoires lui avaient fait croire qu'il était puissant, que les quelques vaisseaux anglais qu'on lançait contre lui comme moyens coercitifs, n'entameraient pas ses frontières et viendraient échouer contre les canons de ses forts et le peu d'abris que présentent en hiver les côtes de Syrie. Mais il n'avait pas compté sur les défections, sur les mécontentements, sur la misère de son armée qu'il ne payait pas depuis près de deux ans et qu'il nourrissait à peine, sur le manque de nationalité et de patriotisme de ses soldats qui ne vont au combat que dans la crainte des châtiments. Les désastres de Syrie, le soulèvement entier du Liban, druzes et maronites, la prise de toutes les places du littoral qu'ont abandonnées ses troupes après une faible résistance, le découragement qui par suite s'est manifesté dans la flotte et les troupes qui entourent Alexandrie, des marques certaines de mécontentement, ou plutôt de trahison, exprimées par la désertion toute récente de deux officiers généraux ou supérieurs, par l'enclouage de plusieurs canons dans les batteries même qui avoisinent son palais, la crainte de voir une grande partie de ses officiers et par suite de ses soldats lâcher prise au moment d'une attaque vraie ou simulée de l'escadre anglaise et puis la tendance du divan ou de son conseil, effrayé pour les concessions et la paix, enfin la perte d'une grande partie de son commerce, lui ont ouvert les yeux sur sa faiblesse morale. Ses illusions se sont dissipées et il a accepté, quand il en était encore temps, une capitulation honorable. C'est dit-on en rongeant son frein, en grinçant des dents qu'il a cédé. Mais il est vieux et avant de mourir il veut organiser administrativement et moralement le pays pour laisser à son successeur l'Egypte florissante et civilisée au milieu de la barbarie turque et arabe.

On prétend d'un autre côté, peut-être avec quelques raisons, que Méhemet Ali savait fort bien n'être pas capable de résister aux efforts des puissances alliées ; qu'il n'a jamais eu la prétention de soutenir la lutte contre elles mais qu'il a voulu leur tenir tête le plus longtemps possible, persuadé que ce qu'il obtiendrait en capitulant honorablement et en temps convenable lui serait bien autrement garanti, et qu'après cela ses ennemis du Bosphore n'auraient plus aucune action contre lui. Son ambition se borne à l'Egypte, mais tout en se reconnaissant vassal du grand seigneur, il a voulu que celui-ci n'eut plus le droit de le déposséder. C'est la sanction de l'Europe entière qu'il cherchait pour l'hérédité, certain qu'après cela le bon plaisir du divan de Constantinople ne pourrait plus l'atteindre.

Voici à peu près comment tous ces faits se sont passés. J'ai déjà dit que le 23 un parlementaire anglais avait été envoyé au palais. Le commodore Napier lui-même y vint dans son canot que le bateau à vapeur la *Médée* conduisit jusque dans les passes. Nous sûmes le soir que le pacha l'avait accueilli favorablement et lui avait courtoisement offert un appartement. Le consul de France avait été appelé dans la soirée, mais rien ne transpira sur la conférence. On apprit seulement que celui-ci avait quitté Méhemet Ali furieux et s'était presque emporté dans l'entretien qu'il avait eu avec lui.

Ce fut cette nuit que plusieurs pièces furent enclouées à la batterie du sérail et l'on annonça que divers actes de ce genre avaient eu lieu sur les forts de la côte. L'or des anglais n'y était disait-on pas étranger !

Le 25 au matin une brume épaisse couvrait la rade. Une salve de tous les vaisseaux avait salué au lever du soleil la fête du Baïram (18) qui marque la fin du ramadan et chaque bâtiment était magnifiquement pavoisé. A 9 heures, la brume commençant à se dissiper, nous reconnûmes, déjà entré en rade, le bateau à vapeur la *Médée* avec pavillon parlementaire en tête du mat de misaine. Dix minutes après il était mouillé près de nous et nous fûmes étonnés de le voir aussi pavoiser. Les français seuls ne l'étaient pas, mais nous reçûmes l'ordre de Monsieur Bret, commandant de la *Diligente,* de le faire seulement à midi. Nous avions

terriblement l'air d'avoir imité les anglais. Pendant toute la journée le commodore Napier fut au palais, ou à faire sa correspondance, ou à battre la rade. Le steamer l'*Oriental*, qui portait la malle de l'Inde avait été retenu d'abord jusqu'à 9 heures du matin le lendemain, puis jusqu'à 4 heures du soir et le jour suivant nous le vîmes encore au milieu de la croisière anglaise, malgré l'importance de son exactitude pour les relations commerciales.

Le consul Mr. Cochelet et les quelques français qui tenaient pour la résistance avouaient alors que tout était perdu, tandis que les négociants et tout le port qui penchait pour la paix et un prompt arrangement triomphaient. Le pacha avait consenti, mais il restait encore diverses questions à régler.

Le 26, second jour du Baïram, nous pavoisâmes à 8 heures du matin. Le bateau anglais ne le fit qu'à 9 heures. Il parut cette fois nous imiter. A dix heures nous fîmes une visite de corps au pacha à cause de la fête. Le bonhomme avait l'air soucieux ; notre consul paressait consterné, il avait la mine d'une longueur effrayante ; on parla de je ne sais trop quelle trahison sur la cote de Syrie.

Nous sûmes ce jour là que l'acceptation du pacha était définitive. Il avait du dire au commodore qu'il lui faudrait envoyer ses bâtiments pour reprendre ses troupes. Ne vous inquiétez pas de cela lui aurait répondu Mr. Napier, je me charge de vous faire revenir à Alexandrie tout ce qui est transportable sur des bâtiments et sous le plus bref délai. Donnez seulement vos ordres. Méhémet avait donc dû adresser sa soumission au sultan, prescrire à Ibrahim Pacha et à ses généraux d'abandonner le pays et de rentrer en Egypte, enfin expédier des ordres pour que la ville sainte et Candie fussent remises aussitôt que son hérédité serait reconnue. Il abandonnait du reste la Syrie avec les honneurs de la guerre en emportant tout le matériel et les bagages qu'il y avait envoyé.

Le matin nous ne fîmes qu'un demi pavois, chose absurde, nous avions commencé trop tard, mais il fallait continuer jusqu'à la fin. Nous avions cette fois l'air d'avoir été mystifiés. Tout fut arrangé à midi. *La Médée* quitta la rade le soir même.

Mr. Cochelet aurait été appelé plusieurs fois en consultation pendant ces dernières conférences, mais il aurait répondu avec dignité que puisque son altesse n'avait pas voulu suivre ses conseils, puisqu'il avait voulu faire ses affaires lui-même, il devait se sentir capable de les achever. La France n'avait plus rien à lui dire.

Ainsi se sont dénoués en trois jours tous les fils de ce drame d'abord si compliqué qui a failli mettre l'Europe en feu, qui a longtemps bouleversé les esprits et qui aboutit à un résultat beaucoup moindre que celui que Méhémet Ali en aurait obtenu s'il avait cédé plutôt : beaucoup moindre ? Non, car il comprend maintenant que sa puissance n'était que factice, qu'illusoire et comparative seulement avec celle du grand seigneur ; et que dès qu'une puissance européenne viendrait mettre son épée dans la balance si ce gant n'en était pas immédiatement et énergiquement relevé par un autre, il n'avait rien à opposer à celui qui se présenterait. Il comprend qu'un pays n'a nullement de force que lorsque son administration et son moral est coordonné avec ses moyens de défense et d'attaque et maintenant il a l'intention pendant la paix de s'en occuper exclusivement.

Et qu'on ne s'y trompe pas, cette Syrie qu'on lui arrache aura bientôt besoin de lui pour être soumise, à moins que les anglais ne s'en emparent. Le sultan n'en fera rien et ne la domptera pas sans le secours de son vassal. Si la paix a lieu avant deux ans les troupes égyptiennes la couvriront encore, appelées par la porte elle-même.

Je reçois la première lettre de ma femme

Nous étions aux premières loges et en face des principaux acteurs pour voir ce dénouement. Pendant que toutes ces choses se passaient, j'éprouvais pour mon compte particulier de bien douces jouissances, je passais des instants bien heureux dans ma petite chambre du bord. *Le Léonidas* m'apportait le 25 la première lettre de ma femme. Elle ne savait pas encore à l'époque où elle m'écrivait ce que nous étions devenus, vers quel point du globe nous nous étions dirigés ; aussi sa lettre marquait-elle l'angoisse qu'elle en éprouvait. Mais moi j'étais heureux d'avoir de ses nouvelles et presque toutes mes journées se sont passées à écrire.

Mauvais temps

4 décembre 1840 - Depuis le 29 du mois de février nous avons éprouvé le temps d'hiver d'Alexandrie. Des vents très frais, variables, du sud-ouest à l'ouest et au nord-ouest et enfin au nord, de forts grains de pluie accompagnés de rafales violentes passaient incessamment surtout pendant la nuit. Une grosse mer battait la côte et faisait ressortir par une large ligne blanche d'écume les récifs qui bordent la rade. Au mouillage nous ressentions bien un peu de houle, mais elle n'était ni dangereuse pour nos ancres, ni même fatigante pour nous. Comme le commandant Napier avait fini à temps ses opérations diplomatiques ! Comme la division anglaise avait bien fait de prendre le large le 28, car si les vaisseaux avaient été surpris par ce mauvais temps sur la côte, aussi près qu'ils s'en tenaient, généralement, plusieurs se seraient trouvés dans la plus fâcheuse position et cela d'autant qu'il est probable qu'au large le vent devait être encore plus frais et plus continu. Maintenant ils sont tranquilles, la journée du 28 et une partie de celle du 29 leur a suffit pour gagner assez le large et se mettre à même de supporter sans danger cette bourrasque qui, après tout, n'était pas de nature à nécessiter de fuir vent arrière. Je ne sais comment les vaisseaux de la côte de Syrie s'en seront tirés, s'ils y étaient encore, il n'a pas du faire beau pour eux dans ces ports qui ne sont rien moins qu'abrités. S'il avait pu s'en mettre quelques uns à la côte sans que leurs hommes périssent bien entendu, car je ne forme jamais de mauvais souhait que contre leur matériel. Du reste, on prétend que tous les vaisseaux anglais doivent rallier Mormorice. Depuis le retour du beau temps, nous avons seulement aperçu un bateau à vapeur qui sans doute est venu faire une reconnaissance, car il a pris le large ensuite.

Le bric *le Bougainville* a aussi échappé à l'orage. Il nous est arrivé de la côte de Syrie le 28, précisément la veille du coup de vent d'ouest. La nouvelle qu'il en a apportée ne signifie pas grand-chose. Ibrahim Pacha conservait toujours ses positions dans les environs de Damas, il était malade de la dysenterie suite à son intempérance. Il paraît que depuis quelque temps il s'est adonné d'une manière extrême aux liqueurs fortes, et que son armée s'en ressent un peu. Nous n'avons pas d'autres nouvelles.

Nos matelots fêtent la Sainte Barbe

Aujourd'hui nos canonniers ont fêté la Sainte Barbe (19) d'une manière extrêmement brillante. Depuis quelques jours, ils faisaient d'immenses provisions. C'était aux cuisines un véritable amoncellement de poules, d'oies, de canards. Ils avaient invité les chefs de pièces et chargeurs et la table devait être de 80 couverts. Dès hier ils vinrent nous donner une sérénade au tambour et au fifre, et nous offrirent au commandant, au capitaine de batterie et à moi un fort beau bouquet en fleurs artificielles attaché avec un large ruban rouge. Tout cela était planté sur un grand pain de Savoie qu'ils nous firent aussi accepter aujourd'hui. Aussitôt le

dîner de l'équipage achevé, ils montèrent leurs tables, établirent leur couvert, l'entourèrent de pavillons, et vinrent nous prier de vouloir bien descendre boire avec eux le premier verre de vin. C'était du Champagne ma foi, et même d'assez bon vin. Je ne sais pas où ils sont allés le pécher. Les toasts à la santé du roi, du commandant et des officiers furent précédés d'un discours du maître canonnier président du banquet. Il se félicitait ainsi que ses convives de servir sous nos ordres … Tout cela était arrangé d'une manière assez bizarre, mais la bonne volonté de dire de jolies choses s'y trouvait. Que pourrait-on vouloir de mieux. Quand nous nous retirâmes, le festin commença ; il était une heure tout au plus, et à cinq heures ces messieurs n'avaient pas encore quitté la table. Alors des toasts étaient partis de tous les bords, des airs généralement patriotiques étaient chantés par des voix se ressentant plus ou moins des nombreuses libations qui avaient été faites, puis on monta sur le pont, le bal s'ouvrait et on dansa jusqu'à huit heures, toujours au son du tambour et du fifre. Tout cela ne manqua pas d'originalité et nous fûmes très heureux de n'avoir après la fête aucun désordre à réprimer, aucun délit à punir.

L'amiral Stopford est furieux de la convention passée par le commodore Napier

9 décembre - Depuis la convention conclue avec le commodore Napier, la division anglaise du blocus n'a pas reparu. Cependant hier, il nous est arrivé sur rade deux bateaux à vapeur anglais et une petite frégate qui a mouillé au dehors de la pointe Raz-et-fin. On dit que l'amiral Stopfort est furieux de ce qu'a fait le commodore Napier qui, dit-il, n'avait pas pouvoir de traiter. Je ne sais si un des bateaux à vapeur rapporte une réponse de Constantinople à la lettre de soumission de Méhémet Ali, mais on dit que les officiers arrivés demandent que le pacha remette la flotte avant qu'il lui soit rien accordé. On dit qu'il faut que le pacha fasse une soumission complète, sans condition, pour qu'on lève à son égard la clause de déchéance. Comme les ennemis de l'Egypte montrent de l'acharnement ! Je dis les ennemis de l'Egypte, car ceux de Méhémet Ali doivent se confondre avec les premiers, n'est ce pas lui, en effet, qui l'a faite ce qu'elle est aujourd'hui ? Si elle est déjà à demi civilisée, à demi administrée, si ses produits, ses revenus sont doublés, si elle se suffit à elle-même maintenant, si elle n'est plus tributaire de l'Europe pour tous les produits manufacturés quelle consomme, n'est ce pas à lui qu'elle le doit ? Et les améliorations qu'il médite encore, qui les exécutera ?

Les grands travaux en Egypte sous Méhémet Ali

Les grands travaux du barrage du Nil qu'il projette, et qui rendront à la culture un tiers du sol de la basse Egypte, ont besoin de son bras nerveux pour être exécutés, et un ou deux ans de paix lui suffisent pour cela. C'est que les opérations les plus gigantesques s'achèvent comme par enchantement sous sa puissante volonté ! C'est qu'avec lui, d'un jour à l'autre, des terrains immenses, des parties considérables du désert deviennent cultivables et sont cultivées, car le pouvoir fécondant du Nil n'a besoin que d'être dirigé par une main ferme et intelligente pour verser dans un instant la richesse sur le sable du désert. Quand on pense que le canal du Mahmondiah, qui a 25 lieues d'étendue, qui relie le Nil à Alexandrie dont il fait un magnifique et important port de commerce, sur lequel naviguent plus de douze cent dgermes ou bateaux, qui arrose au loin ses deux rives en les fécondant, a été creusé et livré à la navigation dans le court espace de dix mois avec le travail de trois cent treize mille ouvriers. A la vue de pareils travaux on se croit transporté au temps des mille et une nuits. Quand on songe que les digues des deux rives du Nil tout autour du delta, qui ont six mètres de large sur deux mètres de haut, et cinq cent quatre vingt lieues de longueur, représentant un mouvement de terrain de plus de vingt sept millions de mètres cubes et par conséquent une somme au

moins égale de journées d'hommes, ont été exécutées pendant une seule campagne sans causer ni trouble ni perturbation, chaque village ayant contribué à l'œuvre dans l'étendue de son territoire, on s'étonne, on s'effraye presque, mais on ne peut s'empêcher d'admirer la puissante volonté qui a fait exécuter ces travaux d'utilité publique, et de présager tous les développements qu'un peu de tranquillité lui fera donner au pays qu'elle gouverne.

Le 6 au lieu du 4 nous est arrivé *le Minos*, bateau à vapeur poste. Ces deux jours de retard proviennent du mauvais temps sur la côte d'Italie. Cela n'est pas rare en hiver. Je reçois encore des lettres, quels heureux moments elles me procurent ! Mais je n'ai pas encore de réponse à celle que j'ai écrite du détroit. Ce sera sans doute par le bateau du 14 ou du 15. Oh ! Qu'il me tarde de le voir arriver ! Les nouvelles de France étaient assez insignifiantes.

Dans la soirée du 6, nous reconnûmes un second bateau à vapeur français se dirigeant sur Alexandrie. Il manoeuvra mal, il attendit son pilote beaucoup trop au large, parut ne pas vouloir s'avancer plus près des passes, bref, la nuit vint et il n'entra pas. Le soir, je fus chez Mr. Cochelet, et à 8 heures Korsew effendi, second drogman (20) du pacha, apporta au consul une caisse de dépêches que *le Phaëton*, car c'était lui, avait remise au pilote et qu'on lui envoyait. Il était parti de Toulon le 23, avait relâché à Malte où *l'oriental* était arrivé le 30. Nous nous attendions à des nouvelles intéressantes, pas du tout, absolument rien, du moins si l'on en croyait la diplomatie.

Le gouvernement aura du recevoir par le télégraphe le 5 ou le 6 la nouvelle de la convention Napier, dont il sera je n'en doute pas enchanté, au fond du moins.

Promenades aux environs d'Alexandrie

L'autre jour en promenant dans l'enceinte des arabes, près des bois de palmiers qui paraissent longer l'ancienne muraille d'Alexandrie, nous entrâmes le docteur et moi dans une magnifique propriété appartenant à un monsieur Giborra, négociant syrien fort riche. Là, nous vîmes une habitation charmante et des plus confortable, un palais égyptien. Des jardins magnifiques quoique nouvellement établis. Mais surtout un kiosque oriental délicieux. On ne peut pas se faire une idée en France de la bizarrerie d'ensemble et de détail de ce lieu de réunion ou de repos. Des bassins, des jets d'eau, un petit appartement orné de jardins somptueux, pavé en mosaïques, de légères colonnades en marbre style arabe, des cages moitié verre, moitié grillage, ou des sereins gazouillaient, une fraîcheur délicieuse, un vrai kiosque oriental. Nous parcourûmes le jardin orné de nombreuses tonnelles recouvertes d'une plante grimpante, une espèce de liseron à fleurs violettes qui couvre parfaitement, et donne la plus agréable fraîcheur. Nous rencontrâmes bon nombre de sakis à bœufs pour l'arrosement ; enfin nous fûmes visiter des fouilles que pratique non loin de là monsieur Giborra. C'était au milieu de débris, de pans de murailles enterrées, des chapiteaux de granit d'une proportion gigantesque, des colonnes monolithes en granit de Syenne de dimensions colossales, en un mot de véritables ruines de l'ancienne Alexandrie. Deux de ces colonnes avaient à la base un mètre vingt centimètres, près de quatre pieds de diamètre.

Panorama d'Alexandrie

De là nous revînmes en longeant les pâtés de cases arabes dont la ville est entourée, gravir la hauteur sur laquelle est située le fort Caforelli ; d'où nous devions jouir du panorama d'Alexandrie. Il est beaucoup mieux que je me le serai imaginé à cause de son originalité et de ses contrastes. Méhémet Ali venait de faire exécuter en quelques jours à la partie la plus élevée du fort une petite maison où il avait l'intention de se placer, si l'on attaquait la ville et

la flotte, et d'où il pourrait facilement donner ses ordres à tous les points de la défense. Lorsque nous faisions face à la mer, à l'horizon de laquelle on apercevait quelques voiles blanches, nous avions à nos pieds la ville avec ses toits plats et les dômes de sa petite mosquée que surmontaient les flèches des minarets. Un peu plus loin était situé le palais et le harem du pacha, la tour presque achevée du phare de Raz-el-tin et les fortifications de la presqu'île. A gauche la rade couverte de ses dix neuf vaisseaux et de plus de trente ou quarante autres bâtiments de guerre, l'arsenal, les forts de la baie, et les nombreux moulins qui bordent la côte et la pointe du marabout. A droite nous voyions le beau quartier franc avec ses places et ses larges rues, le port neuf, les aiguilles de Cléopâtre, puis s'étendaient au loin la longue plage et la pointe d'Aboukir doublement fameuse dans nos annales (21).

Si nous nous retournions du côté du désert, nous l'apercevions à l'horizon de l'autre coté du lac Mariotis. A nos pieds s'étendaient les nombreux groupes de cases arabes et les immeubles magasins d'approvisionnement du pacha. Un peu plus loin on apercevait les jardins et le fond de palmiers qui nous cachaient la grande muraille d'enceinte, la colonne de Pompé qui comme un grand I sur son monticule ressortait sur l'horizon du ciel. Enfin, à gauche les hauteurs du fort Napoléon avec les maisons de campagne des gens riches qui l'environnent, quelques jardins, et de vastes cimetières au milieu desquels pointaient deux ou trois petites mosquées.

Le temps était magnifique, de sorte que tous les détails de cet ensemble ressortaient parfaitement les uns sur les autres et prêtaient, pour les points élevés, des contrastes bien tranchés avec la belle teinte bleue du ciel et de l'horizon.

Nous revînmes à bord en parcourant les quartiers d'Alexandrie que je ne connaissais pas encore. C'était le faubourg St. Germain, le quartier de l'aristocratie. Tout cela n'est pas beau comme ville, mais on y trouve de temps en temps de fort jolies maisons dans leur genre. Malheureusement elles sont bâties là sans aucun ordre et les rues se trouvent tout simplement formées par les intervalles qui les séparent.

13 décembre – Absolument rien de nouveau ici depuis les dernières communications entre l'envoyé de l'amiral Stopford et Méhémet Ali. Si ce n'est que celui-ci vient de donner, par une proclamation des plus originales, connaissance à ses sujets de sa soumission au sultan et de son adhésion aux conditions qui lui ont été imposées. Cette lettre est excessivement curieuse pour nous européens par les considérations qu'elle renferme et je la conserve avec beaucoup d'autres lettres écrites par le commodore Napier, Baghos Bey (22), ministre des affaires étrangères du vice roi, l'amiral Stopford et Méhémet Ali. Le commandant s'est procuré copie de toutes ces lettres qu'il nous a communiqué en nous permettant d'en prendre pour nous, ce que nous voudrions ; et la fin du grand drame de la question d'orient est assez intéressante pour qu'on recueille tous les documents qui l'ont amené. Aussi j'en ai fait un cahier spécial que je placerai à la fin de ma campagne.

A Alexandrie on continue toutefois les fortifications de la côte, on achève l'ornement complet des forts, on construit des canonnières qui probablement ne serviront pas. Enfin on approvisionne de vivres les vaisseaux et les bâtiments turcs qui doivent être rendus.

Visite au palais circulaire de Saïd Bey

L'autre jour, je fus promener à une magnifique propriété appartenant à Saïd Bey. Elle est immense et tout près du momoudi sur la rive gauche. C'est encore une conquête sur les rives désertes du lac Marioti ; mais que de travaux, quel entretien, que plus de quarante sakis à bœufs qui puisent constamment l'eau à plus de trente et quarante pieds de profondeur. Aussi les résultats en tout surprenants. A l'extrémité de ces belles cultures nous avons vu le plus joli

petit palais qu'il soit possible d'imaginer. L'originalité de son plan et l'élégance de sa construction le rendent fort curieux.

A l'extrémité d'une longue avenue de jeunes arbres, car il y a dix ans que cet espace de près de deux lieues de tour n'était autre chose que du sable et des monceaux de débris ; on aperçois un beau portique qui donne dans une vaste enceinte circulaire formée par un mur d'au moins quinze pieds de front tout le long duquel, sur des treillages en bois, croissent des plantes grimpantes qui le couvrent d'un beau tapis de verdure. Au centre de cet espace est bati le palais composé de quatre corps de logis placés à peu près sur les quatre cotés d'un octogone ; les autres cotés sont remplis par des galeries vitrées qui permettent de faire à l'intérieur tout le tour de l'édifice. Au centre règne une cour au milieu de laquelle est placé un bassin avec jet d'eau et qui est recouverte sur les cotés par une toiture plate soutenue par un chapelet circulaire de 16 colonnes. On pénètre dans cette cour par un vaste péristyle soutenu aussi sur huit colonnes et le tout est encore entouré par une allée bordée d'un parapet sur lequel sont placés des vases de fleurs et que l'on pave en petit cailloux roulés de diverses couleurs et présentant des dessins en arabesque. Le reste de la grande enceinte est occupé par un beau parterre.

Tout cela n'a qu'un rez de chaussée, mais les appartements en sont hauts, larges, spacieux. Ce sont en un mot des salons de prince. Deux des corps du logis sont somptueusement décorés à l'européenne, lambris et portes en acajou, cheminée de marbre, trumeaux, … Le troisième est au contraire entièrement aménagé à la turque. Bien moins de luxe mais beaucoup de bizarrerie et d'originalité dans le décor. Tout cela n'est pas encore achevé. Les derniers événements ont forcé de suspendre les travaux. Toutefois, Méhémet Ali y va promener quelquefois ainsi que son fils et le jour où le hasard nous y conduisit, il en partait avec sa cour lorsque nous y arrivâmes. Saïd Bey y a un magnifique service en belle porcelaine peinte de Sèvres dont sans doute il ne se sert pas souvent. Cette distribution d'un édifice, d'une maison de campagne m'a plu au dernier point et j'ai trouvé bien mesquin à coté, d'autres kiosques d'autres habitations dispersés sur plusieurs autres points de la propriété.

Le lendemain, nous nous lancions, le commandant et moi, dans le désert, sur les bords du lac Marioti, non loin de la pointe du Marabout et près des moulins à vent que Méhémet Ali a fait récemment construire sur cette côte. Il en tire aussi de la chaux que l'on fait sur les lieux et il y exploite d'immenses carrières. Mais en homme civilisé, avec wagons, chemins de fer, car il ne fait jamais les choses à demi.

22 décembre - Rien d'intéressant ne s'est passé à Alexandrie depuis assez long temps. Des bruits seulement, plus contradictoires les uns que les autres, ont circulés sans acquérir la moindre consistance. Ainsi Ibrahim Pacha aurait été assassiné, et puis il aurait appris l'affaire de Syrie, …

Le pacha, lui, continue son commerce ; on charge au Mahmoudiah du grain sur beaucoup de bâtiments grecs, tout cela va je crois sur la côte de Syrie où se sont perdus dans les derniers coups de vent une douzaine de bâtiments marchands un bric de guerre anglais et où deux frégates l'une anglaise et l'autre autrichienne ont été forcées de couper leur mature.

Son altesse Saïd Bey nous a rendu aujourd'hui notre visite. Il a été reçu avec tous les honneurs possibles et à son départ nous l'avons salué de vingt et un coups de canon. A bord cette visite exceptée, rien d'extraordinaire. Seulement des exercices répétés pour former les hommes.

Le caractère de nos officiers

Maintenant quelques idées sur le caractère de nos officiers, du moins sur ceux chez lesquels il paraît le plus tranché.

Jauré Guiberry, enseigne de vaisseau, chargé de la batterie, est un homme de 24 à 25 ans d'un caractère froid et réfléchi, sérieux même. C'est un brave garçon éminemment consciencieux, s'abandonnant rarement à une discussion frivole. Il est protestant et très religieux. Au commencement de la traversée il s'est élevé entre nous de petites contestations religieuses auxquelles il s'est livré d'abord avec un peu de vivacité peut être, mais qu'il a bien vite abandonné se renfermant dans ses convictions. Il est bon camarade, d'un commerce facile, et surtout d'une humeur parfaitement égale qui cependant parfois n'exclut pas la gaieté.

Il a pour camarade intime Carpentier, enseigne de vaisseau sortant de l'école polytechnique. Ce sont bien certainement les deux êtres les plus opposés de caractère qu'il soit possible d'imaginer. Celui-ci est d'une légèreté extrême, ses idées toujours exagérées et exaltées, ne sont pas plutôt conçues qu'il les dénonce quelles qu'elles soient. Son jugement suit la première impression qu'il éprouve. Il accusera un homme de lâcheté, il perdra une femme de réputation sur un seul fait plus ou moins bien apprécié, sur une simple apparence, et cela avec autant d'aisance, autant de sang froid qu'il pourrait en mettre à conter la chose la plus indifférente. Un tel est un lâche, un infâme, un manant. Une telle est une femme perdue, cela ne lui pèse pas plus que s'il parlait d'un moucheron. Sévère sur le point d'honneur, il ne s'aperçoit pas qu'il se déshonorait lui même s'il parlait avec conviction dans une discussion où il soutient une action infâme parce qu'il la croit de bon ton. Est-ce pour se donner un genre ? Est-ce simplement irréflexion ? C'est je crois l'un et l'autre, car il paraît se fonder dans ses actions sur des principes. Je pencherai souvent pour l'irréflexion et l'amour-propre qui le fait ensuite soutenir ce qu'il a avancé coûte que coûte. Le mélange de bons sentiments et d'inconséquente légèreté le met constamment en désaccord avec ce qu'il a déjà dit, le rend attaquable à chaque instant. Il se ferait passer pour l'individu le plus irrationnel, le moins conséquent qui puisse se rencontrer. Rachète tout cela, si toutefois certaines sottises qu'il avance peuvent se racheter, par un excellent caractère, par une humeur vive, enjouée et généralement bruyante. C'est un enfant de 28 ans. S'il parle les trois quarts du temps en mauvais sujet, il ne l'est pas pour cela. Si souvent il soutient une idée immorale parce qu'il l'aura excitée sans y réfléchir, je suis loin de le voir immoral au fond. Je n'accuse chez lui qu'une grande irréflexion et une légèreté extrême, peut être un très mauvais genre qu'il se donne et qu'un esprit fort lui fait trouver charmant.

Du Marhallach, taciturne, sombre, mais si charmant parfois, me plaît beaucoup moins parce que je le crois plus immoral au fond, moins franc et plus prétentieux.

Vient ensuite Ferré, élève de première classe, enseigne à la prochaine promotion. Celui-là est le jeune homme de 20 ans à 22 ans par excellence, le jeune homme avec ses passions, ses illusions, son ardeur, sa force de volonté, son amour propre. Mais c'est aussi le jeune homme instruit, à principes, conséquent, je ne dirai pas toujours dans sa conduite, car je ne la connais pas, et les passions sont là, mais les principes y sont aussi, et s'il a pu agir contre, il les soutient du moins. Il est rationnel, logique, ce qui selon moi est assez rare. Aussi a-t-il dans une discussion quelconque, une discussion morale surtout, un avantage immense sur Carpentier et les autres. Il est agréable de causer avec lui, car ses raisonnements sont toujours fondés.

Je ne dis rien du docteur qui me paraît le meilleur homme du monde, et qui l'est je crois. Mais c'est déjà un vieux navigateur. Il a beaucoup vu et est plus réservé. Son caractère se dessine beaucoup moins bien que celui de ces autres messieurs.

Le commissaire, lui, je ne lui ai pas encore trouvé de couleur.

Dans ce mélange d'éléments qui paraissent au premier abord assez hétérogènes, règne cependant une franche harmonie. Quelques légers nuages l'ont bien déjà troublé une fois ou deux, mais ce n'étaient que des vapeurs qui se dissipaient promptement. Puissions nous être aussi bien ensemble jusqu'à la fin, il y a des chances après tout. Je ne vois pas pourquoi ce qui a existé jusqu'ici ne se maintiendrait pas plus longtemps.

Une femme égyptienne à bord – sa parure

Hier, il nous vient à bord une femme du pays, une dame copte je crois. Elle était conduite par son mari qui désirait lui faire voir un bâtiment, et paraissait assez intimidée de se trouver au milieu de nous. Son costume me parut des plus beaux, surtout pour la coiffure. D'abord un large pantalon en soie, mais de ces pantalons serrés à la cheville qui sont aussi larges qu'une robe que l'on aurait cousu par le milieu. Une espèce de spencer en satin un peu ouvert sur la poitrine et à manches fendues complétait l'ajustement avec quelques autres colifichets que je n'ai pas trop remarqués. Pour la coiffure, outre une espèce de turban ou diadème assez étroit en taffetas doré, elle avait au lieu de papillotes une immense quantité de petites tresses à l'extrémité desquelles étaient attachées de petites pièces d'or de neuf piastres percées à l'un des coins. Et par derrière, ses cheveux pendaient encore sur le dos en longues tresses minces couvertes aussi de pièces d'or. Ces messieurs m'ont assuré qu'elle en avait au moins 200 ou 250. Enfin, de larges boucles d'oreilles en croissant auxquelles pendaient une série de petits grelots achevaient de rendre cette coiffure des plus originales. On m'a dit que cette chevelure n'est pas naturelle, et que c'est tout bonnement une perruque. Les dames en ont ainsi plusieurs plus ou moins riches qu'elles considèrent comme parure. Elles sont souvent d'un grand prix, mais au moins elles ne diminuent pas de valeur aux caprices de la mode, comme celles de nos femmes en France, qui coûtent fort cher de confection et d'achat et qui ensuite n'ont plus d'autre valeur que celle de leur poids. Ici les dames se servent pour se parer de monnaie courante qui est tout aussi valable après avoir servi qu'auparavant. Il suffit de les faire passer de la perruque dans la bourse. Beaucoup d'ornements de villes, de brides, de chevaux, de harnais, se font dans ce genre en Egypte.

Conjectures relatives à la soumission du pacha :

4 janvier 1841- Alexandrie est toujours, politiquement parlant, et en apparence du moins, dans le plus grand calme. Aucune nouvelle de Syrie, aucune de Constantinople. Celles là tardent, ce me semble, on est bien longtemps à décider sur la soumission de Méhémet Ali. Il est vrai que la sublime porte (23) est généralement longue à prendre une détermination, mais d'un autre coté il est évident qu'elle n'a pas d'idée à elle, qu'elle est menée par les puissances. Il faut que les anglais et les russes ne soient pas du même avis sur la capitulation du pacha, ou plutôt on attend les réponses de diverses cours à l'annonce de cette soumission. Tout cela ne va pas de roulette, et les affaires ici ne sont pas terminées. On dit encore Ibrahim à Damas avec quarante milles hommes suivant les uns, soixante quinze mille selon d'autres, qui comprennent sans doute dans ce nombre les femmes et les enfants et tout ce qu'il traîne à sa suite, car son armée de Syrie a plutôt l'air d'un corps d'envahissement et de colonisation que d'une armée active prête à se porter avec promptitude sur un point quelconque. Méhémet Ali dans sa confidence prétend, dit-on, lui-même qu'il ne voit pas comment se termineront tous ces débats. Il avoue aussi quelquefois qu'ils sont tout au plus commencés, loin de tirer vers leur fin. Tant pis ma foi, car nous avons des chances de rester ici longtemps et de ne pas voir désarmer la France. Cette position est extrêmement pénible pour moi qui ne me trouve

nullement en goût de patienter trop longtemps. Demain nous arrive le paquebot, peut être nous apportera-t-il quelques nouvelles de Constantinople.

Je fis vendredi dernier quelques visites avec le commandant, chez Mr. Cochelet d'abord, puis chez diverses personnes ; enfin Hassan Bey, maître de la marine. C'est un brave turc, circassien d'origine, colonel de cavalerie, qui a passé huit ou dix ans en France : six à Paris, deux à Brest, puis le reste comme élève de marine à bord du vaisseau *l'Orion* avec lequel il est allé sur la mer du sud. Le voilà maintenant ministre. C'est un homme d'une quarantaine d'années, qui a acquis quelque instruction et qui regrette beaucoup Paris. Nous causâmes assez longtemps avec lui, mais le commandant ne put aborder trop franchement la politique parce qu'il avait là Béchild Pacha et deux ou trois colonels de cavalerie dont l'un comptait bien se présenter à cheval dans le salon, sans doute pour montrer son adresse à manier sa jolie jument arabe.

Je m'occupe depuis plusieurs jours à prendre des vues dans les environs d'Alexandrie et à en faire des aquarelles. C'est un passe temps qui me fait promptement écouler les journées et qui augmente ma collection de souvenirs. Si les mois pouvaient s'écouler aussi vite !

8 janvier – Le bateau à vapeur poste *le Minos* a été cette fois trois jours en retard. Il n'est arrivé que le 6 et encore ne nous a-t-il rien apporté. Celui de France à Malte a manqué. Cette circonstance m'a extrêmement contrarié, car il y a 20 jours que je n'ai reçu de lettres ; mais après tout, la prochaine fois, il m'arrivera deux courriers. Seulement j'aurai encore à attendre presque au 14 ou au 15. Aucune nouvelle officielle de Constantinople. Des conjectures seulement, des on-dit circulent en ville. D'un coté la porte aurait accepté la soumission de Méhémet Ali auquel l'hérédité serait accordée avec le pachalik de St. Jean d'Acre moins la citadelle. Mais les russes ne veulent acquiescer à aucune des conditions, ils réclament la déchéance du pacha et l'ambassadeur français Mr. Le Pontoix, aurait maintenant une assez grosse influence au divan. D'autre part, les anglais laissent Ibrahim concentrer ses troupes dans les environs de Damas et un corps de cavalerie assez considérable passer la frontière d'Egypte et pousser jusqu'à Jaffa. Cependant le général Jakmon marcherait avec 12 mille hommes sur Damas d'où il a la prétention de chasser l'armée égyptienne. Bref, on ne sait rien, et comme on n'a pas d'autres choses à faire ici que de conjecturer, on se lance à plein collier dans ce vaste champ.

12 janvier – Le 8 au soir un bateau à vapeur anglais ayant à son bord le commodore Napier entrait en rade. Le lendemain, après avoir vu le pacha auquel il donna la nouvelle que sa soumission avait été agréée et que ses affaires étant en bon train Mr. Napier allait s'établir à terre au consulat anglais. Peu de nouvelles plus significatives ont circulé à cet égard : ou le commodore a fait de la diplomatie, ou le pacha a tout gardé pour lui.

Le capitan pacha reprend possession de la flotte turque.

Le dimanche 10 pendant que nous étions à promener à la campagne de Mr. Posterit, avec plusieurs connaissances du commandant, un bateau à vapeur turc portant pavillon carré au grand mat, entra en rade et à notre retour en ville, on nous dit qu'il arrivait de Constantinople et qu'il apportait le capitan pacha (24), l'amiral qui devait prendre possession de la flotte du grand seigneur. Le lendemain 11 le steamer anglais et un autre bateau à vapeur de Méhémet Ali partaient pour Beyrouth. A midi, l'amiral turc mettait son pavillon sur le vaisseau à trois ponts *le Mohmoudh* et il était salué par toute l'escadre.

Aujourd'hui tous les bâtiments du grand seigneur guindent* leurs mats, enverguent* leurs voiles, les frégates qui étaient désarmées dans le port se gréent avec activité, en un mot le plus grand mouvement règne dans cette partie de la flotte. Nous savons que cette division va partir

sous les plus brefs délais pour se rendre à Mormorice où est actuellement l'escadre anglaise. Méhémet Ali a fort bien reçu le capitan Pacha et comme ses matelots turcs sont assez nombreux ici, mais manquent d'officiers, il prête au sultan soixante laïmakan ou capitaines de frégate et 150 autres officiers pour mettre ses vaisseaux en état de prendre la mer, et de se rendre à leur destination. La lettre du grand vizir, qu'a remise l'amiral au pacha, lui dit que le sultan a reçu avec joie son acte de soumission, qu'il en a été pleinement satisfait, et que dans peu de temps il lui fera parvenir une marque éclatante de sa bienveillance. Mais il n'a encore rien reçu de fixe, de déterminé, d'officiel. Il rend la flotte, se soumet, et l'on veut que cette soumission soit entièrement complète avant de lui rien concéder.

Les nouvelles de la Syrie portent en outre qu'Ibrahim pacha est en pleine retraite avec une armée se montant à 50 mille hommes sous les armes et deux cent cinquante pièces de canon. Il abandonne, il fait cadeau au grand seigneur de toute l'artillerie de position qu'il laisse dans les diverses places de la Syrie dont il était encore maître lorsqu'il les a quitté. Enfin, toutes les forces anglaises débarquées en Syrie abandonnent les divers points du littoral pour se concentrer sur St. Jean d'Acre de peur, disent-ils, qu'Ibrahim dans sa retraite, ne tente encore de s'emparer de cette position. J'ai bien peur que messieurs les anglais n'abandonnent pas ce morceau avec facilité. Il payera les frais de la guerre.

Méhémet paraît plein de confiance et cependant il est probable qu'il fera la grimace quand il lui faudra restituer les trois millions qu'il a trouvés sur la flotte turque lorsqu'elle est venue se remettre à lui, et lui rendre les canons qu'il en a retirés pour armer des batteries de la cote.

Préparatifs de départ de la flotte turque

21 janvier – La flotte turque est partie ; il ne reste plus sur la rade qu'une frégate de 74 à bord de laquelle le capitan pacha l'amiral Walker a mis son pavillon et qui partira sans doute demain.

Toute la semaine dernière a été employée par les bâtiments turcs à achever leurs préparatifs à sortir du port, à se hâler en tête de rade. C'était toute la journée un immense mouvement de navires cherchant à éviter des abordages, un pèle mêle de chalands de ponton portant des canons que l'on retirait des batteries du sérail pour remettre à bord des frégates restées désarmées dans le port, de chaloupes chargées de vivres, de munitions, d'approvisionnements. La rade était sillonnée sur tous les points. Aussi, quoiqu'aujourd'hui il s'y trouve encore onze vaisseaux, plusieurs frégates et une foule de bâtiments marchants, elle paraît triste et silencieuse.

Avant le départ de la flotte du grand seigneur, il y avait tant dans la baie que dans le port d'Alexandrie cent cinquante deux navires : 92 bâtiments du commerce et 60 bâtiments de guerre. 19 vaisseaux dont 8 turcs au nombre desquels figuraient deux beaux trois ponts, 19 frégates, presque toutes du premier rang, dont 12 turques, 9 corvettes, une turque 6 brics, 2 bateaux à vapeur, un cotre égyptien de 10 canons, 2 corvettes françaises et une anglaise le Calisford. Tout cela dans un espace assez resserré présentant un fort beau coup d'œil et surtout un mouvement remarquable.

Le 13, l'amiral Napier faisait sa visite. Il était salué de 11 coups de canon par tous les bâtiments à bord desquels il montait et la corvette anglaise répondait à tous ces saluts. Cela a du leur faire consommer une bonne quantité de poudre, car pendant deux ou trois heures on n'a entendu en rade que salve sur salve.

Les finances du pacha

Méhémet Ali vient d'expédier des fonds dans l'adjas, je crois, la porte de l'Arabie où sont situées les villes saintes, pour solder les troupes irrégulières qu'il y entretenait. Quant aux régiments réguliers qui s'y trouvent, il ne les paye pas parce qu'ils doivent y rester six mois aux ordres des nouvelles autorités turques, jusqu'à ce qu'elles puissent être remplacées et alors les soldats seront libres de rentrer en Egypte ou de rester à la solde du grand seigneur et c'est sans doute pour les faire revenir près de lui qu'il ne leur envoie pas d'argent maintenant car il n'a encore jamais fait banqueroute à ses soldats : il reste souvent un an, dix huit mois sans leur donner une piastre, mais arrive tôt ou tard le jour du paiement, et ils reçoivent religieusement toute leur solde arriérée. Je ne sais pas, par exemple, s'il tient compte aux familles de ceux qu'il a perdu soit dans les combats, soit par suite des maladies, des sommes qui leur étaient dues. J'en doute, il gagne alors beaucoup à ne payer son armée qu'à de longs intervalles.

Du reste il commence à faire quelque argent, car il vend considérablement et une foule de navires sont en charge de céréales ou d'autres produits pour tous les points de la méditerranée. Mais il faudrait, assure-t-on, deux cent cinquante navires au moins pour enlever d'Alexandrie tous les objets d'exportation qui y sont accumulés maintenant, et quoi qu'il en arrive tous les jours, il n'y en a pas encore sur la rade la moitié de ce nombre. Le pacha est très difficile, il ne livre qu'au comptant, et l'argent est rare sur la place parce que beaucoup de négociants craignant les évènements qui ont, pendant quelques mois, menacé Alexandrie, avaient fait passer leurs fonds en Europe, et il faudra encore au moins un mois ou deux pour que tout cela revienne. Cependant, au train dont paraissent aller les affaires, tout sera enlevé avant le mois d'avril.

Le 17 nous attendions dès le matin, avec la plus grande impatience, le paquebot *le Minos* en retard depuis le 14, et nous avions en effet en vue un bateau à vapeur, lorsqu'un grain qui nous le masquait presque au large nous permit, en se dissipant, de reconnaître qu'il était turc. Il arrivait de Constantinople, apportant un capitan bey (contre-amiral) avec 40 officiers de marine pour la flotte. A peine arrivées ils reçurent leur destination. Ces messieurs ont complètement changé de costume et ils ont, avec leurs habits européens et leurs pantalons à dessous de pieds, la tournure la plus hétéroclite qu'il soit possible d'imaginer. Ils portent une redingote bleue croisée et boutonnée jusqu'en haut, un col et ocullaires (?), un col à des turcs ! un tarbouche plus élevé et plus quarré du haut que ceux des égyptiens, avec un énorme gland en soie bleue, puis pour marque distinctive un ancre encore sur la poitrine. Il m'a semblé reconnaître à quelques uns des attentes, mais je ne leur ai pas vu d'épaulettes.

Nous sûmes le soir que les dépêches apportées par le bateau à vapeur annonçaient à Méhémet Ali qu'il recevrait le firman d'hérédité de l'Egypte dès qu'on apprendrait à Constantinople que la Syrie est complètement évacuée, et que la flotte a quitté Alexandrie.

A deux heures nous avions enfin *le Minos*. Son retard provient de celui qu'ont éprouvé les paquebots venant de France, et certes toutes les lettres ne sont même pas parvenues, car le commandant et moi, nous manquons de lettres par ce dernier courier.

Le 18, le paquebot *l'oriental*, qui vient prendre la malle de l'Inde, arrive de Malte.

Le 19, le bateau à vapeur anglais *le Stromboli*, arrive de Mormorice. Il annonce que l'amiral Stopford ayant appris que la France dirigeait six vaisseaux sur Tanger, pour venger une insulte faite à notre consul (25), allait immédiatement partir avec une division pour se rendre à Gibraltar et qu'il était sans doute actuellement en route. On disait aussi que le nouveau prince du Liban, le nouvel émir Békir, avec un général Hambourgeois Jokmont au service du sultan, qui, arrivé trop tard pour la première affaire, voulait à toute force se

signaler, marchaient sur Ibrahim avec une quinzaine de mille hommes pour l'inquiéter ou même le détruire dans sa retraite. Qu'ils prennent garde, en voulant lui donner le coup de pied de l'âne, ils pourraient bien recevoir le coup de griffe du lion. J'en serai enchanté !

Départ de la flotte turque

Dans l'après midi, le départ de la flotte turque commence. *Le Stromboli* reçut du commodore Napier l'ordre de concourir avec *le Nil*, qui chauffait depuis le matin, pour mettre hors des passes les bâtiments qui seraient parés. Au coucher du soleil, ils avaient déjà remorqué en dehors deux frégates, une corvette et un bric, qui se tinrent sur les bords presque toute la nuit, contrariés qu'ils étaient par une petite brise du large.

Hier 20, le bateau à vapeur turc s'était joint aux deux autres et ils sortirent dans la journée six vaisseaux et huit frégates.

Enfin ce matin, il ne restait plus que deux vaisseaux dont le trois ponts *le Mahmoudh*, deux frégates et un bric, qui sortirent dans la matinée à l'exception d'une grande frégate de 74 canons sur laquelle le capitan pacha a mis son pavillon. Il est resté ici sans doute pour faire ses dernières dispositions et ses adieux à Méhémet Ali, et il ira demain sans doute rejoindre le vaisseau à trois ponts mouillé au large pour prendre son artillerie qu'il avait été obligé de déposer sur des bâtiments de servitude, la passe d'Alexandrie n'a pas assez d'eau pour qu'un bâtiment de cette force puisse la franchir armé sans s'exposer à y toucher.

Tous ces bâtiments se rendent, comme je l'ai déjà dit, à Mormorice. La jolie corvette égyptienne dont j'ai parlé plus d'une fois accompagnera l'amiral, et *la Diligente* à laquelle nous avons donné avant-hier des vivres, doit aussi explorer les démarches de la flotte. On dit qu'elle ne partira que lundi, et si les turcs ne se rendent pas directement à Mormorice, j'ai grand peur que Mr. Briet n'en perde la trace. Tous ces bâtiments sont fort mal armés en personnel. Ils n'ont en tout que huit mille hommes, ce qui fait en moyenne moins de quatre cents matelots pour chaque vaisseau ou frégate : il y a juste de quoi virer de bord.

Un armement rapide

Le 22, nous vîmes sortir de la rade le bateau à vapeur *le Nil*, allant dit-on à Jaffa où il doit prendre Ibrahim et lui porter des rafraîchissements. Puis sur les trois heures du soir, une grande corvette de charge égyptienne met sous voiles. Le matin à 8 heures, ce bâtiment n'avait encore personne à bord. Il était affourché au fond de la rade depuis je ne sais combien de temps, toutes ses manœuvres courantes déposées et ses vergues sur le pont. Ses mâts de hune se trouvaient seulement en chef*. A 8 heures quatre grandes chaloupes chargées de monde se rendirent à bord. C'était sans doute l'équipage qu'on lui donnait. Deux heures après on enverguait ses voiles en même temps qu'on désaffourchait et qu'on embarquait les vivres. A trois heures, il était sous voiles ayant encore le long de son bord une foule d'embarcations. A quatre heures nous la vîmes hors des passes, à midi dans la journée une autre flûte et un bric reçurent de même leurs équipages. Le soir leurs voiles étaient enverguées et le lendemain au point du jour tout cela sortait. Voilà de l'activité j'espère. De pareilles choses en France seraient presque impossibles, parce que dès qu'un bâtiment désarme, tout son matériel est transporté dans des magasins dont on ne peut les avoir qu'au moyen d'un billet de sortie, … Les directions ne se gênent pas plus qu'il ne faut, les vivres ne sont pas de même nature, puis les écritures pour les équipages, puis une foule d'autres choses, sans compter les difficultés que présenteraient le commandant et les officiers, tout cela met bon ordre aux armements accélérés. A Alexandrie, on vous prend des hommes et des officiers partout où ils se

trouvent ; leur sac n'est pas lourd ; tout cela se rend sur le navire une demie heure après l'ordre donné, les vivres s'y embarquent dans des sacs, et il n'y a plus qu'à pousser un *haut mats, verguer gréement*, et à mettre sous voiles. Par exemple ils ne font pas comme cela des traversées de deux ou trois mois, mais ils naviguent et remplissent tant bien que mal leur mission.

Le 23, deux ou trois frégates égyptiennes arrivent encore pour aller prendre dit-on à Candie les régiments qui s'y trouvent. Le bateau à vapeur turc part pour Constantinople remorquant la frégate amirale du sultan. C'est la dernière, ainsi la flotte est définitivement rendue.

Le 24, presque tous les vaisseaux du pacha changent de mouillage. Ils viennent se ranger sur deux lignes nord et sud tout autour de nous au fond de la rade.

Le 25, *le Bougainville* nous arrive de Beyrouth.

Le 26, nous vîmes enfin le paquebot *le Lycurque*. Il m'apporte ainsi qu'au commandant deux courriers.

Le 27, *le Stromboli* appareille. Il est remplacé par un autre bateau à vapeur anglais qui apporte le fils du commodore Napier venant de Jaffa demander à Méhémet Ali un ordre qui force Ibrahim à rendre immédiatement les quelques régiments syriens qu'il a encore avec lui. Le pacha ayant positivement refusé, il est alors parti pour le Caire en prévenir le commodore afin qu'il insiste lui-même pour avoir cet ordre.

Ibrahim a beaucoup souffert du froid dans les montagnes. Au départ du bateau à vapeur il était à adamna dans le nord du lac alphalite ou mer morte. A quelques lieues de là son avant-garde avait été harcelée puis attaquée par les montagnards qu'il avait repoussés dans leurs montagnes, après quoi il avait pénétré dans Jéricho et brûlé cette ville d'où ils étaient sortis. Le général Jakmont venait de se présenter encore sur son passage, le sommant de lui remettre au nom du grand seigneur les régiments syriens qu'il menait avec lui ; mais il aurait répondu qu'il ne les rendrait sans ordre de son père que lorsqu'il serait sur les frontières de l'Égypte et prêt à quitter la Syrie , que le peu de confiance qu'il avait dans les généraux du sultan était légitimé par les obstacles qu'à chaque instant on mettait à sa marche de retraite et qu'il aimait mieux observer dans son camp les régiments syriens qu'avoir peut être à les combattre plus tard, s'il les rendait, qu'en conséquence il continuerait sa route en les conservant et en châtiant ceux qui prétendraient lui barrer le passage. Telle est la grande mission du fils Napier. Mission que nous n'avons connue que fort tard à cause du mauvais temps qu'il a fait depuis deux jours. Des vents de S. O. au N.O ont en effet constamment soufflé avec assez de violence et *le Lycurgue* n'a pu partir que hier au matin, 30 janvier, parce qu'il avait été impossible de lui envoyer du charbon.

Hier, tous les bâtiments égyptiens ont guindé* et expolené (?) leur gréement pour pavoiser aujourd'hui à cause de la fête du grand Baïram. Ils avaient à pousser tous leurs mats, à hisser leurs basses vergues, à rider et expolener leur gréement et plusieurs vaisseaux s'en sont parfaitement tiré.

4 février 1841 – les fêtes du Baïram sont terminées, grâces en soient rendues à Mahomet. Elles ont durées quatre jours, et nous avons eu les oreilles suffisamment cassées comme cela par les trois salves de tous les vaisseaux répétées chaque jour. Ils sont tous si près de nous que notre pauvre corvette en était chaque fois ébranlée jusque dans sa cale. Leurs pavillons ont eu certes le temps de prendre l'air. Toutefois cette grande fête n'a pas entièrement arrêté ici les travaux du port et de la rade. Dès le second jour cinq frégate armaient avec activité, sortaient du port, enverguaient leurs voiles et se hâlaient en tête de rade. Quatre corvettes et deux brics ont appareillé le 2 et hier deux autres brics sortaient encore de la rade pendant que d'autres se disposent à mettre sous voiles.

Le poète et le marin

La Diligente est aussi enfin partie après avoir longtemps montré de l'indécision. Elle va à Mormorice puis de là à Smyrne. Que Dieu la conduise ! Elle aura laissé bien des regrets dans certaines maisons d'Alexandrie, car on y disait tous ces messieurs amoureux fous et payés de retour. Quel triste état que celui de marin ! Lorsque la nature reprend ses droits sur la stoïque abnégation de soi même et l'indifférence égoïste qui devraient caractériser ceux qui embrassent cette partie. Oh ! la mer n'est pas toujours semée de roses, et le coeur du marin est souvent loin de s'épanouir comme celui du poète à la vue de la crête des lames donnée par les premiers feux du jour, au frémissement du zéphyr qui se jouit dans les cordages, aux mouvements gracieux du navire dont les voiles gonflées se balancent entre les étoiles sous le ciel bleu de la méditerranée. Habitué à toutes ces belles choses qui n'ont pas plus d'action sur son âme que l'aspic du goron émaillé des prairies pour le pâtre grossier qui conduit son troupeau dans la plaine ou pour le laboureur fatigué qui ramène sa charrue à la ferme, il les regarde à peine et son cœur gros soupire, ses yeux quelquefois mouillés de larmes, il se voit emporté bien loin de tout ce qui lui est cher, de tout ce qui a soulevé dans son âme ces émotions douces qu'il se rappelle et qu'il ne retrouvera plus de longtemps sur la vaste étendue des mers qu'il est appelé à parcourir. Oh le sublime métier !

Nous eûmes encore hier deux bateaux à vapeur, l'un anglais venant de Jaffa, l'autre *l'Hadgibaba* arrivant de Livourne et appartenant à Méhémet Ali, navigue sous pavillon autrichien ou toscan. C'est un beau navire qu'il a fait construire de concert avec un de ses négociants Mr. Rocetti, et qu'il vient d'acquérir tout entier.

Continuation du retrait d'Ibrahim de Syrie

Le commodore Napier arrivé hier du Caire, loin d'annoncer la reddition immédiate exigée des régiments syriens, a abondé dans le sens du pacha. Il est furieux de ce que les turcs inquiètent Ibrahim Pacha dans sa retraite, disant que lui-même ne doit pas souffrir que l'on fausse un traité ou une convention conclu sous les auspices de l'Angleterre et qu'il va écrire à lord Passomby pour que les généraux de la porte soient sévèrement réprimandés pour leur manière d'agir.

Ibrahim est maintenant à Gaza. Son camp est magnifique et parfaitement établi. Au dire même des anglais, son armée est imposante. Les turcs et les montagnards se sont présentés plusieurs fois pour l'attaquer peut être, mais dès qu'ils ont vu la colonne égyptienne se développer et les manœuvres même de l'avant-garde, ils se sont retirés plus vite qu'ils n'étaient venus. Aux réclamations et aux fanfaronnades de Jakman, Ibrahim aurait répondu que s'il évacuait la Syrie, c'était de son pleine gré non parce qu'il y avait été forcé, que ce pays donnait plus de peine à maintenir que de profit à tirer, enfin qu'il lui eut suffi de vouloir pour rejeter dans la mer toute la terre qu'elle avait apporté sur le rivage. Son armée est beaucoup plus entière qu'on ne l'aurait cru d'après les défections annoncées par les journaux ; il paraît même qu'elles ont été assez rares. Les bâtiments partis d'ici vont, dit-on, à Jaffa y prendre les blessés et les malades de l'armée qui ne pourraient pas traverser le désert. *L'hadgi-baba* doit partir ce soir pour Jaffa.

Promenade à terre : une noce égyptienne

Dans la journée, je suis allé faire une promenade à terre, et en revenant rejoindre notre canot, j'ai eu l'occasion de voir une cérémonie assez bizarre : une noce égyptienne. Le cortège de la mariée que l'on conduisait à la demeure de l'époux, ou qui allait le chercher, je

ne sais trop rien, toujours est-il que nous fûmes attirés par un assez grand concours de curieux et de gamins (il y a des gamins partout) d'où partaient les sons aigres et bruyants de la musique la plus discordante qu'il soit possible d'imaginer, une musique du pays en un mot. Nous traversâmes avec peine cette foule à l'instant ou par une rue étroite elle débouchait sur une place, et nous pûmes voir là se développer tout le cortège de la mariée qui, autant que j'ai pu en juger, était couverte de la tête aux pieds, et devait être une enfant de treize ou quatorze ans. D'abord marchaient deux tambours sur lesquels on frappait à intervalles égaux mais assez longs des coups uniques mêlés des battements d'une petite verge de palmier. Il y avait avec cela deux hautbois dont les sons représentaient assez bien ceux d'un mirliton pris dans le ton élevé de la gamme. Venaient ensuite cinq ou six grands gaillards à habits brodés rouges ou bleus qui avaient l'air de danser en marchant. Ils étaient suivis de quatre autres musiciens dans le genre des premiers si ce n'est qu'ils portaient des espèces de tambours de basques. Ceux-ci précédaient un groupe de six ou huit femmes en longs et flottants mantelets de soie noire. Les deux premières tenaient les coins d'un mouchoir brodé qu'elles étalaient à tous les regards. Ces dames appartenaient au moins à la classe moyenne de la société d'Alexandrie, car au lieu d'être nus pieds comme les fellahs, elles portaient les chaussons et babouches en marocain jaune, de larges pantalons de soie rouge, bleus ou rayés, une tunique avec ceinture en cachemire plus ou moins véritable, enfin leur masque, prenant au dessus du nez, était formé par une longue bande de mousseline brodée. Après elles venait la mariée dont le costume extérieur du moins ne consistait qu'en un grand châle rouge jeté sur sa tête et qui la couvrait en totalité. Nous pouvions seulement apercevoir au dessous de la bordure un assez joli pied chaussé d'un bas de soie et d'une babouche jaune. J'allais oublier une petite couronne de fleurs qui lui ceignait le front. Quatre femmes l'accompagnaient sous un dais établi au moyen de quatre bâtons portés par autant d'hommes et sur lesquels on avait jeté une immense pièce de mousseline rose qui retombait sur l'arrière et des deux cotés, ne permettant d'apercevoir la jeune femme que par l'avant. Puis enfin des musiciens comme les premiers, la foule et les gamins. Tout cela marchait avec une lenteur incroyable, et se dirigeait au fond du quartier turc. Malheureusement nous n'avions sous la main personne capable de nous donner des explications sur ce bizarre spectacle que je me bornai seulement à examiner en détail.

C'était le dernier jour du Baïram et sur une place près de l'entrée de l'arsenal, nous vîmes en passant les plaisirs publics que le pacha donne sans doute à ses bons sujets. C'étaient des carrousels de plusieurs genres, des tourniquets, et surtout de nombreuses escarpolettes. Les égyptiens ont une sorte de prédilection pour ce genre de divertissements ; car pendant la fête, à bord des vaisseaux qui nous environnent, nous en voyons toujours plusieurs installés dans lesquels les matelots s'en donnaient à cœur joie toute la journée.

Nous essuyâmes, une fois rentrés à bord, leur dernière salve, et pour ma part, j'en fus enchanté, car depuis quatre jours nous en sommes presque atteints de surdité.

Arrivée des premières troupes d'Ibrahim

13 février - Rien d'extraordinaire depuis quelque temps sur la rade et dans la ville d'Alexandrie. On s'est attendu pendant plusieurs jours à voir arriver d'un moment à l'autre Ibrahim Pacha, on frappait même sur les vaisseaux des drisses de pavois, on établissait des filins sur les vergues pour y faire monter les matelots. Sans doute pour lui rendre les honneurs qui lui sont dus. Mais il paraît certain maintenant que s'il n'accompagne pas son armée dans le désert de Suez, il se fera débarquer à Rosette d'où il se rendra directement au Caire.

Les bateaux à vapeur du pacha, *le Nil*, et *l'Hadgi-baba*, ont mouillé ici le 8 et le 9 pour prendre du charbon qu'on leur a embarqué avec toute la promptitude possible et ils sont immédiatement repartis. Avant de venir à Alexandrie, ils avaient touché à Rosette pour y

débarquer, le premier cinq cent, le second neuf cent malades ou blessés. Tout cela est immédiatement dirigé sur le grand hôpital du Caire. Deux généraux sont aussi arrivés ici sur *le Nil*. Des frégates, des corvettes, et des brics égyptiens ont encore appareillé pour se rendre soit à Jaffa prendre les gros bagages de l'armée, soit à Candie chercher les régiments syriens qui s'y trouvent.

Position commerciale d'Alexandrie

Le commerce est toujours très actif sur la place. Une foule de bâtiments chargent des céréales. Mais Méhémet Ali gène lui-même l'écoulement de ses marchandises par des exigences ridicules auxquelles il est impossible de se soumettre. Ainsi pour les cotons, par exemple, qu'on lui achèterait à très bon prix, il veut être payé comptant et n'accepte que la monnaie égyptienne. Or comme depuis quelque temps il l'a presque toute entière dans ses coffres, et que ne payant pas ses troupes, elle ne rentre pas en circulation, il est presque impossible de s'en procurer sur la place, même aux taux les plus élevés. Il faut qu'il y ait dans cette détermination quelque conseiller qui ayant encore de l'or égyptien veuille faire exclusivement des profits. Tous les cotons seraient déjà enlevés sans ses prétentions ridicules. Du reste, tout le commerce attend ici avec impatience l'application du traité de Constantinople qui établit la liberté du commerce. Je ne sais trop comment le pacha se tirera de ce remaniement immense, de ce dédale inextricable dans lequel il va se trouver engagé, comment il régularisera les impôts, les propriétés. Plusieurs coups de sabres seront sans doute donnés sur ce nœud gordien, on criera à l'injustice, mais il pourra répondre avec raison aux crieurs : venez débrouiller cela messieurs. Et ils seront certes aussi embarrassés que lui. Nous verrons.

Le 5, *le Lycurge* m'a apporté de France de ces lettres qui me rendent si heureux et me font seules supporter l'ennui de mon exil. Le 7 il est reparti avec les miennes qui cette fois du moins n'ont pas de chances de retard. Que de vœux je fais pour que ce paquebot fasse heureux et prompt voyage.

Le 6, dans la matinée, la corvette anglaise dont le nom baroque ne me vient jamais à la mémoire, quoiqu'elle soit ici depuis longtemps, appareille, remorquée par un bateau à vapeur qui rentre immédiatement après. Dans la soirée, *le Bougainville* mit sous voiles pour Beyrouth, puis pour Smyrne où il va prendre son nouveau commandant, qui a du partir de France le premier février. Enfin nous sommes maintenant le seul bâtiment de guerre français sur la rade, et nous continuons les exercices nécessaires à la formation de notre équipage.

Quelques cas de peste à Alexandrie

Depuis un mois, quelques cas de peste se sont manifestés, surtout dans les faubourgs d'Alexandrie, dans ces amas de cases arabes toutes plus sales et plus puantes les unes que les autres. Les divers camps des environs ont aussi perdus quelques hommes et un ou deux cas se sont manifestés dans l'escadre. Mais tout cela est fort peu de chose sur une population de quatre-vingt dix ou cent mille âmes. La saison est déjà avancée et on pense généralement que cette maladie ne fera pas de ravages cette année. Toutefois on parle d'une détermination hygiénique que vient de prendre le pacha, de faire évacuer raser et brûler toutes les cases de l'enceinte arabe et de les envoyer camper sous des baraques hors des portes. Ce serait une grande garantie pour la ville qui n'a pas encore eu à souffrir, mais qui pourrait être atteinte d'un moment à l'autre.

Sortie contre les capitaines des bateaux poste

Le 16 seulement, nous arrive le paquebot poste *le Minos*, et il ne nous apporte aucune lettre de France. Le courrier de Malte n'était pas arrivé à son départ. Nous apprenons en outre que le paquebot *le Rhamein*, parti de Syrie en retour le 21 janvier n'avait pu atteindre Malte et qu'il avait été obligé, fuyant devant le temps, de revenir prendre du charbon à Athènes. Encore un courrier manqué pour France ! Tous ces retards, s'ils ne provenaient que des circonstances du temps, du mauvais état des machines, passe, mais moi qui connais quelques uns des capitaines qui les commandent, je sais à n'en pas douter qu'ils naviguent quelquefois trop en officiers de marine, plutôt qu'en hommes chargés d'une correspondance souvent précieuse et pour laquelle des retards peuvent causer de grands dommages. L'expression peut paraître extraordinaire, en officiers de marine, mais elle est vraie. C'est que j'en ai vu plusieurs depuis que je bas la mer, naviguer bien à leur aise. Dans les circonstances où ils se trouvaient, ils pouvaient avoir parfaitement raison, et pour eux et pour leur équipage, mais un capitaine de paquebot poste ne doit, ce me semble, jamais marcher comme cela. Le service qu'il fait a toujours une grande importance de célérité et il faut, ce me semble, des circonstances bien majeures pour qu'il ne continue pas sa route avec toute la promptitude possible ou pour qu'il ne parte pas au jour et à l'heure fixée. Un de ces messieurs n'a-t-il pas stoppé et mis en travers à l'entrée de la nuit lorsqu'il se trouvait encore à vingt lieues d'Alexandrie où il n'arriva alors qu'à quatre heure du soir au lieu d'y être à 8 heures du matin. Un bal, une partie de plaisir n'ont-ils pas fait naître des fuites dans la chaudière ou du moins n'en ont-ils pas allongé de beaucoup les réparations, tandis qu'au contraire, un jour de moins de quarantaine sur la rade d'une ville où l'on se promet de l'agrément fait surmonter toutes les difficultés. Comment contrôler certainement tous ces actes ? Ce ne sont pas les directeurs des postes qui n'entendent rien ni aux machines, ni à la navigation, qui pourront le faire. Ils sont bien obligés d'en passer par tout ce que leur content ces messieurs. Et puis alors les concurrences s'organisent. Elles ont beau jeu et elles réussissent. Cela est d'autant moins étonnant que les paquebots de la méditerranée avec le service actif qu'ils font ne sont pas assez nombreux et ont besoin d'être renouvelés et visités bien plus souvent qu'ils ne le sont maintenant.

Partie de chasse

Le 19 je fus faire dans le parc de Saïd Bey une partie de chasse avec le commandant et M. Collème notre chirurgien. Elle ne fut pas heureuse, nous avons été si maladroits. Mais c'est de l'exercice, du mouvement, et je m'en suis parfaitement trouvé. Les cailles n'abondent pas dans cette saison comme en septembre et octobre, cependant nous en avons trouvé une trentaine.

Au retour, nous vîmes mouillé sur la rade le grand steamer anglais *le Liverpool* qui vient attendre la malle de l'Inde. Celui là n'a jamais de retard prolongé et cependant outre la méditerranée, il a traversé l'océan en hiver. C'est qu'au moyen de ses puissantes machines et de sa masse, la lame l'arrête fort peu, peut-être aussi navigue-t-il mieux que les nôtres.

Un bateau à vapeur turc apporte au pacha le firman d'hérédité

Le 20 un bateau à vapeur turc portant pavillon au grand mat mouille dans la rade à 9 heures. Une heure après, nous savions qu'il apportait à Méhémet Ali le firman d'hérédité de l'Egypte. A 11 heures tous les bâtiments de guerre pavoisaient et saluaient de 21 coups de canon. Après midi, nous fîmes aussi notre salve, en hissant un demi-pavois. Vers deux heures,

le pacha se rendit à bord de son vaisseau amiral accompagné du commodore Napier avec lequel il assista à divers exercices de branlebas de combat. A son arrivée sur le vaisseau ainsi qu'à son départ, il fut salué par la bordée de chaque batterie, les hommes sur les vergues poussant des hourras. Dans la soirée, nous apprîmes que le firman d'hérédité n'était pas pur et simple, mais accompagné de conditions très onéreuses suivant les uns, acceptables selon d'autres.

Arrivée d'Ibrahim Pacha au Caire

Le 21, les deux bateaux à vapeur égyptiens le Nil et l'Hadgi-baba rentrent en rade venant de Damiette où ils continuaient depuis quelque temps à transporter de Jaffa les malades et les bagages de l'armée. Le dernier cette fois y a déposé Ibrahim Pacha qui s'est immédiatement rendu au Caire. Plusieurs brics et corvettes affectés pareillement à ce transport, rentrent aussitôt le jour.

Le 22 la malle de l'Inde est arrivée à Alexandrie. Elle nous donne les fâcheuses nouvelles de la perte de *la magicienne* sur le rocher Domboy je crois dans l'Inde. Elle se rendait de Singapour à Marseille lorsqu'elle fut surprise par un typhon des plus violents qui la désempara complètement. Le coup de vent passé pendant qu'elle réparait avec le plus de promptitude possible les avaries. La grosse mer et les courants la jetèrent sur les récifs où elle fut promptement défoncée malgré tout ce qu'on put faire pour la retirer de ce danger. On se préparait à construire un radeau pour sauver l'équipage lorsque deux navires anglais et le trois mâts français *la Favorite* se présentèrent et prirent tout le monde pour les conduire à Manille. La corvette *la Danaïde* s'y trouvait et partit de suite pour tacher de faire le sauvetage de la corvette, tels sont les renseignements qu'ont pu nous donner les journaux anglais.

Le 24 *le Liverpool* part pour l'Angleterre, emportant dit-on la nouvelle de l'acceptation par Méhémet Ali de toutes les conditions du firman.

Belle occasion perdue de rosser les anglais

Monsieur Potteret, arrivé par ce paquebot, nous assure que lorsque l'amiral la Lande proposa au gouvernement d'attaquer avec son escadre la division anglaise de la méditerranée devant Beyrouth et Alexandrie, qu'il aurait infailliblement détruite, il était certain, comme on l'a su depuis, que l'ile de Malte n'avait que pour dix huit jours de vivres. La division de l'amiral Stopford n'existant plus, quatre ou cinq vaisseaux bloquant l'île eussent forcé la place à se rendre tandis que le reste de l'escadre fermant le détroit de Gibraltar, la méditerranée était à nous. Les anglais ne se seraient pas relevés de sitôt de cet échec. Ils auraient demandé la paix à tout prix. Quelle belle occasion nous avons perdu.

28 février – avant-hier *la Lycurge* nous apporte enfin nos lettres. Deux courriers. Ce qu'il y a de fort ennuyeux, c'est qu'il ne part pas cette fois le 27 comme de coutume, il attend le 7 mars. J'aurais du le prévoir à cause de la fin de février. J'ai eu grand tort, car je n'en ai pas prévenu ma femme et elle restera 18 jours à attendre mes lettres sans savoir d'où peut provenir ce retard. Pauvre marin !

Clauses du firman

Aujourd'hui part le bateau à vapeur turc avec la dépêche de Méhémet Ali pour le grand seigneur. Définitivement il n'accepte pas et il accepte. Cela veut dire qu'il ne dit ni oui ni non et qu'il gagne du temps, ce qui est tout pour lui.

Voici du reste la principale condition qu'on lui impose. La sublime porte accorde l'hérédité du pachalik à sa famille, mais elle se réserve le droit de nommer parmi ses membres celui qui doit succéder, lequel viendra à Constantinople recevoir l'investiture. Méhémet Ali payera annuellement à la porte le quart des revenus de l'Égypte évalué maintenant à dix huit millions de piastres (environ 4500000 francs). La perception des impôts se fera d'après le mode adopté dans tout l'empire turc, et un commissaire ou contrôleur des finances sera envoyé auprès du pacha pour cette perception. Il recevra les fonds et en donnera les trois quarts seulement à Méhémet Ali pour l'employer aux divers besoins du pays. Son armée ne pourra s'élever à plus de 20 mille hommes et il ne pourra nommer à aucun grade supérieur à celui de lieutenant. Le costume des troupes musulmanes sera exclusivement adopté. La flotte musulmane ne pourra être augmentée, le pacha n'aura plus le droit de battre monnaie à son chiffre, …

Certes ces conditions sont dures : elles émanent évidemment de la plume de lord Passamby, l'ennemi personnel de Méhémet. L'article sur l'hérédité est rédigé tout à fait dans le but d'écarter du gouvernement Ibrahim Pacha qui deux fois a fait trembler la porte, et pour exciter, à la mort du pacha actuel, des troubles tels que le grand seigneur pourra facilement reprendre sur cette province l'ascendant dominateur que lui avait enlevé Méhémet. Quant aux autres articles, ils brident le pacha au point de l'empêcher de rien faire s'il les accepte et les exécute.

Politique du pacha

Aussi il se garde bien de rien accepter et de rien refuser. Il connaît trop bien la position avantageuse dans laquelle il se trouve relativement à son souverain. Il le remercie avec toute l'humilité musulmane de l'insigne faveur qu'il a bien voulu lui faire malgré son indignité en retirant le firman de déchéance lancé contre lui, ainsi que de l'hérédité qu'il a accordé à sa famille. Quant au mode employé, il prie très humblement la sublime porte de considérer tout ce que l'Egypte aura à souffrir des dissensions et des troubles qui s'élèveront à sa mort par suite des prétentions qu'élèveront ses fils pour le pachalik. La ruine de cette belle province peut en être la conséquence, car autant une administration sage et uniforme peut la faire prospère maintenant, autant la ruine du gouvernement mal désigné par suite de discordes intestines peuvent la conduire en peu de temps à sa ruine complète. Le système de perception de l'impôt en usage dans le reste de l'empire ne pourra être établi en Egypte qu'avec la plus grande peine, habitués que sont ses habitants à un mode tout différent. Toutefois il va faire préparer ce travail de manière à ce que cela puisse être fait le plus promptement possible. Le nouveau costume à donner aux troupes entraînera aussi de grandes lenteurs à cause des nombreuses difficultés climatériques et d'habitude qu'il faudra vaincre, … En somme il montre tout comme n'étant pas exécutable immédiatement, et demande ou des modifications, ou du temps.

Mais le bonhomme connaît parfaitement ses positions, il sait qu'en gagnant du temps il peut tout évincer et que bientôt il sera aussi libre et indépendant qu'il l'était autrefois. Voici à peu près sa politique. Il n'ignore pas que l'échec qu'il a éprouvé en Syrie n'est pas tel qu'il ne soit encore beaucoup plus fort que le sultan lui-même. Il sait que de ce côté il est inattaquable lorsque aucune puissance européenne ne se mêle de leur différent. Il a aussi parfaitement compris par ce qui vient de se passer que toutes les fois qu'une des trois grandes puissances la France, l'Angleterre ou la Russie le protégera ou du moins ne sera pas contre lui, le moindre mouvement des autres mettra l'Europe en émoi, forcera à d'immenses armements, en un mot qu'une guerre européenne sera imminente. Maintenant que l'espèce de coalition anglo-russe existe encore, quoi qu'elle ne tienne plus qu'à un fil, il cède, avec restrictions toutefois, en gagnant du temps. Une fois ce fil rompu, une fois l'Europe à l'état normal, que lui importera

le grand seigneur ? Il nommera son successeur en assurant la porte qu'il y va de son intérêt et celle-ci sera obligée d'en passer par là parce qu'elle ne pourra faire autrement. L'impôt de 18 millions de piastres, il le payera car il n'en est pas à quelques millions de piastres près. La perception de l'impôt d'après le mode turc sera impossible. Quant au commissaire inspecteur, il l'endormira, il lui fermera la bouche, cela ne lui a jamais été difficile. Il n'aura que 20 mille hommes sous les armes, s'il n'a pas besoin d'autres soldats ; mais ses cadres seront toujours prêts à en recevoir deux cent mille qui comme gardes nationales seront déjà exercés. Pour le costume, il conservera celui de ses troupes comme le plus conforme aux exigences locales du climat. Enfin, il sera le maître comme auparavant, et le grand seigneur sera obligé d'en passer partout où il le voudra, ou bien il résistera encore, même à toutes les sommations des puissances européennes jusqu'à ce que bien entendu elles commencent à agir. Mais il sait bien que ce commencement d'exécution entraîne une commotion générale à laquelle on ne se livrera plus aussi facilement que la première fois. Le mot honneur, à plus forte raison l'honneur national n'a pas d'équivalent dans la langue turque ou arabe, aussi peu importe à Méhémet Ali et à l'Egypte d'être dégradé, avili par des firmans, pourvu qu'il n'en souffre pas physiquement. Méhémet Ali est aussi fort maintenant qu'avant le traité du 15 juillet, car même alors la Syrie lui était à charge.

Retour des émirs du Liban

11 mars 1841 – Rien de nouveau à Alexandrie depuis le commencement du mois, si ce n'est le départ du commodore Napier le 1er, et celui des émirs du Liban, prisonniers depuis fort longtemps dans la haute Egypte. L'arrivée de ces messieurs nous a tenu un instant ici en alerte car il s'est agi d'aller les conduire à Beyrouth. Le commodore Napier leur aurait proposé au Caire de mettre à leur disposition le bateau à vapeur anglais qui se trouvait à Alexandrie, mais ils auraient répondu qu'ils n'accepteraient jamais rien des anglais, que cette nation était pour eux une ennemie, et qu'ils noliseraient* un bâtiment si le pacha ne leur offrait lui-même les moyens de s'en retourner. Notre consul voulut alors leur proposer la corvette, si toutefois ils manifestaient le désir de prendre passage sur un bâtiment français, mais à leur arrivée ici, monsieur Cochelet parla du fils Napier devant passer avec eux, alors Mr. Mallet refusa positivement et Méhémet Ali leur a donné une corvette sur laquelle ils sont sortis le 9 par un temps très dur. Je suis fâché que nous n'ayons pas rempli cette mission, car c'eut été pour nous et l'équipage une diversion sinon aux ennuis, du moins à la monotonie du séjour d'Alexandrie. Le commandant avait raison selon moi, de refuser le passage au fils Napier, non comme anglais, mais parce que l'influence politique dans le Liban, du service que la France rendait à ses émirs eut peut-être été balancé et annulée par la présence du fils du commodore.

Brume de poussière

Le 5 après un temps pluvieux de l'est, le vent passa subitement à l'ouest grand frais, soulevant un brouillard sec et épais qui charriait une poussière très fine. Elle nous incommoda longtemps et tomba assez épaisse partout pour que l'on put écrire avec le doigt sur les cuivres, les bois et tous les objets horizontaux. Notre gréement en devint tout jaune. Ce qui me parut extraordinaire c'est que ce brouillard poussiéreux venait du large et dura plus de six heures quoique poussé par un bon vent. Si le matin nous l'avions ressenti avec la brise d'est et que le vent d'ouest nous l'eut renvoyé, j'eux compris, mais le temps pluvieux jusqu'à midi ne paraissait nullement obturé par le brouillard. Il avait donc fallu que cette poussière passât par-dessus la couche de nuages qui couvrit le ciel dans la matinée, puis que parvenue au large, le vent du large nous la ramenât de là.

Le 7, *le Lycurgue* partit emportant notre longue correspondance, et dans la journée après avoir déjeuné chez le commandant avec Mr. Posteret et plusieurs autres personnages d'Alexandrie, nous partîmes pour la campagne où nous passâmes l'après midi. Je dinai en outre à terre. Et bien plus j'y passai la soirée chez Mr. Choulé. C'était pour moi d'un grand libertinage. Nous ne rentrâmes à bord qu'à 11 heures et demi du soir. Jamais il ne m'était arrivé de faire un si long séjour à terre.

Une invitation manquée

Ce même jour fut pour plusieurs autres officiers du bord celui d'un désappointement complet. Ils étaient furieux. Mais ils avaient agi avec une extrême légèreté, et ils en subissaient les conséquences. Par suite d'un pari, un élève s'était engagé à inviter un grand nombre de dames d'Alexandrie à venir à bord. Il le gagna, mais au lieu de l'arrêter à temps, un de ces messieurs renchérit sur la première invitation, de sorte que toute la ville dut se rendre à bord de la corvette. Cette invitation était beaucoup trop générale, sans but connu, pour que, ne connaissant aucun de nous, un grand nombre de ces dames ne la trouvât pas extraordinaire. La manière dont elle fut faite par des étourdis ne parut pas non plus très naturelle. Toutefois plusieurs avaient promis. Mais quand on fut les chercher, toutes donnèrent mille prétextes pour ne pas venir, de sorte que les inviteurs eux-mêmes n'amenèrent personne. Deux ou trois personnes seulement accompagnaient le docteur et le commissaire. Que l'on juge de la déception, après les préparatifs faits. Je m'étais évincé avec Ferré en nous rendant à la campagne après le déjeuner du commandant, et nous laissâmes ces messieurs se débrouiller seuls puisqu'ils n'avaient pas voulu écouter nos observations. Le lendemain, ils nous auraient arraché les yeux tant ils étaient vexés. Ils reconnaissaient du reste leur erreur et promettaient qu'on ne les y reprendrait plus. Pour ma part, je souhaite que la leçon profite, car je n'aime guère les bals, les fêtes à bord des bâtiments où je me trouve. Un état-major se compose de caractères trop hétérogènes, de trop de jeunes gens qui n'ont pas assez vécu dans le monde, qui n'ont pas assez le sentiment des convenances, pour qu'il puisse donner une fête où tout se passe bien. Beaucoup de personne sortent de ces réunions heureuses d'avoir été remarquées, charmées de s'être beaucoup amusées et cela pose qu'elles étaient jolies ; mais combien d'autres délaissées et abandonnées ; ne sont-elles pas froissées des impolitesses qu'on leur a réellement faites. Un état-major encore une fois ne peut pas faire dignement les honneurs d'une fête. Les jeunes gens qui le composent cherchent trop à se divertir et les individus raisonnables se retirent parce qu'ils voient bien qu'on ne les aidera pas.

Mouvements des bâtiments du commerce

Dans le mois de février, 173 bâtiments du commerce sont entrés à Alexandrie. Sur ce nombre il y avait trois français, 20 anglais et 63 grecs, le reste Toscan, Sarde, Turc, Syrien, … Trois français ! Et cependant plus de 40 navires ont été chargés pour Marseille. Les nationaux ont nécessairement un avantage de fret sur les étrangers, puisque les droits sur les marchandises qu'ils apportent, les frais d'ancrage, … sont moindres. Et il ne s'en présente pas. Qu'on dise après cela que si notre commerce ne va pas, sous le rapport de nos bâtiments marchands, ce n'est pas la faute de nos armateurs, de notre caractère commercial.

Jusqu'au 14 mars, nous avons eu un très mauvais temps pour Alexandrie, où il est extraordinaire de le voir durer 8 jours. De la pluie presque constamment, un vent très frais et une grosse houle pénétrant dans la rade. Tout cela m'a empêché de mettre les pieds à terre, car dès qu'il pleut ici, les rues sont si boueuses et le quartier franc est si éloigné que j'hésite

toujours à me compromettre dans ces cloaques. Et puis rien de bien attrayant ne me porte à courir la ville.

Ces violents vents d'ouest et de nord ont amené ici plus de cinquante bâtiments, mais tous ne se sont pas rendus à bon port. Quelques uns avaient des avaries, et un trois mats turc s'est perdu le 12 près de la pointe sur laquelle on construit le nouveau phare. Cette pointe nous masquait le navire quand il s'est jeté à la côte. Une heure après, nous sommes allés voir ce qui en restait. Quelques parties de membrure seulement attestaient qu'il avait touché à l'endroit où elles paraissaient encore. Puis rien autre chose que des vagues énormes qui déferlaient sur ces rochers ; et à la côte des débris entassés de mats et de cordage, et le pont du navire presque tout entier. Personne n'a péri fort heureusement.

L'influence des interprètes et des cadeaux dans les relations internationales

Le 15 au matin nous eûmes *l'Eurotar* qui m'apportait deux courriers, et à une heure de l'après midi, *l'Acheron*, bateau de guerre, entra en rade apportant de Toulon le remplaçant de Mr. Cochelet. Un Mr. Le comte de Rohan Chabot qui vient prendre, provisoirement du moins, la direction du consulat général. Le lendemain de son arrivée nous lui fîmes une visite de corps qu'il reçut lui au moins. Monsieur Chabot est un tout jeune homme de 26 ou 27 ans, grand, efflanqué, qui représentera fort mal au physique chez les turcs. Sa figure est bien, ses manières distinguées. Il serait toutefois parfaitement à son poste près d'une cour européenne car je ne doute pas qu'il soit capable. Mais ici où l'on tient beaucoup plus au physique qu'à l'esprit lorsque celui-ci n'est pas appuyé dans la négociation de secours pécuniaires ou plutôt de cadeaux, tout le monde, je veux dire ceux qui prétendent connaître le pays, pense qu'il prendra difficilement : les ministres du pacha et le pacha lui-même, le prendront pour un enfant auquel ils ne voudront pas se confier. Et puis il faut qu'ici un chargé d'affaires soit surtout en bonne relation avec les personnages qui entourent le chef de l'état, car il ne peut pas lui exprimer sa pensée sans interprète, et celui-ci est tout. Je sais bien que l'ambassadeur a plusieurs drogman qu'il peut emmener avec lui mais cela ne se fait jamais que pour les affaires graves, encore ne servent-ils qu'à contrôler ceux du pacha. Artin Bey et Korsew Effendi sont les seuls qui traduisent à la phrase des étrangers. Dans quel sens les rendent-ils ? On conçoit quelle influence ils doivent avoir dans une entrevue où les principaux personnages ne peuvent se comprendre. Or de ces braves gens on sait ce qu'on tient à savoir, on fait ce qu'on veut avec des cadeaux, et malheureusement le gouvernement français ne fournit pas de fonds secrets à ses ambassadeurs. La France est trop grande pour ne pas se faire respecter quand elle le voudra, dira-t-on. C'est juste, mais les autres puissances sont grandes aussi, et l'influence que l'on peut avoir dans un pays ne se commande et ne s'impose nulle part. Et puis dans le plus grand nombre de cas la France ne voudra pas agir d'autorité et ses affaires n'en iront pas mieux. S'agira-t-il, je suppose, de quelques clauses favorables au commerce, d'obtenir une protection spéciale pour telle ou telle branche d'importation ou de toute autre affaire d'une importance semblable. Et bien on n'obtiendra cela avec facilité qu'à prix d'argent distribué à propos à tel ou tel personnage. On échouera en cas de concurrence si l'on est privé de ce moyen. Il faut hurler avec les loups, ils sont tels ici.

Mr. Posteret nous parlait l'autre jour de Méhémet Ali, et nous contait de quelle manière on se reconnaît parfaitement dans ses bonnes grâces, dans son intimité, car il n'en agit ainsi qu'avec ses meilleurs amis. Je venais de recevoir de France, nous disait-il, un charmant tilbury. Le pacha le vit, il lui plut beaucoup, il m'en fit compliment et me déclara qu'il l'enverrait prendre pour l'envoyer au Caire où il lui serait fort commode, ce qui fut fait dès le surlendemain sans aucune opposition de ma part, car c'était une marque de la plus grande amitié. Depuis quelque temps, il se rend volontiers promener à ma campagne où il s'avise de

jouer au billard. Il faut, me dit-il dernièrement, que tu m'en fasses venir un aussi bon de France, et quand j'irai au Caire, s'il est arrivé je le prendrai, si non j'emporterai le tien qui me le remplacera. A tout cela nous cédons de grand cœur et sans hésiter. Méhémet Ali nous le revaut plus tard. Ainsi, se présente-t-il une bonne affaire sur les cotons, par exemple, une foule de concurrents se présentent, son prix est fixé d'avance, il n'accepte pas de surenchère lui, il nous la donne et nous gagnons dans cette affaire cinquante, cent mille francs, pour une bagatelle de quinze cents ou deux mille francs qui lui a plus et que nous nous sommes empressés de lui donner. Du reste, je vous le répète, il n'en agit ainsi qu'avec ses amis, et ceux là s'ils ont quelques difficultés à régler, ne l'adressent jamais aux consuls, ils lui règlent eux-mêmes. J'ai plusieurs propriétés dans le delta et on m'a plusieurs fois conseillé de les mettre sous la protection française. Je m'en suis bien gardé, elles sont purement égyptiennes et j'ai à m'en louer car si quelque chose de contraire à mes intérêts me forçait à réclamer au moyen de l'autorité du consul, l'affaire serait interminable. J'aime bien mieux réclamer moi-même, rien ne traîne en longueur. La parole de Méhémet Ali est sacrée, elle vaut pour moi tous les traités du monde. J'avoue que cette conversation m'a frappée par son originalité.

Les marques d'amitié du pacha – ses promenades

Le pacha sort presque tous les jours en voiture ou à cheval, mais plus rarement de cette dernière manière. Il est précédé ou suivi de quelques ministres, de son interprète et de plusieurs domestiques qui portent des coussins, son café, sa pipe, … Il va comme cela à la campagne d'un de ses amis, il s'établit dans un kiosque élégant dont sont munis à cet effet presque tous les jardins, il y passe deux ou trois heures à causer et rentre au palais. Que les propriétaires se trouvent ou non chez eux, peu lui importe, il ne les dérange pas, il ne les voit que s'ils se présentent.

Le 17 arriva le paquebot anglais *l'Oriental*, qui me surprit très agréablement en m'apportant une lettre qui n'avait que quinze jours de date. Cette surprise a été charmante, mais le paquebot du 24 ne m'en donnera pas, car c'est précisément la lettre j'ai reçue qui me fut venu par lui. J'aurai donc maintenant à patienter jusqu'au 4 avril.

Un projet mal mené : ces messieurs n'ont vu la côte de Syrie qu'à la longue vue

19 mars – Carpentier, Du Marhallah et le commissaire sont partis hier soir pour Beyrouth sur *l'Achéron* qui y est allé porter des plis adressés à la corvette *la Brillante*. Ce départ a été toute une affaire. D'abord monsieur Cochelet avait l'intention en s'en retournant de visiter la côte de Syrie, et de pousser jusqu'à Jérusalem. Mais soit qu'il émette une idée sans y réfléchir suffisamment, soit qu'il soit des plus versatile, comme on le pense ici, le lendemain du jour où il annonça ce projet, il y voyait déjà des objections sérieuses. C'étaient la peste qui règne sur la côte, la nécessité de prendre maintenant des escortes à cause du peu de sûreté des chemins, … Bref il en fut de ce projet, comme d'un autre qu'il fit dernièrement d'aller dans la haute Egypte, et qui échoua lorsque tous ses compagnons de voyage avaient presque fait leurs préparatifs. L'ami Cottu, commandant l'Achéron, dut donc tout simplement porter à Beyrouth la dépêche dont il était chargé. Cependant on organisa presque une autre partie. Mr. Posteret ayant affaire dans cette ville, devait y aller sur le bateau à vapeur, on descendrait de là à Jaffa et l'on pousserait jusqu'à Jérusalem. Il n'y a que 12 lieues. C'était l'affaire de deux jours. Des affaires importantes lui surviennent pendant que l'on discutait la chose, il ne put profiter du bateau. C'est sous cette impression, c'est avec l'idée du voyage à Jérusalem que nos trois officiers entreprirent la campagne, mais elle me paraît suspecte, car avec les cas de peste qui règnent à Alexandrie, les recevra-t-on en libre pratique à Beyrouth ? Cela n'est guère

probable ; puis s'ils communiquent à Jaffa, à Jérusalem, ils n'auront pas l'entrée ici, les voilà en quarantaine au retour. Je doute donc que dans leur campagne ils voient autre chose que la côte de Syrie à la longue vue. Ils sont toutefois partis enchantés de leur sort.

24 mars – Absolument rien de nouveau et d'intéressant. La malle de l'Inde est enfin arrivée. On dit les affaires de la Chine arrangée avec les anglais. Cette occasion a beaucoup tardé au gré de mon impatience car j'aurai voulu répondre promptement aux lettres que j'ai reçues et ce courrier est de deux jours en retard.

Le plus ordinairement, je ne bouge pas du bord. Cependant j'ai passé deux soirées à terre et j'ai fait une promenade en voiture. Mais tout cela n'a rien de bien amusant, d'autant que les cas de peste qui se présentent au nombre de 12 ou 15 par jour, font que l'on est obligé de prendre des précautions qui gênent et qui maintenant donnent une espèce de contrainte continuelle, ne laissant pas les coudées assez franches pour que l'on puisse s'amuser.

Hier *l'Archéron* était de retour et comme nous le présumions, ces messieurs n'avaient pas pu descendre à terre à Beyrouth. Aussi étaient-ils des plus désappointés, et je conçois du reste qu'il n'y a rien de bien gracieux dans une promenade de cinq jours en mer. Heureusement qu'ils n'eurent que du beau temps.

29 mars – Nous avons encore eu trois jours de mauvais temps par des vents d'ouest très forts qui nous ont amené de la pluie et des grains violents. Le mois de mars a été extraordinaire à Alexandrie, car déjà dit-on dans cette saison le mauvais temps est rare ici. Du reste il n'a pas duré longtemps cette fois.

Le commandant va dîner chez Méhémet Ali

Hier, le commandant a eu l'insigne honneur de dîner avec le pacha. C'est une faveur bien grande, car son premier ministre, son factotum, son bras droit, Boghos Bey, ne l'a éprouvé qu'une fois lors du fameux dîner au commodore Napier, après la reddition de la flotte ottomane. Cette fois, son altesse faisait ainsi ses adieux à notre consul général Mr. Cochelet et les commandants des deux bâtiments français sur rade : *l'Embuscade* et *l'Archéron,* furent invités. Ces messieurs s'étonnèrent du confortable et du luxe qu'on trouve à la table du pacha. Le bonhomme fut très gai et le dîner charmant. Les convives étaient servis par des officiers supérieurs en grande tenue et portant les insignes de leurs grades. A Mr. Mallet était échu le pharmacien en chef du palais qui ne paraissait nullement du reste jouer ce rôle pour la première fois. Cette particularité du service de son altesse me paraît fort originale.

Le soir, nous étions tous invités à une soirée de garçons chez Mr. Golier, chef de bataillon du génie français, envoyé par le gouvernement aux ordres du pacha dans les dernières circonstances et qui vient par lui d'être nommé bey, c'est-à-dire colonel. Ce qu'il y a de plus avantageux pour lui dans cette faveur, c'est que ce titre s'accompagne d'émoluments s'élevant à environ trente mille francs par an dont on lui paye l'arriéré depuis son arrivée en Egypte. Il faisait mauvais, de sorte que je ne me rendis pas chez Golier bey et puis ces réunions sont presque tout à fait des soirées de joueurs, elles commencent tard, vers huit heures et demie, et se prolongent très avant dans la nuit. Or moi qui ne joue pas et qui aime à me retirer de bonne heure, je ne vais guère me fourrer dans ces guêpiers que quand je ne puis faire autrement. Les gens qui s'y trouvent sont très aimables, très honorables, mais causer exclusivement, ou fumer pendant plusieurs heures, ne me paraît pas très amusant, et je préfère ma vie à bord. Ensuite le quartier franc est beaucoup trop loin du quai, la ville d'Alexandrie est par trop ennuyeuse à traverser pour que l'ennui ne dépasse pas le plaisir que j'ai à me trouver au milieu de ces messieurs.

Départ de notre consul général

2 avril 1841 - Monsieur Cochelet est parti hier pour France sur le bateau à vapeur *l'Archéron*. Il parait que pendant son séjour à Alexandrie, il a su rendre des services à tout le monde et se concilier l'affection de ses compatriotes, car les regrets qui l'accompagnaient étaient unanimes et il n'y a pas jusqu'à Méhémet Ali qui ne l'ait pressé de revenir et qui même à ce sujet a écrit en France au roi.

Après avoir déjeuné chez Mr de Rohan Chabot, nous l'accompagnâmes du consulat jusque sur *l'Archéron*. Son cortège était nombreux. Il vint en premier lieu à bord de *l'Embuscade* où en sortant il fut salué de 9 coups de canons, puis quand le bateau à vapeur passa derrière nous, nous le saluâmes de nouveau en faisant passer l'équipage à la bande*. Ces honneurs rendus à un homme qu'ils regrettaient firent le plus grand plaisir aux habitants d'Alexandrie et nous apprenons même que le pacha et par conséquent toute sa cour en ont été enchantés.

Je voyais avec plaisir, pour ma part, la fin de cette cérémonie, car à l'occasion de ce départ, je ne dinai pas à bord depuis trois jours, et j'en étais tout dérangé, d'autant que les heures de ces messieurs ne sont pas les mêmes que les nôtres. On déjeune à terre à midi et on y dine à sept heures. C'est qu'ils n'ont pas l'habitude de se lever avec le soleil. Mardi c'était chez Mr. Posteret, mercredi chez l'ami Cottu à bord de *l'Archéron*, hier enfin nous déjeunions à une heure chez Mr. De Rohan. J'en avais assez.

Le nombre de bâtiments du commerce entrés pendant le mois de mars à Alexandrie s'élève à deux cent dix huit, dont soixante dix grecs, trente trois anglais …. Et deux français seulement.

Visite aux appartements du pacha

3 avril – Le commandant nous a menés aujourd'hui visiter les appartements de Méhémet Ali. Son altesse était à la campagne, le palais était désert et nous n'y trouvâmes que Kekim Bey, directeur ou conservateur des arts et manufactures, qui nous donna pour Cicérone un jeune secrétaire, Mahmoudh Effendi, avec l'assistance duquel tout nous fut ouvert. Certes, d'après la grande salle où nous fûmes reçus lors de notre première visite au pacha, je ne me doutais guère de la magnificence et du luxe des autres appartements du palais. Cette pièce, dans laquelle se font les réceptions ordinaires, est attenante, mais en dehors du corps de logis nouvellement construit qu'il habite. Nous entrâmes d'abord dans la salle à manger, parquet en acajou, puis après avoir traversé deux autres magnifiques pièces, nous fûmes introduits dans la grande salle. Elle est circulaire, percée sur les deux tiers de sa circonférence de nombreuses fenêtres, et dans les portions pleines ornée de belles glaces à cadres gothiques qui les remplacent. Au centre, sous un magnifique lustre, nous admirâmes une table en marqueterie du plus beau travail. Dans l'autre aile, à la suite de plusieurs autres appartements, nous vîmes la chambre à coucher du vice-roi. Son lit se compose d'un seul matelas placé au milieu de la place sur un riche tapis. Il est surmonté d'une espèce de dais qui supporte une simple moustiquaire. Cette chambre est meublée de divans magnifiques, d'un lavabo, d'une psyché et d'une petite table. Pendant le sommeil de son altesse, deux de ses mamelouks veillent à genoux des deux côtés de son lit et sont relevés toutes les deux heures. Ce sont des gens qui tirent un très grand profit de ce service, car généralement ils sont créés bey au bout de quelques années.

Toutes les pièces que nous avons parcourues ont pour meubles unique des divans, quelques fauteuils, dans plusieurs une table au centre, de magnifiques lustres, et quelques consoles.

L'appartement d'hiver a seul une cheminée. Les portes et les croisées répondent à la hauteur d'étage et au grandiose de ces salons. Elles sont en acajou massif et verni ainsi que toutes les boiseries. Les tentures sont généralement en soie damassée et brochée des plus beaux dessins. Les fenêtres ornées de rideaux en soie à franges d'or qui en recouvrent d'autres en fine mousseline brodée, supportés par de larges garnitures dorées. Les divans sont tous en damas à franges d'or, enfin des tapis généralement vernis recouvrent les planchers. Chaque salon a sa couleur spéciale et sa richesse de tenture particulière. Je n'ai vu nulle part, à Versailles et Trianon excepté, des appartements aussi richement ornés et certes j'aurais été loin de les venir chercher en Egypte. Ce n'est du reste pas du luxe oriental, le pacha y a été pour tout tributaire de la France et on nous disait qu'il avait tout payé le double de sa valeur.

Le brave secrétaire Mahmoudh Effendi qui nous accompagnait est un jeune homme de 20 à 22 ans. Il en a passé, dit-il, neuf à Paris où il a fait son éducation comme beaucoup de jeunes gens qu'y envoyait alors Méhémet Ali. Il regrette toujours la France et nous a assuré que plusieurs de ses camarades étaient morts d'ennui depuis leur retour. Ayant travaillé deux ans à l'école d'état-major, à Paris, il se destinait à la carrière des armes qu'il a commencé ici sous Ibrahim Pacha, lorsque bientôt on l'en a retiré parce qu'il écrivait facilement le français. On a ainsi absolument changé ma destinée, nous disait-il, sans s'informer le moins du monde si cela me convenait ou si j'étais susceptible de remplir convenablement le nouveau poste que l'on me confiait. Du reste en Egypte, il en est ainsi. Comme généralement tous ces hommes que vous voyez occuper des places souvent importantes ne sont bons à rien, on les emploie à tout. Expression bizarre d'une pensée qui ne manque pas de justesse.

Moyen de combattre la peste

En rentrant chez Tetim Bey pour le remercier de son obligeance, il nous fit asseoir un instant et le commandant, à propos de la peste qui règne maintenant et qui frappe particulièrement les matelots et les ouvriers égyptiens, lui dit qu'on arrêterait probablement les effets du fléau en les consignant à bord de leurs navires. C'est juste lui dit notre hôte, mais la chose est bien difficile, sinon impossible, parce qu'on ne serait pas obéi. Oh ! reprit Mr. Mallet, la peste n'a qu'à sévir contre les chefs, ceux-ci sauraient bien soumettre leurs subordonnés. D'accord, répondit Tétim, mais qui sévira contre le pacha, s'il change d'idée, si un caprice empêche que l'ordre qu'il a donné ne soit ponctuellement exécuté ? Vous autres, vous avez en France quelque chose d'écrit qui est le maître et à qui tout obéit. Cela nous manque ici. Ces braves turcs ont quelquefois des idées bien drôlement exprimées mais auxquelles il n'y a rien à répondre. Nous sortîmes la dessus en reconnaissant que nous trouvions à chaque instant nous autres des réformes à faire, des plaies à guérir, mais que nous ne donnions jamais le remède qui dut convenir au genre de maladie que nous observions.

La Cormaline vient prendre le commandement de la station d'Alexandrie

Le 6 avril, grande nouvelle, grand événement pour nous, seuls et comme abandonnés ici depuis si longtemps. Dès le matin, nous avions en vue un trois mâts. La brise était forte et ce ne fut que vers une heure que nous reconnûmes qu'il était français et bâtiment de guerre. Un bâtiment de guerre français ! Que pouvait-il venir faire ici, sinon nous remplacer ? Qu'était-il ? Ce n'était pas *la Brillante*, arrivant de Beyrouth et passant à Alexandrie. Il avait une batterie, et comme les vigies seules l'apercevaient, on n'était pas certain qu'il fut corvette ou frégate. Aucun remplaçant du reste n'avait été signalé d'une manière officielle au commandant. Mr de Rohan lui avait bien dit que *la Cormaline* était destinée pour Alexandrie, mais les derniers journaux reçus le 4 nous apprenaient qu'elle allait à la station de Mahon.

Quelques lettres particulières nous disaient que Mr. De Gourdon demandait notre station, nous pensâmes donc tout d'abord à *la Medée*, mais bientôt nous reconnûmes une corvette à cul rond. C'était *la Cormaline*. Le commandant Mallet était furieux, il ne devait pas s'attendre à quitter la station d'après les lettres qu'il recevait du ministre, et cependant monsieur Desfossés qui arrivait, était plus ancien que lui. Quels pouvaient être ses instructions ? A 3 heures, *la Cormaline* mouilla en tête de rade.

Je fus à bord un peu avant qu'elle laissât tomber son ancre pour offrir au capitaine nos services, et prendre les dépêches qu'il pouvait avoir pour le notre. Mr. Mallet ne voulut pas lui-même s'y rendre, quoique réglementairement il dut cette déférence à son ancien, car il croyait que Mr. Desfossés avait clandestinement intrigué pour le remplacer, maintenant surtout qu'il se plaisait ici, que le poste lui convenait parfaitement. Il me fit dire qu'il était à terre à la campagne. De son côté, Mr. Desfossés comptait le trouver en mauvaise disposition car outre qu'il lui enlevait le commandement de la station, il avait encore l'ordre de prendre un officier à bord de *l'Embuscade*.

Après avoir pallié autant qu'il était en moi les dispositions de Mr. Mallet pour son confrère de *la Cormaline*, je tachai au retour de présenter celui-ci comme très contrarié de la mission qui lui avait été confiée puisqu'elle l'enlevait à un camarade. Bref bientôt Mr. Mallet lui écrivit et en réponse Mr. Desfossés vint à bord. La conférence dura longtemps et j'en augurai bien avec raison. Dès le soir même, les deux commandants étaient bien ensemble. Nous perdions seulement du Marhallah qui passait sur *la Cormaline* par ordre du préfet maritime, elle n'avait que trois officiers. Ma foi, si j'avais eu à céder pour mon compte particulier un de ces messieurs, c'aurait été certes celui-la car son caractère sombre, ses mouvements d'impatience souvent entachés d'une brusquerie grossière à la moindre chose qui le contrariait, sa suffisance, ses prétentions, rendaient son commerce rarement facile et souvent désagréable. Je ne fus donc pas fâché qu'il allât porter autre part sa mauvaise humeur.

Je sus le soir que Mr. Desfossés venait ici avec des instructions en tout semblables à celles que reçut Mr. Mallet en arrivant à Alexandrie. On ne parlait pas plus alors à celui-ci de *la Diligente*, qu'on ne dit un mot de *l'Embuscade* au commandant de *la Cormaline*. Bref, ces deux messieurs sont encore dans une position facile comme nous l'étions autrefois.

12 avril – Nos deux chefs sont maintenant au mieux ensemble. Ils se voient tous les jours, il n'y a plus de rivalité entre eux que sous le rapport des bâtiments et des équipages. Mais celle la est louable puisqu'elle tend au mieux de l'un et l'autre navire. Pour les exercices de rade, nous l'emportons certes maintenant sur *la Cormaline*, ainsi que pour quelques installations importantes du navire. Pour la propreté, pour la tenue comme il y a la dedans une foule de choses qui dépendent du goût, la supériorité ne peut selon moi être donnée à l'une ou à l'autre, car qu'une peinture soit rose ou grise, blanche ou noire, celui qui suit, qui agit d'après ses idées a raison pour lui.

Nous nous mettons en demi-quarantaine

Nous avons commencé aujourd'hui à nous mettre en quarantaine, c'est-à-dire que les officiers seuls peuvent maintenant descendre à terre. Tout ce dont nous avons besoin nous est porté à bord et trempé dans l'eau ou parfumé. Cependant depuis quelques jours les cas de peste diminuent en ville malgré un vent chaud du désert qui a soufflé pendant trois jours. C'est que les égyptiens eux-mêmes prennent des précautions. Ils s'isolent des lieux pestiférés et diminuent ainsi les chances de la contagion. Hier il ne s'est présenté que quatre cas seulement, et ils ont été de 18 et 20 par jour. Après tout, ce n'est sans doute qu'une intermittence de la maladie qui sévit souvent par saccade. On a aussi remarqué qu'elle ne se

présente pas cette année avec sa malignité habituelle. Aux hôpitaux où sont transportés les malades, on en sauve beaucoup.

23 avril – Toute la semaine dernière, nous avons travaillé à la visite complète et aux réparations de notre gréement. Cette opération était assez nécessaire car quoique nous n'ayons pas beaucoup navigué depuis notre départ de Brest, les filins entièrement neufs dont se composent toutes nos manœuvres dormantes s'étant considérablement allongé, la fourrure s'en était disjointe et relâchée dans beaucoup d'endroits. Les garnitures en cuir de nos bas haubans ne portaient plus sur les coussins, bref nous avons été obligés de nous dégréer complètement et de tout reprendre. Pendant ce temps aussi nous nous occupions à nettoyer la cale en essayant d'abaisser le plan des caisses à eau. Sous ce dernier rapport nous n'avons pas réussi au gré de nos désirs, toutefois nous avons conquis l'avantage de pouvoir les enlever directement, ce qui ne pouvait pas se faire autrefois. Nous avons ainsi passé ces dix derniers jours dans la saleté la plus complète.

Le 18 nous est arrivé le paquebot anglais *le Liverpool*. Il emmenait de Malte madame Posteret que nous envoyâmes prendre à bord par une embarcation. Son mari l'attendait ici depuis le matin. Sa présence à Alexandrie nous promettait quelques plaisirs, si la peste qui commence maintenant à atteindre quelques européens ne forçait presque tout le monde à se mettre en quarantaine. Il n'y a pour ainsi dire plus de communications entre les habitants de cette ville.

Ce matin, *le Liverpool* est parti emportant la malle de l'Inde, beaucoup de passagers, et six girafes fort jolies qu'un français dont je ne me rappelle plus le nom est allé chercher aux sources du Nil, en Abyssinie ou dans le Semar (?). Un malheur lui est arrivé lors de l'embarquement : l'une d'elles s'est tuée en tombant à bord de l'espèce de boite au moyen de laquelle on l'embarquait. Le propriétaire de ces curieux animaux se rend directement en Angleterre, persuadé qu'il s'en défera à un prix bien plus avantageux qu'en France, et il a raison, nous n'avons-nous autres ni l'argent ni l'enthousiasme capricieux de nos voisins pour les choses rares.

On prétend ici qu'il ne serait nullement étonnant que des cas de peste se manifestassent à bord du steamer anglais pendant sa traversée, car les nombreux voyageurs qu'il a accueillis à son bord ont couché et logé sur toute la route de Suez à Alexandrie dans des cases ou des barques arabes, et la peste règne dans la basse Égypte sur les bords du Nil avec plus de violence qu'à Alexandrie. Mais les anglais ne prennent généralement aucune précaution contre ce genre de maladie, ils ne sont pas contagionistes. Ont-ils raison, je n'en sais rien.

30 avril – Nous sommes tous consignés maintenant à bord, et en quarantaine depuis le 24. Le nombre de cas de peste s'est élevé ici jusqu'à trente par jour et on assure qu'au Caire il meurt quelquefois 150 personnes de cette maladie dans une journée. Cette mesure ne me chagrine guère, moi qui bouge rarement du bord, mais elle gène plusieurs de ces messieurs. Cependant elle est sage ce me semble, car si comme cela est très probable, la peste est en même temps endémique et contagieuse, en ne communiquant pas avec la terre nous mettons du moins de notre côté les chances de contagion. Nous pouvons toutefois nous promener, car le port de Saïd bey nous est ouvert. On est là à la campagne, et certes ce n'est pas à l'air vif et par des champs que l'on peut contracter les germes de cette maladie.

La fête du roi sera triste à Alexandrie à cause de cette circonstance. Nous nous contenterons de la célébrer dans notre intérieur, et le bruit de nos canons avec les couleurs de nos pavois apprendront seuls au dehors que nous sommes en fête.

Le 26, nos embarcations sont allées sauver un bric norvégien échoué sur les rochers à l'entrée de la petite passe. Après bien de la peine et cinq ou six heures de travail, nous sommes parvenus à le mettre à flot.

Nous célébrons le 1er mai en famille

Mai 1841 - Le premier mai, le commandant réunit à dîner tout son état major, Mr. Desfossés et son second, puis le capitaine Enderson du steamer anglais *la Gorgone*. On porta la santé du roi puis celle de la reine d'Angleterre que même la galanterie ne permettait pas de nommer la première ce jour là, et puis il fallait bien faire cette politesse à notre convive étranger. On avait déjà pendant la journée canonné suivant l'usage, nous avions été couverts de pavois. Bref, la fête avait été d'intérieur et célébrée en famille. *La Cormaline* avait, elle, traité l'Embuscade dans la personne de ses gabiers et de ses chefs de pièce. Nous avions envoyé cinquante hommes y dîner. Le commandant à ce qu'il paraît faisait les frais du repas ; mais il ne fut pas très gai, car nos hommes en revinrent tout contrits, et en arrivant ils s'entendirent pour crier simultanément « vive l'Embuscade ». J'en fus enchanté pour ma part. Cela prouve qu'ils trouvent leur ordinaire ici meilleur que celui de l'autre bâtiment, et rien ne flatte plus mon amour propre qu'une approbation quelconque des hommes que je suis appelé à diriger.

Ma position s'est amélioré

4 mai – Le paquebot poste *l'Euroton* nous arrive de très bonne heure, à 6 heure ½ du matin, et cependant nous n'avons eu nos lettres qu'à une heure de l'après midi. Ces diables de quarantaine auxquelles se soumettent tout le monde en sont la cause et cela est fort ennuyeux. Nos lettres, la seule jouissance que nous ayons ici, la seule diversion qui vienne de temps à autre couper la monotonie de la vie absurde du marin si uniforme à Alexandrie, surtout quand on ne peut pas quitter le bord. Eh bien ces lettres, il faut encore les attendre lorsqu'elles sont arrivées, lorsqu'on les voit là tout près. Oh ! Quand cet exil finira-t-il ! Quand pourrai-je vivre un peu indépendant ! Toutefois si abstraction faite des ennuis, des peines de l'absence, je compare ma position ici à ce qu'elle était autrefois, pendant notre long séjour dans le golf du Mexique, par exemple, je la trouve bien préférable car ici au moins, je vis neuf jours par mois, l'intervalle de la réception de chacune de mes lettres au départ de la réponse, tandis qu'alors je végétais à loisir. Un mot de chez moi à de longs intervalles venait bien parfois me rattacher à ces liens de famille qui sont pour moi tout ce qu'il y a de réel dans l'existence, mais outre qu'ils sont devenus plus étroits, plus doux maintenant, mes relations avec mes sœurs étaient si rares. Ma position s'est donc améliorée au fond. Il n'y a que cet affreux éloignement qui, quoique tempéré par une active correspondance, ne m'en paraît pas moins pénible, surtout quand j'en envisage le terme inconnu, à moins que je ne me reporte à deux ans. Deux ans !

Sortie contre les capitaines de corvette

Le 6, *le Bougainville* arrive enfin. *La Cormaline* l'attendait depuis longtemps avec la plus grande impatience pour se débarrasser des rechanges qu'elle avait pour lui. Et de fait, il a été assez longtemps en route pour qu'on dut s'en occuper. Il y a plus d'un mois qu'il est parti de Smyrne. Il a relâché dix fois en route ; il a eu du mauvais temps et puis il s'est arrêté quelques jours à Candie pour juger de la révolution des insulaires contre les turcs. Mais aussi, ce n'est plus Pichon qui le commande, ce n'est plus un jeune officier plein d'ardeur et d'activité, fier de sa position. C'est un vieux capitaine de corvette qui n'a pas navigué depuis dix ans, qui n'a

accepté un tel bateau aux trois quart pourri que comme pis aller que pour n'être pas mis en retraite, qui de plus est timide comme on l'est à cet age (les anciens appellent cela prudence) et qui se fait illusion. Et puis il tient peut être à naviguer à son aise. Sous ce rapport il a parfaitement raison, messieurs les capitaines de corvette ont enlevés ces commandements aux lieutenants de vaisseau, mais ils ne les ont demandés et pris qu'à cause du traitement de table affecté à leur grade. Quand aux services qu'ils peuvent rendre avec ces navires, ils sont devenus presque nuls ; car ils n'ont généralement plus ni l'activité nécessaire ni la confiance convenable pour servir avec utilité dans de pareils postes. Ces brics ne comportent actuellement que deux officiers, ce sont toujours de jeunes gens sortant en quelque sorte de l'école et n'ayant pas encore assez la pratique de la mer. Ils exigent donc de la part du chef une continuelle surveillance, une activité de jeune homme. Eh bien un capitaine de corvette est trop vieux, trop timide ou fatigue trop pour remplir convenablement un tel rôle, il se tient toujours en arrière des services qu'il pourrait rendre.

Et puis deux bâtiments sont nécessaires à une station, je suppose, une corvette et un bric aviso pour courir faire les corvées. Ce sont deux officiers supérieurs du même grade qui les commandent et il arrive souvent que le capitaine du bric est plus ancien que celui de la corvette. Comment veut-on dans ce cas que le service puisse marcher. Non, le gouvernement n'a entendu en rien ses intérêts. En cédant à la demande des capitaines de corvette il s'est engagé à obtenir avec plus de frais un service bien moins actif. Voilà où conduisent des considérations personnelles.

Le 8 au point du jour, *le Bougainville*, après avoir pris toutes ses rechanges, partait pour Beyrouth se ranger sous les ordres de la Créole qui commande la station des côtes de Syrie.

Le soir, je dînais avec les commodores des deux corvettes à bord du bateau à vapeur anglais *la Gorgone* chez le capitaine Enderson. Ce fut un vrai dîner anglais avec ses mets épicés à emporter la bouche, ses longueurs interminables, son grand nombre de services, son passwine, ses toasts … Nous ne quittâmes la table qu'à onze heures pour nous rendre à bord. Comme je m'y suis ennuyé !

Le 9 les turcs enverguent leurs voiles. Depuis plusieurs jours que l'escadre s'est mise en quarantaine, les matelots ne sont plus envoyés à terre pour travailler comme autrefois à des constructions ou des terrassements quelconques, et pour les occuper sans doute, on va les exercer à la manœuvre.

Le bakchich

Le parc de Saïd Bey est toujours le lieu de nos promenades du soir, seules distractions que nous ayons à l'emprisonnement du bord. Les arbres commencent à s'y couvrir de feuilles, les kignes (?) présentent des pousses vigoureuses, de sorte que nous y trouvons de l'ombre et de la fraîcheur. Les gardiens et les arabes employés aux divers travaux du jardin commençaient depuis quelques temps à devenir insolents. De temps à autre, nous leur donnions quelques piastres en bakchich et ils en étaient venus à nous importuner de leurs demandes. L'autre jour le commandant et moi nous cueillîmes quelques œillets en refusant ceux qu'ils nous présentaient, à cause de la quarantaine, et voilà que deux jeunes gens vinrent presque violement exiger de nous le bakchich. Nous les avons repoussés, lorsque l'un d'eux courut chercher un fouet et s'approcha tout près en nous menaçant. Le commandant impatienté lui asséna alors un grand coup de bâton sur l'épaule. Il s'éloigna immédiatement, mais devint furieux, renouvela ses menaces, et voulut nous jeter des pierres. D'autres le retinrent fort heureusement. Dans la même soirée Mr. Catténa notre second chirurgien, reçut un coup de poing d'un autre arabe qui demandait impérieusement le bakchich. De retour, Mr. Mallet en

écrivit un mot à notre ami Hassan Bey, ministre de la marine, qui le soir même se donna la peine de venir prendre le commandant pour le conduire au parc où il avait fait réunir toutes les autorités de la direction des travaux. Il leur enjoignit alors de nous protéger lorsque nous y promenions, de nous laisser y cueillir des fleurs, prendre des fruits, comme il le ferait lui-même, enfin dès que nous comparaîtrions à la porte, un homme de garde se tenant à grande distance ne devait pas nous perdre de vue en cas que quelqu'un se permit de nous inquiéter en rien. L'arabe qui nous avait menacés la veille, outre le coup de trique qu'il avait déjà reçu, dut s'attendre à une punition exemplaire. Nous voilà j'espère libres de nos mouvements autant que possible dans cette propriété.

Le 13 mai, après un dîner donné au capitaine anglais de *la Gorgone* par le commandant de *la Cormaline*, Mr. Desfossés se décide à aller faire un tour en Candie. Le lendemain matin au point du jour, il était sous voiles.

Nous recevons à bord la visite de Méhémet Ali

Ce jour là, le 15, nous devions avoir la visite à notre bord de Méhémet Ali pacha d'Égypte. Artim Bey son premier interprète, et Hassan Bey nous l'avaient emmené pour neuf heure et demie. Nous avions fait nos préparatifs, à onze heures ils n'étaient pas encore arrivés et cela nous étonnait d'autant plus que le pacha est extrêmement ponctuel. Il arriva alors au commandant un mot d'Artim Bey qui lui disait que son altesse avait été dérangé le matin par diverses affaires importantes à régler, et qu'il lui était impossible de se rendre à bord comme il en avait l'intention, mais qu'il s'en dédommagerait un autre jour. Le soir un avis de Mr. De Rohan, notre consul général, nous apprit que la visite aurait lieu le lendemain dimanche 16.

A 9 heures ¾ en effet le vice roi montait à bord. Il était accompagné seulement de Mr. De Rohan, du capitan pacha, l'amiral de la flotte, d'Artim Bey, de Hassan Bey, son ministre de la marine, et de quelques officiers de service. Nous le reçûmes avec tous les honneurs possibles. L'état-major de la corvette en haie à l'échelle, une garde de quarante hommes lui présentaient les armes pendant que les tambours battaient au champ. Les hommes étaient sur les vergues et quand les embarcations se furent retirées, une salve de toute notre artillerie fut tirée simultanément, c'est le salut royal. Son altesse passa sur le gaillard d'arrière où nous lui fûmes présentés par le commandant. Elle s'y assit un instant puis après avoir causé quelques minutes elle voulut voir combien nous pouvions tirer avec nos pièces de coups de canon à la minute. Nous ne pouvions le faire qu'à poudre et elle eut désiré que nous nous servissions aussi de boulets. Mais nos canons portaient droit sur l'arsenal et l'expérience eut pu couter cher. La chaleur détermina bientôt le pacha à monter sur le pont et il demanda que la garde lui fit l'exercice du fusil. Pendant ce temps il s'entretenait de différents sujets avec le commandant. Il parla entre autres choses de l'instruction qu'il voulait faire donner à la basse classe égyptienne. Je sais, disait-il, que le peuple est malheureux et cela tient beaucoup à ce qu'il ne connaît aucun de ses droits et je ne puis pas encore améliorer grandement sa position car ce n'est pas moi qui le pressure, ce sont les chargés de l'administration, de prélever les impôts il y en a parmi eux qui se livrent à des concussions, mais comment voulez-vous que le fellah se plaigne, comment ses plaintes peuvent-elles me parvenir ; il ne sait pas quels sont ses droits. On lui prend tout et il n'apprécie pas si l'on a raison ou tort. Quand je serai parvenu à les instruire, à les tirer de l'ignorance dans laquelle ils se trouvent, oh ! Alors je leur donnerai des lois, je leur ferai expliquer quels sont leurs devoirs, leurs obligations, et je recevrai leurs plaintes. Des règles seront établies, je punirai les contrevenants et tous seront plus heureux. Mais il me faut du temps et de la tranquillité. Puis il raconta encore que les deux tiers de l'Egypte appartenaient au gouvernement, celui-ci avait bien concédé des terrains à des particuliers pour qu'ils en tirassent profit, pour qu'ils les fissent valoir en les cultivant ; mais

que ces concessions n'étaient nullement héréditaires. Quant à lui et sa famille, ils avaient en propriété deux ou trois mille hectares autant que je puis me rappeler. Bref il ne quitta la corvette qu'à onze heures avec les mêmes honneurs qui lui furent rendus à son arrivée. Méhémet Ali est de 1769, il a par conséquent soixante douze ans, soixante quinze d'après les turcs. Mais certes il n'en porte pas soixante, et je doute même que beaucoup d'hommes de 60 ans soient aussi verts et aussi ingambes que lui. Il fut très aimable pendant son séjour à bord et parut enchanté de la réception qu'on lui a faite.

Une dépêche du ministre nous rappelle à Toulon

18 mai – Aujourd'hui grande nouvelle : nous retournons en France, mais à Toulon et après avoir fait une tournée dans l'archipel. Depuis le point du jour, j'étais entouré de chaînes, de gulicos (?), de vase ; nous visitions nos ancres tellement plantés après un séjour de sept mois sur le fond que nous eûmes toutes les peines du monde à les retirer. A dix heures, j'en étais horriblement fatigué lorsqu'on m'apprit l'arrivée en rade du paquebot anglais *l'Oriental*. Peu m'importait, je n'en attendais rien. Cependant à midi, le commandant reçut une dépêche que, tout joyeux, il s'empressa de venir nous lire. Le ministre lui exprimait sa satisfaction pour la manière dont il avait jusqu'à ce jour rempli la mission qui lui avait été confiée, puis il lui donnait l'ordre de rentrer à Toulon après avoir passé par Athènes et les divers points de l'archipel d'où il penserait pouvoir lui adresser des rapports intéressants sur les affaires du pays. Ces instructions sont larges j'espère, l'époque même de notre retour n'est pas déterminé et le commandant a le champ libre. Tout le monde à bord est enchanté, car ces messieurs désirent visiter les points principaux du levant et surtout ils meurent d'ennuis à Alexandrie. Pour ma part, cette station commence bien aussi à me fatiguer et je suis bien aise surtout de rentrer en France au mois de septembre. Si à cette époque on pouvait me donner le congé qui m'a été retenu à Brest ! Mais je n'ose pas l'espérer.

Notre plan de campagne

Mr. Mallet fit presque aussitôt avec nous son plan de campagne. En partant d'ici nous allons d'abord à Chypre nous approvisionner de vin, de là nous toucherons à Candie (la Sude) pour juger de la tournure qu'y prennent les affaires. Nous nous rendrons alors à Syra prendre nos lettres qui nous seront expédiées d'Alexandrie, puis nous nous dirigerons sur Athènes. Après un séjour plus ou moins prolongé au Pirée, nous partirons pour Smyrne. Nous reviendront peut-être à Candie suivant les circonstances, mais toujours en touchant à Syra où sera dorénavant adressée notre correspondance. Puis nous irons faire notre quarantaine à Malte. De là il sera possible que nous prenions la route du détroit de Messine, et ma foi, passant si près de Naples, avec ses instructions, je ne vois pas pourquoi le commandant n'y jetterait pas un pied d'ancre. Voilà un beau plan. Des circonstances particulières le dérangeront-elles ? C'est probable, mais comme il est impossible de les prévoir, rien ne nous empêche de compter sur son exécution.

Préparatifs de départ

19 mai – Le commandant est déjà allé annoncer son départ prochain à Mr. De Rohan, au pacha, à ses connaissances, … Il attendra avec impatience *la Cormaline*, mais si elle n'est pas arrivée pour les premiers jours de juin, il est dans l'intention de partir avant sa rentrée à Alexandrie. Pauvre *Cormaline* ! Comme la voilà prise, elle qui s'attendait à nous laisser ici au mois de septembre, voilà que nous partons les premiers. Comme ces messieurs vont avoir le

nez long ! Nous faisons déjà tous nos préparatifs. Aujourd'hui nous avons déjà changé nos voiles, envergué nos bonnettes et nos perroquets, passé toutes les manœuvres de mer. Nous pouvons partir demain. Il n'y a bien sur personne à bord qui ne soit enchanté de son sort. La méditerranée est vraiment charmante pour la navigation depuis l'établissement des paquebots poste au moyen desquels on reçoit promptement des lettres partout où on se trouve, et puis ce sera une campagne d'été, exempte de mauvais temps, de caps pénibles, de coups de vent. Nous rentrerons juste à l'époque où ils commenceront, au mois de septembre. Fasse le ciel pour moi que ce soit pour retourner quelque temps dans ma famille.

24 mai – Nous sommes encore sur rade d'Alexandrie, quoique depuis treize jours, nous ayons l'ordre de quitter la station. Toutefois dès le 27 nous sommes allés mouiller en dehors de tous les bâtiments, prêts, à l'arrivée de *la Cormaline,* à partir au premier vent qui nous permettra de franchir les passes. Mais, comme le temps nous paraît encore bien plus long ici depuis que nous savons qu'enfin au lieu de croupir à Alexandrie sans communication avec la ville où sévit encore la peste, nous devrons aller respirer l'air pur de la mer, visiter Athènes, et promener dans l'archipel ! Comme monsieur Desfossés qui à son départ d'ici assurait ne devoir que passer devant la Sude nous paraît prendre maintenant ses aises et ne pas se hâter de revenir ! C'est que s'il avait paru, nous serions sortis le lendemain, et il nous tarde tant de secouer un peu la monotonie de ce séjour. Pour mon compte particulier après tout, je ne m'ennuie bien à Alexandrie que de voir les autres s'ennuyer et surtout d'apprendre tous les matins que plusieurs de nos hommes sont tombés malades au point que depuis deux ou trois mois ils ne désemplissent pas l'hôpital. L'air de la mer, le changement, l'activité, feront bien certainement disparaître toutes ces affections morbides qui les ont si cruellement mené pour la plupart. Aussi il me tarde maintenant de quitter promptement ces parages. J'aurais voulu que, comme le commandant en avait l'intention, nous partissions le premier juin. Mais Mr. De Rohan l'a tant engagé à attendre *la Cormaline* qui nous a remplacé que c'est d'elle maintenant que dépend notre départ.

J'ai subi aussi moi l'autre jour l'influence du climat. Je me suis trouvé inopinément surpris par un fort cathare pulmonaire accompagné de maux de tête violents, qui n'a pas encore cédé à cinq jours de diète complète, mais qui commence cependant à disparaître. La chaleur humide des nuits, cette pernicieuse espèce de rosée qui aussitôt le coucher du soleil est assez forte pour mouiller les vêtements, les changements subits et considérables de température sont les causes de toutes ces affections profondes qui déterminent la peste chez les arabes, et toutes sortes de maladies chez nos matelots.

Le pacha a envoyé le 24, comme souvenir à Mr. Mallet un beau sabre à fourreau en or et deux quintaux de moka avec une lettre charmante qu'il lui a fait écrire par Bogos Bey. Notre commandant est enchanté et il a voulu nous faire participer au cadeau, en nous donnant la moitié de son café à partager entre nous. Celui la est très probablement du vrai moka, mais s'il est bon, et je n'en doute pas, il n'est certainement pas beau. Il n'est pas possible de rencontrer café plus mêlé, plus inégal, plus rempli de poussière et de saleté. Ceci dépend du reste uniquement du peu de soin que mettent les arabes à le récolter, et sous ce rapport rien ne m'étonne. Je savais d'avance que le café d'Arabie était très inégal et mal fumé, il devait aussi être mal nettoyé, il n'aurait pas sans cela le cachet du pays.

Mouvement commercial du port

4 juin 1841– Le mouvement commercial pour le port d'Alexandrie a été le mois dernier de 133 bâtiments entrés en rade, parmi lesquels on trouve dix français et seulement douze anglais. Il me semble qu'il y a à ce sujet une remarque curieuse à faire, c'est que le nombre des navires de notre nation augmente pendant que celui des anglais diminue. Maintenant aussi

les approvisionnements sont peu considérables sur la place, les chargements ne se font qu'avec peine, et Marseille y envoie ses navires, tandis qu'il n'en paraissait pas un lorsque les magasins du pacha regorgeaient de marchandises, lorsque les frets étaient très élevés. Les anglais au contraire accouraient alors et maintenant leur activité diminue. Qui de nous ou d'eux entend mieux le commerce, ou plus concrètement la navigation commerciale.

Décidément *la Cormaline* n'arrive pas. A chaque instant nous nous attendons à la voir paraître, mais rien jusqu'à présent. Du reste il est convenu avec Mr. de Rohan que nous partirons le 7 quand même, et il nous a invité le 6 à un dîner d'adieux auquel je souhaite bien que le temps ne me permette pas d'assister, ce sera pour moi une trop ennuyeuse corvée. Ce matin aussi, j'ai reçu des lettres, de sorte que maintenant je désire voir les vents nous devenir favorables pour lundi. Après tout nous avons là le bateau à vapeur qui doit nous prêter les ressources de la machine en cas de brise contraire.

Rhodes

19 juin – Nous mouillons aujourd'hui sur la rade de la Sude. Quelle traversée ! Onze jours pour faire cent quarante lieues.

Le 7 à cinq heures et demie du matin, *la Cormaline* n'ayant pas encore paru devant Alexandrie, la brise de S.E. assez fraîche nous permettant de sortir sans attendre les secours du bateau à vapeur, notre courrier étant achevé et mis à la poste depuis la veille, nous carguâmes toutes nos voiles, nous levâmes notre ancre, et une heure après, nous franchissions la passe. Mais le vent qui de S.E. si favorable à la route que nous avions à faire alors nous abandonna bientôt. Nous avions cependant assez souffert en rade de cette brise chaude, pour que du moins une fois elle dut nous être utile. Vain espoir, les vents d'O. et de N.O. nous prirent à quelques lieues au large et ils ne devaient plus nous quitter. En effet le 10, au lieu de doubler le cap Salomon, pointe est de Candie, nous étions sur la côte de Caramania entre Chypre et Rhodes, courant des bords pour gagner dans le vent au pied des hautes montagnes couvertes encore de neige de l'ancienne Syrie.

Le 11 cependant nous eûmes douze heures de vent d'est qui nous amenèrent jusqu'en face de la ville et du port de Rhodes à environ cinquante mille. Pendant une nuit toute entière de calme nous pûmes au moyen de nos longues vues examiner la ville avec ses minarets. Les deux grosses tours carrées qui forment son petit port, la place où se dressait autrefois le fameux colosse en bronze, les environs parfaitement boisés et garnis au loin d'une foule de maisons de campagne, enfin les nombreux moulins à vent qui ici encore sont éparpillés sur une pointe s'avançant assez loin en mer et formant je crois la partie la plus nord de l'île. Notre vue se reportait agréablement sur ces sites montueux couverts d'une belle végétation, encadré au loin par de hautes montagnes bleues. Nous qui si longtemps n'avions vu autre chose que les sables de l'Egypte et les quelques oasis qui environnent Alexandrie…

Vendredi le 12, le vent s'étant remis à l'ouest, nous força de louvoyer péniblement dans le canal de Rhodes et entre les îles qui parsèment la mer dans cette partie. Nous fûmes ainsi pendant cinq jours contrariés tantôt par des calmes, tantôt par des brises d'ouest faibles et variables.

Arrivée à la Sude

Le 17 dans l'après midi, une bordée heureuse nous faisait porter sur la baie de la Sude lorsqu'à l'entrée de la nuit, le vent nous manqua et nous reprîmes le large. Nous nous précautionnâmes alors pour les brises de N.O. sur lesquelles nous comptions encore le

lendemain, nous nous étions beaucoup élevés au vent du cap Méléka, mais toute la matinée nous retint au calme, et vers midi, ce fut de l'est cette fois que vint la brise. Nous dûmes donc encore louvoyer. A 5 heures nous étions à environ deux lieues de l'entrée de la baie. Calme plat alors. Il était impossible d'être plus contrariés, nous mîmes en désespoir de cause nos embarcations à la mer, nous nous fîmes remorquer, elles nous donnèrent deux nœuds et ce ne fut qu'à neuf heures et demie que nous pûmes mouiller seulement à l'entrée de la passe. Ce matin à 8 heures nous appareillâmes de nouveau et peu après nous laissions définitivement tomber notre ancre au fond de la baie. Pendant cette traversée de cent quarante lieues seulement en bonne route, nous en avons fait trois cent cinquante, toujours à la bouline*, mais à l'exception d'une journée de vent frais sur la côte de Caramania, nous avons toujours eu le plus beau temps du monde, un ciel pur et sans nuage, une mer constamment unie. Les montagnes nous montraient partout leurs pieds encore neigeux, et nous pûmes jouir du beau coup d'œil que présentent les reflets violets et bleuâtres des sommets du mont Ida lorsqu'ils sont frappés par les rayons du soleil.

A notre grand étonnement, et peut être au désappointement de Mr. Mallet, nous trouvâmes sur la rade la frégate *la Minerve*, commandée par Mr. Le Grandais, arrivé de France depuis huit jours pour prendre la station de Candie. D'où la diplomatie que comptait faire notre commandant se trouva réduite à zéro. Nous apprîmes aussi que *la Cormaline* n'était partie que le 16 au soir après avoir reçu la lettre qu'il lui avait écrite d'Alexandrie. Mr. Desfossés qui ne devait que passer devant Candie, y avait fait douze jours de quarantaine, et y était encore resté assez longtemps en libre pratique. Il n'était pas fâché en nous laissant la bas, de trouver un prétexte pour n'y rentrer qu'après la peste terminée, dans les premiers jours de juillet, et il n'a pas du être enchanté en apprenant que Mr. Mallet en partirait même avant son arrivée s'il tardait trop.

Une corvette anglaise que nous trouvons aussi à la Sude a mis sous voiles à midi. Maintenant le commandant, peu flatté de faire ici douze jours de quarantaine sans résultat pour lui puisqu'il y a ici Mr. Le Grandais pour rendre compte des affaires au ministre et que cette quarantaine ne lui vaudra rien pour Athènes, compte partir dans deux ou trois jours. Nous irons chercher un pilote à Milo et de là nous passerons à Syra prendre les lettres que nous apportera le paquebot du premier juillet. Fasse le ciel que nous arrivions à temps.

25 juin – Au lieu de ne quitter la Sude que le 25 nous en sommes partis la veille au soir. Le commandant avait reçu ses paquets et rien ne le retenait plus. Cet après midi, nous sommes devant Milo et il nous vient un pilote ainsi nous n'y mouillerons pas. Maintenant nous avons les plus grandes chances d'être bientôt à Syra, dût le vent nous être toujours contraire. A la Sude, nous avons réparé notre vergue de petit hunier, craquée dans la dernière traversée, puis nous avons complété notre eau d'Alexandrie par l'eau fraîche et limpide que nous a fourni l'aiguade de l'entrée de la baie. Plusieurs de ces messieurs ont aussi profité de cette belle eau courante pour faire laver beaucoup de linge par les matelots. Pour ma part, j'ai fait passer à l'eau et au savon trente et quelques chemises qui, amoncelées sales et imbibées de sueur dans ma malle, commençaient à s'y détériorer.

L'insurrection candiote presque comprimée

Dans quelques temps, si l'on en croit les consuls et quelques personnages de la Canée bien au courant des affaires, l'insurrection candiote sera complètement comprimée. Déjà même elle n'a quelque consistance que dans les journaux d'Athènes d'où différentes associations lui fournissent des armes et des hommes, mais ceux-ci n'y arrivent que par petites bandes qui sont dispersées et quelquefois détruites dès leur débarquement. Jusqu'à présent les insurgés ont été battus dans six rencontres, ils ont voulu s'emparer de quelques châteaux, de quelques

forts sur la côte, mais partout ils ont été repoussés avec perte. C'est principalement un régiment égyptien laissé à Candie par Méhémet Ali qui fait les frais de toute cette guerre. Les turcs fournissent de trop mauvaises troupes, cependant elles sont nombreuses et les grecs n'ont d'autres refuges, d'autres arsenaux que les montagnes et leurs cavernes. Ensuite leurs forces sont divisées car ils ne reconnaissent pas tous le même chef et des dissensions règnent parmi eux. Les consuls et les commandants de station ont proposé il y a quelque temps des arrangements aux deux parties, ils donnaient aux révoltés les moyens de sortir de l'île. Le pacha avait accepté d'abord, eux même avaient consenti, mais je ne sais quelle clause du traité leur a fait tout refuser. Ils n'ont plus d'autre ressource que de se retirer sur les hauteurs au milieu des montagnards toujours insoumis de l'île. Ils vivront de brigandages. Beaucoup d'entre eux reprendront ainsi leur ancien métier. Peut-être du reste n'en ont-ils jamais changé.

26 juin - Les vents ne nous ont pas été si contraires que je l'avais supposé. Nous sommes entré à Syra à une heure après midi, presqu'en abordant un ou deux bâtiments que des circonstances heureuses nous ont tous fait éviter. A peine mouillés, le commandant envoya à la santé prendre les lettres car notre quarantaine à Athènes comptera de ce moment. Au retour du canot, quel désappointement : pas de lettres. *La Cormaline* s'était trouvée sur notre chemin quelques jours auparavant, et elle était venue à Syra et avait assuré que nous nous rendrions directement à Athènes, que par conséquent ce qu'on avait de mieux à faire était d'y envoyer les paquets adressés à *l'Embuscade*. Comme c'est agréable de rencontrer des gens qui comprennent si bien votre position ! Puisque nous avions dit à Alexandrie de nous expédier nos plis à Syra, il était probable que nous savions ce que nous faisions. Désappointement complet, aussi ne restâmes nous pas longtemps sur la rade, à sept heures nous mettions sous voile pour Athènes.

Accroissement et importance de Syra

En 1827 je n'avais vu ici près de la côte que huit ou dix maisons et quelques trous souterrains où se logeaient des candiotes, maintenant une ville imposante, avec des habitations charmantes, de vastes magasins, des monuments publics considérables, s'est élevée le long de la plage, ou plutôt en amphithéâtre devant la montagne en pain de sucre sur le sommet de laquelle est nichée l'ancienne cité. C'est maintenant l'entrepôt, le centre du cabotage de toutes les Cyclades et de l'Attique. Il est malheureux que la rade ne soit pas meilleure.

28 juin – Hier soir nous entrions et nous laissions tomber notre ancre au beau milieu du Pirée avec 14 jours de quarantaine. Des vents contraires nous avaient forcés à louvoyer péniblement toute la journée. Le Pirée a aussi bien changé d'aspect depuis que je ne l'ai vu à peu près à pareille époque en 1827. On n'y voyait alors que le monastère de saint Spiridion, ruiné par les boulets des grecs et théâtre de leur part de la plus atroce infraction des lois de la guerre, ils venaient d'y massacrer 400 turcs qui, après s'y être défendus avec le plus grand courage, avaient capitulés. Aujourd'hui des quais se construisent, de jolies maisons s'élèvent dans l'alignement de rues bien percées. Enfin, c'est, du moins en apparence, une fort jolie petite ville. Pendant notre quarantaine, nous allons ici nous peindre, goudronner notre gréement et nous installer. Cela occupera notre temps et nous le fera sans doute paraître moins long.

Quoique nous soyons entrés au Pirée hier soir à quatre heures, nos lettres ne nous ont été remises que ce matin. Bon Dieu que les agents des postes qui vont promener quand les bâtiments arrivent son ennuyeux !

Horrible accident

29 juin – Nous avons été consternés cet après midi par un affreux événement dont on ne peut guère accuser qu'une de ses victimes. Heureusement les accidents de ce genre sont rares à bord. Hier en déchargeant notre batterie, on avait reconnu presque toutes les gargousses* plus ou moins humides comme d'ordinaire lorsqu'elles ont séjourné un certain temps dans les pièces. Ce matin l'ordre fut donné de les mettre à sécher au soleil sur la dunette. Elles avaient été recouvertes d'une toile, et un quartier-maître canonnier gardien de soute était en faction près d'elles. Toutes les précautions d'usage étaient donc prises et ca n'était pas la première fois que je voyais ainsi sécher des gargousses à bord. Depuis la veille on réparait et on installait aussi les fusées à étoupilles amorce des bouées de sauvetage. Elles sont renfermées dans un long tube en cuivre qui se coule et se visse dans la tige creuse de la bouée de manière que quand on jette celle-ci à la mer, le couvercle à frottement reste amarré, et une petite feuille fait donc à ce choc partir l'amorce Billet. Un autre quartier-maître canonnier, homme de confiance à tous égards, fut envoyé par le maître placer une fusée sur les bouées qui sont constamment amorcées derrière. Celui-ci monte sur la dunette, veut s'assurer sans doute si le couvercle à frottement glisse bien sur le tube, sans doute aussi il éprouve de la résistance qu'imprudemment il veut vaincre, le couvercle cède subitement à son effort, l'étoupille part, la fusée prend feu et il tombe avec elle sur les gargousses. En moins d'une seconde la toile qui les couvrait est percée par la fusée, et une explosion terrible a lieu. Trente deux gargousses ! Près de soixante kilogrammes de poudre ! Les deux quartiers-maîtres et le timonier de veille disparaissent enveloppés dans un nuage de fumée, la dunette est défoncée et ses diverses parties sont projetées au loin sur les gaillards, font tomber encore plusieurs hommes. Le guy* est brisé en trois morceaux, le pont est couvert de débris de glaces, de cloisons et d'armes. Le feu commence à prendre dans plusieurs endroits. En un instant on en est maître. Mais il faut déblayer tous les décombres, transporter et panser les blessés. Oh ! Quelle triste scène ! Le commandant furieux, qui dans sa chambre a senti la secousse de première main, sur lequel les éclats de sa claire-voie ont été projetés avec force, qui a vu s'ébranler le tableau même de la corvette, ne sait à qui s'en prendre et s'en prend à tout le monde. Bientôt cependant tout se calme, et nous reconnaissons qu'il nous manque trois hommes dont deux sont ramenés à bord sans vie et mutilés, tandis que le timonier à disparu. Les blessures de ceux transportés à l'hôpital sont assez larges pour plusieurs et proviennent généralement d'éclats de verre. Mais une seule plaie de tête présente de la gravité.

Comment prévoir un pareil accident ! Une fois arrivé, il est facile de donner les moyens de le prévenir. Pourquoi envoyer mettre en place des pièces d'artifices près de gargousses au sec ? Cela est vrai. Mais elles sont renfermées dans une boite en cuivre, pourquoi alors les met-on dans la soute aux poudres elle-même ? Il est facile de discuter les causes d'un événement après qu'il a frappé ; le prévoir est souvent impossible, on ne peut alors qu'en gémir, que plaindre les malheureux qui en sont victimes.

Nous nous sommes occupés immédiatement des moyens de réparer les avaries.

A peine cet accident a-t-il eu lieu que tous les bâtiments de la rade nous envoient offrir leurs secours, tous arrivent à la fois et nous ne pouvons que les remercier de leur sollicitude, elle a été digne et touchante.

1er juillet 1841 – Nous achevons de tenir notre gréement, nous rajustons les diverses pièces du tableau qui à tribord a cédé, d'improuv (?) sur l'arrière, un guy se confectionne au moyen d'un spar (?) que nous a envoyé *la Didon*, mouillée à Salamine, nous faisons une vergue de brassiage* avec une pièce destinée à un bout-dehors, en un mot tout le monde travaille. Nous peindrons ensuite la corvette et j'espère que la quarantaine finie, nous ne nous apercevront plus que du vide que fera dans l'équipage la perte de trois bons hommes.

8 juillet – Ce matin au point du jour, je fus fort surpris de voir entrer au Pirée un canot de commandant français tout à fait étranger à la station. D'où pouvait-il venir ? Un instant après il était sous les fenêtres de Mr. Mallet. C'était Mr. de Péronne, commandant *la Calypso* qui avait mouillé à Phalère pendant la nuit et qui venait prendre langue à terre. Il était envoyé de Toulon comme chef de la station d'Athènes en attendant l'arrivée de Mr. Le contre-amiral la Suze qui avant de se rendre dans le levant, venait de partir pour une mission inconnue. Cette frégate avait une fort belle traversée. 8 jours encore avait elle passé par Candie. Elle ne nous donnait du reste aucune nouvelle intéressante. On parlait seulement de l'application de la loi sur l'état-major général de la marine définitivement votée par la chambre des pairs.

Toutes nos réparations sont achevées. Aujourd'hui nos enverguons nos voiles, demain nous prendront l'entrée.

Dans la matinée le nommé Simon, matelot de troisième classe, meurt à bord des suites d'une blessure qu'il reçut à la fatale journée du 29. Un morceau de glace de la grosseur du pouce lui était entré dans la tête au dessus de l'œil, de manière à attaquer le cerveau, en s'arrêtant toutefois à la partie interne du temporal. Avant-hier seulement le docteur, en cherchant à le trépaner, avait découvert un corps étranger et l'avait extrait, mais un épanchement avait déjà eu lieu, et le pauvre diable a succombé aujourd'hui. Nous avons aussi retrouvé il y a deux jours à la surface de l'eau le corps du timonier de veille, que nous avons immédiatement inhumé.

Visite des antiquités d'Athènes

11 juillet – J'ai fait hier ma première entrée à Athènes. Après avoir expédié notre courrier du 10, le commandant et moi nous partons pour visiter la ville d'Aristote et de Périclès. Depuis avant-hier, ces messieurs nous en disaient de si belles choses. La capitale moderne de la Grèce est beaucoup plus animée, beaucoup mieux bâtie que je ne me le serais imaginé. Cependant le Pirée aurait du nous donner une idée de ces nouvelles constructions car il y a un fort grand mouvement entre ces deux villes. Nous prîmes pour nous y rendre une voiture, véhicule presque exclusif de ceux qui font ce trajet, car je crois que sur toute la route de deux lieues environ, nous ne rencontrâmes que dix piétons, encore c'étaient des malheureux qui peut-être se rendaient seulement d'un village à un autre. En nombre nous croisâmes au moins quarante calèches ou cabriolets plus ou moins élégants, mais tous fort mal attelés. On fait la route en trois quarts d'heure en avalant une quantité assez variable mais toujours sensible de poussière. Et après avoir gravi au pas un monticule, on pénètre dans une longue rue qui n'a d'autre dissemblance avec les faubourgs de toutes nos villes qu'en ce que les maisons sont moins noires, qu'elle n'est pas pavée et qu'au beau milieu on a respecté une petite église grecque et un grand palmier presqu'unique dans le pays, que pour cette raison sans doute, on a entouré d'une grille.

C'est la rue d'Hermès, elle conduit jusqu'au nouveau palais du roi que l'on achève maintenant et qui bien loin en arrière des monuments antiques, du moins l'extérieur, a la plus grande analogie de forme avec une caserne ou plutôt un hôpital de fous.

Pourquoi la ville n'est pas régulièrement bâtie

La rue Hermès est coupée par deux autres rues principales qui lui sont perpendiculaires, celles de Minerve et d'Eol. Elles conduisent l'une à l'acropole, l'autre au monument romain dit tour des vents. Ces trois rues sont parfaitement alignées et contiennent de belles maisons, mais dans presque tout le reste de la ville, on trouve toute la négligence grecque. Des passages

tortueux, des habitations souvent fort jolies mais jetées ça et là avec un laisser-aller inimaginable. Voici du reste la cause de cette disposition : le projet du gouvernement était de ne pas faire entrer dans la nouvelle Athènes les environs montueux de l'acropole, pour plusieurs raisons : d'abord parce que le terrain n'est pas du tout favorable à la circulation, ensuite pour pouvoir y pratiquer par la suite des fouilles et réserver aux nombreux monuments qui s'y trouvent un large espace que l'on put parcourir. Il voulait en un mot respecter la ville des anciens et bâtir un peu plus loin dans la plaine. Là la place désirée était tracée large, spacieuse, comme on a le droit de l'exiger à l'époque actuelle. Déjà des maisons s'étaient élevées, déjà les rues se meublaient si je puis m'exprimer ainsi, lorsque pendant une épidémie intense de fièvre intermittente et souvent pernicieuse qui eut lieu en 1833 ou 1834. Sous la prévention que ces maladies étaient dues aux abords du pays plat, personne ne voulut plus y habiter, encore moins y bâtir. On se réfugia sur les hauteurs prétendues plus saines. Le gouvernement fut débordé par de nombreuses prétentions à la propriété de ces terrains. Il fallut céder, et la ville nouvelle et régulière fut abandonnée pour la position actuelle où chacun construisit à peu près à sa façon à la place qu'il choisit. Voilà d'où provient le gachi-fouilli que présente l'Athènes moderne.

A notre arrivée vers quatre heures, nous nous occupâmes de trouver à dîner avec l'intention de visiter les antiquités vers le coucher du soleil, car la chaleur est étouffante dans le courant du jour. Nous nous adressâmes assez mal pour découvrir la demeure de Mr. Manuel Modino actuellement capitaine de corvette et secrétaire du ministre de la marine, jadis lorsque je l'ai connu, pilote de l'amiral de Rigny, on nous fit parcourir une foule de rues tortueuses pendant plus d'une heure, et encore notre homme n'était pas chez lui. Nous arrivâmes donc à l'hôtel assez fatigués et mourant de chaud, et puis nous n'y trouvâmes qu'un mauvais repas. Il paraît du reste que les bons dîners sont rares dans la capitale de la Grèce, par exemple si on y mange fort mal, on y prend des glaces excellentes.

Je ne m'amuserai pas à détailler tout ce que j'ai vu à Athènes, une foule de livres pourront, quand je voudrai me donner la peine de les consulter, me remettre tout cela en mémoire. L'impression seulement que j'éprouvai sous ces portiques me fut ni profonde ni d'enthousiasme. C'étaient de belles ruines, elles réveillaient de vieux souvenirs, mais les aiguilles de Cléopâtre, mais la caserne de Pompé à Alexandrie frappent mille fois plus par la masse et le grandiose. Et puis je ne sors plus des bancs et j'ai le malheur de ne pas tomber en extase devant des ornements qui, quoique rongés par le temps, conservent encore leur forme et où d'autres découvrent un fini, une délicatesse de ciseau que ma vue bornée n'aperçoit pas. Enfin dans tous les débris de statue, les membres mutilés, les restes de draperie en demi-bosse d'une foule de bas-reliefs, j'étais bien loin de reconnaître comme certains amateurs le ciseau de Phidias ou de Praxitèle. Je suis un barbare, je l'avoue, mais c'est sans doute parce que dans toutes ces sortes de choses l'imagination, l'enthousiasme ont fort peu d'emprise sur moi, et cependant je crois pouvoir apprécier le beau tout comme un autre. Que l'on me dise que les grecs sont les pères de l'art, je n'en disconviens nullement, mais s'il faut en même temps admettre que tout ce qu'ils ont fait soit supérieur à ce que l'époque actuelle produit de mieux, surtout en sculpture, ma foi je me retire.

Nous quittâmes l'Acropole un peu après le coucher du soleil. L'air y était frais alors et notre promenade fut charmante. Nous avions déjà vu la fameuse tour dite du vent, le pryx (?) où Démosthène haranguait le peuple avec sa puissante éloquence, enfin la place de l'aréopage dont un tremblement de terre a presque dispersé en blocs énormes les rochers sur lesquels siégeaient les juges de ce fameux tribunal. Arrivés au pied de la montagne, nous donnâmes rendez-vous à notre guide et nous retournâmes chez Manuel Modino.

La décoration de la croix grecque du sauveur

Il n'était pas encore rentré. C'est que la visite que nous lui faisions pouvait passer pour quelque peu intéressée. Et puis pour mon compte c'était en outre une ancienne connaissance à renouveler. Pendant tout le temps que j'avais été élève à bord de *la Sirène*, du *Trident* et du *Conquérant* il s'y trouvait comme pilote de l'amiral de Rigny. J'avais plusieurs fois assisté à de fort jolis bals qu'il nous donnait à Smyrne, enfin, j'avais eu beaucoup de relations avec lui. Les élèves n'en ont-ils pas avec tout le monde à bord ? Or nous avions appris que grâce a ses soins et ses demandes, toutes ses anciennes connaissances qui s'étaient trouvées au combat de Navarin ou à Patras, avaient été décorés de la croix grecque du sauveur, et quoique je ne sois pas homme à courir après des rubans, comme j'ai certes, sous le rapport des services rendus, de fait du moins, à la cause hellène aussi bien mérité que beaucoup d'autres la dite décoration, comme je pourrai en la portant dire et où je l'ai gagné et comment je l'ai eu, j'étais bien aise de faire valoir mes droits auprès de notre ancien pilote, actuellement comme je l'ai dit plus haut, grand personnage dans son pays.. Nous ne trouvâmes chez lui que sa femme, qui nous dit qu'il était allé lui-même au Pirée pour voir le commandant à son bord. Nous restâmes un instant sur sa terrasse, puis nous descendîmes au café prendre des glaces.

L'achat d'un livre guide sur Athènes

Notre cicérone nous y rejoignit bientôt armé de deux livres et d'un rouleau de cartes. C'était nous dit-il un guide du voyageur en Grèce. Accompagné de plans, entre autres celui de la nouvelle et de l'ancienne Athènes. Il en était l'auteur, il y avait travaillé consciencieusement, il y décrivait tous les monuments avec le plus grand soin. Enfin il nous en proposait un exemplaire. J'avais en effet trouvé beaucoup trop d'empressement dans ses prévenances et sa politesse première pour ne pas y soupçonner un peu d'intérêt, mais ses démarches, cette dernière surtout avaient été on ne peut plus gracieuses et nous fûmes généreux. Nous prîmes le tout sur parole. Je ne me repends nullement de mon emplette. De retour à bord, j'ai lu quelques pages de son livre, j'ai vu ses plans, tout cela me paraît bien, et puis c'est un souvenir d'Athènes.

Sortie contre ces messieurs de la poste

Le 12 juillet arrive notre correspondance par *le Sésostri* qui ne nous donne que des lettres venant d'Alexandrie. Cependant, elles nous sont maintenant adressées à Syra. Ces messieurs de la poste à Marseille ne se font pas scrupule de changer la destination d'une lettre lorsqu'ils supposent que l'adresse est mal mise, que leur hypothèse soit probable ou non. Certes, ils reçoivent encore beaucoup de plis pour des matelots portant l'adresse d'Alexandrie, mais il me semble que voyant toutes celles des officiers et du commandant de l'Embuscade porter la destination de Syra, ils devraient penser que ceux qui leurs écrivent savent ce qu'ils font aussi bien qu'eux. Le retard que nous éprouvons ainsi est fort désagréable, et si nous devions rester plus longtemps à battre en mer, j'adresserai certes une plainte à la direction générale.

Chevalier de l’ordre Royal Grec du sauveur

Othon,

Par la grâce de Dieu roi de la Grèce,

Nous avons conféré à Monsieur Pocard Kerviler, Joseph Marie Vincent, lieutenant de vaisseau au service de Sa Majesté le roi des Français, la croix de chevalier en argent de notre ordre Royal du Sauveur, et la lui faisons remettre avec les présentes pour la porter et en user conformément à notre ordonnance du premier juin 1833.

En foi de quoi, nous lui avons fait délivrer les présentes signées par nous et contresignées par notre secrétaire d'état aux départements de notre maison Royale et des relations extérieures.

Athènes le 8/20 octobre 1841

Chancellerie de l'ordre Royal du Sauveur

Grande Chancellerie de l'Ordre royal de la Légion d'honneur

Ordres Etrangers

Le roi, par ordonnance du vingt quatre janvier mil huit cent quarante deux a autorisé M.Pocard Kerviler (Joseph Marie Vincent), lieutenant de vaisseau, né le quatre septembre 1804 à Vannes, (Morbihan) à accepter et à porter la croix en argent de chevalier de l'ordre royal du Sauveur qui lui a été conféré par S.M. le Roi de la Grèce.

La présente autorisation est inscrite au registre matricule des Ordres étrangers sous le N° 1605.

Paris, le 2 janvier 1842

Le grand chancelier de l'ordre royal de la légion d'honneur

Le 14, mon ami Manuel vint à bord. Le commandant était allé passer la journée à Athènes et je le reçus. Notre reconnaissance fut immédiate et facile, nous causâmes quelque temps, et ce fut lui qui me parla le premier de la fameuse décoration qu'il avait fait accorder aux différents acteurs du drame du 20 octobre 1827. Il me dit même que mon nom figurait sur sa liste à coté de Villemain, d'Escande, … pour lesquels il avait obtenu, mais que ne sachant pas à cette époque ce que j'étais devenu, il n'avait pas fait valoir mes droits en même temps que les leurs, que maintenant il allait s'employer pour moi de tout son pouvoir, qu'il ne doutait pas de la réussite et qu'avant longtemps il espérait me faire parvenir un gage de son amitié. Je le remerciai de l'intérêt qu'il me portait, et comme il désirait parler au commandant, je lui dis que j'allais après mon dîner à Athènes d'où je le ramènerai à Munichi, rendez-vous qu'il me donna à 8 heures du soir. Je partis donc à cinq heures, je rencontrai le commandant au café et après avoir pris des glaces, nous commençâmes la seconde promenade que nous devions faire pour achever de voir à peu près tout ce que la ville renferme de remarquable en antiquités.

Nouvelle promenade dans Athènes avec le commandant

Nous longeâmes la longue rue d'Hermès, nous passâmes près du palais du roi Othon (44), il est près d'une place magnifique, puis tournant à droite, nous descendîmes, à quelque distance du stade, aux ruines du temple de Jupiter Olympien que l'empereur Adrien acheva. Pisistrate en avait jeté les premiers fondements 670 ans auparavant. Oh ! Celui-ci est grandiose, immense, et les élèves, ici encore, surpassèrent leurs maîtres.

Aujourd'hui, c'est une grande aire à battre, couverte de gerbes de blé. Il y en a sans doute à plusieurs propriétaires, ou bien celui auquel tout cela appartient est immensément riche. Après cela nous passâmes sous le portique d'Adrien, puis en longeant l'Acropole nous aperçûmes les ruines du temple de Bacchus, et la partie de l'ancienne muraille que Thémistocle fit construire des colonnes et des débris de l'ancien temple l'hécatoupedon brûlé par Xercès après la prise de la ville. Nous descendîmes ensuite au temple de Thésée, conservé presque intact, et qui sert maintenant de musée provisoire. Nous y vîmes nombre de statues antiques et d'autres curiosités du même genre. La conservation de ce monument est due sans doute à ce que placé en dehors de l'enceinte de la ville, il n'a pas été en but comme l'Acropolis, la citadelle, aux moyens destructeurs quelconques employés dans les sièges, et à ce que dès les premiers temps du christianisme on en fit une église en le couvrant d'une voûte cylindrique. Enfin, après nous être rafraîchi de plusieurs glaces, nous prîmes dans une calèche le chemin du Pirée, et à huit heures et demie, nous étions à Munichi. C'est une des anciens ports d'Athènes entre le Pirée et Phalère. Il ne peut guère recevoir que des barques, maintenant que les sables sans doute l'ont comblé, de sorte qu'il n'a d'autre importance que les bains de mer que l'on vient y prendre dans cette saison. Tous les soirs, une foule de baigneurs s'y rendent de la ville et de la campagne. Un seul café y fournit des rafraîchissements aux amateurs. Les promeneurs s'y réunissent et jusqu'à dix heure on y trouve beaucoup de monde.

Mr. Modino nous y rejoignit bientôt et nous dit que le ministre avait favorablement accueilli la proposition qu'il lui avait faite relativement à nous, et qu'il n'avait plus qu'à nous demander nos noms et prénoms. Il était dix heures et demie quand nous rentrâmes à bord, il faisait une fraîcheur charmante.

Dîner chez l'ambassadeur de France

Le 15 juillet je dînais chez l'ambassadeur de France Mr. De la Grénais en compagnie de plusieurs chambellans du roi Othon, d'un prêtre fort distingué dans le pays et du prince Mavro-Mikaël fils de Petro bey, jadis souverain du Magne, aujourd'hui à fort peu près la même chose sous le titre de gouverneur. On sait que le Magne, territoire de l'ancienne Sparte, ne fut jamais envahi par les turcs. Ce pays était gouverné, même avant la révolution grecque, par ses princes qui y règnent pour ainsi dire encore. Ils n'ont fait que changer le nom de Bey que leur donnaient les musulmans en celui de préfet ou tout autre. Il me semble avoir déjà vu ce Mavro-Mikaël dans le golfe de Kalamata à bord du *Conquérant* en 1828. C'est un homme de trente et quelques années, à la figure grecque moderne, nez un peu aquilin, sourcils saillants, front légèrement déprimé. Il porte le costume albanais qui me paraît assez généralement adopté maintenant par ceux qui conservent le costume national. Il parle français et faisait le galant auprès de madame l'ambassadrice d'une manière fort bizarre en ce qu'elle ne paraissait nullement naturelle.

Madame de la Grénais est une petite femme qui peut bien dépasser la trentaine, elle a du avoir une assez jolie figure de fantaisie quoiqu'un peu minaudière. Sa conversation est agréable et parfois très originale. C'est presque un bas bleu sur le plan médical, elle donne des remèdes à tout le monde et parle médecine homéopathique avec un aplomb fort amusant. Dans la saison actuelle, ses observations barométriques et thermométriques l'occupent beaucoup et le vent de nord la rend malheureuse. Ainsi l'autre soir, m'orientant mal, et prenant une légère fraîcheur d'ouest pour une brise de nord, je la vis quitter son balcon pour se réfugier dans sa chambre où il faisait beaucoup moins frais. Elle est russe de corps et d'âme et mène, dit-on, dans ce sens son mari diplomate. Ceci ne m'est toutefois nullement prouvé, je ne fait que prendre note d'un on-dit.

Les lieutenants de vaisseau et les capitaines de corvette

La frégate *la Diane*, capitaine Fournier, qu'à notre arrivée nous avons trouvé mouillée à Salamine, a rallié depuis deux ou trois jours *la Calypso* à Phalère, et ce soir elle part pour France où elle a été rappelée par une dépêche arrivée le 12. Très probablement ce rappel a lieu à cause de son commandant qui, ayant dépassé les soixante ans d'âge obligés par la dernière loi que nous venons de connaître, pour être rayé du cadre d'activité, va très probablement être mis au cadre de réserve tant redouté des officiers supérieurs. Nous avons aussi appris par les journaux que les capitaines de corvette ne seront retraités qu'à 58 ans et les lieutenants de vaisseau qu'à 55. Cinquante cinq ans ! Mais à cet âge un lieutenant de vaisseau peut-il être bon à quelque chose puisque à 40 ans il est déjà beaucoup trop vieux pour naviguer en sous ordre ailleurs que sur un vaisseau peut-être ou il ne sera pas seul de son âge. Nous finirons par avoir bientôt de jolis castors, car certes on ne les embarquera pas à cinquante ans, personne n'en voudra, et on aura raison.

17 juillet- Mr. Mallet est invité à dîner aujourd'hui chez sa majesté le roi Othon et comme il paraît qu'il n'attendait ici que cette circonstance, il fixe notre départ au 19. Pourquoi, je le demande, ne pas attendre le courrier du 22, puisqu'il a attendu jusqu'ici pour un dîner ? J'en suis convaincu du moins. Je suis étonné qu'il nous fasse partir pour trois semaines ou un mois avant d'arriver à Smyrne, en laissant à la traîne des dépêches peut-être intéressantes pour lui et certainement des lettres que nous aurions dans trois jours. Du reste, je ne perds pas tout espoir, car il a déjà si souvent changé d'avis sur cette question, que j'ai des chances pour le voir revenir.

19 juillet – Je n'avais pas mal auguré de l'indécision du commandant. Nous étions hier soir chez madame de la Grénais et sur une invitation pour le 21, il a fléchi et se décide à attendre le paquebot. Je crois pour ma part qu'il n'avait guère l'intention de laisser sa lettre à Syra ou ici, mais qu'il désirait qu'on l'engagea, qu'on le pria d'attendre. Donc nous n'appareillons ce soir que pour Phalère où nous serons plus parés le 22. J'en suis enchanté.

22 juillet – Ce matin, après avoir reçu nos lettres, vers 8 heure, nous avons appareillé avec une belle brise de N.O. mais elle ne nous a pas conduit loin, et maintenant de petits vents contraires nous forcent à louvoyer sous le cap Sumian pour passer entre Léa et l'île longue.

Le 24 et le 25 nous longions Nègrepont, l'ancienne Eubée, et nous admirions, du moins comparativement aux autres points de l'archipel grec, la côte nord couverte d'une riche végétation. Les îles que nous laissions sur notre droite n'étaient pas non plus … (?) comme presque toutes les Cyclades, leurs sommets montueux couverts d'arbres et leurs villages qui ressortaient en blanc sur le vert sombre des coteaux en rendaient l'aspect bien plus riche et plus agréable.

Mouillage du château de Volo

Le 26 au soir enfin, nous mouillons au fond du golfe de Volo devant la ville ou château fort qui porte ce nom et qui, ramassée entre des murailles blanches, paraît comme un accident sur la plage. Le golfe, qui faisait partie de l'ancienne Thessalie, est magnifique. D'un coté, le mont Pélion dont les flancs sont couverts de vingt grands villages entourés de bais de mûriers, d'oliviers, de platanes … dont le sommet est couronné de forets et dont la base se déroule jusqu'à la mer en plaines fertiles, occupe toute la partie est et nord-est de cette grande baie. Au fond des hauteurs nous cachaient la belle plaine de Pharsal, célèbre par deux des principales batailles des temps anciens. Là coule le Pénée sur les bords desquels est Larissa, patrie d'Achille. Dans le S.O. enfin se trouve la chaîne des montagnes qui forment la limite actuelle de la Grèce, et déjà à leurs pieds de nouvelles villes s'élèvent dans le golfe et sur la frontière. Tout cela est on ne peut plus pittoresque, on ne peut plus riant. On dirait un lac de la Suisse car l'entrée de la baie est tellement contournée, tellement encaissée entre les massifs d'une côte escarpée qu'elle disparaît bientôt entièrement, et qu'on ne la soupçonnerait même pas à cause des hautes montagnes de Negrepont qui apparaissent de ce coté en troisième plan.

En pénétrant dans cette passe sinueuse, nous avions laissé à notre droite le petit port et la ville de Trikéri, nichée sur le sommet d'un pic élevé où elle domine le canal comme l'aire d'un aigle, et le ravin profond au dessus duquel il est suspendu. Cette place frontière de la Turquie actuelle a été affranchie par le sultan de tout impôt à l'exclusion de tous les villages du golfe parce que dans la guerre de l'indépendance de la Grèce elle est seule restée dévouée et soumise à la porte, à laquelle elle fournissait des pilotes pour ses vaisseaux et les meilleurs marins de sa flotte.

On nous empêche de pénétrer dans la ville

Le soir même de notre arrivée je me fis jeter à terre avant le coucher du soleil et je voulus visiter la ville. On nous laissa bien passer la porte, faire environ deux cent pas dans la rue, jusqu'à la mosquée, mais bientôt on nous interdit le passage, sous un prétexte que nous ne comprîmes pas, pour de bonnes raisons. En rentrant le soir chez notre agent consulaire qui habite une des quelques maisons bâties sur la plage en dehors de l'enceinte, nous sûmes que les turcs à cause des grandes chaleurs, permettaient à leurs femmes de prendre le frais dans les cours et les rues de l'intérieur, qui alors étaient interdites aux hommes. Nous pourrions, le

lendemain, nous disait-il, visiter la ville si bon nous semblait, car pour nous autres français, il obtient facilement l'ordre de faire rentrer toutes les femmes, et alors on nous laissera passer. Mais il est bien absurde de faire déranger plus d'une centaine de malheureuses recluses, pour voir quoi ? Des rues turques dont nous pouvions déjà avoir une idée parfaite par ce que nous en avions aperçu en entrant. Nous nous contentâmes donc de faire le tour des remparts qui sont très anciens et tout à fait dans le système de défense oriental. Le château est seulement entouré de fossés, muni d'une quarantaine de pièces de canons et bâti sur une petite éminence. La plaine au delà est cultivée et en partie couverte d'arbres. Mais tout cela en hiver ne doit présenter qu'un vaste marais souvent inondé.

Le 27 nous saluons la ville, et le commandant fait ses visites. Elles lui sont rendues le lendemain.

Le 29, nous célébrons les fêtes de juillet. Le château y prend part par une salve et le soir le gouverneur dînait chez le commandant avec le second personnage du pays, le chef de la police et une secrétaire. C'était je crois la première fois que ces messieurs s'asseyaient à une table européenne. Ils nous invitèrent en retour à un dîner à la campagne au village de Volo, situé à environ une lieue de la mer, au pied de la montagne. Je suis extrêmement curieux d'assister à ce dîner, d'autant que l'albanais chef de la police se propose de nous faire servir un plat de son pays, un mouton entier.

Promenade et déjeuner dans la montagne

1er août 1841 – Hier nous avons passé une journée fort agréable et très intéressante dans la montagne où nous avons visité trois villages Portaria, Ligaria et enfin Volo. Depuis plusieurs jours cette partie était projetée. Huit chevaux ou plutôt huit rosses, du moins d'après l'apparence, vinrent nous prendre à six heures du matin chez Mr. Pinto, notre agent consulaire, et nous partîmes munis chacun d'une légère tasse de café, accompagnés de deux janissaires (26) ou kaouas, armés de pied en cap, que nous donna le gouverneur, et d'autant de saïs (?) que de chevaux. C'était presque une caravane. Nous eûmes une heure de plaine à traverser avant d'arriver au pied de la montagne. Mais les chemins que nous suivions sous des oliviers, des platanes et beaucoup d'autres arbres, étaient fort souvent des lits rocailleux et desséchés de torrents, de sorte que toute notre route se fit presque au pas. Parvenus à la pente montueuse, ce fut encore bien pis. Les sentiers sinueux et escarpés que nous gravissions étaient affreux. Jamais les hommes n'avaient songé à y mettre la main : les pieds des chevaux et des mules, puis les torrents les avaient seuls creusés, et dans quelques endroits pavés, c'étaient plutôt des escaliers délabrés que des portions de route. Il fallait nos rosses pour gravir ces pentes et ne pas tomber à chaque pas. Je montai bien, mais je me promis aussi de ne pas descendre sur mon cheval. Il avait, j'en étais certain le pied très sur, mais un accident eut pu être des plus grave au retour, et je n'étais nullement curieux de laisser mes os sur le mont Pélion.

Toutefois la campagne était charmante, les sites les plus riants, les plus accidentés, les plus variés, se présentaient à chaque pas. Tantôt des touffes de platanes séculaires ombrageaient des maisons de construction bizarre, les unes couverts en briques, les autres en une espèce d'ardoise grossière que fournit le sol en beaucoup d'endroits. Plus loin de belles sources s'échappaient en cascade d'un massif de mûrier, de vigne, de noyers, de chêne vert, des valons d'une fraîcheur délicieuse étaient à nos pieds tandis que de grands bois ombrageaient nos têtes. Je n'ai rien vu de mieux qu'une végétation d'une toute autre nature des pays intertropicaux et les montagnes du Cintra au Portugal dont l'effet plus travaillé par ses nombreux habitants est plus pittoresque, plus beau peut-être, mais moins naturel.

Halte à Portaria

Il n'était pas moins de neuf heures quand nous arrivâmes à Portaria, grand village de cinq ou six cents maisons jetés çà et là sans ordre sur les flancs d'un mamelon et espacées de manière que chacune a sa petite cour, ses dépendances et son jardin, si on peut appeler tels quelques mètres de terre aplanie. Dans les anfractuosités des roches poussent du moins surtout des vignes et quelques arbres fruitiers. Les maisons hautes et étroites, carrées presque toute et s'élargissent par en haut, ressemblent beaucoup à des blockhaus. Mr. Pinto nous conduisit chez un brave montagnard qui nous reçut avec la plus grande joie, et dont toute la maison fut bientôt sens dessus dessous pour nous fournir tout ce que nous pouvions désirer. Nous autres, dans une pièce fort propre, entourée de divans, où l'on ne pénètre que déchaussés, nous nous étions étalés comme des pachas avec nos bottes crottées et nos pantalons salis par la poussière de la plaine, la boue des ruisseaux de la montagne et la sueur des chevaux. Là, respirant la plus agréable fraîcheur, nous fumions avec la nonchalance la plus orientale les chibouks (27) qu'on nous avait offerts, tandis que le maître de la maison lui même nous présentait sur un grand plateau des confitures fort bonnes et de grands verres d'eau sucrée. Notre hôte, dont nous admirions la complaisance, était un des habitants les plus aisés du pays, car c'était avec des petites cuillères d'argent parfaitement ciselées que nous prenions les confitures, les supports des tasses à café étaient en argent et le sucrier paraissait du même métal. Je ne m'attendais guère à trouver tout ce luxe dans les montagnes de la Thessalie, surtout après avoir vu la pauvreté des turcs du château de Volo. Nous parûmes désirer quelques tasses de lait en attendant le déjeuner, et bien sur on fut en chercher loin, car il se fit longtemps attendre. A propos de déjeuner, il ne se présentait pas d'abord sous des couleurs bien riantes, Mr. Pinto avait bien demandé sa maison à notre hôte, mais il ne lui avait rien dit autre chose, de sorte que rien n'était prêt, et le pauvre homme était au désespoir. Cependant nous avions des appétits capables d'assaisonner tous les mets imaginables. Il était près de dix heures et nous avions quitté le bord à cinq heures du matin. On nous pria d'attendre un agneau qu'on allait faire rôtir, et nous fûmes promener dans le village. Nous étions assez curieux d'ailleurs de voir comment on y filait la soie, principale production du pays. Nous sortîmes donc et en descendant nous aperçûmes l'agneau tout écorché. Quel agneau bon Dieu ! Depuis longtemps bien sur il ne tétait plus sa mère, mais il était gras, dodu, admirable. Quelle aubaine qu'un de ses gigots pour des hommes qui couraient depuis le lever du soleil.

Les fileuses de soie

Nous passâmes d'abord sur une espèce de place montueuse, elle ne pouvait être autrement, qui servait de bazar ou de marché, car des échoppes vides y étaient établies sous de grands arbres, et deux rangs de boutiques assez bien fournies pour un village la décoraient. De là, prenant un chemin contourné, nous aperçûmes des fileuses, et bien vite nous courûmes voir leur travail. Elles dévidaient des cocons. Pour cela elles avaient une espèce de bassin établit sur un fourneau qui en entretenait l'eau à une température fort indéterminée sans doute, car on ne prenait guère soin du feu, mais très probablement suffisante. Les cocons étaient jetés dans ce bassin où elles remuaient d'une main avec un petit balai, tandis que de l'autre elles saisissaient un faisceau de soie qui passant dans plusieurs anneaux en fer finissait par s'enrouler autour d'un grand rouet qu'elles faisaient aller en pressant du pied une lanière de cuir. Par un mouvement de va et vient aussi simple qu'ingénieux, le fil de soie s'enroulait presqu'en zigzag sur le rouet, ce qui donnait à l'écheveau la largeur de la main sans que la fileuse dut s'en occuper. Ces appareils sont l'enfance de l'art et je crois même que nos fileuses de chanvre en Bretagne ont des instruments plus perfectionnés. La soie que nous avons vue ainsi préparée l'était fort mal. Le nombre des filaments saisis avec un balai et présenté à poignée doit nécessairement varier beaucoup aussi remarque-t-on dans le faisceau

ou fil qui en résulte de très grandes inégalités inadmissibles pour qu'il puisse servir à confectionner des tissus un peu délicats. On nous dit du reste que cette soie n'était destinée qu'à faire des filets. Ailleurs elle était bien plus égale. Nous en vîmes beaucoup dans notre promenade, il s'en trouva de plus belle, mais aucune ne me parut ce que l'on doit attendre de produit premier destiné à entrer dans nos manufactures. Plus loin nous respirâmes le frais sur un pic couronné de quatre grands platanes aux pieds desquels coulait un torrent dont l'eau presque glacée alimentait un moulin à cinquante pieds au dessous. Ensuite nous vîmes la chapelle grecque dont une description ne rendrait jamais la bizarrerie. Là nous fûmes raccrochés par le magister du village, devant l'école duquel nous passions. Il comprenait un peu le français, en disait quelques mots, chercha à causer et ne nous quitta plus de la journée. Ailleurs encore il nous fallut rentrer dans une maison et y prendre du café ! C'était jeter de l'huile sur le feu, il était plus de onze heure et nous n'avions rien dans l'estomac.

Hospitalité des montagnards

Cependant nous ralliâmes la case de notre hôte. La table n'était pas encore montée, mais O agréable surprise ! Le mouton tout entier embroché sur une longue tige de bois se dorait devant un bon feu des plus belles couleurs. (Nous qui en sortant ne convoitions qu'un de ses gigots) et à coté on cassait quatre douzaines d'œufs sur un immense plateau métallique. A cette vue, rendus à l'existence, nous montâmes gaiement l'escalier de l'appartement que nous occupions, et nous vîmes bientôt la table se dresser. Huit couverts. Comment ! Pas un pour notre hôte ? Non, il aurait cru manquer aux devoirs de l'hospitalité, s'il ne nous avait pas constamment accompagné, s'il ne nous avait pas servi lui même, s'il n'avait pas prévenu nos moindres désirs et encore il se confondait en excuses de nous traiter si mal, de nous avoir fait attendre. Mais nous n'avions pas eu nous autres l'honnêteté de le prévenir de notre arrivée, et il fallait bien après tout que le mouton eut le temps de cuire. C'est que c'était l'hospitalité des montagnards, cette hospitalité grande, généreuse, cette hospitalité dont ces braves gens sont fiers. Notre hôte était tellement honoré, tellement flatté de ce que nous avions choisi sa maison, que malgré la dépense que nous lui occasionnions, il n'aurait pas donné sa journée pour un empire, il avait l'air si heureux lui, de nous voir contents le remercier de ses soins, de ses attentions.

Enfin, nous nous mîmes à table. Une petite soupe au riz fort bonne nous ouvrit l'appétit avec deux poulets qui disparurent comme par enchantement, on n'eut pas le temps de les gouter. Ils furent remplacés par le mouton tout entier, coupé seulement en trois morceaux pour qu'il put tenir sur le plat, puis l'immense plateau d'œufs. Nous fîmes tous une grande acclamation, mais peu déconcertés, nous attaquâmes vivement l'exercice. Il était tendre et succulent. Une salade de pourpier (28) et d'excellentes olives confites l'accompagnaient, et ma foi vraiment on avait bien fait de le servir entier, puisque le plat d'œufs passa comme un coulis. Mais qu'on se figure bien qu'il était midi et que nous courions depuis six heure dans les montagnes. Nous passâmes prendre le dessert dans un autre appartement, des poires, des avelines (29) des amandes, des melons, des pastèques et d'excellent café nous furent offert en même temps que de longues pipes que nous fumions étendus sur les divans.

Visites : confiture, café et tabac

Nous reçûmes là comme des pachas toute la famille de notre hôte qui venait briguer la faveur d'une visite. On eut dit que notre présence dans leur maison devait leur attirer du bonheur, de la considération pendant une longue suite d'années. Le maître de celle où nous nous trouvions était d'une joie dont rien n'approche. Il avait l'air de dire aux autres : voyez,

ils sont chez moi depuis plusieurs heures, c'est moi qui les ai reçu le premier, qui les ai traité. O monsieur Pinto ! Quel service vous m'avez rendu en choisissant ma maison de préférence, et jusqu'au magister qui s'était attaché à nous suivre dans tous nos mouvements, il ne nous aurait pas abandonné pour un fauteuil à l'académie.

Après nous être reposé longtemps, après avoir commencé dans le calme le plus parfait notre digestion, nous sortîmes pour rendre les visites qu'on venait de nous faire. Le commandant se laissait conduire. Nous fûmes d'abord chez un riche banquier juif malade qui tenait sans doute beaucoup moins à notre visite qu'à celle du docteur qui était de la partie, car il lui fallait une consultation, mais nous n'en fûmes pas moins parfaitement reçus. Une jeune fille fort bien nous présenta des confitures et la coupe d'eau fraîche qui à ce qu'il paraît se sert en même temps. La gelée de coing était excellente, nous y fîmes honneur, puis vint le café et la pipe. Puis nous fûmes ailleurs, même répétition, puis encore ailleurs. Dans certaines maisons, nous trouvions une collation servie, mais impossible d'y toucher, nos hôtes en étaient désolés. Ils ne concevaient pas eux, à ce qu'il paraît, qu'après avoir dévoré un mouton et plusieurs douzaines d'œufs comme menu d'un repas, on ne puis pas encore prendre quelque chose. Le café et les confitures étaient seuls acceptés, encore ce n'était que par complaisance.

Départ pour Volo

Vers cinq heures, nous montâmes à cheval, ou plutôt ces messieurs montèrent, car il n'y avait plus qu'à descendre et je jugeai beaucoup plus commode et surtout plus prudent de les précéder à pied. Nous fîmes encore plusieurs visites toujours au café et aux confitures au village de Ligoria que nous traversâmes, puis, côtoyant un magnifique plateau couvert de riches champs d'oliviers, nous descendîmes le long d'un ravin profond et escarpé à un dernier hameau au pied de la montagne. C'était un district de Volo. Nous devions y dîner chez un autre ami de Mr. Pinto, et là on nous attendait. Comme plus haut, ce fut avec joie qu'on nous reçut. Ce fut notre hôte qui nous offrit la pipe, ce fut sa femme, qui a du être une charmante brune aux grands yeux noirs, qui nous servit l'eau fraîche, les confitures et le café. Son costume comme celui de toute les femmes de la montagne était assez gracieux, de larges pantalons de mousseline, un joli pied bien chaussé, une robe ou jaquette descendant un peu plus bas que le genou et bordé d'une large bande de velours, un couirou (?) aussi en velours recouvrant un espèce de spencer, un châle ou écharpe autour de la taille, des cheveux plats et la tête ainsi que le cou enveloppés d'un autre châle, nœuds tenant les cheveux sur l'arrière, enfin des manches plates et fendues depuis la saignée qui laissaient voir de fort jolis bras ornés de bracelets en velours. Tout cela était fort gracieux, mais quel costume ne l'est pas, porté par une jolie femme.

Nous étions un peu fatigués et surtout fort peu disposés à faire honneur au repas de notre nouvel hôte. Depuis le déjeuner à midi, nous avions bien couru un peu, et il était sept heure, mais aussi nous avions pris au moins vingt tasses de café et surtout des cuillères de confiture et des verre d'eau et puis encore des pipes chaque fois. Cependant il fallut nous mettre à table. Le dîner était bon, varié, et servi toujours par le maître qui était plus attentionné que ne l'aurait pu être aucun domestique. Son vin seulement avait un goût de fut insupportable. Nous mangeâmes ce que nous pûmes pour ne pas lui faire affront, car c'eut été lui en faire une que de tout refuser. Nous nous administrâmes ensuite comme digestif plusieurs tasses de café et deux ou trois verres d'eau. Enfin entre neuf et dix heure, nous montâmes à cheval et nous nous rendions à bord favorisés par un clair de lune magnifique.

Demain nous devons entreprendre une nouvelle promenade mais beaucoup plus bas, seulement à la limite de la plaine, une partie de campagne à la turque, c'est le gouverneur qui nous a invité.

Seconde promenade dans la montagne à Volo

2 août – Hier nous avons été traité par les turcs, quelle différence ! Partis de grand matin et bientôt arrivés au rendez-vous nous n'y retrouvâmes personne. Deux heures après seulement, notre amphitryon se présente, mais seul, sans déjeuner, croyant peut-être contenter notre appétit par sa présence ou ses belles paroles. Mais son affabilité était beaucoup trop calme pour nous, et ses paroles seules pendant près de deux autres heures, il nous en régala. C'était beaucoup trop, la faim prenait le dessus. Nous nous séparâmes, ces messieurs furent courir le vallon, pour moi je restai considérer la belle nature à ma croisée, mais à jeun, c'est triste. A midi enfin, le déjeuner arriva d'une lieue. Oh ! Il était bien turc, il était à jeter par la fenêtre, si nous avions pu attendre patiemment le dîner. Le commandant était furieux, du retard surtout, toutefois il était très original de voir messieurs les turcs, même le gouverneur, enlever avec leurs doigts sur un plat cuisiné la chair d'une volaille, la pétrir en quelque sorte avec leurs doigts pour en détacher des os, mais la chose n'était guère ragoûtante. C'est leur usage. Nous fîmes en partie comme eux, car ventre affamé, s'il n'a pas d'oreilles, n'a pas non plus d'yeux bien souvent. Mais comme nous nous amusâmes beaucoup des observations que nous faisions tout haut dans notre langue, sans crainte d'être compris et de choquer nos hôtes, bref à une heure nous pûmes attendre un meilleur dîner. Après le café je fis une sieste pour ma part. Mais la journée se présentait sous de mauvais auspices, c'était le chef de la police qui devait nous traiter le soir à un autre village, il était turc aussi. Cependant comme albanais montagnard, nous en augurions mieux.

Nous allons dîner au même endroit que l'avant veille

Nous enfourchâmes donc nos chevaux vers cinq heures, nous côtoyâmes diverses collines et nous arrivâmes au district où nous avions dîné l'avant-veille. Quelle fut notre surprise, on nous introduisit dans la même maison. Oh ! Cette fois nous étions en bien meilleure disposition de satisfaire à l'hospitalité ! A l'instant de la fraîcheur, nous promenâmes sur les bords d'un torrent délicieux d'ombrage, puis dans la cour de l'habitation, nous aperçûmes au retour un mouton entier qui rôtissait près d'un bon feu, tandis que des albanais de notre escorte préparaient des brochettes de fort bonne mine avec les rognons, le foi, et les autres parties internes de l'animal. C'était sur les baguettes de leurs fusils qu'ils enfilaient tout cela. Que pouvions nous voir de plus original. Nous fûmes servis à sept heure, mais cette fois, nous n'avions à nous plaindre ni de la propreté, ni de la mauvaise qualité des mets. Tout était excellent, surtout les brochettes, et au lieu d'un mouton, il en parut deux sur la table, car après le rôti, on nous servit un agneau farci avec des amandes et des noisettes. Enfin une crème délicieuse. Nous fîmes honneur à tout cela, et pour comble de satisfaction, une estafette vint avertir nos turcs que le pacha de la Thessalie arrivait le soir même de Larisse à Volo. Ils nous quittèrent au dessert en s'excusant avec toute l'humilité et la grâce imaginable. Nous restâmes donc avec notre brave grec, et ma foi la scène était changée, nous n'avions plus nous autres envie de partir. Des musiciens arrivèrent, deux violons et une mandoline qui accompagnaient des voix nasillardes comme celles que l'on prêtait jadis aux capucins. C'était faux et discordant à faire plaisir, mais ces braves gens étaient heureux, ils s'imaginaient nous faire beaucoup d'honneur et nous nous en amusions bien franchement. Après la sérénade vint le ballet. Ils nous demandèrent de danser devant nous quelques pas du pays. Le vin les avait mis en gaîté, de sorte que rien n'était plus curieux que leurs pas de deux et de trois, et puis les janissaires, la garde qu'on nous avait laissé, s'en mêlèrent aussi, ce fut charmant. C'est que plusieurs de ces messieurs avaient des poses et des pas extrêmement gracieux, qui certes eussent fait plaisir même à l'opéra. Leur costume, leur jaquette surtout, prêtait beaucoup à ce genre de danse d'action, et fort souvent il me sembla assister à une représentation au théâtre, la salle où nous étions, le divan que nous occupions y prêtait beaucoup.

L'influence française dans la montagne

Nous ne partîmes que fort tard de Volo, notre hôte était heureux, cette fois nous lui avions fait honneur et si nous l'avions souffert, il nous eut conduit jusqu'à bord. Il n'y a pas de joie et de protestation d'amitié que ne nous firent les grecs des montagnes. Le titre de français suffisait pour qu'ils nous reçussent à bras ouverts, c'est qu'ils supportaient avec peine, avec toute l'impatience possible le joug des turcs, lorsqu'ils étaient leurs compatriotes, leurs frères de l'autre côté de la baie, avec lesquels ils se sont battus pour l'indépendance, jouir de la liberté que leur donne le gouvernement grec tandis qu'ils sont encore turcs eux. Or ils ont tous des armes et de l'argent, c'est un feu qui couve sous la cendre. Il y a quelque temps que les journaux parlaient de révolte de Thessalie, ils avaient tord, personne n'a bougé. Un chef de bande, un chef de brigands parcourait seulement cette province et n'épargnait personne. Mais il n'en est pas moins vrai qu'au premier signal, au premier point de ralliement, au premier pavillon auquel pourront se réunir les habitants des montagnes, la domination turque aura disparu dans ces contrées, et à ce qu'il paraît, dans une grande partie de l'Albanie et de la Macédoine. Or ils comprennent fort bien que sans l'appui d'une des grandes puissances, ils ne peuvent rien faire, s'ils refoulaient les turcs on viendrait les soumettre ensuite et les replacer sous le même joug qui serait encore plus dur. Ils détestent les anglais, si on ajoute foi à leurs paroles, ils abhorrent les russes qui les soumettraient peut-être. La France est donc leur seul espoir et ils attendent qu'elle leur donne seulement un signal, qu'elle leur envoie un chef, qu'elle leur dise qu'on les laissera jouir de leur victoire, qu'ils seront incorporés à la Grèce, ou même qu'ils vont devenir colonie française, peu leur importe. Ils ne demandent rien autre chose, ils n'ont besoin d'autre secours, la France ! la France ! disaient ils, et ils croyaient que nous venions à Volo pour les servir en ce sens. Des ouvertures ont été faites au commandant par des chefs qui aujourd'hui sont encore au service de la Turquie. Et que l'on dise que l'influence française dans ces pays tombe tous les jours, que ce n'est qu'un mot qui bientôt sera vide de sens. Cependant nous n'allons pas les visiter tous les jours, il y a je ne sais combien de temps qu'un bâtiment de guerre français n'a pénétré dans le golfe. Maintenant les montagnards sont paisibles, ils attendent seulement, mais ils brûlent d'impatience. Pour nous, nous n'avons pu leur donner de conseil que dans ce sens qu'ils ont tout à espérer de l'avenir.

Production et exportation

C'est que la porte perdrait dans cette province une belle plume de son aile. Les 24 villages du mont Pélion seuls lui rapportent plus d'un million en dîme et presque autant en douane. Le commerce y est actif, les importations presque nulles, mais on en exporte beaucoup de soieries et des huiles en quantité. L'année dernière l'exportation a, nous a-t-on dit, dépassé une valeur de 20 millions au fond, et abstraction faite du joug moral, je pense que malgré la dîme sur les produits qui est fournie en nature au gouvernement, malgré la dîme sur la valeur des mûriers et je crois sur celle des oliviers, malgré celle prélevée à l'exportation, ces braves montagnards sont moins chargés d'impôts que les grecs libres de la côte opposée. Mais c'est leur moral qui est affecté, ce sont les idées de Voltaire et de Rousseau qui fermentent chez eux. Ils se glorifient de posséder ces livres et nous avons rencontré là un jeune homme élevé en Russie, un de leurs savants, qui nous demandait avec toute l'ingénuité possible s'il était vrai que ces sortes de lecture et celle là en particulier fussent défendues en France. Comme ces pauvres gens sont neufs et peu au courant de ce qui se passe en Europe.

Idées sur ce pays qui voudrait devenir colonie française

Je ne sais pas ce que le commandant est venu faire ici. Sans doute que prévenu de ce qui s'y passait, Mr. De la Grenais l'a engagé à aller y apprécier l'esprit du pays, mais certes il n'est pas possible d'en trouver un dans des dispositions plus françaises, puisqu'on nous disait que comme Alger, on serait heureux de devenir une de nos colonies, et que le pays dans ce but seul s'affranchissait à ses risques et périls de la domination turque. Pour nous, je pense que nous serions absurdes de chercher à nous adjoindre de telles colonies, mais toujours est-il que dans une guerre européenne nous trouverions bien des pieds à terre dans la Turquie d'Europe. Il y a beaucoup de fond rationnel et probable dans ce que nous disait ces grecs, quoique j'admette moi parfaitement les vieux mots de Virgile *timeo danaos et dona ferentes* (30).

Mouillage de Salonique

6 août – le 2 dans la nuit nous avons quitté Volo, et le 3 au soir seulement nous avons pu sortir du golfe. Le 4 nous passions en louvoyant entre Skiatos et Seapillo ; enfin le 5 après avoir successivement aperçu les monts Pélion, Ossa et l'Olympe, nous mouillons devant Salonique à 3 heure du soir. Nous étions en Macédoine, à quelques lieues seulement de l'ancienne Pilla, partie d'Alexandre le grand.

Salonique, comme ville, présente un aspect fort singulier. Bâtie sur le penchant d'un coteau, elle offre un développement immense de murailles flanquées d'espèce de bastions carrés et découpés à la partie supérieure d'embrasures à dents de loup. La citadelle ou le château la domine, renfermé dans une triple enceinte. Toutes ces fortifications ne signifient absolument rien de nos jours pour la défense, et ses portes servent seulement à empêcher la nuit la libre communication de la ville avec l'extérieur, ce qui est fort ennuyeux pour les braves gens qui comme nous demeurent dehors. Toutefois, sur notre demande, le pacha nous faisait ouvrir les portes la nuit, mais il fallait qu'il fut prévenu d'avance.

Hors son habitation, son palais si l'on veut, de la rade on n'aperçoit que les toits en tuile des maisons, ce qui donne à la ville un aspect des plus sombre. Seulement trente deux minarets blancs et élancés percent à des intervalles inégaux ces masses brunes et produisent avec la ceinture des murailles un effet assez bizarre. La campagne ici est bien moins riante que celle de Volo, cependant la plaine est cultivée et des vignes et de beaux vallons se montrent dans la montagne.

Nous trouvâmes un bric turc au mouillage, qui arrivé depuis la veille avait annoncé la pacification de Candie et le départ des grecs sur des bâtiments anglais dit-on. Quoiqu'on ne voulut pas nous croire à Athènes quand nous annoncions en arrivant que la cause des insurgés était désespérée, je n'ai jamais douté moi que les renseignements qui nous étaient parvenus à la Sude ne fussent certains et que l'île allait bientôt être pacifiée ou du moins rentrer sous la domination du grand seigneur.

11 août – Je n'ai rien vu d'intéressant à Salonique. C'est une ville turque par excellence, avec ses bazars, ses rues étroites. Il y a bien une ou deux mosquées et un reste de portique romain, mais les premières n'ont de remarquable que l'originalité de leur architecture, et quand on revient d'Athènes ! Les autres antiquités que l'on rencontre çà et là sur tout le sol du levant n'offrent presque plus d'intérêt.

Population juive de Salonique

J'ai dit je crois que Salonique était une ville turque, je me trompe, elle est au contraire presque exclusivement juive, du moins pour sa population, qui compte un dixième au plus de musulmans, un dixième de grecs, et le reste israélite. Ils parlent tous espagnol et c'est là en effet que se sont réfugiés les juifs chassés d'Espagne par l'inquisition. Toutes les transactions commerciales ne peuvent se faire que par eux. Ils sont les courtiers obligés de tout négociant qui va à Salonique et qui est obligé d'accepter le premier d'entre eux qui se rencontre et se présente à lui sur le quai. Chose extraordinaire, il ne peut même le renvoyer que pour un méfait dûment constaté et de plus c'est celui-la même qu'il chasse qui lui fournit un remplaçant avec lequel il traite. Il y a entre ces braves gens une telle union qu'il est impossible de faire la moindre affaire en agissant différemment. Ce sont presque les daubachis de l'Inde.

Influences russe et française sur les grecs

J'ai fait ici une jolie partie de campagne chez Mr. Loir à environ deux lieues de la ville, et le reste du temps nous allions causer chez le consul Mr. Gillet où je dînai plusieurs fois. Il a cherché à nous faire changer d'opinion sur les grecs que nous avions vu à Volo, mais ses raisons quoique peut-être un peu plausibles sont bien loin d'être péremptoires. Il prétend que tous les grecs sont bien plus portés pour les russes que pour les français et il s'appuie sur la similitude de leur religion et sur ce que les schismatiques abhorrant le catholicisme nous ne sympathiserions jamais avec eux. Je crois à l'influence que la religion exerce sur les population grecque ; je crois que ce que la France a fait avec tant de générosité pour eux pèserait fort peu dans la balance s'ils avaient le moindre intérêt à s'en séparer, et d'abord pour mon compte, je n'admets pas de reconnaissance pour les services rendus d'une nation à une autre, mais je crois aussi que les grecs, du moins les grecs influents, les hommes qui donnent un corps aux masses, sont loin d'aimer les russes et qu'ils ont intérêt à admettre plutôt le patronage de la France. Je les connais bien, nous disait-il, je ne suis pas le seul ici à avoir ces idées et je vous assure qu'ils n'hésiteraient même pas entre les turcs et les français, toujours à cause de la religion. Mais alors comment se fait-il que nous les trouvions parlant français, du moins en apparence ? Quel intérêt ont-ils à le paraître ? Pourquoi l'influence russe se montre-t-elle moins malgré les sommes considérables que le gouvernement met à la disposition de ses agents, tandis que les nôtres n'ont pas un sou pour cela. Ce qui n'empêche pas les idées françaises de germer. Non, je vois que Mr. Gillet à Salonique où il est depuis longtemps ne peut pas rallier dans ses salons tous les grecs comme le consul de Russie, mais c'est que celui-ci, par ordre ou non, a épousé une grecque, c'est que sa femme a des liaisons de parenté et d'amitié avec tous ses compatriotes de la classe élevée de Salonique, c'est que là on parle grec. Je crois donc que Mr. Gillet étend un peu loin les effets de ces liaisons. Il y a un peu d'esprit de localité, de coterie dans son affaire, car je ne puis croire moi qu'en 1841 l'esprit religieux seul puisse faire qu'une nation qui s'éclaire agisse contre ses intérêts.

Les effets de l'incendie de Smyrne – l'agrandissement depuis 1829

Le 12 nous quittâmes Salonique et le 16 au soir nous mouillâmes à Smyrne après avoir pendant la nuit jeté un pied d'ancre sous les mamelles en dehors du château. Nous avions su à Salonique le terrible incendie qui venait de dévorer sept ou huit mille maisons à Smyrne, plus de la moitié de la ville. Et en effet, à notre arrivée, toutes les parties hautes depuis les bazars ne présentaient plus que des ruines. Mais depuis que j'avais vu cette ville elle s'était

considérablement accrue dans la plaine vers le Coulat. On était venu bâtir dans la mer et de belles maisons s'étaient élevées là où il n'y avait autrefois que quelques cases en bois.

A mon arrivée je trouvai trois lettres de ma femme. Quelle délicieuse aubaine ! Depuis Athènes je n'en avais pas reçu, mais toutes avaient passé encore par Alexandrie. Ces sots employés des postes de Marseille ne peuvent pas se donner la peine de lire les adresses des lettres qu'ils expédient. Les cinq premiers jours de notre mouillage à Smyrne je ne mis pas pied à terre. J'étais indisposé et ma foi, je n'avais pas grand-chose à y voir. Toutefois le 21, je fus promener avec Bosbo que j'ai rencontré ici, second de *l'Alcibiade*. Je trouvai la ville bien changée. C'est maintenant, du moins dans la partie basse, dans la partie des consulats, une ville toute européenne. Je n'ai reconnu que la rue des roses, encore beaucoup de maisons y ont-elles été rebâties, et puis les femmes y fourmillent aujourd'hui, du moins c'est ce qui m'a paru. Il est vrai que nous n'en avons pas vu depuis longtemps, et de fait, je crois qu'autrefois elles ne se montraient pas autant le soir.

Nous promenâmes longtemps. Je ne fis aucune emplette parce que je trouvai que je n'en avais pas le temps et je revins à bord un peu fatigué, mais enchanté d'avoir revu la ville au séjour de laquelle nous aspirions tant autrefois dans le levant.

Je ne rencontrai pas non plus d'arménien, il paraît qu'ils ont légué aux juifs le courtage et le commerce, ou bien ont changé de costume comme ces derniers. Tout cela est maintenant européen, ce n'est plus cette ancienne diversité de costume qui prêtait aux bazars et même au quartier franc cet aspect oriental qui en faisait tout le charme et l'originalité. Ce n'est plus ma ville de Smyrne d'autrefois. S'y amuse-t-on autant ? Je n'en sais rien, je ne suis allé nulle part et ces messieurs de *l'Alcibiade* vivent comme des ours.

Nous apprîmes là par le bateau à vapeur *le Tancrède,* où j'ai retrouvé mon vieil ami de Brun qui le commande, l'arrivée de Mr. le contre-amiral la Suze à Athènes. Cette circonstance presse peut-être nos préparatifs de départ. Nous devons aller à Ourlac faire notre eau et de là filer pour France.

Nous partons pour France - appréhensions

25 août – Nous avons appareillé d'Ourlac ce matin et maintenant nous sortons du golfe. Nous voilà sur la route de France. Dois-je en être content ? Et cependant je me rapproche de tout ce que j'aime. Mais je tremble. Nous y arriverons trop tôt. Les désarmements, car on désarme cet hiver, ne seront peut-être pas commencé. Un congé, on ne m'en donnera pas et c'est cependant le but de tous mes vœux. Si nous allions partir de quarantaine au mois de septembre ! Cela est fort possible. Oh ! Je tremble. Nous arriverons trop tôt. Enfin, Allah kérin. Dieu est grand !!!

14 septembre 1841 – En partant d'Ourlac, nous avons été retenus à l'entrée du golfe de Smyrne par des calmes ou des folles brises qui ont duré trente six heures. Ensuite un vent favorable nous a conduit promptement devant Milo où nous devions déposer notre pilote, mais la mer était trop grosse, la brise trop fraîche, pour que nous puissions sans l'attendre fort longtemps y envoyer un canot. Nous fûmes mouiller dans la baie, et nous y restâmes jusqu'au lendemain matin au point du jour. Milo, du moins la marine n'a pas changé depuis que je ne l'ai vu en 1829. Peut-être y a-t-on cultivé quelques portions de terrain, mais de la rade, rien de tout cela n'est apparent et je n'ai pas pu mettre pied à terre.

Nous quittâmes ce port le 29 au matin, et nous n'eûmes pas trop de toute la journée pour en sortir. Nous trouvâmes entre les deux pointes ou ilots qui forment l'entrée de la baie une grosse mer avec une brise très faible droit debout qui ne nous permit de gagner au vent que

fort peu et après un pénible louvoyage. Enfin au coucher du soleil nous gagnâmes la haute mer.

Le 30 dans la soirée nous étions sous Lérigo Et le 6 septembre seulement nous aperçûmes le mont Etna et la Sicile. Toujours des calmes, toujours des brises contraires. Le 7 à trois heures de l'après-midi, nous virâmes de bord devant l'entrée du port de Malte. Depuis, jusqu'au 11, nous avons péniblement louvoyé sous la Sicile et le lendemain seulement, après avoir doublé Maritimo, nous avons mis en route et hissé des bonnettes pour la première fois, je crois, depuis notre départ.

La navigation de la méditerranée est bien certainement la plus ennuyeuse qu'il soit possible d'imaginer sous le rapport de la longueur des traversées, comparativement aux distances à parcourir. Du reste, longtemps habitué à celle de l'océan et ne me rappelant presque plus le séjour que j'ai fait dans ces parages ci, il est naturel qu'au premier abord j'en sois surpris, et que je me récrie sur les calmes et les changements de brise, mais quand je regarde mes anciens journaux, je vois bien clair qu'en 1828 et 29 il en était de même absolument. J'ai donc tort de ne pas patienter aujourd'hui.

Le 15, nous passions entre l'île d'Elbe et la Corse. Le 16 au matin nous laissions loin derrière nous la pointe nord de cette île, et le 17, nous étions encore retenus par des calmes ou de petites brises sous la côte de Piémont, devant Monaco, Villefranche et Nice. Puis dans la soirée les vents ayant passé au N.O., nous louvoyâmes près de l'embouchure du Var, sous Antibes. Cette côte du Piémont, ainsi que la frontière de France, sont charmantes. De hautes montagnes en partie couvertes de forêts, des gorges fortement dessinées, des rochers abruptes, au milieu de tout cela et un peu plus bas, d'immenses bois d'oliviers, des milliers de maisons éparses et ressortant comme des points blancs sur ce font vert. De nombreuses villes entourées de murailles sur la côte et de grands villages dans les vallons, rendent l'aspect de ce pays aussi délicieux que pittoresque du point de vue où nous étions placés, car nous pouvions en apercevoir plus d'une du même coup d'œil.

Dans la nuit, le vent de N.O. cessa, passa au N.E., et le lendemain matin, en prenant le quart, je me trouvai en dedans des îles d'Hyères, mais là encore, des calmes. Nous en atteignions cependant la rade dans l'après-midi, et nous y mouillâmes car le vent était toutefois tombé.

Quarantaine à Toulon

Le 19 avant jour, nous étions sous voiles et à 9 heures et demie, nous laissions enfin tomber notre ancre tout près du lazaret en rade de Toulon. Onze vaisseaux nous avaient apparu lorsque nous nous étions présentés à l'entrée de la baie. Onze beaux vaisseaux dont trois de premier rang. Les autres battaient la mer sur différents points de la méditerranée. Le lendemain *le Triton* et le *Marengo* rallièrent l'escadre. Ils revenaient de Marseille où ils avaient déposé des troupes prises à Alger.

Nous étions enfin en France, mais toute la journée fut triste pour moi. Le commandant en revenant de la consigne, où il était allé faire sa déclaration à la santé, ne nous apportait aucune lettre. Elles étaient, disait-on, retournées à Marseille d'où on allait les expédier pour nous chercher à Smyrne. J'étais furieux contre la poste et immédiatement j'écrivis au directeur de Marseille une lettre virulente. Elle fut expédiée dans la soirée et le vaguemestre, à son retour, m'en remis quatre dont deux de fraîche date qui m'attendaient à Toulon. On avait trompé le commandant le matin, c'était un dimanche, et il n'est pas étonnant que le facteur ou Mr. le commis de service n'ait pas voulu se déranger pour nous. Je fus contrarié de ma

précipitation à écrire à Marseille, mais j'étais si heureux des nouvelles que je recevais que je n'y pensai pas longtemps.

Dans l'après-midi, Bobinec était venu me voir. Ce brave Jules, je lui sais un gré infini de sa prompte visite. Il n'était plus sur *le Jemmapes*, il était passé sur *le Scipion* qui doit retourner à Brest avec cinq autres vaisseaux. Depuis assez longtemps déjà, l'ordre en est arrivé, mais plusieurs contre-ordres temporaires les ont jusqu'à présent empêché de partir. Oh ! S'ils pouvaient attendre que notre quarantaine fut finie. Si je pouvais rallier Brest avec eux … Ils vont y désarmer ou y recevoir de grandes réparations. Comme je serai heureux de trouver un embarquement sur l'un d'eux. Je sais déjà que monsieur Mallet ne s'y opposera pas, qu'il s'emploiera même pour moi dans cette circonstance. Mais encore faut-il que ces vaisseaux ne partent pas sous peu de jours. Du reste *l'Iéna*, qui doit faire partie de l'expédition est dans le port en réparation et ne sera pas prêt de sitôt, mais c'est monsieur Turpin qui le commande et j'ai bien peur qu'il n'obtienne de rester dans la méditerranée si son vaisseau est suffisamment réparé. En somme, je ne demande pas de congé maintenant et j'attends, Dieu veuille que je ne sois pas trompé dans mes espérances.

3 octobre 1841 – Notre quarantaine, que je puis bien considérer maintenant comme achevée, puisque nous devons être libérés le 8, s'est déroulée sans trop d'ennui, en préparatifs et en projet que nous faisons chacun pour l'époque où nous pourrions songer à débarquer ou à continuer la campagne, si elle convenait aux intérêts divers qui nous dominaient. Pour moi, je voyais avec joie que l'ordre de départ des vaisseaux pour Brest était indéfiniment ajourné. La presse avait beau déclamer contre le désarmement de la flotte, je pensais toujours que le projet d'en envoyer une partie dans l'océan serait suivi tôt ou tard. Il est impossible de se dissimuler, en effet que plusieurs des vaisseaux, surtout ceux dernièrement destinés pour Brest, ne soient en mauvais état, or les ressources du port de Toulon ne permettent nullement de leur donner des radoubs convenables. En admettant donc qu'on veuille conserver l'escadre, comme il est nécessaire de la réparer pour qu'elle puisse agir au besoin, il est indispensable d'en envoyer une partie dans les ports du nord qui seuls présentent des bassins en nombre suffisants pour que ce travail soit simultané. Toutefois on n'en parlait, on n'y songeait presque plus à Toulon, et moi j'attendais avec beaucoup de résignation.

Quelques mouvements assez insignifiants, arrivées ou départs, avaient eu lieu depuis que nous sommes en quarantaine. Ainsi le 21 nous avons vu entrer *le Triton* et *le Marengo* qui revenaient de porter des troupes sur la côte d'Afrique. Le 23 *l'Iphigénie*, capitaine Perrin, arrivait de Bourbon. Le 24 *le Diadème* mettait sous voiles pour Tunis où il allait remplacer dans la division le bric *la Montébello* que nous vîmes mouiller près de nous le 28. Enfin plusieurs gabarres ou bateaux à vapeur étaient entrés ou sortis.

Des vents d'est et de S.E., des pluies, du mauvais temps nous assaillaient maintenant que nous n'en avions plus besoin, maintenant qu'après avoir été contrariés vingt jours par des brises d'ouest, nous étions tranquilles au port. Toutefois, les intervalles de beaux jours permirent à le Bobinec et à la Gillardais de venir me faire quelques visites que j'appréciais au dernier point. On est si isolé en quarantaine, et puis nous causions de Vannes, de Marie, de l'espoir de retourner dans nos familles. Ces visites étaient charmantes.

Mr. Mallet demande pour moi le commandement d'un bateau à vapeur d'Indret

Le premier octobre, Mr. Mallet me montra la note qu'il envoyait au ministre sur les divers officiers du bord. Les miennes étaient excellentes, meilleures bien sur que je ne le méritais, et il y ajoutait pour moi la demande du commandement d'un des bateaux à vapeur en construction à Indret. Si on vous l'accorde, me disait-il, vous pourrez passer chez vous le

temps qu'on mette à l'armer, et vous aurez ainsi joui d'un long congé avant de reprendre la mer. Tout cela était certainement on ne peut plus flatteur et bienveillant, mais je ne compte guère qu'on lui accorde sa demande. Il a cependant certes fait ce qu'il a pu, et je lui en sais un gré infini, et puis c'est toujours une demande avec bonnes notes sur laquelle je pourrai m'appuyer plus tard. Que va-t-il nous advenir maintenant ? Que va-t-on faire de *l'Embuscade* ? Nous attendons, mais moi je suis bien décidé à la quitter pour un vaisseau. Là au moins, je pourrai profiter de la première embellie pour rentrer chez moi, tandis qu'une fois hors France sur la corvette, il n'y a plus moyen, il faut y rester, et alors les circonstances sont changées, on a mille raisons pour ne plus considérer vos services, on vous refuse tout ce que vous demandez.

16 octobre. Ouf !! … Je puis enfin respirer ! Mes seuls moments de repos après les ennuis et la fatigue de la journée du bord ne sont plus consacrés à un travail qui m'empêchait même d'écrire chez moi. Mes soirées sont libres enfin. Oh ! Il s'est présenté bien des circonstances majeures pour moi depuis la levée de notre quarantaine.

D'abord le 7, nous sommes venus mouiller en petite rade tout près de l'entrée du port, après avoir traversé l'escadre de l'amiral Hugon dont les vaisseaux nous dominaient de leurs poupes élevées, comme les édifices d'une ville dominent celui qui passe dans la rue. Nous passions fièrement avec une jolie brise, en souhaitant le bonjour à une foule de connaissances que nous apercevions sur les dunettes et aux fenêtres des grandes chambres. A 10h nous étions mouillés. Le soir nous affourchions comme si nous devions rester là au moins un mois.

Le lendemain 8, nous eûmes l'entrée, et le soir nous apprîmes une grande nouvelle qu'apporta le télégraphe et qui nous fit faire à tous, surtout au commandant, une triste grimace. L'ordre prescrivait de réparer en toute hâte *l'Embuscade* et de la disposer ainsi que *la Boussole* à faire une longue campagne dans l'océan. Je tremblai alors qu'on ne voulut pas me débarquer malgré que le commandant m'assurât que si je ne trouvais pas un remplaçant, il se contenterait d'un enseigne, et de Fourre Guibery surtout pour second. Il m'enjoignait en attendant de dépasser les manœuvres courantes, de caler les mats de hune et de tout disposer pour notre entrée prochaine dans le port.

Reprise du mémoire sur les pompes, dans l'espoir d'aller le soutenir à Paris

Quoique j'eusse confiance dans la bienveillance de monsieur Mallet et dans les secours qu'il m'apporterait lorsque je ferais des démarches pour débarquer, je n'en étais pas moins fort inquiet. Le soir, assis sur le canapé du carré, je réfléchissais aux obstacles que je pourrai rencontrer dans mon projet de quitter la corvette, lorsqu'il me vint une idée heureuse, c'était de mettre à profit un travail ébauché à bord de *la Gloire* et auquel je ne pensais plus depuis longtemps. Sur cette frégate j'avais imaginé de modifier notre système de pompe si incommode dans les circonstances graves à bord de nos bâtiments, de telle manière que tous les inconvénients qui s'y rattachent disparaissent tout à fait. Si je reprenais ce travail ? Si j'y mettais une dernière main en y ajoutant un plan détaillé pour qu'il fut mieux compris ? Si j'envoyais tout cela au ministre en le priant de m'autoriser à me rendre à Paris pour soutenir mon système devant le conseil des travaux ? Mon projet était rationnel après tout, on ne le rejetterait peut-être pas de prime abord, l'autorisation que je demandais pouvait bien m'être accordée, et j'avais à mon arc une nouvelle corde dont je pouvais me servir au besoin, et j'avais pour demander à rester à terre, une raison qui n'était plus celle donnée par tout le monde, d'un long temps d'embarquement, d'affaires de famille urgente, ... J'en fis part à Guibarry, il m'approuva tout de suite, le lendemain j'en parlai au commandant qui me dit qu'il présenterait mon travail au préfet, qu'il l'appuierait lui-même, le ferait appuyer par l'amiral, et je me disposai à m'y adonner et à y travailler d'arrache pied pendant tout le temps

que me laissaient libre les occupations du bord. C'était le soir seulement et quelquefois une ou deux heures après mon déjeuner.

Nous entrâmes dans le port le lendemain 9 octobre. Dans la journée, je descendis à terre chercher une chambre où je pusse travailler. Je couru tout Toulon et je n'en n'eus une que le lendemain. Les nombreux officiers de l'escadre les occupaient toutes. Je passai la soirée avec le Bobinec, nous faisions des projets magnifiques, enfin j'étais presque heureux d'avoir trouvé un moyen plausible d'échapper à la campagne de l'océan qu'allait entreprendre *l'Embuscade*. Quelle pouvait-elle être ? C'est ce que tout le monde ignorait.

Permutation avec un lieutenant du vaisseau l'Alger

Le 11 nous entrions dans le bassin pour que l'on visitât le cuivre et les fonds de la corvette. Ils étaient en assez bon état. Le lendemain un remplaçant se présenta pour moi au commandant, c'était Demarolles, lieutenant de vaisseau embarqué sur *l'Alger* avec Mr. Tavenay. Je ne souriais guère d'embarquer sous les ordres de ce capitaine de vaisseau qui n'est pas des plus polis. L'Alger n'était nullement destiné pour retourner à Brest, mais on ne parlait plus de ce départ. Je ne trouverais pas facilement un remplaçant qui convint à monsieur Mallet, surtout avec la campagne qu'il allait entreprendre. Il me promit de parler à Mr. Tavenay pour que celui-ci acceptât mon changement et mon débarquement dès que faire se pourrait. Les circonstances étaient graves pour moi. Je consentis donc à permuter avec Demarolles. Et puis j'avais mon travail sur les pompes pour dernière ressource. Enfin je restai en France où on finirait bien par donner des congés aux officiers qui y avaient droit. Toutefois. Comme je voulais présenter mon rapport au ministre sous les auspices de Mr. Mallet, je ne voulus accepter la mutation qu'après l'avoir terminé. Toutes ces clauses arrêtées, je me suis mis au travail avec une nouvelle ardeur.

Enfin j'ai terminé ce matin. Ce brave Jules m'a puissamment aidé dans la rédaction et l'adresse. Je suis allé le lire au commandant et je le lui ai remis ce soir même.

Ce pauvre Mr. Mallet est très contrarié, voilà tous ses officiers qui le quittent, même ceux auxquels il s'était le plus intéressé. Jaurè Guibarry le premier, pour lequel il avait demandé un grade qu'il aurait certainement obtenu après la campagne. Il s'en va, et bien sur il ne sait pas trop pourquoi, car toutes les raisons qu'il pouvait avoir il y a quelque temps n'existent plus. Mais c'est une suite de son caractère tout plein de puritanisme et d'un peu d'entêtement. Il a dit qu'il débarquerait, et il ne veut plus en démordre. Il a tort je crois, il passe sur un vaisseau à trois ponts, *le Souverain*, où certes il s'ennuiera à la mort, je le connais assez pour en avoir la certitude. Carpentier, lui, n'est pas regretté. Le docteur, c'est tout naturel, mais le commissaire du Bouillon, pour qui le commandant avait demandé de l'avancement, débarque sans l'avoir prévenu, par le seul motif non avoué, mais réel, que les traversées de la campagne que l'on va entreprendre seront trop longues. Monsieur Mallet en est furieux et demande avec insistance qu'il soit mis pour quinze jours à l'amiral. Du Bouillon est un excellent comptable, mais il n'a que l'esprit nécessaire pour l'être.

A bord du vaisseau Iéna

24 octobre – Me voilà au comble de mes vœux, je suis enfin embarqué sur un vaisseau qui retourne à Brest, sur *l'Iéna*, et nous avons l'espoir de quitter Toulon à la fin du mois.

Mon travail sur les pompes achevé, remis au commandant qui le lendemain le porta au préfet maritime, monsieur Parseval, je n'avais plus qu'à me présenter à la majorité pour être débarqué de *l'Embuscade* et être mis à la disposition de l'amiral Hugon qui me destinerait pour *l'Alger*. C'est ce que je voulus faire le 17. Je suis d'abord allé remercier Mr. Parseval des

notes favorables qu'il avait bien voulu ajouter à mon rapport en le faisant passer au ministre. Ensuite je fus trouver le major Mr. Matterer espèce de provençal renforcé qui me reçut très sèchement pour qu'un instant auparavant, l'ayant rencontré dans la rue, je ne lui avais pas cédé un trottoir duquel une charrette m'empêchait de descendre. Il me dit qu'il voulait bien ajouter foi à mes paroles, mais il se servit d'une tournure de phrase aussi alambiquée que risible pour me demander l'autorisation écrite de mon commandant et du préfet. Je perdis donc un jour par cette démarche infructueuse.

Le lendemain j'eus mon ordre de débarquer avec lequel je fus trouver l'amiral Hugon qui, lui, me reçut à merveille, s'estimant heureux d'avoir des officiers comme moi entrer dans la division … Bref j'embarquai sur *l'Alger* et je demandai à mon nouveau commandant de passer deux ou trois jours à terre pour remettre mon détail à de Marolles, puis je partis pour disposer mes effets à être transportés sur le vaisseau. Mes ordres étaient datés du 19 septembre. Ce jour même l'amiral Baudin venait prendre à Toulon la place de préfet maritime et Mr. Parseval rentrait dans ses fonctions de major général qu'il n'avait quitté que provisoirement.

Le soir, une foule d'officiers furent en émoi, une dépêche télégraphique donnait l'ordre de faire partir immédiatement pour Brest, *le Suffren*, *le Triton*, *le Jupiter* et *le Scipion*. *L'Iéna* qui sortait du port et n'était pas encore paré attendrait *le Neptune* revenant de Tunis avec la division le Ray, et ces deux vaisseaux suivraient les premiers sous le plus court délai possible.

Marine royale.

Port de Toulon

Conformément à l'ordre de M. le préfet maritime, il est ordonné à monsieur Pocard-Kerviler, Joseph-Marie-Vincent, lieutenant de vaisseau, de remettre le commandement provisoire de la 40ème Cie. permanente au lieutenant de cette compagnie, de débarquer de la corvette l'Embuscade, et de se rendre à la disposition de M. le vice amiral baron Hugon, commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée.

Le présent sera enregistré au bureau des revues.

Toulon, le 19 octobre 1841

Le capitaine de vaisseau, major général de la marine

Mirtterer.

Marine Royale

Escadre de Méditerranée Vaisseau l'Océan

Le Vice Amiral, commandant en chef l'escadre de Méditerranée, Ordonne à M. Pocard Kerviler (Joseph Marie Vincent), lieutenant de vaisseau, d'embarquer sur le vaisseau l'Alger pour y continuer son service sous les ordres de Monsieur le capitaine Tavenet.

M. Pocard Kerviler prendra le commandement de la 142ème compagnie permanente en remplacement de M. de Marolles, officier du même grade, débarqué.

Le présent ordre sera enregistré sur le rôle d'équipage de l'Alger et au bureau des armements et revues.

Vaisseau l'Océan, 19 octobre 1841

Escadre de la Méditerranée Vaisseau l'Océan

Marine Royale

Le Vice Amiral, Commandant en Chef l'escadre de Méditerranée, Ordonne à M.Pocard Kerviler (Joseph Marie Vincent) Lieutenant de vaisseau de débarquer du vaisseau l'Alger et de passer sur le vaisseau l'Iéna pour y continuer ses services sous les ordres de M. le capitaine Turpin.

M.Pocard Kerviler prendra le commandement de la 192ème compagnie permanente en remplacement de M. Lannier, officier du même grade, débarqué.

Le présent ordre sera enregistré sur le rôle d'équipage de l'Alger et de l'Iéna, et au bureau des armements de Rennes.

Vaisseau l'Océan, dix neuf octobre 1841

Cette dépêche inattendue me déconcerta complètement. La veille, je venais d'être placé sur l'Alger, et il me fallait faire de nouvelles démarches pour passer à bord d'un des vaisseaux partant. De quel œil l'amiral me verrait-il ? Comment me recevrait-il avec mon esprit changeant à la minute ? Et puis les vaisseaux allaient appareiller le lendemain ou le surlendemain, je n'avais pas encore remis mon détail. Si je demandai à passer sur le Scipion avec le Bobinec, Mr. Mallet ne trouverait-il pas mauvais que je le quitte aussi promptement, et je craignais de le désobliger par-dessus tout. J'étais comme une âme en peine. Jules, lui, était enchanté, sous deux jours on mettrait sous voiles.

Nouvelle permutation avec un lieutenant du vaisseau *l'Iéna,* qui rentre à Brest

Il y avait encore *l'Iéna*, mais on avait beau me dire qu'on se disputerait à qui prendrait ma place sur *l'Alger* pour ne pas aller à Brest, je ne me tranquillisai que fort peu. A 8 heures du soir je rencontrai Vincent qui me dit : mon brave, si vous voulez venir sur *l'Iéna*, voilà Garnier qui changera avec vous. J'accepte, celui-ci me prend au mot, et nous convenons du lendemain soir pour nous entendre et faire des démarches, car ce jour là je devais le passer à bord de *l'Embuscade* à remettre mon détail. C'était le 20, je m'y rendis de bonne heure et je travaillai toute la journée avec de Marolles. En sortant du port je rencontrai Cédaige et Defrance qui m'abordèrent furieux, en me disant que je leur avais promis il y avait plusieurs jours. C'était possible, mais alors ils étaient aussi froids pour changer que moi, il n'était nullement question de départ, et certes je ne comptais pas sur eux le moins du monde. La veille, me trouvant dans une position des plus critiques, j'avais donné ma parole, et je ne pouvais plus traiter en aucune manière avec eux.

Dans l'après midi Mr. Garnier m'aborde et m'annonce avec joie que notre affaire était arrangée, qu'il avait battu la rade le matin, qu'il avait fait toutes les démarches, que nos ordres étaient prêts et même expédiés à nos commandants respectifs. Je trouverai le mien sur *l'Iéna*, le sien était à bord de *l'Alger*. J'en étais d'autant plus content que je n'avais nullement eu à m'en occuper.

Le 21 je fus trouver monsieur Turpin qui m'accueillit en vieille connaissance et me remit ma lettre. Elle était datée du 19 pour ne pas compliquer les écritures. Le vaisseau allait en grande rade le jour même, je l'y suivis et le soir je prenais le service à bord.

A dix heures du soir, la division sous les ordres de l'amiral Cosy qui avait mis son pavillon sur *le Suffren*, appareillait pour Brest. Elle se composait comme je l'ai déjà dit du vaisseau amiral, du *Triton*, du *Jupiter* et du *Scipion*.

J'étais donc enfin débrouillé, si d'ici au départ, il ne survenait pas quelque contrordre, ce que je craignais par-dessus tout. Mr. Mallet que je vis dans l'après midi, m'avait presque reproché de n'être pas parti sur les premiers vaisseaux, en me disant que la remise de mon détail devait être fort indifférente pour moi, auprès d'un prompt départ, mais je tenais pardessus tout à ne pas le désobliger, et puis j'avais sur *l'Iéna* quelques jours devant moi.

Maintenant nous pressons nos préparatifs de départ et nous attendons impatiemment la division le Ray, qui a du partir le 13 de Tunis, puisse-t-elle arriver promptement !

25 octobre – La division le Ray a enfin mouillé cette après midi. Ce sont *le Neptune* avec lequel nous devons partir, *l'Hercule*, *le Trident*, *le Diadème*, et la frégate *l'Andromède*. Ce soir toutefois nous avons appris que notre départ ne serait pas immédiat comme on le prétendait. *Le Neptune* a cassé son gouvernail et il faut qu'il soit réparé ou changé. Le port demande quatre jours pour cette opération. Pendant ce temps on enverra à bord ses vivres, l'eau dont il a besoin, et tout ce qui lui faut pour reprendre la mer. Il partira de quarantaine,

monsieur le Ray est aussi dit-on malade, il quittera le vaisseau, c'est monsieur le Marout qui le remplacera.

Il fait mauvais temps ce soir, grand frais de S.E. On dépose les mats de perroquet, on mouille une ancre de veille, quel bon vent nous perdons !

31 octobre – Pas encore partis ! Et cependant nous n'attendons plus *le Neptune*. Mr. Turpin a demandé à se rendre seul à Brest, et une dépêche télégraphique doit nous apprendre si nous devons appareiller immédiatement. Dans cette expectative, nous sommes consignés à bord tous les soirs depuis trois jours. Quand donc arrivera-t-elle ? Avant-hier nous sommes allés mouiller tout à fait en tête de rade afin de pouvoir profiter de tout vent.

Hier 30, le commandant Mallet m'écrivit pour me prier de passer chez lui. Il devait me donner connaissance d'une dépêche ministérielle me concernant et relative à mon rapport sur les pompes. J'y cours ce matin et je lis cette dépêche qui m'autorise à me rendre à Paris lorsque le conseil des travaux s'occupera de mon projet. Il est bien temps maintenant. Toutefois je me présentai plusieurs fois pour voir l'amiral Baudin afin de lui demander copie de la dépêche, non pas que je veuille en profiter de suite, j'aime bien mieux aller à Brest qu'à Paris, mais plus tard je la trouverai si j'en ai besoin. Mes démarches sont inutiles, je ne puis rencontrer l'amiral. Alors Monsieur Mallet me donne sa lettre dont il n'a que faire maintenant qu'il y a répondu en me recommandant une seconde fois. Vraiment, il est pour moi d'une bienveillance extrême.

En rentrant ce soir à bord, je trouve une lettre de la préfecture qui m'engage à me présenter au cabinet de l'amiral le plus tôt possible.

1er novembre 1841 - Nous ne sommes pas encore partis dans la journée, et j'ai pu aller trouver l'amiral Baudin. Il m'a reçu en ancienne connaissance du Mexique, en ami, et il m'a assuré qu'il fera tout pour m'être utile. C'est bien aimable à lui, mais je sais ce qu'en prendre. Eau bénite de cour, il m'accorde ce que je lui demandai, et sa cour, son aide de camp obligé, me promet si nous partons le soir de m'expédier copie de la dépêche à Brest.

Traversée de Toulon à Brest

A 9 heures et demi, je rentre à bord. Encore aucune nouvelle, toutefois on attend ce soir ou demain une réponse par le télégraphe. A 6 heures le commandant est appelé à bord de l'amiral Hugon. Il y court, et nous envoie presqu'aussitôt l'ordre de préparer tout pour l'appareillage. La dépêche est enfin arrivée et nous pouvons partir. Les dispositions sont bientôt faites, mais, calme … J'en profite pour écrire à la hâte une dernière lettre que j'expédie par un canot de *l'Océan*. A 10 heures nous sommes sous voiles. Maintenant, vienne le vent, et nous sommes sauvés. Demain matin aucune dépêche apportant contre-ordre ne pourra nous atteindre. Oh ! Comme j'entreprends cette traversée avec joie, comme elle va être longue ! Je suis si impatient d'arriver.

9 septembre – Nous voilà par le travers du cap Finisterre, dans trois jours nous pouvons être à Brest, dans cinq je puis être à Vannes, chez moi, près de Marie. Mais le vent ne nous est plus si favorable, nous avons ce matin halé la bouline pour la première fois de la traversée. Il fait malheureusement un temps superbe, une jolie brise d'E.S.E. et nous sommes à deux quarts de la route. Toutefois comment espérer jusqu'ici une aussi belle traversée. Partis le 2, à minuit nous étions encore sous le cap Cépet, le 3 nous longions les Baléares dans le sud, le 4 nous nous trouvions sous Fromentéra, le 5 au cap de Gate, le 6 à Gibraltar, le 7 sous St. Vincent et le 9 nous voilà par le travers du cap Finisterre. Peut-on désirer rien de mieux ? Il est vrai que le vaisseau marche admirablement bien, nous avons eu des lochs de 13,5 nœuds,

mais qu'est cela sous un bon vent ! Il ne nous a jamais manqué, puisse-t-il nous reprendre encore pendant trois jours seulement !

14 novembre – Depuis le cap Finisterre, pendant deux jours, nous avons tenu le plus près et quelquefois même, nous ne portions plus en roulis. C'était la première fois depuis Toulon que les vents ne nous étaient pas favorables, mais la mer ne devint pas grosse, aussi ce temps ne dura pas. Le 11 et le 12 les vents varièrent du S.O. au N.O. et le 13 à deux heures du matin, nous aperçûmes le feu d'Ouessant. Nous mîmes alors en panne pour attendre le jour. A cinq heures et demie nous fîmes route sur les pierres noires près desquelles nous trouvâmes un pilote que nous prîmes à 8 heures trois quart. Enhardis par sa présence, nous forçâmes de voiles, nous guindâmes les mats de perroquet déposés la veille au soir, on para le gréement, bref, à dix heure nous mouillâmes en rade de Brest au milieu de la division Cosy qui n'était arrivée que la veille au soir et qui ne put communiquer avec la terre qu'une heure ou deux avant nous.

Notre traversée s'était ainsi effectuée en 11 jours tandis que les autres vaisseaux en avaient mis dix de plus. Nous recevions des félicitations de toute part. J'appris alors ce dont je me doutais dans le détroit, c'est que la division n'en était sortie qu'en même temps que nous.

Nous pûmes le jour même expédier nos lettres. Quelle agréable surprise elles vont causer à Vannes où on n'a du recevoir l'annonce de mon départ qu'il y a tout au plus cinq jours.

Le temps est affreux aujourd'hui, de violentes rafales de N.O. avec des grains de pluie et de grêle. *Le Jupiter* en prenant son corps mort casse ses grelins* et tombe sur *le Triton* auquel il fait quelques avaries. Certes il ne fait pas beau dehors, et grâce à la bonne marche de *l'Iéna*, nous supportons ce mauvais temps avec la plus grande tranquillité. Il n'en est pas de même du *Neptune* qui a du quitter Toulon 12 heures après nous et qui essuie maintenant cette bourrasque dans le golfe.

Ce soir je suis au comble de mes vœux. Le commandant a obtenu pour moi de l'amiral Cosy une permission de dix jours qu'il m'autorise à prolonger jusqu'au 10 décembre. J'ai vu seulement à Brest monsieur Riolay et madame le Breton. Je pars demain, quel délicieux départ ! Quelles douces jouissances m'attendent chez moi ! Les pieds me brulent maintenant sur le vaisseau.

A Brest avec Marie – Désarmement de *l'Iéna*

10 décembre 1841– Je suis rentré hier de permission. Me voici à Brest pour quelques mois, mais au moins je n'y suis pas seul. Marie est avec moi, j'y vivrai heureux et j'attendrai fort patiemment ou le désarmement du vaisseau ou son prochain départ pour demander un congé et retourner à Vannes. Le temps que je viens d'y passer s'est écoulé si vite, et puis aucun des projets que j'avais conçu n'a pu se réaliser. Il a fait un temps affreux pendant mon séjour dans le Morbihan, à peine une journée sans pluie et des vents violents dont je m'inquiétais fort peu après tout. J'étais si bien chez moi. Aussi n'ai-je pas fait de visites et ne suis-je sorti de Vannes que pour une seule course à Sarzeau voir ma tante.

Le 8 au soir, nous sommes partis pour Brest. Pendant mon absence, le 16 novembre, l'Iéna a pris un corps mort et dévergué toutes ses voiles. La misaine, le petit foc et l'artimon excepté. On a passé guinderesse de mats de hune, drisses de basses vergues, en un mot on a tout préparé pour recevoir les coups des vents de l'hiver.

Le 17 *le Neptune* est entré en rade et a mouillé dans l'après-midi. Comme je l'ai déjà dit, il était parti de Toulon douze heures après nous. Il a passé dans le nord des Baléares, et quand nous atterrissions à Brest, il n'était encore que par le travers de Lisbonne à quatre-vingt lieues

au large. Il a donc reçu dans le golfe toutes les bourrasques et les mauvais temps que nous avons essuyé depuis et pas immédiatement après notre arrivée.

Le 3 décembre on a congédié à bord seulement 232 hommes, tous ceux qui avaient trois ans de service. Ces congés divers sont justes et de plus ils nous présagent un peu de repos. Il n'est pas question de levée pour les remplacer, et la division de Brest n'a, dit-on, pas de matelots.

Le 14 on nous embarque 48 apprentis marins du recrutement en remplacement des hommes qui nous manquent et quelques jours après nous en renvoyons quatre vingt de la classe de 1834.

Le 20 les vents s'étant établis à l'est jolie brise, nous voyons appareiller l'expédition des mers du sud sous les ordres de l'amiral du Petit Thouars. *La reine blanche* et *la Triomphante. La coquette* part pour la côte d'Espagne, *la Danaé* pour Toulon.

Le 24, *l'Africaine* (capitaine Brindejonc) mouille sur rade arrivant des Antilles.

Le 25 *la Didon* (capitaine Fournier) met sous voiles pour Toulon.

30 décembre. Le 24, le commandant Turpin est parti pour Paris où il va épouser madame de Keréon, veuve d'un capitaine de vaisseau. Il doit être ici pour le 4 janvier, ainsi il n'a pas de temps à perdre.

Pendant tout le mois, le temps a été détestable, non que nous ayons éprouvé de violents coups de vent, mais des pluies presque continuelles. Cela n'a pas empêché l'amiral de nous retenir souvent à bord, et de nous faire faire de constants exercices comme si nous étions en rade de Toulon avec nos équipages complets et près à entreprendre une importante campagne. Ainsi nous avons envergué et dévergué des huniers, pris des ris, serré des voiles. Et puis des exercices du canon et du fusil. Nous qui n'avons dans la batterie basse que huit hommes par pièce.

Cependant le samedi, le dimanche et le lundi, et quelques autres jours, quand il a fait mauvais, j'ai pu descendre à terre. Nous faisons le quart à bord de sorte qu'il nous faut nous contenter de deux nuits bonnes sur cinq, mais lorsque je suis de service la nuit, je puis descendre le jour. Bref, ma pauvre Marie n'est pas trop longtemps seule, et puis la maison de madame le Breton est voisine et lui est toujours ouverte.

Le mois de décembre s'est donc écoulé sans trop de peine.

Documents officiels et traités

Joseph recopie à la fin de ce carnet les documents que lui montre le commandant Mallet : les lettres échangées avec le pacha, et le texte des traités.

Traduction de la 1ère lettre du commodore Napier à S.E. Boghos Joussouff bey (ministre des affaires étrangères)

à bord du vaisseau *le Powerfull*

22 novembre 1840

Excellence,

Cette lettre vous sera remise par un ancien ami de Méhémet-Ali, le capitaine Maunsell, qui est chargé de demander à son altesse qu'elle veuille bien consentir à rendre la liberté aux chefs druses du Liban qui furent appelés à Alexandrie dans le courant du mois de juillet dernier.

La majeure partie de ces malheureux furent arrêtés sur le simple soupçon d'avoir montré leur mécontentement, à l'instigation du dernier grand prince qui bientôt a déserté la cause de Méhémet-Ali, en disant que le gouvernement du Liban était loin d'être juste et modéré. Personne certes ne verra en ce moment d'un oeil favorable la prolongation de la captivité de ces émirs.

Le Liban est maintenant entièrement libre et en armes et ce mouvement étant pour ainsi dire accompli dans les autres parties de la Syrie, la montagne ne pourra jamais de nouveau retomber sous le gouvernement de son altesse.

Méhémet-Ali connait sans doute la volonté des puissances alliés de lui assurer le gouvernement héréditaire de l'Égypte. Que son altesse permette à un vieux marin de lui suggérer un moyen facile d'obtenir sa réconciliation avec le sultan et les autres grandes puissances de l'Europe.

Qu'elle consente finalement, gratuitement et sans imposer de conditions, à remettre la flotte ottomane et à retirer ses troupes de la Syrie. Les calamités de la guerre cesseront alors, et son altesse trouvera dans ses dernières années une ample et louable occupation en cultivant la vraie amitié et la paix et en jetant probablement les fondements ou plutôt en restaurant le tronc des Ptolémées.

D'après ce qui vient de se passer en Syrie, son altesse doit y voir combien peu on peut compter sur un pays dont les habitants sont mécontents du gouvernement. En un mois 6000 Turcs et une compagnie de soldats de marines ont pris Saïd, Beyrouth, défait les troupes égyptiennes en trois rencontres, ont eu en leur pouvoir 10 000 prisonniers déserteurs, ont fait évacuer tous les ports de mer et les passages du Taurus et du Mont-Liban, et cela en présence d’une armée de plus de 30 000 hommes. Depuis trois semaines Acre, la clé de la Syrie, est tombée au pouvoir de la flotte alliée après un bombardement de trois heures.

En continuant les hostilités son altesse me permettra de demander si elle se croit en sûreté en Égypte. Je suis son plus grand admirateur, je préfère être son ami que son ennemi. Dans le premier cas je prendrai la liberté de lui faire observer combien était peu probable qu'il conserve l'Égypte en refusant de se réconcilier avec le sultan.

L'expérience a montré que l'armée égyptienne en Syrie est mécontente, que tous les habitants du pays ne portent les armes que malgré eux, et si Ibrahim Pacha vient à être attaqué une fois par des forces turques supérieures et qui augmenteront toujours, il sera forcé peut-être de déposer les armes.

Que son altesse jette un coup d'oeil sur l'Égypte, tous les matelots sont mécontents. Le vice-amiral et plusieurs de ses officiers ont abandonné il y a peu de jours et se trouvent maintenant à bord de l'escadre britannique. Les troupes syriennes maintenant en Égypte désirent retourner dans leurs foyers. La solde des Égyptiens est arriérée et ils se lamentent pour leur famille, tandis que le 12 à 15 000 soldats de la même nation qui se trouve maintenant à Constantinople sont habillés, payés et organisés sous les yeux du sultan.

Que son altesse réfléchisse aux périls dans laquelle elle se trouverait si ces soldats étaient renvoyés en Égypte avec la promesse d'être licencié en même temps que le reste de l'armée.

Au moment de la défaite, son altesse reconnaîtra que l'Égypte n'est pas invulnérable. Alexandrie peut subir le sort d'Acre, et son altesse, qui pourrait maintenant saisir le moment favorable de fonder une dynastie, pourrait ne devenir qu'un simple pacha.

J'ai l'honneur …

Signé : commodore Napier

Réponse de son excellence à la 1ère lettre du commodore Napier.

23 novembre 1840

Monsieur le commodore,

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser par l'intermédiaire de mon ancien ami, le capitaine Mansuell, et je me suis empressée d'en mettre la traduction sous les yeux du vice-roi mon maître. Son altesse m'ordonne de vous faire connaître quel est particulièrement sensible aux bons sentiments dont elle a trouvé l'expression dans votre lettre.

Il me paraît impossible, M. le commodore, que vous ajoutiez foi au rapport malveillant du contre-amiral, et votre honorable caractère m'est un sûr garant du peu de crédit que doivent trouver auprès de vous la parole d'un homme qui, lorsqu'il a déserté de Constantinople, ne s'est pas fait faute de répandre sur la sublime porte les calomnies dont l'Égypte est aujourd'hui l'objet de sa part. À l'époque où les officiers de la marine ottomane avaient la faculté de quitter Alexandrie, le contre-amiral sollicita du vice-roi ma permission de rester en Égypte. En dernier lieu encore il eut sans difficulté reçu de son altesse l'autorisation de se retirer, mais il a préféré la désertion à une démarche franche et loyale, parce qu'il a cru voir dans la désertion un moyen de se réhabiliter. Il suffit de connaître la condition de cet officier pour apprécier à leur juste valeur des propos que je ne crois pas même devoir réfuter.

Les ordres de son altesse ont déjà prévenu vos intentions relativement à la mise en liberté des chefs druzes. Depuis longtemps, plusieurs de ses chefs avaient dû quitter la Syrie et s'étaient fixés au Caire. A la nouvelle du dernier événement ils sont venus de leur propre mouvement réclamer de son altesse la permission de se rendre au milieu de leurs compatriotes pour y agir dans l'intérêt de la cause égyptienne. Il y a une dizaine de jours, ils ont pris la route de Syrie. C'est à leur sollicitation que les chefs druzes qui avaient été précédemment exilés en Libye ont été également autorisés à rentrer dans leurs foyers et que l'ordre de leur

retour en Syrie a déjà été expédié. La réintégration de ces divers personnages dans leur patrie était déjà pour ainsi dire un fait accompli. Nos bonnes dispositions à leur égard se trouvent réalisées sans qu'il soit besoin de recourir à un échange.

Il était déjà venu à notre connaissance que les intentions des grandes puissances étaient de laisser à son altesse le gouvernement héréditaire de l'Égypte et sur ce point important le vice-roi attend encore une communication officielle. Son altesse n'en est pas moins reconnaissante de la proposition contenue dans votre lettre, car elle y voit une manifestation personnelle de vos amicales et conciliantes dispositions. Dans aucun cas son altesse n'a prétendu se mettre en opposition avec la volonté des cabinets de l'Europe. Vous n'ignorez pas, monsieur le commodore, qu'elle s'était déjà remise aux dispositions du traité qui lui concédait héréditairement l'administration de l'Égypte. Son altesse s'était seulement réservée de solliciter de la sublime porte la faculté de joindre à cette première concession le gouvernement viager de la Syrie, et cela parce le vice-roi avait la conviction que la Syrie entre ses mains pouvait encore offrir de grandes ressources à l'empire. Au lieu de répondre à cette demande, on est venu à des hostilités. Vous jugerez en votre impartialité monsieur le commodore, si les torts ont été du côté du vice-roi. Son altesse à la persuasion du contraire et reste convaincu que les grandes puissances lui rendent justice à cet égard.

Je réponds maintenant à ce qui concerne la restitution de l'escadre ottomane et l'évacuation de la Syrie.

Il n'a jamais été dans l'intention du vice-roi de retenir la flotte de son souverain, et elle n'a cessé de s'exprimer dans ce sens du jour même que les circonstances ont amené l'escadre du grand seigneur à Alexandrie. Il y a plus, lorsque Saray Bey a été envoyée en mission auprès de sa sublime porte, il a offert au nom de son altesse la restitution de la flotte qui était sur le point de mettre à la voile pour retourner à Constantinople, lorsque les hostilités commençant en Syrie sont venues ajourner l'exécution des ordres du vice-roi.

Quant à l'évacuation de la Syrie son altesse avait cru être en droit d'attendre de nouveaux ordres de la sublime porte. Vous savez monsieur le commodore comment il a été répondu à la demande du vice-roi, qui dès lors a cru devoir recourir à la médiation officielle de la France, manifestant ainsi l'intention d'entrer dans des voies de conciliation et le désir de voir mettre un terme à l'état de choses que son altesse a la conscience de n'avoir pas provoqué.

Pour le moment, les relations directes entre le vice-roi et le général en chef de l'armée égyptienne en Syrie sont interrompues par suite de l'agitation de ce pays. C'est dans le but seul de faire cesser les désordres et pour assurer les voies de correspondance entre l'armée et l'Égypte que le vice-roi vient de diriger sur la frontière un corps de troupes dont la mission est le rétablissement des communications.

J'espère monsieur le commodore que vous serez satisfaits des explications que le vice-roi m'a ordonné de vous transmettre, et que vous reconnaîtrez dans l'empressement que j'ai mis à répondre avec franchise à votre bienveillante communication une nouvelle preuve des sentiments pacifiques et conciliants du vice-roi mon maître.

Signé : Boghos Bey

2ème lettre du commodore Napier à son excellence Boghos Bey

le 25 novembre 1840

Je désire que votre excellence me fasse savoir si en m'instruisant que les chefs druzes ont été renvoyés au Liban, S.E. veut dire que tous les chefs druzes enlevés de la Syrie en juillet dernier sont retournés dans leurs foyers.

J'ai fait observer à votre excellence dans ma lettre d'hier, qu'il ne dépendait pas de ma volonté de suspendre les hostilités par mer, à moins que son altesse le pacha ne rende la flotte turque, et me donne immédiatement des ordres afin que la Syrie soit évacuée. Bien moins, je ne puis donner l'assurance pour l'interruption des opérations militaires, au contraire je suis tout à fait persuadé que les opérations seront continuées jusqu'à ce que les ordres soient donnés pour l'entière évacuation de la Syrie.

Je n'ai aucune connaissance des dépêches apportées par le dernier paquebot français et j'ignore aussi que le gouvernement français soit entré en négociation avec les puissances alliées. Je connais seulement que les puissances alliées ont recommandé à la porte de rétablir Méhémet Ali dans le gouvernement de l'Égypte, et le rendre héréditaire dans sa famille. Et je connais que rien ne ferait plus de plaisir au gouvernement britannique que de recevoir une lettre par le paquebot *l'oriental* avec l'annonce que des ordres ont été donnés pour que la Syrie soit évacuée et la flotte rendue.

Je puis me prêter aux idées de son altesse dans l'hésitation de faire ceci jusqu'à ce qu'elle reçoive officiellement la garantie des puissances alliées, mais en même temps je dois faire mon devoir.

Je désire beaucoup éviter une effusion quelconque de sang. La guerre et la maladie ont déjà fait assez, c'est pourquoi si son altesse veut donner immédiatement des ordres pour que la Syrie soit évacuée, en envoyant des transports pour recevoir ses troupes et consentir à mettre la flotte turque en État de mettre à la voile, je n'insisterai pas sur son départ pour Constantinople jusqu'à ce que le pacha soit garanti dans le gouvernement héréditaire de l'Égypte, et à ces conditions je consentirai à suspendre les hostilités.

J'ai l'honneur …

Signé : Napier, commodore

Réponse de S.E. Boghos Bey à la lettre ci dessus du commodore Napier en date du 25 novembre 1840

Monsieur le commodore,

Je viens de recevoir à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser aujourd'hui et je me suis empressé de la mettre sous les yeux de son altesse le vice-roi.

Conformément à ses ordres, je réponds aux différents paragraphes qu'elle renferme.

En ce qui concerne les chefs druzes, je vous répète monsieur le commodore que ceux d'entre eux qui habitent le Caire sont partis pour la Syrie, quant à ceux qui se trouvent encore en Nubie, l'ordre pour assurer leur retour à été déjà expédié ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, et je vous réitère l'assurance qu'au moment de leur arriver en Égypte, il serons complètement libres de se rendre dans leur patrie.

Pour ce qui touche à la flotte, son altesse a vu avec grand plaisir que vous adhériez à la proposition qu'elle a faite d'effectuer sa restitution aussitôt que la décision des puissances lui sera officiellement notifiée. Son altesse partageant avec sincérité le désir que vous émettez d'arrêter l'effusion de sang s'est décidé à mettre fin aux hostilités.

Mais comme vous n'ignorez pas que le transport par mer d'une armée qui entraîne avec elle une suite considérable en matériel, en chevaux, et en équipage offre de grandes difficultés et qu'il est surtout urgent de mettre un terme aux malheurs de la guerre, le vice-roi est prêt à ordonner à son fils Ibrahim Pacha de concentrer ses troupes pour se replier avec elles en Égypte, disposition qui sera transmise au général en chef par un officier égyptien accompagné si vous le jugez à propos, par un officier anglais accrédité par vous. Ibrahim Pacha se trouvera par ce moyen en mesure d'évacuer complètement la Syrie aussitôt que la décision des puissances sera connue.

J'ai l'honneur ...

Signé : Boghos Bey

3ème lettre du commodore Napier à son excellence

26 novembre 1840

Excellence,

Dans le dernier paragraphe de votre lettre d'hier, vous dites que le pacha donnera des ordres pour concentrer les forces égyptiennes en Syrie afin qu'elles puissent évacuer la Syrie aussitôt que la décision officielle des puissances sera connue. Je désire faire observer à votre excellence que les troupes égyptiennes sont déjà concentrées et que ma demande était l'évacuation immédiate de la Syrie.

Je mettrais à la disposition de votre excellence un bateau à vapeur pour conduire à Beyrouth l'officier que le pacha nommera, accompagné d'un officier anglais pour porter les dépêches de son excellence à Ibrahim Pacha. Il nous faut rien moins que cette démarche pour engager le commandant en chef à suspendre les hostilités.

Je suis...

Signé : Napier, commodore

Réponse de S.E. Boghos Bey à la dernière lettre du commodore Napier en date du 26 novembre 1840.

Je réponds à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser après l'avoir soumis au vice-roi mon maître.

Son altesse consent à réarmer la flotte de la sublime porte, à l'approvisionner, en un mot à la mettre en état de faire voile au premier moment pour Constantinople sous la condition expresse que vous-même monsieur commodore, vous avez posé, que ladite escadre restera dans notre port jusqu'à la notification officielle des puissances qui assurent à son altesse le gouvernement héréditaire de l'Égypte.

En outre et sur la demande formelle que vous en avez faite au vice-roi, son altesse enverra à Beyrouth au premier jour un officier de son palais déjà nanti de la commission avec les ordres nécessaires pour l'évacuation de la Syrie par Ibrahim Pacha son fils et toute l'armée.

Cet envoyé prendra son passage à bord du bateau à vapeur que vous avez mis à la disposition de son altesse et sera accompagné par un officier anglais jusqu'à sa destination et retour.

J'ai l'honneur de vous dire ceci par ordre de mon maître, avec une vive gratitude de vos soins et de votre délicatesse dans la solution de cet épineux différent, et je suis avec un profond respect ...

Signé : Boghos Joussouf Bey

Traité

Conditions conclues entre le commodore Napier, commandant la force navale de S.M. britannique devant Alexandrie d'une part, et S.E. Boghos Joussouf Bey, ministre des affaires étrangères de S.A. le vice-roi d'Égypte, à ce autorisé spécialement par son altesse, de l'autre. Faite et signée à Alexandrie le 27 novembre 1840.

Article 1er

Le commodore Napier, en sa qualité susdite, ayant porté à la connaissance de son altesse Méhémet-Ali que les puissances alliées avaient recommandé à la sublime porte de le réintégrer dans le gouvernement héréditaire de l'Égypte, et son altesse voyant dans cette communication une circonstance favorable pour mettre un terme aux calamités de la guerre, elle s'engage à ordonner à son fils Ibrahim Pacha de procéder à l'évacuation immédiate de la Syrie. Son altesse s'engage en outre à restituer la flotte ottomane aussitôt qu'elle aura reçu la communication officielle que la sublime porte lui accorde le gouvernement héréditaire de l'Égypte, laquelle concession est et demeure garantie par les puissances.

Article deux

Le commodore Napier mettra à la disposition du gouvernement égyptien un bateau à vapeur pour conduire en Syrie l'officier désigné par son altesse pour porter au général en chef de l'armée égyptienne l'ordre d'évacuer la Syrie. Le commandant-en-chef des forces britanniques sir Robert Stopford donnera de son côté un officier pour veiller à l'exécution de cette mission.

Article trois.

En considération de ce qui précède, le commodore Napier s'engage à suspendre de la part des forces britanniques les hostilités contre Alexandrie ou toute autre portion du territoire égyptien. Il autorise en même temps la libre navigation des bâtiments destinés au transport des blessés, des malades, ou de tout autre portion de l'armée égyptienne que le gouvernement de l'Égypte désirerait faire entrer dans ce pays par la voie de mer.

Article quatre.

Il est bien entendu que l’armée égyptienne aura la faculté de se retirer de la Syrie avec son artillerie, ses armes, ses chevaux, munitions, bagages et en général tout ce qui constitue le matériel de l'armée.

Signé : Boghos Joussouf Bey

commodore Napier

Copie de lettre de l'amiral Stopford à Méhémet Ali – traduction

princesse Charlotte, baie St. Georges

Beyrouth 2 décembre 1840

Altesse,

Il m'est bien pénible de connaître que le commodore Napier a signé une convention avec votre altesse dans le but de faire évacuer la Syrie par les troupes égyptiennes, convention qu'il n'était pas autorisé à faire, et qui ne peut pas être approuvée ni ratifiée par moi.

L'envoyé de votre altesse Abdel Amin Bey s'est consulté avec le général commandant les troupes pour connaître quel aurait été le meilleur moyen pour arriver auprès d'Ibrahim Pacha. Le général ayant des motifs fondés de croire qu'Ibrahim Pacha était déjà parti de Damas, puisqu'une grande partie de son armée avait quitté il y a quelques jours cette ville, se dirigeant au sud sur le chemin de la Mecque, (1) n'a pas pu garantir à l'envoyé de votre altesse un sauf conduit pour aller au delà de Damas. Il retourne par conséquent à Alexandrie après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour exécuter les intentions de votre altesse.

J'espère que cette lettre parviendra à votre altesse à temps pour empêcher le départ des bâtiments de transport que le commodore Napier m'annonce prêts à se rendre sur les côtes de la Syrie pour y embarquer une portion de l'armée égyptienne. Dans le cas que quelques uns de ces bâtiments soient déjà partis et arrivent ici, on les renverra à Alexandrie.

J'espère que cette convention faite à Zohat et sans autorisation, ne donnera motif à aucun nouvel embarras à V.A. Il n'y a pas de doute qu'elle doit avoir été faite par un sentiment d'amitié, quoiqu'avec une connaissance limitée de l'état des affaires en Syrie. Malgré cela, rien ne pourra diminuer mon plus ardent désir d'adapter promptement toutes les mesures qui seront dirigées à renouveler cette amitié et les sentiments qui, je m'en flatte, seront désormais rétablis entre l'Angleterre et V.A. et je me réjouis d'apprendre que la position de votre altesse avec les puissances alliées est maintenant en état de progrès.

J'ai l'honneur …

Signé : Robert Stopford, amiral

A S.A. Méhémet Ali, pacha, Alexandrie

(1) Méhémet Ali avait envoyé par la voie de terre le 11 novembre l'ordre à Ibrahim Pacha d'évacuer la Syrie et de rentrer en Egypte avec toutes ses troupes.

2ème lettre de l'amiral Stopford arrivée en même temps que la première

princesse Charlotte, devant Chypre,
le 4 décembre 1840

Altesse,

J'ai l'honneur de transmettre à votre altesse par l'entremise du capitaine Faushawe, capitaine de pavillon de mon vaisseau, l'autorisation officielle du gouvernement britannique, au nom des quatre puissances, pour conserver votre altesse dans le pachalik d'Égypte, à la condition que dans le terme de trois jours à dater de la communication qui lui en sera faite par le capitaine Faushawe, votre altesse consentent à rendre la flotte du sultan et à évacuer définitivement la Syrie.

Je prie votre altesse de me permettre de la supplier de prendre ces sérieuses conditions en considération. J'implore le tout-puissant pour qu'il imprime dans l'esprit de votre altesse toute l'étendue des bénéfices qu'elle ferait à ces malheureuses contrées en manifestant une prompte adhésion aux décisions des quatre puissances alliées.

Le capitaine Faushawe est pleinement autorisé à recevoir de votre altesse sa décision.

J'ai l'honneur etc.

signé Robert Stopford, amiral

à son altesse Méhémet Ali, pacha, Alexandrie

Traduction libre de la lettre de S.A. le vice-roi d'Égypte à S.E. l'amiral sir Robert Stopford commandant-en-chef des forces navales de S.M. britannique dans la Méditerranée.

Très honorable amiral sir Robert Stopford,

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez adressées, la première par l'entremise d'Abdel Amin Bey, qui avaient été chargé d'une dépêche pour mon fils Ibrahim Pacha, et la seconde par le commandant Faushawe, capitaine de pavillon de votre vaisseau amiral. Je suis charmé de l'amitié que vous me témoignez et je m'empresse d'agir dans le sens que vous m'indiquez dans votre dépêche officielle. J'adresse en conséquence une supplique sous cachet volant à la sublime porte, et pour que le contenu vous en soit connu, j'y joins la traduction en français. J'espère que ma condescendance sera approuvée par les puissances alliées, et en vous demandant la continuation de votre amitié, je me flatte que vos bons offices m'amèneront leur bienveillance.

17 chewal 1256 (11 décembre 1840)

Traduction libre de la lettre de S.A. le vice-roi à S.A. le grand vizir en date du 17 chewal 1256 (11 décembre 1840)

Altesse,

Le commodore Napier, commandant les forces britanniques devant Alexandrie, m'a prévenu par une lettre du 22 novembre dernier que les grandes puissances alliées avaient demandé à la sublime porte qu'elle m'octroie le gouvernement héréditaire de l'Égypte sous la condition que je tiendrai la flotte ottomane prête à être restitué et que je ferai retirer mes troupes de la Syrie.

Après une correspondance engagée à ce sujet avec le commodore Napier, ces conditions ont été acceptées, et une convention a été conclue et signée avec la perspective pour ma part que les faveurs de sa hautesse se répandraient sur moi. J'avais en connaissance déjà écrit à mon fils Ibrahim Pacha de se replier sur l'Égypte avec les troupes, les employés civils, et le matériel réuni à Damas, et un express avait même à cet effet été expédié en Syrie sur un bateau à vapeur anglais par les soins du commodore.

Maintenant, son excellence l'amiral sir Robert Stopford, commandant-en-chef de la flotte anglaise, me fait connaître par une lettre datée du 4 décembre courant devant Chypre, qu'il a reçu une dépêche officielle de lord Palmerston avec des instructions en vertu desquels il m'invite à faire soumission à la sublime porte en restituant la flotte ottomane et en évacuant la Syrie, Adama, Candie, l'Arabie et les villes saintes.

Toujours disposé à faire le sacrifice de tout ce que j'ai possédé et de ma vie même pour me concilier les bonnes grâces de sa hautesse, et reconnaissant de ce que par intervention des puissances alliées, la faveur de mon souverain m'est rendue, j'ai fait des dispositions pour que la flotte ottomane soit remise à cette personne et de telle manière qu'il plaira à sa hautesse d'ordonner.

Les troupes qui se trouvent à Candie, en Arabie et dans les villes saintes sont prêtes à se retirer, et l'évacuation en aura lieu sans délai aussitôt que l'ordre de mon souverain me sera parvenu. Quant à la Syrie et au district d'Adama, j'ai appris par une lettre d'Ibrahim Pacha datée des derniers jours du Ramadan et parvenue par la voix de terre qu'il avait dû quitter Damas le 3 ou le 4 chewal avec toute l'armée pour rentrer en Égypte. La Syrie est par conséquent évacuée en totalité et par là mon acte d'obéissance se trouve accompli.

Ces faits parvenant à la connaissance de votre altesse, j'espère qu'en les exprimant à notre souverain et maître, elle interviendra auprès de sa hautesse pour appeler sa faveur sur le plus ancien et le plus fidèle de ses serviteurs.

Signé : Méhémet-Ali

Traduction d'une lettre circulaire du divan de S.A. le vice-roi d'Égypte à tous les chefs d'administration de son gouvernement.

Comme le monde est soumis et susceptible de changement, il arrive quelquefois qu'on y souffre des guerres et des troubles, et d'autrefois on y jouit aussi de la paix et de la tranquillité et toutes ces choses doivent nécessairement suivre et seconder l'impulsion et les lois de la nature.

Si l'on veut pénétrer dans les causes des événements grands ou petits de ce monde depuis la création jusqu'à présent, on voit clairement que chaque chose doit avoir un but et une fin et que tous n'arrivent que par la volonté du créateur. Et que les oeuvres préparées et disposées par les créatures humaines ne peuvent avoir aucune influence ni aucun effet sur les événements de la nature. Mais Dieu fait succéder aux choses arrivées et connues des choses nouvelles comme chacun peut le voir facilement.

En preuve de cela, depuis que l'ordre des choses de la terre a été établi, on n'a jamais vu changer par elles les dispositions du ciel. Et pour cela se sont succédé plusieurs empêchements d'où sont nés des motifs de tranquillité générale. Ce sont des effets secrets et mystérieux.

Or c'est ce qui a eu lieu dans les affaires présente par l'arrivée à Alexandrie du commodore Napier, commandant la flotte anglaise dans la Méditerranée, qui ayant signifié à son altesse l'intention des grandes puissances européennes de laisser le gouvernement de l'Égypte en hérédité à son altesse et à ses fils et ayant demandé aussi que la paix fut rétablie, a fait une convention à cet effet. Son altesse a dénier accepter la proposition qu'on lui a présentée pour épargner le sang des musulmans et pour assurer la tranquillité aux âmes de ses sujets et de tout son peuple, afin qu'ils puissent exercer leur métier et leur profession, s'occuper de leur commerce et de la culture de la terre.

Un ordre a été envoyé à son altesse Ibrahim Pacha pour évacuer la Syrie en se retirant en Égypte avec toute l'armée égyptienne.

Maintenant on envoie cette lettre circulaire à tous les chefs de l'administration et du gouvernement pour qu'ils aient connaissance de tout ce qui s'est passé.

Signé : Boghos Bey.

Lettre des négociants de Liverpool à S.A. Méhémet-Ali, pacha d'Égypte.

Nos soussignés, maire, banquiers, négociants et habitants notables de la ville de Liverpool, prenons la liberté de présenter à votre altesse le tribut de notre admiration et de nos vifs remerciements pour la protection que votre altesse ne cesse d'accorder, depuis nombre d'années, à ceux de nos compatriotes qui ont eu à traverser ou à habiter vos états.

Altesse, ces sentiments d'admiration et de gratitude que nous vous exprimons ont encore acquis une nouvelle force par votre belle conduite dans l'occasion toute récente, lorsque, prenant à cœur les intérêts du commerce et la sécurité des voyageurs, vous avez daigné avec une magnanimité digne de la politique la plus éclairée, permettre que les malles et les passagers continuassent à traverser librement vos pays en présence de circonstances qui le plus souvent brisent les liens qui unissent la société des hommes.

Votre altesse s'élevant ainsi au-dessus des règles trop générales dans pareille position, a donné un bel exemple aux autres souverains, et a en outre acquis les droits sacrés à la reconnaissance du monde civilisé.

Puisse votre altesse continuer longtemps à gouverner en paix les fertiles contrées qu'elle a sous sa domination ! Puisse-t-telle, en appliquant toute l'énergie de son esprit supérieur à la constante administration de ses états, vivre de longues années entourées de gloire et de félicité!

C'est le vœu le plus sincère que nous formons.

Suivent les signatures.

Réponse à la lettre précédente.

Messieurs,

Son altesse le vice-roi d'Égypte ordonne au soussigné de faire connaître au maire, banquiers, négociants de la ville de Liverpool, que leur adresse lui est parvenu.

Les expressions contenues dans cette adresse aux réjouit le cœur de son altesse. Elle accepte les vœux exprimés et agira de son côté pour leur réalisation. Le commerce et les voyageurs trouveront toujours dans les pays gouvernés par son altesse une protection efficace, car elle est le type de la civilisation chez toutes les nations. En s'y rangeant strictement, même aux époques difficiles et lorsque ses intentions étaient méconnues, son altesse a été fidèle à ses antécédents et a donné une leçon à ses officiers et aux peuples qui les rattachera toujours aux nations policées pour l'intérêt commun. Sur les regrets que son altesse éprouve de ne pas pouvoir réaliser tout le bien qu'elle conçoit, la providence permet que quelques consolations vienne se placer comme une borne salutaire.

L'adresse des Maire, banquiers, négociants et habitants notables de la ville de Liverpool est de ce genre, et le soussigné est chargé de témoigner la grande satisfaction qu'en a ressenti son altesse, ainsi que de leur exprimer sa reconnaissance.

Signé : Boghos Bey

Alexandrie 24 mars 1841.

Station de Lisbonne

à bord du vaisseau *l'Iéna*

Janvier 1842 – Avril 1842

Les premiers 15 jours à Brest avec Marie

15 janvier 1842 – Je suis enchanté de ces premiers quinze jours. D'abord, j'ai changé de logement. Nous avions pris un troisième étage au café Parisien, et le voisinage n'était pas des plus agréables. Maintenant, nous sommes casés dans la rampe au premier étage, ce qui est bien plus commode.

Monsieur et madame Turpin sont arrivés de Paris le 3, et à bord, le service a été repris dans toute sa rigueur, qui s'était un peu relâchée pendant l'absence de notre digne chef.

Dans les premiers jours du mois, le temps s'étant mis au frais, un rhume assez fort que je gardais depuis quelques temps m'a fait beaucoup souffrir le cinq, de sorte que je me suis décidé à capituler avec le vaisseau et à me soigner chez moi. Le commandant me l'a accordé sans peine, et depuis dix jours je suis renfermé comme dans une boite à cachou mais cette résolution ne manque pas de charme, je ne suis pas seul, j'ai imaginé quelques petites occupations, et j'avoue que je m'abonnerai encore pour longtemps à cette séquestration. Toutefois, quoique je ne sois pas encore parfaitement guéri, pour ne pas paraître trop paresseux, je retourne à bord demain, et je vais reprendre mon service, ce que je trouve fort ennuyeux : on est si bien chez soi !

Considérations sur l'entretien des navires et sur la marine.

Des six vaisseaux de l'amiral Cosy, trois sont dans le port : *le Suffren*, *le Jupiter* et *le Triton*, ils y sont rentrés successivement. Les deux premiers ont déjà passé au bassin, et réarment, le troisième attend une marée assez forte. Au tour du *Neptune* maintenant, puis viendra le notre ou bien celui du *Scipion*, très probablement dans les premiers jours de février. Serons-nous simplement visités comme les autres, réparés à fond, ou désarmés ? C'est ce qu'il est fort difficile de prévoir. On dit que nous pouvons encore tenir la mer, c'est à dire la rade de tête, que nous sommes au moins pour deux ans. Cette opinion est fort modéré, je suis persuadé que *l'Iéna* resterait bien encore au mouillage cinq ou six années sans couler à fond, mais serait-il susceptible pendant ces deux ans de vie qu'on lui accorde de prendre la mer dans une circonstance quelconque, c'est ce dont je doute maintenant. Les ingénieurs prétendent que si une fois on met hache en bois, c'est un vaisseau à condamner. Exagération bien sur, je ne le crois pas si mauvais, et comme il a d'excellentes qualités que les nouvelles constructions n'atteignent pas, il me semble qu'on devrait lui faire un bon radoub*, et qu'il durerait encore. Mais pour cela, le désarmera t-on ? Car ce radoub durerait encore trois ou quatre mois. Le commandant est tout à fait contre ce système, et cela est naturel. Toutefois je prétends que c'est ce qui pourrait être fait de mieux, non seulement pour *l'Iéna*, mais pour les deux tiers de nos vaisseaux.

Dans mon opinion, des vaisseaux et une escadre ne font pas maintenant, relativement à nos voisins bien entendu, la véritable force maritime de la France. L'Angleterre n'est plus qu'un formidable banquier dont en cas de guerre il faut faire protester les billets sur tous les points du globe. C'est donc par une guerre de corsaire, de frégates, qu'il faut la ruiner. A quoi devraient alors servir nos vaisseaux ? À faire diversion dans nos ports, par la force que l'ennemi emploierait à les bloquer, puis à instruire nos conscrits. Or pour de pareils armements il n'est pas nécessaire de s'y prendre longtemps d'avance. Notre escadre, si importante, si nécessaire selon bien des

gens pour que la France conserve en Europe le rang qui lui convient ; notre escadre, à la conservation intacte de laquelle les officiers généraux et supérieurs tiennent tant, au fond pour qu'elle leur donne les moyens de remplir les conditions exigées pour obtenir un grade supérieur, n'est selon moi qu'un lourd fardeau que l'on fait supporter au pays et dont on s'efforce de lui en dissimuler le poids avec de grands mots de dignité nationale , de prépondérance maritime, … Ce sont des millions retirés inutilement du budget, tandis que nos ports manquent d'approvisionnements et de moyens, même pour réparer promptement cette escadre. Si l'on veut être plus prêt à entreprendre une guerre que nous ne le sommes maintenant, eh bien ! Que l'on arme vingt frégates et que l'on fasse entrer tous nos vaisseaux dans les ports. Là ils seront réparés, maintenus en état, et hâlés sur le chantier s'il le faut. Tout sera prêt pour un armement nouveau en matériel et nous auront une escadre au besoin, et nous ne paierons pas vingt millions par an des vaisseaux inutiles.

Le 18, *l'Atalante* met sous voiles pour Toulon où elle porte des hommes à l'escadre de la méditerranée. Brest conserve toujours sa position d'entrepôt de matelots.

Le 20, *le Suffren* réparé vient en rade et l'amiral Cosy y arbore son pavillon. *Le Neptune* changea tout le jour de mouillage pour lui faire place. Le 21, il entre lui même dans le port.

Le 27, je dîne chez l'amiral et là j'apprends de Rosamel, son chef d'état major, que nous irions dans l'arsenal avant *le Scipion* ; très probablement le lundi 7 février. Cette nouvelle me fait le plus grand plaisir. Toutefois l'autorité n'en dit rien à bord, et nous ne prenons aucune disposition.

10 février 1842 - *Le Jupiter* sort réparé du port où se trouvent encore *le Triton* et *le Neptune*. Ce n'est plus nous maintenant qui remplaçons le vaisseau sorti, c'est *le Scipion*. On a du écrire à Paris pour savoir ce qu'il convient de faire de *l'Iéna*, si l'on doit le réparer à fond, ou ne pas y toucher, et on attend la réponse.

Marie et les bals

Le carnaval s'est passé pour moi sans bals ni soirées ; mais je suis loin de m'en plaindre. Celles que je passai chez moi auprès de Marie étaient bien préférables. Plusieurs fois je l'ai engagé à se présenter dans le monde et à prendre sa part de ces plaisirs si recherchés par toutes les femmes de son âge. Elle a constamment refusé et ses raisons étaient si bonnes, si pleines de sens, si convaincantes, qu'il m'eut été impossible d'insister. Elle abondait d'ailleurs dans mon sens, car il y a fort longtemps que les bals où j'ai assisté n'ont fait autre chose que m'éblouir la vue un instant. Le carnaval toutefois m'a été fort agréable, car le commandant n'ayant, pendant qu'il a duré, passé que fort peu de temps à bord, nous dédoublions nos quarts Mallet et moi, et je gagnai ainsi une ou deux nuits.

Le 15, *le Scipion* entre dans le port, et le 19 *le Triton* vient en rade. Il reste donc encore une place pour nous, quand irons-nous l'occuper ? Le Bobinec après bien des démarches longtemps infructueuses a fini par être débarqué et remplacé sur son vaisseau. Bien plus, le 18, il a pu partir pour rejoindre son port à Lorient, et a réussi à rallier avant moi et je le regrette bien sincèrement.

Annonce de départ pour Lisbonne

20 février - Jour néfaste ! En arrivant à bord ce matin, nous apprenons qu'hier soir le préfet maritime a fait appeler le commandant pour lui communiquer une dépêche télégraphique concernant le vaisseau *l'Iéna*. Un instant après Mr. Turpin nous fait connaître qu'il a l'ordre de se tenir prêt à partir pour Lisbonne sous quatre ou cinq jours. Quel coup de foudre pour moi et ma pauvre Marie ! Dois-je essayer de débarquer, de changer avec quelqu'un ? Dois-je rester sur *l'Iéna* et suivre mon étoile ? Je suis dans la plus grande indécision et cependant il n'y a pas de temps à perdre. Toutefois il me semble impossible que nous soyons prêts le 26 comme on le prétend. Ma pauvre femme a reçu cette terrible nouvelle avec plus de courage et de résignation que je ne l'aurai cru. Elle ne sait pas résister au sort qui nous poursuit et elle me conseille de ne pas chercher à détourner le coup qui nous frappe, de peur d'en recevoir bientôt un autre plus cruel.

Imprécations contre la marine

25 février - Ma détermination est prise, je suis la fortune du vaisseau *l'Iéna*. C'est bien dur ! J'étais si heureux encore il y a huit jours. O marine ! Détestable métier dans lequel une simple dépêche télégraphique nous fait abandonner à l'instant tout ce qui nous est cher pour aller peut-être au bout du monde, et cela en pleine paix, lorsqu'autour de nous tout jouit du plus profond repos. Et si encore nous retirions un avantage quelconque de ces longues campagnes, mais non, aucun droit à l'avancement, aucune augmentation de solde, mais bien une vie rude au milieu de braves gens que souvent nous connaissons trop, nos camarades, et dans des pays où tout le monde nous est étranger. Oh ! Que la plus modeste indépendance est belle auprès de cette sujétion. Et ce n'est qu'après vingt cinq ans de ce service qu'on a droit à 12 ou 15 cent francs de retraite. Comme il faut en avoir besoin !

Nous allons à Lisbonne. On prétend que nous n'y serons pas longtemps. C'est probable, et que nous reviendrons dans le courant de l'été à Brest sans doute, à moins que les demandes du commandant ne prévalent au ministère sur la destination future du vaisseau qui est vieux, arrivé depuis six ans et que son port réclame. Maintenant les autres vaisseaux de la division Cosy sont réparés. Ils sortent du port les uns après les autres. *Le Scipion* le plus mauvais reçoit une refonte presque complète, que va-t-on faire de ce bâtiment ? Peut-être aura-t-il une destination pire que la notre ! Et puis si j'avais demandé à changer, et si le vaisseau sur lequel j'aurai trouvé un remplaçant était venu à partir lui même, comment ne plus le suivre lui, comment demander encore à le quitter. On n'accorde pas de congé, et je reste en attendant des temps meilleurs. Marie va retourner rejoindre son père et mes sœurs. Puisse-t-elle venir bientôt me retrouver à Brest. Oh ! Alors je demanderai un congé envers et contre tout, j'aurai deux ans d'embarquement.

1er mars 1842 - Nous étions prêts à partir le 26 février comme le commandant l'avait promis à l'amiral. Madame Turpin s'était mise en route pour Paris le 25 ; nos embarcations étaient à bord, nos voiles enverguées, notre complément d'équipage arrivé le 24. Mr Conseil, capitaine de corvette, Dupont, enseigne de vaisseau, Le Gris, chirurgien de 2ème classe, venaient d'être embarqués, il ne nous manquait à l'état-major que de Horgne, en permission, et auquel on avait écrit de rallier au plus vite. Mais les vents au S.O. ne nous permettaient pas de sortir et l'amiral laissait tous les soirs l'état-major descendre à terre jusqu'à dix heures.

Marie s'est installée chez sa cousine Riolay. Chaque jour elle me fait ses adieux, pauvre amie ! Mais le lendemain je la revois encore. Puissent les vents nous retenir ainsi longtemps !

A terre, on veut me faire entrevoir un contre-ordre possible, car la révolution est terminée au Portugal, et nous arriverons là comme mars en carême. Mais le commandant a reçu ses instructions, il commande la station, il a dit-on des lettres closes, les journaux parlent du vaisseau *le Souverain* parti de Toulon pour la même destination, il n'y a plus de contre-ordre possible, au premier bon vent, il faut partir.

Nous apprenons aujourd'hui que *le Neptune* vient d'être mis définitivement en commission de port, trois compagnies en débarquent. *Le Triton* reste en commission de rade. Que je serai heureux si j'étais embarqué sur un de ces bâtiments ! Peut-être désarmerons nous nous autres, peut-être ne serons-nous pas longtemps à Lisbonne.

En route pour Lisbonne

8 mars – Nous sommes en mer depuis quatre jours et à peu près par le travers du cap finistère. Les vents d'O. et de S.O. qui depuis le 26 arrêtaient notre départ, ont passé à l'E et au S.E. tout juste assez de temps pour nous faire prendre le large et nous mettre dans le golfe à cinquante lieues de Brest.

Le 3, le vent du large soufflait encore bon frais, lorsque le 4 au matin, il passa au N.E. faible d'abord, temps couvert avec de la pluie. Il fraîchit dans la matinée, mais personne ne comptait sur un vent de N.E. ainsi établi. Cependant le baromètre montait, et à 10 heures, l'amiral nous fit le signal d'appareiller. Le bateau à vapeur *le Pluton* chauffait depuis le matin pour nous donner la remorque au besoin. A 11 heures, la frégate l'Africaine (capitaine Brindejonc Tréglaude) qui nous accompagne à Lisbonne mettait sous voile, et nous même à midi, nous filions notre corps mort, et nous hissions le grand foc.

Mr. Jollivet avait eu le matin la complaisance de mettre son canot à ma disposition et j'avais eu le temps d'écrire quelques mots d'adieu à ma pauvre Marie qui, quand elle l'a reçu, n'a déjà plus vu le vaisseau sur la rade. Oh ! Comme ce départ m'a été dur et pénible.

Pendant vingt quatre heures seulement les vents se maintinrent de la partie de l'est et nous permirent de nous élever malgré la grosse houle que nous trouvions dehors ; mais déjà le lendemain ils étaient S.O. variables et ne remontèrent à l'O.N.O. que hier dans la journée. Nous avons seulement pu alors faire du sud. La mer continue à être très grosse. Le vaisseau qui se comporte parfaitement n'en est pas moins ballotté dans tous les sens par le roulis et le tangage, ce qui est fort loin de nous donner une navigation agréable. Jusqu'à présent nous n'avons pas encore eu tout à fait gros temps et nous patientons. La saison n'est du reste pas celle d'une navigation tranquille.

Entrée difficile dans le Tage

18 mars – Nous voici enfin mouillés devant Lisbonne. Je dis enfin, car j'ai cru un instant que nous n'y arriverions jamais. Depuis le 8, époque à laquelle ont commencé nos contrariétés de route, les vents se sont maintenus jusqu'au 13 à l'O. et à l'O.S.O., tombant souvent au S.O. avec des alternatives de beau et de mauvais temps. Or comme le commandant ne voulait pas s'approcher de la côte nord du Portugal à moins

de quarante lieues, nous prenions la bordée du large, et nous pointions N.O. contre une très grosse houle qui s'est fait sentir d'une manière constante pendant toute notre traversée. Cependant, force nous fut de nous rapprocher, et le 13 dans la nuit nous rencontrâmes les vents de N.N.E. qui règnent ordinairement sur la côte, et que nous aurions certes trouvé plutôt si nous ne nous étions pas tenus autant au large. Mais bientôt ils furent accompagnés d'une brume fort épaisse.

Le 14 au soir cependant, elle nous laissa reconnaître fort clairement le cap Roca sur lequel nous dirigions notre route. Il était un peu tard, le soleil se couchait, mais il s'y trouve un feu, la pointe de Coseaü en a un autre, ceux de St. Julien et de Bougie se voient parfaitement de là et certes nous eussions pu aller mouiller au moins à l'entrée du Tage. Nous prîmes le large. Le lendemain, la brume reparut. Nous courûmes le matin sur la terre mais nous n'en pûmes distinguer que les rochers sur lesquels brisait avec une violence extrême la grosse houle de N.O. Nous n'avions pas une bonne latitude à midi, et les courants portant généralement au sud dans ces parages, on put croire avoir été porté sur la côte du cap St. Michel. Un bateau de pêche que nous trouvâmes dans l'après midi nous assura que c'était bien le cap Iboca près duquel nous nous trouvions. Mais il n'avait pas de pilote. Il était 3 heures, nous prîmes encore une fois au large. Le lendemain 16, nous revînmes sur la terre ; elle était aussi embrumée que la veille et la brise nous manquait. Je crus décidément que nous ne pourrions pas atterrir. Cependant après midi, la montagne se découvrit de ses nuages, la brise fraîchit un peu, nous atteignîmes Coseaü et nous prîmes un pilote. Il nous dit immédiatement que nous pourrions entrer à cette marée, il fit gouverner sur Saint Julien, puis demanda les bonnettes. Mais la brise mollit bientôt, la mer brisait avec fureur sur les récifs de la passe et sur la côte. Le bonhomme parut perdre la corde, il craignait d'être pris en calme, il demanda à virer de bord, et à peine sous les autres amures, il fit mouiller, pour cela on vint vent devant ; le vent était tombé, le vaisseau avait à peine de l'air, on amura et on cargua les voiles, l'ancre tomba, atteignit le fond, mais la chaîne ne filait pas, nous évitions à cause de la marée l'arrière sur le récif. Alors pour s'assurer par des relèvements à terre que nous chassions et avant d'envoyer des hommes faciliter la sortie de la chaîne, on mouilla une autre ancre dont la chaîne ne fila pas plus que la première. Il fallait l'aider. Bref nous nous trouvâmes ainsi tenus sur deux ancres jetés tout près l'un de l'autre, ce qui n'a rien de très avantageux pour l'appareillage, pris en travers par une grosse houle, et roulant panne sur panne. Notre commandant n'était pas fier, le pilote ne paraissait pas plus fier que lui, ils ne se comprenaient nullement malgré tout ce qu'on avait pu créer d'interprètes. Bref, Mr. Turpin se crut dans une très vilaine position.

Le commandant m'envoie dans un canot porter ses dépêches à Lisbonne

Pendant la nuit, à trois heures du matin, il me fit appeler comme connaissant un peu la navigation du Tage, et me donna l'ordre de me rendre, dans un canot qu'on venait d'armer, à Lisbonne où je remettrai ses dépêches au ministre de France en lui demandant un pilote reconnu et un bateau à vapeur français ou anglais pour le tirer de là, si toutefois il s'en trouvait sur la rade. Je devais revenir dans la journée. Je partis, et sachant parfaitement qu'il faut raser le fort St. Julien pour donner dans la petite passe, je me dirigeai sur son feu. J'en étais encore assez éloigné lorsqu'une lame de fond fort grosse assaillit mon canot par le travers et faillit le chavirer. J'étais à la voile avec petite brise, j'amurai immédiatement, je vire sur bâbord me dirigeant sur la côte, l'arrière tourné à la lame et je fis forcer sur les avirons pour l'éviter. Cette manœuvre

ne me tira pas de danger ; bientôt plusieurs lames plus fortes vinrent encore m'atteindre. Cependant, j'estimais avoir fait du chemin, m'être beaucoup rapproché de la terre où j'entendais briser la mer avec fureur, et je craignis en continuant d'entrer dans le brisant même de la côte. La nuit fort noire m'empêchait de bien apprécier ma position et ma distance du rivage. Incertain si je me trouvais à l'amorce du récif où le courant de flot m'avait probablement porté, ou bien si je ressentais l'action de la lame qui se formait pour aller briser sur la côte, je pris le parti de gouverner en arrière sur le vaisseau pour me tirer de ce mauvais pas. Effectivement, je fus bientôt hors des lames et j'arrivai à bord sans avoir accompli ma mission.

Ma position n'eut pas été sans danger si j'avais persisté à entrer dans la passe, car incertain sur le point exact où je me trouvais, et le détroit n'ayant pas plus de deux encablures de largeur, si j'avais rencontré une lame qui eut déferlé sur moi, mon canot eut chaviré ou rempli et il nous eut été presque impossible de nous sauver. Je fus assez heureux pour qu'aucune de celles qui m'atteignit ne brisat quoi qu'elles fussent fort hautes, et je jugeai plus prudent de m'en revenir.

Au retour, le commandant m'approuva, seulement il me demanda pourquoi je n'avais pas mouillé pour attendre le jour quand j'eus trouvé la mer belle. Il avait raison, mais le canot que j'avais n'était nullement solide, et j'aurais eu plus d'une heure à attendre. Il me dit alors de me tenir près à partir au point du jour. Comme je montais de nouveau, il me fit appeler, me demanda ses paquets, et il se décida à ne plus envoyer.

A 8 heures, le 17, nous avions jusant*. Le commandant appareilla. Fort heureusement nos chaînes n'avaient pas pris de tour, nous pûmes facilement lever nos ancres l'un après l'autre. Le courant nous mettait dehors et cela très à propos, car après avoir mis sous voiles avec une jolie brise, le calme nous prit pendant assez longtemps. Notre position après tout n'était guère dangereuse où nous nous trouvions. D'abord le fond y étais excellent disait le pilote, beaucoup de bâtiments y mouillent, et puis on s'exagérait beaucoup la petite distance à laquelle nous nous trouvions du récif.

A midi, le flot devait commencer, et à onze heures et demie, après avoir contourné le banc, nous nous présentâmes à l'entrée de la grande passe avec une jolie brise. Mais bientôt le calme survint, de fortes risées qui précédaient le vent du nord que nous reconnaissions régner au large nous masquèrent, on se sauva bien vite, on prit le large et à midi un quart nous y courions encore, filant sept nœuds. C'était à penser que le commandant abandonnait la partie. Vingt minutes après, nous virâmes cependant de bord et nous arrivâmes tenter une troisième fois le passage. La brise était fraîche et fine, nous louvoyâmes entre les récifs ; à deux heures nous entrions dans le Tage, et à quatre heure et demie nous jetions l'ancre devant Lisbonne par le travers du palais des Nécessitades qu'habite la reine.

Opinion sur le mot marin appliqué au commandant

Pendant tout cet atterrissage et cette navigation de trois jours, Mr. Turpin fut insupportable, impatient autant qu'inquiet, il reprenait incessamment l'officier de quart, ordonnait dix manœuvres avant qu'une seule put être exécutée. Tantôt il lui reprochait de trop crier sur les maîtres et les quartiers maîtres, tantôt il le trouvait trop mou lorsque les hommes n'allaient pas. C'était à n'y pas tenir. J'ai bordé* par une jolie brise, trois ou quatre fois la brigantine pour venir au vent de deux quarts, et s'il

fallait arriver d'autant pour cinq minutes, elle était de nouveau carguée*. Ces mouvements répétés, et au moins inutiles dans la plupart des cas, entravaient souvent celle plus importante du brassiage et la compliquaient au dernier point. Nous avions toujours nos basses voiles à amurer ou à carguer pour le moindre souffle et je l'ai vu dire plusieurs fois d'orienter pour le vent, lorsque le peneau* en plume ne marquait même pas la direction.

Dans mon opinion, il n'est pas marin d'abord de manifester des craintes exagérées et souvent sans motif, et quand on les a, ne pas savoir prendre une décision. Et puis quand on l'a prise, de ne pas juger assez bien sa position, la mer et les vents, pour s'engager au calme ou avec de fortes brises dans des manœuvres de basses voiles. Du reste ce n'est pas la première fois que je vois monsieur Turpin à l'œuvre et surtout que j'entends apprécier par d'assez bons juges sa valeur comme homme de mer. Il est bien plus à sa place lorsqu'il installe le matériel d'un navire, et surtout lorsqu'il en passe l'inspection, que quand il s'agit de le manœuvrer en escadre ou pour entrer dans une rade dont la passe se trouve contournée et rétrécie par des récifs.

L'Africaine avait la veille franchi près de Saint Julien mais forcée de mouiller à cause du jusant, elle nous avait attendu longtemps au beau milieu de l'entrée, cependant vers midi hier, voyant que loin de chercher à y pénétrer nous courions à toute vue au large, elle poussa jusqu'à environ un mille de Bélem et y laissa de nouveau tomber son ancre puis lorsque le soir nous passâmes près d'elle, nous la vîmes appareiller et nous suivre.

Nous nous sommes placés au beau milieu du fleuve, suivant les habitudes du commandant, le plus loin possible de terre et de manière à ce que nos communications avec la ville soient aussi pénibles qu'incommodes.

La reine donne un prince aux portugais

Le 14 - Pendant que nous flottions incertain à l'entrée du Tage si nous pourrions être logés le jour même, nous entendîmes à midi des coups de canon provenant de salves qui se faisaient sur la rade ; mais on se salue réciproquement si souvent à Lisbonne, que nous n'y attachions aucune idée de fête. Cependant une fois dans l'intérieur du fleuve, nous vîmes des bâtiments pavoisés et nous sûmes bientôt qu'ils l'étaient et devaient l'être pendant trois jours à l'occasion des couches de la reine Dona Maria qui vient de donner un héritier présomptif au trône de Portugal. Nous apprîmes aussi que la veille à six heures du soir le vapeur de guerre français *le Ranvier* était parti d'ici pour annoncer cette nouvelle en France. Quelle occasion d'écrire nous avons perdu. Combien les retards que l'on éprouve en marine sont souvent préjudiciables.

Nous qui pensions trouver à Lisbonne au moins une forte division anglaise, nous n'y vîmes qu'un vaisseau *l'Indus*, et un petit bric. Une frégate portugaise était mouillée à Bélem. *L'Iguala* nous attendait près de la ville, enfin les navires du commerce étaient moins nombreux que je ne les ai jamais vus.

Au départ de Brest nous n'avions guère compté sur une aussi longue traversée, quatorze jours, et puis nous y étions déjà depuis plus d'une semaine vivant sur nos provisions de campagne, de sorte que depuis trois ou quatre jours, elles étaient complètement épuisées. Hier soir après notre mouillage nous n'avions à notre table que du bœuf salé, de la choucroute et des haricots. Aussi ce matin nous avons trouvé délicieux des vivres frais et du poisson qui ne l'était pas.

La vie au mouillage dans le port de Lisbonne

J'ai déjà rencontré des connaissances à Lisbonne. Mr. d'Aranjo est venu hier à bord ; je l'ai reçu comme officier de quart et il n'y a pas d'amitiés qu'il ne m'ait faites. Du reste je n'avais pas douté un instant que sa maison ne se fut ouverte dès que je m'y présenterai. Je verrai aussi madame Nilo où j'ai été parfaitement reçu autrefois et à laquelle je dois une visite. Là je crois se borneront toutes mes connaissances car je ne compte guère ici sortir du bord. Ma vie sera toute d'intérieur jusqu'à mon retour en France.

Promenade avec Mr. D'Aranjo : l'aqueduc, la campagne de la princesse Isabelle, et celle du comte Farobo

31 mars – Depuis notre arrivée à Lisbonne, je ne suis descendu à terre que deux ou trois fois. La première était pour aller faire avec Mr. d'Aranjo une course à l'aqueduc, que nous avons parcouru intérieurement pendant plus d'une demi-lieue sous des voûtes hautes et bien entretenues. Nous y sommes entrés au château d'eau, immense réservoir de la ville, pour en sortir aux arches monumentales sur laquelle il traverse la profonde vallée qui sépare les hauteurs de Lisbonne des campagnes environnantes. C'est là que s'arrêtent aussi les fortifications, si toutefois on peut donner ce nom à quelques fortins isolés sur la crête des coteaux. De là nous nous sommes rendus à la maison de campagne qu'habite la princesse Isabelle sœur de Don Pedro. Nous en avons parcouru seulement les jardins car S.A. était chez elle, puis nous sommes allés visiter la belle campagne du comte Farobo. Celle-ci est vraiment une habitation princière, moins par son étendue que par les travaux qu'on y a fait. Entrée, pièce d'eau, théâtre, avenues éclairées au gaz, ménagerie, serres magnifiques, tout y est établi avec le plus grand soin. Nous avons regretté seulement de ne pouvoir parcourir l'intérieur du château, une partie de la famille du comte s'y trouvait et on n'a pas pu nous introduire.

Nous étions extrêmement fatigués de cette course et nous avons attendu longtemps un omnibus qui nous ramenât à Lisbonne. Mais là, un dîner des plus confortable nous attendait chez notre hôte, de sorte que le soir même nous ressentions à peine la fatigue qui provenait peut être un peu de l'appétit qu'une course inaccoutumée nous avait procuré. Depuis cette époque, c'est à dire depuis le surlendemain de notre entrée dans le Tage, je n'ai vu que madame Milo, avec laquelle j'ai renouvelé connaissance.

J'ai changé de caractère

Ces messieurs se sont pris d'une belle passion pour le théâtre, et les acteurs qu'ils ont trouvé à bord, de sorte que le spectacle ne finissant guère qu'à onze heure et demie, et le canot ne poussant qu'à cette heure du quai, je ne suis nullement curieux d'attendre une heure et demi sur la place qu'il plaise à nos braves gens de s'en revenir, et je m'abstiens d'aller le soir à terre. Dans la journée, il faut nécessairement se promener depuis dix heures et demi jusqu'à près de quatre heure. Je trouve encore que cela est un peu long et je reste à bord écrire, lire ou dessiner. Le temps me passe bien plus vite. Et puis quand je reçois des lettres, et j'en ai déjà reçu deux, oh ! Alors je ne pense plus à promener. Ma chambre est mon seul refuge, et là seul avec la lecture de Marie, je suis heureux.

Comme le caractère change ! Autrefois, à bord comme à terre, il m'était extrêmement pénible de rester seul même une heure ou deux. Ma chambre n'était qu'un lieu de dépôt pour mes effets, qu'un endroit où la nuit je me retirai pour reposer. Si j'avais à travailler, je préférais encore le quarré. Là je trouvais la distraction dont j'avais besoin. Le bruit qu'on y fait généralement ne m'effrayait pas, j'y prenais à toutes les discussions une part des plus grandes, et souvent je ne contribuais pas peu à la faire naître. A terre j'étais seul le moins que je pouvais, il me fallait un camarade. Maintenant, depuis que je suis marié, surtout depuis que j'ai senti tout le charme de la société d'une femme, quand je suis à bord, les discussions m'ennuient, le bruit me fatigue, je fuis souvent la société de mes camarades dont les goûts ne s'accommodent plus du tout avec les miens, et ma chambre est mon lieu de refuge. Je m'y plais car j'y suis seul avec mes pensées, car j'y suis tranquille ; et celle que j'occupe à bord du vaisseau surtout, est extrêmement commode. J'ai dans la batterie l'immense avantage d'une fenêtre au sabord d'arcasse. Le bruit de l'équipage s'y fait bien entendre, mais c'est un bruit confus qui ne me dérange pas. Ma chambre est charmante, et quand j'ai quitté le quart, j'y passe une partie de mes journées.

Depuis que nous sommes à Lisbonne, presque tous les jours nous avons été en salut. Je crois que les ambassadeurs, ministres ou chargés d'affaire de toutes les nations sont venus à bord se faire tirer des coups de canon, le nonce du pape compris. Jusqu'à présent nous n'avons pas eu d'exercice et notre temps s'est passé en réparation, en peinture et en dispositions de propreté.

Peintures

Ainsi, après avoir affourché le 19, le 21 nous déverguions toutes nos voiles et nous changions notre grand mat de hune dont les épaulettes d'ajustage s'étaient affaissées sous le poids du capelage*. Le 24 on peignait la grande chambre, et nous gelions dans un poste en toile qui nous avait été fait dans la batterie. Le 23, vendredi saint, nous appiquions* nos vergues en signe de deuil. Le 28 on peignait la mature, on noircissait le gréement. La corvette *l'Iguala* partait pour Cadix, elle est allé y commander la station qui se composera en outre de deux brics destinés à croiser dans le détroit particulièrement je crois devant Tanger et la côte du Maroc. Enfin aujourd'hui 31 mars, on achève de peindre les gaillards, et je vais ce soir à un bal donné par le cercle des étrangers. Je suis curieux de me faire une idée de cette partie de la société de Lisbonne.

La ponctualité minutieuse du commandant

Monsieur Turpin fait tout à fait le contre-amiral, le chef de division. Il a un aide de camp à aiguillettes, ce sont signaux sur signaux à *l'Africaine*, le tout fait à heures fixes et précises, et sur cet article, il n'entend pas raison. Il en est souvent ridicule. Pour donner une idée de sa ponctualité minutieuse, il me suffira d'en prendre au hasard un trait entre mille. L'autre jour, il avait donné l'ordre de tenir son canot prêt pour trois heures et demie. Le canot paré, l'officier de quart le fit prévenir. Il était 3h 28mn. Il fit répondre que c'était à trois heures et demie qu'il avait demandé son canot et qu'on eut à se conformer à ses ordres. Alors l'élève qui devait l'avertir se place au bouton extérieur de sa porte pour l'ouvrir au dernier coup de cloche. Le bouton tourne, il se trouve de l'autre coté, peut-être le pied levé, prêt à sortir. C'est incroyable. Combien de fois ne nous écrit-il pas de nous conformer à l'ordre de

service établi, si les tambours ou les sifflets ne partent pas au dernier coup de la cloche du bord. Les préparatifs d'une manœuvre ne sont-ils pas achevés à l'heure. On n'arrête pas facilement le soleil ou une horloge, mais ici on envoie un pilotin à la cloche et quand on est prêt l'heure sonne et la manœuvre s'exécute à la seconde. Nos horloges de bord vont fort heureusement à la main.

Considérations sur la manière dont sont traités les matelots

Cette méthode d'assigner une heure précise pour tout est très bonne, je suis loin de le nier, mais l'excès est ici un défaut ridicule. Du reste notre temps est fort souvent bien mal calculé à bord et généralement dans la marine, on est toujours pressé, on n'accorde pas le temps nécessaire pour bien faire ce que l'on entreprend, aussi nous le gaspillons d'une manière indigne. Il en est de même de tout ce qui se trouve à bord. Sur *l'Iéna* par exemple, tout est sacrifié au bâtiment, à la coque, à ce qui peut être vu ou montré : ressources du navire, rechanges, approvisionnement, rien n'est ménagé et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les hommes le sont encore moins s'il est possible. On ne leur donne physiquement le temps ni de se laver ni de se nettoyer, et l'on exige qu'ils soient propres tout le jour. Une grande heure est passée en inspection, et ils n'ont pas à la lettre dix minutes pour se changer et s'y préparer. Et puis la tenue est bien souvent mal ordonnée. Elle est en blanc, et on les envoie dans un gréement nouvellement goudronné, sur des vergues dont la peinture noire n'est souvent pas sèche. Le gouvernement leur donne des vareuses et des pantalons de travail. Cette tenue est cachée par les amiraux et les grand diseurs (?). J'ai vu beaucoup d'hommes qui n'avaient pas porté trois fois pendant toute la durée de leur service des capotes en drap, des cabans maintenant qu'on leur fait payer 18 et 20 francs. Une des plus grandes causes du dégoût des hommes des classes pour la marine militaire c'est, outre les nombreux exercices, en tenue régulière et souvent absurde, que l'on exige d'eux, ce sont ces tracasseries, cette gène de tous les instants qu'on leur fait éprouver. On ne porte aucune attention à leur bien être, je dirais même avec certitude qu'à bord de beaucoup de navires qu'on appelle bien tenus, on ne s'occupe pas de leur santé à moins qu'ils n'en soient réduits à entrer à l'hôpital. Combien de fois n'ai je pas vu des hommes en simple chemise et pantalon de toile mouillés des pieds à la tête par la mer pour se rendre d'un navire à un autre rester ainsi des heures entières le long de ce bâtiment étranger, attendre exposés au vent un officier, un commandant surtout. Ils seraient de fer qu'ils ne supporteraient pas impunément un pareil régime. Mais la tenue prescrite par l'amiral est là, il n'y a pas à y déroger. Aussi les fluxions de poitrine et les pleurésies sont-elles à l'ordre du jour à bord.

1er avril 1842 – Bal triste à Lisbonne.

Le bal auquel j'assistais hier soir était brillant et nombreux. Il se composait généralement des étrangers établis à Lisbonne. Mais je n'ai jamais vu de réunion plus triste. Nous y arrivâmes d'assez bonne heure, cependant le salon principal était garni de dames. Pas un homme ne s'y trouvait. Quelques commissaires seulement se promenaient dans une autre pièce. Toutes les dames étaient là sur leurs banquettes comme poupées en foire, raides, guindées et mélangées de la manière la plus grotesque. A coté d'une femme assez jeune qui étalait aux regards un long cou maigre, des omoplates anguleuses, des clavicules saillantes et rien de plus, se carrait une grosse maman d'une dimension colossale qui aurait bien pu sans se faire tort aider

de son embonpoint et de son teint fortement coloré à dix de ses voisines. Plus loin on rencontrait des toilettes qui eussent mieux figuré à un enterrement qu'à un bal. Une demoiselle toute en noir avait une couronne de roses blanches sur la tête et des rubans blancs en garniture. Une autre portait une robe de mousseline liserée et garnie de noir. Plusieurs il est vrai étaient mises avec un meilleur goût ; quatre ou cinq ne paraissaient pas mal, mais pas une jolie femme.

Nous promenâmes au milieu de cet étalage avec l'aplomb français, en véritable amateur, critiquant et souriant à droite et à gauche. Puis bientôt les salons s'emplirent, on servit le cha et le thé, prélude indispensable de l'ouverture d'un bal à Lisbonne, enfin on dansa. Je n'ai jamais rien vu de plus monotone que ces contredanses, musique et acteurs. Tout le monde avait l'air de dormir debout, et j'ai cru que deux ou trois bailleuses allaient m'échapper.

Je ne m'étais pas rendu à cette soirée pour prendre part à la fête, mais seulement pour jouir du coup d'œil, et j'en eus assez une heure après. Aussi, quoique j'eusse pris une dimension d'avance pour ne pas revenir trop tard, je profitai de l'occasion que m'offrit le commandant de revenir à bord. Je fus enchanté du spectacle que je m'étais donné, mais je jurai bien de n'y plus retourner.

3 avril – Aujourd'hui nous arrive un bateau à vapeur du commerce, *l'Amsterdam*, qui se rend au Havre. Excellente occasion pour faire parvenir promptement une lettre en France. Il part après demain, et j'en profite avec empressement. Dans dix jours, il nous en annonce un second.

Le 5 le vaisseau anglais *l'Indus* donne un bal où il a invité une nombreuse société. Tous les officiers de la division française ont reçu des lettres. On y fait de grands préparatifs ; fort heureusement je suis de garde à bord ce jour là, car peut-être n'aurais-je pas pu me dispenser d'y assister et j'en aurais été grandement contrarié.

Nous quittons Lisbonne pour aller en croisière, où ?

6 avril – Ce matin un coup de foudre m'atteint encore. Il n'est certes pas aussi violent que celui qui m'a frappé à Brest le 20 février, mais cependant il va me priver pour un temps que je ne puis déterminer des relations assez régulières que j'aie commencé à établir avec ma femme et ma famille.

Ce matin nous voyons arriver un vapeur français que nous reconnaissons bientôt pour *le Grondeur*. A 8 heures il mouille près de nous. Rapatel qui le commande vient à bord et un instant après nous savons que nous quittons Lisbonne sous peu de jours. Pour aller où, la diplomatie nous le cache, mais certes ce n'est pas pour rentrer en France. Adieu donc les jours tranquilles que nous devions passer dans le Tage. Adieu les douces lettres que je recevais régulièrement de chez moi tous les huit jours. Je vais en être privé pour longtemps puisque le lieu de notre destination est caché, et cependant elles n'ont jamais été plus intéressantes pour moi. Elles me laissent avec un espoir de bonheur, mais un espoir sans grands fondements encore. Ô marine ! Ignoble métier dans lequel tous les sentiments affectueux sont si souvent froissés, tous les liens de famille sont si souvent rompus, dans lequel il faut presque renoncer à son pays que l'on est sensé servir, à tout ce que l'on aime, à tout ce qui fait battre le cœur. Quand pourrai-je te quitter sans être condamné sinon à la misère, du moins à la gène ! Quand pour prix de mes veilles, de l'exil que tu m'imposes aurai-je la modique retraite de 1300 francs que tu jettes à ceux qui pendant 25 ans tu as abreuvé de dégoût, auxquels tu n'as pas donné un instant de repos.

Rapatel lui même qui croyait tout simplement nous apporter des ordres, et s'en retourner à Brest, a emmené sa femme pour lui faire visiter Lisbonne, nous accompagne dans notre mission. Aussi n'en est-il que médiocrement flatté. Seulement il espère, il croit qu'elle ne sera pas longue ; non, pour lui peut être, mais pour moi !

Dès aujourd'hui nous avons commencé à tenir notre gréement à passer un bout sous la lorine* pour la nettoyer. La commission prépare ses états pour qu'on nous complète trois mois de vivres ; enfin on va payer un demi-mois à l'équipage.

8 avril – Je reçois à l'instant de Vannes une lettre rassurante ; je partirai plus tranquille mais toujours cependant avec la crainte que l'espoir dont je me berce pour ma pauvre Marie ne soit qu'une illusion. Si nous pouvions encore rester 8 jours à Lisbonne ! Si les vents d'ouest qui se sont établis aujourd'hui voulaient souffler longtemps de cette partie ! Mais d'ici lundi prochain 11, il y a trois jours et dans cet intervalle ils peuvent changer vingt fois de direction.

Diner à bord pour les officiers anglais

Le 9, en échange de leur bal, nous avons rendu un grand diner aux officiers anglais. Je ne conçois rien de plus insipide que ces repas de corps auxquels, bon gré mal gré on est obligé d'assister. Je me suis fort heureusement trouvé placé près du consul anglais, monsieur Smith, qui en 1829 et 1830 a habité quelque temps Vannes et ses environs. Notre conversation sur un pareil sujet n'a pas tari, et m'a fait trouver moins longue les heures qui se sont passées à table. Dès que les premiers de ces messieurs sont partis, je me suis retiré dans ma chambre et j'ai laissé les jeunes gens au passwine qui ne me repoussait pas autant autrefois à cause de la gaieté qui y règne ordinairement. Je conçois je le répète la marine avec toutes ses contraintes, tous ses accidents, voir même ses plaisirs, à vingt et vingt cinq ans, dans l'âge où l'on a encore beaucoup à voir, à s'amuser, à apprendre. Mais plus tard, quoique l'on ne sache jamais assez, les leçons deviennent tellement pénibles que le métier n'est plus tenable.

Hier nous avons envergué toutes nos voiles ; nous embarquons divers objets d'approvisionnement : ballais, eau, sable et nous serons prêts lundi.

Cap au sud – conjectures sur notre mission

13 avril 1842 – Nous avons appareillé ce matin par une faible brise de N.E. et grâce au courant du fleuve, malgré une grosse mer, nous avons franchi la passe. Nous sommes maintenant par le travers du cap St. Michel, faisant route dans le sud.

Quoique le commandant n'ait encore rien dit de positif, d'officiel, sur notre destination, il paraît certain que nous prenons le commandement, non pas précisément de la station de Cadix, mais bien des bâtiments qui la composent afin de surveiller Tanger et toute la côte du Maroc. *L'Africaine* nous accompagne et *l'Iguala* que tout dernièrement nous avons expédié par ordre à Cadix, retourne à Lisbonne. D'après le résumé de tout ce qu'on a pu arracher à la diplomatie, nous allons paraître devant Cadix, communiquer avec les brics qui s'y trouvent, puis nous rendre à Tanger. Je doute fort que nous y mouillions, car la rade n'est pas très sure, et puis nous croiserons. Le commandant ne compte pas, dit-on, rentrer dans un port d'Europe avant le 15 mai. Jolie perspective. A tout hasard, je me suis fait adresser une lettre à Cadix et à Gibraltar. Plusieurs fois, Mr. Turpin a manifesté l'intention d'entrer dans la méditerranée. Il n'y manquera pas s'il le peut et il tachera d'aller à Toulon revoir sa

femme. Une fois là, je désespère que nous retournions à Brest et je suis assez malheureux pour que cette mauvaise chance m'atteigne encore.

Croisière de la côte du Maroc

à bord du vaisseau *l'Iéna*

Avril 1842 – Octobre 1842

Préparatifs de départ de Lisbonne pour Cadix

Avril 1842 - Le 10, nous avons désaffourché, envergué nos voiles légères, bonnettes, perroquet, cacatois …. Et fait diverses dispositions d'appareillage. C'était un dimanche et une foule de visiteurs et de visiteuses nous ont encombré toute la journée. On s'empressait de venir voir le vaisseau français avant son départ. Il y avait foule. Nous avions été jusque là en réparations et en peinture, et malgré le désordre des dispositions du voyage on nous assiégeait de toute part.

Le 11 avril, nous devions partir, mais quelques détails administratifs et des vents d'ouest firent ajourner notre sortie. Hier, mauvais temps, de la pluie, un horizon brumeux, impossible de mettre sous voiles. Si cela avait pu durer ! Le matin, les vents ont passé au N.E. et à sept heures nous levions notre ancre, emmenant avec nous un monsieur Toustin, attaché à l'ambassade, personnage se croyant fort important comme généralement tous ces messieurs auxquels nous avons presque toujours à reprocher quelque impertinence. Celui-ci qui fait la campagne à la table du commandant, ne doit pas avoir beaucoup à se louer de la réception. De Barbet qui, de quart lorsqu'il est monté à bord, lui a fait parfaitement sentir que le manque de politesse ne lui convenait nullement, et je doute qu'il s'amuse beaucoup à bord, si pendant un mois il ne fraye pas plus avec nous que nous n'avons l'intention de nous lier avec lui.

13 avril – Nous devions, sinon mouiller, du moins paraître devant Cadix, et communiquer avec les bâtiments français qui s'y trouvent. Mais le commandant s'étant amusé dans la nuit du 13 à contourner le cap St. Vincent à environ vingt lieues dans l'ouest, n'aurait pu hier y arriver qu'à la nuit, aussi a-t-il fait route directement sur Tanger.

Tanger

Le matin, nous sommes arrivés devant cette ville, et nous y avons mouillé à onze heures. Monsieur Turpin s'est immédiatement rendu à terre avec son aide de camp et son diplomate qui y reste. Il voulait être de retour à midi ou une heure, appareiller immédiatement, et jeter un pied d'ancre à Gibraltar où il comptait arriver avant la nuit. Au lieu de cela, il n'est revenu à bord qu'à trois heures, encore amenait-il avec lui le consul général qui désirait un salut pour que sa considération en fût augmentée. A quatre heures seulement nous étions sous voiles et au lieu d'aller à Gibraltar, nous passons le détroit.

Tanger est une toute petite ville bâtie en amphithéâtre avec une casba ou citadelle sur un rocher qui domine la mer. Toutes les nations y ont des représentants et le quartier France était pavoisé de pavillons. L'un d'eux y manquait cependant, c'était celui des états unis dont le consul vient d'être insulté il y a une quinzaine de jours par les marocains au point qu'il leur a déclaré la guerre au nom de sa nation. Des difficultés assez sérieuses, nous a-t-on dit, s'étaient élevées au sujet de droits à payer par un navire américain. Elles avaient été portées devant l'empereur du Maroc qui n'a pas donné raison au consul, et celui-ci dut lui demander ses passeports qui lui furent donnés. Mais déjà des pierres avaient été lancées contre sa maison, son pavillon avait été amené et déchiré par les habitants de Tanger ; bref, dernièrement il allait s'embarquer avec sa famille, lorsque sur je ne sais quelle observation d'un chef, il tira contre lui une canne à épée. Aussitôt il fut saisi au collet, insulté, frappé et reconduit chez lui. Il réussit toutefois à partir deux jours après, mais après avoir déclaré la

guerre aux marocains au nom de son gouvernement. Sans doute maintenant des forces américaines vont se présenter devant la ville et réclamer une éclatante réparation, si elles ne la canonnent pas immédiatement. Pourvu que cette circonstance ne nous retienne pas ici pour assister à cette affaire.

On répandait aussi le bruit à Tanger que dans une rencontre avec Abd el Kader (31) sur le territoire marocain, le général Moustapha avait été surpris et tué. Notre consul se trouvait fort gêné dans sa position à cause de cette prétendue violation de territoire. Il attendait des nouvelles positives avec la plus grande impatience.

Croisière morale le long de la côte d'Afrique

26 avril – Nous louvoyons péniblement depuis quatre jours pour gagner dans l'ouest et repasser le détroit, et nous ne sommes pas encore à vingt lieues du cap de Gate. De petites brises, du calme, mais un temps magnifique nous retiennent sous les hautes montagnes de la côte de Grenade que nous trouvons toute couverte de neige comme celles de l'Atlas sur celle d'Afrique.

Maintenant, qu'avons nous fait depuis le 13 au soir que nous avons passé le détroit ? Je crois que le commandant lui même serait fort embarrassé de le dire, à moins qu'il avoue avoir employé tout ce temps à chercher son bateau à vapeur. A notre départ de Tanger, il lui a écrit à Cadix de compléter immédiatement son charbon, de partir pour Oran, d'y prendre des nouvelles et de venir nous trouver ou nous attendre au mauvais mouillage de Horchgoun près l'embouchure de la Tofna. Nous supposions qu'il devait s'y trouver du 20 au 24. Nous y étions le 22, il n'avait pas encore paru. Après lui avoir fait dire là de venir nous trouver à Gibraltar, nous nous sommes mis en route pour gagner ce point. Depuis le 13, c'est à dire depuis 14 jours, nous battons ainsi la mer.

Mais la route que nous avons tenue, les parages que nous avons fréquentés, tout ce que nous avons fait en un mot, indiquent sans doute une mission ? Pas le moins du monde. Impossible même de la soupçonner à moins d'adopter la phrase employée ces jours derniers par le commandant, que nous faisions une croisière morale sur la côte d'Afrique. Or voici jusqu'à présent notre navigation :

Le 13 à 8 heures du soir, nous passions le détroit. Le 16 nous nous sommes tenus dans les environs de Malaga à quatre ou cinq lieues de terre, pour nous assurer disait-on de la marche de nos montres. Nous avions des vents d'ouest et de la pluie. Le 17 les vents dépendaient encore de l'ouest, temps couvert. Nous sommes restés dans les mêmes parages à peu près à mi canal. Le 18 ils avaient passé à l'est et au S.E., nous avons couru sur la côte d'Afrique dont nous nous sommes approchés à environ cinq ou six lieues en mettant pavillon et bonnettes. Mais comme elle ne tarda pas à s'embrumer, nous avons pris le large, puis nous avons expédié *l'Africaine* vers le détroit pour voir si elle ne reconnaîtrait pas le bateau à vapeur qui ce jour là était présumé devoir y passer. Elle n'est pas restée longtemps en observation. Deux ou trois heures après on l'a rappelée et nous avons regagné la côte d'Espagne. Le 19, temps incertain. Dans la soirée les vents passent encore à l'ouest. Nous faisons route, mais dès cinq heure du matin le lendemain, nous avions pris le travers, la brise fraîchissait et nous sommes allés nous mettre à la cape et à l'abri de la mer sous le cap de Gate. Le 21 dans l'après midi, vents d'est très beau temps. Nous avons gouverné sur la côte d'Afrique et à 10 heure du matin, le 22, nous étions tout près de Horchgoun, là nous avons mis en panne, envoyé un canot à terre, puis à midi, avec

une jolie brise d'ouest, nous avons regagné dans le nord la côte de Grenade pour nous élever vers Gibraltar.

Quelles conclusions tirer de tous ces louvoyages ? C'est une croisière évidemment, mais quel est son but ? Il a été à peu près avoué, c'est de faire peur aux bateaux qui porteraient des armes ou des munitions sur la côte du Maroc. Mais il est, ce me semble, complètement manqué, même au moral. Pour qu'il fut atteint, il aurait fallu qu'ils s'en doutassent, or nous ne nous sommes montrés nulle part qu'à Tanger, nous n'avons communiqué à personne dans les diverses villes de la côte d'Europe que nous étions en croisière. Les nombreux bâtiments que nous avons rencontrés et qui faisaient route les uns à l'ouest les autres à l'est ont pu soupçonner seuls que nous croisions ; encore nous ont-ils toujours vu couverts de voiles. Ils pourraient donc le dire aux quatre coins du monde dans deux ou trois mois, quand ils seront arrivés à leur destination. Et puis nous sommes jusqu'à présent amis des marocains et par conséquent nous ne devons gêner en rien le commerce quel qu'il soit qui se fait avec ce pays. Mais par notre présence sur la côte, nous pouvions intimider les individus qui y portent des munitions et qui, devant penser que nous étions intéressés à ce que le commerce ne se fit pas à cause d'Abd el Kader, se seraient trouvés sur leurs gardes. Oui, s'ils l'avaient su. Certes, si l'on veut appeler morale une croisière sans but apparent, qui ne signifie absolument rien, la notre est morale en tout point. Mais si nous avons voulu empêcher le commerce des armes sur la côte, du moins moralement, nous n'avons pas rempli notre mission. Il fallait sans faire connaître que nous avions le droit de permettre ou d'empêcher, au moins proclamer sur tous les points d'où on peut expédier des armes que nous allions croiser sur la côte d'Afrique. Il fallait la longer deux ou trois fois, mais de manière à en être vu, alors d'un coté comme de l'autre du détroit, on aurait pu nous croire en croisière. Mais certainement personne absolument personne ne s'en doute que nous. Une croisière quelconque est extrêmement ennuyeuse, mais naviguer sans but et pour seulement naviguer me paraît stupide. Je ne juge celle-ci que par des faits accomplis. Nous n'avons communiqué 10 minutes qu'avec le poste de Horchgoun. De deux choses l'une, ou nous avons voulu faire une croisière morale ou tout simplement rencontrer *le Grondeur*. Il me semble que nous eussions pu nous y prendre de manière à ne pas le manquer.

Triste position de la garnison d'Horchgoun

Il y a quelque chose encore de plus ennuyeux que notre croisière, c'est la position de la garnison de Horchgoun. Elle se compose de soixante malheureux sous les ordres d'un capitaine et d'un lieutenant jetés et presque abandonnés sur un rocher élevé d'une cinquantaine de toises, pouvant avoir cinq ou six cent pas de diamètre, et séparé de la terre ferme par un détroit d'environ un quart de lieue. Ces braves végètent là des vivres qu'on leur apporte tous les mois d'Oran. Ils ne sont visités par personne, et n'ont d'autre distraction que de contempler la vallée de la Bafna, les hautes montagnes entre lesquelles elle est encaissée, de pêcher des bernicles sur les rochers quand la mer n'y brise pas trop, au bien de lire l'exercice du peloton et la vie de Turenne. Une prison en France vaut mieux que cela. Quand nous nous sommes présentés devant l'îlot qu'ils occupent, ils ont pensé, les pauvres diables, que nous allions jeter l'ancre à leur mouillage. Ils étaient heureux quand ils ont vu Defresne leur arriver. Il n'y a pas de choses qu'ils ne lui ont faites. Mais au bout de cinq minutes, un coup de canon l'a rappelé à bord. Il leur avait remis une lettre pour le capitaine du *Grondeur*, et nous sommes partis. Cependant ils ont pu nous donner des

nouvelles d'Oran ; un bateau venait de leur apporter des vivres. Ils ont démenti les bruits qui couraient à Tanger : Abd el Kader qui s'est présenté dernièrement à la tête de quelques milliers de marocains a de nouveau été battu et complètement refoulé dans ce pays. Le général Moustapha est en pleine santé à Oran, en un mot les nouvelles qui se répandaient sur ce sujet à l'autre extrémité de l'empire étaient complètement fausses.

Pendant les longues journées de notre navigation, on a parlé tout naturellement plusieurs fois de Lisbonne, et le commandant a dit à l'un de ces messieurs qu'il ne serait nullement étonné si on l'y rappelait.

Chances que nous avons de retourner dans le Tage

Il paraît que lors de la dernière révolution qui y a éclaté, Mr. de Varennes, notre ambassadeur, demanda au ministre un bâtiment ; mais il fut extrêmement étonné et contrarié quand il vit venir un vaisseau et une frégate. Il pensait que cette arrivée inopinée de forces françaises produirait à la cour et dans le pays un fort mauvais effet, et il demanda immédiatement notre rappel, voilà pourquoi moins d'un mois après notre apparition dans le Tage, on nous fit repartir. Mais alors monsieur de Varennes avait changé d'opinion, les craintes qu'il avait manifesté n'existaient plus ; à Lisbonne on paraissait enchanté de notre présence et il avait encore demandé, disait Mr. Turpin, à nous garder jusqu'aux élections. Cette demande et l'ordre de départ se sont croisés, et il pourrait bien se faire maintenant que quand bientôt nous retournerons à Cadix, notre croisière morale terminée, on nous fasse revenir à Lisbonne au lieu de nous rappeler à Brest. J'en ai bien peur, car pour un mois ou deux peut-être que nous avons encore à battre la mer, ce serait de quatre ou cinq mois que notre campagne serait prolongée, et cependant j'ai bien hâte de rentrer au port. Le temps me paraît bien long, et puis une foule d'intérêts m'y rappellent.

Malaga

28 avril – Hier 27, nous avons passé quelques heures dans la baie de Malaga à environ cinq ou six milles de la ville avec laquelle *l'Africaine* a communiqué. On y a appris fort peu de choses, mais le canot de la frégate ayant été admis en libre pratique, ces messieurs ont pu y faire quelques provisions qu'ils ont partagées avec nous en bons camarades. Il était temps, nous commencions à en manquer.

Malaga offre l'aspect d'une fort jolie petite ville, située au pied des montagnes, à l'ouest d'une belle vallée. Elle est environnée de villas et de manufactures marchant à la vapeur si l'on en juge aux longs tuyaux de cheminée projetant une fumée épaisse de charbon de terre que nous avons pu apercevoir du bord. Un monument très remarquable domine les maisons de la ville. C'est une magnifique église de construction mauresque dont l'architecture, à la longueur du moins, paraît très singulière. Plusieurs de ces messieurs qui l'ont visité autrefois disent que l'intérieur de cette cathédrale est plein de beauté et répond tout à fait à l'extérieur.

La citadelle bâtie sur un mamelon dans le genre des casbas de la côte d'Afrique, s'élève presque à pic au dessus de la cité. Enfin une culture particulière sur plusieurs coteaux m'a tout d'abord frappé par son aspect, c'est celle du cactus qui fournit la cochenille. Il paraît que cette industrie agricole prospère fort bien dans ce pays.

Il est malheureux que Malaga n'ait pas de port pour les grands bâtiments et que la baie en soit ouverte à tous les vents depuis l'O.S.O jusqu'à l'est. Sans cela, il est bien probable que nous y eussions mouillé. Il m'eut été fort agréable d'en rapporter un petit baril de vin pris sur les lieux.

A la nuit, nous fîmes route pour le détroit, et ce soir nous n'avons pas encore franchi les trente lieues qui nous en séparaient. Les vents sont bien à l'est, mais si faibles que nous étalons à peine les courants.

Gibraltar

30 avril – Hier matin vers 10 heures, les vents d'est nous ont abandonnés presque à l'entrée du détroit, et les brises d'ouest sont venus nous surprendre de nouveau. Toutefois après plusieurs bords à l'abri du courant dans la mol-baie, nous avons réussi à doubler la pointe d'Europe et à cinq heures nous laissions tomber notre ancre sur la rade de Gibraltar parmi une foule de bâtiments marchands qui attendent sans doute comme nous des vents favorables pour entrer dans l'océan. On nous a donné immédiatement l'entrée, et nous avons été fort étonné d'apprendre qu'on n'avait pas vu *le Grondeur* depuis longtemps.

Qu'est-il donc devenu ? Il n'est pas possible qu'il soit encore à Oran. Sans doute il nous attend à Tanger ou à Cadix ; mais il n'a donc pas passé à Horchgoun, il n'a pas reçu la lettre du commandant.

Nous ne devons pas tarder ici, car Mr. Turpin veut éviter la fête du premier mai sur cette rade anglaise, et à la première brise d'est nous appareillerons. Cependant je doute fort qu'elle se fasse sentir de sitôt et nous avons de grandes chances, si l'on en juge aux apparences du temps, pour rester quelques jours au mouillage. Nous y trouvons le bric *la Ligne* (capitaine Pélion) revenant du Brésil et en dernier lieu de Fernambouc. Il a déjà cinquante deux jours de mer, et tout son état-major se trouvant malade, il a relâché pour prendre quelque rafraîchissement. Un vaisseau anglais, *le Formidable*, et une frégate sont amarrés dans la rade, et cet après midi, nous avons vu entrer une frégate et une corvette américaine. Les bâtiments se réunissent ici sans doute pour se montrer un de ces jours à Tanger et demander réparation de l'insulte faite à leur consul.

Le rocher de Gibraltar est bien aride ; eh bien ! Cependant la patience et l'or britannique en ont tiré un admirable parti. Toute la partie moins abrupte qui n'est pas occupée par la ville est couverte de végétation et de jolies habitations parmi lesquelles ressortent toujours de grandes casernes et de nombreuses batteries, que de travail tout cela a du coûter !

Fête du roi

2 mai 1842 – Hier nous célébrâmes le premier mai par un pavois et une seule salve. La frégate américaine prit comme nous part à la fête, mais les anglais se contentèrent de mettre un pavillon français en tête de mat. Au premier abord, cela nous parut d'autant plus étonnant que le commandant avait donné l'ordre de préparer 21 coups de canon pour leur répondre en cas qu'ils saluassent. Il n'en fut rien évidemment car les forts et villes anglaises et rarement les autres font ces démonstrations, et puis le vaisseau et la frégate étaient amarrés dans le port. Mais vers trois heures, le gouverneur accompagné d'un nombreux et brillant état-major vint sur un bateau à

vapeur pavoisé nous faire visite. Ces messieurs avaient avec eux la musique du régiment écossais qui en passant près de nous et de *l'Africaine* joua à plusieurs reprises nos airs nationaux. Enfin ils montèrent à bord, visitèrent toutes les parties du vaisseau et partirent en jouant encore la Marseillaise derrière chacun de nos bâtiments. Cette galanterie nous parut de fort bon goût, elle prouve que s'ils ne s'étaient pas conduits comme s'ils avaient eu des bâtiments de guerre sur rade, ils ne s'en unissaient pas moins à nous pour fêter le roi des français.

Aujourd'hui à trois heures et demi, *le Grondeur* mouille arrivant de Tanger où il a appris que nous étions depuis deux jours à Gibraltar, et où il nous retrouve enfin, car il nous a cherché longtemps.

Le trajet du *Grondeur*

Au reçu à Cadix de la lettre que le commandant lui adressait de Tanger, Rapatel était immédiatement parti pour Oran. Il avait fait route en vue de la cote d'Afrique comptant nous rencontrer, nous en étions à toute vue. Là le général la Moricière le retint quelques jours, puis il nous l'expédia. *Le Grondeur* passa près d'Horchgoun mais ne nous y apercevant pas il n'eut pas l'idée de communiquer et continua sa route longeant de cap en cap la cote du Maroc à une distance de deux ou trois milles. Nous étions sur celle d'Espagne, il n'avait garde de nous trouver. Il passa ensuite devant Gibraltar où ne voyant encore ni le vaisseau ni *l'Africaine* il alla encore nous chercher à Tanger. Bonard, sur *la Volage* ne nous avait pas vu. Alors il se décida à nous y attendre et à la nouvelle de notre arrivée ici, il accourut aussitôt.

Nos complétons notre eau, de sorte qu'en partant nous en aurons pour plus longtemps que de vivres. Mais il n'empêche que nous allons être rationnés comme tout dernièrement. Du reste elle n'est pas à perdre car elle revient à huit francs le tonneau. C'est ce qu'on peut appeler une précaution aussi inutile que dispendieuse : compléter trois mois d'eau lorsque nous n'avons que pour deux mois de vivres.

Promenade à Gibraltar

J'ai fait aujourd'hui ma première promenade à Gibraltar. La ville m'a paru fort jolie. Elle contient de belles maisons, des magasins moins brillants par exemple que je ne l'aurais pensé, et des rues tout naturellement montantes à l'exception d'une seule principale que, pour conserver à peu près de niveau, on a fait suivre les différents contours de la montagne. Nous y sommes entrés par le port ou quai marchand. Nous avons traversé deux fortifications séparés par des fossés profonds que remplit la mer. Une belle place garnie de casernes s'est ensuite présenté, puis la rue de niveau. A l'autre extrémité la sortie de la ville donne sur une espèce d'arsenal où sont empilés des affûts en fer, des canons et des projectiles. Puis sur le jardin public, charmante promenade qu'il faut être anglais pour avoir travaillé et embelli à ce point. Il est construit sur une pente escarpée où l'on a trouvé moyen de faire une large place d'armes et de parade, de planter de nombreux arbres en maintenant la terre au moyen de murs de soutènement, de pratiquer des allées contournées, de construire de charmants kiosques où l'on est à l'abri du soleil, enfin de semer ça et là quelques batteries de canons.

Nous y avons vu deux choses fort remarquables, aussi anglaises que le jardin, la statue de lord Héliot qui a je ne sais plus trop quelle époque, défendit la citadelle contre les espagnols, et le buste de Wellington.

La statue de lord Héliot

La statue est tout ce qu'il est possible de produire de plus grotesque en sculpture. Un de ces messieurs prétendait que c'était un officier de la garnison qui l'avait imaginé pour faire rire ses camarades dans un moment ou le spleen les gagnait et pouvait leur devenir funeste. Qu'on se figure une énorme tête coiffée d'un tout petit chapeau, un nez des plus proéminents, des joues tombantes mais fort grossies, comme si dans chacune on avait mis un biscayen, un corps d'une longueur démesurée avec une épaule plus haute que l'autre. Le dessous des jambes d'une maigreur étonnante, fourrées dans une culotte dont les plis collants imitent parfaitement une étoffe mouillée, et dans des bottes à l'écuyère beaucoup moins grosses que les manches de l'habit. D'une main, et entre des doigts ressemblant assez bien à ceux d'une écrevisse, il tient une clef d'or, et de l'autre il montre les boulets rouges qui lui ont servi sans doute à repousser l'attaque des vaisseaux espagnols. Cette statue, à laquelle on n'a pas donné d'aplomb, ou qui ne l'a pas conservé, est soutenue par un fort étançon en fer sur lequel elle s'appuie. Je n'ai rien vu de plus grotesque. On l'a entouré de piliers en rocailles sur lesquels grimpent des liserons et du jasmin, enfin d'autres fleurs, des géraniums, une pièce de canon montée sur son affût et une pile de boulets en ornent le pied.

Le buste de Wellington

Le buste de Wellington n'est guère moins original. Il est niché sur une colonne d'une vingtaine de pieds de haut et au dessous sur une plaque en cuivre, on a gravé l'inscription la plus mirobolante qu'il soit possible d'inventer, elle est écrite en latin et représente le grand homme, le noble lord comme ayant seul résisté aux armées partout triomphante de la France, les ayant constamment battues, et ayant enfin à Waterloo complété leur destruction si bien commencée par une série non interrompue de victoires. Le père Loriquet écrivant l'histoire de France pour la jeunesse de la restauration et représentant Napoléon comme général en chef des armées de sa majesté Louis XVIII, battant les autrichiens à Wagram, n'aurait pas fait mieux.

Au delà du jardin en suivant toujours la côte, et il n'y a pas moyen de faire autrement, on rencontre bientôt le port militaire fermé par une courte jetée à l'abri de laquelle peuvent se mettre à la rigueur deux vaisseaux et une frégate. Plus haut est située la caserne de beaucoup d'apparence du régiment écossais. Enfin, on aperçoit une suite non interrompue de forts et sur le coteau, un charmant village ou plutôt la réunion de très jolies habitations entourées de jardins, admirablement bien disposés pour le terrain, et couverts d'une belle végétation.

Les fortifications anglaises

Nous nous sommes arrêtés là, puis nous avons regagné la ville pour courir les boutiques, car quoique tout se vende fort cher à Gibraltar, c'est un port franc, les marchandises d'Europe y ont la réputation d'être à vil prix, et chaque étranger qui s'y arrête veut faire des emplettes. Je me contentai ce jour là d'acheter fort peu de choses,

je ne trouvai rien à mon goût. Aussi je me reprochai plus tard de n'avoir pas suivi le docteur qui avec quelques officiers de *l'Africaine* munis d'une permission fut visiter les fortifications souterraines qui défendent l'isthme par où Gibraltar communique avec la côte d'Espagne. Elles paraissent formidables, comme toutes celles qu'élèvent les anglais sur les différents points du globe occupés par eux, mais elles sont exagérées. Ainsi ils ont accumulé sur ce rocher si important pour eux, surtout à cause de la contrebande qu'ils y font avec l'Espagne, ils y ont accumulé dis-je, plus de douze cent pièces de canons, tandis que moins de la moitié suffirait pour rendre la place aussi difficile à enlever qu'elle l'est maintenant. Les batteries souterraines qu'ils ont creusé dans la falaise à pic faisant face aux lignes espagnoles sont, ce me semble, plus imposantes que redoutables. D'abord plusieurs d'entre elles sont superposées en gradins, de sorte que les boulets qui viendraient frapper la falaise rouleraient d'une très grande hauteur accompagnés d'une mitraille de cailloux sur les servants des pièces inférieures dont quelques unes sont en corbeille, et les chemins couverts seraient bientôt encombrés de débris. Ensuite dans ces fameuses batteries naturellement casematées, les canonniers seraient bientôt aveuglés par la fumée, quoique des soupiraux supérieurs aient été pratiqués tout exprès pour la laisser échapper. Il paraît même que la consistance du rocher n'est pas à l'épreuve de l'écroulement qu'occasionnerait une longue suite de détonations successives, et ce ne serait pas sans crainte qu'eux mêmes dit-on feraient jouer les pièces qu'elles contiennent. Leur grand avantage est de dominer à une hauteur prodigieuse l'isthme et la plaine située vis à vis. Je trouve pour ma part que les bastions bien entendus qui sont établis sur la partie abordable de ce côté, suffisent grandement, et que tout le reste n'est qu'un luxe de matériel et de travaux. Peut être un épouvantail.

Costume bien riche et bizarre du régiment écossais

Les nombreux postes que nous avons rencontrés dans notre promenade étaient tous remplis par des soldats du régiment écossais dont je voyais l'uniforme pour la première fois. Il est d'un grand luxe et doit coûter fort cher. D'abord leurs grands bonnets, en forme de nos colbacks, sont garnis en plume d'autruche et ombragés d'épais panaches noirs et flottants. Ils portent la veste rouge, le baudrier en croix, la jaquette qui ne leur descend qu'au dessus du genou, un lambeau d'étoffe, à carreaux comme elle, figure le plaid du pays et est agrafé sur derrière l'épaule gauche ; ils ont la cuisse et la jambe nues. Enfin, leur guêtre se serre au mollet au moyen d'une courroie à carreaux. Ce sont tous de jeunes et beaux hommes, et un régiment doit être magnifique sous les armes. Hier nous avions à la visite leur colonel dont le costume analysé de près était de la plus grande richesse. Les écossais sont bien moins gênés dans leurs pays froids par la nudité de leurs jambes à laquelle ils sont habitués dès l'enfance que dans les pays chauds où les moustiques les dévorent. A la caserne, nous leur avons vu porter le pantalon qui doit leur être fort utile quand pendant la guerre ils sont envoyés en tirailleurs dans les broussailles. Un tel costume porté par des hommes du nord paraît extraordinaire au premier abord ; mais après tout, pourquoi la peau des jambes ne s'habituerait-elle pas au froid comme celle de la figure et des mains. C'est l'habitude d'être couvert qui fait que nous endurons si difficilement les intempéries des saisons.

7 mai – Ma seconde course en ville a été exclusivement consacrée à des emplettes que j'ai faites un peu pour ne pas rentrer en France, revenant de Gibraltar, sans y apporter quelque chose d'anglais à tout prix.

L*e Liverpool*, ce grand bateau à vapeur que nous voyions tous les mois concurremment avec *l'Oriental* apporter à Alexandrie et en emporter la malle de l'Inde, mouille sur rade pour repartir le lendemain. Il s'en retourne en Angleterre. Aucune nouvelle n'a transpiré, du moins parmi nous.

Le 5 *le Ligne* appareille pour Toulon.

Plan de notre nouvelle campagne au Maroc

Mr Turpin s'embarque sur *le Grondeur* et se rend à Tanger s'entendre avec notre consul général pour la course que nous allons encore entreprendre. A cinq heures du soir, il est de retour. Il nous a engagés à nous précautionner de provisions fraîches pour vingt jours au moins. Voici quelle doit être maintenant du moins notre promenade militaire. En quittant Gibraltar, nous toucherons à Tanger où nous prendrons *le Volage*. De là, nous nous montrerons devant les principaux points de la côte ouest de l'empire du Maroc jusqu'à Mogador. Nous communiquerons si faire se peut avec notre agent consulaire en cette résidence, et puis nous reviendrons directement à Cadix. Vingt jours ne sont pas trop pour cela, car voici sur cette côte la saison des vents de N.E. et des calmes et si nous remontons en dix jours les cent cinquante lieues que nous aurons à faire, nous serons bien heureux d'après ce que nous avons déjà observé dans notre dernière croisière, il est probable que celle-ci sera tout aussi morale que l'autre. C'est à dire qu'il y a à parier que nous montrerons notre pavillon de fort loin tout juste pour qu'il puisse être distingué au moyen de parfaites longues vues. Maintenant, tout est prêt, mais quand partirons-nous ? Les vents d'ouest persistent cependant aujourd'hui le temps quoique fort beau n'en présage pas moins un changement de direction dans les vents. Je ne serais pas étonné que ce soir ils soufflassent de l'est. La méditerranée s'embrume, et c'est un présage presque certain.

Course aux grottes du rocher de Gibraltar – galanterie des anglais

8 heures du soir. Cet après midi, nous avons fait une expédition charmante et nous avons joui d'un spectacle de toute beauté que nous ont préparé nos amis les anglais. C'est une course à des grottes curieuses et profondes que la nature a creusé presque sur le sommet du rocher de Gibraltar, ou du moins plus haut qu'à mi côte. A deux heure le commandant devait aller joindre le capitaine du vaisseau le *Formidable* dans la darse, et il nous avait demandé si nous voulions l'accompagner, et il était allé prendre madame Rapotel à bord du *Grondeur*. Bref, à l'heure dite nous étions tous à terre avec l'état major de *l'Africaine*, prêts à gravir la montagne sous un soleil brûlant. La montée fut pénible. La musique du régiment écossais y était déjà réunie. La galanterie de ces messieurs se montrait toute entière. Seulement nous devions attendre le colonel de l'artillerie qui devait nous introduire dans les profondeurs du souterrain. Il devait être accompagné de plusieurs dames.

Le panorama de ce point élevé (l'entrée de la grotte) était magnifique, nous plongions sur la ville et les jardins de Gibraltar, sur la rade couverte de navires dont quelques uns sentant déjà les vents d'est, mettaient sous voiles. Nous apercevions aussi du mouvement parmi les nombreux bâtiments qui attendaient pour franchir le détroit au mouillage d'Algésiras dont nous distinguions l'aqueduc renommé et l'île verte, fameuse par le combat de l'amiral Linois en 1806 (32) peu avant le désastre de Trafalgar. A gauche sur la côte d'Afrique, on voyait Centa qui appartient aux espagnols et cette autre colonne d'Hercule que nous désignons maintenant sous le

nom peu poétique de mont aux singes. La mer était bleue, le ciel sans nuages, et le soleil ardent qui nous avait frappé pendant notre ascension était tempéré maintenant par des brises qui contournaient les flancs de la montagne.

Vers quatre heures, la société était réunie et nous pénétrions dans les grottes. L'entrée en est très belle. Une grosse colonne semble en soutenir la voûte d'où tombent des stalactites représentant fort bien de belles arabesques à nervures. On avait éclairé avec des chandelles l'étroit sentier que nous devions parcourir. Des nattes mêmes avaient été placées de manière que les dames n'eussent pas à marcher sur ce terrain glissant et très humide. Nous étions bientôt parvenus dans une partie fort obscure, lorsque tout à coup au détour d'un énorme rocher, le spectacle changea, nous arrivions dans une vaste salle de la plus grande magnificence. On était d'abord étonné que la nature seule et le temps en eussent fait les frais ; mais bientôt on reconnaissait facilement que l'art eut été inhabile à produire de semblables merveilles. Des hommes grimpés sur des sommités de rocher, sur des escarpements de la caverne, tenaient à la main des chandelles romaines dont la vive lumière ne laissait échapper aucun détail de cette sublime architecture.

La voûte de cette grande salle a la forme elliptique, autour pendent en longs rayons une grande quantité de stalactites qui figurent une énorme frange d'où s'échappent de hautes colonnes et des blancs rideaux qu'on dirait liés au centre par des cordons. L'effet de tout cela est impossible à décrire. C'est du merveilleux.

La musique retirée dans une des parties les plus profondes fit bientôt entendre à un signal donné les airs harmonieux de la musique italienne. Ces symphonies répétées par les échos puis reportés sur nous par réflexion sur les voûtes étaient d'un effet magique, on pouvait se croire dans un palais de fées.

Là ne se termine pas le souterrain ; mais il était difficile de s'avancer plus loin sans craindre des accidents pour quelques membres de la société nombreuse qui s'y trouvait réunie. Et puis nous avions vu ce qu'il y avait de plus beau. Enfin la fumée des chandelles romaines commençait à s'épaissir sur les voûtes et à en assombrir l'aspect. Nous sortîmes et après avoir remercié ces messieurs de leur attention délicate, nous nous préparâmes à redescendre à la côte.

L'entrée de ce souterrain est habituellement fermée, et ne s'ouvre que par ordre du gouverneur, non que les anglais attachent de l'importance à ce qu'elles ne soient pas visitées par tout le monde, mais à cause des accidents qui y sont arrivés et qui se renouvelleraient souvent sans cette précaution. A coté du sentier que l'on parcourt, sont des précipices sans fond ou déjà plusieurs personnes ont disparu. Dernièrement encore deux sergents d'un régiment en garnison à Gibraltar y ont perdu la vie, et la police a du naturellement en proscrire l'entrée aux premiers venus.

A notre sortie des grottes, les vents d'est avaient pris de la consistance, les sommets de Gibraltar se couvraient de nuages tout près de nous et plus de cent voiles sortaient de la baie se dirigeant vers l'océan. A six heure et demie, nous rentrions à bord où des ordres furent immédiatement donnés par le commandant pour que demain matin nous mettions sous voiles.

Croisière sur la côte ouest du Maroc

24 mai – Nous voici enfin presque devant Cadix, de retour de notre croisière sur la côte ouest du Maroc. Elle a été longue mais exempte de mauvais temps, et si ce n'étaient les ennuis de la mer, on s'abonnerait à naviguer comme cela.

Partis le 8 au matin de Gibraltar, le 9 seulement nous étions devant Tanger. Là nous avons pris *la Volage* et laissé *le Grondeur*, puis nous avons fait route vers le sud autant que la faible brise a pu nous le permettre. Le 11 seulement, quoi qu'il n'y ait de Tanger là qu'une vingtaine de lieues, nous montrions notre pavillon aux habitants de Larache, petite ville d'assez jolie apparence, bâtie sur la rive gauche d'une rivière. Au moyen de longue vue, on y distinguait une haute tour carrée, des minarets, et la campagne qui paraissait couverte d'une riche végétation au dessus des sables qui bordent la côte. Nous nous en approchâmes seulement à six ou sept mille. Nous y reconnûmes entre autres deux bâtiments français, puis nous défilâmes en ligne devant cette place, et nous prîmes le large.

Le lendemain soir 12, nous en faisions autant devant Sâlé, jadis fameuse par les corsaires. La côte y a à peu près la même apparence que celle que nous avions vue la veille, et la ville est aussi bâtie sur les deux bords d'une rivière. Il était tard quand nous nous montrâmes. Cependant à la distance de cinq ou six mille on a encore pu avec des longues vues distinguer notre pavillon. Même défilé que devant Larache.

Le 3 seulement dans la soirée, avec des vents très faibles, nous arrivâmes devant Mogador. Là force nous fut de mouiller par 23 brasses, car le calme le plus parfait nous surprit, les courants nous drossaient, et puis d'ailleurs il fallait communiquer avec notre consul. Nous passâmes une nuit détestable. Sur cette côte qui ne présente aucun abri, le courant nous tenait en travers à une grosse houle du large, et nous roulions panne sur panne.

De grand matin, *la Volage* envoya à terre une embarcation, le chancelier du consulat vint à bord, nous saluâmes la ville de 21 coups de canon, puis à midi nous mîmes sous voiles.

Mogador n'est pas situé sur le bord d'une rivière comme Larache et Salé. Elle est bâtie sur une langue de terre qui contrairement à toute cette partie de la côte se termine par des rochers. Un îlot placé plus sud y forme un mauvais port dans lequel étaient mouillés deux navires. La ville paraît bien fortifiée et quoique petite, elle a de l'apparence vu de la mer. Mais l'intérieur est dit-on tout ce qu'on peut trouver de plus rational. Notre présence sur ce point a produit une vive sensation. Le pacha ou gouverneur ne sachant pas ce que nous voulions, avait fait charger les pièces sur les remparts. De mémoire d'homme un vaisseau n'avait mouillé là, de sorte que cette population barbare fut pendant vingt quatre heures en émoi.

Traversée vers Cadix

Nous quittâmes sans peine ces parages inhospitaliers, d'autant que sous voiles le vaisseau fatiguait beaucoup moins mais maintenant il fallait remonter vent debout les cent quarante lieues de côte que nous venions de longer avec des calmes, de faibles brises et un courant très sensible. C'est cette traversée que nous venons à peu près d'achever à notre grande satisfaction. Pour éviter les calmes, nous nous sommes beaucoup élevé au large mais là les vents ont toujours dépendu du N.E., souvent faibles et les courants nous ont presque constamment drossé de quinze mille dans

vingt quatre heures, de sorte que nous avons déjà mis huit jours à gagner les parages du cap St. Vincent encore c'est depuis avant hier seulement que nous faisons bonne route. Quel sort maintenant nous attend-il à Cadix ? Va-t-on nous rappeler à Brest ou plutôt nous renvoyer à Lisbonne ? Car je ne suppose pas qu'on nous fasse continuer cette insipide promenade militaire. Ce qu'il y a de plus probable et de plus agréable pour moi, c'est que des lettres m'y attendent. Aussi était-ce de tous mes vœux que j'appelais les vents qui devaient nous conduire au mouillage. Nous avons de grandes chances d'y être demain si la brise ne nous manque pas. Elle est fraîche maintenant et nous pousse avec huit nœuds de vitesse. Pendant ces seize longs jours, j'ai presque exclusivement passé le temps dont j'ai pu disposer à dessiner. Mais mon étude et ma persévérance ne m'ont pas donné les résultats que j'en attendais. Je n'ai pas réussi selon mes désirs. Toutefois mes journées se sont ainsi passées sans trop d'ennui.

Ultimatum de la France à l'empereur relativement à Abd el Kader

La diplomatie commence à laisser apercevoir le but de notre mission à travers le nuage qui l'a longtemps couverte. Il paraît que le conseil des ministres assemblé le 26 mars avait décidé qu'un ultimatum serait adressé à l'empereur du Maroc pour qu'il empêchât Abd el Kader de nous inquiéter sur notre frontière et surtout pour que celui-ci ne recrutât pas de soldats parmi les marocains. Les premières lignes de cette dépêche étaient très impératives a dit le commandant. C'était la paix ou la guerre qui serait le résultat de sa décision. Mais plus bas, on montrait à l'empereur combien la France était puissante, combien une expédition traverserait facilement ses états pour arriver jusqu'à sa capitale, et on l'engageait à un arrangement. C'est pour appuyer cet ultimatum que nous avons du nous faire voir sur la côte. *Le Grondeur* le portait sans doute, et nous avons promené dans la méditerranée en attendant le résultat de cette négociation. Lorsque nous avons passé à Tanger le 9, la dépêche importante qu'avait le consul général à nous remettre, était la réponse de l'empereur qui a du être expédiée en France par le prochain bateau à vapeur partant de Cadix. Il accédait complètement à la demande de la France, il protestait contre toute entreprise d'Abd el Kader, il avait donné des ordres sévères et précis pour qu'aucun secours ne fut accordé à notre ennemi. Mais il faisait remarquer qu'il lui était impossible de répondre de leur complète exécution, qu'Abd el Kader avait dans l'empire un parti puissant, capable même de le renverser, qu'il exerçait sur les populations de l'est une influence qu'il n'était guère en son pouvoir de détruire. Mais que cependant il ferait tout son possible pour rester en paix avec ses voisins. C'est alors que nous avons entrepris notre course sur la côte ouest. Maintenant nous venons à Cadix attendre de nouveaux ordres. Or cette réponse de l'empereur du Maroc n'est guère parvenue à Paris que maintenant dans les derniers jours de mai, au plus tôt. Donc si on ne nous envoie pas un bateau à vapeur nous porter directement nos instructions, nous ne recevrons rien avant le 12 ou le 13 juin. Pourvu qu'on ne nous fasse pas continuer nos promenades.

L'affaire américaine est aussi arrangée, d'après ce que nous avons appris. Il paraît que le consul des Etats-Unis à Tanger était un homme peu honorable et criblé de dettes, or il n'a pas trouvé de meilleur moyen pour les payer que de se faire insulter et chasser par les marocains. Sa conduite connue, il a été blâmé par son gouvernement, un autre consul a été agréé par l'empereur et tout va pour le mieux de ce côté.

Si ce consul avait été français, quelque misérable qu'il se fut montré, la presse aidant, nous eussions certainement eu la guerre.

Mouillage à Cadix – bonnes nouvelles de France

27 mai – Avant hier 25, nous avons enfin mouillé à Cadix vers dix heure du matin et maintenant je suis au comble du bonheur entouré des lettres de ma femme qui m'arrivent de tout côté : de Lisbonne, d'où la complaisance de Mr. d'Aranjo me les a fait parvenir, de Gibraltar, enfin directement de France. Hier soir j'en reçus une qui n'avait que onze jours de date. Toutes me confirment dans l'espoir de devenir bientôt père. Toutes sont pleines de bonnes nouvelles et je ne me sens pas de joie.

Si nous pouvions être bientôt rappelés ! Mais ce que nous apprenons ici est un peu inquiétant, on dit que de nouvelles difficultés ont surgies à Tanger, que, soit à cause d'une expédition française sur le territoire marocain, soit la crainte qu'ont inspirées notre promenade sur la côte ouest, l'empereur est très mécontent, qu'il l'a exprimé et que notre consul général à Tanger a été sur le point d'amener son pavillon. Ces nouvelles sont données par *le Cerf* que nous avons ici avec *le Palinure* (capitaine Aubry Boyeut) commandant la station de Cadix.

Sans doute *le Grondeur* que l'on rappelle nous mettra au courant de ce qui se passe, mais je crains bien qu'il ne nous apporte de fâcheuses nouvelles, tant je suis effrayé d'aller encore battre la mer sans but avoué comme nous l'avons fait jusqu'ici.

Ce matin, nous voyons entrer à Cadix le vapeur *le Pluton*, capitaine Jouvier. Il est parti de Brest il y a quelques jours pour remorquer jusque dans les parages du cap Saint Vincent *le Galibi* destiné pour le Sénégal, et après l'avoir quitté, il vient faire du charbon à Cadix. C'est pour nous une excellente aubaine, il retourne directement à Brest où il fera parvenir nos lettres sans tarder. On nous dit d'être prêts pour le 30. Toutefois je ne pense pas que le commandant le laisse partir avant le retour du *Grondeur*. Il expédie demain *le Cerf* lui donner l'ordre de rallier.

31 mai – *Le Grondeur* n'a pas encore paru. On ne prévoit pas ce qui peut ainsi le retarder. Notre correspondance chasse et j'en suis très contrarié. La poste lui apportera moins de retard, et reste donc deux ou trois jours, je me servirai de cette voie si notre bateau n'arrive pas.

On gratte le navire

Nous employons les deux premières semaines de notre séjour ici à réparer les diverses parties du gréement, à disposer notre cale pour prendre des vivres, à gratter le vaisseau que l'on trouve très sale et qui ne marche plus. *L'Africaine* nous a constamment rendu des points voir même *le Volage* dans la dernière traversée. Par exemple le système de balais adopté à de simples manches de gaffe me paraît loin, pour un vaisseau, de remplir le but qu'on se propose. On peut ainsi frotter à trois ou quatre pieds au dessous de la flottaison, mais certes plus loin on n'enlèvera pas grand chose. On a cependant essayé encore un système au moyen d'espars* longs et légers, mais cela a été si mal fait qu'il n'a produit aucun résultat. Le vent de médine, de S.E., qui souffle depuis quelques jours, a surtout arrêté cette opération. La mer est beaucoup trop grosse par une forte brise pour que nos embarcations puissent la pratiquer à leur aise.

Cadix est toujours ce que je l'ai vu autrefois, une ville sinon régulière, du moins fort jolie par la propreté de ses rues, l'élégance de ces maisons à balcons innombrables peints de toutes couleurs et ornés de fleurs, on dirait un joli jardin suspendu au dessus des murailles blanches du rez de chaussée. C'est un eldorado pour

une certaine classe de jeunes gens sous le rapport des femmes. Mais c'est aussi un séjour fort ennuyeux pour une autre classe d'individus plus raisonnables qui une fois à terre sont obligés de flâner des heures entières sans aucun moyen de rallier le bord, le soir surtout, à cause de la fermeture des portes, elles ne s'ouvrent qu'à 11 heures du soir. Pour moi, je trouve peu de compagnons de promenade dans le genre de celles que j'aime à faire, aussi je reste à bord.

12 juin 1842 – Jusqu'à présent, nous n'avons encore reçu aucun ordre pour continuer notre croisière ou rallier un port de France, et nous avons joui à Cadix d'une certaine liberté, parce que les exercices ont été suspendus pendant quinze jours. Alors nous avons pu promener, faire des courses. Mais l'ordre de service va maintenant reprendre son cours et nous ne pourrons plus nous absenter. La semaine dernière on en a bien fait quelque unes, mais les vivres inachevées, le grattage du vaisseau, les a souvent suspendues, et à nos quart près, nous étions tranquilles. J'ai peu profité de cette facilité de quitter le bord. Pendant presque tout ce temps, je n'en ai pas bougé, mais j'aime beaucoup maintenant à passer la journée tranquille dans ma chambre sans être dérangé, et j'ai joui à ma manière du repos qu'on nous a accordé.

Depuis que nous sommes à Cadix, le vaisseau ne désemplit pas de visiteurs et surtout de visiteuses. Toute la ville je crois y aura bientôt passé ; le dimanche surtout. Aujourd'hui elles ont commencé de très bonne heure et sans le vent de médine qui s'est levé vers midi, nous aurions eu beaucoup de monde. Tout cela ne m'ennuie plus, car encore une fois, ma chambre est commode et m'offre un asile assuré contre les importuns du carré, ce qui n'a pas lieu à bord des frégates ou corvette.

A propos de vent de médine, le 3 et le 4, il a soufflé avec violence, au point sinon de nous interdire toute communication avec la terre, du moins de les rendre fort incommodes. Depuis le lendemain de notre entrée sur cette rade, nous avons cru tous les jours voir arriver *le Grondeur*, car ce temps nous paraissait des plus favorable. Ce n'est cependant que le 2 que nous avons appris qu'il était à Gibraltar. Le 4 il est entré enfin.

Rien de nouveau à Tanger ; tout s'y arrange pour le mieux. *Le Cerf* expédié le 28 du mois dernier pour nous renvoyer Rapatel a bien paru dans les environs du cap Sportel, mais Mr. Lugeat qui en prend très à son aise, dit-on, n'a pas voulu affronter la forte brise d'est qui régnait dans ces parages. Il a trouvé beaucoup moins fatiguant d'aller se mettre à l'abri sous le cap, malgré qu'il fut assez pressé par le commandant et que plusieurs bâtiments aient été vus entrant dans le détroit. Dans l'intervalle, *le Grondeur* est allé prendre l'entrée à Gibraltar, et il nous est arrivé sans avoir été rencontré par *le Cerf*.

Aussitôt qu'il a mouillé, on a expédié au *Pluton* l'ordre de partir le lendemain de grand matin. Madame Rapatel a pris passage à bord et le 5 à 4 heures avant jour, il a fait route emportant à Brest toute notre correspondance qui cette fois arrivera promptement en France. Toutefois il relâche à Lisbonne, mais il est probable qu'il n'y restera pas longtemps.

Le 4 au soir, Piquet et le Gris arrivent de Séville où ils étaient allés faire une charmante promenade. Il fut un temps où certes je n'aurais pas manqué cette partie, mais maintenant, j'ai perdu toute curiosité. Les voyages quelconques ne me plaisent plus, et je ne les entreprends que lorsque j'y suis forcé. Ces messieurs ont vu à Séville des choses fort curieuses, entre autres de magnifiques tableaux de Murillo.

Etat pitoyable de la marine espagnole

Le 5, nous avons vu entrer un vaisseau espagnol. Il vient de la Corrogne se faire réparer à la caraque, et le gouvernement y consacre un million qui très certainement sera aux deux tiers volé par les entrepreneurs, les payeurs et autres agents entre les mains desquels passeront les fonds. C'est le vaisseau *le Souverain* qui combattit aussi à Trafalgar. Triste débris de l'ancienne puissance espagnole, il est aussi délabré que possible et vient d'achever sa traversée monté par 350 hommes pour lesquels on pouvait à peine compter, nous ont dit des officiers, cinquante matelots, tout le reste se composait d'hommes pris sur des barques de passage dans des rivières ou des bras de mer.

Pauvre marine espagnole ! Se relèvera-t-elle jamais. Ses officiers pour la plupart sans solde, mendient leur pain dans les ports. Ses matelots ne sont pas plus payés et souvent ne reçoivent que de mauvaises vivres. Les efforts du gouvernement pour la faire vivre, car il y a des ordres pour remettre les postes en état, disparaissent devant la dilapidation, les vols infâmes des fonds qu'il y consacre, et ces fonds sont encore levés à grand peine dans les provinces. Partout ici les douaniers ne vivent que de fraude. Le système prohibitif établi par le gouvernement sur presque tous les produits étrangers, pour faire revivre l'industrie nationale, est absolument sans effet, car les hommes chargés d'empêcher la fraude, la douane entière n'est pas payée, trouvent au contraire un immense bénéfice à favoriser la contrebande. Et après tout, il faut bien qu'ils vivent. Il n'est pas rare partant, et à plus forte raison en Espagne qu'un individu pousse l'esprit national assez loin pour mourir de faim à son poste en empêchant l'introduction de denrées prohibées, lorsqu'on vient lui offrir de grosses sommes pour qu'il les laisse passer. Et puis ce sont les hauts employés qui font les premiers la contrebande. Les petits les imitent, c'est tout naturel. Pauvre pays !

Le 5, nous avons expédié *le Volage* à Toulon. Ce bric est vieux et ne vaut plus rien. Bonard est remplacé dans son commandement, mais il est probable que son bateau ne sortira pas du port avant une grande refonte, s'il n'est pas désarmé.

Le 7, le vaisseau espagnol va se loger à la Carraque où on prépare un bassin pour le radouber. Ce bel arsenal qui comptait jadis onze et douze mille ouvriers, n'a maintenant qu'une trentaine de forçats qui y travaillent. Tout y est en ruine, tout n'y inspire qu'une profonde tristesse.

Promenade à l'île de Ste. Marie

14 juin – Hier je me suis rendu à terre avec plusieurs de ces messieurs dans le but de faire une promenade à Sainte Marie et de visiter la ville et les environs. Mais à peine sur le quai de la Dive, nous nous aperçûmes un peu tard que nous avions fort mal calculé notre jour. Les départs du bateau à vapeur qui fait le trajet de Sainte Marie sont calés sur les instants de la journée où la marée lui permet de franchir la barre, or la mer se trouvant basse vers midi, son premier départ n'était qu'à une heure et demie. Il était seulement 10 heures du matin quand nous quittâmes le vaisseau. Ainsi il nous restait à flâner trois heures et demie dans les rues de Cadix et en plein midi. La perspective n'était pas très gaie. Enfin nous en prîmes notre parti : nous courûmes les rues, nous fûmes lire les journaux au café et, à l'heure du bateau, plusieurs de ces messieurs nous abandonnèrent. Nous nous trouvâmes seulement sur le quai, le docteur Piquet et moi. Villeneuve capitula, mais Piquet tint bon. Promener sur mer serait peut-être moins ennuyeux que dans les rues de Cadix. Nous nous embarquâmes ; nous

comptions sur une demie heure de traversée, et nous nous donnions ainsi cinq quarts d'heure au moins pour voir Sainte Marie, c'était plus qu'il n'en fallait. Pas du tout, nous mîmes plus d'une heure à nous rendre et il nous restait pour visiter la ville vingt minutes au plus avant le retour du steamboat. Nous nous lançâmes dans une rue, puis dans une autre à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes une promenade, nous voulûmes la visiter. Nos montres marchaient toujours. Bref, nous étions encore assez loin du quai quand nous entendîmes la fatale cloche qui indiquait le départ du bateau. Nous courûmes et nous arrivâmes juste à temps, il était démarré, mais le canot nous mit à bord. A notre retour à Cadix, les embarcations du vaisseau ne nous avaient pas attendus, et nous fûmes obligés de prendre une barquette pour revenir à bord. Ainsi nous avons visité Sainte Marie en courant, à la lettre, mais nous y avons reconnu une assez jolie ville, quelques belles rues, des promenades, un petit port fermé par la rivière qui s'y jette dans la baie, des quais commercés. Enfin j'en ai vu assez pour me faire une idée de ce que ce pouvait être, et j'avoue que la réalité a dépassé mes prévisions.

Réflexions sur l'armement des embarcations

18 juin - Le 15, le commandant a fait faire un exercice à boulet dans les embarcations chargées à couler bas par leur équipage et leur artillerie, la principale, la chaloupe surtout, s'avançait péniblement vers les passes en but seulement à la mer soulevée par une jolie brise. Et après deux heures de nage, elle fut obligée de laisser partir pour tirer sous le vent dans la direction de Villa Réal. Comment tous ces canots auraient-ils fait si par une expédition sérieuse, on les avait fait partir avec une brise un peu plus fraiche !

On a tord de s'imaginer, ce me semble, que l'artillerie et son calibre ainsi que le nombre d'hommes que l'on y met rendent une embarcation mieux armée. Si elle n'avait pas à se mouvoir, peut-être ? Mais dès qu'il faut qu'elle se transporte quelque part, et que ses évolutions sont importantes, on doit les lui rendre faciles. Ainsi, notre chaloupe est armée d'un canon obusier de 30, d'une caronade de 18 et de quatre perriers*, et pour cela, outre les vingt chaloupiers qui tous ne peuvent pas nager, quand les pièces sont à bord, on y jette encore un armement particulier pour chacune de ces pièces, et puis charpentiers, calfats, seconds maitres, quartiers maitres, timoniers, … Tout cela trouve à peine place à se bouger et avec les munitions nécessaires, l'embarcation est beaucoup trop chargée et ne marche pas.

Du reste, nous sommes un peu comme cela dans la marine, nos bateaux, nos embarcations sont d'autant mieux armés qu'ils ont plus de canons et plus d'équipage. C'est une grave erreur, je pense, car tous se gênent. C'est comme si pour le combat on entravait les mouvements d'un athlète. Mais c'est maintenant la mode.

Théâtre à bord

Hier il y eut spectacle à bord, et beaucoup d'invitations avaient été envoyées à bord des bâtiments de la division. On eut pu bien faire et tout fut assez mal établi, car le commandant qui est, ou du moins qui paraît, enchanté que son équipage s'amuse, qui applaudit même à leurs jeux ne conçoit pas à leur donner les moyens de se divertir, si le service méthodique du bord en est en rien dérangé. Ainsi pour une représentation théâtrale, il ne sacrifiera jamais même un appel. Il ne souffrira pas qu'une planche soit placée quelque part pendant le jour. Il en résulte qu'on a été obligé de monter le

théâtre dans dix minutes et que rien n'a pu être fait convenablement. Nos acteurs d'ailleurs n'étaient pas fameux, mais il faut être indulgent pour la première représentation. Tout cela est fort bon après tout car les matelots s'en amusent, et pour moi je sacrifierai beaucoup pour les distraire.

Grand combat de taureau à Cadix : scène dégoûtante

20 juin – Hier il y avait à Cadix grand combat de taureau. Le fameux Montes, cet homme qui semble jouer avec ces animaux furieux et parvenus au plus haut degré d'excitation, cet homme qui les fascine de son regard, devait être acteur. Tout l'état major du vaisseau s'y rendit. Le commandant ce jour là s'était relâché de son exigence habituelle. Je restai seul à bord avec Blaise. Pas plus qu'autrefois je n'étais curieux de voir ces scènes de sang qui peuvent produire des sensations vives sur ceux qui les aiment quelles quelles soient, mais que je ne rechercherai pas pour mon compte. Les émotions agréables seules peuvent m'attirer, je ne tiens nullement aux autres.

Le spectacle fini, plusieurs de ces messieurs pour lesquels il était nouveau, revinrent avec un sentiment de dégout qui les empêcha même de diner. Ils avaient du bien s'amuser ! la vue d'un homme habile, courageux, et de sang froid maitrisant un de ces animaux furieux m'aurait bien sur intéressé, mais quand il s'y mêle douze ou quinze chevaux éventrés, leurs cavaliers souvent blessés, puis la mort du taureau lui même, percé de nombreux coups d'épée, j'avoue que pour moi l'intérêt tombe et que je préfère un abattoir, où l'on se montre moins barbare.

Préparatifs pour retourner à Tanger

Décidément nous allons à Tanger : le 22, tous nos préparatifs sont achevés, nos vivres pour trois mois, et notre eau complétée. Qu'allons-nous y faire ? Nous y montrer sans doute, pour qu'on ne dise pas que la division chargée de la surveillance de la côte du Maroc reste inactive dans un port d'Espagne. Voila tout. Le commandant a l'instruction, dit-il, de passer dix ou douze jours devant Tanger si le temps le lui permet et de revenir ensuite à Cadix, mais comme il est lui même extrêmement indécis, et qu'il change d'idée du jour au lendemain, nous n'avons absolument rien à compter sur ses projets. Seulement nous partirons le 22.

24 juin – Nos avons appareillé de Cadix avant-hier par une jolie brise sans avoir attendu le paquebot à vapeur de Marseille qui était en retard, mais qui pouvait fort bien apporter des dépêches. Le soir nous étions déjà loin au large, et nous reconnaissions que la marche du vaisseau, comparativement à celle de l'Africaine, avait beaucoup gagné au grattage imparfait qu'on avait appliqué à son cuivre. Elle ne nous rendait plus aucune voile.

Ce jour là, j'étais heureux, j'avais reçu une lettre avant le départ.

A l'entrée de la nuit, vers neuf heures, nous aperçûmes des signaux fusées, coups de canon, que faisait un bâtiment dans l'est. Pour voir s'il s'adressait à nous, nous lançâmes aussi quelques fusées accompagnées de coups de canon. Il répondit, et alors le commandant lui expédia *le Grondeur*, mais son impatience était telle qu'il brula douze fusées en moins d'une demie heure sans que l'autre put y répondre à chaque fois tant la consommation pouvait être grande pour lui. A 11 heures nous sûmes que c'était le Cerf qui revenant de Tanger pour porter des plis du consul général, nous

avait aperçu et reconnu au coucher du soleil. Ces plis ne signifiaient plus rien d'après tout ce que nous avons pu en apprendre, et nous continuâmes notre route en enjoignant au bric de nous suivre.

Tanger

Le 23 dans l'après midi nous mouillâmes tous sur la rade ouverte de Tanger. De folles brises et des calmes nous avaient retenus au large toute la matinée. Nous trouvâmes dans la baie une corvette américaine sur laquelle le commandant avait son pavillon. Il continuait à traiter l'affaire du consul avec l'empereur, mais si maladroitement, dit-on, si sottement même, que son adversaire, beaucoup plus rusé que lui, ne lui laissera rien gagner dans cette affaire. Du reste il n'y a aucune apparence d'hostilité probable entre ces deux nations, mais les affaires trainent en longueur si le commodore actuel en reste chargé. Il est loin d'être diplomate et cependant aucune action ne lui est permise sans l'autorisation de son gouvernement.

8 juillet 1842 – Ce matin, *le Grondeur* est parti pour Gibraltar où il va prendre les plis qui peuvent s'y trouver pour la division et surtout du savon et du tabac pour les équipages.

Un exercice à feu mal interprété par les bédouins

Absolument rien d'intéressant ne s'est passé à Tanger depuis notre arrivée. Nous sommes en très bonne intelligence avec le pays, mais très gênés pas l'humeur ombrageuse des habitants. L'autre jour pour un simple exercice à feu du fusil que nous avons fait à bord, tous les bédouins sont descendus des montagnes à la plage en se jetant dans la batterie de la côte. Les gardes de la porte sur la mer ont fait de grandes difficultés pour laisser le soir embarquer dans un de nos canots le consul qui devait venir rendre sa visite au commandant, dans la crainte où ils étaient qu'on put les attaquer une fois notre représentant parti. Mr. Denion nous a même priés de ne pas faire d'exercice du canon à feu pendant que nous serions devant Tanger car nous pourrions soulever toute la population des environs. Enfin, il n'y a aucune sureté à courir la campagne. Aussi doit-on se résigner à quelques promenades le soir dans les jardins des divers consulats.

Le commandant paraît cependant devoir rester ici jusqu'à la solution de l'affaire américaine. On attend pour cela tous les jours le pacha de la province qui réside à Larach et avec lequel le commodore doit traiter. Puissent les pourparlers ne pas durer trop longtemps.

Depuis notre arrivée, nous n'avons jamais été bien inquiétés sur la rade ouverte de Tanger par la mer ou le vent quoiqu'il ait soufflé avec violence dans le détroit. Abrité de l'est et de la mer qu'il soulève par le cap Malabata, nous n'en ressentons que quelques rafales et un peu de houle. Les vents d'ouest n'ont encore régné qu'avec de très faibles brises.

Aspect de la ville

Tanger ressemble beaucoup à toutes les villes turques, surtout à celles de la côte d'Afrique : ruelles et maisons basses. Cependant comme elle contient beaucoup de juifs et d'individus faisant le commerce avec Gibraltar ou la côte d'Espagne, elle

présente un caractère particulier. Comme partout, ce que les maures habitent est fort sale, mais l'intérieur des maisons juives est tapissé et paré en soyeux de diverses couleurs, et paraît extrêmement propre. La ville est bâtie des deux cotés d'un petit ravin. La partie droite est occupée par les juifs, les européens et les nombreux consulats qui seuls offrent des maisons présentables. L'autre, c'est à dire le fond et la partie gauche du ravin (en regardant la mer) comprend les cases maures couronnées par la casbah qui domine la mer ainsi que la ville. On prétend qu'elle contient des parties orientales et des morceaux remarquables d'architecture et de sculpture mauresque, mais tout cela est maintenant plâtré avec de la chaux et je ne suis plus assez curieux pour aller visiter les belles choses.

Je mène à Tanger absolument la même vie qu'à Cadix, c'est à dire que hors les exercices et mes heures de quart, je travaille, je m'occupe dans ma chambre, prenant fort peu de souci de ce qui se fait dans les autres parties du vaisseau, mon détail excepté.

Plus je vais, plus la marine, plus l'exil auquel on y est soumis trop longtemps m'est à charge. Le suprême bonheur pour moi serait maintenant une honnête et tranquille indépendance que je trouverai très probablement lorsque j'aurai ma retraite. Mais il me faut encore attendre cinq ans. Cinq ans !!!

Coups de fusils sur une embarcation de l'Africaine

12 juillet – hier soir un événement fort grave en apparence et qui aurait pu avoir les suites la plus fâcheuses eu lieu dans l'espèce de petit port de Tanger. On a tiré de nombreux coups de fusil sur une embarcation de *l'Africaine*, quelques balles ont atteint le canot, mais le patron seul a été très légèrement atteint à l'oreille. Le commandant Turpin qui se rendait à terre dans ce moment ainsi que plusieurs embarcations du vaisseau et des autres bâtiments de la division, dès qu'il a eu connaissance de cette agression les a fait toutes rentrer à bord et a suspendu la communication avec la ville.

Bientôt le capitaine du port de Tanger vint tout effaré à bord faire des excuses en disant que les bédouins tiraient à la cible depuis le matin et que cette chose avait eu lieu sans intention, que nous pouvions descendre à terre, qu'il garantissait que nous serions bien reçus. Le gouverneur de la ville était très inquiet à la marine, toutes les autorités de Tanger étaient sens dessus dessous.

Ce matin les communications étaient rétablies et nous avons eu des détails exacts et circonstances.

Il paraît que lorsqu'Abd el Kader a pénétré dans l'empire et a entrainé les marocains sur les frontières de l'Algérie pour s'y faire battre par le général Bugeaud (33), la guerre sainte a été prêchée dans tout le Maroc. Les marabouts (34), espèces de fanatiques considérés dans le pays comme des saints, des élus de Dieu, ont partout excité les vrais croyants à la guerre et à l'extermination des chrétiens. Or, des arabes de quelques tribus montagnardes des environs de Tanger étaient restés en ville depuis le marché du dimanche 10, ils avaient acheté des balles, de la poudre, et depuis le matin ils s'amusaient à tirer à la cible. Deux fois dans la journée nos canots s'étaient rendus à terre, et en étaient partis sans être inquiétés, mais le soir, un marabout exalté s'était réuni à eux et les avait excité à prendre les chrétiens pour point de mire. Or la première embarcation qui se présenta à 6 heures fut un canot de *l'Africaine*. On tira sur lui plusieurs coups de fusil, des balles passèrent, mais ces messieurs, qui ne

pouvaient pas croire que le feu fut dirigé sur eux, continuèrent. A la plage, le capitaine du port leur faisait signe de s'écarter et d'accoster plus sur la gauche, mais alors une nouvelle décharge partit, et il n'y eut plus de doute, on tirait positivement sur eux. Une balle avait traversé le tape-cul du canot, une autre avait frappé un aviron, enfin l'oreille du patron venait d'être égratignée par une troisième. Le canot vira de bord pour s'en retourner, il rencontra celui du commandant, lui rendit compte de l'affaire, et malgré les appels du capitaine du port à la plage, tout le monde s'en retourna.

Il paraît que ce ne fut qu'à la dernière décharge que celui-ci s'aperçût que des coups de fusil avaient été tirés sur les embarcations, car immédiatement et en un instant la plage fut balayée. Armé d'un solide bâton, il en distribuait à discrétion des coups qui faisaient fuir les plus intrépides, et effectivement quelques minutes après, notre consul, monsieur Fleurat, et mon cousin élève consul étaient sur le rivage s'enquérant de ce qui venait de se passer. Tout ceci avait été parfaitement aperçu par *le Grondeur* mouillé à petite distance de la côte.

Attente d'excuses de la part du gouverneur et du pacha

Plainte fut immédiatement portée par le consul monsieur Denion, et ce matin par le commandant. Mais déjà nous apprenions par le canot de la poste* aux choux que douze individus soupçonnés d'avoir tiré avaient été jetés en prison. Ce soir, il y en a dix-huit, plus le marabout qui s'étant sauvé dans la mosquée, lieu inviolable, n'a pu en être extrait, mais qu'on y a mis aux fers.

Réparation complète sera dit-on donnée au commandant.

Ce déplorable événement me cause une fâcheuse impression car j'ai peur qu'il ne contribue à nous faire rester plus longtemps à Tanger, et nous nous y ennuyons tous à la mort, et puis les journaux ne manqueront pas en France d'envenimer la chose.

18 juillet - Nous sommes toujours dans la baie de Tanger, attendant le pacha de Larache, gouverneur de la province et ministre de l'empire.

Du 13 au 15 nous avons essuyé un petit coup de vent d'est. Les rafales étaient violentes, la mer grosse, et nos communications avec la terre ont été interrompues. Il paraît que les autorités de la ville ont profité de cela pour élargir les prisonniers qui sont tous partis. Le commandant est furieux. Il a dit-on écrit au gouverneur de la ville pour s'en plaindre en lui disant que cette réparation ne lui suffisait pas et qu'il exigeait que les coupables fussent autrement châtiés. Il a reçu une réponse où le bey lui dit que, n'ayant pas le droit lui de retenir les prévenus plus de trois jours prisonniers, il avait été forcé de leur rendre la liberté, qu'il était navré de ce qui s'était passé, mais que l'autorité supérieure seule pouvait agir.

Déjà du reste, monsieur Turpin a expédié un courrier à Larach pour savoir d'une manière positive si le pacha gouverneur arrive ou non, car on nous berne depuis un mois de la façon la plus indigne.

Dès que Mr. Denion, notre consul, nous a eu ici, il a fait aussi lui tout ce qu'il a pu pour nous y retenir, car, au moyen de la division française, il se donne une importance qu'il est bien aise de conserver le plus longtemps possible. En conséquence, sur la foi d'un juif David, qui nous fournit des vivres frais, et qui a de fréquentes relations avec l'intérieur, il assurait tous les jours que le pacha allait venir, qu'il était en route, qu'on en avait des nouvelles positives, et il insinuait au commandant qu'il était nécessaire qu'il le vit avant de quitter Tanger. Or gagner du temps a toujours été, comme on le

sait, la base de la politique turque et arabe. Le gouverneur donc, qui ne vient ici que pour régler l'affaire américaine, ne se presse pas, et il n'y a pas de raison pour qu'il arrive avant un mois. Mr. Turpin s'impatiente, mais attend.

Toutefois le dernier événement a changé un peu les idées de Mr. Denion. Les instructions ministérielles lui recommandent ainsi qu'au commandant la plus grande prudence dans nos relations avec les indigènes. Il tremble tous les jours que de nouvelles collisions n'aient lieu entre les arabes et nos hommes et est déjà extrêmement embarrassé de cette dernière affaire. Le commandant veut une réparation immédiate qui ait du retentissement, de l'effet, le consul ne voit pas la chose sous le même point de vue, il sait fort bien que cet acte a été du au fanatisme des montagnards excité par un marabout, il n'ignore pas que les autorités de la ville, le gouverneur de la province même ont peu d'action sur les kabyles, il considère la réparation qu'exige Mr. Turpin comme très difficile, et surtout la punition du vrai coupable protégée par leurs compatriotes, qui sont bien loin de blâmer leur acte au fond, comme impossible. L'insistance du commandant le gêne beaucoup, et maintenant je crois qu'il vaudrait bien le voir loin de lui.

Du reste, aujourd'hui doit revenir le courrier expédié par monsieur Turpin. S'il annonce l'arrivée du pacha dans quelques jours, il l'attendra, mais s'il tarde encore, nous partirons demain matin. Nous croiserons quatre ou cinq jours faisant des exercices à boulet, puis nous entrerons à Cadix. Si une satisfaction suffisante est accordée par le pacha gouverneur, nous ne reviendrons probablement plus, sinon, l'affaire ira à l'empereur lui même, et dans un mois nous reparaitrons recevoir sa réponse. En attendant *le Cerf* et *le Grondeur* stationnent alternativement ici, et se relèveront tous les dix jours. Voilà les projets actuels. Nous faisons tous les préparatifs du départ.

Le 11 au soir, une frégate espagnole assez bien tenue mouillait sur la rade. Elle a été obligée de passer ici le coup de vent d'est, et puis elle est partie pour Algesiras.

La corvette américaine a cassé le 13 une de ses chaines et a chassé de deux encablures. Le 14 *le Grondeur* a aussi perdu une ancre de la même manière, mais il chauffait depuis la veille, et il est venu mouiller tout près de nous. C'est de cet instant que le commandant a voulu se mettre tout à fait en appareillage. Il a fait cesser et arrêter la fourniture de viande fraiche le 16 , et nous allons maintenant vivre exclusivement en campagne.

Tout ceci éloignera encore, je le crains, notre rappel en France. D'abord il est probable que le ministre ne nous enverra pas l'ordre de rallier avant la convocation des chambres dans les premiers jours d'aout. Il sera bien aise de se poser devant les députés avec une division sur la côte du Maroc, et puis ce dernier événement que l'on va présenter avec des couleurs fort noires fera encore que si l'affaire n'est pas arrangée avant, nous pourrons bien rester encore ici jusqu'à l'hiver, peut-être même ne pas rentrer. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quelle sotte campagne !

22 juillet – Le pacha a, dit-on, enfin quitté Larache. Le courrier arrivé le 19 au soir n'a cependant rien apporté de positif relativement à son départ, mais des troupes étaient réunies sur toute la route qu'il doit parcourir et les tribus s'y rassemblaient pour lui présenter à son passage des cadeaux et leur contribution. Bref, un courrier postérieur a dit qu'il était parti, mais on l'a si souvent assuré.

Nous aussi nous partons dès demain même si les vents ne sont pas favorables, ou au plus tard à la première brise d'est.

Le commandant a réuni ce matin les officiers du vaisseau pour leur donner connaissance de toutes les pièces relatives à la malheureuse affaire des coups de fusil tirés sur le canot de *l'Africaine*. Il nous a d'abord lu le rapport de Helaire que pour mon compte, je trouve un peu exagéré, d'après ce que le docteur Délioux aussi présent nous a rapporté le lendemain même de l'événement, puis il nous a communiqué la lettre du consul qui lui annonçait la mise en liberté des prisonniers par le sous-gouverneur. Celui-ci prétend qu'il n'avait pas le pouvoir de les retenir plus longtemps, mais il s'engage à retrouver et à représenter les coupables, le chériff compris, à la première requête. Ce chériff ou marabout est un individu extrêmement exalté qui dernièrement prêchait dans le Maroc la guerre sainte pour Abd el Kader et qui est petit fils de cet autre marabout qui fut décapité il y a quelques années pour avoir frappé un consul d'un coup de massue. Cette affaire ira jusqu'à l'empereur, si le pacha gouverneur ne nous donne pas raison. Enfin le commandant nous a fait connaître sa lettre au ministre de la marine, ce n'est autre chose que la copie de divers rapports qu'on lui a remis.

Il nous a dit ensuite que comme il ne voulait pas recevoir un coup de vent d'est sur cette rade, il appareillerait aussitôt que la brise prendrait cette direction, qu'il se tiendrait à croiser au large où nous ferions des exercices du canon, et qu'il reviendrait ensuite réclamer avec plus d'instances la réclamation exigée.

Ce soir, *le Grondeur* revient de Gibraltar. Il a fait quelques avaries dans la traversée, et comme pour les réparer, il doit rester ici, nous lui donnons une de nos ancres à jet pour remplacer celle qu'il a perdu.

Nous faisons tous les préparatifs d'appareillage pour demain et on assure que Mr. Turpin ayant appris que le pacha serait près de quinze jours dans son voyage, veut aller directement à Cadix où il fera de l'eau et d'où il reviendra ici au bout de huit jours. Que j'ai hâte que cette affaire se termine pour que nous jouissions d'un peu de tranquillité.

La corvette américaine mouillée ici depuis deux mois est partie pour Algésiras. Le commodore, lassé d'attendre et d'être berné par le pacha, s'en est allé furieux et jurant qu'il se présenterait dorénavant avec des forces telles qu'on lui accorderait immédiatement ce qu'il demande ou qu'il canonnerait la ville.

30 juillet – Nous sommes encore sur cette maudite rade de Tanger. Ni le gouverneur, ni les vents d'est ne viennent nous pousser dehors. Cette incertitude est intolérable.

Triste nouvelle de la mort du duc d'Orléans

Le 25 au soir est arrivé de Cadix le bric le Cerf, nous apportant la fâcheuse nouvelle de la mort du duc d'Orléans (35). Tout le monde à bord en a été consterné. Déjà dès le 23 un bateau venant de la cote d'Espagne l'avait fait circuler comme un bruit, un on dit, mais personne ne voulait y croire, tout est dénaturé, tout ce qui provient ici par cette voie, mais Mr. Lugeat qui nous a apporté le journal des débats a levé tous les doutes sur cet événement.

Le 27 nous avons tous pris le deuil dans la division, les vergues ont été mises en pantaine*, les pavillons avec le crêpe ont été hissés en berne, enfin le vaisseau commandant a tiré des coups de canons de demi heure en demi heure pendant toute la

journée. La fête du 29 n'a été célébrée qu'à demi, un pavillon en tête de chaque mat, une suite de salve à midi.

Attente du pacha

L'arrivée du pacha est le sujet de toutes les questions que l'on fait aux braves gens qui viennent de terre. Avant-hier, on disait qu'il ne viendrait pas, aujourd'hui, le bruit se répand qu'il était en route : on ne sait que croire. Un nouveau courrier lui a été expédié mardi 26, il n'est pas encore de retour et le commandant l'attend avec impatience. Il a autant envie de partir que nous, mais trompé à chaque instant par le consul, il ne sait ou ne veut pas prendre une détermination. Nous sommes cependant toujours en partance.

1er août 1842 – Le courrier est arrivé hier, il a apporté une réponse du pacha. Le commandant nous communique ce matin la pièce relative à cette dernière négociation.

Monsieur Denion, voyant que malgré tout ce que l'on disait à la ville et à la casbah, malgré les préparatifs que l'on y faisait pour recevoir la première autorité de la province, elle ne se pressait pas d'arriver, adressa de nouveau au pacha Sidi Bouslam une lettre énergique dans laquelle il lui disait que le commandant de la station ne pouvait plus attendre plus longtemps la satisfaction qu'il réclamait, que son service le forçait de partir, et que s'il ne lui accordait pas raison lui, s'il ne pouvait encore venir régler cette importante affaire d'une insulte au pavillon français, il allait immédiatement en écrire à l'empereur et qu'il rejetait sur lui toute la responsabilité de l'acte qu'il semblait approuver, et du retard qu'il apportait à faire justice d'une coupable agression.

A cette dépêche le pacha a répondu qu'il ne voyait pas la chose sous un aspect aussi sombre, que l'affaire ne paraissait pas avoir toute la gravité qu'on lui prêtait, qu'il ne doutait pas qu'à son arrivée très prochaine il ne put aplanir toutes les difficultés qui venaient de s'élever entre deux nations amies, qu'il verrait l'amiral commandant la station, mais qu'il priait Mr. Denion de tacher de le calmer un peu d'ici là, que du reste il allait se mettre en route et que dans quelques jours il serait à Tanger.

Sur ce, dès hier, le commandant voulait partir. Il ordonna d'en faire tous les préparatifs comme déjà cela avait eu lieu il y a quinze jours. Dans la journée les vents allèrent à l'est, ainsi on garnit les chaines au cabestan, on enleva l'échelle du commandant, on disposa les perroquets envergués, …

Il voulait croiser au large jusqu'à l'arrivée du gouverneur, Rapotel viendrait l'en prévenir, il se rapprocherait alors de la cote, descendrait en ville, aurait une conférence et mouillerait de nouveau, s'il le fallait.

Mais le matin, les vents ont pris leur direction habituelle du S.O. à l'O, petite brise. Tout est remis en place et nous ne partons pas encore, aujourd'hui du moins.

6 aout – Enfin nous voici sous voiles dans le détroit. Hier dans la journée les vents étaient à l'est, mais la brise n'a pas fraichi. Ce matin on craignait sans doute qu'il ne ventât beaucoup, car on s'est dépêché d'appareiller presque à la pointe du jour. Cet après midi nous sommes en calme à l'ouverture de la baie de Tanger et le pacha arrive ce soir ou demain.

Hier il était positivement à deux lieues de la ville attendant pour y faire son entrée un jour de marché afin d'y produire plus d'effet disent les uns, pour y trouver suivant d'autres des approvisionnements en vivre suffisants, à cause de la nombreuse escorte qu'il traine à sa suite. On nettoyait aussi et on chargeait à poudre toutes les pièces des remparts qui devaient saluer son arrivée.

A moins qu'il n'y ait sous jeu une influence consulaire qui fait penser que la présence de la division sur la rade pourrait nuire aux préliminaires de négociation, je ne conçois pas qu'après quarante cinq jours d'attente, après avoir essuyé deux fois des brises d'est très fortes, la seule crainte de ces vents, lorsque Gibraltar est parfaitement clair, lorsqu'il n'y a aucune apparence qu'ils soufflent avec violence, nous fasse mettre sous voiles le jour même ou la veille de l'arrivée du pacha si impatiemment attendu, à moins encore qu'on ne pense le faire se décider plus vite à nous donner satisfaction quand il nous verra prêts à nous éloigner. Mais ne sait-on pas que gagner du temps est le système arabe. Si les vents ou la mauvaise saison viennent enfin nous forcer de nous en aller, ils auront gagné leur procès.

Le 3, nous vîmes de nombreuses tribus descendre de la montagne près le cap Malabata et s'arrêter d'abord sur la route que doit tenir le gouverneur pour se diriger ensuite vers les hauteurs qui couronnent la ville. Elles étaient en armes avec leur étendard en fête. On nous dit le soir que dès que l'empereur Abd el Raman avait connu l'insulte faite à notre pavillon, il avait été furieux, qu'il venait d'adresser une sévère réprimande au sous gouverneur pour avoir relâché les prisonniers, et qu'il avait expédié dix cavaliers de sa garde pour Tanger afin que ceux-ci recherchassent les coupables et s'en emparassent immédiatement. Ce détachement de gens d'armes maures était arrivé dans la matinée, et il avait laissé le pacha camper à six lieues de la ville. Déjà douze arabes ont été incarcérés et le schérif ou marabout chef du complot a été lui-même trainé en prison, quoique malade, et couché sous sa tente. On est à la recherche des autres prévenus.

Ce qu'il y a de très bon dans la manière de rendre la justice chez les marocains, c'est que les cavaliers envoyés par l'empereur sont nourris et entretenus par les délinquants quels qu'ils soient pendant tout le temps de leur mission. Ce système préventif est un peu rigoureux, mais aussi je conçois quelle crainte on doit avoir de transgresser les ordres de sa majesté.

Tout cela, si toutefois on n'a pas encore abusé de notre crédulité diplomatique, donne à croire que toute espèce de satisfaction nous sera facilement accordée touchant les individus qui se sont rendus envers nous coupables de la violation du droit des gens. Mais j'ai toujours peur qu'on nous fasse encore longtemps attendre. Depuis le 22 du mois dernier nous n'avons eu aucune communication directe avec l'Europe. *Le Cerf* et *le Grondeur* n'ont pas bougé. Mais j'ai trouvé moyen de faire parvenir assez souvent une lettre à Gibraltar par la voix des bateaux faisant le service des consulats et j'attendrai maintenant avec beaucoup plus de patience soit en rade, soit à la mer, le résultat de tout ceci.

8 aout – Nous sommes mouillés depuis hier à Cadix et il y a deux jours nous étions loin de nous y attendre. J'ai reçu des lettres de chez moi, j'ai expédié les miennes. Je suis enchanté de la décision qu'a prise enfin le commandant de venir ici.

Les courants du détroit

Avant-hier, au coucher du soleil, nous étions seuls à l'entrée du détroit à peu près nord et sud du cap spartel. *Le Cerf* et *le Grondeur* étaient restés à Tanger et *l'africaine* en appareillant ayant trouvé une de ses chaînes cassée et ayant laissé son ancre sur la rade, on avait demandé et obtenu de retourner au mouillage pour la draguer. Il faisait presque calme, les faibles brises qui s'élevaient de temps à autre étaient très variables, et par le plus beau temps du monde nous causions sur la dunette. Barbet parlait de la croisière de cent dix jours qu'il avait faite dans le détroit sur la frégate *la Pollac* en 1829, et il disait que deux fois surpris par le calme à l'entrée de la nuit et à la place où nous nous trouvions à peu près, le lendemain il s'était vu de l'autre côté du détroit sans qu'il eut été possible de l'empêcher. On devisait sur la force du courant, sur les probabilités d'être maintenu dans le milieu du chenal, de mouiller à tout prix si l'on était porté trop près de la côte. Le commandant était présent, et soit qu'il fut réellement influencé, soit qu'il n'eut pas l'intention avec ces petites brises de gagner le cap Spartel où il eut été porté sud, après avoir fait quelques milles à l'ouest jusqu'à minuit, pour maitriser le courant, il mit deux heures en panne. Puis il laissa porter sur Cadix. Au point du jour on en apercevait déjà les dômes et les clochers, les vents d'est tombaient et dans le milieu du jour nous avions les plus grandes chances d'avoir la brise du large et d'entrer vent* sous vergues.

Mouillage à Cadix

Nos prévisions ne furent pas trompées. A midi nous prenions un pilote et à deux heures et demie, nous laissions tomber nos ancres pour affourcher au plus près en dedans que la dernière fois. La santé nous imposait quatre jours de quarantaine y compris celui de l'arrivée, et celui où elle nous donnerait l'entrée. Ce n'était donc réellement que deux jours francs.

Ce soir, vers cinq heure, nous voyons arriver du loin *le Grondeur* qui passe à poupe à six heure. Il nous annonce l'arrivée du pacha la veille ; immédiatement le commandant Turpin se fait conduire à bord, et sans avoir mouillé, Rapotel retourne à Tanger.

Pour nous, en attendant l'issue des négociations, nous allons faire notre eau, compléter trois mois de vivres et visiter notre gréement. Et puis dans dix ou douze jours, si nos affaires ne sont pas arrangées, nous irons de nouveau sur la côte du Maroc, mais cette fois ce ne sera sans doute pas pour longtemps car la saison avance, et par les vents d'ouest la rade n'est pas tenable.

La punition des coupables

13 aout – Le Grondeur est entré à Cadix ce matin. Monsieur Turpin est de retour, tout est terminé à Tanger à notre plus grande satisfaction. Nous voilà de nouveau grands amis avec le gouvernement marocain.

Déjà hier *l'Africaine* nous en avait donné la première nouvelle. Elle était, elle, revenue directement, tandis que *le Grondeur* s'était détourné jusqu'à Gibraltar pour avoir immédiatement l'entrée ici.

Ce matin, le commandant nous à communiqué tous les détails de la négociation. Dès l'arrivée du pacha Sidi Bouslam, monsieur Denion lui avait écrit pour lui

annoncer officiellement que le commandant de la division était parti vu que la présence de son vaisseau était nécessaire ailleurs, mais que le vapeur le Grondeur était allé le prendre et qu'il arriverait le lendemain. Il lui dit que Mr. Turpin était bien disposé à traiter, mais qu'il voulait comme réparation, que les coupables lui fussent livrés et qu'ils fussent punis sur la plage, le lieu même du délit. Cette dernière clause était très grave, après quelques difficultés elle fut accordée, et les prisonniers mis à la discrétion du commandant.

En conséquence, le mercredi 10, Mr. Turpin s'étant rendu à bord de *l'Africaine*, les principales autorités de la ville, le capitaine du port, le chef de la douane et le chef des troupes lui furent envoyés pour lui faire des excuses sur cette affaire. Les actes d'humilité de ces braves gens sont extrêmes on le sait. Ils se jetèrent à genoux dans la salle du conseil de la frégate en implorant pardon. Le commandant s'adressa d'abord au capitaine de port, lui donna une poignée de main, et lui dit qu'il ne lui en voulait nullement à lui, et qu'au contraire il rendrait compte au pacha de sa bonne conduite dans cette malheureuse circonstance. Il se contenta ensuite de réprimander vertement le chef des troupes et renvoya ces braves gens.

Le lendemain 11 vers huit heures du matin, un canot de *l'Africaine* commandé par Hélain, et un canot de chacun des autres bâtiments se rendit au port pour assister à l'exécution des coupables qui furent amenés les fers aux pieds et aux mains et la corde au cou. Le chef des troupes devait faire exécuter la sentence que porterait Hélain. On devait administrer un certain nombre de coups de lourbache(?) double à trois seulement des coupables et pardonner aux autres. Le schérif ou marabout comme instigateur aurait du être puni le premier et le plus sévèrement, mais il avait été pris fort malade dans sa tente, et depuis qu'il était en prison, sa santé ne s'était nullement améliorée. On eut un peu d'égard pour sa position. Hélain, d'après les ordres du commandant, s'arrangea pour qu'il passa le troisième.

On étendit le premier à plat ventre sur le sable, quatre hommes lui tinrent les bras et les jambes, et il reçut ainsi trente coups de fouet. Hélain fit cesser. Au second il en fut donné vingt cinq, et au marabout il s'arrêta à six. Proclamant alors que tout en exigeant que justice fut faite, la France, grande et généreuse, était en même temps clémente, il pardonna aux autres en son nom, ce qui produisit, dit-on, un effet merveilleux sur tout le monde. Les prisonniers furent libérés et chacun s'en fut chez soi.

Cependant, la ville de Tanger était dans la consternation. Pas un curieux n'était venu à la plage comme cela eut eu lieu partout ailleurs, en Europe surtout. Jamais exécution exigée par les chrétiens ne s'était faite ailleurs qu'en secret à la casbah, et on avait trainé dans les rues de la ville seize musulmans dont un marabout, un être vénéré, un saint, chargés de chaînes et la corde au cou. Le scandale était à son comble, il se traduisait par un silence morne, la hallah kérim (36) arabe, et par la résignation aux ordres de l'autorité absolue.

Toutefois, le lendemain, monsieur Denion écrivait au commandant que la famille du schérif, sainte et vénérée comme lui, était indignée et qu'elle se proposait d'écrire à l'empereur pour se plaindre de la condescendance scandaleuse du gouverneur. Cette simple réparation sortant des règles ordinaires a produit plus d'effet que si l'on avait fait couper la tête à la casbah à tous les coupables. Eux seuls peut-être ont appréciés notre clémence, car dans le Maroc, une des peines mises en usage assez fréquemment est la perte d'une main ou d'un pied, que l'on ampute de la manière la plus barbare et la plus douloureuse.

Il y eut dans toute cette affaire une chose fort curieuse : ce fut la manière dont le pacha interpréta pour excuser l'autorité, la mise en liberté des prisonniers quatre jours après l'événement. Il prétendait que le schérif, l'instigateur de cette malheureuse affaire, le principal coupable, s'étant réfugié dans une mosquée, asile inviolable, il n'était pas possible de s'en emparer directement, qu'alors, dans l'intérêt même de la cause, pour s'assurer du schérif, on avait libéré tous les prévenus. A l'abri de cette absolution furtive, le marabout était sorti de la mosquée et s'en était retourné sans crainte dans sa tribu, de sorte que plus tard, quand on a voulu réincarcérer les coupables, on a pu s'en emparer le premier. En fait d'excuse, si celle-ci n'est pas bonne, puisque sans les ordres formels de l'empereur on n'aurait certainement plus retrouvé personne, elle n'en est pas moins ingénieuse et elle montre toute la finesse des arabes qui, s'ils étaient plus instruits et plus au courant de la civilisation européenne, l'emporteraient certainement sur elle en diplomatie.

A Cadix, attente de nouveaux ordres du ministre

L'Africaine ne termine sa quarantaine que demain. Elle s'installera et fera des vivres comme nous et puis nous attendrons dit-on jusqu'au 20 ou au 25 les ordres du ministre. Le commandant affirme que passé le 1er septembre, à moins d'une mission spéciale, il ne se présentera plus devant la côte du Maroc à cause des dangers qu'offrent ces parages pendant la mauvaise saison.

Cet après-midi la frégate espagnole que nous avons vue à Tanger paraît à l'entrée de la baie. Elle y louvoie quelque temps mais fort mal manœuvrée, la brise fraîche de Médine qui règne ici depuis plusieurs jours la force de prendre le large et la cape à l'entrée de la nuit. Elle revient mouiller très au large, ce qu'elle eut bien mieux fait de faire dès le début car outre qu'elle se trouvait bien plus rapprochée du mouillage elle pouvait profiter du flot ou de la première accalmie.

28 aout – Absolument rien de nouveau dans notre position. Nous sommes toujours à Cadix attendant des ordres du ministère, soit pour rentrer en France, soit pour remplir une nouvelle mission. Car nous n'avons plus ici absolument rien à faire.

Le commandant a bien reçu le 26 une dépêche administrative, mais comme à l'ordinaire ce n'était qu'un accusé de réception des plis par lesquels il lui donnait connaissance des coups de fusils tirés sur le canot de *l'Africaine*.

De Tanger nous n'avons su rien autre chose que la plainte formelle adressée à l'empereur par la famille du marabout fustigé sous les yeux des chrétiens, contre le pacha gouverneur, puis une autre nouvelle, fausse sans doute, de la mort d'Abd el Kader qui s'étant présenté sur la frontière pour s'emparer d'une ville de l'empire qui eut pu lui servir de refuge, aurait été rudement reçu à coups de fusil, et après avoir perdu beaucoup de monde, serait tombé lui même percé de deux balles. Nous n'y avons pas cru un mot.

Le 18, nous avons fait sur rade un exercice à boulet. Chaque chef de pièce en a tiré trois et les résultats de cette canonnade ont été beaucoup meilleurs que ceux auxquels nous aurions du nous attendre d'un premier exercice dans ce genre. Deux fois les buts ont été atteints à la distance de six et huit cent mètres, puis le lendemain est venu le tour de la cible au fusil et au pistolet. Encore mieux que je ne l'aurais cru de la part d'un grand nombre d'hommes qui venaient seulement d'apprendre l'exercice et qui tiraient leur premier coup de fusil. Hors ceux là, nous n'en avons pas encore fait

d'autre, mais bien probablement ils vont recommencer la semaine prochaine, en attendant que l'ordre de rappel ne nous arrive.

Le commandant y compte beaucoup du 15 au 20 septembre au plus tard, car maintenant que l'on connaît à Paris la satisfaction que nous avons obtenu à Tanger, rien ne nous retient plus ici, et très probablement dans vingt jours nous recevrons l'ordre de rallier Brest et notre division, ou une autre mission, ce qu'à Dieu ne plaise, et ce qui n'est guère probable. Le vaisseau manque entièrement de rechange et a besoin de grandes réparations pourvu que contre toutes les probabilités on ne nous rappelle pas à Toulon. Pourvu qu'à notre retour, on nous accorde quelques congés. Ô marine ! marine !!! …

Considérations sur la carrière de la marine

Plus je réfléchis, et plus je vois que la noble et belle profession de marin au service de l'état ne peut pas fournir une carrière à un jeune homme, à moins qu'il ne soit doué d'un caractère tout à fait excentrique. En effet, il l'embrasse de quatorze à 20 ans. Les commencements en sont pénibles et durs, mais il a pour lui l'insouciance, la force de son âge, la curiosité qui l'excite, le pousse vers de lointains voyages où il s'instruit réellement pour peu qu'il veuille observer et travailler. Ses idées s'agrandissent, il juge tout d'un point de vue beaucoup plus élevé que les autres, toutes ces petites considérations qui font le plus souvent agir les hommes sont distraites, écartées du jugement qu'il porte : il se voit grandir, il saute à pied joints par dessus les fatigues, les peines physiques qu'il supporte.

De vingt à trente ans, il aime son métier qu'il commence à connaître, il fait des théories, il est plein de feu et de zèle. Mais vers la fin, son caractère change ; il éprouve de temps en temps un besoin vague de repos. Sa curiosité s'émousse. Il n'entreprend plus comme autrefois avec plaisir un voyage de circum navigation, les longues campagnes ne lui sourient plus alors comme celles des côtes de l'Europe où il trouve cependant encore des distractions, des plaisirs. Il n'est plus si bruyant dans les carrés, son zèle n'est plus de tous les instants, il appelle souvent à grands cris la fin d'une campagne, il a besoin de se retremper.

A trente cinq ans il n'embarque plus qu'avec peine. Plus de curiosité. Il est presque indifférent pour tous les points du monde où on l'envoie, à moins que ce ne soient ceux de l'hémisphère austral ou du nouveau monde devant lesquels il recule d'effroi. Il n'a souvent plus le moindre zèle, il ne fait plus exécuter les ordres qu'il reçoit qu'en les répétant comme un portevoix. Son service est machinal. Plus de gout, il a été soumis à tant d'ordres, à tant de manières de voir différentes de ses chefs. Il a eu le temps, après 15 ou vingt ans de service, de se former des idées quand ce ne serait qu'en comparant celles qu'il a vu mettre à exécution. Son expérience est acquise, son jugement est basé. Il faut qu'il suive à la lettre les idées des autres qu'il les juge bonnes ou mauvaises. Et puis il est exilé. S'il a un père, une mère, une famille, il sent alors le besoin de les revoir plus souvent, il lui manque de l'affection. Il est isolé au milieu de la plupart des autres officiers du bâtiment qui, en grande partie plus jeunes que lui, n'ont pas encore ses gouts. Il devient sombre, rêveur, et si bientôt il se marie, il est perdu pour la marine. C'est l'opinion générale dans l'arme que l'officier qui se marie est perdu pour elle et aucune n'est plus vraie, aucune ne peut apporter pour l'appuyer des faits plus constants, plus concluants.

Or il est dans la nature de l'homme qu'une fois la fougue des passions, de la jeunesse passée, il ait un indispensable besoin d'une compagne, d'une famille. Ce sentiment qui se montre à cet âge si impérieux, est tout à fait contraire à sa carrière, car il faut qu'il passe le plus beau temps de sa vie dans l'exil, loin du centre de ses affections, loin de tout ce que la nature elle même le porte à aimer. Aussi n'y tient-il plus et si l'ambition ne le dévore pas, si le besoin ne le force pas à naviguer, s'il ne peut pas trouver dans les ports un poste qui ne l'éloigne pas des siens, il donne sa démission, il se retire, ou bien si sa retraite doit lui donner plus d'indépendance, il ne soupire plus qu'après elle, et d'ici là quand il navigue, ce n'est plus qu'avec dégout.

Or qu'est-ce qu'une carrière, à la moitié de laquelle on parvient à peine, et qui n'offre plus absolument et naturellement que de la peine et des chagrins ? Non, la marine ne peut être une carrière que pour ceux qui par leur caractère font exception dans la masse générale des hommes, pour les ambitieux qui y trouvent quelquefois un marchepied solide quoiqu'à pente souvent bien raide, pour ceux qui, éprouvant des malheurs domestiques, ont ainsi moyen de les fuir, enfin pour ceux qui ne se sentant pas capables de vivre autrement, y trouvent au moins sur la planche un pain qui ne leur manquera pas à eux, mais qui leur sera bien souvent amer.

Du reste, voyez les trois dernières classes embarquer : elles partent toutes, l'une parce qu'elle voit un poste s'ouvrir devant elle, les autres parce que derrière elle est fermée mais aucune n'est heureuse ; à la mer toutes trois sont bien loin de s'y plaire, et leurs plaintes constantes, dès qu'elles ont quitté le port, témoignent assez qu'elles ne suivent pas leur gout.

Et maintenant soulevons le voile qui couvre généralement la carrière d'exil de la marine, comme toutes celles à peu près offertes par le gouvernement. Pour qui travaille l'individu qui s'y livre ? Jamais pour lui ni pour les siens, s'il jette un regard sur l'avenir. Au rude métier du marin sa vie s'use vite. Sa retraite qu'on lui imposera bientôt comme inapte au service s'il ne la demande pas tout de suite, lui donnera à peine du pain relativement à la position qu'il occupait, et s'il a une famille et qu'une mort prématurée vienne achever ce que la mer, les veilles et l'intempérie des divers climats qu'il a visité ont si bien commencé, sa famille mendiera ou à peu près, et cependant on lui avait donné une position qu'il était obligé de soutenir honorablement et pour laquelle ses appointements suffisaient à peine. Deux chûtes terribles pour sa famille, sa retraite, sa mort. Et qu'on ne me parle pas de la fortune acquise par quelques amiraux, quelques capitaines de vaisseau. Ce sont des exceptions bien rares. Sur 1800 officiers, il n'y en a pas deux cent qui y parviennent, et ceux qui ont fait ce que l'on appelle des économies dans leurs campagnes n'ont pu le faire qu'en ne se tenant pas à leur place, qu'en n'étant pas honorables. J'ai vu plus d'un capitaine de vaisseau mourir et laisser pour tout moyen d'existence à sa famille la minime partie de sa retraite qui revient à sa veuve, six à huit cent francs. Que sera ce d'un officier retraité avant de parvenir au grade d'officier supérieur. Dans la vie civile au moins, l'homme travaille pour les siens, ce qu'il gagne par son industrie, ses connaissances leur reste après sa mort. Il voit avec plus de calme arriver sa dernière heure. Dans la marine et dans les parties du gouvernement en général, tout doit tourner au profit de l'état. Il vous est défendu de rien faire pour vous. Et c'est à peine si l'on vous permet à de longs intervalles d'aller donner un coup d'œil à vos affaires. Dans la marine surtout, où l'on est toujours loin de son pays, dans la marine d'où on ne peut rien surveiller, où il n'y a pas de trêve, où en pleine paix on est aussi souvent absent de France que nos armées pendant les rudes guerres de l'empire, que peut-on faire pour les siens ?

Après 25 ans de service, un lieutenant de vaisseau, usé jusqu'à la corde, rentrera dans ses foyers avec 12 à 1600 francs de retraite au plus. Tout ce que je dis ici, je l'ai vu, je l'ai éprouvé, et pour moi et pour tous mes compagnons d'arme, tout cela est vrai, tout cela n'est que trop réel.

En résumé, la marine militaire n'est pas une carrière, parce que l'époque de la vie où l'homme est dans toute sa force , est capable du meilleur travail, elle n'inspire plus naturellement que du dégout, elle ne donne plus que peine sans compensation, elle n'est pas une carrière parce qu'à la fin quand l'âge vient, quand la santé est détruite, quand les forces manquent pour continuer, on n'a rien acquis de stable, de solide, que l'on puisse léguer en mourant à sa famille. Celle-ci vivra-t-elle avec un nom célèbre, avec de l'honneur et des rubans ?

31 août – Nous sommes maintenant presque seuls ici. Hier *le Palinure* est parti pour Gibraltar et divers points de la côte d'Espagne. Aujourd'hui *l'Africaine* a mis sous voiles pour Tanger où le commodore américain est venu mouiller avec sa corvette et la frégate *la Brandywine*. Grand bien lui fasse ! *Le Grondeur* essaye de se réparer, on lui coule un manchon en cuivre pour envelopper son tuyau de prise d'eau avarié dans la muraille même du navire. Aussitôt après il doit partir pour je ne sais où, et nous resterons seuls jusqu'à nouvel ordre. Maintenant le commandant paraît décidé à ne pas bouger d'ici tant qu'il ne recevra pas d'ordre du ministre. Il en attend vers la mi septembre. Nous manquons de tout, de rechanges surtout, nous avons besoin de grandes réparations, mais dans la position où il se trouve, monsieur Turpin verrait plutôt son vaisseau couler que de demander lui même à rentrer. Et puis nous n'en sommes pas là.

3 septembre 1842– Les Espagnols célébraient hier la fête de leur constitution. Nous n'y avons pris aucune part, parce qu'ils avaient négligé de nous en prévenir, et parce que d'un autre côté, lorsqu'on apprit ici la mort du duc d'Orléans, contrairement à beaucoup d'autres villes même d'Espagne, le gouverneur de Cadix n'avait fait absolument aucune démonstration de deuil. Nous lui avons rendu la pareille.

Te deum à la cathédrale de Cadix

A Cadix il y eut pour la fête te deum, illuminations, grande revue, salves nombreuses, … J'étais assez curieux de voir tout cela et vers onze heure je pus descendre en bourgeois avec Barbet et le capitaine de corvette. Nous nous rendîmes à la cathédrale, l'évêque devait officier, et des banquettes avaient été disposées des deux cotés de la nef pour les autorités. Nous étions entrés à l'église vers onze heures et demie et j'eus l'occasion d'y faire des remarques fort curieuses sur la tenue et la manière d'être dans le lieu saint du peuple le plus catholique de la terre. On n'y trouve aucun siège, si ce ne sont les marches des autels, mais le pavé se compose de larges dalles en marbre tenues avec beaucoup de propreté. On n'y crache (37) jamais comme chez nous. Les femmes sont généralement séparées des hommes, elles se placent au centre de la nef, et se tiennent à genoux ou accroupies. Souvent les dames se font accompagner d'un domestique qui leur porte un petit tapis pour les préserver sans doute du froid de la pierre. Les hommes se tiennent debout ou à genoux entre les deux rangs de banquettes établies pour la cérémonie. Il pouvait se trouver deux cent dames réunies quand nous sommes arrivés. Toutes étaient en toilettes, robes de soir de satin qui s'étalaient autour d'elles. En cheveux, les espagnoles ne portent pas de chapeaux, mais une mantille noire en dentelle s'attache sur le derrière de la tête et leur

couvre les épaules qu'elles ont généralement nues ainsi que les bras. Une remarque qui me frappe, c'est que dans cette réunion nombreuse, pas une femme n'avait un livre, mais toutes sans exception étaient munies d'un éventail plus ou moins riche. Or entre les mains d'une espagnole l'éventail est toujours en mouvement, elle s'en donne de l'air parfois, mais le plus souvent elle ne fait que l'ouvrir et le fermer continuellement. Par exemple ces dames y mettent une grâce parfaite. Or ces éventails de toutes couleurs, bleus, verts, dorés, argentés en grand nombre, ouverts de préférence, fort peu religieux, constamment agités au milieu de ces costumes généralement noirs, étaient d'un effet extrêmement bizarre. On eut dit qu'il voltigeait autour d'elles une foule de papillons aux plus riches couleurs, peu fait pour inspirer des idées religieuses.

Du reste les prêtres que j'ai vu parcourir l'église avant la cérémonie, ou du moins les individus qui, revêtus d'espèce de surplis en portaient l'uniforme, ne les auraient pas non plus fait naître. Ils promenaient de coté et d'autre et causaient entre eux avec d'autres gens même jusque dans leurs stalles sans paraître beaucoup s'occuper du lieu où ils se trouvaient. Les jeunes gens en France ne sont certes pas plus irrévérencieux dans les églises. La distribution de celle-ci est fort différente de celle reçue chez nous. Ce que nous appelons le cœur, tout en présentant la même forme, le même emplacement, n'est consacré ici qu'à l'autel et aux officiants. Les stalles des chanoines, prêtres, chantres et autres sont établies au bas de l'église au dessous des orgues. De là ces messieurs peuvent jouir du coup d'œil de tous les fidèles du sexe féminin qui, remplissant la nef, les sépare de l'autel, et puis le jeu de l'éventail peut encore leur offrir d'agréables distractions. Je suis loin de vouloir dire beaucoup de mal du clergé espagnol, je cite seulement des faits. Mais l'on conviendra cependant que cette disposition n'est pas heureuse dans leur intérêt, sous le rapport du recueillement.

Vers midi, les autorités entrèrent. Elles se composaient d'une foule d'officiers de la garde nationale, de quelques militaires, des oléades (38) enfin du gouverneur qui fermait la marche. Le cortège se frayant un passage au travers toutes les dames, fut se placer par ordre de manière à ce que les plus élevés en grade se trouvassent au bas de l'église, les plus éloignés de l'autel. On distribua ensuite à chacun un cierge allumé. Bientôt l'évêque lui même entra par une porte latérale de l'église et fut se placer dans le cœur sur un fauteuil destiné pour lui. Il m'a fait l'effet d'un vénérable vieillard pieux et recueilli, pouvant marcher de pair avec nos prélats. Celui-ci au moins prêche d'exemple. La cérémonie du revêtement des habits pontificaux eut lieu presqu'immédiatement, et enfin on entonna le Te deum au bruit du canon et de la mousqueterie qui se tirait par salve sur les remparts.

Je ne sais où ces messieurs ont pris la musique de ce beau psaume, mais ils l'ont chanté de la manière la plus détestable qu'il soit possible d'imaginer. Des voix aigres et discordantes accompagnées d'orgue, d'une musique de violons et de quelques instruments en cuivre, le tout assaisonné du bruit que faisaient les éventails des dames, excitent difficilement l'imagination à se porter vers la divinité, et des actions de grâces ainsi paradées n'arrivent que bien rarement, ce me semble, aux pieds de l'éternel. Je ne présume rien sur les intentions des assistants, ils sont sans doute habitués à ce ramage, mais bien sur un étranger n'en sera pas porté aux idées pieuses et recueillies.

Nous en eûmes pour une grande demi-heure, après laquelle le cortège défila entre deux haies de sergents de ville, et chacun rentra chez soi, car la chaleur commençait à

se faire rudement sentir. Pour nous, nous dûmes flâner encore deux heures pour attendre notre canot. Il ne nous fut envoyé qu'après le diner de l'équipage.

Revue de la garde nationale

Le soir, je descendis de nouveau à terre pour voir la revue qui se passait sur le campo le long des remparts dans l'ouest de la ville, presqu'en face du phare. Cinq forts bataillons de garde nationale, plusieurs compagnies d'armes spéciales, quatre pièces d'artillerie, et douze ou quinze lanciers s'y trouvaient rangés en bataille sans doute depuis longtemps de la manière la plus ingénieusement choisie pour qu'ils eussent le soleil couchant dans la figure. Tout ce que Cadix réunit de femmes élégantes s'y était donné rendez-vous pour assister au défilé sous les fenêtres du gouverneur, et à chaque pas on apercevait une jeune andalouse plus ou moins jolie trainer dans la poussière avec toute la grâce, toute la coquetterie qu'elle pouvait y mettre, une robe de satin ou de moire. Peu après notre arrivée, le défilé commença. Il fut long, car sans doute pour présenter un front étendu, les troupes étaient sur deux rangs seulement. Il pouvait bien y avoir là trois à quatre mille hommes sous les armes, et tout cela appartenait à la garde nationale. Les troupes de ligne peu nombreuses qui se trouvent ici sont exclusivement employées à la garde des forts extérieurs.

Après avoir passé devant l'hôtel du gouverneur, chaque bataillon se dirigea vers la place Mina et la place San Antonio où la pierre de la constitution (39) fut saluée militairement par le capitaine de chaque compagnie et par les voix assez rares des soldats citoyens.

Du reste les régiments présentaient une tenue régulière et assez bonne, les officiers exceptés qui n'en ont aucune.

Je continuai par la ville ma promenade jusque vers 9 heures. Les illuminations étaient fort peu brillantes, comme elles le sont actuellement en France, et quelques monuments publics seulement se trouvaient fort maigrement éclairés au moyen de lampes et de fanaux. Enfin cette fête espagnole ne me parut en aucune manière plus enthousiaste que nos fêtes françaises à l'époque actuelle. Ici comme chez nous sans doute, on en a tant vu de toutes les couleurs, qu'il n'en reste plus absolument que la partie officielle qui manque elle même d'énergie.

Jour heureux, joie à bord pour l'annonce du rappel de la division Turpin

6 septembre – Jour heureux, grande démonstration de joie dans toutes les parties du vaisseau. Quoique l'équipage soit couché depuis plus d'une heure, personne ne dort à bord. Le commandant vient de recevoir l'ordre de rentrer en France et de retourner à Brest. Nous partons avec l'Africaine dans quatre ou cinq jours. Cette nouvelle nous est arrivée ce soir même dans une dépêche qu'a reçu Mr. Aubry-Bailleul commandant le bric *le Palinure* et la station de Cadix. Il lui était enjoint de faire parvenir ces plis au commandant Turpin partout où il supposerait qu'il dut le trouver et fort heureusement que lui même est arrivé de Gibraltar, sans cela la dépêche serait restée l'attendre ici et nous aurions été sans ordre jusqu'à son retour.

Ce matin aussi *l'Africaine* est rentrée de Tanger où elle n'a fait que toucher le premier septembre, puis elle a remis sous voiles à cause des vents d'est qui prenaient de la force et contre la violence desquels elle est allée se mettre à l'abri sous le cap Spartel. Le commodore américain s'y trouvait avec sa corvette et la frégate

Brandywine. Il paraît que les affaires de ces messieurs s'arrangent aussi. *Le Grondeur* reste à la station avec *le Cerf* et *le Palinure* pour la promptitude de la correspondance avec le Maroc. On va s'occuper auprès de cette puissance de la frontière qui doit la séparer de nos possessions d'Afrique. Deux ou trois officiers du vaisseau et de l'Africaine regrettent de partir si tôt et surtout pour Brest, tandis que les autres, moi surtout, sont au comble de la satisfaction. Sans qu'il n'y eut aucune chance d'aller à Toulon, je craignais toujours un revers de fortune, le commandant a tant d'intérêt à s'y rendre. Nous l'emportons pour le moment, aussi tous nos souhaits se tournent-ils vers un départ précipité. Samedi 10 dit-on nous serons en route, et peut être le 20 à Brest.

10 septembre – Nous voici enfin hors de Cadix et à la mer pour retourner en France. Une simple traversée nous en sépare. Le temps que nous mettrons à la faire ne peut pas être déterminé, il sera long ou court suivant les circonstances de vents contraires ou favorables que nous rencontrerons, mais nous n'avons pas du moins d'autres éventualités à redouter. C'est que j'ai tremblé hier que nous ne fussions encore retenus ici.

Duel entre le rédacteur de journal *le Globe* et le préfet

Dans la matinée, avant jour, un canot est venu héler le vaisseau et nous demander l'hospitalité pour deux réfugiés politiques. Le commandant ne sachant pas trop ce qu'ils voulaient dire dans l'état apparent de tranquillité dont jouit l'Espagne, les renvoya à bord du *Palinure* trouver Mr. Aubry-Bailleul auquel il a remis la station. Dans la journée nous avons su que par suite d'un article inséré dans le journal modéré le Globe (43) contre le chef politique ou le préfet de Cadix, et du refus de la part du journal de publier la réponse du préfet, un duel avait eu lieu à sept heures du soir entre ce dernier et le rédacteur du journal. Celui-ci a tué sur le coup son adversaire après toutefois s'être conduit fort honorablement. Or les lois du pays condamnent à mort les duellistes et envoient leurs témoins aux galères. Le meurtrier se trouvant donc sous le coup d'une accusation capitale et d'une condamnation qu'il ne pouvait éviter d'aucune manière à cause de l'animosité du parti extrême et dominant qu'il ne cessait de combattre, est venu avec son témoin chercher un refuge à l'abri de notre pavillon où il a été reçu et où on ne peut l'atteindre.

Depuis déjà plusieurs jours la collision entre ces deux messieurs était imminente. L'article inséré était modéré et conçu en termes convenables, tandis que la réponse que voulait faire admettre le chef politique, loin d'être parlementaire, était pleine des injures les plus grossières et des plus atroces calomnies. De sorte que le journaliste après s'être refusé à l'insérer dans ses colonnes n'avait même pas voulu payer l'amende à laquelle l'autorité l'avait condamné. Or la populace, le parti exalté, le parti d'Espotéro, du gouvernement, avait déjà plusieurs fois été sur le point d'aller détruire les presses du Globe. Le chef politique avait dit-on cette fois donné sa démission, et sur le terrain comme provocateur il avait en quelque sorte forcé son adversaire à tirer le premier. Quelques secondes après il n'existait plus, une balle lui avait traversé la poitrine. Le peuple de Cadix était furieux et tout le monde en ville savait hier que le soir on devait aller détruire les ateliers du journaliste. Pour lui, je l'ai déjà dit, il était en lieu sur. On s'en doutait en ville, mais on n'en était nullement certain.

Cependant à dix heures du soir un attroupement considérable s'était formé dans la callé d'el Vestuario, près du magasin du journal. La police n'y paraissait pas et bientôt

les portes furent défoncées et les meubles, les caractères d'imprimerie, le papier, tout ce qu'en un mot les propriétaires avaient laissé pour pâture à la populace furent brisés et jetés dans la rue. A 10 heures et demi, cette belle besogne était achevée. La foule se dispersait d'elle même, quelques cris s'entendaient encore, mais de loin en loin. Alors on battit pourtant la générale, les gardes nationaux se réunirent sur la place Mina et Sant Antonio à plus de 800 pas du lieu du tumulte, les boutiques et les cafés fermèrent, chacun rentra avec empressement chez soi, bref il ne resta plus dans les rues un quart d'heure après que quelques officiers français qui ne trouvant pas où se loger, flânaient en attendant le moment de l'ouverture des portes. Le gouverneur venait de déclarer la ville en état de siège.

Le matin nous avons appris que cette interdiction de l'action civile avait été levée et que tout cela n'avait abouti qu'à faire séjourner la garde nationale sur la place pendant quatre heures, car tout était fini avant que dix hommes fussent assemblés. Ce qu'il y a de mieux, c'est que pas un individu dans la journée n'ignorait en ville que le tumulte ne dut avoir lieu vers dix heure, et que l'alcade (le maire) était parti à une heure et demi pour Ste. Marie n'ayant donné aucun ordre ni pris aucune précaution de sureté. Mais le parti dominant allait agir illégalement contre le parti de la résistance, et on laissait faire, quitte à prendre après coup de grandes mesures pour faire croire qu'on avait fait son devoir.

Le duel qui a amené tout ce tapage est de la dernière absurdité. Le chef politique qui en a été et s'en est presque fait la victime était un homme de cinquante deux ans, marié et père de deux enfants. Le journaliste qu'il a provoqué et forcé à se battre est au contraire un jeune homme de vingt ans plein d'instruction et de talent, qui prêchait la modération tout en châtiant avec décence les fautes de l'autorité et ses abus de pouvoir.

J'ai bien craint hier que ces scènes d'anarchie n'influassent sur la détermination qu'avait prise le commandant de mettre sous voiles aujourd'hui. Que les autorités ne réclamassent impérieusement le coupable, et que Mr. Turpin ne serait forcé d'attendre le résultat de cette affaire pour atténuer par sa présence tout ce que la demande des espagnols aurait pu avoir d'acerbe et d'injurieux. Mais il n'a pas pris part à ces démêlés, et à sept heure ce matin nous étions sous voiles avec *l'Africaine*. Dieu soit loué !

Visite au cimetière de Cadix

Je suis allé hier avec Dehargne faire un tour de promenade hors des portes. Nous trouvâmes sur notre route le cimetière de Cadix. On nous l'avait dit curieux à visiter et nous y pénétrâmes.

Qu'on se figure quatre cours immenses le long des murs desquelles on a bâti perpendiculairement à leur direction une foule de petites voutes superposées capables de contenir deux ou trois cercueils. C'est dans ces espèces de cases profondes de trois ou quatre mètres et fermées par des plaques en marbre avec inscription que l'on dépose les morts rangés ainsi par rayons comme les livres d'une bibliothèque. Dans la première cour, la plus ancienne, le luxe ne s'est pas encore introduit. L'égalité y règne chez les morts, mais dans la nouvelle les distinctions se montrent partout. Ce n'est plus la même uniformité. Là, toutes les petites cases sont à peu près les mêmes sous le rapport de la dimension et de l'inscription, ici il y en a de bien plus grandes que les autres. Des caractères en lettres dorées s'aperçoivent en plus d'un endroit, elles sont

recouvertes tantôt d'une glace pour que l'air et le temps n'en altère pas aussi promptement l'éclat. Ailleurs une grille en fer chargée d'ornements recouvre encore le tout. Les progrès de la civilisation et des arts se traduisent ici comme chez nous dans le champ des morts d'où la prière est exilée. Bientôt à Cadix comme au père la chaise, on ne se contentera plus de six pieds de terre pour couvrir un peu de poussière, on y bâtira des palais qui auront par exemple leur cacher particulier comme ce cimetière a le sien. Il sera fort curieux à visiter dans un siècle.

Hier encore nous n'avons pas eu de courrier entre Madrid et Cadix. Le frottement des roues a dit-on fait prendre le feu à la carriole et les dépêches ont été brulées. Il est fort heureux que celles qui les ont précédées n'aient pas subies le même sort. Ce courrier nous apportait notre ordre de rappel. Combien de temps l'aurions nous attendu !

Retour vers Brest

16 septembre – Enfin les vents ont passé au N.O. et nous avons mis le cap en route. Depuis notre départ de Cadix et surtout après avoir doublé en longitude le cap Saint Vincent, les vents de nord et de N.N.E. nous ont constamment contrariés. En vain pensions nous qu'en continuant toujours tribord amure et nous éloignant beaucoup de terre, nous trouverions enfin des brises variables dépendant de l'ouest, ils nous conduisirent à plus de cent cinquante lieues de terre, toujours il est vrai avec du beau temps, mais parfois avec une mer dure et en nous forçant de prendre deux ris aux huniers. Nous courions ainsi gagnant peu à peu dans le nord, mais sur un arc de cercle dont le centre était le but de notre traversée et duquel nous ne nous rapprochions pas par conséquent. Nous appelions de tous nos vœux les vents d'ouest avec la pluie et le mauvais temps qui les accompagne dans cette saison. Peu nous importaient les grains pourvu qu'ils nous conduisissent à bon port.

L'Africaine, notre fidèle compagne, naviguait toujours dans nos eaux, à moins que l'ordre ne lui fut donné de chasser en avant et alors dès que nous filions moins de sept nœuds, elle nous dépassait facilement. Mais si la brise était fraiche, si nous venions à atteindre huit et neuf nœuds, sa vitesse comparative diminuait, et bientôt elle ne pouvait plus même nous suivre. A la moindre accalmie toutefois, on lui voyait reprendre sa supériorité.

Ce matin, nous avons aperçu dans l'ouest un vaisseau, une corvette et un bric de guerre américains qui paraissaient faire route d'abord vers le détroit. Bientôt nous les avons vus mettre en panne à très grande distance puis faire servir après un temps assez considérable. Peut être courant à peu près sur nous n'ont-ils pas voulu trop nous rapprocher, peut-être le commandant désirait-il que ses conserves l'eussent rapproché. Quoiqu'il en soit il est probable que ces bâtiments venaient porter des renforts au commodore que nous avions laissé devant Tanger pour accélérer la solution du différent avec l'empereur du Maroc. Mais à notre départ de Cadix, le commandant Turpin nous avait annoncé que tout était à peu près réglé entre les deux états, de sorte qu'il arrive nécessairement trop tard.

22 septembre – Nous sommes à Brest, amarrés au corps mort N° 4. Ainsi la fin de notre traversée du moins a été fort belle.

Les vents, dès le 17, avaient passé au N.O., et quoiqu'assaillis souvent par des forts grains de grêle ou d'une pluie froide, nous n'en avancions pas moins avec rapidité vers le port. Les 20 à quatre heures du soir, nous remontions les sondes* en passant

sur le haut fond de la chapelle où la mer me parut beaucoup plus grosse et plus clapoteuse que quelques heures après. Enfin après nous être élevés en latitude d'Ouessant pendant une partie de la nuit et avoir ensuite couru sur ce point pour le reconnaître vers trois heures du matin le 21, nous avons pris un pilote à 8 heures et à 13 heures nous avons mouillé à Brest par un temps à grains qui menaçait de devenir plus tard très mauvais.

A Brest, en attendant un congé

La rade se trouvait assez bien garnie : quatre vaisseaux, *le Suffren (*contre amiral Cosy*), le Triton, le Scipion* et *le Jupiter*, deux frégates *l'Iphigénie* toujours commandée par le père Fournier, et *la Belle poule* qui n'attendait que le prince de Joinville pour se rendre, disait-on, au Brésil avec *la Coquette* sous les ordres de Larrieu. Enfin plusieurs autres bâtiments de moindres dimensions lui donnaient un aspect assez vivant.

L'Africaine mouille près de nous, mais comme elle ne faisait pas partie de la division Cosy et que l'amiral est, dit-on, presque brouillé avec le major général, on ne lui assigna pas un corps-mort. Aujourd'hui elle a été obligée de se déranger pour que nous puissions prendre le notre. Cette scission entre deux chefs sur une même rade est aussi absurde que détestable. Tel bâtiment est soumis à une police d'embarcation et de tenue à laquelle les autres ne sont pas assujettis, et tout cela est ridicule au dernier point pour les individus à même de l'apprécier.

Enfin de retour de cette campagne où j'ai éprouvé tant d'ennui, nous voilà à Brest. J'ai déjà écrit chez moi, et dans deux jours je vais recevoir des nouvelles. Si je pouvais bientôt m'y rendre encore ! Il faut pour cela obtenir un congé. Le plus tôt sera le mieux, mais nous ne savons encore rien de la destination du vaisseau, s'il restera armé ou bien si entrant dans le port pour recevoir les réparations que son état exige on le désarmera provisoirement, ou bien encore s'il sera mis en commission de port ou de rade.

26 septembre – Avant-hier, je me décidai à demander au commandant l'autorisation d'aller voir l'amiral Cosy pour savoir s'il accueillerait favorablement la demande d'un congé que je devais adresser au ministre. Monsieur Turpin ne mit aucune opposition à ma démarche et immédiatement je me rendis à bord du *Suffren*. Le camarade Chapart m'introduisit, l'amiral m'accueillit fort bien et m'assura qu'il apostillerait ma demande de manière qu'elle me fut immédiatement accordée. Au sortir de chez lui, je revis l'aide de camp. Fais tout de suite ta lettre au ministre, me dit-il, dans ces sortes de démarches il ne faut pas perdre de temps. Mets-toi à mon bureau et écris. Mais comme il fallait que ma pétition passât par mon commandant, je rentrai à bord, et le soir même, elle lui était remise.

Dehargue et Gicquet me guettaient au retour pour connaître le résultat de mes négociations, et ils m'imitèrent aussitôt.

Hier, Monsieur Turpin porta à l'amiral nos trois lettres, et aujourd'hui j'ai appris qu'elles étaient en route pour Paris. Aussi suis-je au comble de la joie. La réponse n'arrivera guère que dans quinze ou vingt jours, toutefois dès que le vaisseau aura une destination, et rentrera dans le port, je suppose, je compte encore demander à l'amiral qu'il m'autorise à aller attendre mon congé chez moi. Mais y entrerons-nous ? Et quand ? Tout cela est peut-être hypothétique, car on ne paraît guère s'y préparer.

Dans la nuit du 24, *l'Asmodée*, frégate à vapeur de 400 chevaux, est arrivée de Rochefort. Cet énorme navire à batterie plus long qu'un vaisseau, est fort mal accastillé, comme le sont généralement tous nos bâtiments de cette espèce. L'avant seulement nous a paru assez bien. On dit ici qu'il escortera *la Belle poule*.

Hier matin, les vents ont passé à l'est avec chances de s'y maintenir. Aussi, si le prince de Joinville arrivait maintenant, il ferait probablement une fort belle traversée, mais Mr. Lugual son second, m'a dit qu'il ne l'attendait que pour le 12 du mois prochain.

30 septembre – Ce matin le commandant reçut une lettre qui au premier abord causa une vive impression de crainte à plusieurs d'entre nous, et à moi particulièrement. On lui disait confidentiellement qu'il était question d'envoyer au Brésil un vaisseau à la suite du prince, et qu'on avait parlé de lui au ministère pour cette mission. Partir pour le Brésil maintenant que nous sommes à peine arrivés en France ! Cette idée était insoutenable pour moi. Mais mon congé est demandé, parti. Il n'est pas possible qu'on me refuse mon débarquement. Et puis je trouverai dix officiers pour me remplacer, une campagne avec le prince est tellement ambitionnée. Ces raisonnements m'ont un peu calmé et je me résigne à patienter jusqu 'à nouvelle plus officielle.

2 octobre 1842 - Hier et aujourd'hui, *le Triton*, *le Scipion*, *l'Iphigénie* et *la Calypso* embarquent des troupes pour les Antilles. Ces bâtiments feront route dès qu'ils seront prêts. Si je n'avais pas suivi *l'Iéna*, embarqué sur un de ces vaisseaux, j'aurais passé l'été à Brest, il est vrai, mais aussi je partirais maintenant précisément à l'époque des couches de ma femme, et une campagne des Antilles, ne fut-ce qu'une simple traversée, serait loin de me convenir sous aucun rapport. Je suis donc enchanté de rentrer maintenant sur *l'Iéna* car il y a tout à parier que je passerai l'hiver chez moi.

Cependant on ne se presse pas de nous faire rentrer dans le port. Sans doute aucun des ordres relatifs à la destination du vaisseau n'est encore arrivé de Paris. Nous nous disposons à être inspectés le 5 par l'amiral.

Désarmement de *l'Iéna*

4 octobre – Au lieu d'une inspection, nous voici dans le port amarré au poste vis à vis la garniture*. L'ordre est arrivé hier comme un coup de foudre. A trois heure de l'après-midi, arrive au commandant une lettre très pressée, timbrée service. Comme le plus ancien des officiers qui se trouvaient à bord, j'ouvre la dépêche et j'y trouve l'ordre de débarquer immédiatement nos poudres pour entrer le lendemain dans le port à la marée du matin. Ce n'était pas un petit travail. Huit cent caisses de poudre ou d'obus ! J'expédiai aussitôt un canot en prévenir le commandant et demander à la direction du port les bugalets* nécessaires à ce travail Je donnai l'ordre à tous les maîtres de disposer, et à cinq heure, les secours ne s'étant pas fait attendre, nous commencions notre opération. A onze heures du soir, tout était embarqué sur les bugalets que je fis pousser au large.

Dans la journée *le Triton* et *la Calypso* profitant de la belle brise d'est qui règne depuis quelques jours firent route pour les Antilles, ainsi qu'un bric et deux goélettes.

Le matin à neuf heure on nous hâlait dans le port, nous en étions tous enchantés, car dans cet espoir, chacun avait fait ses plans, avait ses projets, et ils allaient se réaliser plus tôt qu'on ne se l'était promis. Moi, surtout, j'espérais obtenir plus

promptement la permission de me rendre chez moi. A trois heures et demie seulement, nous étions à poste.

Monsieur Riollay (40) m'avait depuis longtemps offert chez lui une chambre et sa table, de sorte que je n'eus pas à m'occuper de chercher un logement, chose fort ennuyeuse, surtout dans une circonstance aussi pressée et vu le peu d'appartements que l'on rencontre actuellement à Brest.

7 octobre – Depuis notre entrée au bassin, nous nous occupons à dégréer le vaisseau et à transporter en magasin les objets d'armement. Tout cela n'y est mis qu'en dépôt, car suivant que les réparations à y faire exigeront un temps considérable ou non, il sera sans doute désarmé ou entrera en commission.

Pour moi hier, j'ai essayé, mais en vain, d'aller attendre mon congé chez moi. Le commandant à qui je me suis adressé s'y est opposé d'une drôle de manière. Tout naturellement j'ai commencé par lui mes démarches. Il m'a fort bien reçu en me disant qu'il était inutile que je me rendisse chez l'amiral, qu'il allait y aller à midi, et qu'il se chargeait de ma demande. Le soir il m'apprend que monsieur Cosy avait positivement refusé, et qu'il ne nous laisserait partir que lorsque le vaisseau serait entré dans le bassin. Je sus un instant après, par Dehargne qui vit aussi le commandant, que c'était lui même qui avait fait de l'opposition, comme si le matin, il ne pouvait pas me le dire, et me refuser l'autorisation de m'adresser à l'amiral. Mais il s'était imaginé que Dehargne et Picquet voudraient aussi partir dès que j'en aurais la permission, et qu'alors son état-major se trouverait presque entièrement décomposé, ce qui était faux. Ces deux messieurs n'étaient nullement pressés. Toutefois, il m'assura en sortant du bord, qu'il ne voulait pas me faire manquer les couches de ma femme et que si l'époque en était trop rapprochée, je n'avais qu'à lui dire, il me laisserait partir immédiatement. Je fus loin de lui en vouloir pour sa manière d'agir, elle me parut bizarre, mais vraiment il y eût trop de bonté dans ses dernières explications pour que je lui tinsse rancune. Je me décidai donc à patienter encore jusqu'au 19. C'est à la marée de cette époque que le vaisseau doit entrer au bassin.

10 octobre – Je n'ai pas quitté de chez Mr. Riollay qui m'a beaucoup engagé à accepter son hospitalité jusqu'à mon départ, et je lui en sais infiniment gré, car mes soirées et les journées que je passe chez lui s'écoulent avec une rapidité comparativement bien plus grande que si j'étais isolé dans une chambre garnie.

Travaux du port de Brest

J'ai profité ces temps derniers de quelques beaux jours pour visiter les grands travaux que l'on exécute maintenant au port de Brest. Les ateliers pour les tours en métaux de toute espèce se font aux dépens des énormes rochers qui dominaient les grandes forges et à la place du bois des capucins, en face de l'hôpital et du bagne.

Sur l'échelle la plus vaste s'élèvent les bâtiments d'une fonderie et des ateliers de machines à vapeur. Il est encore impossible de juger ces édifices dont les murs sortent à peine de terre, mais le plan en ressort fort bien et montre déjà toute l'importance qu'ils doivent avoir. Ils seront suivis, dit-on, d'une caserne pour l'infanterie de marine que l'on construira à la place du petit bois de sapin qui domine l'atelier des embarcations. Le côté de Recouvrance dans le port, ne le cédera en rien sous le rapport de la beauté des monuments au côté de Brest, et ce port le premier du monde maintenant, deviendra admirable dans quelques années.

Il est malheureux, quoique l'on travaille toujours avec activité à couper le rocher près de l'ancienne boucherie, que l'espace y manque pour l'établissement de nombreuses cales de construction.

Le génie maritime n'entreprend pas non plus ici de moindre travaux. Le vallon de Kerinon, près de la sortie du port de ce côté, et toute la crête derrière la caserne de la marine, sont couverts d'ouvriers. Mais les constructions sont ici souterraines, ou du moins au niveau du sol. Elles ne paraissent guère, et quoiqu'un des bastions s'avance jusqu'à deux cent pas ou plus de la route de Lambézelec qu'il commande, de cette route même on n'aperçoit rien que quelques mouvements de terrain.

14 octobre – Toute notre artillerie, notre gréement, nos munitions, nos ancres, nos chaînes, nos vivres, sont à terre. Il ne reste plus à bord que les caisses à eau et le lest.

Considérations sur les refontes

Des charpentiers sont depuis quatre ou cinq jours à délivrer un bordage au dessous et en dessus des préceintes* de chaque batterie dans toute la longueur du vaisseau. A bâbord, en dessous de la basse préceinte de la batterie basse, le mal est bien moindre qu'on ne le supposait, mais il est considérable plus haut. A tribord sur l'arrière, beaucoup de membres sont entièrement pourris. Le mal est là près de l'aréasse* surtout, et grave. Tout fait présumer que les réparations seront très longues si on les exécute à fond.

Voici ce que dit à cet égard de très rationnel, le maître charpentier chargé du vaisseau : ou il faut une refonte complète de *l'Iéna*, ou seulement de légères réparations qui en prolongeront la durée deux ou trois ans seulement. Et elles sont fort difficiles à exécuter convenablement car on demandera que tous les ponts soient changés, ils ne sont même plus propres, et ce travail considérable sera entièrement perdu puisque ces ponts auront alors une durée de dix ans au moins, tandis que la coque n'en aura qu'une de deux ou trois. Si l'on entame celle-ci, on ne saura plus ou s'arrêter, on sera conduit à une refonte et les bois que l'on y sacrifiera encore, sacrifice énorme, perdront naturellement cinq ou six ans de durée. En effet ceux qui resteront seront détériorés longtemps avant eux. En un mot on n'en fera jamais un vaisseau dont toutes les pièces soient bien coordonnées, bien assorties pour la durée.

Les refontes à demi coutent toujours extrêmement cher, par la quantité d'excellent bois, de bordage surtout, qu'on est obligé de détruire pour aller découvrir les mauvaises pièces, et la perte que l'on fait sur la durée de celles mises en remplacement.

Le capital employé dans un vaisseau neuf est représenté en intérêts par le nombre d'années qu'il doit durer. S'il a couté douze cent mille francs, je suppose, et qu'il dure douze ans, c'est cent mille francs par an. Mais si l'on a employé huit cent mille francs pour une refonte et que le vaisseau ne doive durer que six ans, il est clair que celui que l'on aura ainsi acquis aura couté plus cher que le vaisseau neuf, puisqu'il reviendra par an cent trente trois mille francs. Voilà ce qui arrête constamment les ingénieurs dans l'appréciation des réparations à faire à nos bateaux. Cela est excessivement juste, mais il me semble que si, au lieu de laisser pourrir nos vaisseaux à la mer dans les ports on les hâlait sur des cales pour les réparer, comme on pourrait ne les lancer qu'au fur et à mesure des besoins, et qu'il est rare qu'on en ait besoin pendant plus de six ans consécutifs, un bâtiment réparé qui n'aurait couté que huit cent mille francs représenterait presque un vaisseau qui en aurait couté douze. Au

lieu, en effet, de se pourrir à la mer dans le port pendant ses six années, il serait conservé presque intact en chantier pendant un intervalle de temps bien plus considérable, tandis que le vaisseau neuf une fois lancé maintenant n'a que sa durée ordinaire de 12 ou 14 ans pendant lesquels il n'a pas souvent servi la moitié du temps. Sauf erreur, on y gagnerait donc.

Visite du général Gourgaud

12 octobre – Le 10 j'ai eu l'honneur de dîner avec le général Gourgaud, le personnage historique qui a suivi Napoléon à Sainte-Hélène, l'a assisté à ses derniers moments, et vient encore d'accompagner ses cendres en France. Il est arrivé il y a quelques jours à Brest comme inspecteur d'artillerie, et en sa qualité d'ancien camarade de promotion de l'école, Mr. Riollay l'a engagé à dîner, et voilà ce qui m'a valu l'avantage de lui être présenté. Le général Gourgaud a 89 ans, mais on ne lui en donnerait pas plus de 80 tant il paraît ingambe et tant sa figure est bien conservée. Pas de cheveux blancs, la barbe noire à tout crin, la tête chauve au sommet et une de ces physionomies brune, sèche et longue dans le genre arabe. Homme de cour, il a cette politesse moelleuse, cette amabilité de salon que donne le grand usage du monde. Mais en service, on le dit extrêmement rude. Comme presque tous les voyageurs, il a jugé notre Bretagne un pays presque désert, et cependant c'est la route des côtes du nord qu'il a suivi pour se rendre à Brest. Il a fallu que monsieur Gornant, chef de bataillon du génie, s'appuya sur l'annuaire du bureau des longitudes pour lui démontrer que la population spécifique de la Bretagne, et surtout celle du département qu'il avait traversé était bien au dessus de celle de la Moyenne de la France, ce qui a beaucoup étonné le général.

Le 11, nous avons appris à bord le matin que nos congés étaient arrivés, mais que l'amiral ou plutôt le commandant, ne voulait nous les délivrer qu'une fois le vaisseau vide et entré dans le bassin. Ainsi nous en avons encore au moins jusqu'au 20 si toutefois on se presse pour en enlever le lest. A ce premier désappointement, s'en est joint un autre plus grave et plus fâcheux. C'est qu'on a réduit de deux mois nos demandes. Il faudra donc nous contenter de quatre mois de repos après deux ans de mer.

Dans l'après midi, le général Gourgaud est allé visiter *le Suffren*, et dîner avec l'amiral, je crois. C'est pourquoi nous avons entendu le canon gronder presque toute la journée. De telles visites échappent rarement au branlebas de combat avec exercice à feu de l'amiral Cosy. Personne n'ignore ses qualités éminentes pour faire du tapage, aussi dès qu'il en trouve l'occasion, ne la laisse-t-il jamais échapper.

Visite de la nouvelle usine de gaz

Je suis allé ce jour là, avec le cousin Vincent (42) et Léon voir le nouvel établissement de la fabrique de Gaz qui doit éclairer la ville. On l'a placé dans l'anse des gardes marines, bien loin des remparts. C'est une jolie usine qui paraît construite avec la plus stricte économie. On garnissait de ciment l'immense bassin qui doit contenir le gazomètre. Les travaux avancent, les tuyaux sont placés presque partout, et au premier janvier une grande partie des rues de la ville seront éclairées par ce nouveau mode.

Passage à Brest du prince de Joinville et du duc d'Aumale

On attend tous les jours les princes qui ne se pressent pas d'arriver. On ne sait même pas où ils en sont de leur route, tant les versions que l'on débite sur leur compte sont différentes. Il paraît cependant qu'ils suivent la route de Nantes à Brest, par Vannes, Lorient, … Je serai enchanté de les voir ici, car après leur départ, peut être le commandant permettra-t-il au moins à quelques uns d'entre nous de profiter de nos congés.

16 octobre - cet après-midi, *la Belle Poule*, *la Coquette* et la frégate à vapeur *l'Asmodée*, profitant d'une jolie brise d'ouest qui règne encore, son parties emportant le prince de Joinville et le duc d'Aumale au bruit des salves de tous les bâtiments de la rade. Ces messieurs se rendent d'abord à Lisbonne d'où *l'Asmodée* emmènera le duc d'Aumale à Alger (41) pendant que le prince de Joinville et *la Coquette* se dirigeront sur le Brésil.

Ils nous sont arrivés enfin hier 13. A 11 heures du matin, l'ordre circulait partout de se mettre en grande tenue et de se rendre au lieu d'où les chefs de corps devaient conduire les états-majors chez le préfet maritime. Je trouvais M. Turpin montant la grande rue avec deux officiers seulement, ainsi quoique arrivés trop tard, je n'étais cependant pas le dernier. Nous nous postâmes dans la cour de la préfecture. Bientôt la garnison et la garde nationale bornèrent toute la rue de Siam jusqu'à la place de la liberté où s'étaient postés les grandes autorités civiles et militaires. Puis nous attendîmes. Oh ! Nous attendîmes longtemps. Quelques alertes furent données, des courriers de la gendarmerie échelonnés sur la route rapportaient que les princes avaient quitté Landerneau, puis Guipavas, les tambours roulaient, chacun regagnait en courant son poste, mais rien n'arrivait. On croyait presque à une mystification, quand à quatre heure et demie nous les vîmes enfin. Ils descendirent de voiture à l'entrée de la ville et se rendirent à pied jusqu'à la préfecture maritime.

La foule était immense sur leur passage, mais peu de personnes les distinguèrent car ils étaient en bourgeois, couverts de poussière, tandis que tous les yeux cherchaient naturellement de brillants uniformes. Du reste ils s'excusèrent de leur tenue en disant qu'ils avaient annoncé leur voyage incognito, et qu'ils ne s'attendaient nullement à la réception qui leur était faite. À peine descendu de voiture, il leur fallait faire toilette pour recevoir les états-majors réunis dans les salons du préfet. Nous attendîmes encore, mais enfin à cinq heures, la corvée était finie.

Le prince de Joinville, depuis le commencement de 1839 que je l'ai vu au Mexique, a pris, ce me semble, beaucoup de corps et de prestance. D'un grand enfant sans contenance, il est devenu un bel homme. Son frère, dont je préfère la figure, a bien besoin encore de quelques années pour faire les mêmes progrès.

Ce matin on les a vus au collège Joinville, à la messe de la marine, à une grande revue sur les cours où toutes les troupes de Brest s'étaient réunies. De la ils se sont rendus à bord de *la Belle Poule* puis sur *le Suffren* ou ils ont subi le branle-bas de combat et l'exercice à feu indispensables de l'amiral cosy. Enfin à trois heures et demie ils mettaient sous voiles sous les yeux de presque toute la ville rassemblée sur le cours.

Nous n'avons plus que notre lest à enlever du vaisseau. Je suis de garde demain et je me promets d'activer les travaux. Ce matin, après l'inspection, nous avons parlé de nos congés à Monsieur Turpin. Il nous a assuré que nous serions libérés le 20 ou le 22 au plus tard.

Départ en congé

18 octobre - Cet après-midi vers 12 heures le capitaine de corvette me fait dire de me rendre à bord. Je ne savais ce qu'il pouvait me communiquer et je tremblais que ce ne fut une mauvaise nouvelle. Pas du tout, c'était pour me remettre un ordre de débarquement et une lettre de l'amiral Cosy qui nous remettait à la disposition du major général. Je fus le trouver immédiatement, il m'enjoignit de remettre ma compagnie à Dupont et me promis de me donner mon congé le 20. Il serait daté du 22. Me voilà au comble de la joie. J'achève mes malles demain, et après-demain je suis en route. Enfin !!!...

Division navale de Brest *Vaisseau le Suffren*

Marine Royale

Le Contre-amiral, commandant en chef la division navale de Brest, ordonne à M. Pocard Kerviler(Joseph) lieutenant de vaisseau embarqué sur le vaisseau l'Iéna commandé par M Turpin capitaine de vaisseau, de débarquer de ce vaisseau et de se rendre à la disposition du major général pour qu'il lui soit accordé un congé de 4 mois conformément à une dépêche ministérielle en date du 6 octobre.

M. Pocard Kerviler remettra le commandement de la 132ème compagnie à M. Mallet (Edouard) enseigne de vaisseau.

Rade de Brest, 18 octobre 1842

Cette bonne nouvelle est arrivée fort à propos, et je ne devais pas m'y attendre sitôt. Hier pendant la garde 150 couples de forçats sont montés à bord pour enlever notre lest. Des pontons étaient disposés pour le prendre, on avait déjà commencé l'opération, lorsque le directeur du port envoya l'ordre de suspendre les travaux : il trouvait le vaisseau déjà trop léger pour qu'il pût être conduit le lendemain sous la mature. Mais c'est qu'alors nous ne serions pas prêts pour la marée du 19. On n'enlève pas près de 300 tonneaux de fer dans une minute. Qu'allions nous devenir ? Faudrait-il attendre encore pendant 15 jours une autre marée ? J'étais dans une anxiété extrême. L'après-midi, après la conférence, j'appris que, au lieu de nous enlever du lest on nous en enverrait le lendemain 60 tonneaux. Les bassins ne pourraient pas être prêts pour cette marée, on attendrait la prochaine. Et c'est à la suite de tous ces ennuis qu'aujourd'hui, entre le déjeuner avec le cousin Vincent et Léon, nous avons enfin reçu nos ordres de débarquement.

22 octobre - Cette fois-ci, je suis à Vannes, au sein de ma famille, près de ma Marie, de mes soeurs, le coeur plein de joie, l'âme en paix. Oh ! Qu'on s'y trouve bien !

Mes dispositions pour quitter Brest, n'ont pas été de roulette. Après avoir remis ma compagnie, avoir fait mes adieux au commandant et aux diverses personnes que je connaissais en ville, j'ai eu à me débrouiller avec les bureaux, tout contrariés que le major général m'ait remis le 20, un congé daté du 22. Il me fallut presque me disputer, et recourir au chef de l'administration pour recevoir ma solde et une feuille de route. Enfin je réussis à me faire libérer.

Pas du tout, à la diligence on m’avait inscrit pour une place le 21. Fort heureusement je le sus par hasard à temps, et dans le courrier du 20 il restait encore une place de banquette. J'eus été obligé d'attendre. Me voilà donc jusqu'à Quimper où nous n’arrivâmes qu'à deux heures du matin, juché sur l’impériale de la diligence, ayant pour appui des paquets et une énorme barre de bois sous les reins. Enfin je descendis dans l'intérieur ou les autres voyageurs se plaignaient à qui plus de la commodité de cette voiture. Je m’y trouvais à merveille, ce que c’est que les contrastes !

Sur toute la route nous n’entendîmes parler que des prouesses et des libéralités des princes. Généralement on en était enchanté. Ils avaient tué deux ou trois chevaux je crois. Enfin tout s’était passé pour le mieux.

A quatre heure de l’après midi, hier, j’embrassais ma femme et mes sœurs.

6ème carnet (1842 – 1846)

Port de Lorient

Introduction …… 183

Congé …… 187

Commission de Gavre ……. 205

Adjudant major de division …… 231

Directeur de l'observatoire …… 291

Introduction

Au début du 5ème carnet de ses mémoires, Joseph Kerviler annonçait son mariage avec Marie Couessurel, et au début du 6ème carnet, pendant son congé de novembre 1842, le voilà heureux père de son premier enfant, René. Déjà son mariage l'avait transformé, lui faisant voir les campagnes en mer comme un exil. Maintenant, loin de tout ce qu'il aime, cet exil lui serait un fardeau insurmontable. Ainsi il refuse la proposition de son commandant sur *la Gloire* pour devenir aide de camp à Cherbourg.

Très intéressé par l'armement des bateaux à vapeur qui se font au port de Lorient, où il s'est fait affecter de préférence à Brest, il en étudie l'organisation et en discute les évolutions. Les premiers vapeurs ne portaient que 16 canons obusiers de 30 et ne pouvaient prétendre à lutter avec l'artillerie des vaisseaux de ligne. On en fit des auxiliaires de ces derniers, chargés de les remorquer à leur poste de bataille, comme on l'a vu à la bataille de St. Jean d'Uloa, chargés aussi de transporter rapidement troupes, matériel, courrier ou personnalité. Le moteur à vapeur n'était considéré que comme un auxiliaire, les bâtiments ayant toujours des voiles. Les roues à aubes dont ils étaient équipés étaient fragiles et vulnérables et ce fut l'apparition de l'hélice qui permit de passer l'étape suivante. On commença à munir d'hélice d'anciens bâtiments qui reprirent la mer. L'hélice fut d'abord en porte-à-faux, puis fixée des deux cotés sur un double étambot, avec le gouvernail à l'arrière, elle était remontable dans un puit lors de la marche sous voiles. C'est Dupuy de Lôme qui commença en 1848 la construction du premier bâtiment à hélice de la flotte française, mais toujours équipé de voiles, lancé en 1850. Sa machine de 900 chevaux lui permit d'atteindre la vitesse de 13 nœuds, contre 7 pour ses devanciers.

Joseph, s'il fait bien plusieurs démarches pour obtenir le commandement d'un de ces bateaux modernes, sait que, n'ayant jamais navigué qu'à voiles, il n'a aucune chance. En effet, il ne reçoit que « *de belles protestations, des paroles ronflantes, de l'eau bénite de cour en un mot* ». Il devrait pour cela accepter de partir second pendant six mois, comme le lui propose son ami Labrousse, qui va bientôt commander un vapeur construit selon les nouveaux principes : *le Chaptal*. Mais il finit par refuser. En fait, il n'aspire plus qu'à un poste de castor, comme il le dit, et ce poste, il l'a trouvé à Lorient : d'abord au polygone de tir de Gavre, où il fait partie de la commission chargée d'effectuer des campagnes d'essais de différents dispositifs de blindage, de tir, de projectiles, puis comme adjudant major à la division, où il s'occupe de l'instruction des nouvelles recrues et de la constitution des équipages de ligne, puis enfin comme directeur de l'observatoire.

La commission de Gavre est appelée à étudier les propositions de plusieurs officiers concernant divers problèmes techniques, et la formation scientifique de Joseph le place en position d'expérimenter et de comparer avec profit les différents systèmes proposés, d'ailleurs au cours de sa carrière il a fait lui-même plusieurs propositions. Par la suite, étant muté à un nouveau poste, il obtint de pouvoir participer encore aux travaux de la commission, et il aura occasion de discuter de ces expériences avec le prince de Joinville, venu voir de lui même les aménagements de l'hélice de *la Pomone.*

Il mène ainsi au moyen du pendule balistique, une série d'expériences sur le vent et la ductilité des boulets, il étudie un système de hausse prolongée pour toute espèce de

bouche à feu (expériences Cornullier), il étudie divers sortes de projectiles (expériences Lebars, Bonnet, Roche), et divers blindages (expérience Labrousse) il étudie enfin les effets d'un éperon (expérience Labrousse).

Pour ces expériences, il faut construire un ponton de tir, planter sur la plage des piquets de 20 en 20 m pour déterminer et jalonner la ligne de tir afin de mesurer chaque tir. Pour expérimenter sur les vitesses initiales relatives à la densité des projectiles de même volume, après avoir tiré des obus vides, on en retire d'autres pleins de plomb coulé. Pour étudier les effets des projectiles, il faut construire un « massif » reproduction de la muraille d'un vaisseau de cent canons. Et bien entendu, il faut le réparer après les tirs. Il faut aussi le blinder avec des plaques d'épaisseurs variées. Pour certains projectiles, il faut construire un écran pour mesurer la dispersion de la mitraille.

L'une des expériences Labrousse concernait les essais d'un éperon. Jusqu'ici les expériences faites sur des projectiles d'une petite masse, 15 kg au plus, mais d'une grande vitesse, jusqu'à 450 m, avaient donné une loi de pénétration dépendant de cette masse, de cette vitesse et du diamètre du projectile ou du corps choquant. La commission montra « *qu'un vapeur de 450 chevaux, doué d'une vitesse de deux nœuds et demi au plus, et armé d'un éperon conique dont le diamètre de la base serait égal à la hauteur pénétrerait d'1 m 50 cm dans la préceinte d'un vaisseau, résultat qui ne donnerait à celui-ci aucune chance de salut* ».

Labrousse fit aussi faire des expériences sur les effets des projectiles creux éclatant dans l'intérieur des soutes, traversant les murailles ou cloisons en fer. « *Les résultats généraux ont été que les murailles en fer se laissaient traverser ou normalement ou obliquement avec la plus grande facilité. Que les déchirements étaient énormes et que les projectiles creux de grande dimension surtout produisaient des ravages considérables car ceux de 30 étaient presque toujours brisés à l'entrée du boulet. Ces résultats ont un peu déconcerté les membres de la grande commission du port de Lorient qui avait présenté des projets et des considérations sur la défense des vapeurs de guerre. Elle a donc été obligée de modifier ses plans et ses constructions*. »

Joseph est donc basé à Lorient pendant 4 ans, et la petite famille s'agrandit avec l'arrivée de Charles et de Paul. Ils sont logés en ville puis dans le quartier de la division. Enfin, il peut profiter pleinement de ses proches parents. On voit ainsi défiler chez lui son père et ses deux sœurs célibataires, Félicité et Joséphine ainsi que son beau père et ses belles sœurs, Adèle (épouse de Charles de Kerarmel), Pauline (qui épousera plus tard Paul le Franc) et Lise (qui épousera Jean-Baptiste Fonssagrives). Il va souvent à Vannes, chez son père et ses sœurs, et chez son beau père. Il va aussi à Sarzeau chez sa tante Kerviler, à Questembert et à Elven chez ses cousins le Franc, à Moncontour chez sa tante Veillet, à Uzel, chez sa belle-sœur Kerarmel et son cousin Fulgence Bienvenue, à Lorge, chez son cousin Jean-Baptiste Veillet, et à Saint Brieuc chez son cousin Arsène Bienvenu. Tous ces déplacements se font en diligence.

Joseph retrouve à Lorient un de ses vieux camarade de collège, devenu l'abbé Chou, avec qui il relie d'amitié, et chez qui il lui arrivera de loger. Grace aussi à son fidèle ami Jules le Bobinec, qui lui prête plusieurs brochures militantes, sa foi s'enracine, il lit « l'univers », hebdomadaire catholique défendant la position du pape contre les opinions gallicanes. A propos des polémiques sur la liberté d'enseignement, opposant les jésuites et l'université, il philosophe avec le Bobinec sur l'éducation qui fait l'homme moral et l'instruction, qui fait l'homme instruit. Et il finit par changer d'opinion à l'égard des jésuites, qui donnent l'éducation en même temps que

l'instruction tandis que l'université ne donne que l'instruction. Il lit, prend des notes *« Depuis que j'étudie sérieusement la religion, plus je l'examine sous différentes faces, plus je vois qu'elle seule peut rendre les hommes sages et heureux, que sous ses lois seules bien observées, la société peut s'établir sur des bases solides et stables, peut grandir et procurer à tous ses membres un bonheur que rien ne pourra troubler, même sur la terre ».*

Ainsi, il étudie le 1er chapitre de la genèse au regard des connaissances de la science moderne, et en tire une petite étude qu'il fait relire à plusieurs de ses connaissances pour en éliminer les failles de raisonnement. Malheureusement cette étude, qui démontrait la révélation divine par la voix de Moïse, ne nous est pas parvenue. Son fils René, lui aussi, s'intéressera a ce fameux 1er chapitre de la bible, et lui aussi en tirera une étude, allant dans le même sens, et qu'il tentera d'appuyer par ses recherches autour du chronomètre préhistorique, méthode de datation basée sur l'épaisseur des couches sédimentaires (voir le fascicule « René de Kerviler, l'ingénieur »).

« A Dieu vat », c'est la devise des Pocard, et Joseph la redécouvre grâce à ces lectures : « *Tout ce qui arrive en bien ou en mal aux hommes, que Dieu aime, ne peut être que pour leur plus grand avantage. Il ne tombe pas un cheveu de leur tête sans sa volonté et sans que ce ne soit pour leur bien. Donc ils doivent s'abandonner entièrement à sa providence, s'en remettre à sa volonté et même se bénir de ce qui leur arrive. Ainsi le mal qui nous arrive, nous devons l'accepter et en bénir Dieu parce qu'il ne nous l'envoie que pour notre plus grand bien, parce que c'est un remède qu'il applique sur nos plaies, ou un préservatif qu'il nous donne contre des maux plus grands. Et si ce remède, ce préservatif, nous est fournit par un de nos frères, nous devons être loin de lui en vouloir, car il n'est qu'un instrument passif de la volonté de Dieu ».*

Sa conclusion est bientôt *: « Je n'ai jamais été aussi heureux que depuis que j'essaye de pratiquer la religion* ».

Il participe comme trésorier à la fondation d'une conférence de St. Vincent de Paul : *« Hier nous nous sommes réunis six pauvres diables chez M. l'abbé Fouchard, vicaire de Lorient, dans une intention pieuse et charitable. Nous avons eu la prétention de fonder ici une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, et nous avons consacré notre première séance à prier Dieu de bénir nos faibles efforts et à nous constituer ».*

Joseph reconnaît que « *L'agriculture est toujours ma marotte, malgré moi j'y pense constamment et tout autre sujet de méditation qui me survient pâlit et est absorbé par cette idée fixe ».*

Il court donc les comices agricoles, visite des fermes modèles, et veut activement mettre en pratique ses idées sur ses terres à Kerlevenan et à Lamphy. Pour cela il fait défricher leurs landes, les brule, trace des fossés pour les enclore, fait retourner la terre et y fait des semis de châtaigniers, hêtres, chênes, mélèzes, sapins. Il ne manque aucune occasion d'aller y voir l'avancement de ces travaux.

Il conteste la pratique de tout planter en céréales, et vante les bienfaits de l'élevage des bestiaux, véritable force vive qui se nourrit sur le terrain : « *Un principe incontestable c'est qu'avec du bon fumier, un terrain bien amendé, on aura généralement de belles récoltes. Or pour obtenir un bon fumier, il faut beaucoup de bestiaux, et pour entretenir et nourrir ceux-ci on a besoin de gras pâturages, de*

fourrage abondant. La première chose à faire est donc de chercher à obtenir de quoi nourrir des bestiaux en aussi grand nombre que possible. Mais alors vous obtenez une force considérable qu'il faut entretenir constamment, que vous l'utilisiez ou non, rendez la donc active cette force, faites qu'elle vous profite, tous les bénéfices sont là.

En industrie presque tout est basé sur l'emploi plus ou moins judicieux, plus ou moins économique des forces du moteur dont on peut disposer. Il n'est pas d'industrie qui laisse chômer, qui laisse perdre et surtout qui continue d'entretenir une partie du moteur qui la fait marcher. Et l'agriculture, la première, la plus belle, la plus profitable des industries, forcée qu'elle est pour exister, pour avoir de bons résultats, d'entretenir un moteur considérable serait la seule à le conserver inactif, à ne pas l'employer. Mais cela est absurde. Le problème est donc là : employer la force des bestiaux et des hommes de la manière la plus productive possible. » … « *Je le répète, en agriculture, une force que l'on peut transporter facilement, qui s'alimente sur la terre elle-même et qui se dirige à volonté, c'est de l'or* ».

Il aime aussi bricoler, il fait une chaise longue pour sa femme, tourne des patères, un pied de table, forge des ferrures de fenêtre, des roues pour une voiture d'enfant, des plateaux pour un globe, un cadre pour une glace, un ciel de lit, …

Son beau père ayant pratiquement perdu la vue, du fait d'une cataracte, décide de se faire opérer les deux yeux. Cela nous vaut une longue description de l'opération, par le docteur Guépin, dans un appartement loué pour l'occasion à Nantes. Malheureusement, la vue ne revint pas, ou si peu.

Congé

18 octobre 1842 – 25 avril 1843

Contraste : le repos de la famille et la vie de marin

octobre 1842 - Les contrastes sont tout dans la vie. Comment en effet apprécier à sa juste valeur le délicieux repas de la famille si l'on n'a pas éprouvé le tourbillon qui emporte loin d'elle, les secousses violentes qui agitent pendant l'absence, l'ennui d'être séparé. Comment bien sentir l'indépendance si l'on n'a pas été soumis aux ordres inattendus, souvent aux caprices des supérieurs. Cela est si vrai que j'ai rencontré bien des individus qui, avec tous les éléments de bonheur réunis autour d'eux, étaient accablés d'ennui. Ils n'appréciaient pas leur position, ces malheureux. Enfin ils voyaient autour d'eux des gens harassés de fatigue demander comme grâce un peu de repos. Ce repos leur était à charge parce qu'il ne savait pas ce que c'était que le mouvement, un mouvement désordonné, un mouvement continuel. Ils enviaient le caractère de ceux pour qui le repos était un besoin et ils ne comprenaient pas que s'ils ne l'appréciaient pas eux, c'est qu'il n'avait pas eux éprouvé de fatigue.

Aussi pour moi qui bats depuis si longtemps la mer, qui partout où j'arrive dois toujours être prêt à partir à nouveau au premier ordre, qui n'a à moi que ces quelques instants de répit dont le ministère est si avare pour certains d'entre nous, et qu'on appelle congé, comme j'en jouis quand je peux les obtenir ! Comme je suis heureux, quand rentré dans ma famille mon esprit se repose sur elle seule, quand je vois devant moi un temps, bien court il est vrai, mais du moins fixe, pendant lequel je ne la quitterai pas. Oh ! Je regarde en pitié ceux qui n'apprécient pas ce bien-être et qui trouve ma position ordinaire, belle et digne d'envie, avec cette dépendance qu'ils ne connaissent pas, avec cette sociétés du bord dont ils n'ont aucune idée, avec ce mouvement continu qui m'emporte et sans que jamais je sache d'avance où je m'arrêterai et quand je serai de retour.

Cette fois j'arrive chez moi presque à l'instant de devenir père, de cueillir le fruit de l'union si douce mais déjà si tourmentée que j'ai contracté il y a près de trois ans. Puis-je ne pas être heureux ainsi, loin de moi toute idée de marine, loin de moins toute idée qui se rapporte à l'absence. Je veux maintenant jouir du présent d'une manière absolue, exclusive.

Les quelques visites que j'ai été obligé de faire à Vannes et que les convenances m'arrachaient presque malgré moi, m'étaient rarement agréables parce que la marine était toujours le sujet des conversations, il semblait qu'on ne put parler d'autres choses à un marin.

Projet d'une chaise longue pour Marie

Il n'en a pas été de même de deux promenades que j'ai fait Elven. Je me suis pressé seulement de les faire pour ne pas être absent lors des couches de Marie. Maintenant de retour je suis tout à elle au soin que sa position exige. Pour ne pas sortir de la maison, je m'y suis créé tout de suite des occupations autant hygiéniques par leur activité que convenant à mon caractère un peu entreprenant. Je veux faire pour Marie une espèce de chaise longue, de causeuse sur laquelle elle pourra se reposer à l'aise. J'en ai pris le modèle que je conserve de souvenir seulement sur un meuble de ce genre que j'ai vu dans le salon de M. Turpin a bord de L'Iéna. La base sera construite en bois de cerisier, les deux extrémités seront arrondies et le dossier pour plus de facilité d'exécution sera établi au moyen de tiges de fer reliées par une bande à laquelle je donnerai une courbure aussi gracieuse que je pourrais imaginer. J'ai déjà cherché sous mon hangar et en partie débité le bois nécessaire. J'ai mis la main à l'oeuvre mais je trouve qu'il est beaucoup plus difficile et plus long que je ne me l'étais imaginé. Et puis j'ai trouvé tous mes outils rouillés et ne coupant plus, en un mot dans un état complet d'abandon. Il faut donc que j'y mette ordre, que je dérouille tout cela, ou plutôt que je prenne

quelque malheureuse femme qui manque d'ouvrage pendant la saison pluvieuse de l'hiver, qui en trouvera ici à l'abri. Il ne faut pas tant de talent pour frotter du fer avec un peu de sable et je n'aurai plus alors qu'à essuyer, polir et aiguiser. Tout cela prendra du temps, je doute fort que ma causeuse que je croyais facilement pouvoir achever dans un mois ne le soit dans deux. D'autant que mes sœurs me trouvent toujours quelques réparations à faire à la maison.

Naissance de René

20 novembre 1842 - me voilà père d'un gros garçon depuis le 13 à deux heures et demi de l'après-midi. Je suis bien aise d'avoir pu assister à ce grand travail de la nature, mais qu'il est dur, qu'il est pénible, qu'il est douloureux l'acte qui donne le jour à l'homme. Sa vie qu'il doit gagner plus tard à la sueur de son front prélude par d'horribles souffrances pour sa mère et sans doute pour lui qui emploie l'air introduit pour la première fois dans ses poumons à peine dilatés à pousser des cris plaintifs, qui arrive au monde tout déformé et bleu de meurtrissures. Sep heures de souffrance aiguë inouïe qui arrache des cris déchirants sans compter quatre ou cinq d'un travail préparatoire qui n'est qu'insupportable ! Et lorsque tout marche à souhait, lorsque la nature seule l'impose, lorsque l'on a ce que l'on peut appeler une couche heureuse, quel cruel moment ! Quelle part pénible ! Mais aussi, après la délivrance comme les douleurs sont vites oubliées par une mère quand elle reçoit dans ses bras son nouveau-né, comme on jouit du bonheur qu'elle éprouve ! Comme ces douces sensations font du bien après l'impression pénible qu'a fait éprouver sa souffrance. Il faut avoir vu, il faut avoir senti tout cela est j'eus bien regretté qu'une circonstance malheureuse m'eut tenu éloignée de Marie dans ces graves moments. Et après cela, nous avons encore été assez heureux pour qu'aucune indisposition ne soit venue altérer la santé de la maman après ses couches. Le manque absolu de lait l'empêche jusqu'à présent de donner à son fils sa nourriture naturelle mais des soins bien dirigés et bien entendus triomphent de cette anomalie. Il ne paraît pas souffrir du lait qu'on lui donne avec une éponge et peut-être ainsi finirons nous en aidant la nature à lui faire prendre chez sa mère son cour ordinaire. Jusqu'à présent le succès n'a pas couronné nos efforts, mais nous ne sommes pas au neuvième jour, peut-être alors obtiendrons-nous un résultat.

Tournée de visite de la belle famille Couessurel dans les Côtes du Nord

6 décembre 1842 - j'arrive des Côtes-du-Nord, où je suis allé en toute hâte chercher Lise que son père croyait mourante, et que je ramène, non avec une santé florissante, mais du moins dans un état fort peu inquiétant. Depuis le 20 du mois dernier, il recevait à chaque instant, d'Arsène Bienvenüe (1) à Saint-Brieuc et d'Adèle (2) à Uzel des lettres qui lui présentaient la santé de Lise comme très altérée. Elle était d'une maigreur effrayante, elle souffrait de violents et continuels maux d'estomac, auxquelles on ne faisait aucune attention chez les demoiselles de Martin, et que l'on traitait de caprices d'enfant. Le mal empirait, il était plus que temps de lui faire jouir de l'air de la famille d'autant qu'un peu de nostalgie se liait avec cette indisposition.

D'un autre côté, ma tante Veillet (3) assurait que Lise, quoique incommodée, ne souffrait pas au point que son instruction encore inachevée du céder aux exigences peu pressantes de sa santé. Son pauvre père était fort indécis sur ce qu'il devait faire, s'il devait rappeler sa fille ou non, lorsque le 25 une lettre plus alarmante que toutes les autres lui fut envoyé de Saint-Brieuc. Il vint tout consterné me l'apporter en disant qu'il partait le lendemain pour chercher Lise. La saison était trop avancée pour que je la laissasse ainsi se mettre en route, d'autant que toutes ces tracasseries l'avaient un peu dérangé, et qu'un travail passé exigeait sa présence à

son bureau. Je lui proposais donc de partir moi-même et de lui ramener sa fille malgré que Marie ne fut pas encore entièrement relevé de ses couches. Mais la mère et l'enfant se portaient à merveille, mes soeurs étaient là, une gardienne couchait prés d'elle et je n'avais à avoir aucun sujet d'inquiétude.

Le 26 donc je partis pour Pontivy à six heures du matin. Nous y arrivâmes à 11 h 30, je dînai, et m'étant associé avec un commis-voyageur, qui allait aussi à Moncontour, nous primes un cabriolet pouvant achever cette route. Autrefois, on avait parlé des chemins affreux qui reliaient les deux départements du Morbihan et des Côtes-du-Nord. Je les savais réparés, du moins j'étais bien loin de m'attendre à rencontrer, surtout de Pontivy à Loudéac, la route la plus belle, la plus unie, la mieux empierrée que j'eusse jamais vu. Cela provient des travaux qui ont précédé et suivi la confection du canal de Bretagne, le long et presque sur les berges duquel la route court longtemps. Nous passâmes une heure à Loudéac et je reconnus qu'un macadam bien fait et parfaitement entretenu pouvait avantageusement remplacer un pavé car c'était un jour de foire, il avait plu le matin, et cependant la boue y était moindre que sur nos pavés ordinaires.

Chez la tante Veillet à Moncontour

Il était près de huit heures quand j'entrai chez ma tante Veillet à Moncontour. Et je ne fus pas un peu surpris d'y voir notre malade venir me sauter au cou. J'y trouvais aussi Jean-Baptiste Veillet que je n'avais pas vu depuis mon mariage auquel il assista ou plutôt depuis que mon père vint avec lui chercher Marie lors de notre premier séjour à Brest. Je fus reçus à bras ouverts dans cette maison où je n'étais pas attendu mais où on fut peu surpris de mon apparition subite parce que, d'après les lettres de son frère, ma tante avait rappelé Lise de pension avec elle pour juger par elle-même de ce que l'on disait de sa santé et la rétablir s'il était possible sans qu'il fût nécessaire d'avoir recours au voyage de Vannes d'où l'on savait fort bien que la demoiselle ne retournera plus en pension. Mais elle doutait beaucoup que le père eut la patience d'attendre.

Mon pèlerinage pouvait se terminer là, ma mission était remplie je n'avais plus qu'à m'en retourner avec Lise qui en aurait été enchantée, mais je résolus de profiter de cette fugue pour visiter dans des Côtes-du-Nord ma toute nouvelle famille que je ne connaissais pas encore. Il fut donc arrêté que je partirai le lendemain avec Jean-Baptiste Veillet pour Uzel, que j'y passerai un jour chez ma belle-soeur, que je me rendrai ensuite chez lui à Lorge, d'où j'irais à Saint-Brieuc, enfin que revenant à Moncontour j'y prendrai Lise, que je l'emmènerais à Uzel faire ses adieux à Adèle et que de là nous nous dirigerions définitivement sur Vannes.

Je dus en tout cas rassurer promptement mon père, aussi dès le lendemain de très bonne heure je lui adressai des nouvelles de Lise.

Le 27 donc après avoir fait à Moncontour, et malgré un fort mauvais temps, de nombreuses visites aux anciennes connaissances de mon père, Jean-Baptiste Veillet m'emmena à Uzel dans son cabriolet. Dans cette route de quatre lieux à peu près sur la crête de la chaîne de montagnes qui forment comme l'arête de la Bretagne, nous remarquâmes les divers vallons où prennent leur source tantôt les rivières qui arrosent les parties sud tantôt celle qui se déversent dans la Manche, puis nous traversâmes une partie de la forêt de Lorge qui dans cette partie était réduite à sa simple expression de taillis peu vigoureux, exploitée par des charbonniers préparant ainsi l'alimentation des haut-fourneau du Pos.

Nous arrivâmes à Uzel avant la nuit et après m'avoir déposé chez Adèle, Jean-Baptiste partit aussitôt pour Lorge.

J’avais encore à faire connaissance avec le beau frère Kerarmel que je n'avais jamais vu, puis avec un cousin Fulgence Bienvenu et sa famille. Je fus reçu partout comme un heureux événement et le lendemain après-dîner j'emmenai Adèle avec moi à Lorge. Le cousin Veillet m'avait envoyé son cabriolet et le mettait à ma disposition pour toute ma tournée.

Le château et la forêt de Lorge

Avant d'arriver au château, nous avions à traverser pendant une grande lieue la haute futaie de la forêt. Je m'attendais à y voir de beaux arbres, ce que j'appelle une forêt en un mot. Pas du tout : des chênes d'une venue difficile, maigres, sans grosseurs, couverts de mousse, à la cime desséchée, des arbres en un mot qui en semis, jeunes encore, avaient profité quelque temps mais qui faute d'un terrain sans doute convenable avait vieilli prématurément. On m'avait tant vanté la forêt de Lorge que je jugeais alors que ceux qui en avaient parlé ne savait pas ce que c'était qu'une forêt, ou ne l'avaient pas vu. Nous arrivâmes au château quelques instants avant dîner. Cet édifice précédé jusqu'à la route d'une vaste pelouse bordée de deux avenues se présente bien, quoique deux de ses ailes aient été abattue. C'est une vaste et belle habitation dont les propriétaires, Monsieur et Madame Alnou, font dignement les honneurs en gens sachant parfaitement vivre, mais avec cette bonhomie que l'on rencontre rarement par les temps qui courent. J'y trouvais M. Veillet jeune, la cousine Victorine à laquelle le travail de six beaux enfants, trois garçons et trois petites filles, me paraît n'avoir rien enlevé de son embonpoint et de sa fraîcheur. Enfin nous y fûmes en compagnie, car des parents de la famille Alnou, nouvellement mariés, venaient d'arriver à Lorge quelques instants avant nous.

Le lendemain matin, Veillet me montra les dépendances de l'habitation, des étables remplies de bestiaux magnifiques, des écuries où il formait des élèves et qui n'étaient pas sans prix. Puis parcourant les bois d'alentour, nous arrivâmes au bourg, à la paroisse, située sur un tertre assez élevé dans une clairière de la forêt. Je fus fort étonné de ne voir qu'une église, une petite case habitée par le sacristain, une auberge ou hôtellerie puis deux autres maisons toutes nouvellement construites, une école élémentaire, et je crois un presbytère. Voilà absolument tout le bourg parfaitement nommé l'Hermitage. Ce n'est pas cependant que la commune manque d'habitants, elle en compte au contraire plusieurs milliers, mais ce sont tous des bûcherons des sabotiers ou des charbonniers, population à peu près nomade qui se bâtit une hutte partout où elle trouve de l'ouvrage dans la forêt. Tout cela les dimanches et jours de fête se réunit au bourg et à l’église, boit sans doute quelques chopines à l'auberge, vend ou achètent ses produits d'industries et de consommation sur la place, puis se disperse encore pour le reste de la semaine.

De là nous fûmes visiter des semis, des plantations, d'autre partie de la futaie, mais nulle part et à mon grand étonnement je ne vis un bel arbre. Vers midi, après déjeuner tous les hôtes du château de Lorge se dispersèrent comme ils s'étaient réunis la veille.

La fonderie du Pos

Les uns prirent le chemin d’Uzel, d'autres celui de Quintin, je crois, et moi je partis pour Saint-Brieuc avec M. Alnou fils que je dû laisser au Pos, à l’usine qu’il dirige et fait valoir. C’est un haut-fourneau où l'on réduit en marmite, casseroles, galettière etc. de toutes dimensions et enfin en fonte brute, un minerai d'oxyde de fer presque pur que l'on extrait au rocher d'une carrière à très peu de distance de l’usine.

Il ne manque qu'une chose, mais c'est une chose essentielle à cette exploitation qui pourrait prendre une extension aussi étendue que l'on voudrait, c'est le combustible. La forêt de Lorge

perdue depuis plus de 30 ou 40 ans par des mauvais aménagements ne fournit pas suffisamment la consommation actuelle qui est par année d'environ 600 cordes de bois réduites en charbon. Aussi ces messieurs sont-ils obligés de s'approvisionner ailleurs et à grands frais. Cependant la carrière qui fournit le minerai que l'on exploite au Pos est sous la main et paraît inépuisable. Bien plus, chose inappréciable, sur la rivière de la forêt même, on trouve une roche calcaire, la seule peut-être de la chaîne granitique de la Bretagne a vingt lieues à la ronde. Elle est là, placée comme par accident, et la chaux nécessaire à la réduction du minerai s'en obtient presque sans frais. Une houillère en cet endroit ferait du Pos l'une des usines à fer les plus importantes de l'Europe. Les soufflets nécessaires pour alimenter la combustion dans le haut-fourneau sont mis en mouvement par une chute d'eau bien suffisante pour l'usine actuelle, mais qu'il faudrait remplacer comme moteur si l'exploitation pouvait prendre seulement l'extension double, on aurait sans doute alors recours à la vapeur.

Chez Arsène Bienvenu à Saint Brieuc

Après avoir examiné en détail et avec soin cet intéressant établissement, je partis pour Saint-Brieuc où j'arrivais à l'entrée de la nuit chez Arsène Bienvenue qui m'attendait, car quelques instants après son frère Florian nous arrivât avec sa jeune femme. Je passai la journée du lendemain dans le chef-lieu des Côtes-du-Nord, vaste ville, nullement belle, mais situé dans un pays riche, bien cultivée, et qui diffère autant pour l'importance de sa soeur du Morbihan que les campagnes qui les entourent. Je visitais le port du Légué d'où s'expédie tous les ans pour Terre-Neuve de nombreux armements de pêche. J'examinais la mer et un fort beau pays de quelques points culminants des environs de la ville. Je fus voir quelques personnes.

Proposition de monsieur Lainé

Décembre 1842 - Enfin le lendemain 1er décembre je partis pour revenir à Moncontour. Ma tante me laissa emmener Lise, et le soir nous arrivâmes assez tard à Uzel. Cette journée était forte car la pauvre bête de Jean-Baptiste n'avait eu de tranquillité que la veille depuis qu'il me l'avait confiée et elle venait de faire dix grandes lieues dans sa journée, marche à laquelle elle n'était très probablement pas habituée. Nous restâmes le 2 en famille chez le beau frère. Là je reçu une lettre de Marie et une autre à laquelle j'étais loin de m'attendre, elle était du contre-amiral Lainé, actuellement préfet maritime de Cherbourg. Il m'engageait, si je voulais rester quelque temps tranquille à terre, à le rejoindre et alors il me prendrait pour aide de camp. La proposition était tentante car comme aide de camp de M. Lainé, j'étais presque sur d'obtenir un commandement lorsqu'il quitterait le poste qu'il occupait maintenant, faute de mieux, et qu'il le garderait ainsi moins longtemps, que ce poste ne convenait nullement ni à son caractère ni à sa position de jeune contre-amiral. Je fus touché de ce bon souvenir de mon ancien commandant de *la Gloire*. Souvenirs exprimés par l'offre bienveillante de fonction qu'il savait fort bien que je n'étais guère propre à remplir auprès de tout autre que lui qui aurait pour moi toute l'indulgence imaginable. Je lui sus un gré infini de sa lettre, mais je ne fus pas deux minutes à me décider positivement à refuser. Arrivé depuis quelques jours seulement dans ma famille après une campagne longue et pleine d'ennuis, j'allais encore m'en séparer à l'instant où je jouissais du bonheur le plus grand que l'on puisse éprouver dans ce monde, j'allais laisser à Vannes pour plusieurs mois peut-être, car qui peut assurer la santé d'une femme qui vient d'accoucher, d'un enfant qui vient de naître, j'allais laisser à Vannes ma femme et mon fils pour me rendre à Cherbourg si loin d'eux, constamment inquiet de leurs nouvelles, en compensation j'aurais un petit supplément d'appointements, beaucoup de dépenses, et la perspective lointaine d'un commandement. Et je partirai de gaîté de coeur sans

ordre précis. Non, le vieux proverbe qui dit que un tien vaut mieux que deux tu l'auras agis alors puissamment sur moi, et à peine avais-je lu la lettre de M. Lainé que j'étais irrévocablement décidé à le remercier de cœur pour son bon souvenir, mais a refuser nettement sa proposition.

Le 3 après-midi je partis avec Lise pour Pontivy où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit. Je ne pourrais pas dire toutes les instances qu'on me fit partout pour que je prolonge mon séjour dans les Côtes-du-Nord. On ne me laissait aller qu'avec la promesse de revenir au printemps et d'emmener Marie. Je promettais tout ce que l'on voulait, mais le moyen de tenir avec un enfant de quelques mois, et puis j'étais pressé de rentrer à la maison, la mère et l'enfant étaient à merveille, mais dans les quelques semaines qui suivent les couches, même les plus heureuses, il peut survenir tant d'accident que les pieds me brûlaient loin de Vannes.

En arrivant à Pontivy avec ma jeune malade, j'écrivis de suite à ma tante et à Jean-Baptiste pour rassurer l'une et pour remercier l'autre de son excellent véhicule. Enfin le lendemain 4 décembre, nous prîmes tout deux la voiture publique de Vannes et à trois heures de l'après-midi, Lise embrassait son père, et moi ma femme et mon fils.

Le 28 décembre - Depuis mon retour des Côtes-du-Nord j'ai beaucoup travaillé à mon canapé, et à différentes autres choses dans la maison. J'ai beaucoup travaillé, mais j'ai fort peu avancé ma besogne. À mesure que je vais, je rencontre une foule de difficultés que la théorie et les projets ne me présentaient pas, et que la pratique, une main peu exercée, des outils en mauvais état et leur choix malentendu rencontrèrent à chaque instant. Ainsi dans ses occupations, j'ai dépensé beaucoup de force pour peu d'effet utile comme le font toujours des ouvriers novices. Cependant je suis loin de penser à abandonner la partie car si je ne réussis pas à souhait et aussi promptement que je l'avais imaginé, j'apprends, et surtout je me donne un exercice salutaire qui m'intéresse, aussi j'en serais très content.

Pendant mes heures de loisirs, lorsque je réfléchis, oh ! Alors toutes mes idées se portent vers ma retraite vers le temps où je pourrais vivre tranquille sans voir mon congé passer trop vite comme celui-ci, sans craindre qu'un ordre vienne déranger mes plans, mes entreprises.

Mes idées et ma théorie sur l'agriculture

Et puis plus je vois, plus j'examine la campagne même, dans toute la nudité qu'elle présente au coeur de l'hiver, plus je l'admire, plus je trouve que c'est là seulement que l'on jouit de la vraie indépendance que donne le travail, que c'est elle encore qui offre le placement le plus avantageux des fonds que l'on peut avoir à sa disposition. Je ne sais si c'est la conviction que j'ai que l'on doit réussir qui me permet de résoudre avec la plus grande facilité les objections que l'on me marque par des représentations, mais je les trouve pour la plupart futiles et ceux qui me les opposent ne connaissent pas, ne comprennent pas, bien sur, le fond de la question.

Le grand problème à résoudre pour celui qui veut diriger des agriculteurs, car il est évident que seul et par lui-même, il ne peut faire grand-chose, le grand problème à résoudre est d'obtenir que les hommes qu'il fait travailler, que les bestiaux qu'il entretient, soient sans cesse occupés quelle que soit la saison, quel que soit le temps qu'il fasse. Cette question une fois résolue, avec des hommes laborieux ou bien avec un mode qui fasse varier le travail de telle sorte qu'il ne soit ni fatiguant ni ennuyeux pour ceux qui l'exécutent, tout prospérera et l'argent que l'on aura ainsi placé dans la terre, chez nous, dans le Morbihan bien entendu, rapportera vingt pour cent sans aucune exagération. Mais ce problème si important n'a pas de solution facile, les hommes de la campagne imaginent toujours travailler, et les trois quarts du temps ils ne font rien. Exiger qu'ils soient réellement et utilement occupés ils ne tiendront pas à la tâche, quelque facile que vous la leur fassiez. Oh ! Je ne m'exagère pas la difficulté de

l'entreprise, mais je n'admets pas qu'elle soit impossible à la persévérance et à une idée fixe soutenue.

D'où vient que toutes les sociétés de trappistes de cultivateurs travaillant à l'espoir de religion, d'où vient que des sociétés composées d'enfants ont presque toutes prospéré au-delà de toute attente, malgré le peu d'importance du fond social. C'est que chaque sociétaire, homme fait ou enfant, travaillait chaque jour soit dans les champs soit sous le toit, c'est que le travail quelque faible qu'il fut dans une journée, n'était pas intermittent, mais était quotidien, continu.

Deux boeufs attelés à une charrue remuent bien de la terre dans une journée en ne les faisant travailler que le nombre d'heures que comporte un travail de tous les jours. Quel immense terrain n'ouvriraient-ils pas même deux et trois fois dans six mois donc cent quatre vingt jours.

Je laisse tout ce qui reste de l'année pour les mauvais temps, les charrois de fumier et autres choses nécessaire à la terre. Mais un de nos meilleurs fermiers ne trouvera-t-il pas que ces boeufs et ses chevaux ont travaillé à quoi que ce soit seulement 180 jours dans l'année, non certainement, et le reste du temps, il les a nourris, il a alimenté en pure perte une force inactive.

Un principe incontestable c'est qu'avec du bon fumier, un terrain bien amendé, on aura généralement de belles récoltes. Or pour obtenir un bon fumier, il faut beaucoup de bestiaux, et pour entretenir et nourrir ceux-ci on a besoin de gras pâturages, de fourrage abondant. La première chose à faire est donc de chercher à obtenir de quoi nourrir des bestiaux en aussi grand nombre que possible. Mais alors vous obtenez une force considérable qu'il faut entretenir constamment, que vous l'utilisiez ou non, rendez la donc active cette force, faites qu'elle vous profite, tous les bénéfices sont là.

En industrie presque tout est basé sur l'emploi plus ou moins judicieux, plus ou moins économique des forces du moteur dont on peut disposer. Il n'est pas d'industrie qui laisse chômer, qui laisse perdre et surtout qui continue d'entretenir une partie du moteur qui la fait marcher. Et l'agriculture, la première, la plus belle, la plus profitable des industries, forcée qu'elle est pour exister, pour avoir de bons résultats, d'entretenir un moteur considérable serait la seule à le conserver inactif, à ne pas l'employer. Mais cela est absurde. Le problème est donc là : employer la force des bestiaux et des hommes de la manière la plus productive possible.

Toutes les fois que je sors dans la campagne, ces idées me poursuivent et presque nulle part je n'en vois l'application chez nous. Elles sont donc bien difficiles à mettre en pratique ! Et cependant ceux qui, peut être sans les biens comprendre, s'en servent en partie prospèrent. Et puis il faut bien que dans les départements où l'agriculture est si avancée on ait suivit ces principes là. Ce sont les individus qui, comme en industrie, tirent le plus d'effet utile de leur moteur qui réussisse le mieux.

Certes, je ne dissimule pas, si j'entreprenais de mettre à exécution cette théorie que je viens de développer, je ferai, comme pour mon canapé, une foule d'écoles (4) dans le commencement, je rencontrerai beaucoup de difficultés pratiques que je n'aperçois pas. Mais comme pour mon canapé, mes fautes me profiteraient plus que pour lui, je prendrais des informations, je tacherais de m'instruire pratiquement, mais je vois les bénéfices de ce mode de travail, des défrichements surtout, si considérables, qu'on est fou de ne pas les entreprendre dans des circonstances un peu favorables.

Les défrichements

Les défrichements ! Et l'on rit en me disant partout, mais presque tous ceux qui en ont entrepris dans le département se sont ruiné ou à peu près. Voyez Messieurs un tel, un tel et comment donc se fait-il que chaque jour dès que je mets le pied dans la campagne, j'en aperçoive de nouveaux. Il faut, ou que l'exemple de ceux qui perdent soit absolument sans effet sur les autres, ou que ce que promet la théorie dans ce cas, soit de l'or en barre. Car partout on défriche, partout on ouvre la terre, et bien plus on l'entretient en culture. Personne ne croit aux pertes de son voisin, tous veulent essayer. Or il y a deux genres de défrichement selon moi, celui qui consiste à mettre en culture un terroir pierreux, aride, qu'il faut défoncer exclusivement avec les bras des hommes, et celui où le travail se fait au moyen de bestiaux, celui où la charrue peut pénétrer tout d'abord. Dans le premier cas la terre, malgré les pierres qu'elle contient, peut être extrêmement fertile, peu d'engrais suffiront alors pour un amendement convenable. Les frais minimes qu'occasionneront ceux-ci composeront peut-être les grandes dépenses qu'aura exigées le défoncement. Le défrichement coûtera cher, mais peut-être rapportera-t-il encore un intérêt suffisant. Si le sol au contraire est aride, a besoin après le défoncement d'engrais considérable, oh ! Ne l'entreprenez pas, vous perdrez infailliblement quoi que j'admette qu'il n'y a presque pas de terre qui ne puisse être accommodée si on ne tient aucun compte des frais de l'amendement.

Dans le second cas, le terrain peut être de trois natures différentes : fertile et alors il doit donner annuellement au moins vingt pour cent de l'argent qu'on y aura dépensé, ou de nature médiocre, et comme les frais de défrichement proprement dits seront peu de choses, quoique les engrais doivent coûter cher, on y gagnera encore beaucoup. Enfin le terrain peut être naturellement mauvais et exiger des amendements considérables et continus. Dans ce cas faut-il défricher ? Oui, car les bénéfices doivent dépasser les frais.

Sur une propriété entièrement cultivée, des améliorations dans le mode employé, dans la quantité, la nature des engrais et les moyens de les obtenir, dans la distribution et l'emploi de cette force que l'on possède par les bestiaux, donnera sans doute des bénéfices importants, mais ce sont surtout les défrichements qui dans nos pays où l'on trouve tant de terrains incultes, rapporteront d'une manière inespérée lorsqu'ils seront convenablement entrepris et exécutés.

Maintenant quelles sont les circonstances les plus favorables pour faire des défrichements ? Dans quels cas et par quels hommes donneront-ils les plus beaux résultats ? Incontestablement ce sera lorsqu'ils pourront être entrepris par un propriétaire faisant déjà valoir sa terre ou même par un fermier à long bail. Ces hommes ont devant eux un fond agricole complet de bestiaux, d'instruments aratoires, de domestiques qui ne demandent fort souvent qu'à être employés.

Il n'y a point un paysan dans notre pays qui, s'il comprend son affaire, ne trouve dans l'année au moins cent jours où ses bœufs, ses garçons n'aient rien de bien utile et de bien pressant à faire. Il n'en est pas un qui n'ait, surtout à quelque distance des villes, des terrains en friche. Et bien qu'il travaille ces jours de loisirs au défrichement, il ne dépensera pas un sou d'abord, et si plus tard ses terres ayant pris de l'extension, il est obligé d'avoir de nouveaux domestiques, quels bénéfices n'aura-t-il pas retiré d'un peu de travail qu'il aurait perdu ! Quand j'ai dit qu'il ne dépensera pas un sou d'abord, j'ai peut-être eu tort, car tout travail à une valeur, est une dépense, mais celle-ci ne doit pas être comptée : elle aurait été perdue, le temps dont il a profité, il l'aurait passé peut-être à ne rien faire. Pour l'individu qui fait défoncer un terrain nu à prix d'argent, c'est bien extrêmement difficultueux. Outre que les ouvriers qu'il emploie, s'il n'est pas constamment avec eux, remplissent bien rarement les conditions de leur journée. Il est obligé d'abord de faire bâtir une habitation. Quelque modeste

qu'elle soit, il faut qu'il la garnisse d'instruments aratoires, qu'il fasse enclore les terrains qu'il veut ouvrir, qu'il ouvre un puit s'il n'a pas un ruisseau tout près de lui. Tout cela est de l'argent mort. Il doit ensuite avoir des bestiaux, acheter de quoi les nourrir, les entretenir jusqu'à ce que ces défrichements ne lui produisent du fourrage, et je suppose qu'il s'occupe d'abord de cela exclusivement. Il faut encore qu'il paye la nourriture et le travail d'une partie de ses ouvriers, ceux qu'il entretient à l'année. Les produits ne couvriront certainement pas la dépense annuelle et l'intérêt de la première mise, la seconde, la troisième année peut-être. Si surtout il a commencé prudemment, sagement, aux moindres frais possibles, par se faire en un mot un petit fond d'agriculture. Oh ! Alors avec un temps bien employé il récoltera les fruits nombreux et en additionnant tout l'argent qu'il a dépensé, depuis qu'il a commencé son entreprise, en y ajoutant même la valeur du fond de la terre, et l'intérêt composé que tout aurait dû rapporter chaque année, il trouvera, quand sa nouvelle propriété sera un rapport, outre la valeur vénale considérable qu'il lui aura donné, il en tirera au moins 10 % s'il la cultive et 20 % s'il la met en mains de fermiers qui en tirent tout le parti possible.

Voilà ce que je voudrais expérimenter, voilà ce que l'on doit obtenir avec de la patience, des idées et un travail soutenu. Je dis de la patience, car si ces résultats sont rares, c'est qu'on se rebute trop tôt, c'est que l'on veut avoir l'intérêt de son argent avant qu'il ait eu le temps de produire, c'est que l'on a voulu recueillir des fruits avant qu'ils aient eu le temps de mûrir. La patience et la ténacité dans les entreprises n'est pas une des vertus de notre époque.

C'est tout cela qui me fait rêver à ma retraite, qui me déterminera à la prendre le plus tôt possible. Car alors je pourrais encore travailler, et si je réussis tout sera acquis à ma famille, tandis que cette retraite, quelque augmentée qu'elle soit par de plus longs services, mourra toujours avec moi.

En attendant je vais tâcher de tirer parti d'un terrain un peu éloigné dans une petite propriété de ma femme, Kerlevenan, on y plantera des sapins, des arbres verts. Je m'occupe de la faire enclore d'un fossé, condition indispensable pour que les bestiaux du voisin n'y pénètrent pas et puis au mois de mars, je compte y planter du pain, des mélèzes, des lord Weymouth (5), des épicéas etc. dans cinq ans, si ma plantation prospère, j'aurai la perspective d'un joli petit bois de près de 2 ha.

Les visites de jour de l'an

15 janvier 1843 - Les visites de jour de l'an ! Est-il rien de stupide et ennuyeux comme cela ? Voir des personnes une fois seulement dans l'année et plus tard se borner à les saluer dans la rue. Souhaitez presque partout de n'être pas reçu, n'admettre souvent qu'à contrecoeur ceux qui arrivent tout en leur faisant toujours le meilleur accueil, en un mot, mensonge permanent. Je les ai réduits pour mon compte à leur plus simple expression, et cependant j'en avais par dessus les oreilles. Toutefois elles ont un bon côté. Quelle est la chose qui, bien prise, n'en a pas un ? Elle rapproche quelquefois des personnes que des inimitiés, des brouilleries passagères avaient séparées, et qui sauvent ainsi leur amour-propre en profitant de cette circonstance pour se revoir. Mais moi qui visite mes amis quand je veux aller passer un instant agréable avec eux, qui ne tient nullement à ce qu'ils me rendent ce qu'on appelle une politesse, à moins qu'ils ne viennent aussi sans après et de bonne amitié, je considère cette coutume, cette mode, de se voir au jour de l'an, comme une corvée que s'imposent les trois quarts de la société.

Le 8 juin j'adressai au major général à Lorient la demande au ministre d'une prolongation de quatre mois de congé. Bien persuadé d'avance qu'on me réduirait de moitié. J'étais indécis d'abord si je ne devais pas faire parvenir ma demande par Brest ou Lorient, mais mes

intentions n'étant plus de retourner dans ce premier port et de rallier au contraire le second, auquel je suis depuis longtemps attaché, je me déterminai à envoyer ma demande par Lorient. D'autant que ces messieurs, quand j'y retournerai, seront moins indisposés contre moi. Le Bobinec, qui était venu passer quelque temps chez son père, se chargea de remettre ma missive. Mais je tremblais qu'on n'y donne pas cours. Quatre ou cinq jours après, j'appris avec plaisir que ma demande était en route pour Paris.

Demande du commandement de *l'Elan*, bateau poste à vapeur en construction

Le Bobinec, pendant la semaine qu'il passa à Vannes, me confia qu'il avait sollicité le commandement du *phoque* un des bateaux à vapeur transatlantique de 220 que l'on construit à Indret, et il m'engagea à faire la demande de *l'élan*, qui était encore sur les chantiers. *L'espadon* et *le Caïman* étaient donnés, disait-on, ou du moins promis. Solliciter ? Et comment ? Par la voie naturelle, ma demande resterait enfouie dans les cartons. La faire appuyer ? Mais par qui ? Il me harcela longtemps, et tout ce qu'il put obtenir ce fut de me faire écrire à Maillard, brave ingénieur que nous avons eu à bord du *conquérant* et qui maintenant est directeur du génie maritime pour les bateaux poste de la correspondance du levant. Je le priai seulement de m'indiquer la marche à suivre pour avoir un commandement de ce genre lorsqu'il s'en présenterait de vacants. J'eus de la peine à faire même cette lettre, à me rappeler à l'ancien camarade, mais enfin elle partit le 9. Aujourd'hui 15, j'en ai reçu une réponse extrêmement amicale. Il regrette que je ne m'y suis pas pris plus tôt. Tout dernièrement il y avait 10 ou 12 de ces commandements à donner. Oh ! Parbleu je le sais bien, mais le moyen de se débrouiller quand on est à croiser sur la côte du Maroc. Toutefois comme il m'indiquait d'adresser une lettre à M. Verninac et une autre au ministre des finances, je me réservai d'en profiter en temps et lieu.

21 janvier - Ouf ! Depuis le 22 je viens d'écrire et d'expédier huit grandes lettres de demande de commandement ou d'appui pour les obtenir. C'est encore Jules qui dans une course à Vannes m'y a poussé. Mais cette fois, il a eut Marie de son côté et à eux deux ils ont réussi à me mettre en train. Une fois lancé, je sais que j'eusse envoyé, s'il avait fallu, 20 lettres dans les 90 départements. J'ai commencé par demander un paquebot poste, quand il y en aurait de disponibles, bien entendu. Et j'ai envoyé la lettre que j'adressai au ministre des finances à M. Verninac, chef de ce service, en le priant de vouloir bien l'appuyer des renseignements qu'il pourrait se procurer sur mon compte. Car je n'ai nullement l'honneur d'être connu de lui. J'ai dit aussi à Maillard de me rappeler à son souvenir quand plus tard il le verrait ou s'il correspondait avec lui.

Le 24, m'appuyant sur mes services, sur cinq combats ou affaires auxquels j'ai pris part, j'adresse au ministre de la marine par la voix du major général et du préfet maritime à Lorient, la demande de commandement de *l'Iéna* en construction à Indret avec prière de m'envoyer en suivre l'armement dans cet établissement lorsque celui-ci serait ordonné.

Cela fait j'écrivis à M. Laisné pour le prévenir de cette démarche, persuadé que le refus que je lui avais faite de me rendre auprès de lui ne l'avait pas indisposé contre moi au point qu'il ne voulut plus m'accorder en rien sa protection. J'écrivis encore à monsieur Riollay, qui à Paris alors, pouvait, à la direction du personnel, prendre quelques renseignements et me donner un coup d'épaule. Enfin j'adressais à monsieur Vigier (6) une longue épître accompagnée d'une copie de ma demande pour qu'il voulut bien l'appuyer de son influence auprès du ministre de la marine.

J'ai eu alors un fardeau en moins sur les épaules. On me poussait tant à solliciter, cette démarche me répugnait tant que je la trouvais inconvenante, inopportune pendant un congé.

Et puis je craignais quelquefois qu’en m’accordant tout de suite on ne vint à l'interrompre. Mais, après un instant de réflexion, j'étais bien plus tranquille, car plus j’envisageais toutes les peines que je m'étais donné, toute la répugnance que j'avais eu à vaincre, plus j'étais convaincu que mes démarches étaient parfaitement inutiles, qu'elles n’aboutiraient tout au plus qu'à recevoir peut-être de quelques personnes de belles protestations, des paroles ronflantes, de l'eau bénite de cour en un mot.

Je ne vois rien de positif dans tout cela qu’une prolongation de deux mois du congé que vient de m'adresser avant-hier le major général du port de Lorient. Je pourrais donc encore dormir sur mes deux oreilles et jouir jusqu'aux 22 avril du bonheur que je rencontre ici.

3 février 1843 - Je ne me suis pas trompé sur le résultat de mes démarches. Je n’en ai eu encore que quelques nouvelles, mais elle se résume déjà par des impossibilités, des regrets de ne pouvoir accorder, des protestations et de beaux mots. La première réponse que j'ai reçut est de monsieur Riollay du 30 janvier. Il m'apprend qu'il a parlé de mon affaire à M. Florian, directeur du personnel, qu'on n’avait encore à cette époque dans les bureaux aucune connaissance de ma demande officielle et que n’ayant encore jamais navigué sur des bâtiments à vapeur je n’étais pas apte à les commander, qu'il fallait que je tachasse plutôt de me faire embarquer sur quelques-uns de ses bâtiments et qu'après 4 ou 5 mois peut-être (c'est-à-dire quand le commandement que je sollicite serait donné) on pourrait avoir égard à ma demande. J'avais du reste prévu toutes ces objections dans ma lettre, en y répondant par plusieurs commandements accordés récemment encore, envers et contre une dépêche ministérielle, à des officiers n’ayant pas plus navigué que moi sur les vapeurs.

J'en reçu une autre du 31 de M. Verninac. Il regrette de ne pouvoir accueillir favorablement ma demande vu que le ministre a déjà pourvu à tous les emplois vacants. Mais elle sera classée avec soin et prise en considération lorsque les circonstances le permettront.

Monsieur Vigier, en date du 8 février, proteste de sa bonne volonté à me rendre service, il se mettrait en quatre, dit-il, pour me faire obtenir ce que je demande, et il termine par de belles phrases. Va-t'en voir s'ils viennent.

Du reste je n’ai encore rien pu recevoir de décisif, mais il y a tant de probabilité pour que le reste soit à l'avenant.

Visite à Muzillac chez les Mauduit

12 février - Monsieur mon fils, qui a eu quelque peine à s'accoutumer pendant le premier mois à la nourriture peu naturelle du lait de vache pris au moyen d'une éponge, s’étant plus tard parfaitement fait à cette alimentation, et jouissant maintenant d'une santé parfaite, nous avons entrepris il y a quelques jours sa mère et moi une petite promenade à Muzillac et Noyal pour voir la famille Mauduit chez laquelle je ne m'étais pas présenté il y avait plus de trois ans. Seulement nous prîmes assez mal notre temps car après avoir fait notre route principale par une assez belle journée, nous fûmes le lendemain surpris par de fortes ondées de neige qui nous forcèrent de garder la maison. Cependant je profitais d'un après-midi passable pour me rendre à Noyal où Fidèle ne m’eut pas pardonné de ne pas lui faire ma visite, et aussitôt Urbain (7) en partit chercher Marie avec son cabriolet. Le lendemain nous courûmes Keralio, le château et les bois, puis le quatrième jour nous fûmes de retour dans nos foyers.

Le pauvre Fidèle est bien isolé, il vit bien tristement maintenant, notaire retiré, et il demeure seule avec sa fille cadette qu'il sera encore bientôt obligé d'envoyer en pension, et vraiment, je le plains quand il n'aura plus que ses réflexions à la fin pour se distraire le soir dans son ermitage de Noyal. Heureusement qu'il est encore ingambe. Ses rentes lui donnent

de l'occupation, et l'amélioration de ses propriétés, l'entretien des routes vicinales dont il s'est chargé, le tiennent suffisamment en haleine pendant la journée. Ce sont les soirées et les mauvais temps qui seront terribles pour lui. Godon, elle, est immuable. Toujours la même au physique comme au moral malgré les chagrins de famille qu'elle éprouve. Toinette a un petit garçon bien chétif qu'elle ne conservera sans doute pas longtemps. Enfin la bonne demoiselle Mauduit, si remuante, si active, est, à la suite d'une chute, clouée sur un lit de douleur dont elle ne se relèvera sans doute pas, car à 70 ans…

Plantations à Kergos et Lamphy à Reguiny

3 mars 1843 - Encore une course, un voyage bien pénible, moralement toutefois. Le 20 février, profitant d'un beau jour, j'étais parti pour visiter nos propriétés de Kergos et Lamphy. J'avais passé deux ou trois jours à la campagne avec François le jardinier de mes soeurs que j'avais emmené, nous avions promené, visité les divers terrains, plaqué quelques arbres, donné des ordres pour que l'on en soigne d'autres, projeté des plantations, réglé diverses difficultés.

Consultation pour la cataracte de papa Couessurel

J'étais enfin de retour le 24 un peu fatigué de la route, lorsqu'en arrivant j'apprends que l'on m'attendait avec impatience et que le lendemain mon beau-père partait pour Nantes consulter ou même se faire opérer à cause d'une cataracte qui lui était survenu subitement à l'œil droit il y avait deux ou trois jours, et dont il était extrêmement inquiet. Si je ne m'étais pas trouvé à Vannes le jour même, Marie l'accompagnait car il ne pouvait pas aller seul, il se fût tourmenté pendant tout le voyage et son moral était déjà beaucoup trop affecté. Ma malle fut bientôt faite. Le lendemain donc 25 nous roulions ensemble sur la route de Nantes. C'est qu'il se croyait perdu à tout jamais : il ne pourrait plus continuer ses services, sa retraite allait se poursuivre, l'autre oeil subirait bientôt le sort du premier, il allait devenir aveugle. Telles étaient les idées sombres qui se succédaient dans son cerveau, et les bases sur lesquelles travaillait son imagination.

Pendant le tête à tête de la route, je réussis à le distraire et à lui faire oublier ses idées qui le tracassaient. Une fois à Nantes je réussis à prévenir le médecin monsieur Guépin (8) que nous allions consulter et à le prémunir contre ces dispositions d'esprit. Enfin le lendemain nous fûmes en présence.

La sentence, après un examen attentif, fut que la maladie était une cataracte molle qui se formait sur l'oeil gauche, mais que l'oeil droit était sain, qu'il y avait chance avec du sain et surtout moins de travail pour qu'il ne se perdit pas. Enfin que la cataracte à l'oeil malade pourrait s'opérer fort bien, mais dans quelques mois seulement quand elle serait plus solide et mieux formée. Nous restâmes à Nantes le dimanche et lundi car M. Guépin pour mieux s'assurer de la nature et du degré d'intensité de la maladie voulut appliquer sur l'oeil un petit emplâtre qui ayant pour effet de dilater considérablement la pupille, put lui permettre de voir plus facilement dans quel état était le cristallin.

Pendant ces deux jours, nous courûmes Nantes dans tous les sens malgré un temps assez mauvais, et mon père put ainsi prendre un exercice qui lui fit beaucoup de bien.

Le 28 au matin nous partîmes et nous fûmes à Vannes à cinq heures du soir, assez tranquilles, lui surtout, sur l'effet de sa maladie, mais redoutant un peu une opération que M. Guépin lui a fait pressentir faisable au mois de mai.

Le pont de la Roche Bernard

Pendant ce voyage deux choses frappèrent principalement : le pont de la Roche que je n'avais pas encore vu, et les nombreux et vastes défrichements que l'on rencontre sur la route principalement entre pont-château et Savenay.

Le pont de la Roche est vraiment admirable, moins par la grandeur du monument, la difficulté d'exécution, que par sa hardiesse. Les deux coteaux escarpés qui encaissent la Vilaine semblent là être réunie par quelques lignes et on s'étonne du génie de l'homme lorsque l'on songe que pour franchir la barrière que pose à son passage les eaux profondes d'une rivière ou d'un fleuve, il peut comment l'araignée entre deux branches d'arbres, sans examiner la profondeur de l'abyme qu'il a sous lui, presque sans en calculer la largeur, jeter ainsi d'un bond dans l'espace sa toile, son réseau de fil de fer sur lequel il roulera plus tard les plus lourds fardeaux. Cette hardiesse m'a plus frappée que les plus vastes, les plus lourds monuments tels que l'arène de Nîmes, l'aqueduc de Lisbonne, la colonne Pompé, les aiguilles de Cléopâtre, que ne l'auraient peut-être fait les pyramides. Des voyageurs me citaient les ponts plus grands, plus vastes de Saint-André-de-Cubzac, de Charente, dont les viaducs s'étendent au loin, soutenus sur une longue série d'arches élevées, mais ceux-ci n'ont pas la portée, la longueur du pont de la Roche. Ils ne sont pas si hardis. Celui de Fribourg seul peut lui être comparé.

Les défrichements en Loire Atlantique

Les défrichements ont aussi attiré vivement mon attention. Il paraît que dans cette partie du moins du département de la Loire inférieure on ne se ruine pas. Sans cela le nombre des faillites territoriales, qu'on me passe l'expression, doit y être considérable et cependant il y avait bien longtemps que les terres, couvertes maintenant de riche récoltes, étaient réputées mauvaises et sans valeur. Dans certains endroits, ces terrains étaient, m'a-t-on dit, d'immenses communs qui ont été répartis dernièrement entre les divers propriétaires qui y avaient droit, à la condition peut-être qu'ils fussent mis en culture. Toujours est-il que personne ne s'est fait tirer l'oreille, et que maintenant la charrue à passé partout. Des fortunes vont ainsi s'établir là où les moutons trouvaient à peine autrefois une maigre nourriture. Oh ! La terre, j'en ai la conviction intime, n'est jamais une marâtre. Qu'on lui donne des soins, qu'on y travaille, mais de cœur, avec persévérance, elle rendra au centuple ce qu'on lui a confié. C'est une caisse d'épargne aussi sûre et bien plus productive que toutes les banques établies. Et comme le dit un vieux proverbe : « tant vaut l'homme, tant vaut la terre ».

Les travaux du fossé de Kerlevenan

20 mars - Je ne suis pas heureux dans le début de mes travaux agricoles. Depuis le mois de janvier j'ai entrepris de faire enclore une pièce de lande à Kerlevenan pour y planter des sapins, j'ai fait marché avec des ouvriers et mon fossé à peine commencé, on est resté là ! Soit que ces braves gens ne trouvent pas le marché avantageux, soit paresse et insouciance de leur part, je ne puis pas les faire travailler. Et cependant la saison avancée m'a obligé, pour en tirer profit, à aller y déposer quelques graines que j'ai fait venir de Paris. Seulement le terrain n'étant pas enclos, j'y ai seulement semé des épicéas en deux avenues rectangulaires puis j'ai jeté les graines de mélèzes, de pins, de lord et assez d'épicéas qui me restaient dans un courtil dépendant de la ferme. Là, elles pourront lever à l'abri de la dent des bestiaux et être transplantées plus tard où bon me semblera. J'ai aussi mis en nourrice, tant dans mon jardin à Vannes que dans un coin du courtil, deux mille plans de deux ans que je me suis procuré à

Nantes et que j'avais d'abord projeté de placer immédiatement dans les pièces de lande en question.

Ces misérables ouvriers me retardent au moins de deux ans sur la venue de mes arbres, et cependant j'ai dû les prendre, car pour les avoir plus tard à la grandeur qu'ils atteindront quand je les planterais, je serais obligé de les payer le double.

Voilà les difficultés qui surgissent toujours dès que l'on met la main à la pâte en agriculture, comme en tout autre parti. Quand on ne peut pas faire seul, on est sans cesse sous la dépendance ou de son argent ou de la bonne santé de ceux que l'on emploie.

Mon canapé n'est pas achevé

Et mon canapé, entrepris dès mon arrivée à Vannes, et que je devais terminer assez à temps pour que Marie relevant de couches put s'y reposer à l'aise ! Eh bien ! Il n'est pas encore terminé. Toutefois il avance il prend une belle tournure, il est presque monté, le bois du moins, car pour le dossier en fer, je commence à m'y mettre. C'est là aussi que j'ai vu que la théorie, les idées mêmes les mieux étudiées ne suffisaient pas pour exécuter. On imagine, on n'enfante rien de parfait. Avant qu'une machine, un meuble, un objet quelconque puisse arriver au degré de perfectionnement et de bon marché auxquelles nous le trouvons, les idées de bien des gens y ont passé. Et moi sans avoir bien vu, sans avoir étudié sur des modèles, avec seulement quelques souvenirs confus, j'ai voulu exécuter d'emblée. Aussi j'ai fait des écoles à chaque minute. Eh bien ! C'est égal, les écoles profitent, ne serait-ce qu'à me montrer que le plus habile des hommes n'est, sous certains points de vue, qu'un franc ignorant, et que le dernier des ouvriers peut bien souvent lui en remontrer. Ce n'est pas que je me crois le plus habile des hommes, tant s'en faut, mais je vois quelquefois très bien une chose, et pour l'exécuter, un rien m'arrête. Ou bien j'ai mal fait, je n'avais pas tout prévu, il faut recommencer, et cela m'impatiente. Toutefois, bien ou mal, je réussirai à accomplir mon oeuvre, car tout en ne travaillant pas quelquefois avec beaucoup de zèle, je n'abandonne pas la tâche et si le proverbe « labor improbus omnia vincit » est vrai, une causeuse de ma fabrique figurera un jour dans mon salon. Du reste j'ai entrepris bien d'autres besognes, des paillassons pour couvrir nos pêchers en fleur, et pour lesquels j'ai été obligé de construire un métier, un espèce de fruitier que j'ai établis pour mes soeurs, et puis une autre petite réparation aux portes et fenêtres de la maison.

Préparatifs de départ pour Lorient

20 avril 1843-Le Bobinec est passé avant-hier à Vannes, revenant d'Indret où il est allé conduire *le phoque*. Ce paquebot et *l'Espadon* viennent d'être donné à Jubin et Balle qui n'ont pas plus navigué que moi sur les bâtiments à vapeur, mais les exceptions à la règle que l'on invoque sans cesse contre ceux que l'on veut évincer sont nombreuses. On ne considère en rien la position des postulants quand on veut bien leur accorder. Je suis bien sûr que pour moi la grande objection se présentera toujours. Quoi qu'il en soit, m'ayant annoncé que *l'Elan* venait d'être lancé il y a huit jours, j'ai immédiatement écrit à M. Viguier pour lui rafraîchir la mémoire, pour qu'il insiste de nouveau, et pour qu'il s'appuie s'il le faut, sur le précédent accompli pour détruire l'objection qu'on ne manquera pas de lui présenter.

Demain je vais partir pour Lorient rejoindre mon port et me remettre aux ordres du préfet maritime. Adieu donc encore une fois la douce indépendance dont je jouissais à Vannes, adieu les outils, mon tour et mes occupations journalières d'ateliers. Adieu aux courses dans la campagne où j'avais tant de plaisir à voir la nature embellir le travail de l'homme, où je

gaussais sur nos landes en friche qui ne demandent qu'à être amandées pour produire, adieu mes beaux projets jusqu'à un nouveau retour. Je vais rentrer sous la férule d'un major général, je vais me trouver de nouveaux exposé aux caprices d'un ordre quelconque, dans la plus grande incertitude sur ce que je deviendrais, prêt à tout et ne sachant où je pourrais me trouver le lendemain. Je vais, loin de tout mes moyens ordinaires de travail, m'ennuyer à ne rien faire à Lorient. Je vais en un mot renter dans la vie d'officier de marine.

Et puis Marie ne peut pas me suivre immédiatement, il faut que j'aille lui préparer un logement, il faut que je sache, avant de l'appeler, à quoi m'en tenir sur ce que l'on fera de moi, sur la position que j'occuperai. J'espère bien toutefois ne pas la quitter d'ici quelque temps et rester cette fois longtemps à terre.

J'ai réussi à achever mon canapé, ma causeuse. Oh ! Ce n'est pas sans avoir tâtonné, sans avoir fait et défait, sans avoir dépensé par conséquent plus que je ne l'aurais dû faire. Mais enfin, mon travail est fini et il figure dans ma chambre. Est-il bien ? Non. Je n'en fus cependant pas fort mécontent, mais je reconnais que je pourrais faire mieux avec l'expérience que j'ai de la forme que je ne voyais pas exactement d'abord et des diverses opérations que j'ai eu à exécuter. Ainsi je trouve le coussin trop élevé, le dossier pas assez évasé à son arrête, les pieds mal percés, le vernis peu brillant, soit qu'il fût mauvais, soit qu'il ait été mal appliqué. Enfin le grand œuvre est prêt. C’est beaucoup de l'avoir achevé.

Depuis deux ou trois jours je m’occupe à passer à nouveau de l’huile sur mes outils pour les préserver de la rouille, je les mets en ordre, je donne à mon tour une couche de vernis pour arrêter peut-être la piqûre des vers qui commencent à le dévorer, je mets un peu d'ordre partout, enfin je fais mes visites et mes malles.

Polygone de tir de Port-Louis

Commission de Gavre

26 avril 1843 – 28 novembre 1843

Lorient

26 avril 1843 – Me voici à Lorient, casé provisoirement chez le Bobinec qui m'a établi dans la chambre vacante pour quelque temps, de Taffard, capitaine de corvette, un de nos camarades communs. Le service ne paraît pas devoir ici me gêner beaucoup. Je n'ai pas encore monté de garde et c'est là, jusqu'à nouvel ordre, à quoi il se bornera pour moi. Par exemple j'ai déjà parcouru le port, flâné les ateliers aux métaux qui commencent ici à être installé sur un assez bon pied. J'ai examiné dans toutes ses parties *le cuvier* à bord duquel on achève de monter une nouvelle machine qui résout un grand problème d'espace occupé très circonscrit, car elle ne tient au plus que les deux tiers de la place nécessaire à une machine ordinaire de même force. Elle est à mouvement direct, c'est-à-dire que la bielle du piston est directement appliquée à l'arbre de la roue. Enfin je promène tous les soirs avec l'ami Jules et j'occupe sa chambre plus souvent que lui.

Mon voyage de Vannes à Lorient le 21 a failli être marqué par un grave accident. A Pont-sal en entrant sur la jetée, nous avons éprouvé une secousse tellement violente, que nous avons tous cru verser. Le postillon en a été relevé de son siège et n'en a pas été lancé à terre grâce seulement au secours du conducteur qui l'a retenu. La voiture était très chargée sur l'impériale, et je suis encore à m'expliquer comment son équilibre à put être maintenu après ce choc. Nous avons cru avoir monté sur une borne ou avoir passé en travers d'une profonde crevasse. Cependant une fois hors de ce mauvais pas, nous avons continué notre route comme si rien n'était arrivé. Près d'Hennebont seulement, le conducteur à une montée nouvellement empierrée et très tirante, ayant invité à descendre pour soulager les chevaux, nous a expliqué que la secousse que nous avions éprouvée à Pont-sal provenaient de la rupture d'un des ressorts sur lesquels repose le train du centre et alors il nous a fait apprécier la voiture à six roues qui ne reste pas en route et surtout ne verse pas pour une avarie aussi importante que ne supporterait certainement pas sans réparation immédiate des voitures ordinaires. Ces observations ont été fort justes, de plus, à part le bruit de fer et de chaines que fait la liaison de ces trains, elles sont beaucoup plus douces que les autres et plus sures par le fait même de l'accident que nous n'avons éprouvé. Bref, nous arrivâmes à Lorient à neuf heures et demie du soir sans autre incident.

Le 22 - je fus trouvé le major, il sortait de son bureau pour aller dans le port, et par conséquent il me donna tout simplement l'ordre de me faire inscrire pour le service. Le préfet maritime était absent.

Je trouvais le soir Robin Duparc qui commande la recherche et qui, tout récemment arrivé de Cherbourg, me dit avoir apporté pour moi à M. Defresne une lettre de recommandation très expresse de la part de M. Laisné. Je fus on ne peut plus sensible à un second souvenir de mon ancien commandant d'autant que ma réponse à son invitation de me rendre auprès de lui malgré les raisons sur lesquelles je basais mon refus avait put peut-être le refroidir un peu, et je résolus de lui en adresser mes remerciements par le retour prochain de Duparc à Cherbourg.

Comment faire des économies

Le premier jour de mon arrivée à Lorient, après avoir touché une partie de ma solde de congé, je fis un projet d'économie sublime qui ne souffrira pas beaucoup à être exécuté, et qui plus tard sera d'une grande ressource pour l'éducation de mes moutards. Toutes les administrations de recettes du gouvernement prélèvent, depuis l'empire je crois, la décime de guerre sur tous les droits à percevoir. Eh bien ! Je veux aussi forcer des décimes de guerre sur

toutes nos dépenses, et le placer au nom de M. René tous les mois à la caisse d'épargne où il s'accumulera jusqu'à ce que nous en aurions besoin pour son instruction. En envoyant à Marie ma solde de congé, je lui ai fait part de ce projet qu'elle approuvera certainement et pour commencer elle placera le décime depuis le 1er janvier. Tout ce que nous pourrons économiser en dehors de cela sera libre, et la décime sera un dépôt sacré auquel nous ne devons pas toucher avant 15 ans au moins. Or comme notre dépense s'élève à près de 3000 F, il y aurait au moins 6 000 F au bout de 15 ans. C'est, je trouve, une jolie avance pour payer les frais d'études qui de cette manière ne nous grèverons pas beaucoup.

Proposition d'entrer dans la commission de Gavre

Le 23 - J'ai pu voir M. Defresnes, il me reçut fort bien, me parla de la lettre de M. Laisné, et me demanda s'il me conviendrait de faire partie de la commission de Gavre. Ce serait pour moi un objet d'études, et le supplément d'appointements qui est attaché à ces fonctions n'est nullement à dédaigner. Comme je n'avais absolument rien qui m'attacha à Lorient et que la vie tranquille du Port-Louis me conviendrait assez, je lui répondis que j'accepterais volontiers cette position s'il voulait me la donner, et après maintes recommandations à cet égard, il me congédia aussi gracieusement que la chose lui est possible.

Le lendemain 24, je vis ce brave Lorin à son passage à Lorient. Il s'en allait à Bordeaux avec sa femme et son fils prendre le commandement de l'un des paquebots poste 220 qui feront le service direct de Marseille à Alexandrie. Nous ne passâmes que quelques instants ensemble, mais une bonne rencontre comme celle-là n'en fait pas moins plaisir.

Dans l'après-midi, je fus trouver le major lui dire tout bonnement que j'accepterais volontiers la position de Gavre s'il était dans intention de me la donner. Il en fut enchanté car les officiers de Lorient qui y ont leur famille, qui y sont établis, ne se déterminant qu'avec beaucoup de peine à ce déplacement, il manquait un lieutenant de vaisseau qu'il lui fallait désigner et il fut heureux de pouvoir nommer sans avoir à subir d'objection. Il me promit que je n'attendrai pas longtemps mon ordre. Effectivement hier je reçus sa lettre officielle. Maintenant la commission se rendra-t-elle bientôt à son poste ? Il est parfaitement inutile dans ce cas que je fasse venir ma femme ici. Elle ira à moins de frais directement au port Louis. Serons-nous au contraire encore un mois à Lorient ? Oh ! Marie ne tiendra pas tout ce temps à Vannes, comment faire ? Encore l'incertitude du métier, on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Je trouve à Lorient ce brave Massias, qui en vrai et bon camarade me fait mille offres obligeantes de service et que je suis enchanté d'y rencontrer.

Recherche d'un logement à Lorient

3 mai 1843– Une lettre de Marie que je reçois aujourd'hui me met dans un grand embarras. Elle me marque qu'elle ne peut rester plus longtemps dans l'incertitude si elle doit venir me rejoindre à Lorient ou attendre que je ne sois envoyé au Port-Louis, et qu'en conséquence elle partira de Vannes le 4. Aussitôt après avoir reçu cette lettre je cours pour arrêter l'appartement que j'avais choisi au haut de la rue du port, mais comme j'avais dit que je ne le garderai qu'un mois très probablement, on prétexta que l'on était en arrangement de location pour un temps beaucoup plus long, on me fit des difficultés pour le second lit, enfin on finit par me refuser honnêtement. Je courus de là toute la ville sans pouvoir rien trouver de commode ou de convenable, enfin en désespoir de cause, je pris chez madame Prérel où loge le Bobinec, une petite chambre et une cuisine à un rez-de-chaussée fort sombre. Mais comme ce n'est qu'en passant, je me contente de cela, et maintenant j'attends impatiemment ma femme et mon fils.

Le 25 avril, la commission de Gavre s'étant réunie dans le port à la direction d'artillerie, pour examiner et arrêter un programme d'expériences à faire sur une proposition adressée au ministre par M. la Brousse (10), lieutenant de vaisseau, et dont le secret nous est spécialement recommandé, je touchai au colonel Thouvenin, notre président, la question du départ pour le port Louis.

Mais il me répondit qu'il ne pensait pas que nous puissions y être envoyés avant un mois.

Programme de la commission

Le programme que nous venons d'arrêter va être rédigé, signé et envoyé promptement à Paris pour y recevoir l'approbation nécessaire. Mais qu'en sera-t-il de retour ? Quand les préparatifs que nécessitent les travaux que nous avons à faire nous permettront-t-il de les commencer ? Impossible de rien préjuger de positif là-dessus. Nous avons bien à achever les expériences Cornullier relatives à un système de hausse prolongée pour toute espèce de bouche à feu, mais des tirs ont lieu à la mer, le ponton dont nous devons nous servir a besoin de réparations, d'une soute aux poudres, d'installations pour recevoir une pièce de 30 et un canons obusier de 80, tout cela ne sera pas prêt bien sûr avant trois semaines ou un mois. Me voilà donc presque certainement en camp volant et mal-logé à Lorient au moins jusqu'au commencement de juin.

Recherche d'un logement au Port Louis

Toutefois je voulus un peu connaître la ville que nous allions habiter et m'y choisir d'avance un logement. On prétendait que j'en trouverai à foison, que la moitié au moins de Port-Louis était inhabitée et par conséquent devait être à louer. Je m'y rendis le 30, mais après avoir bien cherché, je ne rencontrai pas un appartement convenable aussi facilement que je l'avais prévu d'abord. Cependant j'en arrêtais un, jusqu'à réponse et consentement de ma femme, chez les demoiselles Beray que M. Defresne m'avais recommandé. Avec un peu de réflexion, j'aurai vu que tout ce qu'on me disait de la facilité de se loger au Port-Louis n'était que relatif, et que par cela même que la moitié des maisons se trouvait sans habitant, il devait y avoir fort peu de logement garni. Et en effet les officiers de la garnison les occupent exclusivement de sorte qu'à moins de louer au moins pour une année une maison avec ses quatre murailles seulement il devrait être fort difficile d'y trouver un gîte. Des chambres garnies qu'on ne loue pas habituellement ne peuvent pas rester longtemps dans cet état.

La fête du roi, le 1er mai, a été célébrée comme partout : parade militaire, messe solennelle, feu d'artifice, et de la pluie le soir. Cette dernière circonstance n'est jamais de rigueur mais je la cite parce que le feu d'artifice en fut, sinon toutefois anéanti, du moins terriblement éclipsé. Du reste assez de monde, des flâneurs comme à l'ordinaire.

11 mai - Marie est arrivée le 4 comme elle l'avait annoncé, et depuis nous sommes aussi bien installés que possible dans notre petite chambre basse avec espoir toutefois que cet état de gène ne durera pas bien longtemps, et qu'avant un mois, malgré ce qu'en ait dit le colonel Thouvenin nous respirions le grand air du Port-Louis.

Quoique le programme la Brousse soit parti pour Paris, que l'on ne soit pas encore prêt pour les expériences Cornullier, la commission ne reste pas inactive. Nous fonctionnons au polygone en continuant, au moyen du pendule balistique qui y est établi, une série d'expériences sur le vent et la ductilité des boulets. Tout cela m'intéresse assez parce que c'est encore nouveau pour moi, mais je conçois fort bien qu'au bout d'un certain temps, je sois porté à n'assister que machinalement à toutes ces épreuves et à en constater simplement et

scrupuleusement les faits. Ce sera alors comme maintenant le devoir à remplir, mais il n'excitera plus ma curiosité.

Le reste de mon temps, je l'emploie en promenade dans le port et dans les ateliers. J'étudie un peu les machines à vapeur. Je lis en prenant des notes un ouvrage de M. Campaignac (9) sur cette partie, je sors quelquefois avec Marie. Ma vie en un mot est calme, mais elle a bien perdu de ce qu'elle était à Vannes, où je trouvais toujours le temps trop court, où la semaine, les mois s'écoulaient comme un songe.

Choix d'un logement à Port Louis

Dans la crainte de nous voir enlever par ces autres messieurs de la commission le peu de logements garnis disponibles au Port-Louis, je me suis rendu pour arrêter définitivement l'appartement de Mlle Béray, mais elle me dit que n'ayant rien conclu la première fois elle avait cru n'être pas engagée par la promesse de lui donner une réponse dans huit jours, et que le matin même elle venait de louer à Valmont un de nos collaborateurs. Or je n'étais allé chez elle qu'après avoir parcouru la ville et n'avoir rien trouvé. Elle m'adressa à une voisine qui me montra de beaux appartement mais pas de cuisine ou du moins une chambre qui pourrait en servir, mais dont l'installation n'était qu'en perspective et qu'elle me faisait un prix fou. Je ne puis accepter. Poussé dans mes derniers retranchements je revins chez Mlle Béray et j'y arrêtais un petit logement au rez de chaussée, retombant ainsi fort à l'étroit au sortir de Lorient où je n'avais pas place à me loger. M'ayant pressé, elle ne craignit pas non plus de me demander un prix très élevé, mais dans l'ennui et l'incertitude où je me trouvais ce jour-là je promis. Deux jours après à Lorient les dames Kerarmel nous en indiquèrent un bien plus spacieux et nous fûmes hier le voir, Marie et moi. Il nous convenait beaucoup mieux sur une foule de rapports et malgré son prix pour le Port-Louis, il devait nous convenir. Je l'arrêtais encore en prévenant Mlle Béray que si elle ne trouvait pas à louer sa chambre je viendrai lui payer le premier mois de mon séjour au Port-Louis. Me voilà donc avec 2 logements de peur d'en manquer. Tout ceci provient de mon impatience, de l'embarras que je me crée souvent, de mon irrésolution première. Je ne trouve pas tout à fait à mon gré, j'attends et puis arrive un moment où il me faut à tout prix finir quoi qu'en patientant un peu je trouverais mon affaire. Pas du tout ennuyé je me décide alors, et presque toujours mal.

28 mai - hier enfin, j'ai reçu l'ordre officiel de me rendre à Gavre le 29 pour procéder aux expériences annuelles dont s'occupe la commission à laquelle je suis attaché. Marie et moi nous sommes enchantés, car nous commencions à attendre cet ordre avec impatience. Le logement bas est sombre que nous occupons à Lorient ne convient nullement à notre petit René, habitué au bon air du jardin de Vannes. Le pauvre enfant n'est pas bien ici. Ces couleurs ont passé, il s'étiole, il pleure dans la maison, il n'est content que lorsqu'il sort pour la promenade. Je ne doute pas qu'il ne reprenne à merveille au Port-Louis.

Sermons de carême

Depuis le 14, nous avons à Lorient un prêtre étranger, au diocèse du moins, monsieur Milanta, qui prêche la station de la Pentecôte. J'ai suivis ses sermons avec assiduité et avec le plus grand intérêt, car je n'ai encore entendu personne dont la parole fut plus simple, plus personnalisé et en même temps plus élégante. Ce ne sont pas précisément des sermons qu'il débite, ce sont plutôt des instructions qu'il fait d'abondance sans préparation. Mais que sa diction est claire, que ses comparaisons quelquefois triviales par leur simplicité et qu'il prend toujours dans ce qui l'entoure de plus près sont justes et frappantes, que ses péroraisons sont élevées, belles et touchantes. C'est un homme qui, à une érudition profonde, joint une

conviction, un entrain, un cœur que l'on rencontre rarement. Ses expressions sont tellement choisies et rendent sa pensée avec tant de lucidité et de précision qu'il ne serait souvent pas possible de les changer dans la phrase. Cependant elles viennent s'y grouper naturellement sans aucun effort. Il ne paraît nullement s'occuper de précautions, d'effets oratoires, et cependant quand son sujet l'entraîne, il devient sublime de pensée et de style. Aucun orateur n'a produit chez moi un pareil effet, aussi je regrette de partir pour le Port-Louis avant la fin de la station car il a encore des biens beaux sujets à traiter. Après ce dossier ingrat de la foi, ses discours, sa logique m'ont tellement intéressés jusqu'ici que je voudrais n'en pas perdre la suite et assister à ses conclusions. Mais l'ordre de départ et là, il faut obéir.

Réponses aux sollicitations concernant le commandement d'un bateau à vapeur

Le 18 on a apporté une lettre charmante de M. Laisné. Il s'excuse de sa paresse, il me dit avoir parlé de moi et du commandement que j'ai demandé à M. Floriot pendant un petit séjour qu'il vient de faire à Paris mais il doute que sa sollicitation soit bien puissante quoiqu'il ait poussé autant qu'il a put. Oh ! Je lui sais bien gré à lui plus qu'à tout autre de ces démarches.

Le 23 mai je reçus de M. Viguier une lettre dans laquelle il m'annonçait avoir écrit au ministre de la marine pour appuyer ma demande de commandement de *l'Elan*, mais n'en avait encore rien reçu. La question des sucres, me dit-il, détourne maintenant de tout autre objet, mais aussitôt cette affaire décidée, j'irai moi-même réclamer une réponse. Je lui écrivis immédiatement pour le remercier de ses démarches et le prier d'insister, persuadé que son influence l'emporterait sur la résistance ministérielle.

Dès le lendemain 24, on m'apporte une dépêche de monsieur Roussin. Il s'adressait à monsieur Vigier en lui exprimant le regret qu'il avait de ne pas condescendre à ses désirs en ma faveur. Mais que n'ayant pas encore navigué sur des bâtiments à vapeur, etc. etc. négative dans la force du terme. Toutefois je ne me tiens pas pour battu, je répondis à M. Vigier pour détruire cette objection que je lui disais être tout à fait relative à l'individu puisque M. Balle et Jubin qui venaient de l'emporter tout récemment n'avaient pas plus de titres que moi à faire valoir sous ce rapport. Après tout, ma cause est perdue maintenant : on ne veut pas. Mais je ne céderai pas pour ma part à de pareilles raisons et comme je n'ai rien à y perdre je m'amuserai à controverser avec ses messieurs. Dans de telles circonstances il vaut mieux, ce me semble dire que je ne puis pas, je ne veux pas, que de donner de mauvaises raisons. Car il n'y a rien à répliquer au premier argument donné, tandis que le second peut être détruit plus ou moins facilement.

Propulsion par roue à aubes et propulsion par hélice

Tous ces jours derniers une idée d'un tout autre nature me trottait par la tête. Depuis quelque temps, on s'occupe beaucoup de remplacer par la vis les roues à aubes ou à pales des bateaux à vapeur. Des expériences ont été faites avec assez de succès à cet égard. Le système La Brousse tend à introduire presque exclusivement ce genre de propulsion dans la marine. Mais le mode de transmission de mouvement est encore fort imparfait tout ce que l'on a employé jusqu'ici présente des inconvénients plus ou moins graves. Or il me semble avoir trouvé une solution du problème, celle de remplacer les pignons et roues dentées, les courroies par une chaîne s'enroulant sur deux tambours portant des empreintes Barbatin. Ce n'est absolument qu'une application d'un mode déjà connu et expérimenté, mais je ne veux pas en parler ou l'adresser au gouvernement sans tâcher auparavant d'en tirer parti à mon avantage. En conséquence avant-hier, j'adressai à M. lavé constructeur de machines à Paris une lettre par laquelle je lui demandais si cette communication pouvait lui être agréable et

surtout utile. Alors je lui indiquerai mon procédé persuadé que s'il l'employait avec avantage il me ferait prendre part aux bénéfices qui pourraient en résulter pour lui. Il y a assez longtemps que les mêmes travaux que j'ai pu faire ne m'ont rien rapporté, pour essayer si d'un autre côté, en m'adressant au Commerce, je puis être plus heureux.

Demain, si le temps le permet je me rends au Port-Louis avec toute ma petite famille. Aujourd'hui nous nous occupons des malles et des caisses. Tout est sens dessus dessous dans notre petite chambre.

Installation à Port Louis

9 juin 1843 - Depuis une dizaine de jours nous voilà installés à votre nouvelle résidence, mais la saison n'est pas belle et depuis hier entre autre il vente grands frais. Comme au mois de mars, est-ce un coup de vent de solstice ? Il est fort possible qu'il ne durera pas longtemps.

La pêche de la sardine qui a cet époque est ordinairement en pleine activité se trouve à peine commencée et il en a paru seulement deux ou trois fois. Elle se vend encore 12 et 15 F le millier tandis que les presses ne les achètent généralement pas plus de deux à trois francs.

Le 29 nous sommes arrivés tous ensemble au Port-Louis avec armes et bagages, c'est-à-dire Marie, mon fils, la bonne, moi et nos effets mais tout cela ne s'est pas mis en ordre à la minute dans notre nouveau logement. Il a fallu s'occuper pour la première fois du ménage, et comme son fils lui donne pas mal d'occupations, sans paraître fort embarrassée, ma ménagère ne s'est pas tirée instantanément d'affaire. Toutefois deux jours après notre débarquement tout était en ordre et nous étions établis ici comme si nous nous y trouvions depuis 10 ans.

Nous occupons dans la rue de la citadelle un petit logement au premier. Il se compose d'une chambre avec cabinet sur le devant plus sur l'arrière d'une cuisine et d'un petit salon à manger où nous avons l'avantage de trouver ustensiles et vaisselle, ce qui est fort commode. Notre vue n'est gênée que par les grands arbres qui longent les murs de la ville du côté de la mer. Elle repose sur la verdure d'un vaste jardin. Par-dessus les remparts, nous découvrons les Coureaux entre la pointe de Gavre et celle de Groix. Enfin sur la gauche nous pouvons encore apercevoir à l'horizon Quiberon et même Belle-Ile quand le temps est bien car j'en ai vu le phare et le feu aux travers des arbres.

Cette position est charmante, mais le vent de sud-ouest y donne en plein et je m'en suis aperçu surtout hier et aujourd'hui. Nous jouissons encore d'un petit parc semé d'oignons et entouré de fraisiers que l'on décore du nom de jardin, mais cela nous suffira parfaitement ici pour ce que nous voulons en faire. Nous allons donc vivre loin des tumultes et des tracasseries des ports, heureux au possible, tant qu'on voudra bien nous le permettre.

Expériences Cornullier

La commission n'a encore fonctionné que deux fois à Gavre pour les expériences Cornullier. Le 1er juin nous sommes allé planter des piquets de 20 en 20 m pour déterminer et jalonner la ligne de tir. Et le trois, à bord du ponton mouillé dans la petite passe de Lorient, nous avons tiré vingt coups de canon. Ce jour-là mon poste était à terre dans l'immense plaine sablonneuse et un peu marécageuse qui, partant des dunes entre les deux villages de Gavre, s'étend en se rétrécissant jusqu'à la batterie verte où est établi notre quartier général et d'où se font généralement les expériences sur les portées. C'est dans ce vaste champ de tir que sillonnaient nos boulets après avoir franchi les dunes de l'Ouest et la distance qui séparait le ponton de la côte, qu'immédiatement après leur première chute, nous allions planter un jalon

numéroté pour ensuite en mesurer la distance longitudinale et latérale à la ligne de tir déterminée. De là ils allaient ricochant sur l'isthme, dépassaient presque tous la batterie verte distante de plus de 1000 m des premières dunes, puis enfin ils étaient recueillis dans les sables de la grève par des artilleurs placés à distance convenable sur la ligne qu'ils devaient parcourir.

Le sept nous tirions encore, et cette fois j'étais à bord du ponton. On ne se figure pas les mouvements saccadés que le peu de houle et de mer que nous ressentions donnait à ce malheureux ponton quoiqu'il ne fit certainement pas mauvais temps, je doute qu'à bord d'un vaisseau ou même dans un bâtiment quelconque il soit plus difficile de pointer et tirer un coup de canon. Du reste nous avions pour chef de pièces un maître canonnier de Lorient qui a déjà fait preuve d'une grande adresse et qui tirait parfaitement juste. Je ne sais si cela vient du défaut d'habitude ou de dispositions particulières dans laquelle je me trouvais ce jour-là, les coups me tintaient aux oreilles avec une violence extrême et me les déchiraient. Cependant au polygone, je l'ai rien éprouvé de tout cela, et c'était une même pièce de 30. Si le mauvais temps continue, nous qui comptions terminer en 15 jours au plus avec les expériences Cornullier, nous n'en serons pas quittes donc dans six semaines. Du reste nous n'avons pas encore reçu le programme La Brousse approuvé.

Nos séances à Gavre ne nous prennent guère quand elles sont résolues que trois ou quatre heures dans la journée de sorte que j'ai tout le reste de mon temps à dépenser. Alors je promène Marie, je travaille dans mon cabinet, je dessine, je suis surtout un peu plus tranquille, enfin mes jours s'écoulent avec calme, mais très rapidement.

Visite de papa Couessurel avec ses filles

30 juin – Nous venons d'avoir une charmante diversion, je ne dis pas aux ennuis du Port-Louis, mais à la vie paisible et un peu monotone que nous y menons. Mon beau-père, Pauline et Lise vienne de passer huit jours avec nous. Depuis longtemps je projetais une course à Vannes, de plus à son retour des Côtes-du-Nord mon père devait passer ici avant de rallier son bureau, mais des circonstances imprévues l'ont forcé à rentrer plus tôt qu'il ne le pensait. Il ne nous était pas venu. Les expériences Cornullier terminées ou à peu près, j'avais demandé le 23 au major à aller pour cinq jours chez moi, et avec son autorisation je devais partir le 24 à six heures du matin lorsque en rentrant de promener, Marie et moi, nous trouvâmes la maison occupée par papa Couessurel et les sœurs qui venaient d'arriver. Voilà mon voyage remis tout naturellement et bien à propos, car le lendemain je les aurai rencontrés en route.

Nous avons passé ces 8 jours d'une manière charmante, je les ai mené voir le port de Lorient, le polygone où nous continuons notre tir au pendule balistique, enfin la belle place de Gavre et ce matin nous nous sommes tous quittés à regret.

Je vais attendre maintenant que la série d'expériences que nous faisons au polygone soit achevés et puis j'irai moi-même les visiter à Vannes.

Le programme La Brousse nous est enfin parvenu dûment ratifié. On se prépare à construire les différents bâtis dont nous avons besoin près de la batterie verte. On répare cette même batterie que les boulets et les obus lancés du ponton ont beaucoup endommagé et peut-être à mon retour serons-nous prêts à commencer cette intéressante série.

Mon fils qui s'était fortement enrhumé à Lorient et qui souffrait un peu de son séjour dans la rue française a repris étonnamment depuis qu'il respire l'air vif et pur de notre nouvelle demeure. Ses deux premières dents lui ont poussé ici, depuis trois semaines il est à merveille, gai et frais et il a fait les délices de ses tantes pendant le temps trop court qu'elles ont passé

avec nous. Il a pris beaucoup de force dans les reins surtout, et quoique pour son âge il ne soit pas très avancé, dit-on, il jouit d'une excellente santé et c'est l'essentiel.

18 juillet 1843 - j'arrive de Vannes. Un accident au polygone avait un peu retardé le jour où je devais partir d'abord. Un autre accident de même nature a avancé mon voyage. Nous expérimentions sur les vitesses initiales relatives à la densité des projectiles de même volume, et pour cela, après avoir tiré des obus vides, nous en retirions d'autres pleins de plomb coulé. On avait commencé par de faibles charges de poudre, mais aux charges mêmes moindres que la charge ordinaire, un obus rempli de plomb se brisa en sortant de la pièce et ses éclats frappèrent en plusieurs endroits les bords du récepteur qui furent un peu défoncés. Il fallait réparer cette avarie ce qui retardera de quelques jours la fin de nos expériences sur ces sujets. Le récepteur en état, on voulut essayer si les obus se briseraient encore dans la pièce, car cet effet n'avait pas lieu sur toutes. Une première expérience réussie, mais au second coup, nouvelle rupture d'un de ces projectiles, de nouvelles avaries plus graves que la première et par suite abandon du système d'expérimentation. Je fus en rendre compte au major et avec l'autorisation de M. Thouvenin, je lui demandai à partir pour Vannes, ce qu'il m'accorda immédiatement.

Réussite des plantations de Kerlevenan

Je me mis en route le 11 au matin. A Auray je rencontrai Fournai qui se rendait aux eaux. Je pris place avec lui dans la voiture à six roues, je m'arrêtai à Plairin et après avoir déjeuné, je coupai pour passer à Kerlevenan avant de me rendre à Vannes. Je bâtis les champs et les landes pendant plus d'une heure et demie, ne sachant pas trop la meilleure destination à prendre, mais enfin je trouvais ma route et j'ai revu avec plaisir que le fossé que j'avais fait construire et qui n'était pas achevée lors de mon départ de Vannes était aussi bien fait que je pouvais le désirer. Quelques-unes des graines que j'avais semées dans la lande sortaient de terre mais elles étaient peu nombreuses, peut-être lèveront-t-elles plus tard. Tous les plans au contraire que j'avais mis en nourrice poussaient à merveille. La récolte s'annonçait bien et présageait une bonne année.

J'arrivai à Vannes à quatre heures de l'après-midi et y trouvai avec plaisir ma tante qui de Sarzeau était venue passer quelques jours à la maison. Je restai trois jours francs avec mes sœurs et le 15 je partis pour Auray par Sainte-Anne. Je fus obligé d'y séjourner quatre longues heures à attendre le départ pour Port-Louis où je fus rendu à sept heures du soir. J'avais bien cette fois l'intention d'emmener Félicité (11) mais ma tante devait encore passer quelques jours à Vannes, la chose ne fut pas possible, elle nous viendra un peu plus tard.

Hier je suis allé visité à Gavre les travaux relatifs aux expériences La Brousse et je pense que dans six ou huit jours nous pourrons commencer.

Epreuves du Cuvier

Le Cuvier fait aussi ses épreuves pour la réception de la belle machine Miller qu'on y a installé. Il paraît qu'elle fonctionne admirablement, et si elle est de près de 80 tonneaux plus lourde qu'on ne l'avait annoncé, d'un autre côté elle accuse une force bien plus grande que celle exigée par le cahier des charges. Malheureusement l'arbre de couple, une des plus belles pièces de forge qui se soit encore faite l'arbre de couple, disais-je, s'est fendu en son milieu. L'avarie est grave et ne permet pas de recevoir à la machine jusqu'à ce qu'il ne soit changé. Le grand mat, moitié fer, moitié bois, a aussi consuité* de plusieurs centimètres. La pièce de fonte qui le supporte s'est brisée et il s'enfonce dans une fausse carlingue en sapin. Mais ceci

est une création de nos ingénieurs, une école comme ils en font souvent et qui s'est très heureusement montrée au début de la navigation du bâtiment.

Bobinec, second à bord, n'est plus visible. Il ne trouve pas le temps de venir nous pousser même une visite au Port-Louis pendant qu'il est en rade et dans les plus longs jours de l'année il prend son *cuvier* beaucoup trop à cœur.

La vie d'ermite à Port Louis

6 août 1843- Félicité vient de passer 15 jours avec nous, et pour peu que Joséphine nous arrive avant notre retour à Lorient nous ne seront pas restés solitaires au Port-Louis quoique je sois loin de m'y déplaire, quoique je m'abonnerai même à y passer l'hiver au lieu de retourner à Lorient. Il n'est pas possible de disconvenir que cette ville représente absolument un pays ravagé par une peste où une épidémie. On n'y voit presque personne même dans les rues. La société peut y être charmante, quoique ce ne soit pas l'opinion générale qui prétende que tout le monde y vive fort isolé. Je n'ai pas le droit d'en parler, nous n'avons fait aucune visite, nous n'allons chez personne, mais c'est que les rues, les promenades sont toujours désertes, c'est qu'une partie de ces maisons est fermée même à l'époque où l'industrie de la pêche doit donner le plus d'activité au Port-Louis. Les bains, quoique détestables de position et d'installation y attirent bien de temps en temps quelques lorientais, mais ce sont de simples passants et on ne les aperçoit que sur la route qui conduit du débarcadère à la citadelle. Port-Louis est donc une ville absolument morte, et n'étaient les presses, une usine de conserve, une jetée que l'on construit sur la rade pour y établir un quai, une calle de débarquement, je crois que plus de la moitié des maisons serait vide.

L'industrie de la pêche à la sardine

Pour nous nous promenons soit hors ville, sur la seule route qui existe au travers le village de Locmalo, soit sur les remparts d'où nous voyons les pêcheurs de sardines partir ou arriver. Maintenant on est au fort de la pêche et deux à trois cent bateaux aux voiles rouges de formes bizarres paraissent tous les jours à l'horizon. Ordinairement le soir ils sortent d'Intel, de Larmor, de Riantec, de Gavre, ils passent la nuit à l'abri d'une pointe et le matin, après avoir pêché au point du jour, on les voir rentrer avec leurs prises moyenne d'environ 8 à 10 mille sardines chacun. Mais tous se plaignent que leur poisson n'est pas payé, que la rogue (12) est horriblement chère, que les grands commerces les écrasent. Les presseurs gémissent aussi mais avec moins de raisons sans doute, car ils ont presque pour rien les matières premières et la manœuvre. Quel est le mot de l'énigme ? Pour ces derniers c'est peut-être de ne pas savoir borner leurs bénéfices.

Un vieux pêcheur : le père Gabriel

Il ya quelque temps, je traversais le passage qui conduit à Gavre, avec un vieux pêcheur à la figure riante et joviale, au gros bon sens de matelot, un de ces hommes qui prennent leur sort tel qu'il est, qui s'y résignent et dont le moral n'est pas plus abattu par la misère que par la fatigue : le père Gabriel. Nous parlions de la pêche et je lui demandais si elle était bonne. Oh ! Me disait-il, monsieur, on trouve des poissons, on n'a pas beaucoup à s'en plaindre, mais nous sommes biens avancés, le malheureux pêcheur avec les frais qu'il est obligé de faire, avec la rogue qu'il jette, ne gagne pas de quoi avoir du pain pour sa famille. Le poisson ne se paye pas, on est obligé de le donner pour rien et encore on attend bien longtemps son argent. Oh ! Si le ministre voulait taxer la sardine, il se ferait joliment des partisans parmi nous. Tenir, il

n'y a pas moyen, si le gouvernement ne s'en mêle pas, nous pourrons plus vivre. Et pour ce Charlot auxquelles nous sommes obligées d'obéir comme des enfants, ce monsieur qui gagne sur nous plus de 7 000 F pendant la pêche, sans compter ce qu'il raccroche aux autres. Mais que voulez-vous faire ? Il faut bien en passer par là ! Adieu, Monsieur et puis nous étions arrivés de l'autre bord, il me quitta.

J'étais bien en peine de ce qu'avait à faire le ministre et le gouvernement dans la pêche de la sardine. Je croyais bien que la faculté d'avoir un bateau de pêche comme d'avoir une voiture de roulage ou de transport exigeait un certain droit fixe. Je savais que le sel est donné franco à cette industrie comme celle de la morue. Je connais assez bien la police qu'exerce parmi les pêcheurs la péniche du stationnaire et peut-être la patache de la douane. Mais je ne comprenais pas un mot à la taxe qu'il réclamait.

Plus tard, en m'abouchant avec plusieurs de ces hommes qui d'abord ne me connaissant pas et me prenant sans doute pour un de ses industriels qui tiennent cette branche de commerce et qui ne les payent pas suffisamment, ne desserraient pas la bouche. Plus tard dis-je, je sus le secret des plaintes et de la détresse du pêcheur presque malgré l'abondance de la pêche. Le voici comme je l'ai compris. Au Port-Louis, à Riantec et à Gavre, bateaux, filet, tout appartient au patron qui prend avec lui ordinairement cinq matelots et un mousse. Il navigue alors comme bon lui semble, et chacun sur le bénéfice a un certain nombre de parts proportionnées à sa mise ou à son travail. Lorsqu'ils rencontrent la sardine, si du premier coup de filet ils jugent qu'ils en ont assez pour obtenir un bénéfice quelconque, ils rentrent au plus vite sans en chercher davantage. Alors ils se présentent à Locmalo où les sardiniers qui vont transporter la pêche fraîche dans la ville de l'intérieur et parmi lesquels Charlot est un des grands faiseurs, les sardiniers dis-je leur achètent leurs poissons 4, 5, 6 et 7 francs le millier. En même temps les fricasseurs, comme les appellent les marins, les établissements Colin à Kernevel et autres au Port-Louis, qui confisent la sardine à l'huile ou au beurre, la leur prennent mais ne dépassent guère le prix de 4 ou 5 F le millier. Une fois tous ces braves gens fournis et il en faut généralement 80 ou 100 milliers par jour, les pêcheurs vont porter leurs poissons aux presses qui ne refusent jamais, mais qui ne payent pas comptant, ni à ce qu'il paraît à un prix déterminé. Peut-être en est-il quelques-uns qui ont un prix fait, mais ils n'en donnent alors que 2 F 50 ou trois généralement, et ne spécifient le prix qu'après avoir expédié leur baril dans le port de commerce et avoir connu le cours de la marchandise. Alors, suivant son cours, ils payent les pêcheurs, mais il y a une foule de déductions qui fait qu'il ne revient pas grand-chose au matelot. Voilà pourquoi le père Gabriel voulait que le gouvernement taxa, fixa, le prix minimum de la sardine. Avait-il raison ? Ceci est une question d'économie politique que je ne me laisserai pas de décider. Toujours est-il que la grande concurrence de cette pêche fait qu'elle ne produit presque rien aux pauvres diables qui ont toute la peine. Autrefois, m'a dit un de ces braves gens, la pêche ne s'étendait guère qu'entre Belle-Île et Groix, les Glénans et Ouessant. Alors on réalisait quelques bénéfices. On prenait aussi un peu de sardine aux Sables d'Olonne mais maintenant toutes les côtes de France ont adopté cette industrie, et le poisson attiré par la rogue la fréquente tout entière. On en pêche même dans la Méditerranée et la sans rogue, sans cet appât qui coûte 70 et 80 F le baril et ne dure pas huit jours ordinairement.

C'est cette grande concurrence qui force les presseurs à donner cette denrée à si bas prix qu'avec les frais de pêche et de manutention dans les presses ils n'en retirent presque aucun bénéfice.

Les presses à sardine

À Intel, m'a-t-on dit, où se trouvent aussi plusieurs presses, et où cette industrie est établie depuis fort longtemps le système de pêche est différent. Les presseurs ont un certain nombre de bateaux, les filets et les ustensiles de pêche. Ils fournissent la rogue, entretiennent un patron et les matelots auxquels ils distribuent un salaire à la part, sans doute d'après la quantité de sardine que ceux-ci prennent. Tout est à leur charge, en un mot, si la pêche ne donne pas ils sont en perte considérable. Ici au contraire nos pêcheurs prennent leur seine, leurs lignes, et vont approvisionner Lorient et les autres villes de l'intérieur. Enfin, n'ayant chacun qu'un seul bateau ils souffrent beaucoup moins. Aussi les presseurs d'Intel gagnent davantage dans les bonnes années où la sardine revient à moins cher mais d'un autre côté dans les mauvaises ils sont plus exposés à des faillites que ceux du Port-Louis dont le matériel est fort peu considérable.

Le matériel d'une presse est en effet presque rien. Ce sont de longs hangars généralement doubles, dans l'un se trouve un nombre plus ou moins considérable de barriques défoncées d'un bout dans lesquels on jette la sardine à son arrivée en la saupoudrant fortement de sel. Une fois le baril rempli mais sans que le poisson y soit arrimé, on y ajoute un peu d'eau pour faire une saumure. Au bout de sept ou huit jours on retire les sardines de cette espèce de cuve, on la lave dans la saumure et les femmes les arrangent dans d'autres petits barils qui sont livrés au commerce. Ceux-ci remplis, on les place près d'un mur qui est percé de trous et au-dessus d'une rigole destinée à laisser écouler l'eau et l'huile qui en sort. On les arrange sur une file, on les recouvre de plusieurs planches d'un diamètre susceptible d'y entrer et une grande barre de bois pénétrant le mur de la muraille d'un bout, et à l'autre extrémité de laquelle on suspend un petit plateau de balance, que l'on charge plus ou moins de pierre, presse en formant levier sur le plateau qui recouvre le baril. Au bout de quelques heures le poisson s'affaisse, on en ajoute d'autres couches, on presse de nouveau, on ferme le baril et il n'y a plus qu'à l'expédier. Le matériel d'un semblable établissement se compose donc de deux espèces de fûts et d'une série de barres en bois de 3 ou 4 m ornés de leur plateau balance. Un tonnelier à l'année suffit à l'entretien et à la confection de tous ces ustensiles, quelques femmes pour arrimer le poisson, un approvisionnement de sel, et voilà tout. A Intel c'est bien différent, que l'on songe à ce que doit coûter l'entretien de nombreux bateaux, de leur gréement et de leurs filets.

La distribution de la sardine au môle de Locmalo offre souvent une scène qui ne manque pas d'intérêt. Dès que les bateaux arrivent, la pêche est achetée à tant le millier par Charlot ou d'autres poissonniers. Les pêcheurs comptent la sardine et la portent à terre par panier de 200. Puis ils la déposent sur des claies, des paillassons, et elle est immédiatement saupoudrée de sel. Des femmes alors s'en emparent et l'arrime avec ordre et force sel soit dans des paniers garnis de fougères pour être transportés à l'intérieur soit dans d'autres paniers plats pour Port-Louis, Lorient et les environs. J'y ai vu plus de 50 à 60 femmes arrangeant ainsi la sardine avec une adresse et une promptitude admirable. En échange de leurs paniers de 200 sardines les pêcheurs reçoivent des marrons qui plus tard leur seront payés en masse.

Charlot tient aussi là un entrepôt de sel qui se paye tout d'abord au moyen de marrons, mais qu'il vend selon moi un prix exorbitant car il est exempt de droits. Sur les marais, le sel ne vaut pas plus de deux centimes le kilogramme, et ici il le fait payer 20 centimes quatre sous. Certes pour cette quantité ses frais ne vont pas à 5 centimes, aussi il doit faire d'énormes bénéfices. Une foule de douaniers assiste à l'arrangement des sardines pour veiller à ce qu'on n'y mette pas plus de sel qu'elle n'en comporte, et surtout à ce qu'il ne soit pas détourné de cette destination. Bientôt une nuée de femmes emporte ces paniers qui par les bateaux de passage se dirigent en toute hâte sur Lorient tandis que les paniers sont chargés dans les

charrettes des poissonniers. Cette opération de la distribution de la sardine, quand la pêche est bonne c'est-à-dire quand un nombre suffisant de bateaux arrive à la fois, ne dure pas plus d'une heure et demie. Une aussi forte partie de la pêche est aussi achetée par Charlot et dirigée vers les ateliers de conserve, enfin le reste va aux presses.

La douane a une autre inspection que celle de détail sur les entrepôts de sel destiné à la sardine fraîche et aux presses. Elle sait combien ces divers établissements ont reçu de milliers de sardines. Il est passé, suivant la destination que l'on donne à celle-ci, tant de kilogramme de sel par millier. La régie a pesé le sel à son entrée à l'entrepôt, elle le pèse de nouveau à la fin de la pêche, le déchet est calculé, et s'il a été dépensé plus de sel que n'en comporte la proportion de la quantité de poisson qui a passé par la presse le propriétaire paie double droit sur ce qu'il a dépensé en trop ou plutôt comme on suppose toujours la fraude, sur ce qu'il ne représente pas. Tout ceci n'est qu'un contrôle de la surveillance quotidienne de la douane.

23 août - Le mois qui vient de s'écouler nous a donné un temps magnifique sans trop de chaleur aussi avançons-nous un peu les expériences La Brousse à Gavre. Mais depuis hier les ventes de S.O. et de S. assez violents nous ont apporté une pluie battante qui suspend tous les travaux. Nous avons employé, Marie et moi, cette belle saison en promenade du soir fort hygiénique pour elle, et pendant le jour pour M. René qui s'en trouve parfaitement et prospère à vue d'œil.

Rien d'extraordinaire à Lorient que les préparatifs que l'on fait pour la réception du duc de Nemours, l'envoi à Locmariaquer du *Cuvier* pour faciliter sa promenade de Vannes au champ de Carnac, laquelle a été marquée par un orage qui a rafraîchi ces dames et ces messieurs outre mesure. Enfin au Port-Louis la mort malheureusement d'un des vicaires, M. le Borgne qui s'est noyé le 8 près de la citadelle en se baignant trop tôt après avoir mangé.

Du reste je suis ici extrêmement peu au courant de ce qui se passe même à Lorient. Car je n'y vais presque que pour en toucher tous les mois mes appointements. Le supplément de la solde de mer et du tiers en sus de cette solde que nous touchons ici, ainsi que l'allocation de sept francs par jour pendant le premier mois de notre séjour, n'est nullement à dédaigner en compensation de la paix et de la tranquillité dont je jouis au Port-Louis, aussi me suis-je fort bien fait à ce genre de service.

Les mottes (13) sont faites presque entièrement dans les environs et les habitants n'ont plus à s'effrayer de ce mauvais temps qui certes va rendre au sol son humidité du printemps.

Expériences de tir à Gavre

31 août - Depuis que le colonel Thouvenin est venu s'établir au Port-Louis, il ne nous donne pas un jour de relâche. Son activité prodigieuse ne se dément pas plus ici qu'à Lorient. Tous les jours nous nous rendons sur la plage soit pour continuer les expériences La Brousse, soit pour le tir d'un canon obusier de 22 dont nous calculons et expérimentons la portée. Le mauvais temps même ne l'arrête pas. Le 25 novembre nous avons été mouillés comme des canards. Le 29 nous avons fait deux séances de cinq heures et le 30 une de six heures. Ces séances sont parfois extrêmement fatigantes par les courses que nous sommes obligés de faire sur le sable en allant relever chaque point de la chute des projectiles, points qui diffèrent quelquefois de sept et huit cent mètres. C'est presque à n'y pas tenir, mais notre président est infatigable et puis il est malheureux quand les circonstances fortuites l'arrêtent ou l'empêchent de faire autant de besogne qu'il s'en est tracé. C'est, en un mot, le modèle des présidents de commission.

D'un autre côté, l'arrivée de sa famille qui l'accompagne, a fournit à Marie une petite société à laquelle elle prend plaisir et quand les sorties des dents de M. René lui permettent de s'endormir promptement à l'entrée de la nuit, la maman se promet bien d'aller passer quelques soirées chez les dames Thouvenin.

Aujourd'hui le colonel nous a annoncé que nos travaux étaient suspendus par ordre et que nous étions appelés à Lorient à dater du 1er septembre pour assister à la réception des princes et aux fêtes qui ont lieu jusqu'à leur départ. Je n'ai toutefois nullement l'intention de changer de domicile d'ici leur arrivée, alors la chambre de Jules me servira pour la journée et le lendemain je serai de retour avec Marie si elle peut me suivre dans cette petite excursion.

Un charlatan qui repousse cette qualification

Depuis quelques jours nous avons spectacle en plein air au Port-Louis, mais un spectacle véritable et dont le jeu des acteurs vaut au moins celui de nos théâtres de province. La foule y court avec d'autant plus d'empressement qu'il est donné gratis et qu'il termine fort bien la promenade des soirées d'été. Tout ceci paraît d'abord énigmatique à moins qu'on ne suppose une galanterie du conseil municipal du Port-Louis faite aux habitants de sa bonne ville. Ce n'est pas cela du tout. Un homme, un bienfaiteur de l'humanité, désire se faire connaître. Il veut qu'on l'apprécie. Il vendra une foule de drogues capables de guérir toutes les souffrances qui pèsent sur notre pauvre humanité. Mais il ne trompera personne. Il veut que pendant plusieurs jours les souffreteux viennent le voir et l'entendre, il leur prodiguera ses remèdes et quand ils en auront ressenti les effets il leur distribuera le tout à des prix tellement au-dessous de leur valeur qu'on devra le considérer bien plutôt comme un ami, un bienfaiteur que comme un homme qui fait payer les services qu'il rend. Aussi loin de tous l'idée qu'il puisse être un charlatan, il proteste contre cette qualification de toute la force de ses poumons, de toute son éloquence assaisonnée d'un rire d'un piquant délicieux.

Enfin c'est pour ces raisons et aussi une infinité d'autres qu'il gratifie chaque soir jusqu'à parfaite épuisement de ses remèdes la société de un ou deux vaudevilles forts bien joués sur un petit théâtre monté à l'aide de quelques planches et de décorations pas mauvaises du tout, d'un discours généralement fort burlesque, de la distraction gratuite à qui veut user d'un de ses spécifiques mais à condition que le premier viendra-t-il pour en proclamer les effets bons ou mauvais, enfin de quelques fusées et de deux ou trois petits pièces d'artifice qui couronnent la soirée. Cette récréation amuse beaucoup Marie, aussi nous y sommes allés faire les badauds plusieurs fois et y avons vu représenter le dîner de Madelon et une autre fort jolie petite pièce.

6 septembre 1843 - la commission est rentrée au Port-Louis et nous avons fonctionné avec plus d'activité que jamais. Aujourd'hui nous avons repris les expériences La Brousse.

L'arrivée et le séjour du duc de Nemours à Lorient nous ont donné de cinq à six jours de vacances dont le colonel Thouvenin, notre digne président, n'a pas été sans gémir.

Visite à Lorient du duc de Nemours

Le 1er septembre je me rendis à Lorient pour me procurer un gîte en cas de besoin pendant les jours de fête, et aussi pour toucher les appointements du mois. En allant je me fis mettre à bord du *cuvier* afin de dire à Jules que puisqu'il était en rade je disposais de sa chambre pour moi et ma suite. Mais il m'arrêta court car il avait déjà promis à Taffart pour sa famille qu'il amenait de Quimperlé. Arrivé à Lorient, je trouvais Massias qui n'ayant pas été pris d'avance ne donna une chambre. La circonstance de l'arrivée du prince (14) me fit aussi faire la dépense d'une paire d'épaulettes, dépense dans laquelle j'aurais été dans l'obligation de me

lancer cet hiver, et dont je dois m'apercevoir beaucoup moins maintenant que ma solde mensuelle me permet de faire quelques économies.

Je retournai le 2 août au port, car comme on pensait que le prince devait aller visiter le polygone, le colonel nous y convoqua pour disposer quelques coups de canon et nous indiquer chacun nos fonctions particulières devant son altesse.

Le prince arrivait le trois dans l'après-midi, et Marie invitée par plusieurs personnes à venir assister à la cérémonie aurait bien désiré m’accompagner. Mais son fils souffrait beaucoup de l'apparition prochaine de ses secondes dents, et en bonne mère, elle n'a pas voulu l'abandonner aux soins peu éclairés de sa bonne, elle a préféré rester. En conséquence après avoir fait porter chez Massias une petite malle contenant mon uniforme, je me rendis à Lorient vers midi, et à trois heures et demie nous nous réunîmes à la majorité pour nous rendre à l'Arc de Triomphe dressé vers le cours Charette. C'était un immense portique en bois peint couleur de pierre que l'on avait orné de faisceaux d'armes jetées avec beaucoup de goût. La marine avait fourni les bois et la ville avait fait les frais de la construction.

Ce monument improvisé était imposant par sa masse, ses alentours lui allaient bien et il ne manquait qu’un peu d’ordre pour maintenir la foule qui dépassait toutes les limites. L'état-major était nombreux et brillant, mais pêle-mêle. Les quelques sentinelles placées aux barrières étaient insuffisantes pour maintenir la police.

À cinq heures, le prince arriva. Ce fut alors une vraie cohue. À peine si les compliments officiels purent lui être adressés, ce dont sans doute il n'eut pas à se plaindre. À peine s'il trouve alors à passer sous la porte, sans doute il y eut là aussi maintes contusions, plusieurs étouffements etc. etc. car les femmes et les enfants étaient comme de coutume les plus empressés à se jeter dans la foule. Chacun voulait dire en rentrant chez lui, pour moi je l’ai parfaitement vu, j'étais tout près de lui. Toutefois et fort heureusement on n’a eu je crois à déplorer aucun accident grave.

Son altesse une fois à cheval et la voiture en route, en un instant il n'y eut pas de cortège, si on avait vu appeler tel le désordre qui existait avant son arrivée. Chacun courut et se rendit comme il put à l'église où devait aller d'abord le prince.

Pour moi, ayant rallié Massias, nous prîmes des rues latérales sans savoir trop où aboutiraient nos démarches, et accompagnées de l'abbé Chou, vieux camarade de collège, nous nous trouvâmes passer près de la mairie. Il n'y avait encore là que le poste sous les armes et quelques sergents de ville en fonction de faire la police des environs. Nous entrâmes dans la cour et nous attendîmes patiemment. Les demoiselles qui avaient à offrir une corbeille à la princesse occupaient la grande galerie supérieure. Le maire se tenait sur les marches du péristyle, ainsi nous devions nous trouver bientôt aux premières loges sans être foulé le moins du nombre. Effectivement, nous pûmes ainsi voir de très près le duc de Nemours qui ressemble beaucoup à ses frères que je connais déjà et la duchesse femme charmante à la figure douce aux traits caractérisés sans être saillante, à la démarche gracieuse et élégante, une femme en un mot qui a trouvé des suffrages unanimes partout où elle a passé.

Vint ensuite la présentation ennuyeuse comme toutes les cérémonies de ce genre, et désastreuse pour les épaulettes neuves, car on nous faisait passer en foule par d’étroits corridor où il n'est pas bon d'avoir de larges épaules et surtout de les avoir orné de torsades susceptibles d'être froissé par la chaux ou le plâtre des cloisons.

Après cela le prince rentra dîner à l'hôtel de France et l'on en fit autant. Il était sept heures. Après le dîner nous nous rendîmes voir le feu d'artifice dans la cour de la préfecture vis-à-vis la place d'armes. Mais là, le vent nous donnait en face, la fumée des pièces les couvrait bientôt et le spectacle n’était pour nous que d'épais tourbillons de fumée lumineuse que perçaient de

temps à autre les humeurs devenues rouges des chandelles romaines. Nous nous retirâmes à dix heures et demie avec toutes les dispositions nécessaires pour un sommeil long et profond.

Cependant, le lendemain matin à six heures je devais être au polygone où la commission avait ordre de se réunir. Nous voilà en route à l'heure fixée mais je trouvais tout le chemin désert et je dus penser en regrettant de m'être levé si tôt que l'heure en avait été retardé. Il y eut mieux que cela : vers sept heures je vis arriver le colonel qui me dit que le prince, fatigué, n'avait pas accepté cette partie, et que nous en étions pour nos frais. Peu fâché de la circonstance, au lieu de rentrer à Lorient, je partis pour le Port-Louis.

Le canot attendait à la perrière et bientôt j'engageai Marie à se disposer à nous accompagner à Lorient. Nous arrivâmes chez Massias à neuf heures, nous déjeunâmes et après avoir nous autres accompagné son altesse dans quelques ateliers du port, nous fument chercher nos dames qui trouvèrent place dans une des chambres de la caserne des équipages de ligne, aux premières places pour voir la joute que l'on avait préparé. Bientôt le duc et la duchesse de Nemours se plaçaient en face sous une tente préparée sur la plate-forme de l'arsenal. Puis la joute terminée, le cortège parti pour le Port-Louis. Nous fûmes fort heureusement exemptés et nous rentrâmes prendre un peu de repos.

À trois heures, nous conduisîmes nos dames à l'angle de la demie lune qui protège la porte d'entrée de Lorient, puis nous nous rendîmes à Kerautré où, au retour de la rade, le prince devait poser la première pierre d'un pont suspendu destiné à remplacer celui en bois relevé dernièrement, je crois par les soins des constructions hydrauliques du port. Au retour ces dames avaient parfaitement vu le duc de Nemours au passage mais une circonstance fortuite avait empêché Marie de bien distinguer les traits de la duchesse. Nous coururent à l'autre monument en construction, la digue du bastion à flot, elle ne s'y rendit pas. Enfin nous rentrâmes dîner, et à sept heures nous partîmes pour Port-Louis.

En nous rendant au quai, nous prîmes par la baie où nous passâmes en revue une grande partie des dames qui faisaient queue pour attendre jusqu'à huit heures l'ouverture de la salle du bal donné à la princesse par la ville. À moins d'admettre l'économie de quelques guinguettes pour éclairer provisoirement la salle, je ne conçois pas une pareille disposition de la part des commissaires d'autant qu'ils ont eu à construire des rampes d'attente et retenir la police de cette queue. En effet une fois les places réservé pour les demoiselles d'honneur peu importait que les dames arrivassent choisir les leurs dès deux heures de l'après-midi ou qu'elles veuillent attendre trois heures à la queue sur la baie. Ce demoiselles, toujours les plus empressées, qui dans les deux cas arriveraient les premières et il me paraissait absurde de les forcer à se donner en spectacle et en toilette de bal à la porte et au vent pendant plusieurs heures. Je conçois une queue au théâtre, où les acteurs ont des dispositions à faire avant l'entrée du public, mais non pas à un bal. Quoi qu'il en soit cette circonstance amusa beaucoup Madame Massias et Marie qui seraient restées longtemps examiner cette curieuse scène si nous n'avions pas craint de faire une traversée de nuit sur la rade.

Le duc de Nemours partit le 5, mais je m'exemptai cette fois de la corvée. Il paraît que M. Defresne lui même se leva trop tard car son altesse était partie lorsqu'il vint au rendez-vous, et après maintes indécisions il courut la rejoindre à Hennebont d'où ne le trouvant plus il revint à Lorient pour prendre la chaise de poste et l'attraper soit au camp, soit à Paris.

Cette matinée fut encore marquée par la décoration de la Légion d'honneur donnée par son altesse au vieux curé de Lorient pour les longs et loyaux services de son ministère. Cette récompense accordée à ce digne passeur a été reçue avec enthousiasme par la population. La garde nationale l'a complimenté sous les armes et avec acclamation. Toute la ville s'est présentée chez lui et s'il est une chose dont il ait à se flatter, à être heureux, dans cette

circonstance, c'est d'avoir reçu une preuve éclatante de l'estime et de l'affection unanime de son troupeau.

Continuation des expériences de tir

18 septembre - Depuis 15 jours, outres la continuation de nos travaux sur la portée des canons obusier de 22 centimètre N° 2 avec lequel nous tirons quelquefois jusqu'à trente coups par séance, j'ai encore fait partie d'une autre commission convoquée pour apprécier l'appareil de pointage pour les mortiers présenté par M. Roche. Celle-ci s'est réunie plusieurs fois à Lorient puis en dehors des passes nous avons fait subir à l'appareil les épreuves de l'action combinée du roulis et du tonnage. Mais la comparaison présente entre ce système et celui de Cornullier nous l'a fait rejeter à l'unanimité. Nous avons de plus ici poursuivi les expériences la Brousse avec assiduité. Enfin nous attendons l'inventeur du boulet asphyxiant pour démolir le massif présentant une portion de la muraille d'un vaisseau de cent canons construit sur l'isthme à environ 200 m au-delà de la batterie verte.

Le 10 une lettre de Lise nous a donné une courte joie. Nous avons cru à son arrivée prochaine, et tous les jours Marie et moi nous allions voir à la voiture d'Auray. Enfin Mme Kerarmel de Lorient, arrivant de Vannes, nous a dit que le papa Couessurel devait lui seul nous faire visite. Effectivement, hier vers midi, il est entré à la maison comme nous nous préparions à sortir. Son apparition a été une fête pour nous et pour lui qui était dans le bonheur de revoir son petit-fils gai et bien portant. Mais dès le lendemain matin il fut obligé à se mettre en route parce qu'il ne voulait pas qu'on put s'apercevoir à Vannes de son absence.

L'agriculture est toujours ma marotte

Pour moi, mon temps est trop compté maintenant par nos nombreuses séances à Gavre pour que je m'occupe d'autre chose que de dresser une table de tous les articles un peu importants relatifs à l'agriculture que je rencontre dans le *journal des connaissances utiles*. L'agriculture est toujours ma marotte, malgré moi j'y pense constamment et tout autre sujet de méditation qui me survient pâlit et est absorbé par cette idée fixe dont je vois de plus en plus la solution difficultueuse. Au commencement, vu que je ne veux y consacrer que fort peu d'argent, mais qui une fois ces premiers pas franchis, m'apparaît avec des avantages et un intérêt immense. Plus j'étudie surtout les fumiers, les engrais, plus je trouve qu'on en perd une quantité prodigieuse, que dans les campagnes on ne tire pas partie des richesses qui y abondent et s'y perdent, qu'enfin dans les villes il est extrêmement facile de se procurer de précieux engrais que l'on rejette, que l'on aurait à vil prix et qui ne coûteraient que le transport.

Visite à Kerfaz et Kervignac

30 septembre - Me voici presque consigné à la maison, avec une petite indisposition provenant du sang qui me gêne et me force à une diète rigoureuse. Cette espèce d'accident auquel je suis encore sujet de temps à autre s'est manifesté à la suite d'une course forcée que j'ai faite l'autre jour à Kerfaz et Kervignac. Joséphine devait nous arriver le 26, je demandai congé au colonel pour ce jour-là et je voulus en allant au-devant d'elle profiter de la circonstance pour visiter de Keridec à sa campagne. Le matin, quand je me présentai à la voiture, toutes les places étaient prises, et il faisait un temps superbe et j'entrepris une promenade à pied. Je fus très bien jusqu'auprès de Nostang à environ quatre lieux d'ici et là on me dit que la maison de campagne de Keridec était à trois-quarts de lieu sur la droite. Je m'y

rendis mais la maison était déserte. Une vieille servante m'appris que la voiture du logis était partie pour Hennebont le samedi précédent. Sans être trop déconcerté de ce mécompte je m'engageai dans la campagne pour me rendre au bourg de Kervignac, distant de deux lieux en distance. J'entrepris ce chemin d'autant plus volontiers que j'allais sans doute y trouver un déjeuner dont je sentais grand besoin. Après avoir dévié de la bonne route deux ou trois fois j'entrai dans le bourg et sur la première maison que j'y rencontrai je vis la plaque de notaire de mon ancien camarade de collège. Nouveau désappointement : il venait de partir pour Lorient avec sa famille. La table du déjeuner était encore là desservie. Force me fut de ne faire que m'inscrire chez lui. Oh ! Cette fois je fus très contrarié, et je ne vis d'autres parti à prendre que de retourner sur mes pas, de rejoindre Nostang, d'y déjeuner dans un cabaret quelconque et d'attendre ma soeur qui ne devait y passer que vers six heures du soir. Il était plus de onze heures !

Cependant je ne voulais pas quitter le bourg où je ne comptais pas retourner de sitôt sans visiter l'église. La tour en est assez bien, quoique sur l'ancienne base on ait bâti une flèche récente qui n'est pas très en harmonie avec l'ancienne construction. Quant à la nef elle est fort étroite, basse est peu ornée. En sortant dans le cimetière, j'entendis chanter dans une chapelle voisine et qui se trouve être la paroisse. J'y entrai, on achevait une messe d'enterrement. Mais là je fus frappé par une des premières personnes que j'y aperçu et qui se trouvait être l'une des demoiselles Blavet, sœur de ma tante Kerviler de Vannes. Je me rappelais alors fort bien que Félicité m'avait dit pendant son séjour au Port-Louis que ces demoiselles étaient établies à Kervignac, mais avant cela je n'en avais pas eu l'idée. Voilà donc grâce à ma visite à l'église un gîte pour une journée tout trouvé. J'attendis ces bonnes tantines à l'issue de l'office et je fus m'établir chez elle. Le neveu Blavet, vicaire dans cette paroisse, ne s'y trouvait pas, il était allé prêcher à la fête d'Hennebont l'avant-veille et n'était pas encore de retour. Quoiqu'il en fut, je satisfis pleinement un violent appétit, je passais l'après-midi avec mes hôtes en compagnie d'un autre vicaire de la paroisse M. Collet qui me reconnut pour m'avoir vu promener avec la pension où il était il y a environ 25 ans. Il me conduisit sur la tour dont nous aperçûmes une campagne magnifique et de forts beaux points de vue. Enfin je quittai vers quatre heures cette case hospitalière et le bourg de Kervignac où j'étais arrivé fort embarrassé de ma personne. Par exemple j'en ramenais un mal de dent atroce qui me prit sur le chemin du bourg à Meslévenez où j'allais rejoindre la grande route.

À six heures moins le quart j'y vis arriver Joséphine. Fort heureusement une place se trouvait vacante dans la voiture et nous gagnâmes ainsi Port-Louis.

Depuis ce jour je souffris beaucoup des dents. Ma tête se prit, et pour couper court à tout cela et éviter les incidents qui pourraient survenir, je suis depuis environ 72 heures à une diète complète. Toutefois j'espère reprendre demain des forces et mon service de Gavre.

Déjà nous y avons démoli un massif avec les boulets infectants Lebars. L'inventeur est parti assez content de ses essais. On reconstruit un nouveau massif pour les projectiles de même nature Bonnet. Nous allons aussi terminer pour cette année les expériences la Brousse qui promettent enfin des résultats applicables. Enfin nous n'aurons plus pour terminer la campagne qu'à expérimenter des mitrailles pour le canon obusier de 27 centimètres, et pour lesquelles on construit un écran immense sur la plage. Cependant je doute que nous puissions rentrer à Lorient avant le 1er novembre.

15 octobre 1843 – Depuis le commencement du mois, j'appréhende le beau temps, je voudrai que les coups de vent ou plutôt la pluie fut de plus longue durée et cependant, à quelques jours isolés près, nous avons eu une époque très confortable qui nous a permis de continuer avec activité nos travaux sur la plage.

C’est que je ne serai pas fâché que nous achevions ici le mois d’octobre parce que je voudrais faire partir Marie directement pour Vannes sans l’amener à Lorient. Or notre besogne avance et peu s’en faut que nous n’ayons fini dans quelques jours. Cependant le désarmement de la batterie exigera encore du temps, et aujourd’hui il paraît clair que nous ne serons pas rappelés avant le premier du mois prochain.

Expériences de tir

Du 3 au 6 nous avons détruit un massif avec les boulets Bonnet qui n’ont pas donné de grands résultats. On le répare avec activité et bientôt il sera entièrement refait. Les expériences la Brousse s’achèvent aussi, et quelquefois nous sommes loin d’être d’accord sur ce qu’il convient de faire pour les mener à bonne fin. Ces messieurs on le voit sont fatigués, ils en ont assez, ils veulent rentrer, et cependant nous venons seulement de trouver la bonne voie. Dans un ou deux tirs, nous pouvons avoir des résultats très avantageux et trouver du moins pour l’année prochaine la marche à suivre. C’est l’opinion que la Brousse et moi soutenons avec force et opiniâtreté. Mais nous avons bien de la peine à faire prévaloir nos vues, aussi de graves et longues discussions s’élèvent-elles sur l’opportunité de telle ou telle expérience que nous réclamons. Le colonel ne penche pas de notre côté, mais toutefois, comme il est impossible d’être meilleur et plus conciliant que lui, il n’est pas éloigné de mettre à profit ce que l’on pourra tirer des plaques de fer que nous détruisons fort inutilement je trouve, pour essayer le système que je propose. Ainsi, repoussé d’abord, je finirai par faire entrer mon projet expérimenté dans le rapport.

Nous n’avons plus qu’une ou deux séances pour achever le tir à mitraille du canon de 22 centimètres. Ces mitrailles sont énormes. Elles se composent de dix boulets de sept livres, d’une tige grosse comme le bras, et d’un plateau en fer forgé que la pratique nous démontre n’être pas encore assez fort.

Le tout pèse 50 et quelques kilogrammes, ce sont des mitrailles vraiment monstres, mais qui écartent beaucoup, et dont on ne pourrait avoir de bons résultats que de très petites portées de cent à deux cent mètres.

Joséphine a voulu à toute force partir le 13. La chose était décidée, il n’y a pas eu moyen de l’en empêcher. Aussi avons nous été obligé de la conduire à Lorient voir le port. Le 12 au matin heureusement un temps superbe nous favorisa. Elle a pu visiter un bateau à vapeur *l’Espadon* que commande Balle, et elle en a été enchantée, car jamais elle n’avait encore mis les pieds sur un bâtiment de guerre. Dès dix heures nous traversions la rade en retour. Je devais me trouver à Gavre l’après midi.

Le lendemain nous sommes allés l’accompagner sur la route et nous lui avons fait nos adieux avec peine, car nous retombions dans notre isolement et notre solitude.

René a maintenant huit dents percées, mais le pauvre enfant, sans en avoir souffert de manière à éprouver des accidents graves comme il en arrive quelquefois, a éprouvé pendant cette éruption une diarrhée continuelle qui l’a tellement affaibli qu’à peine peut-il se tenir debout. Son cou, ses jambes, ont coulé de telle sorte qu’on aperçoit facilement les omoplates et les cotes. Enfin quoique sa figure indique toujours la santé, son petit corps montre un malaise long et continu. J’espère toutefois que maintenant il va reprendre, car il est bien probable que ses dents lui donneront un peu de repos et qu’alors il se remplumera et prendra des forces.

30 octobre – Non seulement nous ne pouvons pas quitter Port-Louis au premier novembre, mais nous serons heureux si le 15 nous en sommes quitte de nos expériences pendant que le

26 nous démolissons notre troisième massif, avec les boulets Bonnet, une dépêche ministérielle nous annonçait une nouvelle édition des projectiles Lebars que nous devons encore expérimenter avant d'en finir pour cette année. Ceci est par trop ennuyeux, car si j'étais enchanté d'atteindre le premier novembre, il ne m'en convenait pas beaucoup de le dépasser au Port-Louis où l'hiver n'a rien de bien gai. Et puis voilà qu'une lettre d'Uzel m'annonce le 28 qu'Adèle vient d'avoir une petite fille à laquelle je dois servir de parrain. Or il était presque arrangé que vers le cinq ou le six je pourrais être au rendez-vous, tandis que c'est à peine si le 20 j'y serai. Pour Marie, elle est enchantée de ce retard, nous serons plus longtemps ensemble dit-elle, et rien ne la presse de retourner à Vannes. Cependant je ne dois pas à cet égard m'en rapporter à mes propres lumières et j'écris à Mr. la Gillarday pour savoir si je puis à la rigueur sans de graves inconvénients la faire voyager pendant le dernier mois de sa grossesse. Quoiqu'il en soit, il serait toujours imprudent de partir aux environs du 15, ainsi je suis un peu embarrassé, que faire dans l'indécision où je me trouve de l'époque précise à laquelle notre nouveau massif sera achevé.

Sans qu'il ait fait mauvais temps pendant le mois d'octobre, nous avons cependant essuyé quelques coups de vent assez forts, mais ils ont tout au plus duré vingt quatre heures et la brise a promptement tourné au nord et même au N.E. Ainsi il a fait beau temps après ces jours et surtout la nuit de fortes pluies.

Partie en canot sur le Blavet jusqu'à Hennebont

Depuis longtemps les dames Thouvenin projetaient une partie pour se rendre en canot à Hennebont. Le colonel qui ne s'en souciait guère, mais qui cependant voulait céder à ses dames se rejetait sur moi pour me faire juge du temps comme connaisseur et comme intéressé à ne pas faire l'excursion par un temps douteux à cause de Marie qui devait être de la partie.

Le 19, après avoir été accusé maintes fois d'avoir laissé échapper un beau jour, je décide enfin que la partie est exécutable. Nous avions une assez jolie petite brise de N.E., mais il faisait froid et je me doutais bien que ces dames l'eussent senti moins peut-être encore que la contrariété de la longueur du voyage, car il nous faudrait remonter toute la rivière à l'aviron. En effet, il avait été facile à force de manteaux de se précautionner contre le froid, nous n'en souffrîmes pas. Mais quoique le colonel eut renforcé les canotiers de quatre artilleurs, nous n'en restâmes pas moins deux grandes heures et demi en route et cette course a paru interminable à nos voyageuses malgré les nombreux sites pittoresques que leur présentait à chaque instant le cours sinueux et encaissé du Blavet. Ses rives toutefois ne sont guère à vanter, car le plus souvent des taillis et de grands bois de sapin les bordent. Elles sont peu cultivées, et si une ou deux jolies habitations les animent, le plus souvent l'œil ne se repose que sur la verdure sombre des sapins ou sur la teinte verte mais uniforme des taillis ou des landes qui couronnent les coteaux escarpés.

Partis à onze heures, il était plus d'une heure et demi quand nous arrivâmes à Hennebont. C'était un jour de foire, et l'aspect animé des rues, l'espèce de foule qu'on y rencontrait, les boutiques étalées partout offrirent immédiatement un contraste frappant avec la solitude du Port-Louis. Hennebont fut jugé par ces dames, sinon une ville charmante, du moins un séjour fort agréable et à cent pieds au dessus du Port Louis. Je doute fort toutefois que mademoiselle Thouvenin qui paraît aimer beaucoup le monde, eut été longtemps charmée de la société d'Hennebont, car celle-ci je crois ne se compose en général que de dames d'une noblesse qui n'a rien perdu de sa morgue, du moins parmi les femmes, et qui eut prisé bien peu la fille d'un lieutenant-colonel d'artillerie, surtout à l'époque actuelle.

Nous montâmes la rue principale pour aller visiter l'église dont l'aspect extérieur frappe tous les voyageurs. L'intérieur par exemple n'y correspond guère. Rien dans l'ensemble, rien dans les détails ne mérite un coup d'œil, pas plus comme style ancien que comme architecture moderne. Un tableau seul est digne d'attention, mais placé derrière le maitre autel, le jour lui manque totalement. Il représente les effets d'une terrible épidémie, d'une espèce de peste qui céda à l'intervention puissante de la vierge, je ne me rappelle plus à quelle époque. Il y a dans ce tableau des figures de main de maître, et l'ensemble s'il était mieux éclairé, serait d'un bel effet. Mais il a le grave inconvénient d'être à peine vu et par conséquent peu apprécié sans doute. Au sortir de l'église, nous nous dirigeâmes par des rues contournées vers le couvent des ursulines, nous passâmes sous une des portes de l'ancienne ville dont les rues forment une suite non interrompue de casse eau et bientôt nous entrâmes dans la chapelle fraichement décorée et extrêmement propre du couvent. Ce sont les religieuses qui la soignent et c'est tout dire. Là par exemple, les deux tableaux que nous y remarquâmes ne brillent ni par la conception, ni par l'exécution du travail. Celui qui figure derrière le maître hôtel représente une allégorie mirobolante, je trouve, de la vie monastique, ou plutôt, de l'instant où l'homme sentant et comprenant sa destinée, quitte le monde et ses vaines jouissances pour embrasser la vie religieuse, et ne veut plus respirer que l'amour de Dieu. On y voit entre autre l'amour un bandeau sur les yeux rouler dans la poussière, terrassé par je ne sais qui, puis un démon sous la forme d'un satyre avec des cornes, bandant son arc et cherchant à décocher une flèche trident sur un ange je crois, qui couvre de son aile le mortel prédestiné. Puis des femmes représentant sans doute la richesse et les plaisirs, puis des anges, … Pour que de telles conceptions fussent supportables dans une église, il faudrait n'y admettre que des personnes susceptibles d'apprécier une allégorie, ou au moins de savoir ce que c'est, et encore serait-il nécessaire d'écrire en dessous l'explication complète et détaillée de la figure de la pensée de l'auteur. Sans cela, la plus grande partie des fidèles n'en comprendra pas le sens et ne verra que des peintures profanes dans le lieu saint.

L'autre tableau forme le fond d'une chapelle dédiée à la sainte vierge, en face des cours des religieuses. On ne sait pas trop ce qu'il représente. Un nuage ou autre duquel apparaît la mère de Dieu, couvre un autel dont les vases sacrés sont renversés et brisés et au pied duquel plusieurs personnes adressent de ferventes prières à Marie. L'idée peut être bonne ici, mais l'exécution est détestable. C'est une croute de peintre en bâtiment aussi mauvaise qu'il est possible de l'imaginer.

Après cette visite, nous descendîmes les rues à pic de la ville, nous fûmes collationner chez un pâtissier puis nous nous embarquâmes pour rentrer au Port Louis. Cette fois nous avions pour nous le courant, mais la brise qui nous avait contrariés pour monter la rivière, nous manqua pour la descendre. Force nous fut de nous servir encore des bras de nos hommes, du moins jusque sur la rade de Lorient. Cependant nous ne fûmes guère qu'une heure et demi en route. Nous n'avions pas passé autant de temps à Hennebont. Il était cinq heures quand nous arrivâmes au Port Louis, ces dames satisfaites, mais, je crois, pas très enchantées de leur excursion.

Secours portés à un vaisseau démâté

A notre départ le matin, un grand mouvement venait de se faire sur la rade de Lorient. Deux bateaux à vapeur, *le Cuvier* et *l'Espadon* étaient sortis en toute hâte. Dans la nuit, on avait reçu la nouvelle qu'un vaisseau français démâté, *le Jupiter*, était en dehors de Groix où il demandait de prompts secours et une remorque pour venir réparer ses avaries sur la rade. Les vents contraires l'empêchaient de gagner un abri, et presque sans voiles, il lui était impossible d'éviter en atteignant un port les mauvais temps qui dans cette saison pouvaient survenir d'un instant à l'autre.

A notre retour, le vaisseau était mouillé sous Groix. Il avait perdu ses trois mats de hune. Nous sûmes que sorti de Brest avec le Scipion, ils se rendaient ensemble aux Antilles où ils portaient des troupes et de nombreux passagers. Au dehors de l'Iroise le Jupiter dont le gréement était neuf et venait il y avait quelques jours seulement d'être mis en place, démâta vers onze heure du soir par un beau temps, mer houleuse, et ne filant que quatre ou cinq nœuds avec ses perroquets et les bonnettes de hune. Sans doute une mature mal tenue et surtout quelque saute de vent dans un grain n'y avait pas peu contribué. Il fit des signaux de détresse au Scipion qui ne les aperçut pas ou ne voulut pas les apercevoir, car il continua sa route. Ce fut très probablement alors que commença et qu'un instant après éclata un coup de vent assez fort qui les força à se débarrasser de tout leur gréement et des tronçons de mats de hune qui lissardaient (?) le long du bord. Le mauvais temps ne dura pas, et ils vinrent chercher le port de Lorient pour se réparer avant de reprendre la mer.

Le 20, à la marée du matin, je fus fort étonné de ne voir aucun mouvement ici à bord du vaisseau, ni à bord du Cuvier. Alors Lavrignay et la Brousse, arrivés de Lorient, nous dirent que les pilotes refusaient d'entrer le vaisseau, prétextant le manque d'eau et la difficulté de le gouverner avec la longue remorque du Cuvier. Je pestais contre les pilotes, lorsque nous aperçûmes enfin la fumée du bateau à vapeur. Mais le jusant était déjà marqué depuis plus d'une heure lorsque le vaisseau entra au Port Louis.

Nous étions alors nous autres à Gavre, achevant les expériences la Brousse. Dans la journée, on m'assura que c'était le directeur du port qui avait pris sur lui de faire exécuter le mouvement, et qu'une fois en rade, les pilotes se disputaient à qui aurait la prime. Ils étaient plusieurs à ce qu'il paraît. Mr. Cristypolière a bien fait, car il était absurde dans la saison où nous sommes, de laisser un vaisseau sous Groix pendant plus de vingt quatre heures. Le voilà en sureté sur la rade de Port-Louis, mais je doute fort qu'il ne sorte de sitôt. Le port sera si long à se débrouiller, et je crois qu'on n'y trouve rien de prêt. Ensuite, les vents de S.O. sont là qui le gêneront longtemps, enfin on voudra probablement de grandes marées pour le mettre dehors, et les vents s'en accommoderont-ils ? Non, Lorient ne peut être un port pour des vaisseaux, qu'avec la condition d'avoir des hommes énergiques pour les faire entrer ou sortir. Et maintenant les bateaux à vapeur simplifient beaucoup la question. Je conçois que de pareilles masses ne tournent pas court dans des passes si étroites, mais celles de Lorient ne sont guère contournées que dans l'intérieur de la rade, en dehors du Port-Louis il y a un peu d'espace.

Marie va passer la fin de sa grossesse à Vannes

10 novembre 1843 – Me voici débarrassé d'un grand poids. J'ai ramené Marie à Vannes sans aucun accident, et je suis de retour au Port-Louis attendant que nous puissions faire les dernières expériences de l'année. Si le temps ne s'y oppose pas, nous les commencerons après demain.

Le fardeau dont je viens de parler tout à l'heure m'est arrivé presque tout d'un coup, et sans être le moins du monde d'un caractère inquiet, une lettre de mon père me faisait redouter un peu le voyage à Vannes de ma petite famille. Lorsque nous avons su que l'époque de notre départ de Gavre était reculé jusque vers le 15 de ce mois ci, j'écrivis à papa Couessurel de s'informer auprès de monsieur la Gillardais si Marie pouvait sans inconvénient attendre aussi jusque là à partir avec moi, car aussitôt mon travail de la commission terminé, j'avais l'intention de demander quinze jours de permission pour aller à Uzel servir de parrain à la petite fille d'Adèle. Le 31 octobre, peu de jours après ma demande, mon père me répondit que le docteur ne croyait pas du tout prudent de faire voyager Marie dans le dernier mois de sa grossesse et qu'il fallait surtout éviter l'époque du 15 à partir de laquelle elle ne comptait plus

que trente jours. Or j'étais assez embarrassé quoique nous n'ayons plus que fort peu de choses à faire à Gavre, le colonel, impatient quand il n'a pas de besogne, s'y rendait, tantôt pour faire la visite des pièces, leur calibrage,… tantôt pour une dernière épreuve de poudre. Enfin, il trouvait toujours à nous employer. Les premiers jours du mois, impossible de m'absenter, et puis Marie n'était nullement pressée de me quitter. Enfin nous décidâmes que le 7 nous emballerions tous nos effets, et que le 8 nous partirions. Le major m'en accorda très facilement la permission. Le 9, je devais être de retour.

Affectation comme adjudant major des équipages de ligne à la division de Lorient

Pendant ce temps, il me parvint aussi fort indirectement une nouvelle à laquelle je ne m'attendais guère. Le 2, je crois, me trouvant à Lorient chez madame Massias, elle m'annonça que le préfet maritime m'avait désigné pour remplacer comme adjudant major des équipages de ligne Mr. Ferroux qui remplissait ce poste depuis plus de deux ans. N'en ayant entendu parler à personne, je cru que c'était une plaisanterie et que madame Massias avait été mal informée. Mais j'en eus bientôt la confirmation et comme je savais fort bien qu'il n'y a pas à réclamer contre un ordre de monsieur Defresne, je me mis à compter les avantages et les inconvénients de la place. D'abord, poste sédentaire de deux ans au moins, ensuite appointements de mer et frais de logement ordinaire, de plus un appartement assez confortable à la caserne avec le bois de chauffage à discrétion, ce qui ferait monter mes appointements de première classe, en y comprenant un logement que j'aurai été obligé d'avoir en ville, et le bois que j'estime près de 600 francs, ce qui fait monter dis-je mes appointements à environ 4000 fr. et cela n'est pas à dédaigner. Voyons maintenant les désavantages. Ennui d'un service sans le moindre intérêt pour moi, que je ne connais nullement et qui me forcera souvent de ne pas bouger du quartier. Un adjudant major est un homme de détail, un homme d'attache. Désagrément pour Marie de loger avec deux bonnes et deux petits enfants à la caserne, éloigné du centre de la ville, du marché, dans un endroit où elle sera tout à fait isolée, car il sera pénible de lui rendre même ses visites, surtout le soir. Vie d'ermite en un mot, presque comme au Port-Louis. Enfin il nous faudra faire venir de Vannes ou acheter un mobilier car le logement n'est pas meublé. Après tout elle en a fort bien pris son parti, et moi aussi par conséquent. Je n'ai encore aucun avis officiel de ce changement de position. Le major ne m'en a même pas parlé quand je suis allé le voir l'autre jour.

Le 6 novembre a paru une grande promotion de capitaines de corvette qui me fait passer à la première classe de mon grade, ce qui augmente de 600 fr mes appointements de mer.

Le 8 tous nos paquets faits la veille, nous nous embarquons dans la voiture du Port-Louis à Auray par une pluie battante. La route était fort dure et à chaque secousse je tremblais que Marie ne s'en ressentit. Enfin nous arrivâmes sans trop d'encombre à Auray quoique l'avant train de notre carriole se fut brisé presque en partant. Il n'était tenu que par de mauvaises cordes, mais elles résistèrent. J'en fus quitte pour la crainte constante de rester en route. A Auray, nous dînâmes, nous vîmes Mlle L'Endomy, ma future commère (15), et trouvant une voiture à nos ordres, nous partîmes pour Vannes à une heure et demi et nous étions chez nous un peu avant trois heure, tout mon monde en parfaite santé. Monsieur mon fils avait été charmant pendant la route. Quand il ne dormait pas, la vue de la campagne et le mouvement auquel il n'était pas habitué l'intéressait beaucoup. Marie était un peu fatiguée. Le lendemain matin à 10 heures, je repartais pour Auray et le soir j'étais au Port-Louis.

J'arrivais en hâte, pensant qu'aujourd'hui même nous allions continuer notre tir. Pas du tout, le massif n'est pas encore prêt, nous ne fonctionnerons probablement qu'après demain. Me voilà ici à mon ménage, je me débrouille tout seul, et j'espère que je réussirai en envoyant m'acheter quelques provisions à me confectionner dîners et déjeuners.

Expériences de tir

Le 12 nous entamâmes les boulets Lebars et Bonnet. La séance fut longue, 40 boulets. Le massif fut encore démoli, mais nous terminâmes nos opérations ce jour là même. Parmi ces projectiles, les uns réussirent, les autres manquèrent leur effet en masse. Ils ne sont pas mauvais, je pense, et soutiendraient une comparaison avantageuse avec les fameux obus Billet. Pour moi, j'exprimai l'opinion pour que la comparaison en fut demandée par la commission, mais ma proposition ne fut pas acceptée. Ces messieurs ne voulurent pas avoir affaire à Mr. Billet et quoique ils crussent aussi qu'un avantage réel en résulterait pour la marine, ils préférèrent qu'on ne leur jetât pas la pierre de nouveau, qu'on ne les soupçonnât pas de mauvaise foi, comme cela est déjà arrivé dans une circonstance où ils ont eu à expérimenter quelques uns de ces derniers projectiles. Bref, il n'en sera pas question au rapport et celui-ci devra pâlir et ne pas exprimer toute notre pensée.

Il est une chose certaine, c'est que la commission est fatiguée, et le rapporteur Mr. Héli ennuyé d'une besogne qui paraît ne pas l'intéresser et le déranger de ses occupations sur la théorie balistique qu'il rédige avec beaucoup plus de soin, je trouve.

Le 3, je me rendis à Lorient, et je fus immédiatement demander au major une permission de 15 jours pour me rendre dans les côtes du nord où des affaires de famille m'appelaient. Elle me fut facilement accordée, de sorte que le même jour je fis porter au quartier des équipages de ligne tous mes effets que je déposai chez le père Ferroux.

Je ne sais ce qui a prévenu monsieur Bron en ma faveur, mais j'en suis toujours parfaitement reçu. Il me fait toutes les protestations possibles, et m'accorde avec plaisir ce que je vais lui demander. Cependant c'est un homme terrible de réputation, excessivement dur disent les uns, accommodant assurent les autres. Cela dépend sans doute des individus auxquels il a affaire, et peut-être des idées qu'il s'est faites sur leur compte. Il paraît qu'on l'a prévenu favorablement sur le mien, car je n'en ai jusqu'à présent reçu que des marques d'affection.

Baptême de la fille d'Adèle

Le 14, je partis de Port-Louis, je m'arrêtai à Auray où je donnai pour le lendemain, rendez-vous à Vannes à mademoiselle Landomy, et j'y arrivai moi même à trois heures par la diligence de Rennes, me disposant à partir le surlendemain pour Uzel. Ce voyage ne m'amuse pas beaucoup, mais le service que je vais rendre au beau frère, il me le revaudra dans un mois. Il n'y a pas à broncher et puis je crains qu'on ne me fasse des difficultés lorsqu'il s'agira de rejoindre Marie, au mois de décembre.

En quittant Port-Louis le matin, je vis *le Jupiter* sous voiles, remorqué ou escorté par *le Cuvier*. Il vient de perdre trois beaux jours de vents de N.E. qui ont soufflé avec assez de force, mais il n'était pas prêt. Ce matin, il faisait presque calme, mauvais signe pour que le N.E. continue au large. Peut-être règne-t-il encore et pourvu qu'il en ait assez pour s'élever à une quarantaine de lieues de la cote il sera sauvé.

Le 16 je partis pour Uzel avec mademoiselle Landomy. A Pontivy, nous trouvâmes une voiture se rendant à Saint Brieuc qui nous permit de continuer presque immédiatement notre route et nous arrivâmes à destination vers quatre heures et demi après avoir resté fort longtemps en route avec des chevaux fatigués, mais d'ailleurs dans une voiture assez commode. Je trouvai Adèle beaucoup mieux que l'année dernière lorsque je la vis. Elle ne paraissait cette fois nullement se ressentir de sa couche qui ne fut pas à ce qu'il paraît fort pénible. Pour la petite fille, elle était loin d'être forte. Au bout de cinq ou six jours, on ne

pouvait plus lui faire rien prendre et elle serait morte de faim, si on ne lui avait pas trouvé une nourrice. Quand je la vis, elle paraissait à merveille. Nous l'appelâmes Joséphine, Marie, Antoinette, et la cérémonie se fit le dimanche 19 après vêpres. J'avais encore ma tournée à faire car je ne pouvais me dispenser d'aller à Moncontour et peut-être à Saint Brieuc. Toutefois comme il me restait peu de temps je supprimai cette dernière course.

Le 20, je fus déjeuner à Lorge. Jean Baptiste et moi nous fûmes ensuite faire un tour dans la campagne, nous causâmes plantation, aménagement forestier, car je trouvais ses futaies fort mal tenues et nous passâmes ainsi une partie de la journée.

Le lendemain, après diner chez Fulgence Bienvenu, je partis à cheval pour Moncontour et j'y arrivai enfin après un trajet de plus de deux heures sur un cheval qui buttait à chaque pas et par une pluie presque continuelle, accompagnée de forts vents de S.O.

Je trouvai chez ma tante monsieur et madame Riollay que je désirais beaucoup voir. Le lendemain je fus chez les dames la Noix. J'y admirai la distribution et l'arrangement plein de gout que madame Boissel y a fait d'une vieille maison, la vue magnifique dont on y jouit, enfin je ralliai Moncontour crotté et mouillé comme un canard.

Le lendemain 23 je visitai le magasin de toiles que tient encore Jean-Baptiste. Il s'y trouvait une grande quantité de ballots tout préparés pour l'exportation au Mexique ou en Espagne. Les toiles sont pliées en petites pièces de 8 aunes du pays, environ 7 mètres, que l'on superpose et que l'on presse ensuite en ballots peu volumineux. Du reste je n'y ai vu que des tissus d'une finesse extrême comme notre belle perkale et j'ignorais même qu'en Bretagne on fit de semblables toiles. Vers midi je pris congé de ma tante et je retournai à Uzel où j'éprouvai un désappointement complet. Madame Kerarmel et mademoiselle Landomy devaient profiter de mon occasion pour s'en retourner et j'avais manifesté l'intention de partir de bonne heure le 24 afin d'être à temps à Pontivy pour prendre la voiture de Vannes qui se met en route vers 9 heure et demi. Cette affaire même était presque arrangée et je l'avais écrite à Marie. Mais à mon arrivée, je trouvai que ces dames en avaient décidé autrement. Ne voulant pas voyager la nuit, prétendaient-elles, et pour arriver d'heure de la voiture à Pontivy, il fallait suivant leur dire partir à trois heure du matin, elles avaient arrêté un cabriolet pour dix heure seulement. Elles coucheraient à Pontivy et le lendemain se rendraient à Vannes puis immédiatement à Auray. Le cabriolet même était à deux places et il n'y en avait qu'une autre sur le siège du postillon. Je fus un peu froissé de cette disposition prise sans m'en prévenir, car j'aurais fort bien pu m'en revenir directement à Vannes de Moncontour. Je fus pris en un mot, vu qu'on m'assurait que j'aurai toutes les peines du monde à me débrouiller pour un cheval le lendemain de grand matin avec les garçons d'auberge peu habitués à être exacts et à veiller la nuit. Bref je cédai et je retardai un jour.

Nous fîmes la route d'Uzel à Pontivy dans quatre heures et le 25 nous arrivâmes à Vannes. Là par exemple, ces dames furent prises à leur tour. C'était jour de foire et elles ne trouvèrent pas la voiture sur laquelle elles comptaient. Force leur fut d'attendre la diligence de Rennes à Lorient qui, leur dit-on, serait prête vers cinq heure et demi et qui ne partit que deux heures après, temps qu'elles s'obstinèrent à passer seules au bureau. Bref elles voyagèrent de nuit sinon le matin, du moins le soir. Pour moi j'étais à la maison et j'avoue que je ne compatis guère à leurs peines.

Le 28 au soir, je quittai Vannes à 7 heures et demi et nous ne fûmes à Lorient que vers trois heures et demi du matin. Je couchai à l'hôtel et quand je fus voir le major, il m'annonça que l'ordre me serait donné de commencer mes fonctions d'adjudant major à partir du premier décembre. Le 3 seulement je fus nommé.

Port de Lorient

Adjudant-major des équipages de ligne

6 décembre 1843 – 9 aout 1846

Le service d'adjudant major des équipages de ligne à Lorient

6 décembre 1843 – Le service d'adjudant major ne me paraît pas ici fort pénible, du moins cet hiver. J'assiste à trois appels par jour, je distribue les corvées et puis le reste de mon temps je rentre dans ma chambre ou bien je promène. Tout cela est plus ennuyeux, plus dénué d'intérêt que fatiguant, et je ne pense pas non plus être beaucoup tourmenté par le commandant Villeneau qui mène la division beaucoup plus au moyen des maîtres qu'au moyen des officiers.

Les jésuites et l'enseignement libre

Depuis quelques jours Bobinec descend souvent à terre, le soir surtout, et jusqu'à l'heure de son retour à bord, il vient chez moi passer la soirée. Lui s'occupe maintenant, en dehors de son service, de politique religieuse. Il est abonné à l'Univers (16) et il a voulu m'en faire lire des articles sur la liberté d'enseignement, et surtout sur les avantages du collège ou de l'école dirigée par des ecclésiastiques. A cet égard, les jésuites sont les seuls, prétend-il, capables d'enseigner, car ils se sont voués à cette partie et ont étudié en conséquence.

Tout d'abord, j'étais bien loin d'être de son opinion. Prévenu contre les jésuites parce que je les ai vu, ou plutôt parce qu'ils ont toujours été considérés comme voulant gouverner après avoir instruit, comme faussant leur mission en s'occupant beaucoup trop d'affaires temporelles. Je ne pouvais admettre qu'on put les appeler à diriger l'instruction, qu'on leur permit même d'instruire, car personne mieux qu'eux ne sait s'insinuer dans les familles et en capter l'esprit, les exploiter en un mot.

Prévenu d'un autre coté contre cet esprit de journalisme qui envahit tout, je ne pouvais imaginer qu'il put y en avoir un consciencieusement religieux et de fait, je ne trouve pas les quelques articles de l'Univers que j'ai lu rédigés dans un style formidable à ce point de vue. Toutefois, pour juger, il faut d'abord voir, ensuite comparer, et comme je ne demande pas mieux que de m'instruire sur des faits dont je n'ai aucune idée bien précise, j'acceptai de lui et je lus avec attention une brochure du rédacteur du journal sur la liberté d'enseignement et contre toutes les idées universitaires. Je n'avais jamais jugés les collèges actuels aussi immoraux que je les aperçus après la lecture de cet ouvrage excessivement remarquable de sens et de style quoiqu'il en soit trop cru, trop incisif, trop mordant, quoiqu'il soit style de journal enfin.

Cette brochure réclame tout d'abord la liberté d'enseignement, mais une liberté franche entière. Elle admet par exemple, avec d'autres garanties sociales, un brevet de capacité de la part des professeurs. Elle démontre que la liberté qu'on semble accorder aux parents d'instruire eux-mêmes leurs enfants est ridicule et illusoire car si on paraît accepter cette garantie dans les examens publics elle ne signifie absolument rien puisque la plupart n'en ont ni le temps ni la capacité. Tout ceci est parfaitement rationnel et l'université n'est qu'une tyrannie puisqu'elle n'admet d'autres collèges que les siens. Il prétend ensuite que l'éducation universitaire est immorale, et dans les quelques exemples qu'il en cite, généralement même, il a parfaitement raison. Des collèges dirigés par des ecclésiastiques auraient, dit-il, de plus grandes chances morales. Or, et c'est là surtout que Bobinec l'appuie de toutes ses forces, les jésuites composent un ordre religieux qui s'est voué à l'éducation et à l'instruction, d'où il suit que tous sont, même à l'époque actuelle, très instruits.

Maintenant séparons, dit-il, pour un instant l'éducation qui fait l'homme moral, de l'instruction qui fait l'homme instruit. Les collèges universitaires s'occupent-ils de

l'éducation ? Evidemment non, ou ils la faussent. Y a-t-il plus de chances d'une bonne éducation dans un collège de jésuites ? Certes oui. Et pour l'instruction, y a-t-il autant de capacité chez les jésuites, qui s'adonnent par devoir à toutes les sciences, que dans les collèges de l'université ? Oui très probablement, tant qu'on n'ira pas chercher les sciences transcendantes, un collège dirigé par les jésuites sera sans doute préférable à celui soumis à l'université. Cela est juste et je suis tombé de son avis en tous points.

Qu'on ne m'objecte pas que les jésuites accaparent exclusivement l'esprit des jeunes gens et que par là ils réussissent à gouverner eux-mêmes. Fort heureusement, ce n'est pas encore à notre époque que l'on est appelé à gouverner à 20 ans, et c'est aussi l'age où les idées de la jeunesse prennent les nuances les plus diverses, quoi que le premier fond moral puisse subsister, se conserver dans son intégrité et ce fond moral est celui qui résulte d'une bonne éducation.

Les jésuites donc, dont j'avais toujours repoussé jusqu'ici les établissements, parce que je croyais à cette tendance qu'avait leur ordre, qu'avait leurs société à se trop mêler des affaires temporelles et à fausser en ce sens leur mandat exclusivement religieux, sont loin de m'effrayer maintenant. En admettant même que cette tendance n'ait rien d'exagéré, n'ait pas été attribuée à tort, quoiqu'elle ne fût le fait que de quelques-uns, de deux maux, et il n'y a rien de parfait en ce monde, il faut toujours choisir le moindre, et certes j'aimerais bien mieux envoyer mes enfants dans un collège de jésuites parce qu'ils en sortiraient probablement des hommes moraux, que dans une institution universitaire ou leur éducation serait entièrement négligée, si elle n'était pas mal faite.

Passe me dira-t-on pour l'éducation, pour les sciences exactes mêmes, qu'il n'est pas possible de dénaturer, mais pour l'histoire, ne sait-on pas que les jésuites la présentent toujours sous un jour qui leur est propre, sous un jour évidemment faux. Je l'admets un instant, quoique ce ne soit pas ma manière de voir, mais croyez-vous qu'un jeune homme de 18 ans n'ait plus de curiosité à sa sortie du collège, n'existe-t-il par des historiens qui certes ne sont pas jésuites et qui la présentent aussi eux sous vingt aspects différents, d'après leurs idées. Et bien ! Soyez tranquille, ce jeune homme de 18 ou 20 ans ne se contentera pas de ce qu'il a vu chez ses maîtres, il consultera bien d'autres auteurs et pour peu qu'il ait du jugement, de la rectitude dans les idées, il aura l'avantage d'avoir considéré l'histoire sous une face particulière et différente des autres. Il comparera, il jugera et que pouvez-vous faire de mieux que de l'entourer de lumière dans une question aussi obscure que celle de l'histoire. Il aura regardé par un coin du voile qui la cache ce que les autres n'auront pas encore aperçu.

Et moi aussi, je n'avais jamais envisagé la question sous ce point de vue-là, et je trouve maintenant que mes idées à cet égard sont plus claires, plus justes. Eh ! Ne se modifient-elles pas tous les jours, soit par la connaissance que nous acquérons, soit par des préventions que des faits font disparaître.

En somme le Bobinec, et surtout ses brochures, m'ont converti aux jésuites. Je les connais mieux, je crois, et puis d'ailleurs je n'ai jamais admis cette vaste conspiration qu'on leur attribue, à moins qu'elle ne soit celle de la vertu contre le vice. Si l'on veut qu'ils soient tous parfaits, je répondrai : que la classe, l'institution, le corps dont tous les membres sont sans défaut leur jette la première pierre.

Tel a été, entre Jules et moi, le fond de nos conversations pendant les soirées que nous avons passées ensemble.

Le départ du *Cuvier* pour Londres est rejeté vers le 15 décembre. Tant mieux, d'ici là nous philosopherons encore.

Naissance de Charles

21 décembre – le 8, en rentrant du quartier vers trois heures, on me remit deux lettres de la maison. L'une de Joséphine, l'autre de Marie. La vue de la première me donna quelques inquiétudes mais la seconde me rassurait. Arrivé dans la chambre, j'apprends que la veille au soir vers 20 heures, Marie venait de me donner un second fils et avait accouché de la manière la plus heureuse après une heure ou plus de souffrances qui n'étaient rien en comparaison des premières. La lettre de Marie n'était antérieure à celle-ci de quelques heures seulement. Elle m'écrivait sur la brèche me disant que depuis le matin elle ne se sentait pas bien, qu'elle éprouvait des douleurs de reins, et que très probablement quand je recevrais sa lettre, je serais père une seconde fois.

Immédiatement je sortis pour aller demander au commandant Villeneau et au major la permission de partir. Je fus assez heureux pour rencontrer celui-ci à l'entrée du port. Je l'accoste, je lui raconte l'événement que je venais d'apprendre, et lui disant que je courrais trouver mon chef direct, je lui demandai l'autorisation de partir le soir même avec une permission de quinze jours que j'allais lui adresser à l'instant. Il approuve tout. J'arrive à la division, M. Villeneau ne met aucune opposition. Au bureau Major je formule ma demande par écrit, je la dépose chez le major. En un tour de main je fais ma malle, j'annonce la bonne nouvelle à Massias, au colonel Thouvenin, et à 10 heures je suis à la diligence. Nous l'attendons jusqu'à minuit; et une demi-heure après je suis sur la route de Vannes où je n'arrivais qu'à sept heures du matin.

Je retrouvais ma femme à merveille, un gros garçon bien plus fort que ne l'était son frère, et me voilà encore une fois dans le bonheur.

Plantations à Kerlevenan

Le 15, je partis avec François, le jardinier de mes sœurs pour Kerlévenan lui indiquer où et comment je désirais que mes sapins en nourrice depuis un an fussent plantés dans le terrain que j'ai fait enclore, et je projetai un nouveau fossé dans une autre partie pour fermer et préserver de la dent des bestiaux un autre petit bois de pins du pays venus tout naturellement dans la lande. Celui-ci est un essai que je veux faire d'1 m de profondeur que je compte pratiquer et non une haute muraille en terre comme on le fait ordinairement. Je veux voir si les eaux en dégraderont promptement le fond, car si cela n'a pas lieu, ce système aura l'avantage sur celui en usage de laisser beaucoup moins de terrain à perdre.

À notre retour, je trouvai à la maison le beau-frère Kerarmel arrivé pour servir de parrain à mon fils. La cérémonie se fit le lendemain 16, et le 17 il partit pour Auray voir sa mère et s'en retourna le 18 à Uzel. Pour moi, pris d'un violent mal de dents qui dégénéra en une fluxion occasionnée sans doute par une gène de sang, je me mis au régime d'une diète sévère qui fit céder toute cela le 4e jour. Cependant l'époque où doit expirer ma permission approche, je désire beaucoup passer les fêtes de Noël à la maison, et hier, j'ai demandé au major une prolongation de permission de cinq ou six jours. Me sera-t-elle accordée ? Arrivera-t-elle à temps ? Je suis un peu en retard et je ne sais trop si je dois y compter.

Marie est toujours très bien. Elle n'a pas été un instant indisposée depuis sa délivrance. Mais nos efforts ont encore été infructueux cette fois pour lui faire avoir du lait. Les apparences ont même été moindres que l'année dernière. Du reste notre petit Charles quoique beaucoup diminué et amaigri boit et surtout dort parfaitement. Ainsi il y a des chances pour que la nourriture qu'il prend lui convienne et pour qu'il profite à vue d'oeil dans quelques jours.

Je viens d'apprendre que *le Cuvier* était enfin parti hier 20 pour Londres avec le major de la marine et toute la commission chargée des expériences de recettes. Tant mieux, car il reviendra plutôt et j'aurai le plaisir de revoir plus souvent le Bobinec.

De la divine providence

Ce brave Jules m'a fait en partant cadeau d'un petit livre intitulé « de la divine providence », dont je viens d'achever la lecture et que je trouve admirable. C'est le plus beau et le plus complet traité de philosophie qu'il soit possible de présenter à des gens sérieux et de bonne foi. Je vais tâcher de le résumer autant que mes faibles moyens le permettront. C'est une philosophie si simple et en même temps si élevée.

D'abord, j'entends la philosophie dans le sens propre du mot : l'amour de la sagesse, la recherche du bonheur après lequel tous les hommes courent, les uns vers le bonheur éternel, les autres vers le bonheur purement temporel. Eh bien mon petit livre leur fera trouver tous les deux. Mais considérons-le simplement sous le rapport temporel et social

Il établit premièrement que Dieu aime les hommes comme ses créatures les plus parfaites, bien plus que le plus tendre des pères ne chérit ses enfants. Son amour est, en un mot, infini comme tous ses attributs par cela même qu'il est Dieu. Ainsi tout ce qui arrive en bien ou en mal aux hommes qu'il aime ne peut être que pour leur plus grand avantage. Il ne tombe pas un cheveu de leur tête sans sa volonté et sans que ce ne soit pour leur bien. Donc ils doivent s'abandonner entièrement à sa providence, s'en remettre à sa volonté et même se bénir de ce qui leur arrive, selon eux, de mal physique ou moral, car qui connaît ses dessins ? Ils sont impénétrables, mais certes ils tendent tous à notre bonheur. Mon petit livre cite à cet égard l'exemple de Joseph qui aurait dû se féliciter d'être jeté dans un puits et vendu par ses frères, puisque cela devait le conduire au gouvernement, presqu'au trône de l'Égypte.

Voilà toute la philosophie, tous les principes. Quelles en sont les conséquences ?

Premièrement un bonheur réel et permanent, une joie constante dans la vie. Puisque on ne doit désirer rien tant que ce qui nous arrive, qu'on doit en être enchanté, en bénir Dieu, parce que c'est le chemin qui doit nous conduire à tous les avantages que peut procurer à des enfants chéris le plus tendre des pères qui peut tout.

Deuxièmement un principe essentiel, sublime, puisque nous ne devons jamais en vouloir à autrui du mal qui nous arrive par son intermédiaire. Et en effet, il n'est que l'instrument dont il se sert pour nous frapper. Et si notre ennemi fait mal, lui, s'il se rend coupable, ce ne doit, ce ne peut jamais être envers nous mais envers Dieu seul. L'auteur compare l'homme qui a un ennemi pour le mal qu'il lui a fait, à un chien se jetant avec fureur sur la pierre qu'on lui lance et qui l a mord à belles dents, au patient qui en voudrait à l'exécuteur de la sentence prononcée sur lui par les juges, au blessé qui maudirait l'habile chirurgien dont il a à subir une opération nécessaire au rétablissement de sa santé, à la conservation de sa vie.

Ainsi le mal qui nous arrive, nous devons l'accepter et en bénir Dieu parce qu'il ne nous l'envoie que pour notre plus grand bien, parce que c'est un remède qu'il applique sur nos plaies, ou un préservatif qu'il nous donne contre des maux plus grands. Et si ce remède, ce préservatif, nous est fournit par un de nos frères, nous devons être loin de lui en vouloir, car il n'est qu'un instrument passif de la volonté de Dieu, qui ne l'approuve pas lui peut-être, mais qui se sert de sa méchanceté, quoiqu'il aurait tant d'autres moyens d'agir sur nous.

Tout le bonheur n'est-il pas là, puisque rien ne nous arrive qui ne nous conduise à de grandes jouissances, à des avantages immenses. Qui ne serait enchanté de n'avoir à supporter que quelques piqures, à écarter que quelques épines pour trouver un trésor.

Toute la société n'est-elle pas là ? Puisque loin de nous en vouloir les uns les autres pour le mal que nous pouvons-nous faire réciproquement, nous ne devons considérer les malfaiteurs que comme des instruments passifs de la volonté divine qui ne sont responsables, qui ne sont coupables qu'envers elle, et nullement envers nous.

Est-il une philosophie plus simple plus claire, plus haute, plus sublime ?

Auprès de cela, tous les écrits des hommes que l'on a considérés comme philosophes ne sont que de méchantes rhapsodies, que des notes sans suite, que les phrases décousues, que les écarts de cerveaux fêlés.

Je sais que la difficulté consiste à traduire ces principes en actions, à en suivre, à en exécuter toutes les conséquences. Mais nos maîtres philosophes, bien plus larges, en ce qu'à chaque ligne on les voit caresser les passions les plus honteuses, font-ils en dehors d'elle tout ce qu'ils prescrivent ? Ils prêchent la philanthropie, sont-ils philanthropes ? Ils déplorent les misères de l'humanité, la soulagent-ils autrement que par des mots ? Une simple et pauvre soeur de la charité leur prouve tous les jours qu'ils ne sont à cet égard que de vils pamphlétaires, que des spéculateurs éhontés.

Nous qui confessons, qui admirons la philosophie du petit livre de la providence, nous sommes bien loin de la perfection, mais tous nos actes, quelques mauvais qu'ils puissent être, ne prouvent rien contre la solidité, contre la bonté du principe. Tous les vices ne démontreront jamais que la vertu ne soit un vice.

Je suis enchanté de mon petit livre et je le relirai encore plus d'une foi.

Depuis que j'étudie sérieusement la religion, plus je l'examine sous différentes faces, plus je vois qu'elle seule peut rendre les hommes sages et heureux, que sous ses lois seules bien observées, la société peut s'établir sur des bases solides et stables, peut grandir et procurer à tous ses membres un bonheur que rien ne pourra troubler, même sur la terre.

Le 23 au matin je reçus une prolongation de congé dont je suis enchanté, et qui me permit de passer chez moi les fêtes de Noël. Je fis ensuite une seconde promenade à Kerlevenan. Je m'arrangeai pour la construction de mon fossé, et pour faire mettre un vieil arbre en bois de corde. Je viens de renouveler la ferme de Perno, de faire prolonger le remboursement de la créance Penven, enfin de louer et de débarrasser mon magasin. Toutes ces affaires en règle, le 30, je fis mes malles et je partis pour Lorient ou j'arrivai à dix heures du soir. Le lendemain je vis mon commandant et le préfet qui me dit avoir pensé à moi pour le commandement du stationnaire, mais un peu trop tard parce qu'il m'avait déjà nommé adjudant-major quelques jours avant et qu'en conséquence je resterais à mon poste. Je le remerciai de son souvenir, mais je le priai de ne pas m'oublier trop longtemps une autre fois. Enfin je fis beaucoup d'autres courses dans cette journée, et je ne rentrai que le soir pour écrire à Marie.

Pendant mon séjour à Vannes, j'entrepris beaucoup de choses que je supposais pouvoir se faire en très peu de temps, et comme de coutume, je n'ai rien achevé. C'est que, n'étant pas à poste fixe, j'ai beaucoup de besogne à faire. J'en commence une pour en laisser une autre, et je ne termine rien. Du reste ces entreprises n'étaient guère importantes, c'étaient des roues pour une voiture à mes moutards, des plateaux pour globe, …J'eus plusieurs visites à faire, je fus malade, en somme sans avoir un instant à moi, je n'ai fait que fort peu de choses.

8 janvier 1844 - le surlendemain de mon arrivée à Lorient, en allant signer quelques procès-verbaux à la direction d'artillerie, j'appris par le colonel que je ne faisais plus partie de la commission de Gavre et que le préfet ayant jugé mes nouvelles fonctions incompatibles avec ses travaux, m'avait remplacé par Laboureau. Toutefois, comme je manifestai le plus grand désir d'assister aux expériences de l'éperon La Brousse, M. Thouvenin allait demander à M. Defresne à ce que je continuasse de faire partie de la commission pour ce qui regardait cette spécialité, et il ne doutait pas d'avoir raison de cette requête.

La commission est fatiguée

Pendant mon absence, il y avait eu toute une révolution d'idées dans la commission. Au mois de novembre et même longtemps auparavant ses messieurs manifestaient tous les jours le désir d'en terminer avec les expériences. La fatigue résultant des courses que nécessitaient nos travaux, mais surtout les longues séances de la plage étaient le texte habituel de leur plainte. L'hiver, disaient-il, la grève n'était pas tenable et cette année nous prolongions outre mesure la campagne. Les expériences La Brousse et les boulets Lebars et Bonnet en étaient cause. Tous voulaient rentrer le plus promptement. Le 17 novembre donc, la commission quittait Gavre, et la suite à donner aux travaux provoqués par La Brousse était remise à la campagne de 1844. Cependant les dernières épreuves surtout avaient mis sur la voie d'importants résultats à obtenir. La nouvelle commission destinée à examiner le parti qu'on pouvait tirer de la marine à vapeur et des dispositions générales à prendre à cet égard sur les bâtiments déjà construits avait besoin à Lorient d'autres essais que ceux que nous avions exécutés. La Brousse voulait aussi poursuivre son travail, car n'étant venu que pour cela à Lorient, il trouver pénible d'y perdre un hiver parce que la commission avait déclaré ne pouvoir continuer ses fonctions.

Pour moi, j'avais toujours ri de l'expression « la plage n'est pas tenable par le vent qu'il y fait », comme si en hiver sur le pont d'un bâtiment où on fait quatre heures de quart et où on est obligé souvent de travailler bien plus que nous ne le faisons là, le vent est moins fort, le temps est moins mauvais que sur la côte du Port-Louis.

La Brousse, dis-je, qui venait d'être fait capitaine de corvette, écrivit au ministre qu'il se faisait fort de continuer les opérations que nous avions interrompues et adressait en même temps un programme de ce qui lui restait à faire. Il demandait en outre l'aisance des coudes, car une épreuve souvent en réclamait une autre qui avait été imprévue, enfin il voulait une commission particulière qu'il présiderait, et ses expériences seraient achevées à la fin de l'hiver, et la commission des bateaux à vapeur pourrait profiter des résultats obtenus.

Le ministre répondit en accordant tout. Grand émoi dans la commission de Gavre. On accuse Labrousse de n'avoir pas de confiance dans ses travaux, de réprouver sa direction, on l'appelle à sa barre. Sa réponse était facile : il était loin d'improuver en rien les travaux exécutés, mais elle se retirait avant que les expériences qu'il avait demandées fussent achevées, elle s'était créée un programme qu'elle ne voulait pas étendre, elle admettait l'impossibilité d'une campagne d'hiver qu'il se proposait lui de faire très bien, il avait cru devoir passer outre sur les décisions prises et demander à continuer lui-même. Du reste, si la commission voulait reprend ses travaux, il était loin d'y mettre la moindre opposition et il ne ferait aucune réclamation pour conserver la direction que le ministre venait de lui confier.

L'amour-propre, ce grand mobil des hommes fit immédiatement changer d'avis à tous les membres. Ils protestèrent qu'ils étaient tous prêts à entreprendre la campagne d'hiver, à suivre

le programme obtenu par La Brousse et les voilà tous pleins de zèle. Le colonel écrivit au ministre pour lui dire que la campagne d'hiver n'effrayait plus ces messieurs. Le ministre accorda, et maintenant, expédiés de nouveau à Gavre ils fonctionnent à coeur joie et ils y resteront en exercice jusqu'à extinction de chaleur naturelle ou jusqu'à ce que tout soit achevé. J'en ai ri de tout mon coeur. Labrousse ne manifeste aucun mécontentement de cette décision, son affaire marche c'est tout ce qu'il désire.

Préparation de l'installation au quartier

Lorsque je fus nommé adjudant-major dans le mois de ses décembre, je convins avec Ferroux, mon prédécesseur, qu'il pourrait conserver le logement qu'il occupait jusqu'au 1er janvier parce que j'avais besoin d'une permission pour aller dans les cotes du nord et pour assister aux couches de ma femme, et je supposais qu'il commencerait à déloger au commencement de ce mois-ci. Cependant il se plaignait de ne pas trouver de logement en ville, et il m'avait glissé même que les loyers n'étaient guère ouverts à Lorient qu'au mois de mars et qu'avant cette époque il trouverait bien difficilement ce qu'il cherchait. À mon retour il ne paraissait pas avoir avancé d'un pas la question et il ne se gêne nullement de me céder la place avant le mois de mars. J'avoue que j'en suis péniblement affecté, car il doit comprendre que ma complaisance est grande à son égard. Marie il est vrai ne reviendra guère me rejoindre avant la fin de février, mais il fait un temps affreux. J'ai surtout le soir et le matin deux courses fort pénibles à faire au quartier pour assister aux appels, et de plus je paye fort gratuitement, je trouve, un logement en ville. Il m'en coûte beaucoup de lui dire tout cela en propres termes, de lui mettre en un mot les points sur les i, car il ne paraît pas comprendre que je ne suis nullement flatté de son séjour trop prolongé dans des appartements qui me reviennent de droit maintenant, et où je le laisse fort tranquille depuis deux mois. Tout cela m'occupe, me tourmente, et m'ennuie au dernier point.

Cependant, il faudra que je prenne un parti à cet égard, et qu'un de ces jours je lui dise franchement et clairement qu'en attendant que le logement qu'il doit occuper en ville soit vacant, il peut bien faire ce que j'ai fait moi-même, c'est-à-dire prendre un appartement garni. Mais c'est une rude tâche. J'ai peur qu'il ne se formalise et je retarde encore jusqu'au 15, époque à laquelle je préviendrai moi-même Mme Mathieu que je quitterai la chambre que j'occupe maintenant chez elle.

Je compte bien aller faire un tour à Vannes à la fin du mois et je crains que l'ouverture que je lui ferai ne l'indispose au point qu'il ne veuille plus me remplacer dans mon service et cependant je crois qu'il m'a quelque obligation.

19 janvier - ce brave Ferroux m'a évité la peine de le mettre la porte, ce dont je lui sais beaucoup de gré. Il m'a dit le 10 que très probablement il pourrait entrer en jouissance du logement qu'il a arrêté le 1er février, et que je n'avais qu'à demander maintenant la permission que je comptais avoir pour aller passer le reste du mois à Vannes. Je fus enchanté de cette ouverture qui m'évitait la corvée très pénible de la lui faire moi-même, et je pris sont « très probablement » en certitude en disant que j'allais donné congé à ma propriétaire et que je lui enverrai mes malles.

Inquiétude sur la santé du papa Couessurel

Depuis mon retour à Lorient, la santé de papa Couessurel m'inquiète beaucoup. À la fin de décembre la fièvre lui a repris, et comme d'habitude il n'a pas voulu y faire attention et il a continué son travail pénible de fin d'année. C'est que la chose est devenue assez sérieuse. Il a

eu au commencement de ce mois plusieurs accès graves qui l'ont physiquement et surtout moralement abattu tout à fait. Forcé d'abandonner entièrement son bureau, impressionné par une grande faiblesse à la suite de la fièvre qui heureusement a cédé au quinine, il ne rêve et ne voit plus que sa retraite par l'impossibilité où il se trouve de continuer honorablement et activement ses fonctions. Il nous demande notre manière de voir à cet égard. Or j'aperçois pour ma part un écueil des deux côtés. La perte de sa vue et de sa santé s'il continue à travailler à son bureau comme il a fait jusqu'ici, de l'autre les mêmes résultats provenant de l'ennui et du désoeuvrement dans lequel il va tomber. Il lui faut une occupation modérée et beaucoup de distraction, choses tout à fait incompatibles avec son caractère, avec sa position actuelle à Vannes. Il se tourmente avec cela outre mesure pour la moindre chose et son moral est entièrement abattu. Espérons toutefois que lorsque les suites naturelles de la fièvre auront disparu, il reprendra un peu d'aplomb et qu'il ne se verra pas perdu sans ressources. Mais sa position m'inquiète vivement, je ne sais que lui conseiller, et cependant le statut quo est impossible. Ce qu'il y a de mieux, c'est de se confier à la providence à cet égard, comme le petit livre que m'a donné Jules le prescrit en toute occasion.

Un incendie à Lorient

Ces jours derniers un incendie a éclaté à Lorient dans une maison occupée par un magasin de mode presque en face de la poste. Des secours aussi prompts que possible y ont été portés, mais la maison presque entière n'en a pas moins été brûlée.

À Lorient, comme dans tous les ports de mer, les incendies sont vite éteints à cause des secours nombreux que peut fournir l'arsenal, mais là comme partout ailleurs en pareille circonstance, le désordre accompagne toujours cette opération et une foule d'objets, de meubles sont détruits gratuitement, de grands dégâts sont commis, soit faute d'une direction convenable, soit à cause de la terreur panique qui s'empare de l'esprit des propriétaires ou locataires voisins. Comme à Paris, le chef des pompiers, capitaine, chef de bataillon ou colonel, devrait seul et exclusivement être chargé de la direction de ces opérations et les autorités se borneraient à faire exécuter ses ordres, sans prendre sur eux de diriger la moindre chose. Enfin celles-ci devraient tout d'abord demander des secours au port dont les moyens sont si puissants. Or ces secours n'ont nullement été demandés cette fois, et on s'est plaint, ou du moins quelques gens ont trouvé qu'ils étaient arrivés tard. Mais pas la moindre lettre du maire, pas la moindre communication officielle de l'autorité n'a été faite au préfet. Il a envoyé des pompes sur des bruits, sur la rumeur populaire, et je conçois qu'il regarde à deux fois avant de déranger l'harmonie et la distribution du travail dans un port pour une cause qui peut être légère.

Les secours portés aux incendies se font donc spontanément et d'entrain. C'est ce que l'on devrait éviter, ils sont bien moins efficaces, il manque une direction éclairée, raisonnée, et les dégâts commis sont toujours au moins le double de ce qu'ils auraient pu et dû être.

Ennui de la vie de restaurant

Je suis retourné prendre mes repas chez Guillermé, au restaurant, et cela parce que je ne connais pas d'autre endroit où il soit possible d'avoir une pension un peu indépendante d'une heure précise. Mais cette vie est détestable quand on est mal servi, or le désordre et l'imprévoyance président à tout dans cette maison qui paraît avoir bien plus de besogne qu'elle n'en a réellement. Il me faut souvent une heure et demie pour dîner. J'attends toujours une demi heure avant d'obtenir les premiers objets nécessaires au repas. Il s'écoule au moins un gros quart d'heure entre chaque plat qui m'est servi, et puis les cris, « *garçon apportez-moi*

telle chose », « *faites-moi donc ceci* », « *donnez-moi donc cela* » mettent ma patience à la plus rude épreuve qu'il soit possible d'imaginer. Aussi je me promets bien de quitter dès que je trouverais le moyen de vivre ailleurs. La partie n'est pas tenable malgré que je m'y trouve en compagnie de plusieurs de mes camarades qui, comme moi, maudissent le restaurant.

La levée permanente

La levée permanente qui se fait maintenant dans les quartiers nous expédie à la division une foule de matelots qui nous auraient bientôt encombré si à mesure on ne les dirigeait sur Brest qui les emploie. On les expédie à Toulon. Là ils remplacent les hommes congédiés des vaisseaux. Le 20, nous devons en faire partir plus de 200 et ce n'est pas le premier envoi de cette nature. La moyenne des arrivées est d'environ huit hommes par jour de sorte qu'avant longtemps nous aurons encore d'autres expéditions à faire. Tous ces mouvements donnent une immense besogne à la compagnie de dépôt, mais moi je ne m'en ressens guère que pour les prisonniers qui augmentent beaucoup surtout à l'approche des jours de fête.

Permission à Vannes

30 janvier - je suis allé à Vannes. La permission que j'ai demandé au commandant n'a souffert aucune difficulté, mais M. du Laureau qui comme aide Major remplace M. Brou absent, m'a fait observer que le préfet venait de refuser une permission à un officier auquel il avait dit d'attendre l'arrivée prochaine du major. Comme je ne pouvais pas attendre, moi, après un moment d'hésitation, il me dit de partir incognito, de ne pas parler ici de mon absence et d'être de retour pour le 1er février.

Dans la nuit j'étais en route, mais comme la première fois j'attendis la voiture de Brest qui n'arriva que fort tard encore avait-elle une avarie dans ses ressorts, elle ne put partir qu'à minuit et demie. Il était sept heures du matin quand je fus rendu chez moi.

Marie et les deux moutards étaient à merveille. La santé même du papa Couessurel s'était beaucoup améliorée, son moral avait repris, il parle toujours de sa retraite mais il était adouci maintenant et ne la voyait plus que d'assez loin. Un surnuméraire tenait le bureau sous sa direction, son travail était beaucoup moins assidu, nous le faisions promener l'après-midi et il allait beaucoup mieux. Voilà ce qui lui convient maintenant. Dieu veuille qu'il s'habitue à cette manière de faire et les inquiétudes que nous avons relativement à sa santé disparaîtraient.

Pendant mon séjour à Vannes j'ai fait quelques courses à Kerlevenan, mais mes travaux n'avancent pas, les ouvriers ont trouvé de graves difficultés à la confection d'un fossé que je fais pratiquer pour clore un bois de sapin. L'eau les gagne et les empêche de rien faire. Il sera remis très probablement à l'été.

Mauduit est venu ces jours derniers nous faire part du mariage d'Urbain avec une demoiselle le Bobinec de Languidic. C'est Fanny Kerviler qui a négocié cette affaire en femme consommée.

J'avais promis à Marie de lui faire beaucoup de choses pendant mon séjour près d'elle, mais suivant mon habitude à Vannes, je n'ai pu que raccommoder quelques petits objets. Je suis si souvent dérangé qu'il m'est impossible d'avancer, d'entreprendre même aucune besogne sérieuse. Je n'en ai pas moins passé d'heureux moments chez moi, car j'étais là au centre de ma famille, entouré de tous ceux que j'aime.

Le matin j'ai appris que *le Cuvier* était arrivé de Londres le 28, ainsi je vais retrouver à Lorient l'ami Jules avec lequel je me promets de passer une partie de mes longues soirées

d'hiver, si son bateau vient à entrer dans le port ou s'il obtient le commandement de *l'espadon* qui n'est pas encore donné.

Première installation à la caserne

10 février 1844 - nous voici établis dans mon logement de la caserne où Marie je pense ne se trouvera pas mal. Pour moi j'y compte être à merveille. Surtout si j'obtiens la petite réparation que j'ai demandé. Arrivée au port le 31 dans la nuit, je fus obligé de coucher à l'hôtel et le lendemain je trouvais Ferroux délogeant et emportant son ménage. En un tour de main je fus installé dans une des chambres, meublée en partie comme chambre de garde. Je changeai aussi ma pension que je fus prendre à un nouveau restaurant où on paraît servir avec plus de promptitude et de suite. Seulement je n'y fais que diner, mes déjeuners je les prépare chez moi et je m'en trouve très bien. Deux poules que m'a laissé Ferroux me donnent tous les jours des oeufs frais et moyennant quelques petites provisions que l'on m'apporte, je déjeune tranquille et à souhait, et puis j'évite les longues courses en ville qui en hiver ne sont pas du tout agréables.

L'autre jour j'ai parlé au commandement pour faire peindre et réparer un peu mon logement, mais il n'a pas l'air de prendre ma demande fort à cœur. Il trouvait des inconvénients graves, prétendait-il, a présenter ses travaux à l'autorisation du préfet qui pourrait très bien accorder la réparation, mais qui, sachant que mes frais de logement sont payés en outre, me les ferait peut-être retirer. Il m'engageait donc à ne demander que très peu de choses pour que le préfet n'en fut pas instruit, car si la dépense s'élève au-dessus de 50 F, il faut qu'il autorise. Du reste rien ne peut être encore décidé.

Le départ d'une nouvelle série d'homme pour Brest à donné du travail à la division. M. Villeneau a été constamment occupé à diverses commissions et il n'est encore mention de rien pour moi. Cependant, le temps s'écoule, les jours qui vont arriver et le chômage des ouvriers pendant ce temps là va me reculer indéfiniment peut-être jusqu'à la fin du mois. Tout cela est fort désagréable avec la perspective de n'avoir pas ici Marie avant la mi-mars.

J'ai vu Jules qui arrive d'Angleterre enthousiasmé de tout ce qu'il a vu. On ne fait rien en France comme à Londres. Je le conçois, mais tout ce qu'il m'en a apporté comme du nouveau, tel que des embarcations établies sur des nouveaux modèles, des affûts, ... je le connaissais déjà et il en a été un peu déconcerté. Ce brave Jules, il prend tout à l'extrême, il voit fort peu de choses de sang-froid. Je croyais qu'il serait un compagnon fidèle de ma solitude, qu'il viendrait souvent causer avec moi, pas du tout, *le Cuvier* vient de recevoir l'ordre de prendre tout ce que nous avons de matelots à la division et de partir le 13 pour Brest, d'où il se rendra à Toulon avec d'autres hommes qu'on lui donnera dans ce premier port. Voilà tous mes plans déconcertés, et comme il a beaucoup à faire pour son départ, je ne le vois plus. Il bouge à peine du bord, ou bien il est en course continuelle pour le service.

Pour moi, je passe mes soirées souvent chez Massias, d'autres fois je fais quelques visites ou bien je reste chez moi lire des dissertations sur le nouveau testament et la Bible que Chou m'a prêtés. Je ne trouve pas le temps long, mais j'ai bien hâte que Marie vienne me rejoindre et j'ai peur que cela ne traîne encore beaucoup.

Réparations de notre logement

19 février - le commandant, soit pour m'arrêter dans mes demandes de réparations, soit plutôt pour qu'on se décide à les faire, a fait dresser un billet de demande à visiter et repeindre l'appartement de l'adjudant Major. M. Sganrini, directeur des travaux hydrauliques, se trouvait

heureusement chez le préfet quand ce billet est parvenu à sa signature. Et sur son observation que cette réparation était nécessaire et même urgente sous certains rapports, le préfet a approuvé. Aussitôt je me suis débrouillé, j'ai pressé, et déjà les plafonds sont blanchis, les cheminées reprises, les menuisiers sont arrivés et les peintres ont commencé leur besogne. Malheureusement c'est demain le Mardi Gras. Toutefois, j'ai tout lieu de croire que dans trois ou quatre jours tout sera fini. Il n'y aura plus qu'à laisser sécher. Je ne voulais qu'une couche très mince de peinture, mais comment arrêter des ouvriers du port quand les matériaux ne leur coûtent rien. Aussi les emploient-ils à profusion. De sorte qu'avec ma belle peinture à laquelle je ne tiens pas du tout, j'attendrai peut-être longtemps la siccité complète. Enfin la balle est lancée, il faut bien attendre qu'elle tombe.

24 février - toutes mes réparations sont achevées à ma grande satisfaction. Les peintres même m'ont quitté et il ne faut plus que du beau temps pour sécher la peinture et faire disparaître l'odeur d'huile et de térébenthine. Mais dans cette saison, comment y compter. Pendant que les ouvriers remplissaient et infectaient les appartements je m'étais relégué dans la cuisine qu'on n'a pas touché. Et Massias m'ayant proposé un lit chez lui, j'ai obtenu du commandant de coucher en ville. Dans huit jours tout a été terminé, aussi je suis loin de me plaindre de la lenteur ordinaire des travaux qui se font par les ouvriers du port, quoiqu'ils perdent au moins la moitié de leurs journées. Comme on m'en a envoyé un nombre plus que suffisant, la besogne a marché.

Pendant que ma chambre n'est pas habitable, je vais, aussi souvent que je le puis, faire de la menuiserie chez Massias qui est un maître ébéniste. Pour moi je travaille modestement à confectionner un cadre pour une vieille glace que doit m'envoyer Marie et que nous allons faire étamer, j'ai grand-peur qu'elle ne soit arrivée depuis longtemps avant que j'ai pu terminer ce que j'ai entrepris.

Mardi gras

Lorient pendant les jours gras, présente presque l'aspect des folies vénitiennes, mais des folies de bas étage. Malgré un assez mauvais temps et de la pluie plusieurs fois par jour, une foule de masques plus ou moins sales et presque tous crottés parcouraient les rues avec un sang-froid imperturbable. Je ne conçois pas comment des jeunes gens, à quelque classe qu'ils appartiennent, comment même des enfants peuvent s'amuser sous le masque. Ce rôle est si difficile quand on veut le remplir, et si stupide quand on ne le sait pas. Cependant ils s'empressent de se couvrir la figure et d'endosser un habit d'emprunt pour courir les rues et se faire voir aux badauds, sans autre but que de présenter en s'ennuyant le plus triste spectacle qu'il soit possible d'imaginer. Tout cela prouve qu'il est beaucoup plus de sots que de fous, et que souvent celui qui se couvre des grelots de la folie n'est qu'un stupide idiot.

Les odeurs de peinture

2 mars 1844 - ma peinture est sèche partout et je pensais déjà à écrire à Marie qu'elle pourrait venir me rejoindre vers la fin de la semaine prochaine lorsque le docteur Bonat que j'invitai à venir visiter mon local et à qui je fis cette confidence m'en détourna bien vite en me disant que l'odeur était encore beaucoup trop forte et qu'il y avait de grandes chances pour que ma femme et mon enfant surtout eussent à en souffrir. Il m'engagea donc à patienter au moins encore une semaine. Cependant je mets dans la chambre du foin mouillé, des oignons, toutes choses qui, dit-on, absorbent et font promptement disparaître l'odeur. Si maintenant à la fin de la semaine prochaine, en établissant des courants d'air aussi continus que possible, et qui vaudront bien mieux, selon moi, que le foin et les oignons, si dis-je, cette détestable odeur

n’est plus susceptible d'incommoder, le docteur en jugera, et j’écrirai à Marie de m’envoyer ses meubles, puis elle s'empressera elle-même de partir car dans toutes ses lettres je vois que les pieds lui brulent à Vannes et qu’elle est aussi impatiente que je puis l’être de me rallier.

Le Cuvier est parti à de Brest le 20 février avec six cent hommes pour Toulon. Il a dû essuyer quelques jours après du mauvais temps car nous l’avons fortement ressenti ici. Sa machine aura dans cette circonstance subie une épreuve assez forte pour commencer et l'on pourra en juger plus sainement qu'au moyen de toutes les commissions qui avaient pu y passer.

Résultat des premières expériences de l’éperon la Brousse

Je ne dis rien de mes occupations à la caserne, elles sont complètement insignifiantes. Quelques exercices, des appels. La seule chose qui m'ait intéressé sont les expériences de l’éperon La Brousse, que je suis comme faisant encore partie de la commission qui en est chargée. La caisse de 50 tonneaux armés d'une corne éperon ne produit pas tous les effets destructifs que j'attendais, et comme il vérifie absolument la loi de pénétration déjà observée pour les boulets, il s’en suit qu'un vapeur de 450 chevaux armés de ce rostre et filant seulement de trois à quatre nœuds au plus ferait dans le flanc d'un vaisseau un trou dont la base aurait au moins 1 m et demi de diamètre.

Installation de la famille

18 mars - Marie est enfin près de moi. Depuis le 15, nous voici en famille et Dieu en soit loué. Nos chambres ont bien encore par les temps humides, surtout, une légère odeur de peinture, mais ce n'est plus grand-chose et je ne pense pas que même un enfant puisse en être incommodé.

La veille, le 14, j'avais reçu tout mes meubles, fort déconcerté de ce qu'ils m'arrivaient par le roulage tandis que j’avais bien prescrit à Marie de me les envoyer par une voiture particulière. Mais elle-même avait été trompée, on l’avait jouée le mieux du monde. Le voiturier auquel elle s'était fixée lui a fort adroitement extorqué 10 ou 12 F de commission. Toute la journée je m'occupai à déballer les meubles et à rechercher les avaries qu'ils pouvaient avoir éprouvées pendant la route, car ils n'étaient pas couverts de manière à supporter les frottements et les petits accidents d’un transport par le roulage. Je fus assez heureux pour n'avoir à signaler aucun dégât considérable, mais je me promis bien de ne pas m'exposer une autre fois à être dupé de cette manière.

Le lendemain je rangeai tout autant que je le pus et le soir je reçus Marie et mon fils un peu fatigué et parfaitement portant.

Maintenant je ne suis plus seul, je suis entouré de toux ceux que j’aime. Je suis heureux en un mot autant qu'il est possible de l’être. Fasse le ciel que je passe ainsi mes deux ans de poste sédentaire, mais je crains bien qu’il n’en soit pas ainsi.

Etude du transfert de la division sur des bâtiments en rade

On parle beaucoup de transférer la division sur des bâtiments établis en rade à cet effet, et le commencement de 1845 doit voir mettre ce projet à exécution. Des commissions sont nommées dans chacun des ports pour en jeter les bases. Je ne connais pas encore ce qu'elles ont arrêté, mais je suppose qu'il ne sera pas du tout facile de régler ce service dans les petits ports qui n’ont habituellement qu'une faible compagnie provisoire et une autre de dépôt,

quelquefois nombreuse pendant les levées, quelquefois se réduisant à une douzaine de sous-officiers qui attendent leur retraite. Ces hommes en dépôt sont extrêmement mobiles ils ne restent que fort peu de temps dans ses compagnies d'où on les expédie pour les grands ports dès que leurs membres se montent à une centaine. Comment donc entretenir avec des moyens aussi précaires un bâtiment qui tantôt sera encombré, tantôt aura tout au plus le nombre d'hommes suffisant pour son nettoyage. En somme nous verrons à la fin de l'année de quoi auront accouché ces messieurs.

Reprise de mon journal

30 avril 1844 - je me suis laissé allé à une longue interruption dans la tenue de mon journal. Mais outre que les incidents sont maintenant rares dans ma vie, quelques visites à faire avec Marie, mon ménage à monter, et puis avec cela beaucoup de paresse à m'y remettre me l'ont fait presque abandonner. Vingt fois je me suis promis de le reprendre ou du moins de coucher quelques notes sur le papier, et le lendemain j'oubliais ou bien j'avais quelque chose de plus important à faire. Mon histoire n’est du reste ni difficile ni compliquée à reprendre. Quelque temps après l'arrivée de Marie je passais le matin une ou deux heures chez Massias achever le cadre que j'avais entrepris pour restaurer ma vieille glace. Après déjeuner mes occupations du quartier commençaient, je lisais ensuite mon journal et le soir nous allions promener.

Mon cadre achevé, il est resté près d'un mois chez le vitrier, qui m’a rendu une glace fort mal polie, et mon ouvrage extrêmement détérioré. Il l’avait sans doute laissé à l’air ou dans un lieu trop sec et les côtés s'étaient voilés au point que les onglets se trouvaient tout disjoints. Mon travail était à peu près perdu.

Pendant tout ce temps, je m'occupais à la maison ou à l’atelier de l'armurier à confectionner un ciel de lit, à vernir des boîtes, une table, j'employais en un mot mon temps le mieux qu'il m'était possible.

Résultats des expériences sur l’éperon Labrousse

Nos expériences sur l'éperon La Brousse sont terminées et elles ont donné d'excellents résultats en ce sens qu'elles ont montrées que les flancs d'un vaisseau ne résisteraient jamais au choc d'un bateau à vapeur muni d’une telle arme suffisamment consolidée, et en ce qu'elles ont vérifié parfaitement la théorie de la pénétration d'une masse quelconque animée d'une vitesse plus ou moins grande dans un massif de chêne. Jusqu'ici les expériences faites sur des projectiles d'une petite masse, 15 kg au plus, mais d'une grande vitesse, jusqu'à 450 m avait donné une loi de pénétration dépendant de cette masse, de cette vitesse et du diamètre du projectile ou du corps choquant. Mais cette loi était-elle générale ? Se vérifiait-elle par exemple pour de grandes masses douées de petites vitesses ? Et bien les expériences de l’éperon ont prouvé que la loi était aussi très applicable dans ces circonstances. Ainsi la masse de 80 tonneaux et la vitesse variable de 3, 4 et jusqu'à 6 m a donné des pénétrations calculées d'après cette loi dans un massif indéfini de chêne. On peut donc maintenant l’étendre à tous les cas possibles et les résultats pour La Brousse sont à peu près ceux-ci , qu’un vapeur de 450 chevaux, doué d'une vitesse de deux nœuds et demi au plus, et armé d’un éperon conique dont le diamètre de la base serait égal à la hauteur pénétrerait d'1 m 50 cm dans la préceinte d'un vaisseau, résultat qui ne donnerait à celui-ci aucune chance de salut, si le vapeur pouvait être mis à l'abri de ses volées de canons, s’il pouvait en un mot l'aborder sans être coulé lui-même. Nous avons aussi examiné si des pièces de tôle d'1 cm d'épaisseur appliquées sur la muraille

pouvaient mettre à l'abri du choc, et nous avons vu qu'elles ne donnaient pas de meilleurs résultats que pour les boulets.

La commission de Gavre a aussi terminé des travaux relatifs aux expériences que demandait Labrousse sur les effets des projectiles creux éclatant dans l'intérieur des soutes, traversant les murailles ou cloisons en fer, ou enfin reposant sur les bordages d'un pont. Les résultats généraux ont été que les murailles en fer se laissaient traverser ou normalement ou obliquement avec la plus grande facilité. Que les déchirements étaient énormes et que les projectiles creux de grande dimension surtout produisaient des ravages considérables car ceux de 30 étaient presque toujours brisés à l'entrée du boulet.

Ces résultats ont un peu déconcerté les membres de la grande commission du port de Lorient qui avait présenté des projets et des considérations sur la défense des vapeurs de guerre. Elle a donc été obligée de modifier ses plans et ses constructions. Enfin tout cela est maintenant je crois à peu près terminé, et les rapports vont être expédiés à Paris et à la commission centrale qui les jugera. J'ai tout lieu de croire que ceux fournis par notre port, basés qu'ils sont sur des expériences, auront un grand poids dans les décisions de cette commission pour peu qu'elles agissent sans prévention et dans un esprit rationnel.

Le caraïbe, premier 450 transatlantique arrivé à Lorient, vient d'achever ses expériences. Les résultats ont été assez avantageux, les machines provenant du Creusot sont bonnes, tout ce qu'il y a de mauvais dépend des formes et des constructions du bâtiment.

Les quatre 220 arrivés sont toujours dans la troisième phase, c'est-à-dire prêtés au matériel seulement avec un demi équipage. On s'en sert quelquefois pour donner des remorques, pour les envoyer en corvée soit à Brest, soit à Rochefort, et alors la division leur fournit momentanément un complément d'équipage, puis ils rentrent dans leur inaction première : rien n'est encore décidé sur leur destination future.

Le voltigeur, radoubé dans le bassin et dont Beaudoin prend le commandement, est destiné à la station de Bourbon où il va se mettre sous les ordres de M. Desfossés, qui, ayant son pavillon sur *la Boussole*, je crois, commande une division de corvettes et de brics.

Le Pandour, petit bric absurdement maté et accastillé horriblement comme le sont presque tous nos bâtiments de guerre, vient de recevoir pour commandant du Parc de saint Servan , au grand dépit et déplaisir de Vallier qui s'y attendait et de Forgeray, neveu et aide de camp du préfet, qui a été évincé malgré les chaudes sollicitations de l'oncle. Il se rend à la station de Lisbonne. Si pour sa première campagne il vient à sombrer sous voiles ou du moins à faire de graves avaries, il ne sera pas au moins à de grandes distances des ports d'Europe et il pourra les réparer.

Loi sur la liberté de l'enseignement

Je suis enchanté de mon journal *l'univers*. L'esprit dans lequel il est rédigé, l'esprit religieux est excellent et s'il ne se met pas tout à fait à l'abri de cette tendance à l'exagération politique et à la médisance que possèdent tous les journaux à un si haut degré, du moins les principes bien connus des rédacteurs permettent de penser que la médisance ne va pas jusqu'à la calomnie et que l'exagération politique y est basée sur l'amour du bien.

La question de la liberté de l'enseignement y est traitée à fond et d'une manière péremptoire. Les réclamations de l'épiscopat de France y sont inscrites tout au long, et je trouve que nos dignes prélats ont apprécié le projet de loi à sa juste valeur. Ce que je conçois difficilement c'est qu'une loi puisse contenir en France, non seulement des articles inexécutables, immoraux mais encore absurdes, et celui qui exige la déclaration écrite de

n'appartenir à aucune congrégation religieuse pour faire partie de l'enseignement est évidemment immoral et absurde. Dans un autre article en effet on exige de celui qui se présente un certificat de moralité. Mais cette moralité ne peut-être qu'apparente puisqu'elle est appréciée par des personnes tierces. Tandis que c'est sur la moralité réelle du candidat, sur ce qu'on l'admet incapable de faire un mensonge qu'on se base pour l'exclure, et ceci est éminemment absurde. Je concevrai une loi quelqu'inique qu'elle puisse être qui exclut de France, qui déporte si on veut tous les membres français ou non des congrégations religieuses. S'ils ne sont plus en France ils n'y professeront évidemment pas. Mais une loi qui exige d'un citoyen un certificat de moralité en même temps que la déclaration qu'il ne fait pas partie d'une association quelconque, loi basée évidemment sur sa moralité pour l'exclure n'a pas le sens commun, est absurde en un mot. Et cependant un tel projet est sorti victorieux de l'épreuve d'une chambre des pairs. Jusqu'où peut-être poussé l'aveuglement, l'inversion, le fanatisme !

Oh ! Mais direz-vous, avec une pareille disposition de loi, Ils ne se présenteront pas, cela est vrai, mais si parmi eux il en est quelques-uns d'immoraux, vous êtes sûrs de les avoir, et vous aurez écrit un non-sens dans la loi. Ou vous n'avez pas le bon droit pour vous, ou vous êtes bien faibles pour ne pas trouver d'autres moyens de vous débarrasser d'un homme qui vous gêne.

Les jésuites

Je sais que cette absurdité légale est dirigée contre les jésuites qui inspirent le plus grand effroi à nos gouvernants par la tendance qu'on leur attribue à s'imposer, à s'emparer du pouvoir, à dominer partout, à faire courber sous le joug les populations, les nations qu'ils attirent bientôt à eux avec une force presque irrésistible par l'ascendant qu'ils prennent sur les consciences. J'accorde tout cela pour un instant, mais alors que ceux qui ont une si grande frayeur de cet ascendant, de cette pernicieuse influence, de ces tendances hostiles, m'expliquent pourquoi les pays où la liberté n'est pas un vain mot, ou même je la trouve pour mon compte beaucoup trop large et dégénérant parfois en licence sous beaucoup de rapports, pourquoi, dis-je, ces pays tels que les États-Unis, l'Angleterre et la Belgique et les autres républiques du Nouveau Monde admettent sans aucune crainte, sans aucune loi préventive les corporations religieuses et en particulier les jésuites. Lors même que la religion dominante dans ses états n'est pas celle de ses congrégations. Et pourquoi les états despotiques et ceux qui sous le masque de la liberté ont des tendances au despotisme les repoussent tous ?

Oh ! C'est que cette société, instituée pour la conservation de la foi dans toute sa pureté, ses hommes avec toute l'énergie indépendante qu'elle donne ont toujours attaqués et flétris le vice en général et surtout l'incrédulité hypocritement masquée d'une apparence religieuse sur les marches du trône, comme sur le seuil de la chaumière, chez les grands où il paraît moins comme chez les petits où il est plus difficile de le cacher. C'est que les jésuites se recrutant et pénétrant dans tous les rangs de la société n'ont jamais fléchi les genoux devant de hautes turpitudes, ne se sont jamais détournés pour ne point voir le crime à quelque degré de l'échelle sociale qu'il allait se placer, c'est qu'ils l'ont démasqué et flétri partout où ils l'ont rencontré.

De là, et qu'on consulte l'histoire, leur expulsion d'un royaume dès que le trône s'est trouvé prostitué ou avili, ou bien quand celui-ci n'a été que faible, dès que la cour ou les grands pouvoirs de l'État ont craint de voir leur honteuse conduite mise au jour, leur incrédulité ou leur hérésie naissante attaquée ouvertement avec une force et une énergie qui ne cède jamais, car le jésuite, chrétien et catholique par excellence, meurt sur la brèche et est aussitôt remplacé par un champion de même force qui ne cède pas plus que le premier. La richesse et les honneurs sont des armes qui se brisent sur sa poitrine quand il s'agit de la foi et le plus

souvent dans toutes circonstances. Avec eux, point de concordat, point de prétendues libertés gallicanes au moyen desquelles on voudrait maîtriser la religion du peuple, en faire une chose à part, la retirer en un mot de l'unité. Tout ou rien, ils ne transigent jamais. De la les persécutions, les calomnies incessantes et presque toujours ridicules.

Dans un pays libre au contraire, ils n'ont à faire qu'à leurs coreligionnaires qu'ils maintiennent dans l'unité de leurs croyances ou à des adeptes qu'ils entraînent par conviction, tout en prescrivant à tous la soumission temporelle à ceux qui gouvernent. Là, s'ils sont attaqués ils se défendent librement, ouvertement. La parole et la vérité sont leurs seules armes.

Et celle-ci ne soulève jamais les masses contre le pouvoir, si ce n'est légalement comme maintenant en Irlande. Et la société n'en est jamais déchirée. Aussi dans ses états les jésuites ne sont-ils nullement inquiétés plus que les autres par des lois libérales pour tous.

N'est-ce pas à eux qu'a été appliqué chez-nous le fameux mot de Basile. La calomnie ... Il en reste toujours quelque chose ! Mais c'est l'arme atroce, ignoble, l'arme constante de ceux qui les attaquent. Je ne les donne pas tous pour saints, mais pour un Basile chez eux, on en trouvera mille dans les rangs de leurs adversaires. Or leurs adversaires les plus acharnés sont les incrédules, ce que l'on appelle improprement les philosophes.

Maintenant, abstraction faite de tout ce qui vient d'être dit, qu'on applique à ces deux genres d'hommes l'admirable comparaison qui se trouve dans l'Évangile de l'arbre qui se reconnaît à ses fruits. Que l'on compare les fruits de la crédulité ou de la philosophie, non sous le rapport social, mot pris ordinairement dans une acception trop générale pour ne pas être vide de sens, mais sous le rapport spécial des souffrances allégées, des malheureux consolés, des malades soignés, des plaies dégoûtantes pansées avec un soin et un dévouement admirable, des pauvres soulagés, des injures pardonnées. Que l'on compare, dis-je, sous ce rapport les fruits de la crédulité à ceux produits par une foi vive, une charité ardente, première base du catholicisme, et l'on verra quel est l'arbre le meilleur.

Certes aussi, un bon maître, d'excellents principes peuvent donner sur le nombre quelques méchants élèves, mais un mauvais maître, des principes pernicieux ne produiront que bien rarement sinon jamais un élève distingué. Parmi les jésuites, il a pu se glisser quelques hommes dépravés, la philosophie seule a-t-elle jamais fourni un individu ayant des vertus et montrant pour ses semblables, coreligionnaires ou non, la charité, le dévouement et l'abnégation d'un jésuite ordinaire ?

Traversée du Cuvier de Brest à Toulon

Depuis le départ du *cuvier*, j'ai reçu quelques lettres de le Bobinec. Dans la première il me donnait des détails sur sa traversée et sur un coup de vent très fort qu'il ont reçu dans le golfe. La mer a enlevé en entier un de leurs tambours. Elle tombait partout même sur le pont. Et à ce propos il me prit d'en causer avec les ingénieurs afin qu'ils donnent beaucoup plus de hauteur aux claies des panneaux. Ensuite il me dépeint les agréments de la pluie salée lancée par la roue à découvert et poussée par les vents leur frappant à la figure. L'encombrement de leurs 600 passagers dans de pareilles circonstances, bref toutes ses misères. Par suite de ces avaries, ils ont relâché à Gibraltar où ils se sont réparés et le 2 mars je crois, ils étaient à Toulon. Là, il me l'a écrit depuis, on a trouvé leur bateau horrible, extrêmement mal aménagé, on a regardé avec pitié les ingénieurs de Lorient et on a mis immédiatement hache en bois pour démolir et restaurer le tout. Voilà des économies. Maintenant *le Cuvier* va provisoirement faire les voyages de la côte d'Afrique, sort réservé aussi je crois à plusieurs de nos grands bateaux transatlantiques.

Et puis ce brave Jules m’édifie en me parlant de religion, des heureux qu'il a contribué à faire sous ce rapport. Oh ! Il ne se pose pas comme acteur, il comprend et pratique trop bien l’humilité pour cela, mais je démêle fort bien toute la part qu’il y a prise.

Je n’ai jamais été aussi heureux que depuis que j’essaye de pratiquer la religion

J'ai dit que la religion faisait des heureux, et si j'en juge par moi-même, ce mot doit être pris, même sur la terre, dans toute son acception. Quelle que soit la position dans laquelle il se trouve, l'homme vraiment religieux n'est jamais malheureux quoiqu'on le considère, qu’on le plaigne souvent comme tel. Dieu a toujours soin de lui et ne l'abandonne pas.

Pour moi depuis que j'ai un peu étudié, un peu compris tout ce que la vraie religion a de beaux, de noble, de sublime, de divin, je n'ai été éprouvé par aucune peine, aucune traverse, mais combien la position que j'occupais s’est embellie, combien je me suis trouvé plus calme, plus tranquille, plus heureux, confiant autant que je puis dans la divine providence, toute inquiétude a disparu pour moi, tout trouble a été dissipé, tout m’a souri, tout m’a réussi, parce que mes désirs se sont modérés et ont bientôt été dépassés. Dieu s’est plu à m’environner de tout le charme de l'existence, et qu'avais-je fait pour mériter toutes ces faveurs ? Oh ! Certes la religion à des charmes pour ceux qui tâchent de la pratiquer, des consolations qu'elle peut seule donner pour ceux qui souffrent. Le joug du seigneur paraît léger à moi, misérable, que serait-ce si je pratiquais comme je devrais le faire ce que je comprends assez bien. Ce serait du bonheur et un bonheur constant aussi grand qu'il est possible d'en jouir sur la terre.

La coqueluche des cousines Kerarmel

20 mai - nous avons eu ici toute notre famille, et bien plus nous avons aussi réussi à la caser dans notre petit logement de la caserne. Les élections pour un député en remplacement de M. de la Bourdonnay devant avoir lieu le 11, Kerarmel, membre du collège extra-muros, nous est arrivé le 10 avec Adèle, sa nourrice et ses deux petites filles. De plus mon père ainsi que Pauline et Lise les accompagnait. Pour établir tout ce monde, il a fallu nous ingénier un peu, mais nous avons réussi. Par exemple, il n'y avait plus place pour personne autre. En famille on n'a pas lieu de se gêner réciproquement. Pendant huit jours que nous les avons eu, nous avons vu notre petite habitation si silencieuse ordinairement, prendre une vie et un mouvement fort agréable, et puis on est si à son aise, on est si heureux au milieu des siens.

Les petites-filles d'Adèle viennent parfaitement. Seulement la coqueluche qu'elles ont depuis plus d'un mois les tracassent et parait les fatiguer beaucoup lorsque les crises arrivent. Cette maladie est effrayante. Dans ces accès on voit ces pauvres enfants se pâmer et prêts à étouffer. Il font peine, on dit la coqueluche contagieuse et notre petit Charles auquel les deux cousines prodiguent force embrassades pourrait bien s'en ressentir. Déjà il tousse de temps à autre, c'est un commencement, mais nous espérons que cette indisposition n'aura pas de suite. J'en ai profité pour mettre la puce à l'oreille au grand-père et aux belles-soeurs afin que René n'y soit pas exposé et qu’à Vannes il rompe tout à fait avec les petites cousines. Ce sont des connaissances fort peu susceptibles de s'apprécier encore, ainsi il n'y aura à en souffrir que l'amour-propre peut-être du papa et de la maman et un peu le plaisir des belles-soeurs.

Idées sur les nourrices

Dans cette circonstance du séjour d'Adèle ici, nous avons eu un échantillon de ce que peut être une nourrice. La sienne paraît une très bonne femme bien intentionnée pour son

nourrisson, mais ce sont des exigences, des caprices, des gourmandises surtout, intolérables en ce qu'elles sont presque toujours nuisibles à l'enfant.

Bien des gens, des médecins, des philosophes surtout réprouvent entièrement la première alimentation de l'enfant au moyen du biberon et du lait de vache. Je suis tout à fait de leur avis lorsque la mère peut fournir son lait. Mais quoiqu'ils préconisent les nourrices mercenaires comme un moyen bien plus naturel que le biberon, ce système a tant d'inconvénients graves que je ne puis me ranger de leur avis. De deux choses l'une, où il faut abandonner l'enfant à la femme qui doit le nourrir, soit à la campagne, soit dans la position qu'elle occupe, et alors bien généralement il manquera de soins s'il est malade, la nourrice se gardera bien de le dire de peur d'être accusée de négligence, elle n'avertira souvent que lorsque l'enfant sera mourant ou même mort.

Ou bien, pour que l'enfant puisse profiter des deux parties des soins ou du moins de la surveillance maternelle, on prendra chez soi la nourrice. Mais là, le lait de celle-ci sera promptement vicié, n'aura plus les qualités qu'il devait posséder. Qui ne sait en effet que les qualités d'une bonne vache, moins convenable il est vrai pour l'enfant, varient avec la nourriture. Or la nourrice mercenaire en aura changé entièrement. À un régime presque exclusivement végétal et souvent fort pauvre viendra succéder une alimentation riche et succulente. Ce seront des soupes substantielles, des viandes dont elles se gorgeront à satiété. Ainsi si leur lait était bon quand on les a prises, il ne le sera plus ou du moins il aura changé de nature au bout de huit jours. Que l'on ajoute à cela le vin, quelquefois le café auquel ces femmes ne sont nullement habituées et que souvent elles exigent, les indigestions que parfois elles se donnent et l'on verra qu'au lieu du lait d'une bonne vache, moins convenable il est vrai pour l'enfant, mais que du moins en le coupant et le sucrant un peu on peut assimiler à celui d'une femme, et qui sera toujours et pour longtemps le même, on a le lait naturel de la nourrice, mais un lait presque toujours échauffé, très variable dans sa nature, et souvent vicié par des maladies qu'on ne découvre pas de prime abord chez elles.

Qu'un pareil système soit appliqué à la constitution délicate d'un de nos d'enfants des villes et l'on ne doit pas s'étonner que fort souvent il soit malade, chétif, et très difficile à élever.

Il y a bien des enfants de constitution robuste qui viennent fort bien contre vents et marées, c'est-à-dire sans soins et avec une nourriture peu appropriée à la faiblesse de leurs organes. Et fort souvent on s'appuie sur ces faits pour préconiser tel ou tel système. Mais combien d'autres moins vigoureux disparaissent, et combien souvent n'attribuons nous pas leur mort à des causes qui n'existent pas tandis que les véritables échappent.

Je suis loin de vouloir ici faire de la médecine, mais il me semble n'être pas sorti des préceptes d'une saine hygiène. La raison je crois est d'accord avec les principes que je viens d'exposer. Une faible expérience peut-être sur mes deux enfants qui sont venus à merveille avec le lait de vache convenablement administré les appuie selon moi. Aussi toutes les fois que la santé de l'enfant n'exigera pas impérieusement une nourrice, je n'en prendrai certes pas, et si j'étais forcé de le faire, dès qu'il me serait possible de m'en passer, je la congédierais bien vite. Le lait et les soins de la mère n'en sont pas moins tout ce qu'il y a de meilleur.

Visite à Vannes

Juin 1844 - Depuis le commencement du mois, Marie et moi nous sommes en course. Kerarmel, après avoir passé une quinzaine à Auray auprès de sa mère était allé achever son congé à Vannes de sorte que pour lui rendre sa visite, pour donner un coup d'oeil à

Kerlevenan et surtout pour voir mon petit René qui avait dû croître considérablement depuis près de cinq mois (17), muni d'une petite permission je partit pour Vannes le 6.

J'ai toujours un plaisir infini à rentrer dans la vieille case paternelle, mais cette fois ce plaisir se double par la vue de mon fils qui était devenu d'une gentillesse remarquable. La reconnaissance fut bientôt faite et nous nous amusions au possible dans le jardin. On avait ponctuellement suivi les instructions chez le grand-père, et quoique la coqueluche des cousines eut considérablement diminué, on tenait toujours les enfants séparés de sorte que nous n'avons rien à craindre pour René.

Le 9, jours de la Fête-Dieu, je rentrais à Lorient et le 12 Marie partit à son tour pour Vannes. Elle en revint le 15 enchantée comme moi de son petit garçon que bientôt la marraine va venir nous amener avec une autre bonne qui, à cause des deux petits enfants nous sera indispensable.

Rapport Labrousse

1er juillet 1844 - La Brousse est parti le 27 juin pour Paris après avoir achevé son grand travail sur les bateaux à vapeur éperon. Quelques jours auparavant, il me fit part de l'ensemble de tous ces plans que j'avais déjà vu plusieurs fois en détail. Il me montra son bateau modèle, me fit lire son rapport, enfin je fus mieux que personne au courant de tous ses projets. La Brousse a beaucoup travaillé, dans ses plans il y a de l'étude, de la conscience, des vues larges, de l'avenir, ce me semble. Mais malheureusement pour son projet, un renversement presque total du système actuel de marine militaire, il lui faudra de hautes protections et une étude consciencieuse et approfondie de tous ses plans par ceux qui seront chargés de les examiner, pour qu'elle soit susceptible d'être appréciée convenablement. Et l'étude consciencieuse est maintenant bien rare parmi les membres des conseils supérieurs. Il a encore contre lui l'absence actuelle du prince de Joinville que l'expédition contre le Maroc va retenir hors de France. Les vues que celui-ci a exposées dans une récente brochure le porterait à s'intéresser fortement au projet La Brousse, il l'étudierait certainement et son approbation serait sans doute puissante. Nous verrons, mais j'applaudirai à la réalisation des idées du camarade, car je les crois très avantageuse pour la France.

Retour de René avec sa marraine

Le 28 félicité nous est arrivée avec notre nouvelle bonne et notre gros René qui, déconcerté d'abord dans sa nouvelle habitation, s'y est fait promptement à cause des distractions fréquentes que lui procure la vue du port et des mouvements qui se font chaque jour. Il ne trouvera pas, il est vrai, le jardin des tantes tout près de la maison, mais à son âge on oublie vite, et bientôt il n'y pensera plus. Du reste sa maman Cité, comme il l'appelle, qui l'a tant et si bien soigné depuis neuf ou 10 mois est encore avec lui. C'est l'objet de toutes ses affections, et le pli de la maison se prendra bien vite chez lui.

12 juillet - Félicité nous a quittés le 9, impossible de lui faire prolonger son séjour. Ses graves affaires, son jardin, enfin une foule de choses l'appelait. Son filleul s'est tout d'abord fort bien soumis à cette absence, et bientôt nous espérons qu'il n'y pensera plus. Il s'agira seulement de réformer quelque mauvais pli que la faiblesse de la marraine lui a laissé prendre et tout ira à merveille.

Retraite de mon beau père

Décidément, le papa Couessurel demande sa retraite. Il y a quelques jours, pour régler des pièces de fin de mois, il s'est mis à travailler comme il le faisait jadis. Son bon œil en a beaucoup souffert et il a pris son parti. Immédiatement il a formulé et expédié sa demande. Je préfère beaucoup cette décision à l'inquiétude qui le tourmentait autrefois. Puisqu'il n'a pas eu jusqu'à présent la force de former un commis, puisqu'il ne peut pas prendre sur lui de faire faire sa besogne en la surveillant, puisqu'en un mot la responsabilité lui pèse trop, il a bien fait d'abandonner la partie. Sa position est destinée maintenant, elle a des inconvénients mais il faut les envisager franchement et tacher de les faire disparaître.

Ma tante Veillet lui a proposé de venir la rejoindre et de demeurer avec elle. C'est je crois ce qu'il aura de mieux à faire. D'un autre côté, nous le réclamerons aussi quand nous pourrons. Il aura donc un petit loyer à Vannes, il promènera d'une ville à l'autre, et il faut l'espérer, ces distractions amélioreront ou du moins entretiendront sa santé. Quant aux belles-soeurs, j'ai l'espoir que ma tante s'en chargera de manière à ce qu'elles ne courent pas autant que le grand-père, car ce genre de distractions me paraît leur être beaucoup moins nécessaire.

Les Bobinec

Une lettre de Joséphine nous apprend l'autre jour la mort de Mlle Armande le Bobinec, qui vient de succomber à une longue et douloureuse maladie de poitrine. C'est une perte bien grande pour sa famille et un coup terrible pour ce brave Jules qui l'aimait plus que les autres et qui, très probablement, apprendra sa mort en même temps que sa maladie. Il n'aura pas été prévenu, car chez les Bobinec, ils comprennent ni ne voient jamais la gravité du mal que lorsqu'il se termine par la perte d'un des leurs. Témoin cette pauvre Victorine qu'ils proclamaient beaucoup mieux la veille et je crois le jour même de sa mort au moment où une fièvre ardente l'animait en la dévorant. Témoin Arthur, qu'on n'a placé dans une maison de santé qu'après de nombreux traits de folie des mieux caractérisés, après qu'il se fut jeté par une fenêtre. Témoin enfin Armande qui pendant deux mois d'une maladie mortelle a toujours été présentée presque comme convalescente à toutes les personnes qui ne la voyaient pas.

Du reste les consolations, et de vraies consolations, ne sont pas loin de cette famille malheureuse. La religion est là, avec de douces paroles, avec le baume qu'elle sait répondre à profusion sur les plaies les plus profondes quand on a recours à elle. Le sacrifice sera offert à Dieu, et bientôt le calme et la paix remplaceront la douleur poignante, premier jet de la nature en pareille circonstance. Chez ce bon Jules, éloigné des siens, l'effet sera le même, il est si pieux, si résigné, si confiant dans la providence. Du moins toutes les lettres que j'ai reçues de lui depuis son départ me le font croire avec confiance. J'ai cru devoir même, une fois entre autres, arrêter, autant qu'il était en moi, son zèle, tempérer son ardeur. L'exaltation de son caractère lui fait tout voir, tout apprécier, même les questions religieuses les plus simples avec exagération. Selon moi, j'ai essayé de lui prouver qu'on pouvait aller trop loin, même en religion, quand on n'était pas appelé d'une manière bien évidente, bien précise. La tête de son premier frère est partie, et sans craindre beaucoup pour lui encore, j'avais peur qu'en se lançant trop, il ne fut aussi lui plus tard emporté. Je ne sais si ma lettre a fait effet, mais j'ai cru le trouver moins exagéré ensuite. Puisse-t-il ne pas tomber entre les mains de braves gens qui, avec plus de solidité et de calme d'esprit que lui, ne le conduisent pas trop loin, car ils pourraient le laisser en route pour ne l'avoir bien connu et bien juger tout d'abord. L'exaltation en tout, je pense, a plus besoin de frein que d'éperon.

1er août 1844 - le port de Lorient, si brillant naguère avec ses vapeurs, en est maintenant réduit au seul *Caraïbe* et au petit bateau en fer *l'éridan* qui va partir pour Cayenne.

Ça a d'abord été *l'espadon*, parti pour le Sénégal en passant au Havre prendre deux petits bateaux pour le fleuve. Ensuite *l'Elan* et *le Caïman*, armés en guerre et expédiés à Cherbourg d'où ils se rendront au Tréport accompagner *le Gomer* (20) sur lequel le roi ira rendre au mois de septembre, dit-on, sa visite à la reine d'Angleterre. Enfin *le Phoque* dans sa tournée

annuelle, mais qui auparavant était allé, dit-on encore, conduire deux canonnières à la division du prince de Joinville devant Tanger.

La seule chose à laquelle on s'occupe maintenant ici en fait de vapeur, c'est à monter les machines du *Cacique* apporté dernièrement par le transport *le Cormoran*. Hors cela, tout paraît mort, état à peu près normal, je crois, du port de Lorient.

Feu d'artifice et météore pour les fêtes de juillet

Les fêtes de juillet célébrées ici comme à l'ordinaire par le service solennel pour les victimes de 1830 et une revue le 29, ont été terminées par un feu d'artifice de grande apparence au polygone. Beaucoup pour nos bonnes, excellentes filles qui n'avaient jamais vu pareilles choses et grâce à une nuit magnifique, nous nous y rendîmes avec nos enfants et toute la population de Lorient. Le spectacle fut complètement manqué, très long et toutes les pièces éclatèrent les unes après les autres sans produire aucun effet. Mais René l'apprécia tout autrement. À chaque fusée, à chaque bombe, il poussait des éclats de joie qui montraient tout le plaisir qu'il éprouvait à voir des choses si extraordinaires et si brillantes. Pendant tout le temps son ivresse fut complète.

Si le feu d'artifice fut sans effet, il fut traversé par un autre feu naturel extrêmement remarquable. Vers le commencement, un météore longea du sud-est au nord-est toute la plaine en parcourant entièrement une ligne horizontale peu élevée, puis il fut disparaître derrière les arbres à une assez grande distance. Sa queue ou trainée lumineuse qu'il laissait après lui était moins longue que celle d'une fusée, mais sa lumière était bien plus blanche. Sa course lente et horizontale la fit prendre par beaucoup de personnes peu au courant de cette sorte de phénomènes pour un nouveau dragon venant mettre le feu à une pièce d'artifice placée en dehors du champ. Il paraît qu'il a été vu de plusieurs endroits, et les vigies de la tour du port disent l'avoir aperçu s'avançant au-dessus du Blavet pour aller se perdre au loin dans la campagne vers la direction de Quimperlé. Ce fut certainement la pièce la plus intéressante du spectacle qui avait attiré tout Lorient au polygone.

15 août - rien de remarquable pendant ce mois. Une vie paisible et douce, animée seulement par le mouvement nécessaire et la turbulence de notre petit René, qui manque tant à Vannes nous dit-on et qui nous amuse ici. Marie et sa bonne en sont très fières à la promenade car tout le monde admire sa jolie chevelure blonde et bouclée. Chacun lui fait des amitiés, et au retour la conversation roule longtemps sur les prévenances dont il a été l'objet, sur les caresses qu'on lui a faites, les notes flatteuses avec lesquels il a été accueilli.

Les affaires de Tahiti et du Maroc

Nos séances au bureau du commandant en second pour le rapport sont depuis quelque temps pleines d'intérêt. Nous nous occupons généralement fort peu de l'administration de la division, M. Villenau s'en charge exclusivement, nous nous élevons plus haut. Les affaires de Tahiti, la guerre avec le Maroc, la canonnade de Tanger (19) sont les sujets que nous traitons habituellement. On attend toujours avec impatience l'arrivée de Cournet, car il a lu les journaux le matin et fourni le thème sur lequel roule la conversation. Ainsi tantôt les uns improuvent la forme chez M. Daubigny tandis que d'autres ne trouvent que des éloges pour sa conduite et l'auraient voulu voir étrangler ou plutôt faire fusiller Prischard (18). Pour l'honneur de la France, fût-il là depuis cinq ans, il vaudrait mieux suivant le commissaire l'y laisser cinq autres années que de le rappeler car ce rappel serait une désapprobation de sa conduite. Pour moi je crois presque que plusieurs de nos officiers à Tahiti, s'ils savaient qu'on

les juge et qu'on les sacrifie comme cela en France, seraient peut-être capables de faire des actes passibles d'une improbation évidente uniquement pour qu'on leur expédie un rappel.

Il est extrêmement facile de faire du désintéressement patriotique au coin de son feu et sans qu'il en coûte la moindre gêne, mais si ces messieurs avaient seulement quelques factions de garde nationale à monter, sans qu'il puisse se faire remplacer bien entendu, le patriotisme baisserait peut-être plus chez eux au bout de six mois que celui de nos braves officiers au bout de cinq ans de campagne et d'exil.

La guerre avec le Maroc vient d'être entamée par deux beaux faits d'armes. Si malheureusement après ces échecs, les Marocains ne cèdent pas, une foule de gens vont trouver extraordinaire qu'on ménage ces barbares, qu'on n'aille pas jusqu'au coeur de l'empire s'emparer de la capitale et du trésor d'Abd-el-ramane, comme s'il s'agissait d'une campagne en Prusse ou en Autriche. Mais c'est qu'ils envisagent la question d'un point de vue extrêmement faux. Ils ne voient pas que les marocains sont surtout forts de notre impuissance. Les partisans de la guerre ne jugent ni les différences topographiques ni la natures aride et sans aucune ressource du pays, ni l'esprit, ni les moeurs des habitants. Aussi à cet égard divaguent-ils à qui mieux mieux malgré l'exemple de l'Algérie qui nous à tant coûté à conquérir. Certes les hommes sont bien plus forts que les singes, et cependant dans un fort avec leurs armes naturelles chacun, les premiers ne feraient pas facilement céder la place aux seconds par la simple raison qu'ils ne pourraient pas les atteindre et par conséquent de les chasser sans des fatigues, une persévérance et des efforts inadmissibles. Il en est à peu près de même des Marocains à moins que nous ne nous décidions à occuper entièrement le pays comme nous avons fait en Algérie. La guerre contre le Maroc est donc pour nous ce qui pourrait nous arriver de pire si elle ne se termine pas promptement. Mais, dit-on, la France ne peut pas se laisser insulter sans vengeance par une telle nation. Je l'admets, mais je reviens à ma comparaison. Un homme ne doit pas impunément se laisser molester par un singe, cependant s'il n'a pas les moyens de l'atteindre pour le punir ce qu'il a de mieux à faire pour ne pas trop compromettre sa dignité s'est de capituler promptement et aussi honorablement que possible. C'est la règle que nous devons ce me semble suivre envers le Maroc, sans mettre même ici l'amour-propre national de coté. Car certes il y perdrait beaucoup plus à poursuivre une guerre insoutenable.

Dans le port, on arme la frégate *l'Armide,* les brics *le Léger* et *la Panthère*. Pour *l'Armide* c'est sans doute afin de la tenir prête pour une éventualité quelconque. Les petits bâtiments, c'est pour les expédier, s'il en est besoin, renforcer la division du prince de Joinville. Les armements, du reste, ne sont pas poussés avec grande activité et les commandants ne sont connus pour aucun de ces bâtiments. On s'est contenté de leur donner un personnel de commission de port, c'est-à-dire quelques maîtres, un second et un cinquième de leur équipage qui est envoyé tous les jours en corvée. On remonte aussi les machines du grand vapeur *le Cacique.*

Installation de papa Couessurel à Moncontour

8 septembre 1844 - le 30 du mois dernier papa Couessurel avec Pauline et Lise ont quittés Vannes et ils nous sont arrivés dans un méchant cabriolet découvert sur lequel ils ont été éventés à souhait. Ils n'avaient pas, disaient-il, trouvé de place à Auray et avaient été obligés de prendre ce qu'on leur avait présenté. Le pauvre père après avoir obtenu la retraite qu'il avait demandée a eu toutes les peines du monde à se faire remplacer au bureau. Son successeur était aux eaux, et le directeur trouvait mille difficultés pour lui donner un intérimaire. Enfin il fut débarrassé, et le lendemain même, sans s'inquiéter s'il trouverait place ou non dans les voitures publiques, il partait pour venir nous voir avant de se rendre dans les Côtes du Nord.

Sa nouvelle position paraissait beaucoup moins l'inquiéter que précédemment l'idée de conserver son bureau, et puis il était heureux au possible auprès de ses petits-enfants qui absorbaient toutes ses facultés. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour le retenir quelque temps, mais nos efforts furent inutiles, il avait décidé avant son arrivée qu'il ne ferait que passer à Lorient et en effet, le 5 il partait pour Moncontour. Il allait y revoir sa sœur, une partie de sa famille, son pays, et le chagrin de nous quitter se dissipa sans doute promptement devant toutes ces idées riantes. Quant aux sœurs, elles étaient heureuses de voyager, mais elles appréhendaient un peu Moncontour et surtout la direction, la surveillance de ma tante Veillet, qui avait toujours été présentée aux enfants comme le croquemitaine de la famille, et qui cependant n'est absolument rien moins que cela.

Inspections

15 septembre - les jours derniers la division a été inspectée par monsieur l'Ange, commissaire général nouvellement arrivé à Lorient. Il nous a tenu quatre jours, et a tous mis sens dessus dessous ici, car pour lui préparer une foule de choses dont il n'a pas eu besoin et qu'il n'a pas demandé, le commandant nous a fait dresser état sur état et nous a donné un travail extraordinaire. Cela va être bien autre chose quand l'amiral Dupotet qui doit comme inspecteur général, examiner les comptes et le personnel des trois premières divisions va nous arriver. On ne saura plus, j'en suis sur, où donner de la tête, et des ordres de trois ou quatre pages nous pleuvront comme grêle. Il a du commencer aujourd'hui 15 à Cherbourg. De là il se rendra à Brest puis à Lorient où nous l'attendons pour les premiers jours du mois prochain. Déjà nous faisons des exercices continuels pour le recevoir. Le port auquel nos fournissons habituellement de nombreuses corvées en souffre, et crie tous les jours pour avoir les hommes que nous ne lui donnons qu'après bien des pourparlers.

Du reste il faut avouer qu'il a contracté une bien mauvaise habitude, c'est d'employer presque toujours la moitié plus de monde qu'il ne lui en faut pour ses travaux et partant de nous dégarnir outre mesure.

Le 19 à la prière des tantes de Vannes nous leur avons envoyé avec Marguerite le filleul René qu'on a reçu à bras ouverts et à qui on a fait de joies sans mesure. Pour nous, nous trouvons déjà la maison presque vide par son départ. Les jeux, les joies, les tracasseries d'un enfant tiennent tant de place dans la vie intérieure.

La paix avec le Maroc

Nous venons d'apprendre la conclusion de la paix avec le Maroc. Pour mon compte j'y applaudis, car je trouve que cette guerre était engagée sous de trop malheureux auspices.

Maintenant, beaucoup de gens trouveront sans doute que cette paix a été achetée, qu'on aurait pu exiger beaucoup plus de ces barbares, qu'elle s'est faite trop précipitamment pour que le voyage du roi en Angleterre n'y soit pas pour quelque chose (20). Je ne disconviens nullement de tout cela, mais je trouve moi que plutôt que de s'exposer à ce qu'un seul point fut contesté, il fallait mieux se montrer large pour en finir promptement. Notre désavantage était beaucoup trop grand, je crois. Nous avons bien brillé sur la côte mais s'il nous avait fallu tenir quelques temps et surtout nous engager dans l'intérieur, nous n'aurions pu obtenir quelques succès qu'au prix d'énormes sacrifices. On gagne toujours à ne pas soutenir même un bon procès qui doit entraîner des frais considérables, lorsqu'en faisant quelques concessions, on peut s'arranger tout d'abord.

Idées sur l'agriculture

24 septembre - le 21 j'assistai à une réunion agricole qui m'intéressa bien vivement malgré le temps affreux qui vint entraver les opérations qui en étaient le but.

C'était une distribution de prix et de primes d'encouragement qui devait se faire à la ferme modèle de Poulvernic, à une demi-lieue environ d'Hennebont. Invité par M. Kerarmel, secrétaire ou membre d'une foule d'associations agricoles de Bretagne, je m'y rendis le matin par un temps passable, mais vers midi une pluie battante nous accueillit et dura toute la journée de sorte que vers deux heures je fus fort heureux de trouver là M. Hay et le Bobinec qui m'offrirent une place dans leur cabriolet pour m'en revenir.

Toutefois je promenais assez pour examiner et apprécier une foule de choses qui excitèrent au plus haut point ma curiosité et mon intérêt. Le concours de charrue par exemple me vit au milieu des travailleurs, regardant avec attention comment fonctionnaient toutes ces machines si importantes en agriculture. Malgré le peu de différences bien sensibles pour moi qui existaient entre les divers instruments, il y en avait d'extrêmement marquées dans les résultats obtenus. On reconnaissait facilement l'intelligence de la direction des laboureurs. Toutes les charrues du concours étaient à soc plat et à versoir plus ou moins bien établi, retournant la terre avec plus ou moins de facilité. Là, j'apercevais tout le parti que l'on peut tirer des machines en agriculture. La base est évidemment pour moi l'éducation des bestiaux. La première amélioration donc à introduire dans une ferme, c'est la création de prairies naturelles et artificielles, car avec elles et avec les bestiaux qu'elles nourrissent, abstraction faite du beau parti que l'on en tire sur les marchés, on possède une force considérable, et qui ne sait qu'en toute industrie, c'est la force à créer et à entretenir qui coûte. Or loin de coûter, ici la force rapporte, quel avantage immense ! Ce qui occasionne encore de fortes dépenses, comme dans toute industrie, c'est la main d'œuvre, l'emploi des hommes. Mais un homme intelligent avec la force que lui procurent ses bœufs ou ses chevaux, à l'aide de quelques machines simples, en remplacera 10 dans presque tous les travaux des champs qu'il cultive, qu'il sème, qu'il sarcle ou qu'il récolte.

Je le répète, en agriculture, une force que l'on peut transporter facilement, qui s'alimente sur la terre elle-même et qui se dirige à volonté, c'est de l'or, c'est tout. Pour l'homme intelligent.

Malgré la pluie que j'ai reçu sur les épaules pendant plus de deux heures, malgré mes courses sur la terre labourée presque dans la boue, je n'aurais pas donné ma journée pour beaucoup, tant elle m'a paru instructive et pleine d'intérêt.

Inspection

18 octobre 1844 - nous attendons tous les soirs notre inspecteur général, sur l'arrivée duquel les bruits les plus contradictoires circulent de manière incessante. Nous savons positivement qu'il n'est resté qu'une dizaine de jours à Cherbourg, et qu'il inspecte maintenant le port de Brest. On nous a dit qu'il était fort sévère et tracassier, et puis le lendemain on nous racontait que son inspection n'était nullement sérieuse qu'il faisait tout en courant, mais que du reste il trouvait là beaucoup à redire à tout ce qui s'y faisait. Un jour on nous assurait qu'il avait passé la revue d'honneur, le lendemain qu'il était en route, et bientôt nous arrivait la nouvelle qu'il en avait encore pour plus de deux jours à Brest, car il ne voulait pas partir avant d'avoir installé les diverses compagnies et presque tout le personnel de la division sur les sept frégates que l'on a mises en commission de rade. Mais ces frégates ne sont pas prêtes, le préfet maritime n'a pas eu d'ordre à cet égard, il faut qu'il attende la réponse aux demandes qu'il vient d'adresser au ministre pour savoir comment opérer définitivement. M. Dupotel avec les instructions qu'il a en portefeuille veut que les hommes mangent et couchent à bord. Or les frégates n'étant pas prêtes pour être mises en rade, la chose est impraticable dans le port vu que le directeur n'entend nullement qu'on y fasse la cuisine à bord et cependant la coquerie ne peut pas fournir à sept grands bâtiments. On a voulu les mettre dans l'avant-port, mais la place a manqué, il serait presque impossible de tenir les hommes à bord, et puis les trois lieutenants de vaisseaux placés sur chacune d'elles, qui doivent y faire gamelle et dont le service très pénible, puisqu'ils ne feront que trois gardes, ne compte pas pour embarquement, seront bien loin d'y mettre les ailes et même de la bonne volonté. Enfin c'est, dit-on, un chaos à ne pas s'y reconnaître, personne ne s'entend, on demande des ordres précis et l'inspecteur ne veut pas bouger que tout ne soit prêt.

Pour nous autres, autant que le service du port veut bien nous le permettre, nous faisons nos exercices régulièrement. Nos conscrits se débrouillent déjà assez bien, la compagnie de dépôt ne manoeuvre pas trop mal les voiles de *l'éléphant*, et je crois que nous pourrons marcher avec assez d'ordre et d'ensemble, si comme M. le commissaire général l'amiral Dupotel ne vient pas tout nous embrouiller. Quant aux écritures, le commandant nous en surcharge, il a bien sûr écrit un volume in octavo d'ordres relatifs à l'inspection. Tous les jours il nous demande des états, souvent les plus insignifiants, dans la crainte que l'inspecteur ne vienne à demander des renseignements à cet égard. C'est par rames de papier que l'on procède en fait de consommation depuis que l'inspection est annoncée.

Nous sommes prêts, mais s'il tarde encore tout finira par se désorganiser, car la fibre si longtemps tendue finira par se relâcher d'elle-même et nous ne pouvons maintenant qu'y perdre à attendre, et puis la saison s'avance. Du 10 au 14 nous avons eu un coup de vent et un temps affreux, maintenant il ne fait pas beau tous les jours, les exercices seront souvent interrompus, les mutations parmi les hommes seront fréquentes, la levée permanente continue de sorte que si nos hommes sont un peu exercés maintenant, d'ici 15 jours le personnel va augmenter de près d'un quart, des gens qui arrivent et ne savent rien.

Après tout, je vois cela d'un oeil très philosophique, persuadé que presque tous nos inspecteurs de marine ne sont pas bien terribles et l'amiral Dupotel en particulier, par la simple raison qu'ils sont fort peu au courant de ce qui concerne le service des divisions et la comptabilité des compagnies.

Comice agricole à Plomeur

30 octobre - le 21 juin je fus avec Chou et Massias assister à un comice agricole à Plomeur. Je ne connaissais pas ce bourg des environs de Lorient et la promenade me parut devoir être

agréable. Quant au comice, c'était plutôt une espèce de foire aux bestiaux qu'autre chose, toutefois on distribua quelques primes d'encouragement. La mairie, assez jolie maison, était plein de grosses citrouilles, d'énormes carottes blanches, de chanvre magnifique, enfin d'une foule de légumes et autres produits agricoles que les paysans avaient apportés pour tâcher d'attraper quelques pièces de monnaie comme encouragement. Mais il paraît qu'on les trouve maintenant suffisamment encouragés comme cela du moins à l'égard de ces cultures, et il ne leur fut rien donné, les primes furent affectées aux chevaux et aux boeufs.

Je retrouvais à Plomeur M. le Roux de Vannes qui y est établit comme commis à cheval des droits réunis et qui m'a connu autrefois au collège. Je dis qui m'a connu, car malgré tous les souvenirs que j'ai évoqué, tous les efforts de mémoire que j'ai pu faire, je ne me suis pas rappelé du tout. Toutefois c'est à ce qu'il paraît un excellent garçon qui m'a fort bien reçu et dont je suis bien loin de renier la connaissance. Nous nous reposâmes quelque temps chez lui et nous revînmes dîner à la maison en tournant la route ordinaire par les beaux bois du Terre ou du Tertre, que nous traversâmes sous l'égide de Chou, qui connaît tout le monde aux environs de Lorient.

Le 24 - Papa Couessurel nous arrive sans s'annoncer le moins du monde. Nous le savions cependant depuis quelques jours à Vannes pour traiter avec son successeur de la session du mobilier de son bureau et de quelques autres affaires, mais nous ne l'attendions pas seul et si tôt. Il paraît que ne pouvant pas tenir chez lui sans voir son petit-fils et nous, il est accouru bien vite se soulager ici. Mais dès le 26, il a voulu partir et il nous a été impossible de le faire changer d'avis. Du reste il nous a promis de passer 8 ou 15 jours avec nous quand il partirait pour Moncontour. Il avait laissé Pauline seule à Vannes et il fallait qu'il retourne à ses affaires. Nous l'avons trouvée parfaitement bien, il a rajeuni de 10 ans depuis son séjour dans les Côtes-du-Nord.

Du 26 aux 29 arrivent *l'Elan*, *le Caïman* de Cherbourg et *la Vedette*, capitaine Fouet, de Cadix. Les deux premiers nous donnent des nouvelles d'Angleterre où ils ont accompagné le roi, le dernier m'apporte, chose beaucoup plus intéressant pour moi, une lettre de Jules. *Le Cuvier*, à son retour de Mogador et après diverses courses, commande maintenant jusqu'à nouvel ordre la station de Cadix, et le Bobinec, qui désirait tant rentrer en France, est là maintenant à s'ennuyer et à soupirer après son retour. Sa lettre est d'assez vieille date, du premier jour du mois, car la pauvre *Vedette*, machine Baffin, à quatre cylindres, après n'avoir que fort médiocrement fonctionné pendant la campagne, a fini par se détraquer par un gros temps sous le Cap Finistère, et ce n'est qu'à grand-peine que Fouet a pu gagner la Corogne où des ouvriers anglais ont réparé suffisamment la machine pour qu'il arriva jusqu'au port.

Départ de l'inspecteur : plus de peur que de mal, assez d'ennui

10 novembre 1844 - nous voilà débarrassés de l'inspecteur général M. Dupotel, qui nous a fait nous donner tant de peine avant son arrivée. Comme je le supposais bien, cette inspection a été au fond fort peu de choses. Elle a eu comme toutes le résultat très bon de faire tout mettre en ordre dans la crainte que l'amiral ne trouvât quelque chose à redire. Mais pour son inspection à lui, il n'a rien vu, rien examiné sérieusement et cela est bien naturel. On donne une commission, et l'on envoie inspecter tous les détails d'administration d'une division à un brave vice-amiral quelconque qui presque toujours n'y entend rien. D'abord, très probablement, comme capitaine de vaisseau il n'y a pas été employé et partant il ne s'en est nullement occupé. Pendant qu'il s'est trouvé dans les grades inférieurs les manières de faire étaient bien différentes. Enfin si quand il est nommé inspecteur il essayait de s'instruire, il étudiait un peu, mais la chose n'est ni supposable ni admissible à l'âge de nos officiers généraux. Il pourrait donc s'adjoindre des officiers soit de marine, soit d'administration, qui y

entendissent quelque chose. Mais non, les frais seraient à sa charge, et il se croit assez fort. Aussi pour peu que l'on soit préparé, pour peu que la chose marche avec une apparence un peu régulière, il ne peut pas manquer de trouver tout bien. Aussi l'amiral n'a-t-il eu rien à dire à Lorient, comme il l'a fait à Brest où, assure-t-on, le plus grand désordre régnait. Nous avons été pour lui la division modèle. Aussi s'en va-t-il enchanté de nous. Il est vrai que le commandant s'occupe de son affaire avec un zèle et une activité qui ne se démentent jamais, mais cependant dans l'état où nous nous trouvons, un inspecteur entendu aurait encore trouvé à dire, sans toutefois avoir de grands reproches à nous faire.

L'ordonnance, les règlements étaient trop difficiles à mettre en pratique avec une compagnie provisoire formée entièrement de conscrits arrivés au corps depuis trois mois au plus, et une compagnie du dépôt de 2 ou 300 hommes s'augmentant encore de plus de 50 inscrits par semaine.

En somme, tout s'est bien passé. Nos chefs sont enchantés de leurs subordonnés, desquels ceux-ci n'ont certes pas à se plaindre s'ils sont raisonnables, et tout a marché pour le mieux.

M. Dupotel est arrivé ici avec une ou deux marottes dont il n'a jamais voulu départir. Il a décidé entre autres que tous les hommes mariés de la division habitant Lorient mangeassent à leurs plats, que les maître et second maître y fissent tous gamelles, en un mot que tous les vivres donnés par le gouvernement fussent consommés au quartier. Je conçois que tolérer la sortie des rations, permettre que les hommes mariés emportent la leur pour la manger en famille, peut entrainer de graves abus, et ce sont ces abus que l'amiral a vu peut-être exister ailleurs qui l'ont fait tenir si fortement à la mesure qu'il indiquait.. Mais ici on lui a présenté de grandes économies de vivres, on lui a montré que les abus qu'il soupçonnait n'existaient pas, que le gouvernement, qui non seulement permettait le mariage des matelots mais bien plus y poussait, ne devait pas trouver mauvais que ces mêmes matelots allassent porter dans leur famille souvent très malheureuse, pour la partager avec elle, la ration de viande et de vin qui leur était allouée, qu'il y aurait une sorte de barbarie à empêcher un père de faire partager à sa femme et à ses enfants les petites douceurs matérielles dont il jouissait lui-même. Ou il fallait le permettre, ou empêcher le mariage, comme dans les troupes de terres dont le chef n'en accorde que bien rarement l'autorisation.

Rien n'a pu toucher le père Dupotel, aucune raison ne lui a paru bonne et il a fallu en passer par sa décision. Je pense bien cependant qu'une fois l'amiral parti, le commandant se relâchera un peu des ordres qu'il a été forcé de donner à cet égard.

Après-demain, nous passons la revue d'honneur, et dans deux ou trois jours nous serons débarrassés de notre inspection.

Papa Couessurel vient passer quelques jours

24 novembre - le 12, après la revue d'honneur, nous vîmes arriver mon père et Pauline qui vinrent passer quelques jours avec nous avant de retourner à Moncontour. Le mouvement qu'il se donne, l'absence de soucis, de la responsabilité qui lui pesait si fort lorsqu'il avait encore son bureau, ses occupations chez sa soeur où il surveillait disait-il les ouvriers, avaient complètement rétabli sa santé. Il se portait à merveille, et il ne lui restait plus que le souvenir de ses misères passées. Pendant qu'il était encore à Vannes, ses simples promenades le fatiguaient, tandis qu'un voyage à Hennebont qu'il vient de faire à pied, une autre promenade qu'il vient de faire à pied à la ferme modèle de Poulvernic ne lui ont occasionné qu'une lassitude salutaire qui lui procure un sommeil profond et promptement réparateur.

Nous eûmes toutes les peines du monde à le retenir quelque temps près de nous, et ce ne fut que grâce à la décision que prit Marie de profiter de son occasion pour aller voir sa famille des Côtes-du-Nord que nous avons pu le conserver jusqu'à maintenant.

Ce matin, *l'Espadon*, commandé par Balle, est arrivé du Sénégal. On l'attendait depuis longtemps car le temps moyen d'une traversée au moyen de la vapeur de France au Sénégal et retour était expiré depuis plus d'un mois, mais on comptait sans la remorque qu'il a été obligé de donner au *Galibi*, méchant bateau faisant le service spécial du fleuve, dont la machine, détraquée depuis longtemps, ne lui permettait plus de fonctionner.

30 novembre - le 25 nous quittâmes tous Lorient. Marie avec son fils aîné et une bonne partit avec son père pour Uzel et Moncontour, tandis que je fus conduire mon petit Charles avec l'autre bonne chez les tantes de Vannes. J'avais là aussi quelques affaires à régler, quelques dispositions à prendre pour un semis de sapins que je veux faire à Kerlevenan, j'y passai cinq jours, et ce soir je suis rentré par une pluie battante.

Encombrement à la division

26 décembre 1844 - nous sommes maintenant encombrés de monde à la division. On disait dans le courant de l'année que par suite de la mise en rade de frégates sur lesquels les équipages de ligne allaient être embarqués, nos casernes seraient supprimées et converties en magasin pour les constructions hydrauliques, mais si le mouvement actuel continu, ce sera bientôt cette direction qui sera forcée de nous rendre les parties du bâtiment où elle renferme du bois et divers autre approvisionnements.

Le 12 et le 13, tous les bateaux à vapeur *l'Elan*, *l'Espadon*, *le Caïman* et *le Caraïbe* ont reçu l'ordre de rentrer en commission de port et ils nous ont versé tous leurs excédents d'équipage. *L'Armide* a du ensuite ne garder qu'une compagnie temporaire de 50 hommes, de sorte que la provisoire et la 115e nous sont rentrées. La levée permanente ne nous donne plus il est vrai maintenant que des hommes qui n'ont encore jamais été appelés au service, mais faute de débouchés, c'est-à-dire d'armements, ils s'accumulent ici et nous avons plus de 900 hommes au quartier, plus que nos salles ne peuvent contenir, car elles ne sont disposées que pour 850 hommes, et si nous n'avions pas une foule d'absents, de permissionnaires, d'hommes en punition, de malades, il nous resterait plus de 50 hommes qui il nous serait impossible de loger si on ne nous cédait pas d'autres salles.

L'idée des frégates en commission de rade est complètement avortée

Voilà donc cette fameuse idée de bâtiments en commission de rade entretenus par les marins des divisions, avortée. Pour moi dès le commencement, je ne lui donnais pas un an de vie, tant je la voyais mal entendue, conduite avec un mode mesquin et plein de cette bétiserie qui caractérise l'administration de la marine lorsqu'elle met en jeu son personnel. Quel est en effet l'âme du service à bord d'un bâtiment, si ce ne sont les officiers ? Le commandant en second est beaucoup sans doute. Mais peut-il quelque chose en général s'il n'est en rien secondé. Or ici on l'avait bien partagé, les officiers avaient été mis dans la position la plus fausse et la plus contraire à leurs intérêts. Tout naturellement, ils grossissaient et faisaient naître même souvent les nombreuses difficultés que l'on rencontrait à chaque pas et qui étaient inhérente à un système naissant. Rien ne marchait. Malgré tout cela l'entêtement ministériel eût peut-être prolongé encore quelque temps la durée de ce système sans vie, de son pauvre corps qui végétait dans son inertie, mais les Anglais y ont je crois mis bon ordre, ils ont pris de l'ombrage et je le conçois facilement, de l'armement, peu sérieux cependant, mais bien palpable d'une vingtaine de vaisseaux ou frégates, et ils ont déclaré que si on persistait à tenir

ces forces sur rade, ils armeraient aussi de leur côté. On leur a bien répondu sans doute que ces bâtiments n'avaient pas les équipages qui leur étaient destinés. Mais les hommes qui les montaient n'en faisaient pas moins journellement des exercices de voile et de canons, et dans un cas urgent on les aurait fort bien lancés tel quel à la mer sans désavantage. On a dû céder pour ne pas se lancer sans doute dans de trop fortes dépenses et tous ces bâtiments sont rentrés dans les ports.

Conférences de l'avant

Sans m'ennuyer précisément depuis le départ de Marie, car mes occupations ne m'en laissent pas le temps, je trouve cependant, quand je regarde autour de moi, la maison bien vide. Aussi le soir je sors assez souvent pour aller causer chez Massias, chez Chou ou chez M. Kerarmel. Quand je puis aussi, j'assiste aux conférences de l'avant que donne à Saint-Louis un M. Leclerc, chanoine de Lyon, je crois. Son genre est à peu près la controverse philosophique. Il parle beaucoup à l'esprit mais peu au cœur, je trouve, et ses discours qu'il prolonge au-delà des bornes ordinaires sont trop savants pour les femmes qui ne se pressent pas pour l'entendre, et malgré sa parole éloquente il n'a pas su attirer les hommes. Son organe est sonore et magnifique, sa diction élégante, ses expressions parfaitement choisies, mais je crois les mouvements oratoires un peu forcés. Ses sermons conviendraient à un cercle nombreux d'hommes instruits, qu'il s'agirait de ramener dans la voie de la vérité mais ils étaient rares à Saint-Louis et une grande partie de son auditoire ne comprenait pas ses digressions historiques et scientifiques.

Les conférences du père Lacordaire à Notre-Dame de Paris font à ce qu'il paraît beaucoup plus d'effet sur les gens du monde, les hommes les plus distingués s'y rendent en foule et la vaste nef de l'édifice est, nous dit-on, trop étroite pour son immense auditoire. Il paraît avoir le même genre que l'abbé Leclerc mais quelle différence dans l'harmonie du discours. Il discute aussi lui, il combat comme lui la philosophie avec les armes puissantes de la raison et de la foi, mais il touche lui, il impressionne fortement et les morceaux qui ont été publiés dans mon journal l'univers sont des chefs-d'oeuvre d'éloquence et de littérature. Et l'on prétend que sa parole en double la beauté. J'ai lu et relu plusieurs fois ses conférences sur l'humilité et la chasteté surtout et chaque fois je les ai admirées plus que la précédente, c'est que j'y trouve du sublime au plus haut degré.

Marie qui ne devait être qu'une vingtaine de jours dans son voyage a été obligée de le prolonger bien au-delà du terme qu'elle s'était imposée. Une maladie grave suite d'une couche malheureuse a frappé la pauvre Adèle pendant que sa soeur se trouvait à Saint-Brieuc et elle est venue en toute hâte lui donner des soins. Après plusieurs jours d'inquiétude, elle l'a vu enfin se relever peu à peu. Au bout d'une quinzaine, Marie est partie pour Moncontour, mais elle ne veut pas revenir sans s'être assurée qu'à la fin du mois sa soeur n'a plus rien à craindre d'une rechute.

12 janvier 1845 - le mouvement, la vie viennent de rentrer enfin dans notre logement de la caserne si vide et si triste pendant six semaines. Hier j'y ramenai de Vannes Marie, mes petits enfants et leurs bonnes, et aujourd'hui on s'occupe de mettre tout en ordre.

Dans ses lettres il y a 15 jours Marie me disait qu'en revenant le 27 à Uzel, elle passerait un jour seulement à Lorge, et que le premier ou le 2 janvier elle partirait pour Vannes, puis le départ était remis au 4 enfin ce fut le 7, et malgré les difficultés que je rencontrai, par le besoin de ma présence au quartier pour le maintien de la police parmi plus de 200 hommes, j'obtins quatre jours de permission qui me permirent d'aller la prendre à Vannes et la ramener. Je m'y rendis le 8 et je trouvai tout mon monde arrivé de la veille, frais et bien portant, mais

quand j'annonçai mon départ pour le 11, je déconcertai plus d'un projet. Vincent et Fany voulaient nous avoir un jour pour fêter les rois en famille, René en demandait un autre, Mlle Zoé Martineau, l'amie intime de Marie qui se mariait le 15 la réclamait à grands cris. Impossible quoiqu'il m'en coutât de céder à toutes ces exigences sociales, l'impitoyable loi du service était là. J'avais promis d'être à mon poste le 11, force nous fut donc de nous exécuter, et nous arrivâmes hier à Lorient sous une pluie battante qui nous durait depuis le matin, mais sans incident notable pendant notre voyage.

Le 1er janvier M. Kerarmel était venu m'annoncer que le beau-frère Charles venait d'obtenir de l'avancement et un changement de résidence fort agréable. Il était nommé receveur de l'enregistrement à Hennebont, et nous allions nous trouver tout près les uns des autres. Je fus enchanté de ce rapprochement et surtout Marie qui se promettait de voir souvent sa soeur. Nous allions presque vivre en famille.

La mort de ma tante Veillet

19 janvier - une lettre que j'ai reçue hier de M. Riollay nous donne une bien triste nouvelle, elle nous annonçait la mort de ma tante Veillet que Marie venait de quitter si bien portante, si enchantée de la visite qu'elle en avait reçue. Une fièvre catarrhale qui n'était rien d'abord l'avait emporté en six jours, et nous apprenions sa mort en même temps que sa maladie. Mon père, que les affaires avaient appelé à Saint-Brieuc, n'était arrivé à Moncontour que quelques jours après sa fin. Il a dû en être cruellement frappé. Dieu veuille que ce coup ne vienne pas encore altérer sa santé qui commençait à se rétablir.

Quelle perte pour tout le monde et surtout pour Moncontour ! Elle était si bonne, si charitable, si généreuse, elle rendait service à tant de personnes. Quand on considère que plus de 10 000 F étaient distribués tous les ans au monde dans cette maison et que sa mort va faire cesser ces secours aux malheureux. Mais Dieu qui la récompense maintenant de ses vertus n'abandonnera pas sans doute ses affiliés qu'elle laisse derrière elle, la providence trouvera moyen de pourvoir à leurs besoins. Et n'auront-ils pas là-haut pour protectrice celle qui les consolait et les soulageait sur la terre. Oh ! Que de requêtes, que de larmes l'ont suivi à sa dernière demeure, et si la terre est légère à quelqu'un, ce doit bien être à celle qui est si sincèrement regrettée pour ses vertus et ses bienfaits.

5 février 1845 - nous avons reçu hier une lettre de mon père nous apprenant qu'il va revenir à Vannes dans quelques jours avec Adèle qu'il conduira ensuite à Auray, il abandonne Moncontour où je pense qu'il n'aurait guère pu rester après la mort de sa sœur.

Deux ou trois jours après l'événement douloureux qui venait de le frapper, il nous écrivit que Jean-Baptiste lui offrait sa maison et tous ce qui s'y trouvait avec prière d'y continuer ses affaires et d'y surveiller ses ouvriers, et qu'il était sur le point d'accepter. Son bon coeur le portait à tout sacrifier pour rendre service à ses neveux, comme il ferait du reste pour qui que ce soit. Mais il ne voyait lui que le plaisir d'obliger sans sonder le moins du monde les conséquences de la proposition qu'il voyait lui être faite. Avec son peu de fortune, en effet, il lui était impossible de tenir la maison de Moncontour, et jamais il n'eut voulu rien recevoir de son neveu à ce titre. Puis franchement il en est complètement incapable. Mon pauvre père ne s'est jamais occupé d'autres choses que de son bureau et il n'a pas même la première notion de la direction d'une maison fort restreinte conduite jusqu'à ces derniers temps successivement par de vieilles tantes, puis par sa belle-mère. Il ne s'est jamais imaginé ce que pouvaient être les dépenses de ménage, lui qui n'en faisait même pas de personnelles sans contrôle et presque sans autorisation. D'un autre côté mes pauvres sœurs sont trop jeunes, ont le caractère trop enfant et n'ont appris à aucune école ce que pouvait être un grand ménage. Elles auraient été

loin de s'en occuper sérieusement, en eussent-elles même eu la capacité. Il n'était pas possible, je répète, qu'il tint cette maison. Il s'y serait entièrement ruiné. De plus d'après le caractère de papa Couessurel, il ne pouvait pas entrer dans les vues de Jean-Baptiste. Celui-ci en effet, si sa pensée a été bien interprétée par son oncle, ce dont je doute fort, bien loin de croire lui occasionner aucun frais en lui proposant de tenir la maison ne cherchait au contraire qu'à lui faire de grands avantages soit pour reconnaître tous les services qu'il en a déjà reçus, soit pour que ses d'affaires de toile qu'il ne peut pas abandonner n'en fussent pas dérangés, ou que sa maison restât au moins occupée. Or la susceptibilité bien connue de mon père ne pouvait pas permettre à son neveu de l'expliquer.

Aussi les premières lettres que nous reçûmes de Moncontour étaient de véritables énigmes sur lesquels ce pauvre père nous demandait conseil. Il ne voyait que l'intérêt, l'affection qu'on lui montrait de toutes part dans sa vive douleur, et il ne comprenait rien au delà que des services à rendre à tous ceux qui l'entouraient. Il ne comprenait nullement Jean-Baptiste, il ne pouvait par conséquent entrer dans ses vues.

J'ignore absolument ce qui l'a enfin déterminé à abandonner Moncontour, mais j'y applaudis, car outre son incapacité pour y bien faire, seul, sans être dirigé par personne, il n'aurait su qu'y faire, que devenir, et se serait ennuyé à mort. Bientôt j'espère, nous le reverrons et nous pourrons connaître le mot de cette énigme que je devine, mais qui cependant deviendra bien plus claire par ce que nous pourrons retirer à force de question. Sans cela, ne nous écrivant jamais qu'à demi-mots, il est fort difficile de rien comprendre à ses lettres.

Lancement du Vauban

8 mars 1845 - nous voyons ici lancer *le Vauban*, vapeur de premier rang, c'est-à-dire de la force de 550 chevaux. Cet énorme navire plus long qu'un vaisseau à trois ponts, mais toutefois d'une masse bien moins imposante, fut mis à la mer avec un appareil aussi simple que celui au moyen duquel on lance un bric ou une goélette. Les fonds plats de ce genre de bâtiments s'y prêtent à merveille. Cependant le peu d'intervalle laissé entre les couettes* le faisait paraître presque en équilibre sur sa quille, et rendait le spectacle tout à fait majestueux.

On n'accourt plus maintenant comme autrefois de tous les points de la Bretagne pour voir lancer un navire, toutefois la population de Lorient une des plus curieuses peut-être qu'il existe, ne manque pas plus ce genre de spectacle que tout autre, et cette fois, comme à la mise à l'eau d'un bâtiment quelconque, malgré un vent glacial, les dames affluaient, et toutes les places de la galerie fort peu abritée qu'on leur avait préparé étaient remplies plus d'une heure avant que l'on ne fut prêt. En somme aucun accident ne retint le bâtiment abandonné à lui-même lorsque ses clefs furent tombées et il prit majestueusement possession de son nouvel élément.

J'ai peine maintenant à voir construire et armer ces immenses vapeurs, persuadés que je suis que bientôt les hélices remplaçant les roues à aube et permettant de faire de vraies frégates de guerre mues par la vapeur, ceux-ci ne serviront tout au plus que comme gabare ou transport des passagers ou des troupes.

29 mars - nous avons enfin déterminé mes sœurs à abandonner leurs maisons de Vannes et à venir passer quelques jours avec nous. Ce n'est pas une petite victoire que nous avons remporté sur leurs esprits casaniers au superlatif, elles nous sont arrivées toutes deux avant-hier et il a fallu que Marie leur montre beaucoup d'ouvrage à faire pour entraîner leur détermination, reste maintenant pour nous à les retenir le plus longtemps possible.

Charles et Adèle sont aussi à Hennebont depuis le 26. Ce pauvre Kerarmel a attendu à Uzel son remplaçant beaucoup plus longtemps qu'il ne s'y attendait, et resté seul depuis six

semaines, il a dû terriblement s'ennuyer. Je pense qu'il ne va guère en avoir longtemps à Hennebont car outre son bureau à mettre en ordre et à tenir pour lui qui a le travail si difficile, il lui faudra monter presque un nouveau ménage et organiser sa maison

Pour moi, aussitôt la revue trimestrielle passée, je compte aller à Vannes semer des sapins et faire ma plantation projetée et préparée depuis l'année dernière. M. Boutarel, inspecteur des eaux et forêts, a eu la complaisance de faire venir 12 kg de graines de pins sylvestre et je compte en semer partie à Kerlevenan et partie à Lamphy d'après les méthodes sévères et positives employées actuellement en France à l'imitation du procédé de l'école forestière d'Allemagne. Je pense bien que le préfet maritime ne me refusera pas 15 jours de permission et je compte bien employer mon temps.

Iniquité du congédiement des matelots

Il y a quelque temps, nous étions encombrés de monde à la division sans pouvoir nous en débarrasser, car Brest ne savait aussi où mettre ses matelots, et nous n'avions plus la ressource de diriger notre trop-plein sur ce port. La levée permanente continuait cependant, et quoiqu'au ministère ont dû savoir parfaitement à quoi s'en tenir à cet égard, puisque des états de situation y sont envoyés, aucune mesure n'était prise pour arrêter ce mouvement progressif dans l'augmentation du personnel.

Cependant il paraît que dans les premiers jours du mois on reconnu que pour peu que l'on continue à cette agglomération de matelots dans les ports, bientôt le budget alloué par les chambres serait consommé en entier dès les premiers mois de l'année. Aussitôt, sans considérer que tous les hommes qui venaient de recevoir un habillement complet auraient à le réintégrer dans les magasins de l'État à son préjudice et au leur, une dépêche du 7 mars enjoignit de congédier presque tout le monde est de réduire la division de Lorient à 300 hommes tout compris.

Vers le 15, la débâcle commença, on renvoya d'abord les hommes mariés, puis ceux qui voulurent prendre leur congé. Peu se firent prier, et cependant bientôt on dut expédier même les hommes du recrutement que l'on va envoyer en congé de six mois. Dans 15 jours il nous restera à peine assez de monde pour faire le service du quartier. On a même poussé la mesure jusqu'à faire prendre un congé de demi-solde au vieux matelot, quartiers-maîtres, second maîtres ou maîtres qui ont des droits à la retraite, en attendant que leurs états de service soient réglés et qu'on ait fixé la pension qui leur revient. Or, cette solde de congé est extrêmement minime et est loin de l'équivalant à celle qu'ils ont acquis par leurs services et que leur allouera la liquidation de leurs pensions de retraite. Ces pauvres malheureux en sont aux abois car on leur laisse à peine de quoi vivre seuls, et pour ceux qui ont de la famille, c'est à la mendicité qu'ils sont réduits. Les premiers ont 0 Fr 40 par jour.

Ils ont réclamé à Brest, ici et sans doute dans les autres ports. On a fait droit en partie à ces réclamations, c'est-à-dire qu'on a établi quelques catégories, et on a permis à plusieurs de rentrer au service jusqu'à ce que leurs pensions soient liquidées, mais pour d'autres on les renvoie impitoyablement.

Cette mesure est de la dernière iniquité, et pour mon compte je suis persuadé qu'elle provient d'une erreur faite dans les bureaux : le ministre a signé, et l'on ne veut pas revenir sur la décision prise. On a réclamé de toutes les manières, mais sans résultat, car c'était pour des malheureux qui n'ont pas le moyen de porter la voix assez haut. Et cependant la loi sur les pensions de retraite pour l'armée de mer dit bien positivement :

Article premier : le droit à la pension de retraite d'ancienneté est acquis pour les officiers de la marine et les marins de tous les grades à 25 ans accomplis de services effectifs.

Dès qu'un marin peut justifier de 25 ans de service, c'est donc un droit imprescriptible qu'il a à sa pension, et si après ce temps on ne lui alloue en le retenant au service où en le congédiant, qu'une somme moindre que celle à laquelle s'élèvera sa pension, on viole son droit, et on le vole de la différence. Il n'y à pas de mesure administrative, de dépêche, d'ordonnance, de loi même qui puissent lui enlever cette solde, car une loi ne peut pas avoir d'effet rétroactif. On a argué contre ce droit qu'il fallait le temps de l'établir, de discuter les services, comme si ceux-ci n'existaient que par cette décision plus ou moins longue Mais la loi n'en dit rien, elle ne fixe pas de temps pour cette discussion et puis elle exigerait au moins après un rappel de cette partie de solde perdue. Eh bien la retraite n'aura son cours que du jour de la liquidation. Passe si pendant l'intervalle la partie de solde allouée lui était égale ou supérieure, mais si on la réduit !

On a dit que le conseil d'État était seul apte à juger cette affaire, comme s'il fallait l'approbation du conseil d'État pour l'exécution d'une loi. Iniquité ! Mille fois iniquité ! Et d'autant plus grande qu'elle tombe sur des malheureux qui n'ont ni les moyens ni le savoir, ni l'appui nécessaire pour réclamer victorieusement. J'en ai été indigné, et je me suis fait l'avocat d'un quartier-maître qui peut-être par sa conduite antérieure ne la méritait guère, mais j'avais l'espoir que sa réclamation profiterait aux autres. Je lui ai dicté des lettres au ministre, au député de Lorient, après l'avoir adressé au commissaire général et au préfet, le tout envoyé. Mais rien ne m'ôtera de l'idée que c'est une erreur de bureau, erreur qui me semble évidente à la lecture des deux dépêches ministérielles qui dictent la mesure.

Prédication de carême

Nous avons eu cette année pour prédicateur de carême un M. le Breton chanoine de Saint-Brieuc qu'a beaucoup connu Marie à la pension Martin et avec lequel elle a renouvelé ici connaissance avec plaisir. C'est un homme fort aimable, qui entend parfaitement son monde. Il a, je trouve, une belle éloquence de chaire, sa diction est brillante, son organe clair et sonore et ses sermons méritaient certes un auditoire plus nombreux que celui qui venait l'entendre. C'était bien souvent pour les hommes qu'il prêchait, et les femmes presque seules assistaient à ses instructions dont elles n'avaient sans doute pas besoin pour la plupart, et qui souvent s'élevaient beaucoup trop haut pour elle. Le genre du sermon actuel est la discussion des principes du catholicisme, c'est presque de la polémique, et une grande partie des bonnes âmes qui viennent habituellement au sermon ont plus besoin d'être touchées que convaincues.

Semis de sapins à Kerlevenan

25 avril 1845 - le 8 avril, après avoir obtenu du major une permission de 15 jours, je pars pour Vannes avec Félicité emportant mon sac de graines de sapins que je comptais entièrement et immédiatement confier à la terre. Je devais trouver ma lande labourée et disposée à recevoir la semence tant je m'étais pris d'avance pour que tout fut prêt. Le surlendemain de mon arrivée, je me rendis à Kerlevenan, rien de prêt, je cours après les ouvriers, les presses, on me fait de belles promesses, mais ma graine me reste entre les mains je ne puis pas semer. Quelques jours après je pars pour Lamphy avec ma soeur. Là, la terre était ouverte, mais mal préparée, mes lignes n'étaient pas assez larges, je les trouvais trop écartées, il fallait casser les mottes, le travail, en un mot, n'était qu'à moitié fait. Toutefois je dus me résoudre à semer et grâce à quatre ou cinq ouvriers que me fournit le fermier, dans une journée nous achevâmes le semis.

J’eus encore beaucoup d'autres courses à faire, nous inspectâmes félicité et moi, la tenue de Kerruno qu'elle compte congédier bientôt, je fus à Ponnau, à Couëdrieu,, enfin nous revînmes en passant visiter la taille de beausigolo que mes sœurs doivent exploiter incessamment et sur laquelle j'avais marqué il y a une quinzaine d’années bon nombre de jolis boliveaux que nous voulions laisser croître en futaie, mais à mon grand désappointement, tous les arbres avaient péri par la tête, sans doute parce que les souches ou racines sur lesquels ils sont venus avec assez de terre ou d’humus pour développer de jeunes plants n'ont pas trouvé un terrain assez profond pour y faire pénétrer leurs racines lorsque ces arbres sont devenus plus forts, car sans avoir péri ils n’ont fait que végéter et se sont desséchés par la tête.

Le 23 je suis de retour à Lorient. Joséphine n'avait pas voulu m'attendre, elle était partie le 21 et je la vis arriver avant de quitter Vannes. Bien plus, elle n'avait pas voulu rester un jour de plus pour voir lancer le Cassini qui fut mit à la mer le 22. Mais ma chère soeur n'est pas curieuse, elle avait projeté de partir le 21 et toutes les instances de Marie n'ont pas réussi à la retenir.

Prédication du mois de Marie

15 mai 1845 - M. Milanta, ce prédicateur qui il y a deux ans, nous donna à Lorient une suite de conférences qui se terminèrent à l'ascension, et qui par ses sermons, agit si profondément sur mon esprit, nous prêche cette année le mois de Marie. Autant qu'il m'est possible, je ne manque pas ses instructions, car elles sont toujours belles et bien dites, mais il n'a pas cette foi, je trouve, la même verve, le même entrain que la première. Il lui vient aussi beaucoup moins d'auditeurs. Souvent il attaque des questions sociales très délicates dont il se tire à merveille, mais à Lorient on trouve qu'il parle politique, ce qui provoque les cancans de certains femmes qui n'ont pas compris, et ce qui déplaît fort à certains hommes, ceux surtout qui ne sont pas venus l'entendre, ou qui ne l’ont fait qu'avec des intentions peut-être malveillantes.

Le 21 mai, le pauvre Gauthier nous quitte définitivement. Il reçoit sa pension de retraite, et Massias vient le remplacer comme capitaine d'habillement. Sa nouvelle position ne lui va que tout juste, mais c'est un poste sédentaire qu'il a pour deux ans, et que très probablement s'il le veut il conservera plus longtemps. Pour moi je suis enchanté de voir là Massias, plutôt que tout autre, c'est un bon ami qui se rapproche de moi, et ce rapprochement ne peut m’être que très agréable.

Dissolution des jésuites

Nous venons d'apprendre par les journaux le résultat de l'intrigue qui, depuis quelque temps, se poursuit en France contre les jésuites. Ils viennent d'éprouver encore un échec. Ils se soumettent aux injonctions de leur général, leur société se dissout ou du moins ses membres se séparent, sacrifiant ainsi leur bon droit à l'obéissance, et donnant une victoire facile à leurs intraitables adversaires.

Ceux-ci ont échoué sans aucun doute pour peu. Ce qui est probable, qu'il se trouve encore en France quelques juges honnêtes dans les tribunaux mais comme on était sur de l'obéissance qu'ils ont voué à leur supérieur, on a préféré agir sur ceux-ci par l'intrigue, et éloigner de cette manière des adversaires qui avaient pour eux la raison et le droit.

En effet, il était impossible de leur reprocher aucune faute, aucun délit. Ils se posaient comme citoyens inoffensifs, protégés dans leur liberté individuelle et même sociale par la charte (21), et l'on n’avait alors lancé contre ce bouclier si dur que de vieux traits rouillés et

vermoulus rencontrés au milieu du fatras des arrêts des parlements et des décrets de la république et de l'empire. Mais pas une loi même antérieure au grand acte constitutionnel.

Preuve entre mille que la liberté en France n'est qu'un mot dont on veut décorer non plus le despotisme d'un seul homme, mais celui d'une foule de gens dont la moitié est absurde. Et je frappe de cette dure qualification tous ceux qui, sans intérêt direct à l'expulsion de citoyens irréprochables, du moins devant la loi, si on le veut, appuient de leur consentement public ou tacite une aussi criante injustice. Je sais que cela s'appuie sur les tendances condamnables à leurs yeux de cette société jadis puissante, mais depuis quand la justice condamne-t-elle des accusés sur des tendances, depuis quand ces arrêts en ce sens ne sont-ils pas flétris par l'opinion publique. Et en fait de mesures préventives, qu'on le sache donc bien, quand même elles seraient prises en vue d'abus possible, je dis plus, très probable, elles finissent toujours par être employées contre le légitime exercice du droit, et elles indiquent de la part de ceux qui s'en servent le doute d'être assez forts, assez énergiques, assez vigilants pour réprimer ces abus. Elles font le procès et du pouvoir et de la magistrature qu'elles calomnient, ou elles en appellent à grands cris la réforme.

28 mai - le père Couessurel et mes belles-sœurs passent à Lorient pour aller à Morlaix chercher la cousine Mathilde Bienvenu qui au retour passera quelque jour avec nous. Quoiqu'il n'y voie presque plus, le pauvre papa veut à toute force se lancer seul sur la route du Finistère et nous avons toutes les peines du monde à lui faire accepter Lise pour guide. Dieu sait si cependant il en a besoin.

Fondation d'une conférence de Saint Vincent de Paul

16 juin 1845 - hier nous nous sommes réunis six pauvres diables chez M. l'abbé Fouchard, vicaire de Lorient, dans une intention pieuse et charitable. Nous avons eu la prétention de fonder ici une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, et nous avons consacré notre première séance à prier Dieu de bénir nos faibles efforts et à nous constituer.

Le Bobinec a été élu président, M. Zimmermann, sous-directeur des douanes, vice président, M. Hubert, élève ingénieur, secrétaire et M. le Pontois, négociant, trésorier. Les autres membres sont Fouët, lieutenant de vaisseau, et moi.

Depuis longtemps M. Roux-Lavergne en avait eu l'idée et il me l'avait communiqué en me demandant si je me sentais de taille à entreprendre cette oeuvre. Mais des considérations particulières m'en avaient détourné. Le Bobinec, plus indépendant, aborda franchement la question, il me cita quelques-uns des noms que j'ai donnés plus haut, et nous convînmes du jour et du lieu de la Réunion.

Nous n'avons encore ni pauvres, ni familles à secourir, ni grand argent ou secours à distribuer, mais bientôt nous ne manquerons pas de clientèle et quand aux fonds pour lui venir en aide, Dieu y pourvoira s'il juge nos intentions bonnes. La première et la plus solide base d'une pareille association est une confiance sans bornes dans la providence. C'est Dieu qui, par notre intermédiaire, vient au secours de ses enfants dans la détresse, il nous inspire de nous offrir pour ses instruments, et si l'on accepte malgré notre indignité, nous n'avons pas besoin de nous occuper du reste.

Dans cette entreprise, nous avons dû agir avec la plus grande discrétion, en vrai conspirateur. L'autorité est si ombrageuse à Lorient pour ces sortes de choses que nous n'avons voulu demander l'appui de personnes, pas même de notre digne curé qui se serait peut-être effrayé de notre entreprise. De plus nous sommes décidés à continuer ainsi dans l'ombre jusqu'à ce que notre pauvre oeuvre éclate d'elle-même, jusqu'à ce qu'elle se publie par

les seuls malheureux que nous aurons secourus. Du reste, si la confiance en Dieu ne nous guidait, nous nous dissolverions immédiatement, car nous ne savons pas encore comment faire, comment même procéder à la recherche des misères que nous nous proposons de soulager, et puis dans cette ville de Lorient, qui nous paraît si peu chrétienne, comment nous recevra-t-on avec nos minces ressources ? Je le répète, Dieu est là, c'est son affaire.

30 juin - nous avons réussi à garder presque tout le mois papa Couessurel et ses demoiselles, en ne lui accordant d'emmener René que le plus tard possible. Ce moyen nous a réussi jusqu'au 26 et maintenant la maison nous paraît tout à fait vide.

Demande de commandement d'un bateau poste

Une grande affaire se monte pour moi en ce moment, et j'ai, je trouve, d'assez bonnes chances d'obtenir bientôt le commandement à la division de la direction des postes.

Le 5 juin je reçois une lettre du camarade La Brousse qui me mande de Paris qu'il m'a recommandé à Marseille à un des membres du comité directeur des paquebots de la Méditerranée et qu'on lui répond qu'aux premières vacances on s'occupera chaudement de moi. Il me conseille en outre d'écrire à un député de mon département pour qu'il m'appuie au ministère des finances quand les propositions de commandement seront faites. Il se tiendra au courant lui et préviendra mon protecteur de l'embellie. Ma lettre était écrite immédiatement et le 15 juin je reçus de Marseille une lettre du président du comité qui me demandait mes états de service.

Le 21 La Brousse m'apprend que je suis porté second sur une liste de proposition pour le commandement du *Tancrède*, que je n'aurais probablement pas, mais cela prouve que je suis en excellente voie. Le 25 nous apprenons que Pirronneau, proposé le premier, est nommé au *Tancrède*, mais il y a *le Caire* qui va se trouver vacant et d'après ce que me mande La Brousse par suite d'une lettre qu'il vient de recevoir de Marseille je serais très probablement cette fois présenté le premier. Il m'engage encore à m'adresser au ministre de la marine en lui donnant le détail succinct de mes services et en le priant de me recommander à son collègue. Ma lettre doit être envoyée au commandant Pélion, son aide de camp que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais qui se charge de me recommander.

Le 27 j'expédie tout cela. Voilà où en sont mes affaires. Certes elles ne peuvent pas présenter de plus belles espérances, mais malgré cela, je n'ose pas compter le moins du monde sur la réussite, ce serait trop beau. Comment, je manque *le Tancrède*, vieux 160, Pironneau part de Lorient pour le prendre, et il me serait donné pour fiche de consolation du peu de retard que j'aurais éprouvé un magnifique 220 tout neuf que nous avons vu armer à Lorient, et dont nous avons admiré les belles installations ? Et puis les voyages directs d'Alexandrie sont plus faciles moins pénibles et plus profitables que ceux du levant. Oh ! non, tout cela est trop beau. Mais je n'aurai pas grand risque car vraiment je n'ose pas y penser.

Considérations sur l'hélice appliquée comme moteur auxiliaire à la Pomone

Le 20 juin on met à la mer la frégate *la Pomone* (10.1) que l'on installe pour porter une hélice comme auxiliaire de ses voiles. Sa machines est de 260 chevaux je crois et on a pu l'établir de manière qu'elle soit toute entière en dessous du faux-pont, par conséquent à environ 1 m plus bas que la ligne d'eau ordinaire du bâtiment et par conséquent à l'abri des boulets. C'est un commencement de la solution aux grands problèmes de la navigation à vapeur pour les bâtiments de guerre. Les pistons, les bielles, tout le système en un mot, est horizontal. Les chaudières n'ont pu être placées aussi bas que la machine quoiqu'elle soit

tubulaire. La chambre à vapeur se trouve débordée un peu dans le faux pont, mais des deux côtés sont installées deux larges soutes à charbon qui montent jusqu'à la batterie et qui certes protégeraient efficacement la partie supérieure des chaudières de toute atteinte de projectile ennemi.

J'ai trouvé seulement très extraordinaire qu'après s'être ingénié à résoudre ce problème assez difficile, on s'est laissé aller à placer au-dessus du plancher du faux pont les tuyaux de communication de vapeur des chaudières à la machine. Ils sont encore là, il est vrai, au-dessous de la ligne d'eau, mais comme pièce des plus importantes ils ne me semblent pas suffisamment protégés. L'axe est composé de plusieurs parties de nature différente, celle intermédiaire entre la manivelle et l'axe propre de l'hélice est un cylindre creux en forte tôle, on prétend qu'avec beaucoup moins de poids il aura plus de force.

Pour le système d'hélice, il est à porte-à-faux (22), c'est-à-dire qu'il est exclusivement soutenu sur l'étambot naturel du navire, comme les ailes d'un moulin à vent sur la charpente de sa toiture. Par suite, le gouvernail devra être double. Ce seront deux safrans en cuivre qui s'appliqueront sur les deux faces latérales de l'étambot du massif. Je ne sais si cette installation présentera des avantages et si un seul étambot est bien préférable à deux supports de l'hélice, mais ce qu'il y a de certain c'est que dans les mouvements d'acculer du navire ou quand on sera machine en arrière, ces gouvernails ne pourront être d'aucun effet. Bien plus la théorie que de braves gens travaillent beaucoup à ce sujet, assure que dans le mouvement direct de l'hélice il se fera un contre-courant en sens contraire de celui qui détermine la poussée des ailes, lequel contre-courant réagissant sur la partie moyenne du gouvernail devra les empêcher d'agir même lorsque la frégate ira de l'avant. Enfin, peut-être les expériences contrediront-elles la théorie. On prétend déjà toutefois que celles faites en Angleterre sur un semblable système l'ont dernièrement corroboré. Nous verrons. Et l'on en sera quitte après tout à changer l'arrière de la frégate et à lui établir un second étambot avec le gouvernail de l'arrière. Tout cela entraînera de grand frais mais quand non savants ingénieurs du conseil des travaux ont fait une école, ce qui leur arrive quelquefois, pour un empire ils ne la rectifieraient pas à temps sur l'expérience des autres. L'argent du budget ne leur coûte rien à dépenser, je pourrais bien dire sans calomnie, à dilapider.

Proposition de commander en second le vapeur Chaptal avec Labrousse

15 juillet 1845 - le 2 juillet je reçus de La Brousse une lettre en contenant une autre de Marseille dans laquelle un des membres du comité de direction des paquebots postes lui mandait qu'avec la meilleure volonté du monde, ces messieurs ne peuvent pas me présenter pour le commandement du *Caïn*, le comité s'y oppose formellement par la raison majeure tirée de mes états de services eux-mêmes constatant que je n'ai jamais encore été embarqué sur un bateau à vapeur. Il lui mande en outre que si j'avais seulement six mois de navigation sur ce genre de navire, on pourrait passer outre et que l'année prochaine, si d'ici là je remplis les conditions, on pourra me présenter avec chances de succès.

Par suite, ce brave La Brousse me propose d'aller second sur son *Chaptal* (10.2). Il suppose qu'il sera lancé bientôt et qu'embarquant aussitôt, je pourrai compléter avant l'arrivée du Brésil de la frégate *l'Atalante* sur laquelle se trouve le camarade commun Martin, auquel il a déjà promis positivement la place

Pour moi je ne voudrais pas, pour tout au monde, enlever à un collègue une position qui lui est faite, mais d'ici au retour de *l'Atalante* il s'écoulera bien encore quelque mois et puis après une campagne longue comme celle qu'il vient de faire, Martin prendra nécessairement un congé, et pendant ce temps je pourrais facilement faire mes six mois. En conséquence j'ai

accepté avec gratitude l'offre obligeante de La Brousse, et j'attends maintenant la mise à l'eau du *Chaptal*. Pourvu qu'alors le préfet et le major me laissent partir. Cela ne m'offre pas grande chance par cela même que j'aurais fait quelque chose sans eux, et que ce sera pour quitter le port où il y a pénurie d'officiers. Je vais donc rencontrer de leur part une vive opposition.

La Brousse me disait dans une de ces dernières lettres "*ma fois mon cher, nos batteries ainsi dressées, si vous ne réussissez pas, c'est que vous n'êtes pas fait pour commander un bateau à vapeur*" et bien, maintenant je crois tout à fait à la dernière partie de sa proposition, Il me parait clair que le père éternel trouve lui qu'il y aurait péril pour moi à diriger un steamer, et qu'il me destine à un autre service. Je vais encore essayer d'aller second sur le Chaptal, mais si j'échoue là, ma destinée sous ce rapport sera parfaitement marquée. À la volonté donc de celui qui dirige tout : il sait mieux que moi ce qui convient à sa gloire.

Préparation de la campagne du Sénégal

On a reçu il y a quelques jours à Lorient l'ordre d'armer une division pour le Sénégal, en exécution de la convention passée entre les gouvernements français et anglais pour la suppression du droit de visite et la surveillance de la traite sur la côte ouest d'Afrique. L'amiral Montagnes de la Roque a le commandement de la station. Il mettra son pavillon sur *le Caraïbe* que l'on va presque démolir pour l'installer et l'approprier à sa nouvelle destination. Lorient doit fournir aussi deux bateaux de 220 : *l'élan* et *l'espadon*, plus *le léger* et deux goélettes *l'Amarante* et *la Jonquille*, qui sont encore sur les chantiers de Caudan, et que l'on va sous peu mettre à la mer.

Cette nouvelle a mis tout le port en émoi. Les bâtiments doivent être prêts sous les plus brefs délais, c'est-à-dire prétend-on, pour la fin septembre, et les directions se voient forcées d'abandonner une partie de leurs travaux en cours d'exécution pour porter les ouvriers sur les points réclamés par ces armements. Ainsi par exemple, les menuisiers du port de suffisent pas et l'on est aux expédients pour en trouver.

Les forges sont aussi très employés car il s'agit de démolition et de reconstruction où il doit entrer beaucoup de fer et ce sont toujours d'ailleurs les objets de forges qui retiennent les armements pressés.

Sur le rapport personnel, le port manque et de matelots et d'officiers. Des compagnies de Brest doivent nous venir pour *le Caraïbe*, mais si l'on n'active pas un peu les levées d'ici le mois de septembre, elles ne nous fourniront certainement pas assez de monde. Les officiers sédentaires tremblent pour l'embarquement, je veux parler des castors, de ceux qui occupent des postes qui leur conviennent et il y a peu de braves gens ici, je crois, qui soient flattés de la campagne du Sénégal. Du reste, sans aucun doute, les commandants des divers navires arriveront de Paris avec leur second et il n'y aura donc à fournir en fait de lieutenant de vaisseau que *le Caraïbe* qui, comme bâtiment amiral, ne manquera pas d'amateurs. Sur les bâtiments chefs de station, on n'est jamais embarqué à son tour, c'est presque toujours par dépêche ministérielle et les demandes ne font jamais défaut. À la réflexion nous pouvons donc être tranquilles, nous autres doux castors. Les seconds du 220 c'est-à-dire Vallier et Rosbo courent seuls le risque de n'être pas débarqués, mais ils ont déjà accepté le poste et malgré la campagne qui sans doute ne leur plaira que de sorte, je pense qu'ils n'abandonneront pas la partie sans attendre avec impatience la nomination du commandant.

Formation des levées pour l'inspection

6 aout 1845 – nous venons encore cette année d'avoir affaire à un inspecteur général. Cette fois c'était l'amiral le Blanc, et tout naturellement notre brave commandant à désiré lui montrer des hommes capables et instruits. Là était la difficulté. Toutes les ressources de la division avaient été employées à armer, du moins en partie, les bâtiments destinés au Sénégal, et nous n'avions plus ici que de nouvelles levées dont les hommes, à peine habillés, ne dataient pas sur les contrôles de plus de 19 ou 20 jours. Toutefois, comme adjudant major et chargé de l'instruction, je reçu l'ordre de former des canonniers capables de faire au polygone un exercice à feu et à boulets, des matelots susceptibles de faire des exercices de voile sur l'éléphant, enfin des pelotons, tous armés il est vrai, mais qui pussent cependant défiler avec ensemble devant l'inspecteur et converser* un peu proprement aux divers angles de la cour. J'eus huit jours au plus pour me préparer à tout cela. La chose peut paraître bien difficile, sinon impossible. Toutefois, certain que la moitié au moins des matelots de levée, des matelots du commerce ont toute l'intelligence nécessaire à une prompte instruction et que les autres n'ont qu'à suivre leurs camarades, je me mis immédiatement en besogne et voici comment je formais une escouade de canonniers.

Après avoir fait l'appel de tout mon monde, je fis passer de coté tous ceux qui, ayant déjà navigué sur les bâtiments de l'État, avaient fait l'exercice du canon à un titre quelconque et je choisis parmi eux huit chefs de pièces et huit chargeurs. Les plus intelligents parmi les autres furent premiers servants de gauche, puis toujours par ordre de capacité, je complétai 12 servants à chaque pièce. Cela fait je les envoyai à bord de *l'éléphant* où, trop occupé du détail, je leur fis faire des exercices du canon répétés le plus longtemps possible sans trop les fatiguer.

Pour les voiles, j'eus deux escouades, une pour chaque mat, en tête desquelles je choisis une douzaine de gabiers parmi les meilleurs.

Enfin après avoir mis mes hommes par rang de taille, je les partageai en peloton de 12 files sur deux rangs et je les fis marcher et converser tous les jours pendant une heure sous les ordres chacun d'un adjudant ou d'un sous-officier chef de peloton. Dans cinq ou six jours nous étions prêts, et je n'avais d'autre crainte que de voir quelques hommes se blesser au polygone quand on chargerait réellement les pièces.

Le 28 juillet, M. l'amiral le Blanc arrive. Nous figurâmes d'abord pour la comptabilité devant le commissaire général, les fêtes de juillet nous arrêtèrent un peu, mais le 30, nous étions inspectés. Le 4 août nous passions la revue d'homme, et le 9 l'inspecteur parti très content de nous.

De fait, nos hommes s'étaient montrés supérieurs. Plusieurs blancs* avaient été abattus au polygone, personne n'avait reçu une égratignure, nous avions serré proprement nos deux huniers et le défilé n'avait pas été trop mal. On fait de ces braves matelots tout ce qu'on veut quand on n'en n'est pas embarrassé.

Pendant les fêtes de juillet nous eûmes la visite de Marie-Ange, qui depuis longtemps désirait voir Lorient et qui nous arriva avec sa petite fille au beau milieu des tracas de l'inspection. Malgré cela, je la promenai tant que j'ai pu, elle vit le feu d'artifice des fêtes de juillet, et elle prit congé de nous, enchanté de son voyage.

20 août - la levée que nous recevons quotidiennement ne nous suffisant pas pour composer les équipages de tous les bâtiments de la station du Sénégal, il nous vient de Brest deux compagnies destinés au *Caraïbe*. On démolit presque entièrement ce pauvre bâtiment transatlantique pour en faire un navire de guerre amiral. On lui a d'abord changé la voilure et on l'a rendue, s'il est possible, encore plus laide et plus disgracieuse. On a coupé tous les

bastingages pour lui substituer des plats bords en fer susceptibles de s'abattre et de donner plus de jeu à l'artillerie du gaillard, on a défait et refait tous les aménagements. En un mot pour se plier à la fantaisie ou aux caprices de quelques novateurs on à dépensé des sommes énormes sur ce navire qui ne conviendra probablement pas au premier capitaine de vaisseau qui en prendra le commandement après son retour de la campagne et qui fera tout recommencer. O dilapidations des fonds de l'État !

Commandements laissés aux lieutenants de vaisseau

Il vient de paraître une ordonnance du roi qui retire aux lieutenants de vaisseau tous les commandements un peu sortables qu'on leur avait laissés. Ainsi les brics aviso de 16 leur sont enlevés tout à fait, mais bien plus les petits brics de 10, les quelques vapeurs de 220 et tous les 160. Je sais bien que quelques protégés les conserveront encore en dépit des ordonnances, mais toujours est-il que l'on aura un motif plausible de les refuser à ceux qui les réclameront avec des droits acquis, et qu'il sera difficile de contester.

Eh bien, le gouvernement a tort et tout à fait tort. Premièrement il tue l'émulation des jeunes officiers qui seuls, quoi qu'on puisse en dire, sont aptes à une navigation vigilante, active, hardie même quelquefois, qui seuls présentent de l’avenir et à cet égard ont besoin d’une l'instruction pratique.

Deuxièmement il nuit beaucoup à l'activité des services. Un bon nombre de nos capitaines de corvette, en effet, et les meilleurs et les plus énergiques ne réclameront pas ses commandements, les refuseront même, ou ne les acceptant que comme pis aller, n’y auront aucun goût. Ils seront donc donnés en général à des hommes vieux, usés, qui ne les prendront qu’à cause du traitement de table qui accompagne le commandement. Ceux-ci alors ne marcheront, ne prendront la mer qu'à leur corps défendant et les longues traversées, les relâches fréquentes résulteront de leur timidité, d'une responsabilité trop lourde, de l'inertie naturelle à leur âge et des fatigues qu'ils auront à endurer à la mer. Car la navigation sur les petits navires, navigation qui doit être active par-dessus tout, est la plus fatigante possible pour les commandants. D'abord, ils n'ont que peu et que de très jeunes officiers sur l'expérience et la capacité desquels ils n'ont pas beaucoup à se fier. Ils ne doivent donc dormir que d’un œil, et ces veilles, ces inquiétudes continuelles ne vont guères à des hommes anciens de mer et de grade qui ne se trouvent nécessairement pas placés à leur auteur sur de pareils sabots, et qui, je le répète, ne verront davantage réel à ces commandements que de toucher le traitement de table qui correspond à leur grade. Y a-t-il là les conditions de navigation convenables pour des avisos ? Non, mille fois non !

Lorsque au contraire les lieutenants de vaisseau commandaient ces bâtiments, surtout les brics de 16, c'était tout ce à quoi ils pouvaient prétendre, ils étaient fiers d'un pareil poste, aussi ils ne demandaient qu'à tenir la mer. Ils y forçaient de voile, ils ne relâchaient que par un temps forcé, et un chef de station n’avait à entrer pour eux dans aucune considération de fatigue ou de désagréments quand il s'agissait d'une corvée ou de reproche à leur adresser pour une mission. Et puis ces officiers s'instruisaient à cette bonne école, ils s'habituaient au commandement, à cette responsabilité si pesante pour tous nos commandants un peu âgés et à laquelle ils sacrifient bien souvent l'exécution en temps opportun d'un ordre reçu, ou la promptitude d'une mission à remplir.

La marine active, comme l'armée active, ne peut donner de bons résultats qu'à la condition d'être commandé par des officiers jeunes, entreprenants, hardis. L'empire n’eut jamais dominé l'Europe avec de vieux officiers, quelque expérimentés qu'ils eussent été. Je ne prêche pas ici

pour mon saint, car je me trouve déjà trop vieux pour un service de mer actif et soutenu. Passé 35 ou 40 ans on n'est plus apte à commander un petit bâtiment.

Commission de recette du port

30 août - l'ami le Bobinec s'est marié le 27 à Vannes à une demoiselle Tiberge, une créole. Il a obtenu tout naturellement pour ce grand acte plusieurs permissions pendant lesquelles je vais le remplacer officieusement aux commissions de recettes dans le port.

L'officier attaché à ces commissions, s'il fait consciencieusement son service, à des occupations quotidiennes et constantes auxquelles il ne peut souvent pas suffire. C'est positivement le détail le plus pénible du port, mais c'est aussi le plus instructif, lorsqu'on s'en occupe sérieusement et si j'avais 10 ans de grade de moins, je serais enchanté d'avoir un pareil emploi, car je pourrais étudier à fond les matières qui font l'objet de décisions que je serai appelé à prendre continuellement. Je n'ai assisté qu'à quelques-unes de ses recettes mais en réalité elles se font bien légèrement. Il ne faut y porter un peu d'attention qu'une fois, pour s'assurer que les fournisseurs ne présentent presque toujours à l'appréciation des commissions tout ce qu'a rebuté le commerce à moins que ce ne soit des objets tels que des houilles ou de gros fers qui proviennent de grandes établissements manufacturiers, et encore.

Nous recevions l'autre jour des planchers et des membrures de Châtaignier. Eh bien personne, pas même l'ingénieur ne faisait d'observation sur leurs qualités, et cependant c'était positivement du bois de rebut. Presque tous étaient gélifs (23) à l'excès et si par hasard il se rencontrait une planche qui fut passable, elle était absolument seule, tandis que pour une autre gélive, on en rencontrait 5 ou 6 de la même bille. Je réclamai, mais on passa outre avec une légèreté vraiment déconcertante. Positivement il n’y avait là que le rebut d'un choix qu'avait fait le commerce.

Aux vivres, nous refusâmes un baril de beurre qui étaient évidemment rempli de tous les vieux restes du port de Lorient. Il y en avait de 10 espèces et même de la graisse qu’on ne s’était pas donné la peine de mélanger. Si les commissaires se montraient habituellement plus sévères, les fournisseurs ne présenteraient pas en recettes de telles saletés. Et puis quand une commission ordinaire a refusé, les fournisseurs en appellent très souvent à une commission supérieure qui accepte presque toujours. Cela est à tel point que celle-ci ayant accepté il y a quelque temps un parti de fer rebuté par la commission ordinaire, l'ingénieur chargé de l'emploi de ce fer se refusa à le faire entrer dans la construction de pièces de machines sans un ordre par écrit de l’ingénieur en chef, parce qu'il ne pouvait pas garantir la solidité des pièces confectionnées avec de pareilles matières.

Jusqu'à présent je ne puis pas m'expliquer la tendance des commissions supérieures à admettre ce qu’a refusé la commission ordinaire. Comme si celle-ci y mettait de la mauvaise volonté, comme si un refus était dans son intérêt, ce qui est loin d'avoir lieu car elle a bien plus tôt fait d’accepter que de refuser. Il me semble à moi que la commission supérieure devant agir dans le sens du gouvernement, comme la première, aurait bien plutôt intérêt à contrôler celle-ci quand elle accepte peut-être légèrement, qu’à accepter ce qu'elle a refusé par les motifs énoncés au procès-verbal, que les objets soumis à son appréciation ne sont pas conformes aux échantillons ou ne remplissent pas les conditions du marché. Eh bien c'est tout le contraire qui a lieu. Fort souvent, malgré ces raisons, la commission supérieure fait venir de la ville un expert négociant et toujours intéressé à ce que les objets passent, sur son dire, quelquefois malgré les expériences, elle accepte et elle est bien loin de mettre autant de temps à examiner le lieu des matières et à discuter les clauses du marché que la commission ordinaire.

Je ne puis pas attribuer cette tendance à favoriser les fournisseurs à des considérations malhonnêtes, comme peut-être on serait tenté de le faire en jugeant tout ces faits sans connaître de cause. Les commissions supérieures que j'ai vu fonctionner n'étaient pas, ne pouvaient pas, être corrompues. Aussi, je le répète, je ne puis sous aucun rapport me rendre raison de cette tendance marquée par un grand nombre de faits. C'est fâcheux, c'est très malheureux mais cela existe incontestablement.

Surveillance des semis de sapins à Kerlevenan

22 septembre 1845 - le six, après avoir obtenu du major et du commandant une permission de 15 jours, nous vidons la maison à Lorient et nous partons tous pour Vannes pour visiter nos pénates. Je n'y séjournai toutefois pas très longtemps, car j'avais à voir si mes semis de sapins du mois de mars avaient levé à Kerlevenan et à Lamphy, et puis je fus visiter ma tante à Sarzeau, les cousins le Franc à Elven et à Questembert. Enfin je partis pour Kergos où je restai trois jours par un temps affreux qui cependant ne m'empêcha pas de courir les champs. Mes semis ont levé, mais pas si épais que je devais le supposer d'après la quantité de graines que j'avais livrées à la terre. Toutefois j’espère que l'année prochaine, ils se représenteront plus compacts et que lorsqu'ils prendront un peu de force, j'en aurai encore beaucoup à arracher. Du reste ils me paraissent avoir bien mieux réussi là-bas qu'à Kerlevenan où le sol a été moins bien travaillé, où il est beaucoup plus léger et où les alternatives d'une grande sécheresse et d'une extrême humidité s'en sont bien plus sentir.

À Elven, je réussis à pousser notre notaire à me placer quelque fonds. Enfin, moitié affaires, moitié agrément, le temps se passa vite, et mes petites vacances me parurent beaucoup trop courtes quand le 20, il nous fallut rentrer à Lorient.

Arrangements avec Martin, le futur second du *Chaptal*

L'Atalante, sous les ordres de M. Lemarié, venait de rentrer au port, de retour d'une station au Brésil et dans la Plata. Sur cette frégate se trouvait le brave lieutenant de vaisseau auquel la Brousse avait promis la place de second à bord de son *Chaptal*. Je dus le voir et je reconnus en lui un vieux camarade de l'école qui en était sorti deux ans après moi, et que je n'avais pas revu depuis fort longtemps. Je dus aussi pressentir ses intentions relativement à son désir d'embarquer plus ou moins promptement sur le bateau à vapeur en fer, qui du reste est encore sur les chantiers. Il me dit qu'il avait besoin de repos, qu'il allait prendre un long congé et qu'il me cédait bien volontiers la place sur le Chaptal pour six mois d'embarquement. Une lettre de la Brousse lui indiquait aussi nos conventions et il était enchanté d'y souscrire. La navigation lui pesait par suite de la campagne extrêmement longue et des plus pénible qu'il venait de faire sous les ordres d'un homme dont les relations avec tous ses officiers avaient toujours été très désagréables. C'était encore la vieille réputation de M. Lemarié qui se soutenait sans interruption. Toutefois comme, je le répète, *le Chaptal* est encore en chantier, et peut-être pour longtemps, comme les deux ans à la division ne sont pas encore terminés et que je puis trouver à Lorient de la part du préfet et du major une forte opposition pour quitter le port, il ne m'est pas difficile d'attendre encore avant de prendre une détermination précise sur ce que j'aurai à faire relativement à mon embarquement comme second avec le camarade la Brousse. Les circonstances me décideront à agir avec plus ou moins de promptitude et j'attends qu'elles se manifestent.

30 septembre - décidément la seconde proposition de La Brousse, qu'il écrivait il y a trois mois, avec les batteries qu'il avait dressées si je ne réussissais pas à avoir le commandement d'un bateau poste, c'est que je n'y étais pas destiné, se vérifie évidemment. Le père éternel ne

veut pas que je commande, et sans doute il m'en juge indigne ou incapable. En somme, il a ses raisons et elles ne peuvent être que bonnes, donc il faut en prendre son parti, et même remercier Dieu de ce qu'il ne permette pas que malgré nos voeux, nous ne nous trouvions pas en position de mal faire peut-être, en ne remplissant pas convenablement la charge que nous imposerait le poste que nous ambitionnons.

Voici comment cette décision suprême m'a été manifestée sans aucun doute.

Proposition du poste de directeur de l'observatoire

Le 25, le major m'envoyait appeler, et après m'avoir fait remarquer que mes deux années d'adjudant major avaient expirées, et qu'il ne pouvait plus me maintenir dans ce poste que provisoirement, il me demanda si je voulais accepter la fonction de directeur de l'observatoire qui me permettrait de rester encore deux ans tranquilles à Lorient.

J'hésitais à lui répondre que j'acceptais, et je lui expliquais toutes mes espérances à l'endroit d'un commandement de bateau poste, si je pouvais remplir les conditions exigées de six mois seulement d'embarquement sur un vapeur, et je lui dis qu'à cet égard, La Brousse m'avait promis de me prendre comme second à son bord. Vos raisons sont bonnes, répliqua-t-il, mais vous n'avez que des espérances, vos projets pourront être entravés par mille difficultés que vous ne surmonterez peut-être pas toutes. Les commandements des lieutenants de vaisseau viennent d'être très restreints, et les désappointés qui ont des protections se tourneront naturellement vers les bateaux postes. Etes-vous de force à lutter avec avantage contre la concurrence ? Bref la réussite de vos projets est très éventuelle, tandis que la position que je vous fais est fixe et stable. Voyez du reste, réfléchissez, jugez et venez me rendre compte de votre décision. La place de directeur de l'observatoire est un poste de confiance, et je vous promets de ne le proposer à personne que vous m'ayez dit si vous refusez. Cordier qui l'occupe va embarquer sur *la Pommone* dès qu'elle prendra armement, et d'ici là vous pourrez vous mettre au coutant tout en remplissant vos fonctions d'adjudant major.

La question ainsi posée était grave et délicate. En choisissant la navigation à vapeur peut-être dans trois ou quatre mois, ne serais-je pas encore second du Chaptal, où du reste je ferais attendre le camarade Martin. Il me faudrait y rester six mois au moins, et après cela comment en sortir, si mon commandement de la poste était immédiatement donné ? Et puis s'en trouverait-il alors un vacant tout exprès ? N'aurait on pas encore comme depuis longtemps de bonnes raisons pour m'évincer ? Et puis je serai loin de ma famille, et si je revenais après cela à Lorient sans avoir rien obtenu, j'y serai reçu pour être embarqué au premier armement.

En prenant le poste de l'observatoire au contraire, le commandement m'échappait à tout jamais, mais je restais dans ma famille, et avant un temps fini, j'avais droit à ma retraite. Donc presque certitude de ne plus naviguer, et pas de chance fâcheuse à courir. Je réfléchis durement, je priai Dieu de me faire décider dans le sens de sa volonté, et en sortant de la messe, je fus trouver le major à la disposition duquel je me mis entièrement. Il parut m'en savoir gré, comme si je lui faisais une grâce, et immédiatement j'écrivit à la Brousse la résolution que j'avais prise en le remerciant de ses bons soins. Et puis je n'y pensais plus, mais je fus tranquille, car quoiqu'il arrivât, tant que M. Brou serait major, j'étais bien sûr de ne pas bouger de Lorient. Le major est un homme qui a toujours été bon pour moi, mais qui me soutiendra maintenant envers et contre tout, tandis que si je l'avais indisposé, implacable dit-on dans ces rancunes, il m'aurait facilement et presque certainement empêché de réaliser mes projets.

Changement de préfet maritime

Le 28, nous apprenions à Lorient que l'amiral Defresne, notre préfet maritime, y est remplacé par l'amiral du Petit Thouars, le héros de Tahiti. De toutes les conjectures que l'on fait pour chercher les causes de cette disgrâce très cachée naturellement dans la dépêche qui l'annonce, la plus probable est celle que le ministère veut se débarrasser de la présence de l'amiral du Petit Thouars lors de l'ouverture des chambres, et que pour lui faire quitter Paris, il lui donne une préfecture, et qu'à cette idée, on sacrifie le pauvre amiral Defresne.

Beaucoup de personnes, et surtout la société le regretteront à Lorient, car il représentait bien et faisait convenablement les honneurs de la place. Dire que le port y perdra ce serait un peu se hasarder, comme aussi de prétendre qu'il y gagnera. En général, nos amiraux ne sont pas de grands administrateurs, et à moins d'exception que l'on rencontre assez rarement, leur direction est presque toujours assez nulle. L'amiral Defresne était bon au fond, mais entêté au suprême degré est fort mal avec le major aussi entêté que lui. Les affaires qui dépendaient d'eux avaient souvent à souffrir de leur zizanie. M. Brou va nécessairement désormais avoir la haute main sur tout le personnel.

Pour l'amiral, il pourrait prendre son parti en brave et se consoler très bien de sa déconvenue. Comme préfet il se fatiguait beaucoup disait-il, et maintenant il va vivre tranquille sans se donner aucun souci et sa santé s'en améliorera sans doute.

Choix d'un logement en ville

25 octobre 1845 - *la Pomone* n'arme pas encore, cependant son commandant est nommé et arrivé à Lorient. Ainsi selon toutes les probabilités, l'ordre d'armement viendra bientôt. Nous avons donc dû nous précautionner d'un logement en ville. Depuis quelque temps nous étions en quête, mais le 20 nous en arrêtâmes un qui sera fort commode, car il est dans la rue du port, fort peu éloigné de la porte de la place d'armes. De là nous pourrons expédier nos enfants à la promenade sans leur faire faire une grande course, et nous y aurons nos bonnes en quelque sorte sous la main. De plus je me trouverais tout près de l'observatoire et nous ne serons pas trop mal logés : moins de 450 F !

J'avoue que si je m'étais laissé allé à ma lenteur habituelle quand il s'agit de prendre une détermination pour parer à un évènement dont je ne connais pas l'époque précise, si je n'avais pas été un peu poussé par Marie qui voulait savoir sur quoi compter, je n'aurais encore pris aucun engagement. Mais les loyers sont rares à cette époque de l'année à Lorient, c'est au 1er mars et au 1er septembre que se font les locations, et pouvant être remplacé d'un moment à l'autre il nous aurait sans doute été difficile de nous caser convenablement et nous avons peut-être bien fait. Mais les bâtiments restent quelquefois ici si longtemps en commission de port qu'il est fort possible que nous payerons ce loyer plusieurs mois sans l'occuper. Toutefois je n'ai ouvert mon bail et de deux ans qu'à partir du 1er janvier.

La famille le Bobinec

Le 12, nous est arrivée la famille le Bobinec. Mme Tiberge sa belle-mère paraît une excellente femme toute de coeur et mettant fort peu ses amis à la gêne. Mme le Bobinec, bonne aussi, semble un peu jeune de caractère, mais le temps modifie cela, et cette connaissance nous sera je l'espère agréable. D'un autre côté, ce sont des femmes nerveuses au possible et qui ont constamment tout sortes de maladies. Créoles et par conséquent naturellement nonchalante, elles ne se donnent pas assez de mouvement et d'exercice pour fouetter ce système nerveux prédominant. D'où il suit que la case du pauvre Jules retentira

plus souvent de plaintes et de douleur que de cette bonne gaieté franche qu'engendre la santé, et qui fait la joie et le bien-être d'un intérieur de famille. Combien pour ma part, quand je vois de semblables unions je remercie Dieu de coeur de m'avoir donné une femme de santé robuste et qui n'est pas à chaque instant mourante pour des riens. D'abord nos enfants s'en ressentent, ils se portent à merveille, et où la santé règne, elle ne contribue pas peu à la paix et au bonheur.

18 novembre 1845 - l'amiral du Petit Thouars nous est arrivé le 16, et a trouvé la préfecture toute prête pour le recevoir. Depuis près de 15 jours la famille Defresne délogeait pour se caser dans une maison d'emprunt en entendant la fin du bail d'une autre plus confortable qui lui appartient. À cette occasion, nous avons fait des visites et le nouveau préfet me paraît un homme rond en service et fort peu gênant. Comme je le prévoyais, le major va prendre sur le personnel toute l'action qui lui revient, et qu'il n'avait pas sous l'amiral Defresne.

Le 8, mon beau-père nous est tombé à l'improviste au retour d'un voyage qu'il vient de faire dans les Côtes-du-Nord, pour mettre de l'ordre dans ses propriétés et revoir sa famille. Malgré nos instances, il n'a voulu nous rester que quelques jours prétextant des affaires importantes qu'il a à régler à Vannes. Quelles affaires, bon Dieu ! D'abord, ce ne sont pas les siennes, c'est pour les autres qu'il s'emploie et il se donne plus de mouvement pour rendre service à quelqu'un, que pour mener à bonne fin ce qui le concerne. Après tout, c'est une occupation et il en a d'autant plus besoin que sa vue baisse tous les jours, qu'il s'en aperçoit fort bien, et que quand il a le temps d'y penser il s'en affecte.

Je m'occupe aussi beaucoup maintenant, ainsi que Marie, de notre nouveau logement, il s'agit d'en garnir les croisées et j'en fabrique les ornements nécessaires sur l'acquisition desquels nous gagnerons ainsi bien sûr 50 %. Je forge, je lime, je tourne, en un mot j'ai beaucoup d'ouvrage. Marie taille et coud les rideaux et veut avoir ses chambres toutes préparées et entièrement garnies quelques jours avant que nous délogions.

Dans le port, les préparatifs pour l'expédition du Sénégal avancent, mais bien lentement. On a changé deux ou trois fois les aménagements du *caraïbe* et ou y dépense un argent fou. Ce ne sera pas certes sur ce qu'aura coûté ce bâtiment qu'il faudra établir le prix de revient de ces sortes de navires ou bien il serait des plus exagéré.

Vraiment dans un port comme celui-ci, en s'établissant Castor, on a des chances pour mener longtemps ce doux métier d'homme de mer. Pas un officier du port n'a été embarqué contre son gré, c'est-à-dire à son tour. Tous les autres viennent de Paris ou d'autres ports, expédiés qu'il sont par dépêche ministérielle à la demande du commandant de sortes qu'on n'a pas touché aux vieux sédentaires. Ils n'auront de mauvaises chances que lorsqu'il s'agira de jeter un officier sur un sabot dont personne ne voudra. Alors on leur dira, c'est votre tour. Mais est-ce juste, lorsqu'on l'a passé dix fois pour des embarquements convenables. Du reste alors aussi, les castors n'ont pas réclamé.

Je travaille d'arrache pied à mon tour

le 7 décembre, je profite d'une convocation à l'élection d'un membre du conseil général pour demander une permission de huit jours afin d'aller à Vannes tourner des patères pour notre nouveau logement et le pied massif d'une table que je dois confectionner plus tard. Dès mon arrivée, l'élection faite, je me mets à travailler d'arrache-pied, d'abord pour mettre mon tour en état, puis pour confectionner une grosse pièce que je n'achève qu'à grand peine.

Le 15, je suis de retour à Lorient et je trouve l'expédition pour le Sénégal enfin partie. Deux goélettes, le brick *le léger*, les deux vapeurs *l'Elan* et *l'Espadon*, enfin *le Caraïbe*.

L'Armide, que l'on vient d'armer aussi définitivement, va partir pour Brest avec 200 hommes que nous lui jetons à bord le 24.

La providence nous aide à notre petite œuvre de St Vincent de Paul

La petite oeuvre de Saint-Vincent de Paul que nous avons entrepris à la sourdine il y a six mois prospère maintenant. Nous n'étions pour commencer que six membres, nous voilà maintenant une quinzaine visitant près de 60 familles pauvres, aussi nous avons été obligés de chercher un nouveau local pour nous assembler. Ignorés d'abord, les pauvres ont bientôt proclamé notre existence, et déjà nous sommes connus depuis longtemps, basés sur des actes se succédant depuis cinq mois. Nous sommes allés demander une approbation au bon recteur de Lorient qui a été enchanté de notre déférence, et qui nous a immédiatement accordé pour nous réunir un appartement au-dessus de la sacristie de la congrégation. C'est maintenant là que nous tenons nos séances. Nous y avons tenu dernièrement une assemblée générale et nos ressources sont bonnes pour l'hiver, vu notre petit nombre. Avec de la patience et le secours de Dieu, nous pourrons peut-être faire quelque bien à Lorient, bien qui sera peu de chose, les instruments dont la providence se sert en nous sont de si mauvaise qualité, et s'y prêtent si mal, que nous devons la remercier si elle continue à faire même la moindre chose pour notre entreprise.

Difficultés d'installation de l'hélice de la Pomone

janvier 1846 - Rien de particulier pendant ce mois, si ce n'est le départ de l'Armide pour Brest le 10, et l'armement de *la Pommon*e qui tarde autre mesure. Cependant sa machine est en butée, au bassin on installe son hélice, on lui fait dans les ateliers deux gouvernails en cuivre. On y travaille à faire et à refaire, mais on avance peu. Les ingénieurs prétendent que la théorie prédit qu'elle ne gouvernera pas. Des expériences faites en Angleterre dans ce système ou à peu près n'ont pas réussi. M. Thibault-l'archevêque qui est chargé de cette frégate est tout à fait contre l'emploi de l'hélice à porte à faux. Il a demandé déjà plusieurs fois de grandes modifications à Paris, mais on persiste dans l'exécution du plan donné quoique l'on y trouve à chaque instant des difficultés presque insurmontables. Il y a là dessous une affaire d'amour-propre qui ne capitulera à aucun prix. Mais avec tout cela rien n'avance et on ne décide pas l'armement. De sorte que déjà depuis un mois, nous autres nous payons en ville un loyer que nous n'occupons pas. Nos courses de la caserne en ville ne sont plus compensées par un avantage quelconque, et elles nous paraissent bien plus longues, plus ennuyeuses et plus pénibles qu'à l'ordinaire. Cela va-t-il durer encore bien longtemps ? Dieu le sait, mais en attendant nous nous installons autant que possible là-bas, car après tout, tôt ou tard, nous finirons par y aller et ce sera autant de fait.

Visite à Kergos et Lamphy avec Felicité – réflexions sur les choses à faire en agriculture

Je vais encore faire une course à Vannes et à Kergos où j'accompagne la sœur félicité qui s'y rend pour tâcher de s'arranger avec le bonhomme Caradec, colon de la tenue de Kerbruno. Il s'agit du prix d'un congément qui, s'ils s'entendent, n'aura pas besoin d'être signifié au mois de mars. Arrivés sur les lieux, après les avoir examiné et avoir appelé Caradec, nous lui proposâmes un prix que nous jugeâmes convenable, mais il n'y eut pas moyen de s'entendre. Nous lui dîmes alors que nous nous en rapporterions à dire d'experts, mais il voulut aussi avoir le sien, c'est-à-dire qu'il désirait la signification. Ainsi à cet égard, tout était fini en fait

d'arrangements et il ne restait plus qu'à mettre nos intérêts aux mains d'un notaire avec procuration pour agir à Locminé. M. Cassac s'en chargera.

Dans cette excursion, Mme Maitrat nous accompagna. Elle visitait Coïdrieu pendant que je parcourais Lamphy. Je projetais d'enclore la rabine afin d'y faire, après égobu (24), pour l'hiver prochain, un semis de chênes, châtaigniers et hêtres. Je traçais en quelque sorte le fossé au fermier qui me promit de le faire exécuter pendant l'été. Les sapins sont assez verts et pousseront, je l'espère, mais cette essence, comme tous les jeunes plants du reste, a besoin d'être protégées contre la sécheresse, il faut que le semis soit très serré ou couvert et tenu frais par une plante quelconque.

Comme il y a à faire dans ces pays en agriculture, que de bestiaux on pourrait élever, que de profit on tirerait de landes dont le terrain est excellent et qui ne demanderaient pas mieux après un peu de culture que de produire d'excellent fourrage. Mais là comme presque partout dans le département, ce sont les céréales, les graines épuisantes qui occupent à peu près exclusivement le sol, et avec des ressources comme ils en ont en fait de litière, les fermiers se plaignent de manquer de fumier. Ils ont raison, mais pourquoi ? Parce qu'ils ne cultivent pas de fourrage, parce qu'ils ne peuvent pas nourrir assez de bétail. Si petit à petit sans diminuer l'étendue de leurs terres à céréales, leurs landes défrichées leur donnaient une abondante nourriture pour le bétail, les amendements ne leur manqueraient pas. Au lieu de cela s'ils défrichent quelque peu, s'ils s'étendent, c'est pour du grain et toujours pour du grain. De sorte que leurs maigres et peu nombreux troupeaux vont paitre dans les landes où ils éparpillent le peu d'engrais qu'ils sont susceptibles de fournir pendant la journée.

Il y a dans ce pays beaucoup à faire, et malgré moi, malgré le peu de ressources pécuniaires qui me resteront lorsque j'aurai pris ma retraite, je ne puis m'empêcher de penser qu'en m'occupant de l'amélioration de mes propriétés et de celles de mes sœurs, si étendues quoique rapportant si peu, les revenus qu'elles nous donnent pourront facilement doubler en peu de temps. J'éprouve de violentes tentations en agriculture toutes les fois que je parcours ce pays.

De retour à Lorient, nous reçûmes une lettre du papa Couessurel qui nous apprenait l'intention et la détermination d'aller au mois de mars à Nantes se faire opérer de sa cataracte par M. Guépin. Cette nouvelle contraria Marie qui aurait bien désiré l'accompagner, mais avec une grossesse commencée, il n'est pas prudent de se mettre en route à moins d'y être forcé. Nous en parlâmes à Adèle qui consentit volontiers à faire le voyage, mais il s'agissait de savoir si le papa accepterait, car il n'y avait pas moyen qu'il y alla avec ses deux demoiselles. Comment pourraient-elles se débrouiller là-bas ? Pour lui, il n'est pas capable même de se diriger à cet égard. Après bien des pourparlers, il accepte enfin la mission d'Adèle, et Charles ou moi nous irons au moins dans le commencement les aider à se tirer d'affaire. Du reste le mois de mars s'écoulera bien sur avant que nous partions, car pâques se trouve le 12 avril, et il n'y a guère moyen de faire le voyage en carême, quand on peut attendre qu'il soit achevé.

Toute cette affaire nous tracasse car nous ne savons trop comment s'y prendre ni comment s'y prendra M. Guépin, s'il opérera les deux yeux ou s'il n'en attaquera qu'un seulement, l'oeil droit. Celui de gauche y voit encore un peu, assez pour le conduire à Vannes où il est habitué à courir toute la ville, mais ailleurs, il y a de des jours surtout, où il ne pourrait pas faire deux pas je pense. Enfin la providence aura pitié de nous sans doute, et arrangera cette affaire pour le mieux quand il faudra que les discussions commencent.

Nous avons fait notre provision de bois à Hennebont, nous sommes volés par la différence des mesures plus petites à la campagne qu'à Hennebont, à Hennebont qu'à Lorient.

Mars 1846 - Nous attendons ici le prince de Joinville qui avant d'aller prendre le commandement d'une division dans la Méditerranée, vient en Bretagne visiter dit-on des propriétés qu'il y possède. Il passera par Lorient où il veut examiner le système de propulsion adapté à *la Pomone*. Maintenant inspectera-t-il ? N'y viendra-t-il qu'en amateur ? On se perd en conjectures, mais on se prépare à tout événement.

Part de prise inattendue

Une nouvelle assez agréable est parvenue accidentellement l'autre jour. Je rencontrais devant la caserne notre commissaire adjoint Godin, qui me dit qu'au bureau de l'inspection maritime, il était arrivé des parts de prise pour l'expédition du Mexique et qu'il venait de toucher la sienne. Je fus sur-le-champ m'informer si mon nom figurais aussi sur la liste et je trouvais qu'il m'en revenait 180 et quelques francs sur lesquelles j'étais bien loin de compter car depuis sept ans qu'il n'en est nullement question, j'avais bien des fois abandonné mes prétentions à cet égard. L'administration a ainsi prouvé que tout n'est pas perdu avec elle pourvu qu'on soit à même de profiter du moment où elle veut bien faire ses remboursements, car outre que les capteurs n'ont aucun contrôle exercé sur le montant obtenu de la valeur de leurs prises et sur la distribution des parts, s'ils ne sont pas prévenus officieusement que leur argent est prêt, cet argent est enfoui à la caisse des gens de mer, où il restera indéfiniment s'il n'est par réclamé par l'ayant droit, et c'est le cas pour plusieurs ou qui n'existent plus, ou qui n'auront jamais connaissance de la liquidation, depuis sept ans !

Discussion avec le prince de Joinville sur les expériences de Gavre

Le 29 mars le prince de Joinville arriva à Lorient, mais incognito, devant seulement visiter *la Pomone*, parcourir le port et se rendre dans le Finistère.

C'était un dimanche, dès sept heures du matin, on le vit à la messe et dans la journée après avoir promené dans le port il se rendit au Port-Louis dont il inspecta les fortifications réparées depuis quelque temps. Le soir, j'allais avec Marie chez le Bobinec, lorsqu'on me le dit qu'il fallait absolument que je parusse à la préfecture à la soirée où il devait se rendre parce que le préfet saurait fort mauvais gré aux individus qu'il n'y remarquerait pas. Marie d'un autre côté insistant, je vins m'habiller et j'y fus avec le camarade Jules. Le salon était alors peu rempli et M. du Petit Thouars présentait au prince tous les individus qui lui tombaient sous la main. Pour moi j'étais à causer dans un coin, lorsqu'il vint me trouver et m'adresser à son altesse. Dès que l'amiral eut prononcé mon nom, Kerviler, dit-il, oh ! Mais vous êtes un des anciens officiers de *la Gloire*, vous étiez avec Laisné à Saint-Jean d'Uloa. Je me rappelle encore avoir vu votre nom parmi les membres de la commission de Gavre dont les travaux ont été si intéressants l'année dernière. Et puis, soit qu'il ne se présenta pas de nouveaux visages, soit qu'il tint à parler un peu de nos expériences, il se mit à me demander divers renseignements sur nos opérations et à causer longuement. Bref, moi qui ne m'attendais à rien moins qu'à une interpellation, je dus paraître à beaucoup de gens parfaitement dans les papiers du prince, et de connaissance presque intime. Bobinec eût aussi sa conférence, mais cela n'avait rien d'étonnant, second sur *le Cuvier*, il l'avait vu et transporté de Mogador à Cadix. En somme si fort innocemment nous n'eûmes pas les honneurs de la soirée, nous y fûmes pour une bonne part, car elle ne fut pas longue et bientôt le prince étant sorti, chacun s'en fut chez soi.

Ce que c'est que le monde, le lendemain je fus complimenté par tous ceux qui me rencontraient. Il y avait bien de quoi. Oh vanité !

Départ pour l'opération de la cataracte de mon beau père à Nantes

Avril 1846 - D'après la détermination bien arrêtée de mon beau-père d'aller à Nantes se faire opérer de la cataracte (25), Marie à cause de sa grossesse ne pouvant l'accompagner, il avait été décidé que ce serait Adèle avec Charles ou moi qui ferions le voyage. Et à la fin de mars, Charles nous annonça que sa femme était aussi enceinte. Or à cause des accidents qui étaient survenus lors de sa dernière grossesse, accidents dont les symptômes se représentaient beaucoup moins inquiétant il est vrai, mais cependant manifestes, il était complètement inadmissible qu'elle pût voyager. Marie, elle, était déjà avancée de quatre mois et se portait à merveille comme de coutume et puisqu'il était moralement impossible que le papa partit seul avec une de ses demoiselles il fallait prendre une décision quelconque. Elle fut prompte comme cela devait être.

J'en parlais à Tiret, notre médecin, qui lorsqu'il sut que Marie avait déjà voyagé sans accident en pareilles circonstances, m'assura qu'il ne voyait aucun inconvénient à son voyage de Nantes. Les routes et les voitures publiques sont bonnes maintenant et il n'y voyait donc aucun danger. Nous arrêtâmes donc que nous partirions avec notre bon aveugle et Marie en fut enchantée, et puis la providence ne veillerait-elle pas sur nous ? Était-ce un voyage d'agrément que nous entreprenions ? N'était-ce pas pour donner des soins à notre père, que pouvait-il nous arriver de fâcheux, Dieu était de notre bord. Le plus difficile était de faire consentir le papa à accepter nos services et ce fut le sujet d'une longue correspondance. Il me déclarait souvent ne vouloir pas exposer Marie à un aussi grand danger, mais je lui notifiais positivement que s'il persistait à repousser Marie, nous le suivrions de près et elle ferait le voyage pour sa santé. Puisque le médecin n'y voyait pas d'inconvénients et que le père éternel était pour nous.

En conséquence le 10 je fus demander une permission que j'obtins sans difficulté et afin d'éviter toute observation j'écrivis au papa qu'il devait s'attendre à notre arrivée à Vannes le 15 et nous arrêter trois places pour Nantes le 16. Il fallait le mettre au pied du mur et le forcer à accepter. Nous fîmes donc nos préparatifs pour vider la maison et le jour convenu à six heures du matin nous étions pressés comme des sardines dans la voiture de Lorient à Auray. La veille il faisait une pluie battante, mais fort heureusement le temps changea dans la nuit, et nous eûmes une journée magnifique, bien précieuse pour nous.

J'avais préféré faire mon trajet par la petite voiture plutôt que par la diligence pour plusieurs raisons. Nous devions être plus longtemps en route, il est vrai, mais aussi Marie pouvait se dégourdir les jambes et se reposer à chaque station, et puis les enfants ont en voiture souvent besoin de descendre. Ensuite nous évitions les chaos du détestable pavé d'Auray en prenant les devants à pied ce qui eût été impossible par la diligence. Enfin 9 francs à payer au lieu de 15 doivent aussi entrer en ligne de compte.

Tout se passa à souhait, nous déjeunâmes à Landevant, nous reçûmes l'hospitalité à Auray chez M. Kerarmel, enfin à cinq heures du soir nous étions à Vannes. Nous trouvâmes le bon papa bien adouci, acceptant nos services avec gratitude, mais désolé de n'avoir pas pu avoir le coupé de la morbihannaise non pour lui, il se serait bien contenté de l'impériale, mais pour nous. Il était arrivé trop tard, le coupé était pris. Du reste comme l'intérieur n'a que quatre places, nous l'assurâmes que nous nous y trouverions tout aussi isolés et tout aussi bien, il fut tout consolé.

À Vannes, après avoir dîné chez les soeurs nous laissâmes les enfants à leurs soins, et nous fûmes couchés chez le papa Couessurel afin de ne déranger qu'une maison pour le départ du lendemain qui devait s'effectuer à neuf heures du matin.

Nous fîmes rapidement le trajet de Vannes à la Roche où nous déjeunâmes en petit comité dans la voiture elle-même, puis nous continuâmes notre route par un temps pluvieux et qui nous gêna fort peu puisque nous ne devions plus descendre.

Je remarquai pendant le trajet les nombreux défrichements qui ont été récemment exécutés entre la Bretèche et Pont-Château, entre le Temple et Nantes. D'immenses landes appellent encore des engrais et des capitaux pour devenir productives. Néanmoins il y a progrès, et le voyageur remarque de grandes et belles fermes là où il y a 10 ou 15 ans de maigres troupeaux de moutons noirs errant dans les steppes paraissaient trouver à peine une nourriture suffisante.

Installation à Nantes

À 3 heures nous arrivâmes à Nantes, et nous prîmes provisoirement la chambre dans le méchant hôtel où descend la morbihannaise. Après dîner, nous nous rendîmes chez M. Guépin que nous fûmes assez heureux pour rencontrer, et qui après avoir examiné les yeux du malade nous dit que la cataracte était mûre et l'opération praticable autant qu'il pouvait en juger au premier abord. Il nous laissait le lendemain pour promener et nous reposer, et le surlendemain, dès qu'il aurait connaissance du logement que nous aurions adopté, il viendrait opérer l'oeil droit d'abord, et qu'il verrait ensuite pour le second dont l'opération serait, assurait-il qu'il bien plus facile à pratiquer.

Nous revînmes nous coucher de bonne heure, Marie avait parfaitement supporté le voyage, la promenade un peu longue de l'après-midi l'avait fatigué, mais cette fatigue naturelle nous l’éprouvions tous, aussi passâmes nous une excellente nuit.

Dès le lendemain matin 17 avril, j'étais en quête d'un logement dans les quartiers élevés de la ville où M. Guépin m’avait engagé à nous caser pour jouir d'un air plus pur et plus vif. Mais comment choisir, apprécier ? Sans renseignements, sans aide, je pouvais tomber sur un appartement fort beau et qui sous une foule de rapports plus tard ne nous conviendrait nullement. Dans cet embarras bien réel, je ne balançai pas longtemps, et je me rendis tout droit à la source du renseignement infaillible. J'entrai dans la première église que je rencontrai, et là tout de cœur prosterné au pied de l'hôtel, j'exposai ma peine à celui qui puis les soulager quelles qu'elles soient. J'implorais l'assistance de notre bonne mère, puis en sortant je marchai droit devant moi, regardant à droite et à gauche les affiches des chambres bonnes a louer. J'enfilai ainsi la rue Marceau et au coin du boulevard je m’adressai à une brave dame qui n'avait qu'une chambre, mais qui m’indiqua une maison en face de la rue Cassini, où m’assurait-elle, je serais fort bien. Elle me dit de monter au premier, la porte à droite. Arrivés là, par distraction ou providentiellement plutôt, je sonnai à gauche et l'on me montra une chambre vaste, bien claire, bien aérée, avec un cabinet, mais qui n'était pas attenant. Cela pouvait fort bien nous convenir, et je fus trouver Marie pour qu'elle prit connaissance du lieu. Bientôt nous nous arrangeâmes de manière à ce que la personne qui nous louait la chambre nous ferait en même temps la cuisine, et nous fournirait le peu de vaisselle dont nous avions besoin. Avec un malade c'était là une chose bien importante. Nous avons reconnu plus tard que dans tout Nantes, ou du moins dans le quartier que nous avait assigné le docteur, il nous eût été presque impossible de trouver un logement garni où nous eussions pu être aussi bien, non peut-être sous le rapport du brillant, mais sur celui des soins et de tous les avantages réunis que nous y avons rencontrés. Et il est à remarquer que la porte à droite de l'escalier m'aurait conduit à un appartement fort désagréable, du moins quant au voisinage.

Si jamais prière a été exaucée, c'est bien certainement la mienne ce jour-là et personne au monde ne m’eut fourni de meilleurs renseignements que ce que je trouvai à l'église St.

Similien, aussi j'en ai remercié souvent la providence d'aussi bon coeur que je lui avais adressé la requête. Les individus qui à cet égard me répondraient en alléguant un hasard heureux exciteraient ma pitié au plus haut point.

Nous nous empressâmes de faire porter tous nos effets à notre nouveau logement, nous nous y installâmes puis nous fûmes promener dans Nantes. Nous rentrâmes diner à l'hôtel et dès le soir nous nous confinâmes dans notre chambre à l'emploi de garde malade.

Visite du docteur Guépin – opération de l'œil droit

Le 18 dans la matinée je fus indiquer notre demeure à M. Guépin qui vint le soir appliquer un emplâtre d'extraits de belladone sur l'oeil droit frappé de cécité complète depuis près de trois ans et qui en prescrivant de la tranquillité pour le lendemain, fixa à trois heures de l'après-midi l'instant de l'opération.

C'est une rude chose que l'attente. Je ne connais rien d'insupportable comme l'anxiété. Aussi pendant toute la matinée j'appelai avec grande impatience l'heure de l'arrivée du médecin. Il ne se fit pas attendre et à trois heures il était chez nous avec son aide M. Catcheski, jeune médecin polonais, qu'il dirige et instruit et auquel il donna des soins tout particuliers.

En examinant l'oeil de mon père, il vit avec un peu de surprise et d'inquiétude que l'emplâtre d'extraits de belladone avait peu opérée pour le retrait de l'iris. La pupille n'était presque pas dilatée (26), et c'était pour lui mauvais signe, mais qui ne l'empêcha pas de prendre promptement une détermination. Il fit asseoir le patient sur une chaise basse, ouvrit sa boîte d'instruments et se disposa à agir.

Marie sortit et bientôt je la suivis pour tâcher de calmer son émotion si elle était trop forte. Je la trouvai en prière dans le cabinet. Je tombai à genoux moi-même, et Dieu sait si nous lui demandâmes de cœur de diriger la main de l'opérateur et de rendre la vue à notre pauvre père. Cette prière fut un calmant des plus efficace, l'anxiété que j'éprouvais auparavant disparu, et persuadé que tout était fini, après peut-être dix minutes, je revins dans la chambre. Ces messieurs n'avaient pas achevé, le cristallin était enlevé ainsi qu'une partie de la membrane qui l'enveloppe, mais il en restait encore quelque fragment et une goutte de sang s'était répandu dans l'intérieur de l'oeil, il fallait attendre qu'elle s'écoula. Marie était revenue aussi dans la chambre et elle ne paraissait pas émue. Mais M. Guépin ayant encore à dégager quelques restes de membrane, nous renvoya de nouveau. Cinq minutes après, nous rentrâmes, on achevait le pansement consistant en un simple linge et un bandeau sur les deux yeux.

Le docteur nous dit alors que l'opération avait été extrêmement difficile et délicate, qu'il avait été long, mais aussi qu'il avait agi plus sûrement, que l'extraction totale terminée, il avait trouvé la pupille parfaitement nette, et qu'il y avait neuf chances sur dix du recouvrement d'une bonne vue. Il devait ce résultat surtout à la tranquillité, à la patience et à la docilité de son malade. Quand à celui-ci, il assurait n'avoir pas beaucoup souffert, avoir très bien perçu la lumière, vu l'opérateur lui-même et être parfaitement satisfait.

Aussitôt, le calme le plus complet, la tranquillité d'esprit la plus parfaite, le silence le plus absolu furent prescrits et dans une heure on viendrait le soigner et le mettre au lit.

Je demandai alors à M. Guépin ce qu'était l'opération par abaissement que l'on pratiquait quelquefois, dont j'avais entendu parler et qu'on assurait n'être l'affaire que de quelques secondes. « Cela est très vrai, me dit-il, c'est comparativement un jeu pour l'opérateur et l'opéré. Mais il y a des circonstances où elle est impraticable et dans ce cas-ci, si je l'avais tentée je déchirais nécessairement l'iris et la cécité complète s'en fut suivie. Déjà à une

première inspection de l'oeil, j’avais pensé qu'il pouvait y avoir plusieurs adhérences de l'enveloppe du cristallin à l'iris, son peu de retrait sous l'action de l'extrait de belladone me confirma dans cette opinion, et j'ai dû procéder à l'extraction qui est devenue fort difficile quant à la capsule, à cause de ses points d'adhérence et des précautions à prendre pour ne pas déchirer l'iris et faire couler l'oeil. L'oeil gauche par exemple se présente beaucoup mieux et sera, je pense, bien plus facile à opérer. Reste maintenant les accidents qui pourront survenir mais que je ne prévois pas devoir être graves ».

Vers cinq heures M. Catcheski vint coucher le malade et lui faire une petite saignée qu'il redoutait par-dessus tout, disant après même qu'elle fut faite, qu'il aurait préféré se faire opérer l'autre œil.

Le soir M. Guépin trouva mon père dans de fort bonnes conditions de calme et de tranquillité, aussi quoiqu'il eût défendu de le laisser parler, resta-t-il une grande demi-heure à causer avec nous. Il m’amusa beaucoup en ce qu'il prétendait n'avoir pas un instant à lui, être toujours occupé, toujours pressé, et cependant il prolongeait outre mesure la visite sans nécessité. Mais tels sont généralement les hommes qui ne peuvent disposer d'un seul moment dans la journée, ils en perdent plus que beaucoup d'autres.

19 avril - la nuit du 18 aux 19 fut bonne, mais sans beaucoup de sommeil. Pas de douleur accusée autre qu'un léger embarras, pas le moindre accident et M. Guépin trouva le soir que tout allait à merveille, aussi nous fit-il une visite d'une heure et demie. Quel rude causeur ! Dans l'après-midi nous écrivîmes à Vannes et à Hennebont pour annoncer les heureux résultats de l'opération.

21 avril - dans la nuit du 19 au 20, notre malade dormit jusque vers deux heures, mais il fut alors réveillé par des battements dans l’œil semblables à des pulsations et bientôt il sentit couler des larmes ou des sérosités qui l’ont gêné toute la nuit, mais il ne se plaignit pas.

A 6 heures je visitai le pansement, il avait été dérangé et il était taché par des sérosités sanguinolentes que j'attribuai moi à une suite de la cicatrisation commencée et interrompue de la plaie. J'arrangeais la bande et nous attendîmes M. Guépin. À cette nouvelle que nous lui annonçâmes sa figure devint sérieuse et se rembrunit. Il visita le pansement et le linge qui recouvrait l'oeil avait encore une tache de sang. Il regarda l'oeil autant qu'il le put dans l'ombre et chercha à s'assurer que mon père percevait encore autant la lumière qu'à la suite de l'opération. Puis il nous dit que cet accident lui paraissait tout à fait extraordinaire et qu'il ne savait trop qu’en penser. Le sang qui coulait ainsi provenait évidemment d'un épanchement dans l'intérieur du globe de l'oeil, et cet épanchement devait être le résultat d'une espèce d'apoplexie qui s'était portée sur l'iris et dont l'inflammation était à craindre, qu'il devait être resté du sang dans l'oeil, et que la cicatrisation retardée par la suppuration des lèvres de la plaie, la guérison le serait encore parce qu'il faudrait attendre la résorption complète de ce sang qui est souvent très lente chez un vieillard. Il ordonna alors divers révulsifs pour empêcher l'inflammation de l’iris.

Cet accident nous déconcerta, et l'on redoubla de soins pour empêcher qu'il n’y eut de suites. Mais nous avons affaire à un malade qui n'est pas facile à soigner, plutôt que de nous déranger, il souffrira sans rien dire. Il lui est prescrit de faire le moins de mouvements possibles et pour satisfaire une foule de besoins, il prétend qu'il est capable et ne demande rien. Il lui faut du calme et il se tracasse de son estomac vide, de vents qui le gênent. Ce qui paraît le moins le préoccuper c'est son œil malade. Il semble le sacrifier à tout comme si ce n'était pas l’important à conserver.

Le 24, mon père depuis l'accident du 19, n'ayant accusé aucune douleur à l'oeil opéré, le médecin le trouva aussi bien que possible. L'inflammation de l'iris n'a pas eu lieu car elle se

serait manifestée douloureusement, ainsi nous avons tout lieu d'espérer, mais comme M. Guépin ne compte s'assurer du résultat de l'opération que dans sept ou huit jours, j'écris au Major pour lui demander une prolongation de permission afin de ne partir de Nantes qu'avec une certitude ou du moins des chances bien assurées d'un résultat quelconque.

Le 26, le docteur, dans une obscurité profonde, entrouvrit la paupière pour s'assurer s'il y avait perception de la lumière, et mon père assura lui avoir parfaitement vu la main et même distinguer les ongles au milieu d'une lumière bleue. On ne le laissa ainsi voir qu'un instant car il ne fallait pas fatiguer l'organe blessé et encore loin d'être guéri. Nous sommes tous enchantés de ce résultat qui nous promet un rétablissement sinon prompte du moins presque certain.

29 avril - la prolongation de permission que j'attendais avec anxiété et impatience, m'est arrivé ce matin accompagné d'une lettre charmante du commandant Villeneau m'assurant qu'il s'employerait même pour la prolonger si cela était nécessaire. Notre pauvre malade a été si enchanté de cette bonne lettre qu'elle l'a remis tout à fait de l'espèce d'accablement dans lequel il paraissait tombé hier.

À la visite du docteur, il nous a dit que puisque la vision se présentait bien, si la cicatrisation de la plaie lui paraissait assez solide, le lendemain, il pourrait peut-être opérer le second oeil le 3 ou le 4 du mois prochain. Je le désire de tout mon cœur, car de cette manière, en partant d'ici, je pourrai emporter la certitude d'une bonne réussite pour les deux yeux.

30 avril - M. Guépin ne nous a fait qu'une visite aujourd'hui, il a trouvé l'oeil rempli de mucosités, la cicatrice blanche, et ce qui a paru l'étonner, c'est que dans une obscurité un peu grande il est vrai, mais suffisante pour un œil privé depuis longtemps de lumière, mon père n'a fait que l'entrevoir sans rien distinguer. Le docteur a craint alors que le nerf optique n'ait eut à souffrir et il a ordonné des frictions dans le but de surexciter le système nerveux.

Dans l'après-midi le cousin Vincent Kerviler nous est arrivé avec Anne Marie et deux religieuses dont la supérieure de l'hôpital de la garenne. Nous ne l'avons vu qu'un instant car il a des affaires dit-il par-dessus la tête. Je courus un peu avec lui dans la soirée et je fus le reconduire à l'hôtel des étrangers où il était descendu.

Enlèvement du bandage

1er Mai 1846 - nous avons été aujourd'hui extrêmement désappointés sur le compte de notre malade. M. Guépin a voulu lui visiter l'oeil à fond. Il l'a ouvert d'abord dans une obscurité profonde, c'est-à-dire tous les volets fermés. Il n'y voyait pas, et cependant privé de lumière depuis longtemps, il eut du fort bien nous apercevoir si l'état de l'œil avait été ce que nous supposions. Un volet fut entrouvert, le malade vit le jour et ne distingua rien. Un peu plus de clarté lui apporta un peu plus de lumière, mais au travers une quantité de points noirs irisés de bleu qui l'empêchaient de rien distinguer. Le docteur a alors examiné l'œil à la loupe et il a reconnu à n'en pas douter que c'était du sang épanché dans la partie antérieure de l'oeil qui formait ce voile et empêchait la perception des objets (27). La conclusion immédiate à tirer de tout cela était que notre pauvre père qui l'autre jour avait parfaitement disait-t-il aperçu le doigt du médecin, avait été le jouet d'une illusion et que c'était tout simplement un rayon lumineux qu'il avait pris pour un doigt. Son erreur, nous l'avions partagé, puisque nous ne pouvions nous en rapporter qu'à ses sensations, et de là nous avions cru que la pupille était limpide, entièrement dégagée et que l'épanchement du 20 s'étant échappé par la plaie, n'avait fait qu'en retarder la cicatrisation. Pas du tout, la cicatrice était vaste et il restait encore beaucoup de sang à résorber. Pas de crainte pour l'oeil assurait M. Guépin, mais du temps qu'il fallait tâcher de diminuer au moyen de révulsifs.

Il était triste de donner ces mauvaises nouvelles à Vannes et à Hennebont après les espérances que nous y avions fait concevoir. La patience allait dorénavant nous être bien nécessaire. Mais il n'y a rien de terrible comme une déception.

Nos voyageurs sont partis le 2 au matin après avoir vu le feu d'artifice et les fêtes du 1er mai. Quand à leur commission, la moitié n'en a pas été faite.

3 mai - M. Guépin nous fait aujourd'hui un plaisir bien senti en nous permettant de prendre l'air, et de promener sur le boulevard, notre pauvre aveugle en a éprouvé un grand soulagement, lui si habitué à courir, avait beaucoup souffert d'une réclusion de 15 jours.

Le 6, le docteur a de nouveau enlevé le bandage. Les volets étaient en partie ouverts et la lumière a gêné notre malade. Ici ce n'était pas illusion car on le reconnaissait au mouvement instinctif des paupières. Un moindre jour le gênait encore, le voile diminuait donc d'épaisseur. Il y avait résorption partielle, amélioration. M. Guépin examina alors l'œil à la loupe et trouva effectivement que la tâche avait diminué et qu'il commençait à bien distinguer la pupille. Je lui demandai alors si avec une permission de 10 jours je pourrais espérer assister à l'opération de l'oeil gauche, et il me dit que d'après l'amélioration qu'il venait de découvrir, il était probable que le 9 ou le 10 il pratiquerait la seconde opération. J'écrivis donc immédiatement à Lorient pour demander une seconde prolongation avec l'espoir de l'obtenir basé sur la manière tout à fait bienveillante avec laquelle la première m'avait été accordée. Du reste à la volonté de Dieu, et je partirai samedi au dimanche si je n'ai pas de nouvelles.

Le 9 mai - M. Guépin est malade et ne peut pas nous venir.

Avant-hier j'ai reçu de M. Villeneau une lettre m'annonçant que le Major est arrivé à Nantes et m'engageait à l'aller voir si j'avais besoin d'une nouvelle permission. Je courus à cette visite et M. Bron me dit que puisque monsieur Villeneau n'y mettait pas opposition, il annoterait volontiers une prolongation sur mon premier congé.

Cet après-midi, en promenant avec mon père sur le boulevard, nous rencontrâmes le Major qui me demanda de combien je voulais prolonger mon absence et qui m'accorda jusqu'au 20 avec la plus grande bienveillance. Le soir j'avais en poche mon autorisation. Ce qui nous gêne et nous contrarie maintenant, c'est la maladie du médecin qui a ce qu'il paraît n'est rien moins qu'un rhumatisme articulaire pouvant fort bien le retenir plus de huit jours au lit. Alors je ne serai pas plus avancé avec ma prolongation de congé que si je n'en avais pas eu du tout.

Opération de l'œil gauche

Le 11 M. Guépin à peu près guéri nous est venu le soir. Il a trouvé un peu d'amélioration dans la vision, et il a prescrit un emplâtre de belladone sur l'oeil gauche pour le visiter à fond le lendemain et voir si l'opération est maintenant praticable.

Le 12, l'emplâtre de belladone n'a fait aucun effet, le docteur nous en envoie lui-même une seconde. De l'oeil droit notre malade ne distingue même pas une feuille de papier blanc qu'on lui présente à moins qu'elle ne soit agitée. Il voit tout bleu et prétend que les points noirs diminuent sensiblement. Cette perception du bleu est un bon signe suivant M. Guépin. Elle provient d'un éblouissement de la rétine douloureusement affectée par la lumière, elle dure quelquefois longtemps, mais finit par se dissiper entièrement.

Le 13 au matin, le docteur est venu pour enlever l'emplâtre de belladone et visiter l'oeil gauche. Il n'a rien décidé relativement à l'opération et nous a dit qu'il reviendrait l'après-midi à trois heures et demie. Il nous arrive avec sa boîte d'instruments et son aide M. Catcheski, il examine de nouveau l'oeil et envoie Marie, que je suis, dans le cabinet où tous deux nous nous

mîmes encore à prier car les hommes, médecins et autres, ne sont jamais que les instruments de la providence. C'est elle qui dirige la main de l'opérateur, et avec tout son talent, il est certain d'échouer si la volonté de Dieu lui est contraire. Nous nous adressâmes donc à Marie notre bonne mère, et du plus profond de notre coeur, nous mîmes notre pauvre malade sous sa protection en la conjurant d'obtenir que Dieu lui rendit la vue comme il l'avait si souvent rendu autrefois à des aveugles qui avaient confiance en lui.

L'opération fut encore longue cette fois, mais quand elle fut achevée, le docteur en était bien plus content que la première. L'iris était resté intact, le malade avait parfaitement vu et distingué son médecin, la vive lumière lui avait fait mal, la section de l'orbite était meilleure, pas d'apparence de sang dans l'oeil, pas une goutte d'humeur vitrée ne s'était épanchée et M. Guépin manifestait la presque certitude d'une bonne réussite promettant dans trois semaines la vue pour les deux yeux.

Que Dieu et sa bonne mère en soient bénis mille fois, et qu'ils nous évitent maintenant un accident sanguin tel qu'il s'est présenté deux jours après la première opération.

Ces messieurs doivent venir ce soir visiter de nouveau le malade. Maintenant 6 heure, deux heures après l'opération, il est on ne peut plus calme et n'accuse aucune souffrance.

14 mai - la nuit a été excellente et ce soir, quatre heures, M. Guépin est enchanté de l'état du malade chez lequel il ne voit à présent aucune apparence d'inflammation.

La différence entre la première et la seconde opération est immense. Dans celle-là l'adhérence de la capsule du cristallin à divers points de l'iris en a rendu l'extraction fort difficile, et elle n'a pu se faire qu'en la lésant et la déchirant un peu d'où l'épanchement de sang des petits vaisseaux de cette dernière. Le docteur en a bien fait tout d'abord écouler quelques gouttes, mais il en est resté, et, l'oeil pansé, nécessairement, le sang qui a continué à s'épancher a produit l'accident du 20 en cherchant une issue. Il l'a trouvé en déchirant la cicatrice ce qui a beaucoup soulagé le malade, mais tout n'est pas sorti, et il faudra que la résolution de ce qui reste se face maintenant tout entière.

Dans la dernière au contraire la capsule du cristallin n'adhérait pas à l'iris, aussi pas une goutte de sang, la pupille est restée intacte, la cicatrice sera meilleure, et toute inflammation qui surviendrait maintenant dépendrait tout à fait des dispositions du malade. Or ces dispositions ont été bonnes la première fois malgré l'accident, l'inflammation n'a pas été considérable, nous avons donc de grandes chances cette fois pour qu'elle n'ait pas lieu.

15, 16 et 17 mai - rien de nouveau, tout paraît aller fort bien jusqu'ici pour notre malade. Il prétend ne pas souffrir de son œil et n'en éprouver aucune gêne. Cependant il se tracasse, bouge, remue, s'inquiète sur son estomac et est bien loin de conserver le calme prescrit. Mais il n'y a pas moyen de le régenter ni de le raisonner à cet égard. Son œil ne paraît pas plus l'inquiéter que s'il ne venait pas de subir une grave opération. Ce sont les vents qui le tourmentent, c'est son imagination qui travaille, tout le gène excepté son oeil. Espérons au moins que le trouble général laissera du calme à la partie lésée.

Retour à Lorient – oscillations du pont de la Roche

Le 18 mai, je parti pour Vannes, ma permission expirait le 20, et quoi qu'il m'en coûte de quitter Marie et son père avant que rien fut assuré sur les résultats de l'opération, il fallait rallier Lorient. Je rencontrai en route Pauline à laquelle nous avions écrit de venir me remplacer afin que Marie, enceinte de six mois et pouvant craindre quelques petits accidents, ne resta pas seule avec son père aveugle.

Mon voyage se fit promptement, mais par un temps affreux. Il ventait grand frais et les chevaux avaient de la peine à traîner la voiture contre l'action du vent. Arrivé à la Roche, on y déjeuna et moi je pris les devants pour juger de l'effet d'un fort coup de vent sur le tablier du pont. J'avais entendu parler des oscillations qu'une grande brise y déterminait, mais je ne m'imaginais pas voir quelque chose de semblable. Il y avait de quoi s'effrayer si on n'avait su d'avance qu'il résistait parfaitement à toutes ces secousses. Les ondulations du tablier présentaient généralement deux ou trois vagues semblables à celles d'une mer houleuse, et elles avaient quelquefois plus d'1 m de creux. Me trouvant debout à une des extrémités du pont, il arrivait parfois que je n'apercevais pas la moitié des roues d'une charrette qui s'engagea à l'autre extrémité et que les jambes du cheval disparaissaient complètement. Au milieu du pont, on ressentait le tangage vif et saccadé d'un bâtiment dans une mer dure. Je fus très intéressé par ce spectacle aussi nouveau pour moi qu'il était grand et terrible.

À mon arrivée à Vannes, je ne trouvai pas Félicité qui était à Elven, et nous ne pûmes pas effectuer une course projetée à Bringolo (?) où nous devions apprécier des arbres qu'on lui demandait à couper. Je profitais du 19 pour voir mes semis et les plantations de Kerlevenan, et le 20 je partis pour Lorient avec le petit Charles et sa bonne, puis Lise que je laissai à Hennebont. Maintenant j'attends avec impatience une lettre de Marie qui m'annonce la levée de l'appareil.

Déception

25 mai - je reçois aujourd'hui une lettre de Marie à la lecture de laquelle les bras me tombent d'étonnement et de chagrin. Le 22, dit-elle, M. Guépin, confiant dans la réussite de son opération, puisque aucun symptôme d'inflammation n'avait été accusé par son malade, vint pour enlever l'appareil. On ferme tous les volets pour que la lumière n'impressionne pas trop vivement l'oeil découvert, et malgré cette obscurité mon père devait bien distinguer les objets. Le bandeau tombe, il ne voit rien. Le docteur s'en étonne, on laisse pénétrer graduellement le jour, il perçoit la lumière mais c'est tout. Le médecin surpris veut examiner l'oeil, il le trouve rouge et enflammé dans toutes ses parties. Monsieur, dit-il, alors à son malade d'un air sévère, les troisième et quatrième jours après l'opération vous avez souffert à l'oeil opéré de douleur assez vive, et vous ne l'avez pas dit, je suis sûr de ce que j'avance, car une pareille inflammation n'a pas pu se manifester sans douleur. « Effectivement, lui répondit mon père, j'ai souffert, mais je n'ai pas voulu paraître douillet en me plaignant, et surtout inquiéter mes enfants ». (Traduction libre) « vous avez parlé de me mettre de la moutarde aux jambes pour détourner l'inflammation si je manifestais de la douleur à l'oeil opéré, or j'ai horreur des emplâtres qui, je le savais, étaient toutes prêtes et je ne me suis pas plaint ».

N'y avait-il pas de quoi se tirer les cheveux, après tout le mal que nous nous étions donnés. De quoi impatienter le médecin malgré qu'il ne connut pas le fin mot de l'affaire ? Pauvre père, d'ici à quand cette inflammation cédera-t-elle ? M. Guépin doit garder encore son malade pendant quelques jours, jusqu'à ce que la cicatrisation de la plaie soit assurée, et le congédier ensuite pour qu'il se soigne lui-même.

Juin 1846 - Après cette déception complète, le docteur garda encore mon père à Nantes pendant près de 15 jours pour soigner son œil, mais il n'obtint aucun résultat satisfaisant. La perception de la lumière avait bien lieu, même au point d'être douloureuse, ce qui prouvait que la sensibilité de la rétine n'était pas émoussée, mais il ne distinguait ni les contours ni les objets tant un épais brouillard lui couvrait la vue. Enfin il lui dit que le temps seul et des soins finiraient par dissiper cette inflammation de l'iris et qu'il recouvrerait la vue, mais à la longue. Il l'engagea donc à s'en retourner.

D'après ce que me dit Marie, son pauvre aveugle parut plus satisfait de ce congé qu'il ne l'eut été si on lui avait rendu immédiatement la vue. Chose étonnante, il ne se préoccupe de sa cécité que par instant. Les trois quarts du temps, et surtout quand il faut faire un remède, sa vue lui paraît indifférente.

Marie passa 8 ou 10 jours avec lui à Vannes, et tous enfin m'arrivèrent à Lorient. Il était temps car la vie isolée que je menais m'était parfois à charge, et quoique mon petit Charles en remplit parfois les instants, j'avais besoin de tout mon monde pour que ma tranquillité fut parfaite. La grossesse de Marie s'avançait et il me tardait de la voir rentrer chez elle.

Juillet 1846 - Notre bon père passa tout le mois de juillet à la maison sans que sa vue s'améliorera sensiblement. Il disait souvent qu'il voyait très bien qu'il distinguait ses doigts, sa canne, mais ou c'étaient des lueurs passagères, ou plutôt complètes illusions, car quand on lui présentait quelque chose sous les yeux il ne pouvait jamais en rendre compte. À la fin du mois il partit pour Hennebont ou Adèle le réclamait à son tour. Malgré les assurances de M. Guépin, l'espoir que nous avions de lui voir recouvrer la vue commence bien à s'évanouir.

Port de Lorient

Directeur de l’observatoire

10 aout 1846 – 28 décembre 1846

10 août 1846 - me voici enfin depuis le premier du mois au poste de l'observatoire. Mais tout en conservant les fonctions d'adjudant major à la division, devant y demeurer par conséquent et ayant en ville un logement de 450 F que je n'occupe pas, ce qui est loin d'être agréable. *La Pommone*, dont le commandement a été donné depuis quelque temps à M. Favin Levesque, et que la direction du port a presque achevé d'équiper, reçut enfin l'ordre d'armer et Cordier y embarqua second. Aussitôt, grand embarras, on ne trouvait personne qui voulut de bonne grâce accepter mon poste à la division, à la condition d'y demeurer. On me le proposa de nouveau, si je voulais abandonner l'observatoire, mais j'eus garde d'accepter, car plus tard, si le major changé, un autre officier venait à réclamer ce poste sédentaire comme occupé depuis plus de deux ans, malgré mon nouveau bail, j'aurai des chances de perdre mon procès tandis qu'entré à l'observatoire, j'étais sûr d'y faire mon temps sans aucun trouble. Mais la difficulté était de me conserver à la division, car à quel titre y resterai-je ? J'étais rayé de ses contrôles. La pénurie d'officiers fit franchir toutes ces difficultés, et le bureau des revues acceptant ma signature comme capitaine de deux compagnies, je reçus l'ordre du major de faire temporairement les fonctions d'adjudant major. Cela m'évita un déménagement et j'affichai mon logement à louer.

Cette indécision, cette position fausse était fort désagréable, pour Marie surtout, qui n'aime pas temporiser, et qui ne veut pas comprendre que, comme en marine on n'est jamais sûr de rien, il ne faut donc faire d'arrangement qu'à l'instant précis où l'on reçoit un ordre, quitte à s'en trouver gêné d'abord quelquefois. On évite par là une foule de tracasseries, de faux frais et de désappointement qui surgisse d'une position que l'on s'est faite et qui n'a rien de stable, puisqu'un ordre, une circonstance fortuite peut tout déranger. C'est pour nous être trop pressés que nous avons à nous gêner depuis plus de six mois d'un loyer fort cher que nous conserverons sans doute encore longtemps sans en profiter.

Pendant que j'étais à Nantes avec le papa, j'ai vu plusieurs fois le brave du Coëdic qui a pu donner sa démission et qui vit maintenant tranquille au milieu de sa famille. Toutefois le goût de la marine ne lui a pas passé. Il essaye maintenant d'organiser à Nantes une école de mousses pour le commerce sur une petite corvette qui serait fournie par le gouvernement.

Cosmogonie scientifique et mosaïque

Dans une des visites que je lui fis, je ne sais à propos de quoi nous vînmes à parler de cosmogonie et des preuves qu'apportent tous les jours les investigations de la science à la vérité du récit du premier chapitre de la genèse. Il me dit alors qu'il avait sur ce sujet un ouvrage bien remarquable de Marcel de Serre, et qu'il m'engageait à le lire. Il me prêta son livre mais je n'eus que deux ou trois jours à le parcourir. Divers passages me frappèrent au point que je me mis à prendre des notes et que j'en recueillis autant que je pus pendant le court espace de temps dont je pus disposer. À mon retour à Lorient, des idées de comparaison des cosmogonies mosaïques et scientifiques m'occupèrent souvent et je résolus de les mettre en ordre et de les confier au papier. Je pris à cet égard pour le texte de la genèse la Bible de Vance que me donna le père Chou, et j'écrivis à coté une cosmogonie de la science telle que je me la figurai d'après mes idées et ce qui m'était resté de la lecture de Marcel de Serre.

Ma comparaison des six jours ou des six époques de la création terminée, je relus, j'effaçais, j'ajoutais et enfin j'adaptais une rédaction quelconque. Mais mon travail n'est pas à sa fin, j'ai besoin de conseils, tout ce que j'ai écrit me paraît déduit des principes élémentaires des sciences naturelles, l'extension que j'ai donnée à certains termes de la genèse me semble

orthodoxe, mais cependant n'ai-je pas pu commettre quelque hérésie, ne m'est-il pas échappé quelque idée fausse ? J'ai lu mon opuscule à Chou qui n'y trouve rien à redire, mais qui aussi n'est pas capable d'en apprécier la partie scientifique. M. Roux idem, il est rempli de connaissances et de sciences philosophiques, mais il prend pour argent comptant les idées scientifiques sur la géologie des Leibnitz, Descartes etc. qui ne sont plus à la hauteur des recherches nouvelles qui ont été faites, des faits que la science enregistre tous les jours et qui fournissent le plus solide faisceau de preuves de la vérité du récit de Moïse. Je projette maintenant, au moyen de M. de Livonnière, un de mes amis et confrères de la société de saint Vincent de Paul, d'expédier mon manuscrit à la Joannis (?), son beau-frère, que je crois très capables d'apprécier mon travail.

C'est que selon moi, la chose est grave, si je ne me suis pas trompé, la révélation pour Moïse est démontrée comme n'importe quel théorème de physique. Tout homme d'un sens droit ne peut pas se refuser à ces preuves, et la révélation démontrée pour un point, les conséquences en sont longues. Je vais du reste poursuivre mon idée et chercher des critiques, ce sont les seules qui éclairent les gens de bonne foi.

Naissance de Paul

30 aout - avant-hier, Marie, sans trop de misères, m'a rendu papa d'un nouveau garçon qu'on a appelé Paul. C'est un gaillard solidement constitué, et qui fera j'espère honneur à sa maman. Décidément le nom n'est pas destiné à périr de sitôt. Que Dieu soit béni ! Puisse-t-il nous aider à élever nos messieurs convenablement. Notre médecin Tiret était absent, à se marier à Nantes, de sorte que j'ai d'abord été un peu embarrassé, mais le cas pressant, j'ai été assez heureux pour trouver de suite M. Glotin qui est venu faire l'opération. La mère et l'enfant se portent bien et tout va à merveille.

Refonte et faux étambot nécessaire à *la Pomone*

La Pomone est sorti pour faire des expériences mais les prévisions de quelques ingénieurs du port, de monsieur Roche entre autres, qui disait que si la frégate gouvernait bien telle qu'elle était installée, il n'avait qu'à déchirer et jeter au feu tous ses calculs et ses cahiers, se sont complètement réalisés. Le bâtiment marche peu et ne gouverne pas du tout, pas plus à la voile, seulement qu'avec le secours de sa machine. Une grande commission scientifique y était réunie, elle prit des notes, a constaté des faits, mais n'a rien décidé. Il faut à ce bâtiment une refonte évidente c'est-à-dire un faux étambot pour son gouvernail sur l'arrière de l'hélice. De cette manière seulement *la Pomone* pourra rendre les services qu'on attend.

Inspection du ministre

25 septembre 1846 - M. le baron Makau ministre de la marine faisant sa tournée dans les ports est arrivé le 20 à Lorient. La sensation que l'on paraissait éprouver à son approche était extrême et fort piquante, tout se rangeait, tout s'installait dans l'arsenal. On l'attendait d'abord par mer le 19. Il devait venir sur le vapeur *le Gomer*, mais il faisait un temps affreux et je pensais bien que quoique marin, ou plutôt parce qu'il l'était, il ne prendrait pas cette voie en pareille circonstance. Cependant on persistait à veiller l'apparition d'un navire quittant les eaux de Belle-île, lorsqu'il se présenta en chaise de poste, moyen de transport beaucoup plus confortable par le temps qu'il faisait.

Le soir, il recevait disait-on à la préfecture. L'ordre de visite n'avait pas été lancé et sans les instances de Marie, je n'y serais certainement pas allé. Cependant on me faisait observer que le préfet ne serait pas content, que …. Bref, comme pour le prince de Joinville, je passai mon uniforme et je me présentai.

Aspersion d'eau bénite de cour dont les gobes mouches me font compliment

Lorsque j'arrivai au salon, il y avait peu de monde, et comme à mon ordinaire, n'ayant aucune demande à faire, je me rangeai dans un coin, mais l'amiral du Petit Thouars vint encore me chercher et me présenta à son excellence. Pocard, me dit M. de Makau, mais vous avez un autre nom ? Kerviler, c'est cela. J'avais encore tout dernièrement les yeux sur votre dossier qui est des plus remarquables par les notes qui s'y trouvent consignées, et les demandes qui ont été faites en votre faveur. Je désire vivement voir une circonstance se présenter pour vous prouver combien je les apprécie. Je saluai, c'est tout ce que l'on a à répondre à une pareille aspersion d'eau bénite de cour, mais je pensai que tout dernièrement dans la grande promotion de capitaines de corvette qui venait de paraître, il eut put trouver place à mon nom, s'il avait apprécié les services à l'égale de ce qu'il disait maintenant. D'un autre côté, c'était peut-être une fiche de consolation qu'il voulait donner à un pauvre diable pour lequel il n'en pouvait mais. Car pour mon exemple je suis persuadé qu'un ministre à l'époque actuelle ne fait pas ce qu'il veut, même avec les meilleures intentions du monde, tant il est débordé par les influences latérales. Il faudrait pour cela l'énergie et une force de volonté très rares chez les hommes du pouvoir. Quoi qu'il en soit me voilà aux yeux de tout le monde des mieux placés sur le calepin ministériel et par conséquent en route directe vers un avancement prochain. Chacun m'en fait compliment et je ris de bon coeur de la niaiserie de ces gobe-mouches. L'amiral du Petit Thouars fut très bien selon moi pendant cette soirée, car il allait partout chercher les moindres officiers et employés pour les présenter au ministre avec de bonnes paroles. Les personnages plus hauts placés pouvaient, paraissait-il penser, se présenter d'eux-mêmes.

Je trouvai là, comme aide de camp du ministre, l'ancien camarade Page qui tout dernièrement capitaine de vaisseau vint me reconnaître comme ami et me dit que plus tard nous causerions ensemble.

Le lendemain, grande inspection des différentes parties du port. Le ministre vient à la division, et là j'abouchai Page. « Je suis fâché de te voir ici presque à rien faire, me dit-il, mais pourquoi ne demandes-tu pas qu'on sache au moins là haut où tu es. Je puis t'assurer que ton nom a figuré deux fois sur la dernière promotion et que deux fois des influences irrésistibles y ont fait substituer d'autres noms. Que diable veux-tu, le ministre fait la promotion, mais il n'est pas seul ministre, et puis elle va encore à la signature du roi. Enfin, quand nous serons retournés à Paris, donne-moi au moins de temps en temps signe de vie ». Tout cela était-il vrai ? Je n'en sais rien, mais je lui répondis qu'après tout à quelques misères près je me trouvais bien de ma position et que l'avancement arriverait sans beaucoup m'émouvoir, que surtout, il me répugnait plus que jamais de solliciter et que je ne demanderais rien. Je lui promis cependant de lui faire connaître, quand besoin serait, ma position géographique précise sur la surface du globe.

Le lendemain, j'eus l'honneur de déjeuner chez son excellence, et puis je causai encore un instant avec Page, et puis tous ces messieurs partirent pour Brest sur *le passe-partout* yacht royal que commande Pironneau.

La hernie de Paul

30 octobre 1846 - mon pauvre petit Paul vient assez bien maintenant, mais il a beaucoup souffert dans le commencement. Vers le 15e jour après sa naissance, il lui est survenu une hernie qui nous a d'abord effrayé, que le médecin nous a assuré ensuite n'avoir pas grande importance, mais qui trouble toutes ses digestions, en ce qu'elle est fort difficile à maintenir, et qu'elle échappe dans beaucoup de circonstances où il pousse des cris. Tout cela inquiète Marie, et certes celui-ci nous demande plus de peine pour l'élever que les deux autres ensembles. Pour moi je ne doute pas que si, au moyen de bandages convenables, nous réussissions à maintenir cette hernie, la guérison n'en devienne radicale et même assez prompte. J'espère toujours, mais Marie ne partage pas ma confiance, elle s'alarme à chaque instant.

Adèle et Mme le Bobinec viennent d'avoir chacune une petite fille, cette dernière surtout en est heureuse à la folie.

Amélioration de la vue de papa Couessurel

Le papa Couessurel n'a jusqu'à présent guère éprouvé d'amélioration dans sa vue. Il est guéri, il ne souffre plus depuis longtemps, mais il ne distingue que fort peu de choses. Cependant Marie qui est allée le voir à Hennebont avant qu'il partit pour Vannes, m'a assuré qu'elle avait la preuve qu'accidentellement du moins, il y avait une amélioration sensible dans sa vue. Il a reconnu en effet qu'elle n'avait pas de chapeau. Il lui a désigné la couleur de son Châle. Et beaucoup d'autres choses de détail qu'il a distingué montrent qu'il perçoit maintenant les formes et les couleurs. Toutefois ces lueurs semblent n'être qu'accidentelles et intermittentes car le plus souvent il ne sait pas mettre un pied devant l'autre.

Le voilà parti pour Vannes avec ses deux demoiselles, et comme celles-ci s'ennuient pas mal avec nous et qu'au contraire elles se plaisent à Vannes au milieu de leurs connaissances, je doute fort que le bon père nous revienne de sitôt malgré toutes nos instances.

Après le départ du ministre de la marine, *la Pommone* a reçu l'ordre de se rendre à Cherbourg où *le gomer* qui viendra la prendre la remorquera dans ce port où on continuera ses expériences en changeant sans doute quelques unes de ses installations de l'arrière. On verra si elle navigue et gouverne bien sous hélice. On y dépensera en un mot beaucoup d'argent, mais je doute qu’on réussisse sans modifier son arrière et sans y ajouter un étambot.

Cordier et presque tous les officiers de Lorient qui s'y trouvent embarqués sont désolés, ils s’abonneraient volontiers à une longue campagne, en embarquant ils ne s'y attendaient pas immédiatement, mais ils l'accepteraient maintenant avec joie, plutôt que de se voir en France même, éloignés de leur famille, végéter dans un port étranger au leur, en commission pour une grande partie du temps.

Ecobuage à Lamphy

Le 5 novembre 1846, je demandais une permission de 15 jours pour aller à Vannes vaquer à mes affaires. J'avais entrepris de faire à Lamphy sur un ecobu (23) un semis de Châtaigniers, de hêtres et de chênes. Le temps de labourer la terre et d'y mettre le seigle s'avançait. Il fallait que je fusse là pour faire semer ou du moins pour montrer comment je voulais que le travail fut exécuté. Je me mis donc en route pour Vannes et le surlendemain pour la campagne où je restai trois jours. Mais j'avais mal compris mon affaire, j'avais beaucoup entendu parler d’ecobu, je savais qu'après avoir coupé la lande on la brûlait sur place, puis on labourait, puis

on semait du seigle et, comptant sur un labour ordinaire, je ne voyais pas le moindre inconvénient à semer mes graines sur le beau milieu de la planche. Mais quand je vis les ouvriers au travail, je compris que je ne tirerai rien de bon de mon travail ainsi exécuté, car après avoir étendu les cendres sur le sol sans labour préalable, ils lui jettent leur seigle, puis des deux côtés d'une large planche ils donnent un trait de charrue qui de chaque bord soulève un peu la terre et c'est cette terre seulement qu'ils étendent pour recouvrir leurs semences. Mais cela ne pouvait nullement m'accommoder, car il me semblait que mes Châtaigniers eussent à peine été recouverts et que si elle levait malgré cela, la racine du jeune plan aurait eu de grandes difficultés à pénétrer dans un terrain dur qui n'a pas été relevé depuis des siècles. Les plans seraient donc devenus chétifs et rabougris. Or comme je ne pouvais trouver ni glands ni fèves cette année et que je faisais semer de fort belles châtaignes de la Guerche, je ne voulus pas les exposer à être perdues sur cette écobu. Je remis donc le semis à l'année suivante, me proposant alors de renverser la terre dans la raie, d'y former un sillon et de semer dessus. En attendant, je fis défoncer le vieux chemin, préparer le jardin, ancien semis de Kergos, et c'est dans ces deux endroits que pour cette année je placerai mes châtaigniers. Les fermiers me feront cette affaire sans doute tant bien que mal, mais quand, absent, on fait travailler à la campagne on ne peut pas s'attendre à un résultat précis. On gagne seulement un peu de temps et c'est beaucoup. Je trouvai mes petits sapins de Lamphy promettant de me donner quelques satisfactions, et je promenais souvent des regards d'envie et de regrets sur les 60 hectares de belle lande qui environnent et forment presque toute la propriété. Comme elle acquererait de la valeur si tout cela était transformé en belle prairie naturelle ou artificielle. La chose serait cependant facile à exécuter petit à petit, surtout avec un homme probe et un peu travailleur pour diriger l'exploitation, et puis quelques milliers de francs pour capital à y enfoncer. Mais …

Voyons d'abord quels pourraient être les résultats calculés de mon semis futur de Châtaigniers. S'ils me donnent des plans en suffisante quantité, je commencerais par en faire une plantation très rapprochée, un taillis, sur la pente nord de la motte, je crois pouvoir enfermer là un espace d'un hectare et demi d'un excellent terrain, mais trop en pente pour toute autre exploitation. Or de ce taillis de Châtaigniers, s'il réussit bien, j'en ferai une cirelière (?) et il deviendra la portion la plus lucrative de la propriété. Il y a encore bien d'autres choses à faire dans cette partie, mais cela ne pourra venir qu'à la longue et mes projets s'arrêtent là pour le moment. C'est le plus pressé.

Kerlevenan

À mon retour je passais deux ou trois jours à Vannes, et je fus courir à Kerlevenan. Mes semis de sapins de cette année n'ont rien fait, l'été a été beaucoup trop sec. La graine de mélèze n'a pas levé, les petits plans ont été grillés. Il en est presque de même des pieds de Riga. Quant à la plantation, elle souffre considérablement, les mélèzes semblent perdus, toutefois les pins sylvestres reprennent pour la plupart ainsi que les lord-Weymouth et même les épicéas qui ont parus complètement grillés la première année. Mais tout cela n'a guère d'avenir. Les plants sont trop loin les uns des autres. Bien évidemment, pour qu'une plantation quelconque, bois, résineux ou autre réussisse et ne végète pas, il faut que les sujets soient placés assez près les uns des autres, soient assez serrés pour qu' immédiatement presque ils puissent couvrir la terre de leurs branches et l'engraisser ou du moins la tenir fraîche et légère par leur feuillage.

Installation manquée du Vauban

25 novembre - rien d'extraordinaire à Lorient, que l'armement du *Brandon* que vient commander Pironneau qui quitte *le Passe-partout*, et puis les expériences manquées du *Vauban*. Cette grande frégate de 550 chevaux a été munie d'une machine hollandaise à cylindre incliné et à mouvement direct. Le système est fort beau, par sa grandeur et ses larges proportions mais il occupe une place considérable dans le bâtiment et les bâtis en sont excessivement massifs de sorte que c'est un poids de peut-être plus de 100 tonneaux en trop qui charge le navire et lui laisse d'autant moins la place et les moyens de prendre la quantité de charbon suffisante pour une traversée. De plus on y a reconnu un grave inconvénient, c'est que ou le système entier est trop lourd, ou sa place a été mal calculée par l'ingénieur, car pour maintenir le Vauban en différence, il ne lui faut pas moins de 150 tonneaux de lest sur l'arrière, on a donc, m'a-t-on dit, décidé que l'on allait tout démonter pour porter l'arbre de course et toute la machine de 5 m sur l'arrière. Peut-on faire de pareilles billevesées ? Car de deux choses l'une : ou les devis ont été mal donnés au machiniste à la direction des constructions, ce qui est impardonnable, ou le fournisseur de la machine l'a élevée à un poids plus grand que ne comportait le devis et par conséquent le marché. À qui la faute ? On ne le sait pas, ou bien on ne veut pas le savoir. Ce serait à pouffer de rire si ce n'était un gaspillage indigne des fonds de l'État. On va maintenant dépenser des sommes considérables pour réparer cette bévue, et celui qui l'a faite restera parfaitement indispensable.

Concert organisée par la conférence de Saint Vincent de Paul

Notre petite conférence de Lorient prospère : nous sommes maintenant plus de 20 membres actifs et autant de membres honoraires et l'on vient de donner au profit de la société un concert d'amateurs qui a rapporté plus de 1200 F. Malheureusement, le maire et le bureau de charité de la ville a mis le grappin sur le quart de la recette brute, ces messieurs auraient pu batailler et résister, ils ont cédé. Sans doute ils ont bien fait, et certes leur modération leur a concilié bien des gens qui ne sont pas détracteurs quand même des véritables oeuvres de charité. Pour moi, mes idées étaient contre le concert, et pour la résistance à l'autorité, une fois qu'on s'était engagé. Avais-je raison, non probablement, puisque la providence en a autrement décidé, car évidemment elle nous dirige depuis la fondation de notre petite société.

Un commandement manqué de peu

12 décembre 1846 - le 10, j'apprends que Caboureau quitte le commandement du stationnaire pour embarquer second sur *le Brandon*. Poussé par Marie qui veut à toute force que j'aille demander le stationnaire au préfet et aussi un peu de mon plein gré à cause des avantages que ce commandement me procurerait, je me rendis d'abord à la majorité prendre des renseignements de M. Archin qui en est le secrétaire. Ce commandement, me dit-il, a été donné ce matin à Rosbo qui l'a réclamé à M. Brou seulement à titre d'ancienneté sur Cournet et Castanier qui y prétendaient. A cette nouvelle, je fus un peu contrarié de ne m'y être pas pris plus tôt, car très probablement je l'aurais emporté. Je savais depuis quelques jours que Caboureau devait quitter et si alors j'avais adressé ma demande à M. Brou, nécessairement avant Rosbo, il y a toute probabilité qu'il me l'eut donné.

Décidément, la providence ne veut pas que je commande, car après les demandes que j'ai faite, il y a longtemps il est vrai, après les mécomptes qui m'arrivent, il est facile de voir les doigts de Dieu qui dirige tous nos actes. Il trouve sans doute ou que je me suis pas capable ou que je remplirai mal les devoirs que cette charge m'imposerait, ou encore que je me laisserai

aller peut-être à des infractions à sa loi. Donc je n'ai plus à m'en occuper, que sa volonté soit faite, et je vais tâcher de comprimer en moi et de chasser l'idée que si je m'y étais pris quelque jour plus tôt j'aurais eu le stationnaire. Regret du reste parfaitement inutile maintenant.

Attribution du commandement du *Favori*

Voici après mes réflexions de l'autre jour l'une des circonstances les plus bizarres dans lequel je me sois trouvé et qui me montre le doigt de Dieu là présent et nous conduisant à son gré.

Le 21 décembre, j'étais chez le Pontois, lui remettant les fonds de la conférence, lorsqu'arrive aussi chez lui M. Fouchard qui me demanda s'il devait me faire compliment sur le commandement qui venait de m'être donné. Quel commandement ? J'étais à cent lieues de m'en douter, car depuis près de trois ans je n'en avais demandé aucun. Le moniteur d'aujourd'hui, me dit-il, contient une liste de commandements donnés, et le cutter *le Favori* figure à votre nom. Le cutter *le Favori*, mais qu'est-ce que c'est ? Où est-il ? Quelle est sa destination ? A par exemple, me répondit-il, je ne suis pas plus savant que vous à cet égard. Chou vous a attendu toute la matinée à la sacristie pour vous annoncer cette nouvelle, voilà tout ce que j'en sais. J'en étais tout ébahi.

Après tout un côtre ne s'éloigne pas beaucoup de la côte de France, ce sont de solides bateaux dont la valeur est à étudier, mais elle s'apprend vite, et je préfère beaucoup ce genre de navires à une goélette des Antilles ou de la côte d'Afrique, voire même un petit bateau à vapeur de 90 ou 100 chevaux qui irait stationner dans ces parages, ce qui est fort commun maintenant. Mais qui m'a fait avoir ce commandement ? Après y avoir réfléchi, je ne pus l'attribuer qu'au camarade Page qui, aide de camp du ministre, et ne pouvant me loger dans une promotion aura cru me donner une fiche de consolation en m'allouant un bateau pour attendre mon tour. Je lui en sais gré car il est fort bien tombé.

Je rentrai immédiatement faire part de cette nouvelle à Marie qui en fut comme moi toute étonnée, mais dont l'imagination travailla immédiatement au point de nous créer une position charmante. *Le Favori* allait faire partie de la station de Portrieux, nous allions nous y établir, les loyers n'y sont pas chers, l'été tout Saint-Brieuc vient prendre des bains, elle y verrait d'anciens amis, ce serait charmant. Or il y a huit ou dix stations sur la côte de France et par conséquent gros à parier qu'elle ne tomberait pas juste. Mais l'imagination va toujours au risque de cruelles déceptions.

À 11 heures le commandant Legrand vint nous confirmer cette nouvelle, il n'y avait plus à en douter. À midi en sortant de l'observatoire, je fus à la majorité et sur la liste de la marine que j'y trouvais, je vis que *le Favori* appartenait à la station d'Islande. Qu'est-ce que c'est que la station d'Islande ? Massias nous dit que les cotres qui y allaient pour protéger la pêche de la morue faite par les dieppois et les dunkerquois … s'y rendaient au mois de mai pour revenir en septembre, et que le reste du temps ces bateaux le passaient en rade de Cherbourg. C'était donc à Cherbourg que j'allais avoir à me rendre très incessamment sans doute, j'y passerai l'hiver, et puis ... Tout cela me contraria à tel point que je ne savais plus où j'en étais. Mes projets étaient si bien établis, à la fin de l'année, que je devais encore passer bien tranquillement à Lorient au milieu de ma famille, j'aurais droit à une retraite que je prendrais bien probablement et au lieu de cela, il me fallait abandonner toute mes affections pour aller battre la mer du Nord, et ce qu'il y avait de plus ennuyeux, je serai obligé de passer trois grands mois en France éloigné de ma femme et de mes enfants, j'en avais le coeur serré. Mais d'un autre côté, un commandement serait avantageux sous le rapport du traitement. Si je le conservais deux ans, je pourrais peut-être réaliser 5 ou 6 mille francs d'économies, et quand

alors je prendrai ma retraite, j'aurais une jolie avance pour travailler et puis l'avenir de mes enfants est là, il ne faut pas que je perde cette occasion de pouvoir leur être utile. C'est de la peine, c’est du travail, mais un père reculerait-il jamais devant des obstacles de cette nature quand il s'agit de ses fils ? Et puis encore je n’avais rien demandé, c’est Dieu qui m'envoie cela. Bonheur ou malheur, ne dois-je pas tout accepter de sa main ? Ses dessins sur nous sont impénétrables, il me montre le chemin, ne faut-il pas le suivre ? Donc j'accepte franchement ma nouvelle position, et quoiqu'il arrive que son nom soit béni !

Il y a à peine huit jours que je pensais que la providence ne voulait pas décidément qu'avant la fin de ma carrière j’eusse un commandement, sans doute parce que je n’en avais à ses yeux ni l'aptitude ni les capacités et voilà tout d'un coup que sans que j'y songe, sans que j’ai rien demandé, il m'en envoie un. La conclusion est bien claire : c'est un devoir à remplir. Qu’elle m’aide donc à me diriger maintenant, qu'elle fasse que je ne présente aucun obstacle à sa main qui me dirige et il ne pourra rien m'arriver de plus heureux.

28 décembre - je ne sais pas encore quand on me remplacera, aucune nouvelle officielle relative à moi n'est arrivée à la préfecture. Toutefois le major m’engage à commencer mon déménagement car d'un moment à l'autre dit-il l'ordre de départ peut arriver et je pourrais me trouver pris. J'ai du reste devancé ses prévisions est déjà une foule de choses sont emballées. Quel attirail à amener à Vannes, j'en aurais, je suis sur, le chargement d'une forte charrette de roulier. Et la visite du premier de l'an au milieu de tout cela, et Marie qui ne peut guère m’aider à cause de son petit Paul malade.

Ce pauvre enfant dépérit et je ne le trouve pas bien du tout. Tiret prêtant que ce sont les dents qui s'annoncent et que cela ne sera rien. Puisse-t-il avoir raison, mais je crois-moi que sa hernie que nous ne pouvons maintenir malgré nos soins y est pour beaucoup dans le trouble de ses digestions et que nous devons y prendre garde.

7ème carnet (1847 -1850)

Introduction …….. 303

Campagne de la mer d'Islande (cutter *le Favori)* …… 307

Port de Lorient (frégate *La Sémillante)* …….. . 391

Introduction

Joseph et Marie viennent de recueillir le dernier souffle de Paul, qui maintenant « *allait, bel ange, chanter là-haut les louanges du Seigneur, nous laissant plongés dans une peine bien cruelle* » et Joseph reçoit à l'instant l'ordre de rejoindre Cherbourg pour embarquer comme capitaine du cutter *le Favori*, pour une mission de surveillance de la pêche en mer d'Islande. Quelle dure séparation ! Marie est évidemment effondrée, mais il faut partir.

Le port et la ville de Cherbourg sont en pleine construction, les travaux avaient été relancés par Napoléon et continués par les gouvernements successifs. Joseph visite tout cela avec intérêt. Fort de ce qu'il a vu lors du bombardement du fort de saint Jean d'Ulloa, il analyse les travaux de défense de la nouvelle digue, et en propose une organisation toute différente. Les travaux et les essais de la *Pomone*, l'intéressent, d'autant plus que son futur commandant est l'actuel commandant du *Favori*. On y installe une machine à vapeur et une hélice avec double étambot, pour qu'elle ne soit pas en porte à faux. C'est donc la dernière évolution des bâtiments en bois qui vont bientôt être remplacés par les bâtiments en fer, mais toujours avec des voiles : Dupuy de Lôme, lancera le Napoléon en 1850. Joseph va aussi étudier *le Chapta*l de son ami Labrousse, avec qui il avait reçu à Lorient proposition d'embarquer comme second. Il a enfin occasion de visiter le vapeur de prestige *le Gomer*, avec les appartements du roi, ainsi que le yacht royal, « *le comte d'Eu* ».

Joseph prend donc le commandement du *Favori* qui « *n'est rien moins qu'un vaisseau à trois ponts. Il n'est pas bon comme bâtiment de cette espèce, mais enfin il est très solide à la mer, m'assure-t-on, et s'il ne marche pas, il rachète cette qualité par celle de ne pas mouiller à la cape de gros temps. C'est toujours quelque chose. On y fait de grandes réparations, d'abord on en a changé le pont et le faux pont, et puis on va envisager ma chambre et le carré d'une manière plus convenable et plus commode. Nous avons pour ingénieur Mr. Nouet, un frère de la cousine Bienvenu et je suis certain de bien m'arranger avec lui. J'ai, me dit Picard, un excellent équipage, tous braves gens et bons matelots qu'il n'est presque jamais nécessaire de punir, n'est-ce pas la chose principale ? Oh j'en aurai le plus grand soin, et si cela est possible je veux que pas un n'ait à se plaindre de moi.* »

Avant de partir, Joseph prend le temps de recopier des cartes d'Islande, puis Le *Favori* quitte Cherbourg, passe à Dunkerque, que Joseph juge trop près de nos frontières pour être défendable, car à la merci d'une attaque terrestre, il suit la cote anglaise jusqu'en Ecosse, visite les iles Orcades, les Shetlands, les Féroés, l'Islande puis revient par le même chemin, fait une longue escale à Yarmouth (à l'est de Londres), va refaire le plein de rechanges et de vivres à Cherbourg, puis revient à Yarmouth, avant de rentrer définitivement à Cherbourg.

La mission de surveillance consiste en grande partie à s'assurer que les pécheurs français n'achètent pas leurs poissons aux anglais. En effet, les bancs de hareng se trouvent trop près des côtes, donc dans les eaux territoriales anglaises, et les pécheurs français ne peuvent y lancer leurs filets, et ils en sont bien souvent réduits à compléter leur maigre pêche par des achats à leurs collègues anglais.

Joseph est donc le maître à bord, mais le *Favori* est un vulgaire « sabot ». Pour améliorer la marche du bateau, Joseph essaye de déplacer le mat d'un mètre vers l'avant, sans résultat notable : le *Favori* ne marche toujours pas.

En début de campagne, Joseph décide de mettre à exécution la résolution qu'il avait prise à Lorient avec le père Chou en pensant aux matelots « *qui sortent de chez eux chrétiens et qui bientôt s'abstiennent de tout acte qui le prouve* », et, avec émotion, il fait sa « *profession de foi* » et « *le lendemain donc de notre départ, après l'appel du soir, je déclarai à mon équipage réuni que j'étais dans l'habitude de prier Dieu matin et soir et que si quelques-uns d'entre eux voulaient faire comme moi, je les recevrais volontiers dans ma chambre et nous ferions la prière ensemble. J'étais extrêmement ému en leur disant cela, et je doutais que quelqu'un voulut se rendre à mon appel. Je venais de vaincre le respect humain avec peine je l'avoue, et j'étais assez niais pour penser qu'il pesait sur ces pauvres gens comme sur moi. Ils descendirent en masse et cependant je leur avais bien exprimé que je n'avais l'intention de contraindre personne, car en fait de religion, chacun doit être libre de la sienne même de n'en pas avoir* ».

Dans ces parages, la mer est dure et on essuye plusieurs fort coups de vent. Joseph a le mal de mer. C'est décidément le signe que la providence lui conseille de quitter la marine : « *Pour moi, pauvre matelot, tout au plus bon maintenant à naviguer sur un étang, j'ai éprouvé un mal de mer atroce qui ne m'a quitté, en me laissant un estomac dérangé, qu'un jour ou deux après le retour du beau temps. Un commandant malade, mais bien malade dès que la mer est grosse, cela se voit, c'est à abandonner la partie, et si je n'avais pas d'autre preuve que le père éternel ne veut plus rien faire de moi comme marin, celle du mal de mer qui se renouvelle souvent après 20 ans de navigation active pendant laquelle il ne m'a jamais inquiété serait suffisant et décisive* ».

L'agriculture étant toujours sa marotte, Joseph décrit longuement les paysages, qu'il trouve très verdoyant et très propices aux cultures. Il pense à Kerlevenan où ses plantations l'attendent.

Il assiste à un mariage écossais, à l'inauguration d'une église, il fait un voyage en train : « *C'est souvent à toute vitesse et leur moyenne est de 29 à 30 milles anglais à l'heure, au moins 12 lieues de France. On semble voler, et j'ai vu sur la route plusieurs oiseaux qui allaient dans la même direction que nous et que nous laissions de l'arrière. Les maisons, les arbres que l'on rencontre près de la route, les ponts sur lesquels on passe semblent projetés sur le voyageur qui met la tête à la portière, comme lancé par un immense mortier. Et quand un train vient à passer contre bord, on entend un long sifflement et voilà tout. C'est une image effrayante de la rapidité du temps* ».

Par les lettres de Marie, on apprend que le beau père est parti à Nantes se faire retoucher à nouveau les yeux, et que maintenant il se promène dans Vannes sans guide et raconte son bonheur à tout le monde. On apprend sa maladie, puis son décès. On apprend aussi que sa belle sœur Pauline a eu une fille : Adèle.

Au cours d'une corvée d'eau, il se fait une forte entorse, on doit le porter au canot. Cet incident le forçant à rester à bord, il fait rapport à son chef sur la pêche au hareng : « *Nous sommes envoyés sur la côte, principalement pour empêcher l'achat du poisson anglais par nos pêcheurs, pour les forcer à pêcher en signalant en France ce genre de contravention. Or il nous est fort difficile ou presque impossible de les prendre en flagrant délit et cependant, en parcourant la cote, il m'a paru bien clair que presque aucun des bateaux expédiés dans le nord ne s'occupait à pêcher. À Yarmouth, par les rapports des patrons eux-mêmes, j'acquis la conviction que pas un ne se livre à la pêche si ce n'est accidentellement, et que tous achètent leurs poissons des pêcheurs anglais. Bien plus, je vois que ceux même qui viendraient dans le*

nord avec la meilleure volonté de se livrer à l'industrie, sont forcés de faire des achats sous peine de pertes considérables. Et en effet le poisson se tient surtout sur la côte en dedans des limites de pêche. Nos bateaux en prendraient bien au large, en petite quantité, mais pendant qu'ils relèvent leurs filets avec peu de poissons, si d'autres en achètent, à bas prix sur la cote, des anglais qui le prennent en abondance, ceux-ci reviennent en France chargés, font baisser le prix de la marchandise et les premiers, pêcheurs réellement, après avoir été longtemps dehors trouvent en rentrant le poisson déprécié et ne retirent rien de leur pêche à cause du temps perdu et de l'usure de leurs filets. Tous achètent donc et les armateurs seuls y gagnent car leurs bénéfices sont presque indépendants de la valeur du hareng. Ils consistent surtout en commission sur la vente, en intérêt usuraire de l'argent qu'ils ont avancé pour l'achat et enfin en fourniture qu'ils obligent les malheureux pêcheurs à prendre à des prix forts élevés ».

Joseph se laisse aller à critiquer l'ostentatoire des anglais, en matière de charité particulièrement, et vante leur patriotisme.

De retour de cette campagne d'Islande, il reçoit l'ordre de repartir, sans congé, pour la campagne d'Islande ! Son avancement compromis, sa retraite repoussée, sa famille, … finalement il se fait remplacer au commandement du Favori.

Depuis Cherbourg Joseph assiste à la révolution de 1848, puis de retour à Lorient, aux élections des députés. Les opinions modérés de Joseph lui font juger sévèrement les radicaux ultra républicains, d'autant qu'il avait apprécié le roi déchu, libéral, et en particulier son fils le prince de Joinville, mais il n'en est pas comme certains à trembler de voir revenir 1793, il a confiance dans le bon sens des électeurs des campagnes, qui finirent effectivement, par leur nombre, à absorber la populace extrémiste des villes. Ces députés choisirent Napoléon III comme président, avant qu'il ne devienne empereur.

A l'occasion de ces événements, il réfléchit sur la durée de vie des républiques dans l'histoire, sur le suffrage universel de liste, qu'il juge absurde, les électeurs ne connaissant aucun de ceux qu'ils envoient faire des lois à la France, sur la centralisation, qu'il juge incompatible avec la démocratie, sur le despotisme vers lequel il constate que tendent les républiques, en proie aux factions et à la merci du premier homme de tête capable de maitriser les masses… Enfin, il préconise d'éloigner l'assemblée nationale de Paris, afin qu'elle ne soit pas soumise à quelques meneurs susceptibles de mettre la populace en mouvement.

Joseph est alors nommé capitaine de frégate et prend en charge l'armement de la frégate *la Sémillante*. Il y continue les prières en commun. Mais déjà, il a presque arrêté son journal, l'armement de la Sémillante est raconté rapidement après un arrêt de deux ans. Puis les mémoires s'arrêtent complètement, à la fin de sa carrière maritime, Joseph ayant fait valoir ses droits à la retraite en 1850. Il nous reste heureusement, datant d'après 1870, quelques lettres à René, que nous placerons avec le reste des documents du dernier tome.

Campagne de la mer d'Islande

Sur le cutter *le Favori*

2 janvier 1847 – 11 avril 1848

Départ de Lorient pour Cherbourg

Janvier 1847 – le 2, le major Saint-Simon me remis la dépêche ministérielle qui me conférait officiellement le commandement du *Favori*, et qu'accompagnait l'ordre au port de Lorient de me diriger sur Cherbourg avec des frais de route. C'était une galanterie qui m'arrivait fort à propos car nos fonds se trouvaient bien bas au commencement de l'année. Du reste, rien n'était pressé dans cet ordre, aussi Saint-Simon me dit de le prévenir quand je serai prêt à partir. Pour moi j'étais très pressé, non de me rendre à Cherbourg, mais de quitter Lorient car devant établir ma famille à Vannes, je voulais y passer près d'elle le plus de temps possible et chaque jour resté à Lorient était autant de perdu sur mon séjour à Vannes, où certes je ne manquerais pas plus d'occupation à mettre tout en ordre que je n'avais de travail ici à tout emballer.

Le 7, la plupart de mes ballots étaient faits, et je demandais à être expédié. Le 9, tout mon ménage fut chargé sur une voiture de roulier qu'il vint le prendre à la caserne et le 10 à trois heures de l'après-midi, après avoir embarqué tout mon monde dans la diligence, je partis pour Vannes.

Le père Chou, M. Roux Lavergne et tous mes bons amis de Lorient m'accompagnèrent à la voiture où leurs adieux me touchèrent vivement. On le voyait, ils partaient du cœur, c'est que ceux-ci n'étaient pas comme tant d'autres que j'ai connus, nos liaisons se sont formées sur un terrain solide, sur la religion, et l'amitié cimentée sur de semblables bases à des racines durables et profondes.

Embarquement sur le cutter *le Favori*

Marine Royale
Port de Lorient

En vertu de la dépêche ministérielle du 28 décembre 1846 (officier militaire) et conformément aux ordres de M. le préfet maritime, Il est ordonné à M. Pocard Kerviler, Joseph Marie Vincent, lieutenant de vaisseau de 1ère classe, de cesser de diriger l'observatoire du port, et de se rendre à Cherbourg pour y prendre le commandement du cutter le Favori.

M.Pocard Kerviler remettra à M. Robert, officier du même grade, les instructions et documents divers concernant le service de l'observatoire.

Le présent sera enregistré au bureau des revues et au contrôle.

Le 9 janvier 1847
Le major de la marine

La maladie de Paul

Nous arrivâmes à Vannes vers 9 heures du soir. Mon petit Paul avait été fort malade pendant toute la route. Avant de partir, il avait vomi le lait qu'il avait pris, et ses vomissements avaient continué jusqu'a la maison. Nous crûmes devoir appeler Mr. La Gillardais, il nous vint à 11 heures du soir et il trouva notre pauvre enfant si malade d'une inflammation intestinale qu'il ordonna l'application immédiate de vésicatoire aux jambes et qu'il m'avoua qu'il avait peu d'espoir de le sauver. Le lendemain il y avait un peu de mieux, l'enfant avait dormi pendant la nuit, le vésicatoire avait pris, mais le docteur ne vit pas un mieux assez sensible pour faire disparaître ces craintes. Il nous conseilla cependant de chercher une nourrice qui heureusement se trouva sous la main, nous disant que c'était le meilleur remède qu'il fut possible de lui appliquer. Cette affection, ajouta-t-il, n'est pas récente elle dure depuis longtemps et les ravages en sont déjà fort graves. Il aurait fallu la combattre plutôt. C'était cela que Tiret traitait légèrement de perturbations causées par l'annonce de la dentition ! …

Deux ou trois jours après ce premier traitement, il y eut du mieux. L'enfant, après de grandes difficultés finit par prendre le sein de la nourrice. Mr. la Gillardais le crut presque sauvé, quoi que le pauvre petit eut dépéri au point de devenir un vrai squelette. Mais le 18 un accès de fièvre marqué par une oppression assez forte se détermina le matin. Le docteur nous dit alors que lorsque la fièvre cesserait il se manifesterait un mieux sensible dont il faudrait profiter pour lui faire prendre une petite dose de sulfate de quinine. Nous attendions l'instant propice, lorsque vers six heures, comme nous étions tous réunis près de lui, ne songeant à rien moins qu'à le perdre, sa respiration devint entrecoupée tout d'un coup, et quelques minutes après, il allait, bel ange, chanter là-haut les louanges du seigneur, nous laissant plongés dans une peine bien cruelle.

La mort si douce et si calme de ce pauvre enfant dont je venais de suivre la respiration haletante jusqu'au dernier soupir me saisit au dernier point, quoiqu'elle fut loin de me surprendre. Depuis plusieurs jours je n'avais plus d'espoir quoiqu'on le trouvât mieux. Sa constitution si frêle me paraissait épuisée. Le sacrifice, je l'avais fait à Dieu de bon cœur, je crois. Quand il lui plut de le rappeler à lui, je bénissais le seigneur, mais en même temps de grosses larmes brûlantes me coulaient sur la joue. Tous ces derniers soupirs m'avaient impressionné, m'avaient navré le cœur. Certes, il était bien heureux pour lui de quitter ainsi la vie et toutes ces misères, car affecté d'une grave hernie, il n'eut guéri qu'à grand-peine, et peut-être eût-il été en quelque sorte estropié toute sa vie, mais que la perte de son enfant fait mal ! Et sa pauvre mère, comment la raisonner ! La religion, elle console sans doute, mais Marie était comme moi, elle raisonnait, et pleurait. Et puis ne se reprochait-elle pas après cela des soins mal donnés etc. une foule de choses qui ne sont pas admissibles dans une mère comme elle. Mon Dieu ! Quel coup, au moment de nous quitter pour longtemps.

Pendant tout ce temps là, j'avais déballé et installé à peu près nos meubles. Le contenant était en place en grande partie mais le contenu était pêle-mêle. Marie qui avait présidé à l'emballage du linge et d'une foule d'objets, n'était pas là quand je retirai tout des malles et des ballots. Son pauvre petit enfant l'occupait exclusivement, et cependant le temps passait. 15 jours pourtant pour faire la route de Lorient à Cherbourg, c'était beaucoup et peut-être me le reprocherait-on, cependant la circonstance malheureuse dans laquelle je m'étais trouvé …

Après tout, il fallait prendre une position. Je décidai mon départ pour le dimanche soir 24. Mon Dieu, mon Dieu, que la pensée m'en était dure et pénible, surtout quand je voyais Marie

se remettre ainsi difficilement de la perte de son petit Paul et exagérer ses chagrins, s'en créer même, tant son imagination lui peignait tout en noir.

Le 22, afin de distraire un peu Marie, je l'emmenai à Sarzeau voit ma tante à qui je voulais faire mes adieux. Cette promenade lui fit je crois du bien.

Le lendemain je fis mes malles, et le dimanche nous fûmes ensemble à la grand-messe. Oh comme je priais Dieu de bon cœur d'avoir pitié de ma pauvre amie et de moi, comme je l'implorai pour qu'il nous aidât dans la rude tâche qu'il nous imposait, comme je la mis du fond de l'âme ainsi que mes petits enfants sous la protection de la Sainte vierge, notre bonne mère. Je ne sais si mes prières seront exaucées, mais elles étaient bien ferventes et elles allaient bien sûr à Dieu s'il accueille celles qui partent du cœur.

Eh bien, on est soulagé, après de tels actes. On se sent moins oppressé, on est moins triste. Sans doute Marie avait prié comme moi, car jusqu'au moment du départ, elle fut aussi calme qu'à l'ordinaire.

À quatre heures, nous étions tous réunis : mon père, mes soeurs et la bonne tante le Franc. Il fallait les quitter. Oh ! Quel rude moment ! Marie, mes pauvres petits enfants, mon père, mes sœurs qui venaient tous m'embrasser !

Passons vite, car rien que d'y penser et de l'écrire, il semble que je recommence ces tristes adieux. Mon coeur se serre, mes yeux se mouillent de larmes, et ma plume refuse d'écrire.

Je trouvais en chemin la bonne Fanny et Vincent qui vinrent me conduire à la voiture, nous attendîmes quelque temps un voyageur et les chevaux m'emportèrent vers Rennes.

En route pour Cherbourg

Une fois hors de la ville, je fus distrait par un brave homme assez bavard qui me lança sur mon terrain, l'agriculture, de sorte que le commencement de ma route ne fut pas trop mal. Et puis j'écartais autant que possible les sujets de peine dont la pensée après tout n'eut abouti à rien, le sacrifice était fait.

Au lieu de suivre la route par le roc saint André, nous retournâmes par Malestroit. Je m'endormis vers neuf ou dix heure en quittant ce trou qui me parut affreux et j'arrivais à Rennes à cinq heures du matin. La voiture pour Cherbourg partait à six heures, j'eus le temps de prendre une tasse de chocolat et je roulais de nouveau.

Le 25 janvier donc je quittai la Bretagne pour entrer en Normandie.

Déception à l'endroit de la cathédrale de Dol

Mon père m'avait parlé de la route de Dol que nous devions suivre et de la belle cathédrale qu'il était important de visiter si nous nous arrêtions un instant dans cette ville. Il m'en avait dépeint les environs et l'entrée, de sorte qu'à chaque relais je m'attendais à voir la fameuse basilique. Nous arrivâmes même à une petite ville dont le faubourg me parut assez bien et qu'un vieux brave de voyageur nous assura reconnaître pour Dol. La cathédrale, me dit-il, est au bout de la rue, courez vite pendant que l'on change les chevaux. Le fils d'un vieux brave sergent d'infanterie de marine et moi, nous courûmes en effet, mais au bout de la rue nous ne trouvâmes qu'une mauvaise église de petite ville fort peu remarquable pour son architecture tant intérieure qu'extérieure. Nous demandâmes dans la rue si nous n'étions pas à Dol, en voilà la route, nous dit-on, et vous êtes à Antrain. Nous remontâmes en voiture, désappointés, mais avec encore un peu d'espoir. Bientôt nous le perdîmes en voyant la diligence prendre une voie

toute différente de celle qu'on nous avait indiquée. Nous avions laissé Dol à bonne distance sur notre gauche et nous entrâmes à Pontorson, limite des départements de l'Ile et Vilaine et de la Manche. Vers trois heures de l'après-midi, après avoir gravi une pente sinueuse et escarpée, nous atteignîmes Avranches.

La ville d'Avranches, remarquable par sa position

La position de cette ville est de toute beauté. Elle est située sur un plateau fort élevé d'environ un kilomètre de largeur au sommet. Le versant sud, orné de bois et de jolies maisons de campagne appartenant presque toutes, me dit-on, à des familles anglaises, domine un pays ondulé et considérable vers l'Est, tandis qu'au sud-ouest on voit presque à ses pieds le mont Saint-Michel au milieu d'une immense grève, la baie de Cancale, et à l'horizon la pointe sur laquelle est située Saint-Malo. C'est sur l'arête nord de ce plateau que se trouve Avranches.

En venant de la Bretagne, on entre en ville par une large et belle rue qui se rétrécit bientôt, mais cependant en conservant toujours des dimensions convenables. Nous nous arrêtâmes un gros quart d'heure sur la place et pendant ce temps je visitai une jolie promenade où l'on a inauguré dernièrement la statue lourde et colossale en marbre du général la Salle. Cette promenade est dominée par un grand édifice qu'on m'a dit être l'évêché et sans doute le séminaire. Revenu sur la place où s'était arrêtée la voiture, j'aperçus vers le nord des restes de vieilles murailles crénelées qui avaient dû fortifier autrefois le château d'Avranches. Je fus curieux de voir ce qui restait de la vieille ville. Je courus de son côté, et à l'issue d'une large place, je fus frappé d'une des plus belles vues que l'on puisse imaginer : je me trouvais sur une promenade nouvellement plantée et qui, élevée à 4 ou 500 m au-dessus du pays qu'elle domine presque à pic, montre une contrée riche et fertile jusqu'au aux limites d'un horizon d'au moins cinq ou six lieux. On n'a de ces points de vue que dans les montagnes et je ne pensais pas que la Normandie pût les offrir.

Une nuit à l'auberge de Grandville

Rentré en voiture nous descendîmes en zigzag cette pente abrupte et nous suivîmes bientôt une route droite et tirée au cordeau jusqu'à Grandville où nous n'arrivâmes que de nuit. Là, je voulus faire de l'économie et, le voyageur de Cherbourg dont j'ai parlé m'ayant dit que le conducteur me guiderait à une auberge où nous serions bien, sans être écorchés, je me laissai conduire. La maison était loin d'avoir de l'apparence mais enfin, dans ces endroits on est quelquefois assez bien servi. Nous fûmes introduits dans un salon garni d'une longue table recouverte d'une toile vernie fort propre, et l'on s'empressa de nous faire du feu. Mais impossible d'y tenir, le vent nous balayait la flamme dans les jambes, et la fumée nous suffoquait. Il fallut ouvrir la fenêtre, ce qui remédia fort peu à l'inconvénient, et nous nous trouvâmes alors à peu près comme au bivouac, par un fort vent qui gèle d'un côté pendant que l'on grille de l'autre. Bientôt nous arrivèrent à la file, des postillons, des conducteurs, des matelots, tous gens d'une société fort peu agréable et surtout d'une conversation bruyante.

La médaille eut cependant un bon coté, car le conducteur de la voiture de Cherbourg qui nous croisait, voyant que j'écrivais une lettre que je désirais mettre à la poste pour Rennes et la Bretagne me dit qu'elle ne partirait que le lendemain et encore pour St. Lo, chef-lieu du département, mais que si je voulais la lui confier, le lendemain matin à six heures elle serait à la poste à Rennes et partirait dans la journée. Ce fut une excellente aubaine qui me dédommagea amplement de la fumée, du froid, de la société et du maigre dîner que nous fîmes ensuite avec toute cette bande. Notre coucher fut à l'avenant. J'occupai une longue chambre de l'autre côté de la rue avec un voyageur espèce de marchands forain, fort homme

du reste. Devant être réveillé à trois heures du matin pour partir à quatre, nous eûmes l'agrément d'un piétinement de sabots au-dessus de notre tête jusqu'à minuit.

À quatre heures précises, nous nous mîmes en route et à sept heures nous entrions à Coutances. Cette ville plus ancienne de construction en général qu'Avranches est aussi située sur la crête d'un coteau dominé lui-même par une fort belle cathédrale. Je pus la visiter un instant et elle me parut un monument fort remarquable en ce que d'abord l'architecture, tant extérieur qu'intérieur en est d'un bon style et surtout en ce que le premier plan en a partout été suivi. C'est un édifice d'une seule pièce, d'un seul jet, ce qu'il est rare de rencontrer je crois dans les monuments du Moyen Âge. À quatre lieux de Coutances, nous passâmes à Perrier, et laissant la côte ouest de Normandie nous prîmes sur la droite pour gagner le Cotentin et la route de Paris que nous rejoignîmes à Carentan où nous déjeunâmes. Cette fois je laissais mes deux compagnons de route chercher une auberge où on ne les écorchât pas et je fus droit à l'hôtel, payer plus cher peut-être, mais du moins faire un bon repos.

Carentan

Caranton est une petite ville bastionnée d'environ 200 ou 500 m de diamètre au plus. Elle a d'abord dû être bâtie comme une simple forteresse mais maintenant les faubourgs occupent presque tous les glacis et sont beaucoup plus considérables que l'enceinte fortifiée. On y voit une jolie petite église dont je ne puis pas indiquer le genre d'architecture, mais qui m'a paru fort bien dans toutes ses parties. C'est toujours du Moyen Âge mais je ne suis pas assez savant en archéologie pour indiquer l'époque.

Avant d'arriver à Carentan, le pays, légèrement ondulé, offre l'aspect ordinaire de la partie de la Normandie que j'avais déjà parcourue, de vastes champs, de nombreux vergers, de belles prairies. Pas de terre inculte comme en Bretagne, mais toujours cette division de la propriété au moyen de grands fossés sur lesquels croit le bois de chauffage. À peine fûmes nous sortis de la ville que l'aspect du pays changea comme par enchantement et une immense nappe de verdure se déroula à nos regards. C'était à droite et à gauche des prairies entrecoupées de canaux, mais s'étendant à perte de vue. À l'horizon seulement s'élevaient quelque coteaux que nous voyions bleuâtres tant ils nous paraissaient éloignés, et dans cette vaste plaine, pas ou peu d'arbres. Ce beau pays, car c'est le Cotentin, la partie la plus riche de la Normandie, me rappelait presque les pampas de la Plata.

Bientôt nous passâmes un pont fortifié qui commande une partie du canal, et en regardant derrière moi, je vis fort bien que Carentan étais une des clés de la plaine et de la partie nord du département.

Jusqu'à Valognes le pays est superbe mais plus tard il devient montueux et moins fertile. Déjà le chêne est rabougri et noueux. Le sol ne lui convient plus et il est généralement remplacé par l’ormeau et le hêtre qui croit presque exclusivement, me dit-on, dans les environs de Cherbourg, où le bois est rare et fort cher.

Les prairies et les fermes en Normandie et en Bretagne

Quelle différence entre les parties de la Normandie que je viens de parcourir et notre pauvre Bretagne. Le sol y est meilleur, c'est possible, mais chez nous les champs à céréales se voient presque exclusivement et ce n'est que dans les parties basses que l'on aperçoit quelques rares prairies mal entretenues. Ici au contraire les prairies et les pâturages dominent et sont plus vastes et plus nombreux que les champs. Aussi, le pays est-il infiniment plus riche. Voilà tout le secret de l'agriculture et de la bonté du sol. L'herbe vient à peu près partout où la terre

est ameublie et dans les propriétés en Bretagne, où l'on ferait croitre de belles herbes en grande quantité, les céréales seraient magnifiques.

Une chose qui m'a frappé, par exemple, c'est la petite quantité de bâtiments ruraux qui entourent les fermes, et je me suis souvent demandé où les paysans normands mettent à couvert leurs nombreux bétails. Ils le laissent dehors, m'a-t-on répondu, mais l'hiver, et maintenant j'en ai vu fort peu répandus sur ces immenses pâturages, je demande encore, où et comment les mettent-il à couvert ? Du reste toutes ces fermes ne sont rien moins que belles, la plupart des maisons sont construites en pisé, recouvertes en paille, et jetées çà et là sans ordre et sans symétrie. Non fermes bretonnes ne leur cèdent en rien si ce n'est peut-être que celle-ci ont ordinairement un l'étage et encore. Je n'ai vu toutefois que ce qui se trouvent le long de la route, mais pourquoi serait-ce mieux à l'intérieur du pays ?

Nous arrivâmes à Cherbourg vers sept heures du soir après avoir constamment descendu pendant près d'une demie heure sur une route extrêmement encaissée et sinueuse. Je me logeai à l'hôtel du Commerce en attendant que je puisse trouver une chambre. On y est fort bien et l'on ne paye sans doute pas beaucoup plus cher qu'ailleurs.

Coup d'œil sur les travaux du port et de la ville de Cherbourg

La ville de Cherbourg (1) n'a rien de bien remarquable que la boue de ses rues qui paraît permanente et qui est due en partie à la pente presque insensible du terrain, et au mouvement des grands travaux qu'on exécute.

Le port du commerce, le bassin, les quais surtout sont fort beaux. Dans le quartier nouvellement percé et bâti seulement en partie, on remarque un palais de justice, une halle et des prisons construites sur une belle échelle, des places et des promenades qui plus tard pourront être citées. Tout cela est dominé en trop par la fameuse montagne du Roule dont une portion jetée dans la mer forme la digue, et aboutit à la pittoresque et jolie vallée du Quinquampoix. La vieille ville, dont plusieurs quartiers m'échappent encore, s'allonge jusqu'à l'enceinte bastionnée du port militaire. Pour celui-là, quoiqu'on n'en reconnaisse pas bien à première vue la symétrie, on voit tout d'abord qu'il est construit sur un vaste et large plan. Des édifices superbes surgissent maintenant çà et là, à côté de longs hangars et de cabanes en bois qu'ils vont remplacer, mais l'urgence plutôt que la suite du plan a déterminé leur construction, de sorte qu'on ne peut encore en discerner l'ensemble.

Après cela, partout que blocs de pierre, que mines que l'on entend sauter, que chariots qui transportent, ceux-ci des matériaux, ceux-là du mortier, du bois, des déblais qui vont élever les bastions et les glacis de l'enceinte, ou qui, jetés dans des bateaux, sont portés à la digue. C'est un mouvement constant de plus de mille voitures, et il est facile de juger par là de la boue dont sont couverts les pavés ou les chemins dans une saison et par un climat dont l'humidité est extrême. On paraît travailler sur tous les points à l'enceinte, sur la côte, et à l'intérieur. Mais que cela est peu pour l'achèvement qui réclame, dit-on, encore 12 ou 15 ans d'une activité soutenue.

La digue, cet immense travail, que j'irai bien sûr visiter au beau temps, couvre maintenant fort bien la rade et se trouve à fleur d'eau dans la partie inachevée, lors des grandes marées. Il me reste encore aussi à voir Cherbourg à vol d'oiseau, du sommet des hauteurs qui dominent le port et la ville.

Prise de fonction

Le 27, lendemain de mon arrivée je fus présenter mes ordres au major qui me reçut fort bien malgré que je craignisse ses reproches sur le temps que j'avais été à me rendre à ma destination. Il ne m'en dit pas un mot, me donna ma lettre de commandement et l'ordre d'embarquer pour le lendemain. De là je fus rendre mes devoirs au préfet, l'amiral de Loffre, qui fut aussi fort aimable. Puis je courus faire enregistrer mes pièces et je montai chez le brave Picard que je remplaçais. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain à bord du fameux *Favori*.

Enfin je me rendis chez le commandant de la station d'Islande, Robin du Parc, que je connais depuis longtemps et qui m'accueillit en ancien camarade. Je causai longtemps tant avec lui qu'avec Picard de ma future campagne, et je vis que les peines physiques d'une navigation dure sur la côte peuvent être largement compensées par un certain bien-être dans la manière de vivre que l'on m'avait fait envisager comme tout à fait nulle, et puis par un intérêt soutenu sur tous les points où doivent se porter nos recherches et notre surveillance. Je ne serais pas en somme si isolé et si dénué de ressources que je me l'étais imaginé.

Le Favori

Le 28, je fus prendre possession de mon *Favori*. Ce n'est rien moins qu'un vaisseau à trois ponts. Il n'est pas bon non plus comme bâtiment de cette espèce, mais enfin il est très solide à la mer, m'assure-t-on, et s'il ne marche pas, il rachète cette qualité par celle de ne pas mouiller à la cape de gros temps. C'est toujours quelque chose. On y fait de grandes réparations, d'abord on en a changé le pont et le faux pont, et puis on va envisager ma chambre et le carré d'une manière plus convenable est plus commode. Nous avons pour ingénieur Mr. Nouet, un frère de la cousine Bienvenu (2) et je suis certain de bien m'arranger avec lui. J'ai, me dit Picard, un excellent équipage, tous braves gens et bons matelots qu'il n'est presque jamais nécessaire de punir, n'est-ce pas la chose principale ? Oh j'en aurai le plus grand soin, et si cela est possible je veux que pas un n'ait à se plaindre de moi. Puissent-t-il ne pas être, comme les matelots en général, de grands enfants.

Le bâtiment, comme tous ceux de la station d'Islande, est maintenant en commission de port, par mesure d'économie, et mon prédécesseur a obtenu un désarmement administratif du navire ce qui me mettra fort à l'aise, pourvu que je surveille un peu la nouvelle comptabilité. Par suite de cette mesure de commission de port, tout l'équipage est à la division et je suis seul embarqué. Cependant les maîtres ou faisant fonction ainsi que quelques hommes sont en subsistance à bord. Mais un ordre du préfet défendant de faire aucune mutation dans l'équipage, prescrit de le conserver pour la prochaine campagne telle qu'il était au désarmement.

Tel est, le bateau que l'on m'a donné, et l'équipage qui m'est destiné. Rien de bien extraordinaire, mais à ce qu'il paraît, du beau et du solide, c'est tout ce que je désire.

Aménagement du double étambot de *la Pomone*

Février 1847 - Depuis mon arrivée à Cherbourg, il fait un temps affreux. Il y a loin pour aller au port, même du quartier que j'habite et qui est le plus rapproché de l'arsenal. Sur toute la route, on a de la boue jusqu'à mi-jambe, des retours de vent et de pluie à toutes les sinuosités du chemin, et elles sont nombreuses, car la porte principale de la place n'est pas encore faite, et c'est par des ponts volants jetés sur les fossés et des parties non achevées de

rempart que l'on y pénètre. De plus nous venons d'être gratifié de trois ou quatre jours d'une neige abondante, circonstance qui, dit-on, se voit rarement ici. C'est à ne pas sortir de chez soi. Or je suis paresseux au possible par ce temps-là, non pour me rendre à bord de mon bateau, mais pour aller partout où le devoir ne m'appelle pas. Ainsi *la Pomone* et *le Chaptal* étaient en rade, et depuis mon arrivée, je n'étais pas encore allé voir ce brave Labrousse. L'autre jour cependant je lui écrivis pour lui demander un canot. Il était parti pour Paris et Martin commandait le bâtiment. Quand à Cordier, lui, je l'ai rencontré parceque *la Pomone* vient d'entrer dans le port pour de grandes et longues réparations. On se décide enfin à lui mettre un faux étambot, pour cela il faut lui démolir et lui refaire tout l'arrière, et sans doute afin de ne pas la donner en spectacle à tous les ports, au lieu de l'envoyer à Brest où on pouvait lui choisir un bassin commode et l'y tenir aussi longtemps qu'on le voudrait, on va la faire entrer dans l'unique forme de Cherbourg et ôter ainsi au port les moyens de visiter et de faire des réparations de carène à tout bâtiment qui d'ici deux ou trois mois pourrait en avoir peut-être un besoin urgent.

On termine après d'énormes dépenses, par où on aurait dû commencer. Seulement il est bon de faire l'opération à cette frégate, plutôt que de lui enlever son hélice et de la rétablir en frégate ordinaire, car ce sera au moins un pas de fait et si plus tard on veut installer de cette manière un bâtiment quelconque à voile, on ne sera plus embarrassé, on aura un précédent, à modifier peut-être, mais à cause d'inconvénients ou de défectuosité reconnue.

Quant au camarade Cordier, il ne sait trop ce qu'il va faire, s'il demandera un congé ou s'il fera venir sa femme à Cherbourg. Il se laisse abrutir par son commandant qui le malmène, et il flotte dans une indécision de continuelle.

Soirées à Cherbourg

27 février 1847 - le carnaval a été triste à Cherbourg. Il pleuvait à torrents et le boeuf gras, fort bel animal promené dans les rues, était escorté par un cortège mouillé jusqu'aux os, à moins toutefois que ces messieurs n'eussent en dessous de leur accoutrement un vêtement imperméable, ce dont je doute. La parade eut cependant été brillante sans le mauvais temps car quelques-uns des acteurs étaient montés sur de forts beaux chevaux.

Quant aux bals, je m'en suis fort peu occupé, mais l'amiral de Loffre ne reçoit guère et il paraît que la société ne se réunit pas à Cherbourg. Chacun vit chez soi ou en famille et je n'ai pas entendu parler de soirées.

Les miennes se passent au coin du mon feu que j'ai besoin d'activer souvent car j'occupe une chambre exposée au nord, et très froide. Là, je lis ou j'écris et à cet égard je ne manque pas d'occupation. Robin du Parc m'a prêté un manuscrit de 2 ou 300 pages contenant une description des côtes, baies et port d'Islande par l'amiral Danois Lovenon. J'ai entrepris de copier tout cela en en suivant les détails sur la carte et c'est une besogne que j'aurai tout juste achevée au départ.

Parfois je vais aussi passer quelques heures chez mon commandant, causer de l'Islande, chez Picard, chez charpentier ou Dumas qui ont fait venir ici leurs femmes. Le jour, je cours les ateliers, m'efforçant de lever les entraves qu'à chaque instant je rencontre pour l'installation de mon bateau. Mais on me dit que je ne suis pas pressé, que *la Bayonnaise* qui arme pour la Chine et *le Comte d'Eu* qui doit être prêt pour se rendre au Tréport au mois de juillet, ont une autre importance que mon sabot. Les feuilles ne sont pas prêtes et les magasins ne veulent rien me délivrer.

À propos du *Comte d'Eu*, c'est un bateau de forme extrêmement bizarre : il est en fer et taillé à la lettre en lame de couteau de l'avant et de l'arrière, ses formes mêmes au maître couple sont très acculées et il est d'une longueur considérable. Pourvu d'une machine de 350 chevaux, s'il ne marche pas, ma foi, je ne sais pas qui pourra le retenir.

Les travaux du Chaptal

La Brousse est aussi arrivé de Paris et je suis allé le voir ainsi que son *Chaptal*. Il a là un beau navire, mais manqué comme tout ce que nous faisons. Les logements en sont excessivement spacieux et la place est mal ménagée. Ce qui le retient lui, c'est sa machine dont les condenseurs ne font pas le vide. On travaille à rectifier tant que l'on peut un système de clapet, et jusqu'à présent, on n'a guère réussi. Il faudra à ce qu'il paraît changer entièrement le système. Sa mâture se présente assez bien et au moins *le Chaptal* a un aspect comme tout le monde même avec ses espèces de pibles*.

Inconvénients des vapeurs en fer

À Cherbourg, j'ai perdu la haute idée que j'avais des bateaux en fer, du moins quand à la carène, car comme bâtiments de guerre, je n'ai jamais admis les oeuvres mortes en métal, les expériences de Gavre sont là pour enlever toute hésitation à cet égard. Il paraît que les carènes en fer sont défectueuses sous plusieurs rapports : d'abord les rivets ne tiennent pas tous également bien, il y a une action galvanique qui agit sur les uns plutôt que sur les autres. Cela dépend dit-on de la manière dont ils sont forgés, appliqués et rivés. Du reste il semble qu'on n'est pas encore bien fixé à cet égard mais, ce qui est hors de doute, c'est que les carènes en fer se salissent très promptement. Les herbes et les coquilles y adhèrent avec force et tel bâtiment qui d'abord marchait très bien avait au bout de quelques mois perdu toute sa marche à cause de la saleté de ses oeuvres vives. Un autre grave inconvénient des bâtiments en fer, ce sont les affolements des compas. Malgré les plateaux correcteurs et tout ce qu'on a pu faire à cet égard, on n'a jamais rien eu de bien correct, et *le Chaptal* est obligé d'avoir une boussole à la tête de son mat d'artimon. Il lui sera fort difficile de faire de là des relèvements bien exacts.

Mon pauvre bateau n'avance pas, les menuisiers ont à peine achevé les installations du faux pont et ils ont encore ma chambre et celle du carré à finir. Cela est long et minutieux j'en conviens, mais d'un autre côté les ouvriers perdent un temps considérable et j'ai beau les pousser, il n'en vont pas plus vite. Tout cela est fort ennuyeux.

Visite des Mauduit à Valognes

Le 16 je suis allé rendre à Valognes une visite au brave Eugène Mauduit qui y est installé comme commis à pied des contributions indirectes. On est heureux de se rencontrer loin de chez soi, chacun rappelle ses souvenirs on passe en revue toutes ses connaissances, quelquefois pas trop charitablement, mais quand comme nous, on n'a que des amis, la revue n'est préjudiciable pour personne.

Je vis à Valognes une église qui n'est pas un monument, mais qui au moins n'est pas mal à l'intérieur, et un tribunal fort brillant pour une ville secondaire. C'est qu'aussi Valognes passe pour être par excellence, le pays de la chicane. Les avocats et les avoués y pullulent et font dit-on des fortunes colossales aux dépens des plaideurs normands.

Valognes est encore la ville où réside l'aristocratie du département, comme Hennebont dans le Morbihan. C'est là qu'habite l'hiver les gens qui possèdent les plus belles fortunes

territoriales et héréditaires du pays. Aussi la population qui s'en ressent, paraît à l'aise, il y a aux environs quelques jolies propriétés, mais la terre ayant une valeur bien plus grande que chez nous, elles sont beaucoup plus resserrées. De grands terrains n'y sont pas perdus en avenues et en bois sans valeur, mais aussi elles n'ont pas l'agrément des châteaux et des mauvaises terres de Bretagne.

L'élevage normand

Je m'en revins ce soir dans un omnibus avec un brave paysan normand auquel je demandai comment ils faisaient à la campagne pour loger dans leurs habitations peu étendues le nombreux bétail que devait nourrir toutes les prairies qui se déroulaient sous nos yeux. Il répondit en souriant qu'on avait pour cela un procédé fort commode, on ne les logeait pas, et nuit et jour on les laissait dans les pâtures. Mais cependant l'hiver ajouta-t-il, on leur porte à manger sous un abri, quelquefois on leur fait une espèce d'abri sous un pommier et ils s'y réfugient dans les temps de neige. Ce sont les vaches surtout auxquelles on fait mener ce rude métier. Leur lait en est peut-être plus abondant et surtout leur beurre de bien meilleure qualité. Un éleveur qui s'y entend fait vêler les vaches en septembre ou octobre. Il a ainsi du beurre lorsqu'il est le plus rare et le plus cher et ses élèves profitent bien mieux avec la nouvelle herbe de printemps.

Je fis causer le bonhomme qui me paraissait avoir de l'instruction, beaucoup de bon sens, et être maire ou au moins conseiller municipal de sa commune, et notre conversation roulant sur l'agriculture, elle fut longtemps sans tarir. Pour moi je tâchais de profiter de la vieille expérience et du savoir-faire de mon digne compagnon de route. Ma soirée ne fut pas perdue.

Incendie dans le port

18 mars 1847 - hier soir, un événement considérable est venu mettre tout Cherbourg en émoi. Il était 11 heures, j'allais m'endormir, lorsque j'entendis dans les rues des gens courir et un mouvement extraordinaire. Je ne savais ce que signifiait ce tapage, mais j'étais intrigué de savoir qui faisais prendre à tout le monde le pas de course dans la même direction. Je prêtais l'oreille, et bientôt j'entendis répondre à un questionneur : *le feu dans le port au magasin général*. Vite je sautais du lit, je m'habillais en double, et je me rendis aussi en toute hâte sur les lieux du sinistre. Effectivement un quart de l'immeuble édifié était en feu. De la toiture il s'élevait une fumée blanche, lourde et épaisse qui, conservant de la lumière, devait éclairer au loin tout le pays. C'était affreux, mais c'était magnifique. Les feuilles de zinc qui formaient la toiture du bâtiment produisaient en brûlant cette belle flamme. Déjà bien du monde était à l'œuvre, les pompes arrivaient de tous côtés. L'amiral donna ordre de faire la part au feu et m'envoya 15 ou 16eme comme je m'en aperçus bientôt dans les combles pour faire abattre une large partie de toiture. Mais une fois arrivée là, il y avait chose plus importante à exécuter, c'était de débarrasser le magasin des objets qu'il contenait, ce que l'on fit avec activité. Fort heureusement un mur de refend sur lequel se dirigeaient tous les efforts des pompiers arrêtait les progrès de l'incendie. On entama la charpente, mais bientôt on s'arrêta, car il devenait inutile de démolir davantage.

A minuit et demi, on était maîtres du feu et nous restâmes là jusqu'à trois heures pour achever de l'éteindre. C'est toujours ce qu'il y a de plus long. D'abord le zèle, l'ardeur se ralentit, ensuite quand il faut faire changer de place à 15 ou 20 tuyaux de pompe de 50, 60 et 100 m se croisant les uns des autres, les chaînes sont interrompues et on ne va pas plus vite en besogne. Je rentrais chez moi trempé et transis de froid. Jamais je n'ai trouvé mon lit meilleur.

Entraves crées par une feuille de papier calque

Comme de grandes opérations, d'immenses travaux, peuvent être entravés administrativement par peu de choses ! Je réclame depuis longtemps les voiles du *Favori*, il y a 15 jours que je cours les ateliers de la voilerie et que je m'adresse au directeur pour les avoir, on ne peut pas y travailler, on n'y touche pas. Pourquoi ? Parce qu'il manque une feuille de papier calque au magasin général. Certes je ne mets pas les réparations des voiles de mon sabot au rang des immenses travaux, des grandes opérations dont je parlais tout à l'heure, mais la confection des voiles d'une flotte de 40 vaisseaux et une foule d'autres ouvrages pourraient être arrêtés régulièrement, administrativement, par la même cause. C'est inimaginable, mais c'est un fait.

Voici : la mature du *Favori* a été changée de place. Un mât de tapecul lui a été octroyé. Les voiles, par suite de cette nouvelle disposition, doivent être modifiées. Or l'atelier de la mature a le plan original, fourni et signé par l'ingénieur, de la mature et de la voilure du bateau. Cet atelier ne peut régulièrement se départir de ses plans, mais il doit en envoyer une copie sur papier calque à la voilerie pour que celle-ci confectionne les voiles. Or la mature a adressé pour cela une demande en règle de papier calque au magasin général qui s'en trouve dépourvu, et pour qu'il s'en fournisse, il faut qu'un marché soit passé, qu'un adjudicataire se présente, que l'adjudication soit visée est approuvée par le ministre. Tout cela peut-être en cours d'exécution depuis deux mois, mais en attendant le papier calque n'arrive pas, le plan des voiles du *Favori* ne peut pas être expédié à la voilerie, et les voiles de mon bateau ne sont pas en cours de confection. C'est une belle chose que l'ordre dans l'administration, mais pour cela il faut une prévoyance et un approvisionnement que nous n'avons pas, et cet ordre si parfait en théorie devient à pouffer de rire dans les conséquences de son application.

Hier Martineau, second de *la Prévoyante* et de Robin m'apprend une excellente nouvelle, c'est que nos bateaux, mis en commission de port tout l'hiver, vont être considérés par dépêche ministérielle comme en commission de rade et le demi traitement de table alloué au commandant dans cette position va nous être rappelé. C'est une fameuse chose qui me tire du pied une bien longue épine, et j'applaudis pour ma part à la décision qui est du à l'intervention de notre brave chef direct.

Depuis quelques jours, il fait enfin beau temps dans ce pays et les courses du port en deviennent moins désagréables. La ville de Cherbourg a repris un aspect habitable sous le rapport de la propreté des rues, mais je n'ai pas encore entrepris une promenade projetée dans les environs. J'ai peu de temps dans la journée, et les soirées n'existent pas encore. Ce sera pour le mois de mai, si je suis encore ici.

Entrée en armement

4 mars 1847 - enfin nous recevons l'ordre d'entrer en armement, et dès le lendemain on nous complète et on nous envoie nos équipages. *Le Mutin* va être promptement paré, *l'Eperlan* peut-être, car quoique Candé prétende que son bateau est en parfait état, comme il ne me fait pas l'idée de s'en occuper beaucoup, je doute que Berthier quand il examinera les choses de plus près, n'y trouve pas bien des choses à faire. Alors, ma foi, il ne sera pas prêt de sitôt. Pour moi, je n'ai encore rien à bord. Une grande partie de mes objets d'armement ont été remis en magasin. Ont-ils été réparés ? Je m'aperçois déjà pour plusieurs qu'on ne s'en est pas occupé. Or comme jusqu'à présent je n'ai pas pu avoir mes feuilles, et que je n'ai presque rien pu prendre, il s'ensuit que je serais arrêté sur beaucoup.

Berthier arrive le 26. Il me fait l'effet d'un brave garçon qui se donne du mal, mais qui ne prend pas à cœur de réussir. Il est pressé, et il prend tout sans observation, mais sans grandes difficultés.

Mise en rade

20 avril 1847 - le trois, samedi saint, je mets en rade, sans embarcation, sans barre de gouvernail, sans une foule de choses, en un mot sans être prêt le moins du monde. Mais ces deux messieurs Berthier et Demas ont pris les devants, et je ne veux pas trop tarder après eux. Et puis on assure que les maîtres n'auront droit à leur supplément que du jour de la mise en rade et je n'ai pas voulu les en priver plus longtemps. En rade tout se rangera, on se débrouillera plus vite. Quant aux travaux, je m'aperçois qu'au lieu de s'accélérer, ils languissent. Les ouvriers ou ne viennent pas à bord, ou n'y font rien parce qu'au moindre mouvement ils ont le mal de mer. Et ici la mer est souvent grosse. Aussi j'ai aujourd'hui demandé à l'amiral à rentrer dans l'avant-port pour m'y amarrer sur une bouée afin que mes bossoirs d'embarcations, que l'on répare aux forges, soient plus promptement installés.

Les prédications de carême

Le carême est enfin achevé. Je n'en suis pas fâché, car quoiqu'il ne m'ait nullement indisposé sous le rapport sanitaire j'en étais moralement fatigué. C'est que je suis loin d'avoir l'énergie des anachorètes. Il me faut beaucoup d'aide d'en haut pour que je ne me laisse pas aller promptement à la pente qui finit par conduire au mal. Pauvre humanité.

La station du carême nous a été prêchée par un homme d'un grand talent que quelques-uns de ces messieurs que je vois d'habitude trouvent magnifique, mais qui rarement m'a fait impression. Il peut être un dialecticien ferré, mais je ne le trouve ni brillant dans ses dires et dans ses expressions, ni éloquent, car l'éloquence consiste non seulement à convaincre mais à émouvoir son auditoire, et pour moi du moins il en est rarement venu à l'émotion. Du reste je ne l'ai pas constamment suivi. Cependant je me rappelle un sermon sur la confession tellement bien distribuée et dont les parties étaient si tranchées et si claires que le lendemain je crois j'en aurais fait le canevas et l'analyse. C'est pour moi chose tout à fait extraordinaire, car après la lecture d'un livre, après l'audition d'un discours il me reste généralement une impression quelquefois profonde, mais jamais je n'ai pu me rendre compte du tissu circonstancié de ce que j'avais lu ou entendu, ma pauvre mémoire me fait trop vite défaut.

Pendant ce carême, nous avons eu le bonheur de faire notre jubilé et à sa suite nos Pâques. Aussi maintenant, je puis partir tranquille pour l'Islande, car j'ai pour lest une foule d'excellentes intentions et ma conscience est tout à fait lège. Ce sont les meilleures conditions pour ne pas chavirer en route.

En attente du Griffon qui arme à Brest

11 avril - je suis entré hier dans l'avant port, et en allant en rendre compte à l'amiral, il me dit qu'il vient de recevoir l'ordre de faire partir *l'Eperlan* et *le Mutin* pour le 15. Mais que moi, on me réserve à Cherbourg pour attendre le brick *le Griffon* qui arme à Brest et dont Robin Duparc va prendre le commandement. *La Prévoyante* sera donnée à Maucroix qui partira avec les deux premiers cotres.

Me voici en France bien sûr jusqu'au premier jour de juin, car *le Griffon* n'est pas près d'être armé. Cependant Martineau est parti pour diriger et presser un peu l'installation. Il reste second du chef de station. Ce sont de vieilles connaissances qui se conviennent parfaitement.

Je suis pas fâché du retard pour mon compte car dernièrement j'ai reçu une lettre de Marie m'annonçant que le cousin Paul s'était définitivement décidé à demander la belle sœur Pauline, qui a presque refusé et demandé du temps. De plus, le papa Couessurel veut retourner à Nantes se faire retoucher les yeux par M. Guépin, et je suis bien aise avant mon départ de voir comment tourneront toutes ses affaires. Je regretterais en pareille circonstance de me trouver longtemps sans nouvelles de la maison. Ainsi je suis servi à souhait et j'aurai j'espère tout le temps de soigner et de bichonner mon *Favori*. J'ai déjà fait peindre ma chambre, mais les ouvriers qui ont eu à y travailler de nouveau m'ont déjà froissé la peinture, il me faudra donner une seconde couche.

Le 17 je vais trouver l'amiral pour lui demander à rester plus de 10 jours sur ma bouée, et je lui ai déterré une dépêche ministérielle qui l'autorise pleinement à y laisser les petits bateaux pourvus que ce soit moins d'un mois. Il est a enchanté de ma découverte.

27 avril - je suis à peu près débarrassé des ouvriers et j'ai repeint ma chambre. À la première peinture j'avais fait mêler un peu de vert qui, de mauvaise qualité, est devenu une teinte tout à fait désagréable. Cette fois je mets le fond blanc et l'entourage des panneaux d'un gris bleu clair, et les colonnes d'une teinte un peu plus foncée, ce sera beaucoup mieux, pourvu que cette peinture puisse sécher d'ici à ce que je sois obligé d'habiter le bord.

La corvette *la Bayonnaise* vient de partir pour la Chine avec plusieurs jésuites et autres missionnaires. Je lui souhaite un bien beau voyage, mais j'aime beaucoup mieux être à bord de mon petit bateau.

Le Mutin et *l'Eperlan* qui devaient être expédiés le 15 d'après le dire de l'amiral, n'ont quitté le port marchand et n'ont mis en rade que le 23. Là ils attendent Maucroix qui n'est pas encore nommée officiellement au commandement de *la Prévoyante*. Je suis persuadé qu'ils seront encore ici le 1er mai.

Pour moi j'entre demain dans l'avant-port du commerce pour nettoyer ma carène et prendre le vin de campagne. Après cela je serai aussi prêt à partir.

30 avril - la carène du *Favori* n'est pas sale elle a été bientôt nettoyé, et j'ai quitté le fond très dur du quai du commerce pour aller amarrer du côté de l'arsenal où mon bateau sera mieux assis sur de la vase.

Hier les deux cotres son parti pour l'Islande. *Le Mutin* va à la côte Est, *l'Eperlan* à celle de l'Ouest. Maucroix me dit que Romain vient de partir de Paris, qu'il en a reçu une lettre où il lui annonce qu'il se propose de partir de Brest pour Cherbourg le 5 mai. Je trouve que *le Griffon* est allé bien vite en besogne et je doute fort que cette nouvelle se réalise si promptement. En tout cas j'attends patiemment l'apparition de mon chef de file, il ne partira pas certes d'ici instantanément et nous aurons bien quelques jours pour nous revoir.

En attendant j'aurai bientôt achevé le fameux tableau de Navarin que j'ai promis à Marie pendant si longtemps et pour peu que je sois encore à Cherbourg pendant une quinzaine de jours, il sera prêt à être encadré dans ma petite chambre du bord. Cette fois je réussis un peu mieux que la dernière, mais ce n'est pas de dire beaucoup, et je n'aurai fait encore qu'une œuvre pitoyable, mais ce que femme veut, Dieu le veut, dit-on, il faut en passer par là.

Je commence aussi à visiter les environs de Cherbourg avec le brave Garaud, commissaire de *la Pomone*, qui est devenu mon fidèle compagnon de promenade. Nous mangeons

ensemble au restaurant et après dîner, nous allons faire un tour tous deux, nous aimons à discuter et quelquefois la partie est belle.

J'ai reçu hier une lettre de Marie qui m'annonce que le mariage de Pauline est arrêté pour le 18 mai. La bonne sœur avait résisté quelque temps par des motifs particuliers et forts louables du reste, puis dernièrement elle s'est décidée. Voilà la pauvre Marie dans le tracas comme chef de famille.

9 mai 1847 - *la Prévoyante* est parti ce matin pour Reykjavik. Des Islandais, me voici tout seul sur la rade, car après que j'ai eu prix mon vin et mis à terre trois tonneaux de lest, le major m'a poussé en rade. Je ne sais pourquoi il ne tenait pas du tout à me voir dans l'avant-port du commerce. Il paraît même qu'il avait oublié d'en parler au préfet, car quand je suis allé rendre compte de mon mouvement à celui-ci, il en a été fort étonné. Maintenant je n'en suis nullement fâché car le préfet m'a autorisé à appareiller quand je le voudrais pour promener ou louvoyer en rade et m'exercer à la manœuvre de mon bateau.

Le 1er mai, fête du roi, revue générale tout bonnement, et feu d'artifice sous une pluie battante. Mais chez l'ami Garaud nous étions à la fenêtre et à l'abri, de sorte que nous avons pu jouir de tout ce que le spectacle a fourni d'un peu brillant. Un joli effet était produit par l'illumination de la digue qui tout le long c'est-à-dire sur un espace de 3 km présentait une ligne de feux parfaitement régulière et non interrompue. Cela faisait fort bien.

Habillement pour l'Islande - libéralité du gouvernement

Le 7 nous prenons nos effets d'Islande. Oh pour cela, par exemple, c'est bien, et si nous avons à faire une rude campagne, les hommes sont largement soignés par le gouvernement qui leur prête jusqu'à usure complète, un bon pantalon de drap, une excellente chemise de laine, un fort caleçon de flanelle, une paire de gros bas de laine, des bottes imperméables dites de Terre-Neuve, des manches en cuir, une jaquette en forte toile, une vareuse cirée ou goudronnée, un chapeau en toile peinte ou suroît, un gros bonnet de laine et une paire de mitaines aussi en laine.

Certes, affublés de tout cela, ils seront à l'abri de l'humidité et du froid. Il leur fait de plus cadeau d'1 kg de savon et autant de tabac, plus de thé, de café, de vin chaud et d'un supplément de ration de 120 g de biscuits. C'est bien, c'est généreux.

Les officiers ont à la place d'une vareuse, une bonne capote en drap à capuchon. J'espère bien avec elle, pendant que je serai à la mer, ménager les autres effets, et ma capote ainsi que le pantalon du gouvernement vont bien sûr faire les frais de la campagne.

Je suis jusqu'à présent enchanté de mon équipage, ce sont tous d'excellentes gens, doux comme des moutons, et rangés comme des petites filles c'est un vrai plaisir d'avoir affaire à de pareils matelots. Avec cela ils sont forts comme des Turcs, plusieurs sont de vrais colosses et j'ai dans ma baleinière quatre poulets qui la font voler à l'admiration de tous les flâneurs des jetées de Cherbourg.

Une belle idée a pris au papa Couessurel et le 27 avril il est parti pour Nantes avec Adèle et Lise pour se faire une seconde fois opérer par M. Guépin. Quel résultat en obtiendra-t-il ? Dieu le sait et seul peut le donner je crois. Mais les pauvres Adèle et Lise ne sont nullement allées faire une partie de plaisir, je le sais pas expérience. Pauvre père ! S'il pouvait recouvrer la vue. Maintenant j'engage beaucoup Marie, et de son côté c'est bien son intention, à faire ce qu'elle pourra pour qu'après le mariage de Pauline, il vienne demeurer avec nous.

Lise n'est pas capable de mener seul le ménage de son père et, réunie à Marie, elles pourront ensemble se débrouiller et lui procurer un bien-être dont il ne jouira bien sûr pas en demeurant isolé. Mais je doute fort qu'il accepte nos propositions. Ces questions sont très graves pour lui, et en admettant que la chose lui aille personnellement, avant qu'il est supputé et commenté ce qu'en pourront dire Pierre, Paul, Jacques ou Philippe, il se déterminera, il n'y a pas de doute, à refuser péremptoirement dut-il en souffrir beaucoup.

15 mai - nous voici de retour en rade après avoir encore passé quatre ou cinq jours dans l'avant-port militaire. Depuis longtemps déjà le pont du favori faisait de l'eau en beaucoup d'endroits mais comme ce pont était tout neuf, le maître calfat de l'arsenal auquel j'en parlai me dit que le bordage se resserrerait et que cet inconvénient n'aurait pas de suite. Cependant il n'avait pas de fin, et craignant avec raison qu'à la mer avec un peu de fatigue du navire nous ne fusions mouillés partout, je demandais un calfatage général du pont, et pour avoir les ouvriers plus à portée, je fus m'établir encore sur une bouée de l'avant-port. L'opération fut exécutée en quelques heures. Je restais là deux ou trois jours de plus et après avoir louvoyé en rade, et m'être promené pour exercice, je revins mouiller à mon poste ordinaire à l'ouvert des deux bassins du commerce et du grand port.

La Pomone avance dans ses opérations, déjà tous les couples de son nouvel arrière qui a été prolongé de 3 m sont en place est liés par des préceintes, on lui a laissé un puit à pouvoir enlever une hélice à deux branches. Dans une quinzaine elle pourra sortir du bassin et ses accastillages se termineront à Itot. Ses façons seront loin d'en être plus mal et il faut espérer qu'au moins elle marchera avec ce nouveau système

22 mai - je commence à me caser à bord. Les provisions s'y rendent et s'y arriment peu à peu. Ma gamelle s'installe, j’y ai déjà une partie de mes effets et dans un jour je puis tout y faire transporter et être prêt à partir. Du reste mon mois de chambre à terre finit le 28, et ce jour-là même je vais aller vivre à bord.

La campagne des environs de Cherbourg que nous arpentons tous les soirs Garaud et moi est magnifique de verdure et de fleurs. Il fait bon maintenant, et jusqu'à neuf heures du soir nous sommes en course tantôt sur la montagne du Roule d’où le panorama s'étend sur la rade, la vallée de Quinquampoix, le val de Serre et les coteaux de Tourlaville, tantôt nous perchons sur les hauteurs opposées, et nous poussons jusqu'à Octeville, ou bien nous longeons la vallée d'Equerdreville.

Visite de la jetée

Dernièrement aussi nous sommes allées visiter la fameuse jetée. Elle est maintenant élevée au-dessus des grandes marées sur plus de trois quarts de son étendue, et l'abri qu'elle fournit à la rade est considérable. Mais on y travaille toujours avec activité et j’étais heureux d'examiner et d'apprécier à mon point de vue ce grand travail, un des plus importants par les dimensions et les difficultés à vaincre qui se soit exécuté de nos jours.

Je fus surpris en y arrivant, d'abord de son peu de largeur, 10 mètres je crois, et surtout de voir le mur opposé à la mer du Nord, s'élever verticalement au-dessus des basses marées, car c’est à partir de là, qu'il est bâti sur les cônes, ou maintenant les cubes en béton qui ont été coulés sur le massif de pierres perdues qui ont élevé le sol jusqu'à fleur d’eau. Il me semblait que la mer venant ainsi à battre une muraille verticale devait incessamment l’ébranler et bientôt la détruire. Je m'attendais donc du côté du large à trouver un long talus sur lequel la lame serait venue se briser avant d'atteindre la partie verticale de la digue qui terminait le parapet. Eh bien tout le contraire a lieu et a été expérimenté. De grosses roches perdues provenant des carrières du becquet ou de la montagne du Roule découvrent seulement à la

basse mer le long de toute la digue, mais à partir de là sur une hauteur de près de 15 m elle s'élève verticale en large assise de granit. Eh bien toute cette immense longueur dont plusieurs parties sont achevées depuis longtemps ne paraît même pas altérée par l'action incessante d'une mer souvent furieuse. Le béton dont on se sert maintenant acquiert la dureté de la pierre, et ce long obstacle offrant à la mer une masse résistante qu'elle ne peut ni briser ni désunir, l'arrête dans les plus forts vents d'hiver. Alors par exemple le spectacle des jetées est imposant et magnifique : on voit la lame après s'être brisée, s'élancer en jet d'écume à plus de 20 et 30 m d'élévation pour retomber en gerbe sur la digue et de là s'écouler dans la rade. J'ai été plus d'une fois témoin de ces effets cet hiver et toujours je m'arrêtai pour les contempler.

La partie intérieure du mur entre les parements intérieurs et extérieur en pierres taillées se compose d'une maçonnerie en béton et en pierre schisteuse que l'on retire des bassins du port. Et longtemps on a noyé ces schistes verticalement dans le béton, mais la mer les creusait et y faisait de longues fentes. Aujourd'hui on les établit à plat sur le mortier et la longue action de l'eau ne peut plus les disjoindre.

La digue, entre un beau fort central, achevé depuis bien longtemps et toutefois à peu près à reconstruire en grand quant à sa muraille en briques qui sont en assez mauvais état, aura en outre à chacune de ses deux extrémités, deux autres forts dont on jette maintenant les bases. Les fondements de celui de l'ouest sont déjà établis et il n'y a plus qu'à en élever les murailles au dessus du niveau des basses mers qu'ils atteignent déjà. Pendant la prochaine campagne d'été, six à huit cent ouvriers vont y travailler sans relâche. Quant au fort de l'est, on n'en est encore qu'à l'enrochement que de nombreux bateaux établissent en y jetant de grosses pierres perdues.

Je trouve que pour la défense de cette digue, et pour empêcher une division ennemie de canonner et d'inquiéter du dehors une flotte mouillée en rade, on aurait du, sur tout le long, ménager des postes pour y placer des pièces de canon qu'on aurait espacé de 30, 40 et 50 mètres, et qui auraient écarté l'ennemi sans souffrir beaucoup de son feu. Car ces trois forts vont bien pendant quelques temps canonner une division ennemie, mais deux ou trois vaisseaux s'embossant avec énergie par leur travers en auront raison dans une heure et la mer leur sera libre au large. Certes, ces points ne seront pas pris pour cela, mais démantelés, ils ne pourront plus s'opposer aux approches de l'ennemi qui par-dessus la digue inquiétera nos bâtiments au mouillage en leur lançant une volée d'obus. Avant que l'ennemi au contraire ait détruit la longue batterie qui régnerait tout le long de la jetée, il serait forcé d'abandonner la partie et de reprendre le large.

Je sens tellement l'importance de la division et de l'éparpillement des feux pour repousser les attaques des vaisseaux que je ne conçois plus les forts de coté que comme des réservoirs, des magasins d'artillerie, d'où on puisse la faire sortir facilement et la transporter sur de longues ailes, comme la faire rentrer, si l'ennemi en force tentait un débarquement. Et, dans ce cas, mais dans ce cas seulement, le fort central conserverait tout l'avantage de sa position. Mais devant des vaisseaux, il devrait se taire et ne leur lancer que des bombes et pas un seul boulet. Sur les remparts de ces forts de mer, qui seraient autant que possible couverts par des glacis, je ne voudrais pas qu'ils portent à la rigueur une seule pièce de canon. Des chemins couverts sur les ailes, et des chemins couverts aussi étendus que possible auraient seuls la mission de défendre l'approche de la côte. Maintenant, si un débarquement était tenté par l'ennemi pour prendre à revers ces batteries démasquées du coté de la terre, toutes les pièces seraient rentrées ou enclouées et l'enlèvement du fort se changerait nécessairement en un siège régulier qu'un débarquement de troupes ne pourra jamais exécuter à moins qu'il ne soit assez fort pour tenir la campagne, ouvrir la tranchée et venir battre la place en brèche. Mais alors la question change au lieu d'une échauffourée tentée par des vaisseaux, on a à résister à l'attaque en règle d'une place. Et bien une fortification comme je l'entends repoussera toujours

la première, et pas une escadre, à moins qu'elle ne porte une armée de débarquement, ne prendra à revers une place quelque minime qu'elles soient si elle est convenablement défendue. Il est clair que le Fort Royal ou de l'île Pela, celui des Flamands qui est situé sur une pointe de roches avancées, celui de Querqueville ne peuvent être construits d'après ses principes, mais ceux de la jetée, le fort du Homet même, ne devraient être que des arsenaux destinés à garnir d'une formidable artillerie les premiers, et les seconds la partie des remparts du port qui l'avoisinent.

Le Griffon, que depuis le 10 j'attends tous les jours, n'arrive pas, je n'en ai même pas de nouvelles. Impatient, j'ai écrit à Martineau pour savoir ce qu'il devient, mais ni réponse ni bâtiment. Je ne sais plus quoi penser. Toutefois il n'est pas possible qu'il tarde bien longtemps.

Nouvelle opération de l'œil de papa Couessurel

Le pauvre papa Couessurel est rentrée de Nantes le 12 mai, n'y voyant pas plus clair que quand il est parti. M. Guépin a opéré son œil droit. Il lui a à ce qu'il paraît rendu un peu de lumière pour celui-là, mais le malade n'a jamais voulu laisser toucher l'autre qui y voit un peu et présentait de bien plus grande chance de guérison. L'énergie du pauvre père tombe. Il entreprend, mais il n'a pas la force de mener à fin. Il est du reste, me dit Marie, enchanté de son sort, il prétend que dans peu il va y voir parfaitement clair. Pauvre aveugle ! L'espoir est pour lui une bien grande consolation, mais comme la vie va lui être à charge. Puisse Dieu le soutenir longtemps et d'une manière efficace.

***Le Griffon* arrive enfin**

31 mai – le 24 on nous signale *le Griffon,* si impatiemment attendu par moi, non que je fusse bien pressé de partir, mais parce que depuis près d'un mois sur le qui-vive, je commençais à en être fatigué.

Dès qu'il fut mouillé, je me rendis auprès de mon chef direct pour prendre ses ordres, et lui remettre en même temps le commandement de la rade que le pauvre *Favori* avait depuis quelques jours. Signe certain qu'elle était dépourvue de bâtiments de guerre.

Le brave Robin m'apprit qu'on l'avait, à la lettre, jeté hors du port et de la rade de Brest avec un équipage nombreux, mais extrêmement faible composée en grande partie de pêcheurs qui n'ont jamais navigué que dans leur barque de Plougastel ou de Douarnenez.

Son brick n'était pas beaucoup meilleur, déjà vieux, il avait été réparé à la hâte, armé en double, à une époque de transition. Sous le rapport de la comptabilité, par conséquent avec une sévérité exagérée et mal comprise par ceux qui l'exerçaient, c'est-à-dire qu'une foule de choses n'était appropriée ni à l'espèce du bâtiment i à la navigation qu'il allait entreprendre. Mais on n'avait voulu écouter de sa part aucune réclamation et pour s'en débarrasser on l'avait fait partir.

Le Griffon venait d'armer à Brest et après quatre jours de navigation, son commandant demandait à ce qu'on visita ses apôtres* qu'il supposait entièrement pourri. En descendant effectivement, ont reconnu que tout l'avant était à refondre. Mais ce n'était pas le moment, et ils ont dû se contenter de relier ces vieilles pièces par des couples* susceptibles de les consolider. En un mot il était loin d'être prêt. Quand je vis Robin, ses intentions étaient de partir vaille que vaille dès que ces dernières instructions lui seraient arrivées du ministère, et

de Brest même, il avait écrit pour les réclamer. Cependant aujourd'hui il ne les a pas encore et nous ne sortirons pas avant le 2 ou 3 juin.

Pour moi, je ne dois plus compter sur la campagne d'Islande. Je m'y rendrai pour voir quel temps il fait et prendre des vivres à bord de *la Prévoyante*, mais il me faudra revenir en Écosse ou la pêche du hareng commence dans le nord vers le 15 juillet. Or comme j'ai été à ce qu'il paraît exclusivement destiné pour cette station, quoique arrivé le dernier en Islande, je serai le premier à en repartir. Il a même été question de ne m'expédier de France que dans le mois de juillet, et à m'employer jusque-là à explorer les bancs d'huîtres nouvellement découverts entre la Hougue et l'embouchure de la Seine. J'avoue que j'aime bien mieux partir.

Les arbres des environs de Cherbourg

Depuis le 28, je suis tout à fait établi à bord. J'ai abandonné ma chambre à terre, tous mes effets sont installés dans les armoires du *Favori*, ma gamelle fonctionne et je puis prendre la mer demain si on m'en donne l'ordre. Toutefois, je descends tous les soirs à terre continuer mes promenades avec le brave Garaud, et ensemble nous explorons les environs de Cherbourg qui sont réellement fort beaux sous le rapport des sites et de la culture. Cependant si d'un côté on y rencontre des points de vue magnifiques tant vers la mer que vers les profondes vallées de l'intérieur, si tout le pays est cultivé et offre l'aspect de l'aisance et même de la richesse, d'un autre côté il est peu fourni de bois quoiqu'il en paraisse assez couvert, et ses beaux bouquets d'arbres qui font si bien au premier plan d'un vaste tableau s'y rencontrent bien rarement. Dans toutes mes promenades je n'ai pas trouvé, je ne dirai pas un bel arbre, mais un pied même très médiocre de quelque essence que ce soit. Dans le nord du Cotentin, le chêne ne pousse plus, ou tout à fait rabougri. Les seuls bois qui entourent les champs, qui garnissent les fossés, qui ornent les maisons de campagne sont le hêtre et l'ormeau en général, encore ne sont-ils pas d'une belle venue, peut-être parce qu'on les émonde trop souvent. Ces pays riches plaisent certainement moins à la vue que nos pauvres contrées de la Bretagne, où, du moins dans certains endroits, la nature n'a pas été tant tourmentée. Je ne parle pas des larges parties où on la laisse exclusivement agir et où maintenant elle ne produit que des bruyères.

J'ai enfin terminé mon fameux tableau de Navarin tant recommandé par ma femme. Il est loin de me satisfaire, mais enfin il a un peu d'effet, et si l'ensemble n'en vaut rien, quelques parties ont je crois été réussies. Quoi qu'il en soit, je l'ai fait caler sur un carton, recouvrir d'un verre et il figure admirablement dans ma chambre de bord. Seulement il est un peu grand pour la place qui a pu lui être assignée, et très probablement le verre en sera bientôt brisé. Ce sera un très petit malheur.

Le 29, où on nous a payé nos avances et avec quatre mois de solde et 5 mois de traitement de table, en somme plus de 2700 F. Après avoir envoyé 1300 F chez moi, il ne me restera pas 1000 F pour vivre pendant ma campagne c'est vraiment effrayant. Mes approvisionnements de toute espèce se montent à plus de 1200 F et ce que j'ai emporté de chez moi à au moins cette valeur. Enfin il faut en passer par là, et cependant si je fais des écoles, ce qui est immanquable pour une première compagne, elles ne sont pas je pense d'une grande valeur et certes je n'ai pas agi trop largement.

En route pour l'Islande

6 juin 1847 - dimanche de la Fête-Dieu. Nous voici définitivement sous voile est parti pour l'Islande. Mais dans ce moment-ci, drossés par les courants tantôt à l'Est, tantôt à l'ouest, nous ne faisons pas grand route et nous avons tout juste réussi depuis 36 heures à nous élever au milieu de la Manche entre Cherbourg et l'île de Wight.

Le 2, je reçus une dernière lettre de Marie m'accusant réception des fonds que je lui avais envoyés, elle me donnait l'importante nouvelle du retour de notre pauvre père, et je n'avais plus qu'à partir.

Le 3 juin Robin m'apprit à 10 heures du soir qu'il venait de recevoir ses instructions. Quant à celles qu'il me donna, elles consistaient à me rendre en route libre à Reikiawick, en touchant à Thorsaven aux îles Feroé et à appareiller en même temps que lui le 4 à la marée du soir si la brise le permettait. Il ventait bon frais de l'Est le 4 au matin, mais le soir calme plat de sorte que je fus tout bonnement faire mes adieux au brave Garaud. Dans la journée, j'étais allé prendre les derniers ordres de l'amiral qui furent ceux de nous conformer aux instructions du commandant de la station d'Islande, et je fis encore des emplettes de départ. Il est temps de partir, car tous les jours je trouverai quelque chose de nouveau et d'important je crois à acheter. Cela ne finit plus.

Le samedi 5 je me rendis de bonne heure à bord du *Griffon*. Nous fûmes, Robin et moi, faire la visite de départ au commandant du *Gomer*, que nous savions n'être pas à son bord, mais il commande la rade et nous lui devions cette prévenance. Nous y trouvâmes Valmont qui nous montra les appartements du roi. Ils sont d'une magnificence extrême et je n'avais pas idée de l'installation du bateau.

Au retour de cette promenade nous mîmes sous voiles, Robin et moi. Il était 10 heures environ et il vantait jolie brise d'Est. Le pauvre *Favori* est joliment lourd. Nous sortîmes par la passe de l'Est et *le Griffon* qui prit la route de l'ouest 3 milles sous le vent à nous nous avait, au bout de deux ou trois heures, enlevé tout l'avantage que nous avions eu à prendre le vent. La mer dure creuse que je rencontrai tout d'abord en naviguant pour la première fois depuis près de cinq ans m'influença un peu, j'eus le mal de mer assez pour ne pouvoir pas diner. Mais ce matin il n'y paraissait plus. Cet après-midi, il fait calme, la mer est tout à fait tombée, je me porte à merveille et je mange comme quatre.

La côte sud de l'Angleterre

9 juin 1847 - nous avons mouillé devant Yarmouth en face d'une immense colonne surmontée d'une statue et érigée en l'honneur de Nelson. Elle est élevée à petite distance des jetées qui forment l'entrée du port. Un peu tranquille maintenant, je puis me rendre compte de mes impressions des journées précédentes.

Le 7 à 8 heures du matin nous nous trouvions assez près de l'île de Wight à quelques lieues dans l'est du Cap élevé de Sainte-Catherine, nous attendions une brise favorable pour nous soustraire à l'action des courants contraires que nous éprouvions à tous les renversements de marée. Vers midi, elle se leva du sud-ouest d'abord bien faible, mais fraîchissant graduellement avec un temps magnifique. Nous commençâmes alors à longer la côte d'Angleterre de très près et à 10 heures du soir nous relevions au nord le feu de Dungeness élevé sur un point presque à fleur d'eau. Cette côte d'Angleterre m'a paru d'un aspect tout à fait extraordinaire. Coupé à pic dans de blanches falaises de craie, aux environs du Cap Beachy, elle s'étend des deux côtés de la pointe en faisant de longues ondulations. Une foule d'habitations, de villages, s'y remarquent comme des points sur de larges tapis de verdure traversée en sens divers par des chemins figurant des rubans blancs contournés et repliés sur eux-mêmes comme les coteaux qu'ils longent ou qu'ils traversent. Mais là, tout est posé et mis comme un objet d'art. Ce terrain est raide et froid, je trouve, comme le caractère anglais. On n'y aperçoit pas une seule aspérité pas un seul arbre. De longs fossés semblables à des raies et des maisons de ferme isolées, voilà les seuls objets en relief. C'est riche, c'est magnifique de culture, mais c'est monotone au possible. Franchement je préfère l'aspect âpre

de nos bruyères, sur le versant au moins des hauteurs qu'elles occupent, ressort de temps à autre un clocher pointu au milieu d'un bouquet d'arbres. Les champs de sarrasin et de seigle sont ornés de leur ceinture de chênes, et nos chaumières, si rares qu'on puisse les rencontrer, son abritées et en partie cachées par des arbres aussi vieux qu'elles. L'œil ici se repose avec plaisir sur un pays dont il s'exerce à étudier les milles formes. La forme des coteaux s'est seule conservée, ils sont peints en vert ou en jaune suivant la saison. La teinte est plate et uniforme, une feuille de papier sur laquelle on passerait un large coup de pinceau de vert rendra compte et représentera parfaitement le pays.

Il est bien entendu que je ne fais pas ici le portrait de l'Angleterre en général, mais seulement de ce que j'en ai pu voir le long de la côte que j'ai parcourue pendant la journée.

Dans la nuit, le vent avait beaucoup fraîchi, sans que le pauvre *Favori* en marchât plus vite, et le 8 au point du jour, à 3 heures du matin, nous étions devant le port de Douvres, ville située au pied de deux coteaux escarpés qui la resserrent en une vallée étroite et profonde. À 6 heures nous avions franchi le Pas-de-Calais, nous dirigeant au travers de la rade de Dunes, que j'étais bien aise de visiter en passant, au lieu de faire le tour des boues qui la forment.

Nous aperçûmes là en passant les villes de Deal et de Ramsgate autour desquels au moins on aperçoit des traces de végétation mais ce ne sont que des points isolés. Les vastes champs des environs sont encore, de loin, vus comme des steppes.

Après avoir traversé la rade de Dunes, les vents se maintenant au S.O. et à l'O, beau temps, mon projet de route fut immédiatement arrêté. Je traversais le plus tôt possible l'embouchure de la Tamise et je fus rallier la cote de la rive gauche au cap Orfordness, me proposant de ranger la terre de pointe en pointe le plus près possible, tant que le vent ne viendrait pas du large, jusqu'au nord de l'Écosse. J'aurais ainsi l'avantage de la connaître pour l'époque où il faudrait venir y naviguer. De plus je profiterai des marées plus fortes à terre qu'au large. Je n'étais du reste pas le seul à faire cette navigation : de nombreux navires marchands l'avaient aussi entreprise, et je n'avais qu'à les suivre ou à peu près pour être sûr de ne pas m'égarer. C'étaient pour moi des pilotes.

Le pays est bas et plat dans ces parages, mais il est facile de reconnaître qu'on ne s'y chauffe plus avec du bois, car il a presque entièrement disparu. Cependant on aperçoit çà et là quelques bosquets qui environnent les nombreuses habitations parsemées de l'intérieur. Les villages s'y reconnaissent aussi, non par les longues flèches pointues des côtes de Bretagne, mais par des tours carrées que l'on voit de fort loin. Elles forment partout des points saillants sur la surface du sol parce que les maisons de campagne sont généralement basses et puis parce que les arbres, les grands du moins, paraissent fort rares. Je suis persuadé par ceux de ces clochers que j'ai pu voir de près qu'il ne faudrait pas un chêne ou un châtaignier bien élevé, sinon pour les dominer entièrement du moins pour les éclipser en grande partie. Du reste cette contrée d'aspect fort riche est bien plus riante que celle que nous avons aperçue sur la côte sud.

Talonnage dans les bancs d'Yarmouth

À 7 heures nous étions en vue des deux bouées qui balisent les extrémités sud des bancs d'Yarmouth ou de Covitriteness, et sur l'affirmation d'un de mes matelots qui se donne pour pilote, et qui effectivement parait bien connaître la côte, je me décidai à pénétrer dans une passe étroite. À sept heures nous donnions entre les bouées par quatre et cinq brasses de fonds, mais, soit que le courant nous drossât, soit que mon pilote eut perdu ses marques, nous donnâmes bientôt quelques coups de talon.

La chose devenait grave, toutefois le bâtiment ne s'arrêta pas, et franchi. Pour moi j'étais persuadé que nous ne rangions pas les côtes d'assez près, je fis lancer dans sa direction, et effectivement nous trouvâmes presque aussitôt 5 et 6 brasses d'eau et nous en avons été quittes pour la peur. Il eût été pénible pour moi de perdre mon pauvre sabot au début de la campagne. Cependant je ne cherchais pas à sortir des bancs, et après avoir franchi le haut fond de Lovestoj nous entrâmes dans le large canal d'Yarmouth. Parvenus à la hauteur de la ville à 9 h Dupuis m'engagea à y mouiller. La nuit allait nous prendre, le temps avait mauvaise apparence et nous commencions une marée contraire de 8 heures. Je compris ses raisons et je laissai tomber l'ancre pour la nuit. Bien m'en prit car plus tard il ventait grands frais du Nord et nous eussions été fort maltraités par ce mauvais temps au milieu de bancs dangereux dont il faut s'éloigner promptement lorsque le vent ne permet pas d'y naviguer à son aise.

Le matin, la brise est toujours fraîche et je vais certainement attendre à demain pour appareiller, ici au moins je ne perds pas de chemin, tandis qu'au large par le temps qu'il fait j'aurai plus de dérive que de route.

Nous sommes sur une rade de plus de 3 lieues de long sur 2000 de large au plus. Et bien d'une extrémité à l'autre elle est découverte de navires en relâche. Au nord comme au sud c'est une forêt de mats impénétrable à l'oeil. Impossible d'apercevoir l'horizon où la plage, encore plus je crois de les compter. C'est tout juste si nous pouvons nous débrouiller au travers de tout cela pour sortir d'ici dès que le temps sera convenable. Je profite de cette relâche un peu forcée car elle n'était nullement dans mes intentions pour écrire à Vannes une lettre qui fera d'autant plus de plaisir qu'elle sera moins attendue.

La prière à bord du *Favori*

Dans mes entretiens avec le père Chou à Lorient, après que j'eus le commandement du *Favori*, j'avais résolu de faire à mon bord la prière avec les matelots matin et soir. Parmi tous ces braves gens qui viennent au service, il y en a qui sortent de chez eux chrétiens et qui bientôt s'abstiennent de tout acte qui le prouve. On ne prie pas à bord des bâtiments de guerre. C'est absurde.

Eh bien j'avais formé la résolution de réunir dans ma chambre ceux qui voudraient prier avec moi. Pendant l'armement, la chose était difficile, je n'étais presque jamais à bord surtout le soir. Mais maintenant je n'avais plus à broncher, il fallait faire ma profession de foi. Le lendemain donc de notre départ, après l'appel du soir, je déclarai à mon équipage réuni que j'étais dans l'habitude de prier Dieu matin et soir et que si quelques-uns d'entre eux voulaient faire comme moi, je les recevrais volontiers dans ma chambre et nous ferions la prière ensemble. J'étais extrêmement ému en leur disant cela, et je doutais que quelqu'un voulut se rendre à mon appel. Je venais de vaincre le respect humain, avec peine je l'avoue, et j'étais assez niais pour penser qu'il pesait sur ces pauvres gens comme sur moi. Ils descendirent en masse et cependant je leur avais bien exprimé que je n'avais l'intention de contraindre personne, car en fait de religion, chacun doit être libre de la sienne même de n'en pas avoir, c'est une affaire de conviction.

Ma chambre était trop petite. Après la prière bien courte que je pus à peine réciter tant j'étais ému je remerciai du fond du coeur ceux qui étaient venus mais je ne pouvais plus rien dire, je pleurais. Dieu bénit la résolution franche que j'avais faite, car, un instant après le fourrier, député par l'équipage, vint me trouver en me disant que beaucoup d'hommes avaient voulu descendre et n'avaient pas trouvé place, de sorte qu'ils me priaient de les réunir dorénavant dans le faux pont ou sur le pont. Le lendemain pas un n'y manquait et tous se mirent à genoux devant le hamac avant le branle-bas. Je n'avais plus qu'à remercier Dieu et

continuer, mais j’avoue que de ma vie je n'ai éprouvé d'émotion plus grande et de satisfaction plus douce. La première prière à bord du *Favori* restera longtemps gravée dans ma mémoire.

Je m'imaginais faire une grande chose, un acte bien extraordinaire : pauvre sot, j'appris le lendemain que l'année dernière à bord du *Mutin* commandé par la Tournaye la prière se disait tous les jours soir et matin, et, quand la chose était possible en pays étranger, le commandant menait lui-même à la messe les hommes qui voulaient l’accompagner. Voilà bien grande chose que j'avais faite. Pauvres de nous. J'écrivis à Chou cette bonne nouvelle.

La rade de Yarmouth

12 juin 1842 - dans la soirée du 9, le vent tomba. Avant-hier matin on ne ressentait plus pour ainsi dire là houle du large, les vents s'étaient remis à l'O.S.E jolie brise et dès 4 heures du matin, quelques bâtiments marchands appareillaient malgré un courant de flot encore fort violent. J’attendis un peu plus tard, et après avoir fait porter une lettre à la poste, je mis sous voiles vers 6 heures et demie et nous remontâmes le canal au milieu d'une multitude de navires qui sans doute allaient faire même route que nous car c'étaient de ces gros bricks qui de Newcastle et de Enderland transportent du charbon de terre sur tous les points du globe.

Le spectacle de cette flotte, innombrable pour l'espace qu'elle occupait, était vraiment fort beau. Les uns se groupaient par vingtaine dans l’étroite passe de terre, les autres reprenaient celle plus profonde du large et tout cela s'étendait sur deux lignes de plus de deux lieues de longueur. Il y avait là au moins 3 ou 400 voiles. Avec mon pauvre *Favori* je me débrouillais comme je pouvais au milieu de ses gros navires, la plupart légers et hauts sur l’eau comme des ballons. J’en gagnai quelques-uns, j'étais battu par d'autres, j'étais déventé par celui-ci, je m’efforçai d'arriver pour ne pas aborder celui-là. C’était à ne pas trouver le temps long. Vers 10 heures la tête de la colonne s'éparpillait à la sortie des passes de Frosborough, tandis que l’on apercevait encore une longue file dans le sud. Tous ces bâtiments retenus sans doute par des vents contraires s'étaient successivement amoncelés sur la rade pour attendre une brise favorable.

Vers midi elle se leva plus fraîche en passant au N.O. puis au Nord. Le temps se mit à grain et présenta une assez mauvaise apparence. Une heure après, la moitié du convoi laissait arriver pour regagner le mouillage. Quelques navires de tête tenaient encore et pour moi espérant doubler les bancs j'avais peine à me décider à perdre 8 lieues de route que j'avais faite. Je continuai donc malgré les instances de mon pilote qui me présageait du mauvais temps. Le pauvre *Favori* plongeait l’avant dans la lame à faire trembler. J'avais essayé et je me décidai à laisser arriver comme les autres pour prendre un lieu de refuge. À 7 heures nous laissions de nouveau tomber l'ancre sur la rade de Yarmouth à environ un lieu plus nord que la première fois et encore parmi tous les gros charbonniers qui n'avaient pas cru devoir tenir la mer aussi longtemps que nous. Dans la soirée, les plus récalcitrants rentrèrent.

Hier quoi qu'il ne fit pas encore bien beau, le mauvais temps était passé et je ne voulais pas rester plus longtemps sur la rade, sans prendre terre et aller faire une visite au consul. Je m'y rendis donc vers 6 heures en uniforme mais il paraît qu'on n'est pas habitué à voir des costumes militaires à Yarmouth, car j'étais l'objet de la curiosité générale, ce qui m'ennuyait fort. Je fus fort bien reçu du brave anglais M. Preston qui représente ici nos intérêts commerciaux et après avoir causé une demi-heure avec lui je revins à mon canot.

Aspect de la ville de Yarmouth

Yarmouth, qui signifie embouchure de la rivière du Yar, a un aspect tout particulier, je ne dis pas comme ville anglaise, car je n'en ai pas encore beaucoup vu, mais elle est bâtie exclusivement en briques rouges ou blanches, c'est-à-dire demie-cuites. Quelques rues que je traversais sont fort bien je trouve, elles sont larges, macadamisées avec de larges trottoirs et tenues avec la propreté la plus recherchée. Les maisons sont basses, deux étages au plus, mais proprement bâties et leur couleur rouge de brique qu'on a conservée à la plupart leur donne une physionomie toute bizarre. Les boutiques et magasins sont sur la rue, et une grande partie des maisons bourgeoises en sont séparées par un petit parterre fermé par une grille en fer qui conserve l'alignement sur le trottoir. Ces petits jardinets sont extrêmement propres et l'ensemble de tout cela est selon moi très gracieux. C'est aussi un peu du confortable.

Une chose dont je ne pouvais d'abord me rendre compte m'a frappé en parcourant ces rues : c'est l'éclat parfois gênant des vitraux car les fenêtres sont ici d'une grande largeur et très multipliées. Il m'a fallu m'approcher tant je m'en doutais peu pour reconnaître que le verre à vitre au lieu d'être placé comme en France est bombé et reflète par conséquent presque toujours une partie du ciel à l'oeil du promeneur. Cette disposition a, m'a-t-on dit, aussi l'avantage d'empêcher de l'extérieur de voir dans les appartements mais je crois que cet effet n'est guère absolu car la courbure n'est pas très forte, et cela donne encore aux maisons un aspect très original. Sur ma route je n'ai rencontré que deux temples protestants d'une assez médiocre architecture, un palais de justice dont les abords sont d'une exquise propreté et le port intérieur, long canal encombré de navires. Un chemin de fer à deux voies longe tout le quai et sert sans doute à transporter des marchandises soit à des magasins particuliers soit au chemin de fer principal dont les gares sont à l'autre extrémité de la ville. Enfin, en entrant je vis des hôtels magnifiques que l'on bâtit dans un quartier neuf le long de la mer sur les dunes de sable que le temps y a amoncelé. Ce quartier sera fort beau quand il sera achevé.

Les moulins à vent

Du bord, outre diverses usines dominées par leurs hautes cheminées, on aperçoit encore plusieurs moulins à vent sur la côte. Ces moulins méritent description car ils comportent tous un mécanisme particulier qui en rend l'usage fort commode, mais dont le prix dépasse de beaucoup les moyens de nos pauvres meuniers de Bretagne. Leurs ailes, au lieu de voiles, sont composées de persiennes rubans qui se mettent à plat où se soulèvent suivant la force du vent. Lorsque le moulin fait un nombre de tours plus grand que celui nécessité par le travail auquel il est destiné, l'arbre tend une espèce de ressort qui ouvre les persiennes et laisse échapper le vent jusqu'à ce que la régularité du mouvement se soit de nouveau manifestée. De plus sur la queue de l'arbre se trouve un autre petit moulin à voiles très courtes, orientée perpendiculairement aux ailes principales. Lorsque celui-ci n'est plus dans le lit du vent, il tourne et, au moyen d'engrenage, il agit sur la toiture de manière à l'orienter convenablement. Tout cela est fort ingénieux, mais doit coûter fort cher et il faut que leur travail soit considérable pour qu'on les établisse à aussi grand frais. Du reste ce sont des machines de fortes dimensions qui, pour la plupart je pense bien, ne sont pas destinées à moudre de la farine mais à préparer d'autres produits quelconques.

La cote est de l'Angleterre : Yarmouth, Boston, Newcastle, Edimbourg

Ce matin à cinq heures nous appareillâmes au milieu de tous nos compagnons de route des jours précédant et la brise cette fois paraît devoir nous êtes favorable pendant quelque temps. À quatre heures ce soir, nous nous trouvons au milieu de la vaste baie de Lynn au fond de laquelle est situé Boston et maintenant que notre convoi est un peu dispersé, nous avons pu compter 470 voiles sur tous les points de l'horizon, encore y a-t-il bien des groupes que nous n'avons pas pu énumérer d'une manière exacte. Ce genre de navigation est fort agréable lorsqu'on n'est pas obligé de mettre de l'ordre parmi tous ces messieurs.

21 juin – au mouillage de Thorsaven, capitale ou si l'on veut siège du gouvernement des îles Féroé par 62° de latitude. J'y ai relâché par suite de calme ou petit temps que nous devons éprouver depuis sept jours et qui m'ont fait craindre par leur continuité de manquer ou du moins d'être rationné d'eau pour le reste de ma traversée d'Islande si nous éprouvions les mêmes vicissitudes.

Après avoir rangé le 13 à sept heures du matin le cap Flamborough, nous accompagnâmes notre convoi jusque devant Newcastle, puis continuant presque seuls avec une bonne brise, le lendemain nous traversions le golfe d'Edimbourg pour aller reconnaître la côte d'Écosse. Mais la terre était couverte de brume et je gouvernerai un peu au large.

Cependant la brise continuait toujours, la mer était houleuse et dure et j'eus une forte réminiscence du mal de mer, pauvre marin que je fais maintenant.

Les îles Shetland et Feroé

Le 16 nous doublions tout juste le cap sud des îles Shetland (4), car les courants nous avaient drossés nord, et il nous fallut serrer le vent pour sortir de cette mer. La houle continua toujours mais le vent tomba et à quelque distance de l'île Foul, nous nous trouvâmes en calme. Je fis sonder et on eut de 70 à 90 brasses de fond. Il devait là y avoir de la morue. Nous jetâmes des lignes et dans une heure nous en prîmes une soixantaine d'assez belles. C'eut été peu pour un pêcheur, c'était beaucoup pour nous, en ce que l'équipage allait, au lieu de viande salée, manger du poisson frais pour plusieurs jours. Ici notre navigation devient par trop belle : du soleil, de petites brises et des calmes. Le 2 juin seulement nous découvrîmes la plus sud des îles Féroé (5) que je voulus reconnaître pour, de ce point, faire route sur l'Islande. Mais j'eus encore de petits vents contraires et des calmes et je longeai dans l'est l'île Suderoë. Parvenus à l'ouvert de la large passe des îlots Demon, je me décidai à aller relâcher à Thorsaven par la raison que la route que je pouvais faire ne m'approchait pas de ma destination et que si le temps continuait à rester aussi calme, je pourrais très bien être gêné par le manque d'eau pour arriver à Reikiawick. De plus, j'étais autorisé à cette relâche, car j'avais un pli de du Parc pour le gouverneur. Je dirigeai donc ma route vers la grande île, mais pas moyen de m'en rapprocher. Nous pêchâmes et cette fois, nous prîmes des morues monstres, d'énormes flétans, une raie colossale. Tout cela amusait l'équipage et passait le temps. À la nuit, je dis nuit car il était 11 heures du soir, mais malgré un temps couvert on y voyait encore lire sur le pont. À la nuit dis-je, toutes les terres se couvrirent d'une brume si épaisse qu'il m'était impossible, quoique de très près, de distinguer celles qui se trouvaient devant moi. Je pris le large d'abord, puis le brouillard se dissipant je reconnus la terre et je revins sur la passe. En somme nous fûmes obligés d'y armer nos avirons et de nous tirer au moyen de nos embarcations pour gagner le mouillage.

Les îles féroé - Thorsaven

Tborsaven, même à une petite distance, ne peut pas se reconnaître pour une ville ou un lieu habité. Dans le fond d'une anse, au pied de hautes montagnes formées d'une couche de grès et de lave superposés, et recouvertes en partie dans la bonne saison où nous sommes d'une mousse verdâtre, on aperçoit le long de la côte un terrain un peu plus vert entremêlé de points noirs comme les rochers de la plage. Un peu de fumée seulement s'élève au-dessus de cette pelouse, c'est Thorsaven. Certes je serais passé à une lieu longeant la côte, que je n'aurais pas soupçonné là une ville quelconque. Ce n'est qu'en approchant beaucoup que l'on distingue un groupe de maisons basses à muraille noire qui sont entassées sur une petite pointe et la difficulté de la reconnaissance c'est que tous les toits sont recouverts d'un beau gazon qui d'un peu loin ne se distingue pas de la teinte des pâturages et de quelques champs ensemencés d'orge et d'avoine. Pas un seul arbre, pas un arbrisseau, pas une broussaille, quelques plans de sureau seulement qui croissent dans des espèces de jardin et auxquels il faut donner tous les soins que nous prodiguons aux plantes les plus rares. Quel pauvre et misérable pays !

Nous jetâmes l'ancre à une portée de fusil d'une pointe de rochers en envoyant une amarre à terre. De ce point de vue, sur notre droite, s'élevait un petit fort où flottait le pavillon danois, devant nous une suite de cases en bois recouvertes en gazon, et à gauche une ou deux petites maisons semblables mais d'une apparence assez propre s'élevaient le long d'un torrent qui descend de la montagne en bondissant de rocher en rocher.

Mon lieutenant, M. Boisnard, qui a longtemps fréquenté Terre-Neuve, dont l'aspect sûr beaucoup de points dans le nord est, m'a-t-il dit, semblable à ce pays-ci, m'a expliqué que le gazon dont on recouvre les toits y est placé pour leur conservation. L'humidité, la neige, la gelée font bientôt par ces latitudes fendre les planches dont les habitations sont recouvertes. Or après une couche de goudron, le gazon qui s'y fixe y entretient de la fraîcheur et empêche même le bois de se gâter. C'est fort bon à savoir, mais il faut aussi comme aux Féroé la condition de brouillard presque permanent et d'une humidité constante.

Visite au gouverneur

À trois heures sous une forte pluie, mais c'était en service, je fus faire ma visite au gouverneur. C'était un homme d'une cinquantaine d'années fort bien et parlant le français assez correctement. Nous causâmes du pays et il me dit que l'hiver s'était pour eux extrêmement prolongés par des pluies, du froid et des coups de vent continuels et que depuis une quinzaine de jours seulement ils commençaient à jouir d'une température plus douce. Le fait est qu'il ne fait pas froid, mais le brouillard et la pluie se succèdent presque sans interruption, et les adorateurs du soleil, s'il y en avait encore, ne lui adresseraient ici que bien rarement leurs prières.

Pour me rendre chez la première autorité du pays, je traversai une partie de la ville. Pas de rue, des sentiers pour communiquer entre des cases en bois bâties aussi irrégulièrement que possible de droite et de gauche sans aucun ordre quelconque comme les anciennes villes grecques que j'ai visitées. Demain j'aurai la visite de M. Canden et je connaîtrai par lui une partie des ressources de ces îles.

22 juin - le gouverneur est venu ce matin me rendre ma visite, et à son départ, je l'ai salué de neuf coups de canon.

Statut des îles Féroé – le roi du Danemark

Les îles Féroé, m'a-t-il dit, sont une propriété du roi de Danemark. Tous les habitants sont ses fermiers ou peut-être plutôt ses cerfs, car ils ne lui payent aucun impôt je crois mais tout ce que produit leur travail ou leur industrie entrent dans les magasins du roi, qui les vend à son profit. Ainsi les habitants ne peuvent rien laisser aux étrangers, et j'étais tout étonné de la contrebande qu'y font me disait-il les pêcheurs de morue. Quand je lui demandai en quoi elle consistait, j'appris que ce n'était autre chose que l'achat aux habitants de chemises et de bas de laine.

Il a fallu de lui une autorisation spéciale pour qu'on nous vendit des poules et des oeufs, il paraît que ce monopole pèse sur toutes les villes dont les produits doivent être transportés à Thorsaven.

La pêche à la baleine

On récolte à ce qu'il paraît aux Féroé, beaucoup de laine et puis de l'huile de souffleur. Les habitants ont une manière toute particulière de faire cette pêche. Lorsqu'ils aperçoivent en mer une bande de ces cétacés, ils réunissent un grand nombre de pirogues ou espèces de bateaux remplis de pierres et, le gouverneur en tête, ils chassent à coup de cailloux, m'a-t-il dit, la bande de souffleurs et la dirige comme un troupeau de moutons dans un des longues baies des îles où ils la forcent à s'échouer sur le sable. Une fois-là, ils tuent le poisson et le dépècent. L'huile en est fondue et la chair coupée en longues lanières est pendue le long de leurs cases avec de la morue, du flétan etc. ce sont les provisions d'hiver. Les habitants des Féroé ne connaissent presque pas le pain, aussi les galettes de biscuits leur font plus de plaisir que l'argent.

Ils cultivent cependant un peu d'orge, d'avoine et des pommes de terre, mais certes pas en assez grande quantité pour nourrir la population qui s'alimente principalement de poisson. Les hommes sont d'une taille ordinaire et les quelques femmes ou petites filles que j'ai rencontrées m'ont parue fraîches et fort jolies.

Le soir même à six heures je quittai Thorsaven pour me traîner péniblement dans le canot à l'aide du courant et de mes avirons.

Aspect du pays et partie de chasse à Midiwaag

25 juin - nous sommes encore en vue des îles Féroë, où contre l'ordinaire à ce qu'il paraît, il fait le plus beau temps du monde, mais depuis le 22, nous n'avons pas non plus toujours été à la mer. Drossés par les courants, battus par une grosse houle, en butte à des vents contraires et sans force, nous sommes allés nous loger pour attendre une marée favorable dans la baie de Midiwaag, dont nous avons mais en vain essayé de sortir hier matin. Le soir seulement une toute petite brise nous a permis de prendre le large. A Midiwaag, il y a deux ou trois petits villages et une bien plus grande étendue de terres cultivées qu'à Thorsaven. C'est toujours la même culture du foin, de l'orge et de l'avoine et seulement dans les montagnes paissent une grande quantité de vaches et de moutons. Pendant la journée, je suis allé faire une partie de chasse sur les hauteurs qui ferment la baie du côté du sud, et jusqu'au sommet les rochers sont couverts d'une terre tourbeuse sur laquelle il pousse de l'herbe que paissent les bestiaux. Tous les coteaux seraient-ils susceptibles de culture ? En grande partie je le crois, mais l'hiver est si rude dans ces pays et les habitants si peu nombreux, que la plus grande partie de leur travail

serait sans fruit. Il rapporterait tout au plus au roi de Danemark. Nous trouvâmes quelques pluviers dorés et des courlieux sur le bord de la mer et du lac.

Les montagnes escarpées des îles Féroé ont cela de particulier sur celle que j'ai vue dans des pays moins élevés en latitude, que jusqu'à leur sommet et sur les pentes les plus abruptes, voire même dans les anfractuosités de rochers taillés à pic, elles sont couvertes de verdure. En été pas un arbre, pas un arbrisseau, mais de l'herbe ou d'autres plantes très vertes. Cette teinte leur ôte cette âpreté qu'on s'attendrait à rencontrer sur les hautes terres du Nord et qui sont bien plus le caractère des montagnes grises et dénudées des pays méridionaux.

Pour des galettes de biscuits, nous trouvâmes à Midiwaag quelques poules et des oeufs. Les pauvres habitants de ce pays ne connaissent pas le pain et une galette de biscuit fait plus d'effet sur eux qu'une pièce d'argent. Ils en sont friands au possible et avec un tel objet d'échange on obtiendrait d'eux tout ce qu'on voudrait s'ils n'étaient pas retenus par la crainte d'être vus livrant à des étrangers ce qui doit être dirigé sur les magasins du gouvernement à Thorsaven.

30 juin - nous voici enfin, non sans peine, en vue de la côte islandaise et tout près de Reykjavik où nous mouillerons je l'espère demain matin vers deux ou trois heures si le calme ne vient pas nous arrêter.

Les 27 et 28 une belle brise nous a poussé, mais dans la nuit d'avant-hier la mer est devenu très grosse et le vent nous a refusé complètement. J'ai été obligé de mettre 15 heures en cape. Nous n'étions pas mouillés sur le pont, les lames ne déferlaient pas, mais elles étaient comme des montagnes et ne m'ont jamais parues si élevées. Il est vrai que de dessus mon sabot, je les vois de bien bas. Ces mouvements brusques et si considérables m'ont encore donné le mal de mer. Hier elle était beaucoup tombée et cependant j'étais toujours malade. Aujourd'hui seulement j'ai pu dîner. Pauvre matelot que je fais, je ne suis plus bon à rien.

Islande : la baie de Reykjavick

9 juillet 1847 - hier matin, nous sommes partis de Reykjavik où nous avons mouillé le 1er sur l'arrière du *Mutin*, entre *le Griffon* et *la Prévoyante*. Pauvre *Mutin* il a fait une traversée plus courte que la nôtre, mais il paraît qu'alors et depuis il a été rudement secoué. Quant au *Griffon* il n'est arrivé que le 28 juin, trois jours seulement avant nous. Mais il est resté huit jours à Dunkerque où, sur la rade, il a reçu le coup de vent que nous avons éprouvé à Yarmouth.

Aujourd'hui nous louvoyons péniblement pour doubler le cap Reikianas et nous élever pleine mer. Pad de vent, la mer grosse et contraire, ce ne sont pas des circonstances favorables pour faire de la route. À bord du *Favori*, on recule alors plutôt que d'avancer, et c'est ce que nous avons fait la nuit dernière.

Reykjavik est un méchant hameau de 150 ou 200 maisons dont les plus belles sont bâties en bois sur une plage de sable et de cailloux noirs entre deux coteaux, un étang et la mer. Deux espèces de rues un peu alignées traversent la ville dans sa longueur. On y construit maintenant une petite église capable de contenir 3 ou 400 personnes et on y remarque un collège parce que c'est la seule case à un étage que possède la ville. La majeure partie de ses habitants sont des négociants qui achètent aux paysans isolés sur la côte ou de l'intérieur les produits que ceux-ci leur apportent par la voie de mer ou en caravane sur de nombreux chevaux. Après avoir approvisionné les colons des divers objets dont ils ont besoin, le commerce embarque pour le Danemark et la Norvège. La laine brute ou tricotée, du suif, des peaux et pelleterie, du poisson sec ou salé et de l'édredon qui sont à peu près les seules

productions du pays. Le beurre y serait aussi fort abondant si l'on voulait et si l'on savait le préparer.

Reikiawick a un gouverneur de toute l'Islande et un évêque qui en dirige les nombreuses cures. Ce sont, comme les Danois, des luthériens.

La chambre des notables d'Islande

Nous sommes reçus à bras ouverts dans ce bon pays dont les habitants sont d'excellentes gens qui nous vendent leurs marchandises les plus chers qu'ils peuvent. Le gouverneur M. de Happe est entièrement à notre disposition, et sa maison pour les français est une case de famille. Il retourne cette année au Danemark et va être bientôt remplacé. Ce sera certes une perte pour nos nationaux. C'est surtout de lui que j'ai appris divers détails sur la culture et la construction du pays qu'il administre presque patriarcalement avec une chambre de notables qui adresse au roi simplement des observations sur ce qui pourrait se faire de mieux en leur faveur, et les prétentions de ces braves gens ne sont pas tellement exagérées qu'on a cédé souvent à leurs voeux. Cette chambre tient maintenant séance pendant un mois et est présidé par le commissaire du roi envoyé tout exprès pour diriger les élections et les travaux de l'assemblée.

Les ressources de l'Islande

Le sol de l'Islande est, à ce qu'il paraît, tout entier composé de laves de divers espèces superposées par couches assez épaisses et constituées de pierres dures éparses çà et là comme les fragments d'une croûte brisée, peu ou pas de terre dans leurs fentes ou intervalles. Dans les vallons des tourbières provenant des détritus d'une végétation assez active en été constitue de vastes mais maigres herbages enfin quelques prairies dans les parties que l'on a grattées ou aplanies. L'hiver à Reikiawick n'est pas aussi dur qu'on le penserait sous une latitude de 64° où il n'y a que six heures d'exposition il est vrai, mais il y neige rarement, très rarement aussi le lac ou l'étang près de la ville est assez fortement gelé pour qu'on puisse y passer et la mer ne s'y prend presque jamais. Par exemple, les pluies et les brumes y sont permanentes. Ces phénomènes qui paraissent au premier abord assez extraordinaire tiennent à la côte ouest et au vent de sud-ouest qui la battent presque constamment car à la côte est, au coeur de l'été, on trouve encore de la neige jusqu'au bord du rivage et les baies sont souvent prises de glace.

Vaches, chevaux, moutons

Les vaches que j'ai vues en Islande me paraissent de la taille de nos vaches bretonnes, mais j'ai remarqué qu'elles n'avaient pas de cornes, pas même d'appendices. Les chevaux sont aussi de la taille et de l'encolure de nos maigres chevaux qui paissent abandonnés dans les landes, mais ceux-ci trouvant, durant l'été, une nourriture plus substantielle et plus abondante, sont plus gras et paraissent plus vigoureux. Les moutons y ont une laine très fine entremêlée de poils gras et droits dont il serait nécessaire de la débarrasser pour en avoir un produit doux et soyeux. Elle est du reste vendue ou brute ou travaillée en bas, gilets, chemises, etc … à un prix qui est à peu près le quart de celui de France.

Les eiders

J'avais toujours cru que l'Eider (3) était une espèce d'oie sauvage fuyant les habitations et nichant dans les rochers escarpés où on allait à grand peine s'emparer de son nid. J'avais peut

être lu cela dans quelque ouvrage d'histoire naturelle. Pas du tout, c'est une espèce d'oie dont le mâle est blanc et noir et la femelle toute grise, son vol est lourd et loin d'habiter les rochers, il vient nicher dans l'herbe sur les îles basses et sur la côte où il n'est pas dérangé. Il paraît que c'est un animal d'habitude, qui s'établit presque toujours aux mêmes endroits, car il est de passage en Islande, et après y avoir fait ses petits, il émigre vers les cotes plus nord du Groenland et du Spigberg. Ainsi plusieurs ilots bas des environs de Reikiavick sont l'été peuplés d'eiders. Tout près même de l'habitation, dont le propriétaire reçoit fort mal les étrangers, sont nichés dans l'herbe en foule ces oiseaux que l'on dérange même quelquefois avec le pied quand on veut voir leur couvée.

L'eider avant de pondre dépose dans son nid une couche de son duvet, on le laisse faire plusieurs œufs et on enlève alors l'édredon avec trois ou quatre œufs par nid. Ces œufs sont mangés par les habitants. La femelle après cette soustraction continue à pondre et lorsqu'elle est prête à couver, on lui enlève de nouveau le duvet qu'elle remplace. Enfin, lorsqu'avec ses petits elle abandonne son nid, on récolte tout ce qui s'y trouve, puis elle émigre avec sa famille lorsqu'elle vient assez forte. Les bestiaux viennent alors paitre l'herbe qu'ont abandonné les eiders, jusqu'à l'année suivante. Au printemps de laquelle, les mêmes familles reviennent généralement.

Les bécasses nichent encore en Islande, nos chasseurs en ont trouvé plusieurs nids avec des œufs et des petits.

Enfin, l'Islande possède aussi des rennes, mais assez rares du reste, elles occupent tout à fait l'intérieur du pays, où leur chasse est aussi difficile que pénible.

En Islande, il n'y a pas de route tracée, on ne connaît ni chariot ni attelage. Tout s'y transporte à dos de chevaux, et les labours, peu considérables du reste, s'y font à la houe. Ce sont les prairies qui constituent la principale culture et au mois de juillet on y récolte un foin court et peu abondant, qui sert l'hiver à nourrir le bétail dans les graves circonstances.

Le saumon abonde dans les baies, mais à Reykjavik, la pêche en est affermé à un locataire qui en fait un débit considérable pendant que notre station s'y trouve et qui en d'autres temps le sale où le fume pour l'expédier au Danemark.

Les Islandais ne se chauffent qu'avec de la tourbe que du reste on trouve presque partout. On n'a que la peine d'aller la prendre et de la faire sécher. Il y a dit-on en Islande un seul arbre dans la baie d'Afiord. Il est assez grand pour en dépasser en hauteur la maison de son propriétaire qui en est extrêmement fier.

Mon séjour à Reykjavik m'a fort ennuyé sous le rapport des dîners. J'y est passé sept jours et j'ai été forcé d'assister à cinq repas y compris celui que j'ai donné. Or un dîner par semaine passe, mais cinq c'est à n'y pas tenir, aussi j'ai vu avec plaisir partir tous ces messieurs.

J'ai profité du dernier jour pour faire mes achats de rareté ou de curiosité du pays, et maintenant je retourne sur mes pas vers les îles Shetland, où je devrais commencer un service quelconque, car jusqu'à présent, je n'ai pas aperçu un seul pêcheur français.

17 juillet - nous voici seulement dans le sud des îles Féroé après neuf jours de mer. Nous avons beau temps et joli petite brise mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Coup de vent

En doublant le cap Reikianos pour longer la côte sud de l'Islande, nous avons trouvé des vents de sud-est droit opposés à notre route, avec une mer affreuse. Pendant trois grands jours que ce mauvais temps a duré, le pauvre *Favori* en a vu de toutes les couleurs de puis la cape

forcée sous le moins de voilure possible, jusqu'à celle que nous trouvions la plus favorable pour éviter les coups de mer. Dieu sait si nous les avons tous parés, si souvent l'eau roulant de tous les bords sur le pont trouvait assez d'issues pour s'échapper par les sabords ouverts, si nos embarcations labouraient la mer malgré leur élévation et en recevant parfois des paquets énormes, tremblaient sur leurs bossoirs. Toutefois malgré ce mauvais temps et des lames qui nous paraissaient comme des montagnes nous avons été assez favorisées du ciel pour n'avoir eu aucun homme emporté au même blessé et pour être exemptes d'avaries, car je n'appelle pas avaries un sabord ou un morceau de pavois défoncé ou écrasé.

Pour moi, pauvre matelot, tout au plus bon maintenant à naviguer sur un étang, j'ai éprouvé un mal de mer atroce qui ne m'a quitté, en me laissant un estomac dérangé, qu'un jour ou deux après le retour du beau temps. Un commandant malade, mais bien malade dès que la mer est grosse, cela se voit, c'est à abandonner la partie, et si je n'avais pas d'autre preuve que le père éternel ne veut plus rien faire de moi comme marin, celle du mal de mer qui se renouvelle souvent après 20 ans de navigation active pendant laquelle il ne m'a jamais inquiété serait suffisant et décisive.

Pendant notre traversée jusqu'ici, des courants portant à l'Est ont agi sur nous avec une grande violence apparente puisque aujourd'hui sous les îles Féroé, nous avons reconnu près de 50 milles ou 1° 28 d'erreur dans notre estime en longitude. Mais en comptant une moyenne pour les huit jours pendant lesquels nous y avons peut-être été soumis, nous ne la trouvions plus que d'un mille par deux heures, ce qui n'est pas du tout extraordinaire. Toutefois il est bon de s'en méfier beaucoup car avec les temps brumeux de ces parages, on peut se trouver sur une terre que l'on n'aperçoit pas lorsqu'on s'en croit encore à 25 ou 30 lieues ce qui n'est nullement récréatif.

Au nord des Shetland : Battasund

22 juillet - après 12 jours de mer, nous avons enfin mouillé à Battasund, le lieu de notre première destination. Mais j'y avais affaire pour deux heurs, et voici que depuis deux jours je n'en puis plus sortir avec des vents contraires. Du reste je ne suis pas arrivé sans angoisse et sans peine. Me trouvant en calme très près de terre dans le nord des îles Shetland, de peur d'être amené en arrière par les courants, je suis allé attendre une marée favorable dans la petite baie de Burra-fiord où j'ai passé la nuit du 19. C'est un lieu presque inhabité où nous avons pêché de magnifiques truites saumonées, mais c'est aussi une baie ouverte aux vents de nord qui nous prit le lendemain matin et avec lesquels il fallut promptement sortir. Je profitai pour cela d'un flot favorable, mais la mer était grosse, mon pauvre *Favori* ne marche pas, j'avais à m'élever de la côte et pendant six heures, quoique aidé par le courant, je louvoyai non sans inquiétude presque dans les rochers pour gagner 3 milles. Il est vraiment déplorable d'avoir un pareil sabot sous les pieds. C'est à prendre en dégout la navigation. Enfin nous parvinrent à doubler la pointe en passant bien prêt et deux heures plus tard, nous étions à Bata. Oh j'avais un fameux poids enlevé de dessus les épaules, et cette journée m'avait horriblement fatigué.

Le lendemain, je pus exécuter les ordres que j'avais reçus en prenant les renseignements que j'étais chargé de recueillir. J'aurais voulu partir de suite pour Larwick y rejoindre mon chef de station et trouver des lettres. Mais la providence n'avait pas suffisamment exercé ma patience, et devant n'y rester que quelques heures, en voilà 48 que nous sommes ici à rien faire. Les vents contraires et violents empêchant de songer même à prendre la mer. Patience.

Battasund est une excellente petite baie où l'on est parfaitement à l'abri de la mer. Les ressources y sont médiocres, mais à la rigueur on pourrait y vivre assez bien à bord. Les terres y sont montueuses plutôt que montagneuses et présentent l'aspect d'un vaste tapis vert.

Toutefois l'uniformité de ce tapis est assez triste. Quelques maisons isolées et éparses dans une vaste campagne apparaissent comme les seuls points saillants qui, avec quelques pierres blanches s'échappent du sol. Pas un seul arbre. Ce sont les pampas de la Plata, moins ses hautes et longues herbes et plus ces habitations moins rares, un terrain ondulé et quelques raies noires de murs ou talus en pierre qui séparent des propriétés.

Ces coteaux du reste nourrissent de nombreux troupeaux de moutons à l'haleine fine et soyeuse avec laquelle les femmes de pays font ces longs châles fin comme la dentelle que portent les anglaises élégantes et que l'on trouve si admirables de travail et de finesse en France. Ici ils ne sont pas très chers et pour une quinzaine de francs on peut emporter en France un délicieux cadeau à faire. Dans ces campagnes vivent aussi les fameux poneys du Shetland, petits chevaux hauts comme des chiens.

Les habitants sont presque tous pêcheurs et vivent je crois beaucoup plus de poissons que du produit de leurs troupeaux dont ils vendent seulement les toisons brutes ou travaillées et les bestiaux que l'on vient y chercher pour la consommation du gouffre de l'Angleterre. Leur culture consiste presque exclusivement en orge, avoine et pomme de terre. Le pain leur est à peu près inconnu et pour des galettes de biscuits nous pouvons nous procurer ici poules, œufs, etc. Le pain est pour eux comme pour ces pauvres peuples du nord un grand régime. Le poisson sec ou salé paraît être la nourriture exclusive de la masse des shetlandais.

Après tout j'en parle peut-être un peu à la légère car je n'ai encore vu que Bata, mais je m'appuie sur les renseignements que j'ai pu recueillir, et j'ai lieu de croire que de plus amples informations à Lerwick ne feront que confirmer l'idée que je me suis faite du pays.

31 juillet - nous sommes en partance pour les îles Orcades dès que le temps sera convenable, car pour aujourd'hui on ne mettrait pas un chien dehors. Il vente grand frais, nous avançons autant ici qu'à la mer.

Au sud des Shetland : Lerwick

Les 23, après un fort coup de vent de sud-est la brise sauta au nord-ouest. Nous appareillâmes de Battasund vers midi, et six heures après nous étions à l'entrée de la baie de Lerwick où nous mouillâmes seulement à 10 heures du soir. *Le griffon* s'y trouvait à mon grand contentement et j'appris même bientôt qu'il n'y était arrivé que sept jours auparavant, c'est-à-dire le 18 quand nous atterrissions nous-mêmes sur le nord des îles Shetland. Comme nous, et trois jours auparavant, il avait essuyé le coup de vent de sud-est qui nous avait tant fatigué sous l'Islande, mais après il en reçut un autre plus violent encore de nord-ouest que nous n'avons pas nous autres ressentis. En somme il a été plus maltraité que nous.

Trois lettres de Marie

À mon arrivée à Lerwick, j'ai reçu du consulat un paquet de lettres dont trois m'étaient adressées, et me procurèrent le plus grand bonheur que j'ai éprouvé de longtemps. C'était, avec tout ce que me racontait Marie, les nouvelles et les meilleurs du bon-papa Couessurel. On est si heureux quand, après une longue absence, on apprend que chez soi tout à dépassé ses espérances. Elles sont si douces les émotions qu'on éprouve. Oh ! mes fatiguer furent bientôt oubliées et je me couchai fort tard, en m'abandonnant au sentiment de reconnaissance et d'action de grâces que j'adressai au Seigneur pour tout le bien et le bonheur que j'en recevais. Le lendemain je fus avec Robin du Parc faire quelques visites puis je rentrai pour écrire car le vapeur poste partait le 25.

Un mariage écossais aux Shetlands

Je reçus aussi l'invitation d'assister à la cérémonie d'un mariage écossais, chose assez curieuse et intéressante pour nous. Les pauvres époux devaient partir le soir même sur un bateau à vapeur pour se rendre aux grandes Indes à Bombay, où était employé le jeune homme, mais la demoiselle quittait ses parents, ses amis, et devait être bien triste.

Nous nous rendîmes avec notre consul M. Archibald Grey et ses dames chez le frère de la nouvelle mariée dans la maison duquel devaient se faire la noce vers trois heures de l'après-midi, et nous fûmes reçus dans un salon où nous trouvâmes seulement réunis quelques messieurs, parents de la future. Nous étions nous six officiers du *Griffon* et du *Favori*. C'était là presque à huis clos que devait se faire le mariage. Singulière coutume comme autrefois dans les chapelles.

Bientôt les dames nous amenèrent la jeune femme, peu belle, le teint couperosé et paraissant fort triste. Elle pouvait avoir une vingtaine d'années. Les futurs s'assirent sur un canapé entre les jeunes gens d'honneur et nous vîmes un instant après un monsieur de la société qu'à aucun signe nous ne pouvions reconnaître pour le pasteur se diriger vers eux un petit papier à la main. Tout le monde alors après avoir pris une paire de gants blancs dans une corbeille que présentait à chacun une jeune demoiselle, se leva et le révérend les yeux fermés et de l'air le plus profondément mystique qu'il soit possible d'imaginer prononça, en anglais d'abord, une prière je crois, puis rouvrant les yeux et clignotant des paupières une exhortation aux jeunes gens, enfin il termina encore sans doute par une prière, car je vis ses yeux se fermer une seconde fois. Alors le garçon et la demoiselle d'honneur ôtèrent un gant aux époux qui se donnèrent une poignée de main parfaitement accentuée, c'est-à-dire à l'anglaise, enfin le digne pasteur remis à la jeune femme le petit papier et la cérémonie fut terminée.

Chacun vint alors donner la poignée de main sacramentelle aux époux, après quoi on but un verre de Madère, on mangea de petits gâteaux, une demoiselle nous mit à chacun à la boutonnière une fleur d'oranger ou de jasmin lié par un petit ruban blanc, qui représentait sans doute le partage du bouquet de la mariée, puis de droite et de gauche chacun se communiqua ses idées et ses observations.

La cérémonie du mariage chez les presbytériens écossais est bien simple comme on le voit, car j'ai taché de n'omettre aucun détail, un peu trop simple je trouve, mais ces braves gens n'en sont pas moins bien et dûment mariés. Cependant le petit papier m'intriguait beaucoup, je fis à cet égard quelques questions, et j'appris à ma grande surprise que c'était le seul acte qui constatait l'union des époux. Il n'y a ici ni registres de l'État civil, ni contrat par devant un notaire ou un magistrat quelconque, ni signatures de témoins, ni même publication. Et on aurait bien pu se dispenser d'inviter une quinzaine de personnes présentes. Il n'y a que le petit papier de la grandeur d'une papillote et auquel par distraction la jeune femme peut fort bien plus tard donner cette destination à moins qu'elle n'ait une cassette particulière pour enfermer ce trésor car c'est la seule pièce qui existe de son union légitime. Il faut qu'en Angleterre il y ait à l'endroit du mariage une grande moralité pour que ce contrat ne soit pas plus souvent déchiré. Aussi la femme est bien loin de jouir des droits qu'elle a en France, elle devient tout à fait vassale de son mari, je pourrais presque dire son esclave. Du reste le père de famille tient encore ici ses enfants majeurs ou mineurs sous une dépendance absolue, en ce sens qu'il ne leur doit rien et que par un caprice il peut léguer toute sa fortune à l'un quelconque d'entre eux au détriment des autres ou même à un étranger sans qu'ils n'aient rien à y redire. Cette loi ou coutume peut avoir un très bon côté, mais certes le revers de la médaille n'est pas brillant. Le droit d'ainesse, qui après tout n'est pas un droit, existe pour les grandes familles afin que le nom et la condition en soit soutenu honorablement. C'est l'ancienne aristocratie, mais il y a

une foule de roturiers qui veulent aussi maintenir l'éclat de leur nom, de sorte qu'ils ne laissent pas le sou à leurs autres enfants.

Un quart d'heure après la cérémonie, nous descendîmes au dîner. Nous étions 23 personnes et nous fîmes les honneurs car Robin était à la droite et moi à la gauche de la maîtresse de la maison. Le repas écossais des Shetland se composa plus de santés à porter que de mets succulents. La table n'était pas mal servie mais 12 robustes appétits avaient dévoré tout ce qui s'y trouvait moins des hors-d'oeuvre, et de méchantes pâtisseries. Les Écossais mangent moins et boivent beaucoup. Aussi pour moi, étranger, il me fallait boire d'abord à la santé de la nouvelle mariée, de la maîtresse de maison, de ma voisine de gauche, puis du marié et du chef de la table, puis enfin rendre le toast qu'on me portait tout cela avec du madère ou du porto. Il y aurait de quoi se mettre tout d'abord sous la table si l'on était tenu à vider à chaque fois son verre, heureusement il n'en est pas ainsi et on peut se contenter de boire fort peu mais comme à chaque toast il faut rafraîchir, il s'ensuit que cette coutume peut devenir fort gênante. Un peu après le dessert, les dames sortirent et alors le maître de la maison, président la table, désigna un vice-président qui vint prendre la place de sa femme et l'on continua à se porter des toasts mais d'une manière plus générale, toutefois cela devint on ne peut plus fastidieux car ces braves anglais sont d'un sérieux imperturbable et nous étions nous autres Français presque les seuls qui parlions autrement qu'à voix basse. Les circonstances empêchèrent la séance de se prolonger bien longtemps, nous montâmes prendre le café et comme il était près de six heures, bientôt le nouveau couple vint nous faire ses adieux, il allait s'embarquer dans un canot du *Griffon* qui le conduisit à bord du bâtiment à vapeur en partance pour Édimbourg.

J'espérais que chacun allait pouvoir rentrer chez soi, impossible, il y eut un moment d'émotion, de tristesse, mais bientôt on se mit au piano, on chanta et les demoiselles de danser. Ceci, avec des intermittences, se prolongea presque vers neuf heures qu'on nous fit descendre souper. À la fin de ce dernier repas chacun dut fournir sa chanson puis les dames montèrent et nous tînmes table jusqu'à minuit. C'était à mourir d'ennui. Mais c'est l'usage du pays et il faut s'y conformer. Vers une heure enfin nous regagnâmes nos pénates respectifs. Ma curiosité était satisfaite, mais je l'avais payé par une séance de 11 heures c'était assez cher.

Je suis allé ensuite une ou deux fois passer la soirée chez M. Archibald Grey notre consul, j'y hachai l'anglais avec sa femme et sa belle-soeur et se furent à peu près les seuls visites que je fis à Lerwick. Je dis à peu près car je fus encore présenté dans une maison de campagne fort riche mais je n'y retournai pas. Nous étions du reste parfaitement reçus partout.

Un usage écossais : le salut

Un usage, qui a nous autres Français paraît assez bizarre en Angleterre, ou du moins en Écosse, car je ne puis rien dire de la partie de la Grande-Bretagne qui avoisine nos côtes, est celui de ne jamais saluer les dames dans la rue à moins qu'elles ne vous saluent les premières. En suivant notre usage français on commet une impolitesse marquée, et à cet égard, nous sommes pris fort souvent. Ici aussi, c'est toujours au supérieur à saluer le premier, et à moins qu'on ne passe à distance, les Anglais qui ne tiennent nullement à user leurs chapeaux traduisent toujours leurs saluts par une poignée de main, présentée par les dames dans les maisons et par les messieurs chez eux et dans la rue. De plus il est parfaitement impoli de parler à une dame quelconque sans lui avoir été présenté par une connaissance. Elle ne répond généralement pas, et cette connaissance en vous présentant, assume sur elle toute la responsabilité de vos actes ainsi l'individu présenté, commet-il quelque méfait, il ne lui sera pour ainsi dire pas attribué et il sera tout à fait imputé à la connaissance ou à l'ami qui se sera chargé de présenter quelqu'un sans l'avoir préalablement jugé.

Il y a beaucoup de bonnes choses dans tout cela. Je doute que beaucoup de ses usages ne soient pas tombés en désuétude dans la partie de l'Angleterre qui nous avoisine, mais en Écosse où l'on est scrupuleux observateur de toutes les règles de conduite et de bienséance, il faut y faire bien attention.

Pendant mon séjour à Lerwick, je m'occupai des réparations qu'exigeaient les petites avaries que nous avions faites pendant le coup de vent du 12, je fis échouer le *Favori* et nettoyer sa carène, rearrimer sa cale, enfin je me disposai de mon mieux à entreprendre une nouvelle campagne.

Sol des Shetlands

Le sol des shetlands, à Lerwick du moins, se compose de couches d'un grès plus ou moins grossier. En certains endroits il est formé de tranches assez minces presque schisteuses qui fournissent d'excellentes pierres à aiguiser. Plus loin ce sont des masses compactes d'un grain beaucoup plus grossier et plus dur dont la pâte renferme beaucoup de cailloux. Ici c'est du grès rouge, là la pâte grise contient de rares cailloux, mais ailleurs ceux-ci dominent et sont agglomérés comme si ils étaient simplement liées entre eux par du mortier. Souvent la pâte du grès est tellement grossière qu'on dirait du sable agglutiné.

Dans les vallons et sur les montagnes qui sont vertes jusqu'au sommet, le sous-sol est recouvert d'une couche épaisse de tourbe dont les parties inférieures c'est-à-dire parfaitement décomposées et carbonisées ont la dureté de la houille quand elles sont desséchées. Aussi il n'y pousse pas un seul arbre, mais des herbes et une espèce de bruyère courte et mousseuse. L'eau de ce pays est détestable, pas précisément à l'instant où on la puise, mais conservé seulement quelques jours, elle se décompose et prend un gout tourbeux qui la rend impotable.

Ressources du pays

On trouve cependant de la terre sur le flanc des montagnes et nous apercevons de vastes champs cultivés. Cette terre est légère, un peu argileuse et outre d'assez beau foin qu'elle produit, on y cultive presque exclusivement de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre et des navets. La principale production du pays paraît être le bétail qui abonde et que l'on envoie ordinairement paître aux landes, c'est-à-dire sur les montagnes où, en été, les moutons surtout trouvent une abondante nourriture. L'espèce donne, comme je l'ai déjà dit, une laine très fluide et très douce.

Malgré cela, le pays paraît extrêmement misérable, la propriété y est peu divisée, et ceux à qui appartient le sol le font à ce qu'il paraît suer outre mesure aux dépens des cultivateurs et des fermiers. Les hommes paraissent presque tous se livrer à la pêche, et les femmes, si elles ne cultivent pas la terre, ce que je n'ai pu remarquer dans cette saison, font au moins le gros ouvrage d'aller chercher la tourbe dans la montagne. Nous en avons rencontré beaucoup rentrant en ville chargées d'une hotte remplie de tourbe tandis qu'elles tricotaient en chemin un ouvrage de laine quelconque.

13 août 1847 - je commence à connaître les Orcades que j'ai déjà arpentées en plus d'un sens, et cette navigation que je redoutais d'abord me paraît maintenant, moyennant un pilote, fort agréable. J'appareille le jour quand il fait beau, et je vais me loger dans un trou pour la nuit. Cela est fort commode et bien sûr je ne trouverai pas une aussi utile ressource sur la cote d'Angleterre.

Nous partîmes de Lerwick avec *le Griffon* le 20 août au matin par un vent droit debout mais avec un beau temps. Nous ne pûmes pas aller bien loin pendant la journée, cependant le soir nous avions doublé le cap Samborough, mais le calme nos prit, et pendant deux jours nous battîmes la mer, avec de folles brises et des orages entre les Shetland et les Orcades (6). Le *Griffon* qui marche autrement que *le Favori*, était bien ennuyé de nous avoir à sa suite, mais enfin le 4 nous pûmes donner dans les îles, et à sept heures nous mouillâmes sur la rade de Kirkwall ville capitale ou du moins principale du pays. Le lendemain j'étais déjà dehors pour aller visiter des pêcheurs français qu'en entrant nous avions reconnus dans une baie de l'Ouest et nous ne rentrâmes que vers minuit. À partir du cinq nous restâmes au mouillage jusqu'au 10 que j'appareillai pour visiter les parties du Nord, pendant que *le Griffon* se rendait sur la côte d'Ecosse.

Les Orcades : Kirckwall

Kirkwall est une assez méchante ville où cependant on trouve quelques ressources, excepté toutefois de la viande de boeuf que l'on ne tue que quand un nombre suffisant de consommateurs en demande. Les rues sont étroites et irrégulières, les maisons ni bien ni mal, et on n'y voit rien d'un peu remarquable que l'ancien église que les habitants considèrent comme étant de la plus haute Antiquité. Elle était autrefois dédiée à Saint Magnus. La nef est supportée par deux rangs de colonnes basses et massives, presque genre égyptien, surmontées d'un rang d'arcades en plein cintre au-dessous d'une voute presque ogivale, petites fenêtres latérales étroites et lourdement ornementées, rien de beau pour moi, car je suis peu connaisseur en antiquités, que la dimension de cet édifice est assez grande et son plan se compose de deux rectangles se coupant par le milieu.

Les protestants, qui à l'époque de la réforme, ont détruit tous les monuments religieux de l'Écosse ont respecté cette cathédrale, de laquelle ils ont pris la moitié pour en faire un temple. L'autre moitié est tapissée de pierres tumulaires dont aucune ne remonte plus haut que le protestantisme. L'évêché, ruiné aussi, se trouve maintenant séparé de l'église par une rue seulement, et l'ancien palais ducal, beaucoup plus moderne, gît un peu plus loin. Ces édifices sont construits en grès rouge, qui se délite facilement et à quelque distance on les dirait bâtis en brique. Je n'y ai absolument rien trouvé de remarquables et cependant les Anglais paraissent s'extasier devant ces débris.

Elections aux Orcades

Nous avons pour agent consulaire a Kirkwall un brave anglais riche et fort honorable M. Searth qui nous eut indubitablement donné des dîners et des fêtes s'il n'avait été très occupé par les élections qui vont avoir lieu ici. Deux individus briguent les suffrages du pays, l'un sous le patronage d'un lord Hamilton, parcourt les villes sur le yacht du lord, bat pavillon jaune, et se fait tirer des coups de canon sur la plage par les individus de son parti qui arborent sa bannière. Toutes ces démonstrations sont à ses frais bien entendu, poudre, pavillon etc. L'autre, M. Anderson, fournit à ses partisans des drapeaux bleus sur lesquels sont écrits en larges lettres blanches Anderson, indépendance. Il en a pavoisé tous les bâtiments du port, et il parcourt les villes sur un joli bateau à vapeur à hélices couverts de ses couleurs.

Hier, mouillé à Deersund, en rentrant de la baie de Linga où j'étais allé inquiéter des pêcheurs français qui achetaient du hareng, j'envoyais le vaguemestre du bord porter des lettres à Kirckwall et il me raconta que probablement les élections se faisaient ce jour-là car on érigeait une magnifique tente sur un place et des individus distribuaient gratis et à profusion des rubans bleus et jaunes à tous ceux qui en voulaient prendre et qui au moyen de

ces couleurs qu'ils arboraient à la boutonnière, indiquaient ouvertement de quel côté ils votaient. Était-ce un meeting préparatoire, était-ce l'élection définitive ? Je n'en sais rien, mais tous ces mouvements populaires paraissaient jusqu'alors fort calme.

Beaucoup de dames, me dit mon courrier, se rendaient à Kirkwall pour la fête. Elles portaient chapeaux à plumes, robes de mousseline à volants, écharpes élégantes, et cheminaient pieds nus, leurs brodequins et leurs bas à la main. Cela parut mirobolant au brave fourrier qui ne pouvait allier la promenade pieds nus avec l'élégance de la toilette des dames anglaises qui habitent la campagne et qui ne sont après tout que de bonnes et grosses fermières comme chez nous sous un costume plus élégant, mais qui, comme elles, aiment mieux, à ce qu'il paraît, user leurs talons que leurs souliers.

Ressources des Orcades

Les Orcades sont autrement importantes que les îles shetland et par le nombre des bons ports qui s'y trouvent et par la largeur des canaux qui les séparent et qui forment dans certains endroits de vastes golfes à plusieurs issues que l'on n'aperçoit même plus de l'intérieur, et par la culture des terres dont l'étendue est considérable sur presque tous les points, enfin par la population.

C'est toujours exclusivement l'orge, l'avoine, la pomme de terre et le navet ou turneps qu'on y cultive mais sur une plus grande échelle, et de vastes prairies s'étendent devant chaque propriété qui nourrit de nombreux troupeaux. Pas un arbre encore ici, seulement quelques jardins ou petits bosquets d'érable et d'ormes rabougris qui entourent parfois les habitations éparses sur les coteaux.

Les villages sont peu nombreux et se voient seulement dans les baies où la nature à formé de bons abris contre la mer. En somme, ce doit être un pays plus riche que notre Bretagne, mais peut-être à cause de sa population beaucoup moindre et de sa culture plus avancée, car les produits, les bestiaux exceptés, ne valent pas les nôtres en général. L'été presque tous les hommes sont pêcheurs de harengs et retournent à la charrue et aux labours dès que les travaux des champs les y appellent.

On peut faire aux Orcades une navigation fort commode. Les distances d'un point à un autre ne sont pas grandes, on navigue sur mer dans des canaux et l'on trouve presque partout sous la main un port ou un mouillage pour passer la nuit, aussi nous en profitons et bientôt il n'y aura pas de coin que nous n'ayons exploré.

Stromness

20 août - le 14 au matin, après avoir être entré à Widewall dont la rade paraît beaucoup meilleure qu'elle ne l'est réellement à cause de la grosse houle qui y pénètre du Pent-Land, nous nous rendîmes dans quelques heures à Stromness, jolie petite baie très bien abritée à l'entrée d'une des passes ouest des îles. C'est je crois la seconde ville des Orcades, mais elle ne paraît guère plus importante que Lerwick aux shetlands. On y construit cependant quelques navires et il y a même un chantier ou, au moyen d'un chemin de fer, on hale sur la cale les bâtiments à réparer.

Une forte entorse

Il m'arriva là le soir même de mon arrivée un accident fort désagréable en allant visiter une aiguade où je voulais envoyer laver mes hommes, je me fis aux pieds une forte entorse. Le

brave anglais qui voulait bien nous prêter son pré pour notre opération me fut d'un grand secours en m'apportant une baille d'eau froide, car je n'étais plus capable de marcher. Je fis venir mes hommes, on me porta au canot, et j'arrivai à bord souffrant beaucoup, mais n'ayant cependant rien de démit à l'articulation car tous mes mouvements, quoique douloureux, étaient libres. J'y continuai à employer l'eau froide, l'enflure diminua, mais notre jeune docteur ne connaissant pas le procédé, voulait agir théoriquement au moyen de cataplasmes et de sangsues. Je finis par le laisser faire et avec la nuit, la douleur avait beaucoup diminué, mais je dus me résigner à rester une quinzaine au moins cloué dans la chambre, ce qui n'a rien de fort divertissant. Mais ce sont les arrêts forcés que m'inflige le Père éternel, et il faut bien s'y résigner, heureux s'il veut bien me les lever promptement car les entorses sont souvent bien longues à guérir.

Nous passâmes à Stromness le 15 et le 16 août. Le 17 après une heure et demie de traversée par un temps superbe, nous fumes mouiller en dedans de l'île de Risa, on nous fîmes de l'eau et des balais, et le 18 au matin pour la baie sud de Kirkwall dans le Seapflow. J'espérais y trouver des lettres, mais rien ne nous était arrivé. Seulement nous aperçûmes par-dessus les isthmes à l'entrée de la baie nord *le Mutin* louvoyant pour y entrer. Cette circonstance me fit rester à ce mouillage car il y avait 15 jours que nous attendions Demas et j'étais bien aise, outre des affaires de services que j'avais à lui communiquer, de connaître les circonstances de sa traversée.

Le lendemain 19, il vint déjeuner avec moi et il me raconta qu'à la fin de juillet, il avait éprouvé de forts vents de sud-ouest sur la côte ouest d'Islande, qu'il y avait cassé son beaupré et la mâchoire de sa corne, enfin qu'il avait été obligé, dans une des baies de décharger complètement un navire pour le mettre en carène. Ces opérations l'avaient retardé jusqu'à maintenant, et il allait rester à Kirkwall pour réparer ses avaries. Pour nous, nous appareillâmes à deux heures de l'après-midi, et je fus passer la nuit derrière la petite île de Hunda où j'arrivai juste à la chute du jour. La brise était molle et contraire du reste pour sortir des Orcades.

Aujourd'hui 20 aout nous sommes retenus à ce mouillage part du mauvais temps et de forts vents de sud-ouest.

Retour vers le sud - Coup de vent en quittant les Orcades

26 août - le 21 nous appareillâmes de Hunda, et nous quittâmes les Orcades par un assez beau temps. Nous rencontrâmes dans l'est deux pêcheurs que nous visitâmes, et après avoir traversé le fameux détroit du Pent-land où les courants sont quelquefois si rapides, nous nous présentâmes sur la route d'Écosse devant le petit port de Wick. Nous en étions fort près et nous pouvions même en compter les bâtiments qu'il renfermait lorsque la brise de sud-ouest fraîchi et nous força à tenir le large. Bientôt à la nuit, il ventait bon frais et nous la passâmes presque en cape. Vers cinq heures du matin, le lendemain, mon pilote que j'avais pris à Kirkwall pour toute la côte d'Écosse, me prévint que si je ne voulais pas faire d'avarie et essuyer un grand mauvais temps, je devais retourner en relâche aux Orcades et il m'assurait que dans quatre heures, nous aurions gagné un bon port. J'étais fort d'avis d'une relâche car mon baromètre était extrêmement bas, et nous n'avions pour le moment rien à faire à la mer. Nous laissâmes donc arriver au nord-nord-ouest mais la providence en décida autrement : la brise tomba, et après un instant de calme le vent sauta droit dans la direction que nous avions prise. Il était favorable pour Cromarty et nous courûmes de ce côté. Le temps était clair et superbe. Une heure après il se couvrit et le vent força avec une violence extrême, la mer devint blanche comme du lait. Quoiqu'ayant du large, nous fûmes obligés de prendre des ris, et le pauvre *Favori* en eut encore tout ce qu'il pouvait porter. Nos filâmes neuf noeuds

pendant trois heures, ce qui n'était jamais arrivé au pauvre bateau, il fallait qu'il fût poussé. Fort heureusement le vent se maintint dans la même direction et nous pûmes d'assez bonne heure atteindre Cromarty où nous mouillâmes à sept heures du soir tout près du *Griffon* qui n'en était pas encore parti et que je fus enchanté d'y trouver.

Cromarty

Cromarty paraît être une baie magnifique détendue et d'abri, mais sa partie navigable pour de grands bâtiments consiste en un long chenal dont le fond n'est dit-on pas très bon mais qui n'a pas moins d'un mille et demi de largeur à son milieu.

Je crois que tout amateur trouvera l'entrée et le pourtour de cette baie d'un aspect délicieux, mais pour nous qui revenons des Féroë, de l'Islande, des Shetland et les Orcades, c'était admirable. L'ouverture de la rade présente un goulet d'un bon demi-mille de largeur entre deux caps élevés couverts de bois de sapin qui encadrent de beaux champs où la moisson mûrit maintenant. Ces caps escarpés et d'une teinte chaude et rose s'abaissent à l'intérieur en pentes plus ou moins rapides couvertes de beaux arbres au milieu desquelles apparaissent des jardins et de jolies maisons de campagne.

Cromarty, petite ville d'environ quatre ou cinq mille âmes s'allonge avec son port sur la gauche tandis qu'à droite on aperçoit un autre village sur une langue de terre sablonneuse.

De là se découvre autour de l'horizon un terrain ondulé mais à pente douce couvert de village, de maisons de campagne, de bois et de vastes champs qui tous paraissent appartenir à la grande culture. D'immenses troupeaux paissent dans de larges prairies, pas le plus petit espace jusqu'au rivage de la mer n'a été délaissé et sur la côte dans le pourtour de la rade aussi étendue au moins que celle de Brest, on compte trois villes ou très grands villages enfin le panorama est achevé par des plans éloignés de haute montagne. On peut trouver des points de vue plus pittoresques peut-être, mais celui-ci m'a paru allier la beauté de paysage à une grande richesse de sol. C'est vraiment magnifique.

J'aurais bien voulu pouvoir parcourir les campagnes, mais mon entorse de Stromness quoique ne me faisant plus souffrir, ne me permet pas encore de marcher autrement que sur le pont avec une béquille, et je suis obligé de tout voir du pont de mon bateau. C'est égal, la vue de ces champs me réjouit après les terres arides que nous visitons depuis trois mois, et plus je vois de belles cultures, plus je sens en me reportant chez moi combien la maigre terre que nous possédons, pourrait devenir riche et productive avec du travail et de l'intelligence.

Une lettre de Marie

Je trouvais à Cromarty une lettre de chez moi en réponse à la première que j'écrivais de Lerwick et j'en fus délicieusement impressionné. Mon beau-père commence à y voir réellement. Un mois ou deux après la dernière opération, son mauvais oeil s'est éclairci, il a petit à petit distingué les objets, puis maintenant il peut se conduire, et, heureux au possible de cet événement sur lequel il n'osait plus guère compter, il promène partout Vannes sans guide et raconte son bonheur à tout le monde.

Le lendemain de mon arrivée, le commandant Robin vint causer avec moi pêche du hareng. Il allait, lui, partir pour le golfe d'Édimbourg, et il m'enjoignait de le suivre de près en évitant toutefois les ports de la côte, afin d'empêcher autant que possible nos pêcheurs d'acheter du poisson anglais. La pêche donne maintenant beaucoup dans ces parages, et le millier de harengs s'est vendu jusque 7 et 8 francs.

Le 25 je sortis vers deux heures du matin pour aller faire une tournée sur la côte. Nous poussâmes jusqu'à Tarbatness, où nous rencontrâmes deux pêcheurs en contravention, puis nous revînmes mouiller à Cromarty. Ce fut tout simplement une promenade sur une côte fort bien cultivée et garni de villages de pêcheurs. La mer était unie comme dans un étang, nous n'étions pas pressés et la brise nous promenait aussi tranquillement que possible de cap en cap. C'est ce qui peut s'appeler une charmante navigation. Mais quand va venir l'hiver, si nous ne sommes pas logés!

31 août - le 25 nous appareillâmes de Cromarty à une heure du matin, et aujourd'hui nous longions la Côte nord du comté d'Elgin et de Banff avec un beau temps et une jolie brise de terre. La mer était plate, aussi passions nous à une portée de fusil du rivage, promenant nos longues vues, ici sur de magnifiques châteaux entourés de vastes champs cultivés et de grandes forêts, là sur de jolis villages et derrière chaque point au fond de chaque petite baie nous découvrions une ville plus ou moins considérable munie d'un petit port de marée fermé par des jetées. Nous vîmes ainsi dans notre journée Cullen, Portsoy, Banff, Macduff, Gordenstown, Aberdour, Rosehearty et Fraserburg, sans compter celles de moindre importance, et tout cela sur un espace parcouru d'au plus 10 à 12 lieux.

Les travaux du chemin de fer côtier

J'aurais bien voulu le soir atteindre Peterhead pour y mouiller et y passer tranquillement la nuit, mais le courant nous emporta avec trop de rapidité, et nous fit manquer le port. Le lendemain au jour nous défilions devant Aberdeen, une des villes les plus considérables de l'Écosse, et en descendant la côte nous suivions tous les travaux de terrassement que l'on y exécute pour l'établissement d'un chemin de fer qui reliera toutes les villes du littoral. Certes il ne se fera pas à peu de frais car ce terrain accidenté et souvent élevé est coupé de nombreux ravins sur lesquels nous vîmes un grand nombre de viaducs en travaux de maçonnerie qui doivent coûter un argent considérable. Un chemin de fer en Bretagne ne se ferait pas à plus de frais. Par exemple le pays paraît avoir une bien autre importance.

Le soir nous mouillâmes sur la côte pour attendre la marée à environ deux lieues de la ville de Montrose, et le 30 au matin, nous pénétrions péniblement, car nous avions des vents contraires, dans le grand golfe d'Edimbourg. Là sur la côte Nord, presque de deux lieues en deux lieues et souvent plus près on trouve encore un port de marée et une ville. Et ces villes doivent bien contenir 9 à 10 mille âmes. Quelle immense population, mais aussi quelles belles cultures, quelle richesse !

À 3 heures ce matin le 31 nous mouillâmes sur la rade de Leith après avoir passé cette nuit au milieu de forts grands navires que nous avons reconnus seulement ce jour pour être trois frégates hollandaises, une corvette et *le Griffon* que je retrouve toujours.

Aspect du golfe d'Edimbourg

5 septembre 1847 - je suis allé hier visiter Edimbourg, capitale de l'Écosse. Mon entorse ne me permettait pas de faire mes courses à pied. C'est le tout si j'eus pu faire 200 pas aidé d'un bâton et je n'eus rien vu. Je dus donc faire ma promenade en voiture, de cette manière j'eus du moins l'avantage d'avoir pour cicérone Mr. Dufour, chancelier du consulat, et avec le secours duquel, en peu de temps, je vis et je pus apprécier autant que possible cette grande cité, bien mieux que je ne l'aurais fait aidé de tout autre secours.

Quel singulier peuple, d'après ce que m'en dit M. Dufour, que le peuple anglais, quelles étonnantes villes ! Quelles moeurs extraordinaires que les leurs et cependant Édimbourg est la

ville de la science, des penseurs, de l'aristocratie et il s'y trouve peu de place pour le commerce. Mais quand on examine tout cela d'un oeil un peu philosophique, quand on en regarde le côté moral, quand on creuse un peu ce sol on n'y trouve pas de fond sous une surface magnifique. Des palais, rien ou presque rien dedans, luxe effréné, écrasant et indigence profonde. Tout chez eux est extérieur et on ne peut mieux se les représenter qu'en les comparant aux pharisiens de l'Évangile et à des sépulcres blanchis. Il y a sous ce rapport bien des Anglais en France, mais ce n'est cependant pas je crois le caractère de notre nation. Qu'est-ce qui a produit cette différence ? Je tâcherai plus tard de m'en rendre compte. Revenons à Édimbourg.

Nous sommes mouillés sur la rade de Leith à environ une bonne demie lieue de ce port formé par de longues jetées en bois et en pierre, et dont la ville n'est à proprement parler qu'un faubourg de la capitale.

Le golfe où nous nous trouvons à l'entrée de la rivière qui conduit à la ville manufacturière et commerçante de Glasgow peut avoir 5 milles de largeur N. et S. sur 7 à 8 milles de profondeur E. et O. il est entouré de hautes montagnes dont les pentes qui s'inclinent vers nous sont recouvertes de riches cultures et de nombreuses forêts ou grands bouquets d'arbres. Au nord et à l'ouest le littoral est bordé d'une suite presque continue de petites villes, dans chacune desquelles on aperçoit de hautes cheminées d'usines. Au sud, Édimbourg s'étend sur trois ou quatre plans de coteaux qu'un atmosphère embrumé ou fumeux sépare souvent de manière à les rendre bien distincts et d'un fort bel effet. Là, beaucoup de clochers, de flèches de colonnes élevées et surtout de hautes cheminées d'usine. À la plage, la ville de Leith, et à 2 milles plus ouest des jetées où aboutissent des routes ou chemin de fer et qui servent de débarcadère aux nombreux bateaux à vapeur qui sillonnent incessamment le golfe. Il n'est pas un instant de la journée où l'on n'en aperçoit deux ou trois faisant une route quelconque.

La rade, comme je l'ai déjà dit, est garnie ces jours-ci du *Griffon*, de trois frégates, une corvette et une goélette hollandaise sous les ordres du prince Henri de Hollande.

Visite d'Edimbourg

Depuis notre arrivée, nous avons éprouvé un coup de vent qui nous a pendant quelques jours privé de toute communication avec la terre, et hier enfin je me décidai à m'y faire conduire. J'abordai dans le port de Leith au milieu de je ne sais combien de bateaux à vapeur petits et grands qui encombraient les quais, j'envoyai chercher une voiture, et je me fis conduire à Édimbourg au consulat français. Le chemin que je suivis est plutôt une rue qu'une route. Il est large comme nos grandes routes royales, bordé de trottoir en dalles d'au moins 5 ou 6 m, et garni d'une suite presque continue de fort belles maisons dans tout l'espace qui sépare les deux villes, c'est-à-dire un mile et demi.

Je rencontrai au consulat de France M. Dufour qui m'avait proposé de m'accompagner. Nous prîmes un fiacre à l'heure, et il me fit conduire dans tous les endroits importants ou curieux à voir.

Édimbourg est bâtie sur deux collines allongées dans l'intervalle desquels s'élèvent presque à pic, du moins d'un côté, deux sommités beaucoup plus hautes. Sur l'une d'elles est bâti le vieux château d'Édimbourg, tandis que l'autre est occupé par divers monuments modernes. La vieille cité couvre la colline postérieure, tandis que sur celle plus rapprochée et qui domine le golfe est bâti la nouvelle ville depuis 40 ou 50 ans m'a-t-on dit. Ici c'est richesse, luxe, propreté extrême, là c'est pauvreté, misère et saleté. Cette nouvelle ville est magnifique : d'immenses rues longent presque horizontalement le sommet où les flancs du coteau, tandis que d'autres les coupent perpendiculairement avec des pentes plus ou moins rapide, mais

présentant toutes des points de vue admirables sur les jardins, les établissements de la côte, la mer et la montagne à l'horizon. Ce qui m'a le plus frappé dans cette ville, ce ne sont pas tant la beauté et la régularité des maisons construites en pierres de grès taillées et plus ou moins façonnées, ce ne sont pas du tout la richesse des magasins et les façades monumentales des banques et des clubs et des divers édifices publics que la largeur et les vastes dimensions des rues et des trottoirs. Je ne sais guère à pouvoir leur être comparé que le cours Henri IV à Nantes. De plus hors les rues marchandes et les boutiques, les trottoirs sont encore séparés des maisons par un espace d'environ 2 m garnis de balustrades ou grillages en fer. On trouve cela triste, mais là au moins on respire l'air à l'aise, là malgré une immense population qui circule, on n'est pas heurté à chaque pas, il y a place pour tout le monde. C'est grand, c'est beau. De plus, quelques-unes de ces belles rues sont séparées de celles qui leur sont parallèles par des jardins où l'on peut promener à l'ombre en été, mais ce ne sont pas ici les alignements systématiques de nos promenades françaises, se sont de grands arbres jetés çà et là sur des plateaux de gorons (?), ce sont de vrais jardins anglais et tout cela est entouré de belles grilles en fonte. J'ai vu à Édimbourg peu de places publiques, du moins dans le genre des nôtres, les squares ou espaces qui les représentent circulaires, rectangulaires ou polygonales sont plantées mais tous en jardins fermés et parfaitement soignés. J'appris plus tard qu'il n'était pas public et qu'ayant de grands propriétaires, ils étaient loués aux habitants des maisons avoisinantes. Les propriétaires de ces terrains ont souscrit à ce qu'il paraît au plan de la ville mais ils ne lui ont pas cédé et ils l'exploitent de cette manière.

La vieille cité est séparée de la nouvelle par une profonde vallée où l'on a placé les gares des chemins de fer qui conduise à Glasgow et dans le nord à Londres et dans le sud enfin à la cote au débarcadère des bateaux à vapeur. Là est aussi l'immense usine du gaz à cheminée tout à fait monumentale de 340 pieds d'élévation.

À une des extrémités de cette vallée, s'élève presque à pic la montagne sur laquelle est situé le vieux château d'Édimbourg ou une garnison de 1500 hommes suffit pour maintenir en respect toute la population de la contrée. L'on y montre la couronne enrichie de diamants, le sceptre et l'épée du fameux Robert Bruce. Ces objets curieux ont été trouvés dit-on par Walter Scott à qui un paysan en avait découvert la cachette.

L'autre extrémité du vallon est dominée ainsi que toute la ville par une colline allongée vers l'est, sur le sommet de laquelle on a bâti une haute tour à la mémoire de Nelson, un temple inachevé, façon Parthénon, une école monumentale entourée de colonnes et que l'on peut très bien prendre pour un temple où un musée, enfin deux ou trois petites lanternes circulaires dédiées à des poètes écossais.

Sur le flanc sud de cette colline et dominant presque à pic la vallée qui là fait un détour, se trouve la fameuse prison d'Édimbourg, dont parle le romancier écossais et dont les parties ruinées ont été reconstruites sur le même plan qu'autrefois. Le genre n'en est pas je crois assignable, mais il étonne par sa bizarrerie. Enfin la vallée se termine un peu plus loin par le château royal d'Holyrood, triste et sombre demeure s'il en fut jamais. Masqué à sa façade par de noires maisons qui servent d'ateliers et écrasé par les très hautes montagnes nues et à pic qui dominent tous le pays de ce côté, il n'a absolument aucune apparence. Sur l'arrière de ce vieux palais se trouve un parc qui, avec tout le pourtour de l'habitation entre de certaines limites, jouit d'un vieux privilège conservé de mettre les débiteurs à l'abri des poursuites de leurs créanciers. Aussi voit-on errer comme des âmes en peine en dedans de ces barrières les pauvres débiteurs insolvables et craignant d'être appréhendés au corps. Plusieurs auberges ou hôtels sont établis en dedans des limites pour leur procurer les vivres et le couvert. C'était certes un bien triste séjour pour Charles X (7) et sa famille. Ils pouvaient au milieu des brouillards et de la fumée y réfléchir à l'aise sur les vicissitudes de la fortune.

Les deux villes, que l'on peut presque considérer comme distinctes, sont reliées par d'immenses ponts bientôt garnis de maison dont les étages supérieurs sont à leur niveau tandis que de l'autre ils dominent les gares du chemin de fer.

J'ai parcouru aussi pendant quelque temps la vieille ville dont une rue se fait particulièrement remarquer. C'est la Colongat (porte des moines) le long de laquelle sont plusieurs maisons d'asile ou la police reçoit les malheureux qu'elle trouve la nuit dans les rues, puis la maison du fameux prédicateur puritain s'avance en pointe au milieu de la voie et présente une fenêtre en saillie d'où il haranguait ses nombreux auditeurs.

L'aspect de la population change ici du tout au tout. Ce sont des femmes et des enfants en hayon et presque nus, s'échappant des bouges où aboutissent une foule de ruelles qui donnent dans la Colongate. De méchantes boutiques de friperie, des étals de mauvais fruits et de poissons secs presque uniques nourriture des malheureux. Cette Colongate qui, large dans certains endroits et étroite dans d'autres, ne présente aucune régularité est dégoûtante à parcourir, quel contraste avec l'opulence de la ville neuve.

En revenant, nous visitâmes l'université, monument remarquable par sa masse, sa construction soignée à balustrade et à colonnes. Seulement, me dit mon cicérone, elle contient fort peu d'élèves et coûte extrêmement cher la ville qui l'a fait bâtir.

Dans toutes ces courses, j'ai rencontré plusieurs édifices, mais aucun ne m'a paru bien remarquable si ce n'est la grande cheminée de l'usine à gaz. Ce que j'ai vu de mieux ce sont deux banques dans Princess street, plusieurs clubs ou chambres de réunion de diverses sociétés qui le dimanche servent aussi de temples à certaines sectes (8), le musée d'exposition, temple dorique rectangulaire écrasé de forme et de position, la bibliothèque et le palais des archives. Mais tous ces monuments sont jetés çà et là sans ordre et sans gout, et ce qu'ils contiennent, me dit M. Dufour, ne vaut pas la peine d'être vu, moins cependant quelques tableaux de maîtres des vieilles écoles flamandes. Pour les églises ou temples protestants, ils ne s'aperçoivent de loin qu'à leurs flèches ou clochers parce qu'ils sont situés sur des hauteurs, ce ne sont que des chapelles et cela n'est pas étonnant les sectes en Angleterre et surtout en Écosse sont si nombreuses et si divisées qu'il n'y en a pas une susceptible de se bâtir une église convenable. Enfin le plus remarquable des monuments, bien plus par sa bizarrerie que par ses dimensions, c'est celui élevé à Walter Scott, le brave romancier paraît tout honteux de se trouver niché assis sous une espèce de portique composé de quatre arcs en ogive qui s'entrecroisent pour supporter une flèche très élevée avec ses clochetons ciselés. Cela est bizarre et du dernier mauvais goût, ce n'est pas de ce côté du reste que brillent les Anglais et les Écossais surtout.

Tout ceci est la ville supérieure mais combien de ponts passent sur d'autres rues et puis les chemins de fer qui pour ne gêner personne traversent au plus court la ville sous des tunnels.

Mais j'allais oublier un hôpital gigantesque et surtout le côté moral de l'édifice.

L'hôpital d'Edimbourg

C'est un monument carré situé à l'extrémité ouest d'Edimbourg et construit à très grand frais dans le style byzantin je crois. C'est-à-dire qu'à chaque ange et à chaque face s'élève un pavillon quadrangulaire recouvert de petits dômes à larges girouettes qui donnent un aspect des plus original à l'ensemble du bâtiment. Les fenêtres sont toutes montées d'après le mode ancien et les portiques sont façonnés de toutes les manières. Peu de goût mais beaucoup de travail et immensément d'argent. C'est la fortune colossale d'un brave anglais qui en mourant la laissa pour fonder un hospice. Eh bien toute cette fortune sera dévorée, car le bâtiment n'est

pas fini, sera dévorée dis-je, en construction, et il ne restera plus rien pour y entretenir les malades. Cependant si au lieu de dépenser 8 à 10 millions à élever ce monument on en avait réservé la moitié ou les deux tiers pour y entretenir de pauvres malades, combien de malheureux n'aurait-on pas soulagé. Du reste la ville d'Édimbourg est pavée d'hôpitaux, mais le docteur du bord, qui en a visité un l'autre jour, a été frappé de la pénurie qui y régnait et de l'état misérable du mobilier des malades. L'extérieur est splendide, à l'intérieur presque rien. Les écoles monumentales manquent d'élèves, me dit M. Dufour, ou du moins d'élèves du peuple car on y paye fort cher dans ses beaux établissements d'élite et de refuge.

L'ostentation anglaise – les manières de faire la charité

L'aspect est repoussant à l'intérieur dans ses superbes maisons de la nouvelle ville, j'en excepte celles habitées par les millionnaires, vous trouverez un beau salon de réception et une salle à manger confortable. Voilà les uniques appartements. Pénétrer plus loin, de méchantes chambres, meublées d'un pliant, et des malles pour armoires. La main-d'œuvre est ici excessivement chère, un bois de lit pour deux personnes ne coûte pas moins de 1000 et 1200 F. La chaise sur laquelle vous êtes assis et qui n'est pas belle coûte de 50 à 70 F un coucou de vitre 3 et 4 F, un simple verre à boire, verre de cabaret en France ou peu s'en faut 2 francs, juger du reste. On s'imagine que tout est bon marché en Angleterre, erreur, oui les grossiers produits des grandes fabriques, oui tout ce qui se fait au moyen de machines et n'exige pas de main d'œuvre mais dès qu'un ouvrier y a travaillé, l'objet deviendra hors de prix et avec cela l'ouvrier lui-même, le manœuvre surtout, ne peut pas vivre, tant la vie est chère. Il est vrai que pour beaucoup, la débauche consomme une grande partie du pécule. En France, il est rare que l'on meure de faim, en Angleterre cela arrive tous les jours. Tout est ostentation chez les Anglais : tel fournira des sommes considérables avec son nom en tête de souscription pour bâtir un hôpital, qui laissera mourir de faim à la lettre un malheureux tombé de fatigue et de besoin à sa porte ou qui sera repoussé s'il se présente à l'hôpital. Un postillon qui frappera son cheval sera taxé d'inhumanité et presque lapidé tandis que des misérables mourront de faim sur la rue au regard de tous sans recevoir le moindre secours. Avais-je tort de dire que chez nos voisins tout est ostentation, surface, charlatanisme.

Oui certes le principe protestant, poussé surtout à l'exagération comme il l'est en Écosse, dénature les idées du vrai et du bon, du juste et de l'injuste.

Dans le catholicisme bien compris au contraire, récolte-t-on quelque aumône pour soulager les malheureux, on les nourrit d'abord autant que l'on peut, puis on s'efforce de les vêtir, puis enfin si l'aumône est plus large, on les loge. Qu'une association catholique veuille fonder un hôpital, je ne parle pas en France ou la main du gouvernement est partout, et où il veut diriger avec ses principes plus ou moins subversifs de l'esprit de charité, qu'un hôpital dis-je, cherche à se fonder par de bonnes âmes, elles loueront d'abord au plus bas prix possible une maison très ordinaire, on s'occupera d'y monter des lits propres, sains et commodes pour le nombre de malheureux que l'on on devra y entretenir, on fera en sorte qu'aucun soin ne leurs manque, et plus tard, si les ressources abondent, on achètera si faire se peut un local tout construit et plus vaste, de nouveaux lits y seront transportés et de nouveaux malades reçus jusqu'à ce que l'on soit à bout d'argent et de prévoyance. Dans un hôpital, le fond est le plus grand nombre de malades qui y seront reçus et soignés. Dans une école pour l'indigence, une école gratuite, le fond est le nombre d'enfants que l'on pourra instruire et élever, dans une salle d'asile le fond est le nombre d'enfants que l'on pourra soigner convenablement. La forme et les commodités de l'édifice qui leur donnera le couvert seront toujours de l'accessoire. Toute splendeur, tout luxe autre que la convenance et la grande propreté hygiénique est déplorable,

en ce qu'il est arraché à la substance du pauvre. Tels sont du moins les principes de tous nos missionnaires catholiques.

Le confortable anglais dont on parle tant en France, dont on fait tant de bruit, mais il n'existe, et encore pas comme nous l'entendons, que pour la classe très riche et peu nombreuse des sujets britanniques. Il n'est pas de rentiers de 5000 francs en France qui n'ait chez lui plus de vrai confortable sont tous les rapports que la famille anglaise jouissant d'un revenu de 25000 F soit que tous deux habitent la ville ou la campagne. Assistez à quelques diners écossais, vous y trouverez une table servie avec assez de luxe mais pas autre chose à manger qu'une bouillie, un rosbeef, des pommes de terre et des légumes navets ou turneps et toujours là même chose.

Ce que nous avons à envier à l'Angleterre : Le patriotisme

Non, ce que nous avons à envier à l'Angleterre s'est sa nationalité, c'est son patriotisme. Ce ne sont en France que des mots vides de sens par la grande quantité d'acception, d'interprétation qu'on leur donne, tandis qu'en Angleterre, ce sont des réalités positives en ce qu'elles ont le même sens partout. En voici une raison palpable ce me semble. Que l'on discute des intérêts locaux, une loi d'impôt, d'organisation, d'alimentation, l'opposition se montrera en Angleterre comme en France. Elle en contestera le droit, l'opportunité avec plus de chaleur et de suite que chez nous, mais dès qu'il s'agit des relations extérieures il n'y a plus d'opposition, tout le monde a la même pensée : les chambres, les organes de l'opinion publique penseront comme le gouvernement. C'est que la nationalité n'est pas là un vain mot que chacun mesure à son intérêt personnel, c'est que le patriotisme ne s'y modifie pas selon le plan que l'on convoite, la faveur que le gouvernement accorde à telle ou telle entreprise, ou bien suivant la théorie gouvernementale que l'on s'est faite. La patrie, c'est l'Angleterre avant tout, et l'Angleterre telle qu'elle est au moment où elle est compromise, menacée ou attaquée. Le ministère le plus impopulaire sera appuyé dès que les intérêts nationaux seront mis en jeu par l'étranger, et si l'on cherche à le renverser ce ne sera qu'après que ces affaires extérieures seront réglées. Il ne se trouvera pas, comme en France, des journaux prétendus patriotes qui viendront dénoncer à l'ennemi les points faibles du pays et le peu de ressources que l'on a pour les repousser. Tous comprennent que l'union la plus intime fait la force d'une nation. Quant à toutes ces niaiseries comme les affaires de Tahiti, de Mogador, du Maroc et autre, ils les exploitent contre nous parce qu'ils nous connaissent, mais ils s'en moquent et rient de l'importance que notre esprit d'opposition systématique donne à de pareilles balivernes. Ils comprennent eux, la nationalité et le patriotisme, tous les intérêts particuliers s'inclinent devant ces grandes choses qui pour nous, je le répète, ne sont que des mots absolument vides de sens parce que chacun leur donne celui qui s'adapte à son système, à sa fantaisie, à son intérêt propre.

Visite du musée d'agriculture

7 septembre - je suis retourné aujourd'hui à Édimbourg pour affaire au consulat et j'ai profité de la sortie pour visiter le musée d'agriculture, qui m'avait-on dit, est fort remarquable. Il était fermé et un peu tard quand nous nous présentâmes, mais enfin, malgré l'heure avancée, nous fûmes admis. Là, comme à la salle des modèles dans les ports, se trouvent réunis et rangés par ordre sur des tables une foule de machines anciennes ou nouvelles relatives aux exploitations agricoles. Dans une autre salle se trouve une belle collection de tous les animaux et des roches du pays, enfin les portraits des animaux qui ont remporté les

prix à diverses époques, 12 moutons, deux chevaux etc. figurent sur les parois de l'appartement.

Dans la salle des modèles mon attention fut attirée tout d'abord par un hachepois à mouvement circulaire et continu que je trouvais fort ingénieux. Deux plateaux circulaires fixés sur un même axe sont reliés entre eux par des éléments d'hélice cylindrique sur lesquels sont boulonnées ou fixées des lames qui dans le mouvement de cet espèce de tambour viennent croiser une autre lame droite extérieure et fine qui figurerait l'arrête du cylindre. La paille y est amenée en passant entre deux rouleaux et leur vitesse avec celle du tambour fait hacher la paille à la longueur que le calcul à déterminé.

J'ai aussi examiné divers semoirs plus ou moins compliqués mais un seul m’a encore arrêté. A l'entrée du tuyau directeur tournerait un petit moulin semblable à un pignon de roues dentées, chaque aile du dit moulin s'emparait, en tournant dans le réservoir, d'une ou plusieurs graines qui de cette manière tombaient à terre avec une grande régularité.

Les coupe racines et les herses que j'ai vu en France valent celle-ci sous tous les rapports ainsi que les ventilateurs, mais les charrues tout en fer et sans avant-train sont d'une légèreté extraordinaire et certes elles doivent produire le plus grand effet possible avec la moindre force tant leur forme est parfaite.

J'aurais voulu avoir plus de temps pour examiner tous ces objets avec l'intérêt que je leur porte, mais il était tard, et de là nous nous fîmes conduire à la gare du chemin de fer où je m'embarquai dans une voiture commode qui devait me conduire à 3 milles de là, à l’embarcadère établi pour les bateaux à vapeur qui viennent du Nord. Après avoir traversé toute la ville sous un tunnel nous franchîmes des ponts et des viaducs et en 15 minutes nous fûmes au but, où je trouvais mon canot qui me transporta à bord. C'était pour moi une folle journée, j'avais marché autant qu'il m'avait été possible de faire, aussi mon pied eut tout juste le temps de désenfler pendant la nuit.

15 septembre – le 9 nous quittâmes la rade de Leith pour nous rendre à Yarmouth en visitant la cote si nous étions contrariés. Mais les vents et le temps nous furent favorables de sorte que le 12 nous pûmes entrer à destination sans nous être arrêtée que quatre ou cinq heures devant Tynemouth pour visiter quelques pêcheurs en contravention aux règlements.

Tynemouth et les bateaux charbonniers

Ce court mouillage fut néanmoins assez intéressant en ce que la relâche avait lieu à l'entrée de la Tyne qui est bien la rivière peut-être d'Europe où il passe le plus de grands navires. À Newcastle en effet on charge incessamment sur beaucoup de points du charbon de terre à bord de nombreux navires qui le sont en trois ou quatre heures, quel que soient leur tonnage, et qui partent de suite pour faire place à un autre. Le mouvement est en moyenne de 150 ou 200 bâtiments par marée et c'est à peu près ce que nous avons pu voir entrer ou sortir de la rivière pendant les quelques heures que nous sommes restés à son embouchure. Une vingtaine de petits remorqueurs à vapeur font passer la barre à tous ceux qui se présentent de sorte que hormis l’instant de la marée basse, pendant laquelle les arrivants s'accumulent à l'embouchure, c'est une allée et venue continuelle.

Au-dedans de la barre, la Tyne paraît assez encaissée et sur ses deux rives sont de nombreux établissements de hauts-fourneaux, de fonderies, de verreries etc. dont les hautes cheminées vomissent, ainsi que celles des steam-boats, des flots d'une épaisse fumée, de sorte que par des vents de terre, et même dit-on par tous les vents, la côte est couverte d'un nuage épais qui empêche de la distinguer. Lorsque nous y passâmes, excepté le promontoire de

Tynemouth qui s'avançait au vent avec sa tour à feu, son château et un vaste édifice construit sur son sommet, on n'apercevait à l'entrée de la rivière que quelques hautes cheminées d'usine, les maisons noires de deux ou trois fabriques, et les mats de perroquets seulement des navires qui entraient ou sortaient. C'étaient comme de hauts fantômes et des perches au milieu d'un épais brouillard, et cependant le ciel était pur, il faisait le plus beau temps du monde.

Bientôt quand, sous le vent nous arrivâmes dans cet épais brouillard, nous en reconnûmes bien vite la nature à l'odeur, et certes par un temps sombre, avec du vent d'ouest, ce doit être un des meilleurs signes d'atterrissage qu'il soit possible de rencontrer. La quantité de houille qui s'expédie de Newcastle et de Sunderland chaque année doit tenir du prodige.

Le lendemain 11 nous doublions le cap Flamborough au milieu de 188 navires presque tous sortis dans une marée des deux ports dont je viens de parler.

La navigation des charbonniers

Le 12 août au matin, nous attendions sous les feux d'Hosborough que le jour nous permit de pénétrer dans le chenal d'Yarmouth, lorsque les charbonniers que nous avions dépassé la veille et qui, meilleures pratiques que nous, n'avaient pas besoin d'attendre si longtemps, nous rallièrent ou nous dépassèrent, de sorte qu'à la marée, nous nous présentâmes tous en masse serrée pour franchir les passes. J'en étais presque effrayé, parce que donnant tous ensemble contre la première bouée avec du large, nous allions bientôt nécessairement avoir a y louvoyer, et je ne pouvais pas comprendre des croisements de route bord sur bord aussi nombreux dans un espace variant depuis quelques encablures jusqu'à un demi mille, et un mille au plus pour un groupe serré d'au moins 100 navires, tous bâtiment carrés, trois mats, bricks ou goélettes. Je pensais à de nombreux abordages et à des avaries, car il ventait bonne brise et pour ma part je me savais pas trop comment je m'en tirerai, malgré les facilités qu'un cotre a dans ses mouvements au plus près.

Et bien, Je fus bientôt détrompé, et me trouvant au plus épais de la bande, je remarquai des navires sous ordre avec un petit équipage, et sous toutes voiles, manoeuvrant tellement bien, avec tant de précision qu'ils s'évitaient tous réciproquement quand il le fallait, et que pas un seul abordage n’eut lieu. Je crois que si parmi nous, il s'était trouvé quelque bâtiment dont les manoeuvres eussent été fausses ou eussent été manqué, leurs voisins les auraient évités.

Toutes ces manoeuvres étaient vraiment admirables et dans ce fouillis, ce tohu-bohu apparent de navires, on eut dit qu'une même intelligence conduisait chacun et le faisait pirouetter à son gré avec toute la sagesse imaginable. Dix bâtiments de guerre dans les passes de Brest se seraient abordés plus tôt que ces 150 charbonniers dans un espace pour moitié plus étroit. J'avais déjà passé dans ce détroit au milieu d'une foule de navires, mais c'était vent sous vergue, ils me paraissaient avoir une morgue extrême, et ne se déranger pour rien, cette fois je les ai tous admirés.

Hier j'ai appris chez le consul que plusieurs abordages et avaries avaient eu lieu quelques jours auparavant, mais me dit-il, il faisait mauvais temps, et plus de 1200 navires se trouvaient amoncelés, les uns par des vents du sud, les autres par des vents du nord, dans ces limites longues mais si étroites. On est presque effrayé d'abord en attaquant les difficultés d'une telle navigation, puis on demeure pleinement satisfait de voir qu’elles sont assez facilement surmontées par des marins qui en ont la pratique constante, qui veillent parfaitement et qui manœuvrant comme leurs voisins et à l'instant précis de leurs évolutions l’évitent et en sont évités avec une facilité que certes on ne comprend pas dans la marine militaire. Il est vrai par exemple que tous ces charbonniers virent de bord comme des toupies, il n'y a jamais chez eux la moindre hésitation.

Nous voici maintenant amarrés tranquillement à quai dans le port d'Yarmouth par des vents de nord-est assez fort, de la brume et une pluie battante. Le temps de notre traversées paraît avoir été fait exprès pour nos, que Dieu en soit beni.

Accident à bord

30 septembre - hier un événement affreux est venu mettre en émoi tous *le Favori*. Notre docteur Guichard et le volontaire Percheral s'amusaient disaient-ils, tous deux sous l'action d'une hallucination déplorable, à charger leurs fusils de deux balles, et même à s'ajuster dans le carré. Bientôt toutefois ils déposèrent leurs armes par terre, et dans ce mouvement un coup parti. De ma chambre j'entendis une détonation sourde que je ne savais à quoi attribuer. Au même instant M. Percheral entre dans ma chambre comme un fou en me disant qu'il avait blessé le docteur de deux balles à la main. Et effectivement, de larges plaies sur le dessus de la main gauche aboutissaient à une autre ouverture sanglante au-dessous de la partie extrême du poignet. Une des balles, mâchée, se trouva dans le carré, l'autre avait traversé la porte de la chambre du blessé et on n'a pas pu la retrouver. C'était à en tourner de tête, car le pauvre volontaire était là, égaré, pleurant et ne sachant ce qu'il faisait.

J'envoyai immédiatement chez le consul le prier de nous envoyer un médecin. Il en arriva bientôt un, mais il ne parlait qu'anglais. Deux autres nous furent encore envoyés, il était nécessaire de coucher le blessé que la perte de sang et l'émotion avait considérablement affaibli. Je le fis transporter dans une chambre à terre où on sonda la plaie et où on lui fit le premier pansement. Il ne parut y avoir aucune fracture, les os du métacarpe avaient été seulement effleurés et la blessure du poignet par où une des balles était sortie n'indiquait pas de lésion dans l'articulation, c'était un bonheur providentiel. L'une de ces balles avait sans doute ricoché sur la main mais comment expliquer ces faits ? Heureusement il y avait un témoin de la scène, c'était le domestique du carré. Il avait vu ces messieurs jouer comme des enfants et assurait que c'était en posant son fusil par terre que M. Percheval avait fait partir le coup. D'ailleurs le docteur était debout la main pendante, et il avait reçu la balle de bas en haut. Son fusil à lui avait encore les deux coups chargés de deux balles. Le second coup du volontaire contenait deux balles mais pas de poudre. Lui-même ne pouvait rien expliquer qu'en disant : nous étions fous tout deux. On allait dîner, ces messieurs attendaient un invité, et ils n'avaient rien pris qu'un petit verre d'absinthe une demi-heure auparavant.

Quel malheur si le coût avait été mortel ! Comment M. Percheval se serait-il lavé des soupçons d'assassinat ou au moins de duel sans témoin ? C'est horrible à penser, et cependant j'ai la conviction profonde, au désespoir de ce pauvre jeune homme, aux soins qu'il donne au blessé qu'il ne veux plus quitter, et que celui-ci reçoit, qu'il n'y a là-dedans qu'imprudence et folie de jeunes gens, je me trompe, d'enfants de sept ou huit ans. Quelle leçon ! Et que la providence est grande!

Ce matin la plaie sondée de nouveau ne paraît présenter aucune gravité, il n'y a pas de fracture probable car le mouvement des doigts est libre autant que possible.

Considérations sur la pêche ou plutôt l'achat du hareng par les pêcheurs français

Nous sommes depuis plus de 15 jours à Yarmouth, et je n'ai pas encore pu visiter la ville. Mon pauvre pied ne me permet pas plus de 4 ou 500 pas de suite. C'est fort ennuyeux, mais cela me fait faire des économies forcées, et je passe mon temps à bord à faire des rapports sur la pêche du hareng au commandant de la station. Nous sommes envoyés sur la côte, principalement pour empêcher l'achat du poisson anglais par nos pêcheurs, pour les forcer à

pêcher en signalant en France ce genre de contravention. Or il nous est fort difficile ou presque impossible de les prendre en flagrant délit et cependant, en parcourant la cote, il m'a paru bien clair que presque aucun des bateaux expédiés dans le nord ne s'occupait à pêcher. À Yarmouth, par les rapports des patrons eux-mêmes, j'acquis la conviction que pas un ne se livre à la pêche si ce n'est accidentellement, et que tous achètent leurs poissons des pêcheurs anglais. Bien plus, je vois que ceux même qui viendraient dans le nord avec la meilleure volonté de se livrer à l'industrie, sont forcés de faire des achats sous peine de pertes considérables. Et en effet le poisson se tient surtout sur la côte en dedans des limites de pêche. Nos bateaux en prendraient bien au large, en petite quantité, mais pendant qu'ils relèvent leurs filets avec peu de poissons, si d'autres en achètent, à bas prix sur la cote, des anglais qui le prennent en abondance, ceux-ci reviennent en France chargés, font baisser le prix de la marchandise et les premiers, pêcheurs réellement, après avoir été longtemps dehors trouvent en rentrant le poisson déprécié et ne retirent rien de leur pêche à cause du temps perdu et de l'usure de leurs filets. Tous achètent donc et les armateurs seuls y gagnent car leurs bénéfices sont presque indépendants de la valeur du hareng. Ils consistent surtout en commission sur la vente, en intérêt usuraire de l'argent qu'ils ont avancé pour l'achat et enfin en fourniture qu'ils obligent les malheureux pêcheurs à prendre à des prix forts élevés. Pour ceux-ci qui n'ont pour salaire que la différence du prix de vente au prix d'achat, ils ne gagnent pas de l'eau à boire et se plaignent tous amèrement de la spéculation des armateurs.

Mais, que pouvons-nous y faire, nous autres ? C'est au gouvernement à agir contre les armateurs. Le fera-t-il ? Pourra-t-il lutter contre leur influence aux chambres ? Non très probablement. Et les matelots souffriront, et leurs familles qui confectionnent les filets, et les agrès de pêche dont bientôt on n'aura plus besoin seront privés d'une immense branche d'industrie. Oh ! Que les spéculateurs font de mal aux classes peu aisées qui travaillent, et combien celles-ci sont peu protégées et souvent même sacrifiées aux intérêts de quelques riches ! Que l'immoralité est profonde parmi les grands commerçants et les industriels fortunés en général !

Dans le sud, comme le poisson se tient plus généralement au large en dehors des limites, et que les pêcheurs anglais n'ont d'autre chance sur les nôtres que la bonté de leurs bateaux et la finesse de leurs filets, la concurrence est moins grande. Ceux-ci peuvent pêcher sans grand désavantage, car le prix du poisson anglais est peu différent du nôtre. Aussi ne font-ils des achats que quand le hareng est extrêmement abondant. La pêche du reste est ici à peine commencée, une foule de bateaux y sont encore en armement, et il n'en est encore sorti de Yarmouth que quelques-uns.

Les bateaux de sauvetage de Yarmouth

Comme les bateaux de pêche anglais sont supérieurs aux nôtres pour l'élégance, la marche et la qualité. Il y a autant de différences qu'entre une légère baleinière et un gros et lourd bateau de passage. Ces bateaux à Yarmouth surtout sont tout à fait remarquables pour la forme et le fini du travail. Il y a aussi sur la plage deux genres de bateaux que je ne puis comparer presque à aucun de ceux que j'ai vu partout ailleurs. Ce sont de légère guignes* très longue et puis des bateaux de 15 à 20 tonneaux extrêmement longs et légers, construits avec autant de soin que les plus fins yachts de nos amiraux. Ils sont destinés au sauvetage des bâtiments qui échouent sur les bancs. Il y en a comme cela une douzaine avec autant de guignes, et au premier signal des vigies, quelque temps qu'il fasse, ils sont lancés à la mer pour porter secours aux naufragés. Mais malheur aux navires qui, ayant réclamé ou accepté leur secours, sont facilement relevés par eux d'un échouage, ou qu'ils pilotent dans les passes, surtout s'il est étranger. Ils réclament ordinairement les deux tiers de la valeur du bâtiment et

les tribunaux les leurs accordent presque toujours. Ils basent le prix du sauvetage sur l'imminence du danger et se rapportent aux sauveteurs sur les chances de perte totale qu'a courue le navire. Ils l'influent tout naturellement outre mesure. Un malheureux bric italien engagé dernièrement avec des avaries dans les passes à accepté le pilotage de ces messieurs et a été obligé de payer 8000 F tandis que le bâtiment en valait à peine 12 000. Aussi cette compagnie est extrêmement riche. Mais, il faut l'avouer nulle part on ne trouve de pareilles embarcations et d'aussi intrépides sauveteurs. Par exemple il faut lorsqu'ils viennent porter du secours se cramponner à son bâtiment, car c'est moins l'humanité que l'argent qui les guide, et comme cet argent est hypothéqué sur le navire s'ils ne réussissent pas à le sauver, gare aux malheureux naufragés.

Le 21 je me décidai à porter le grand mat du *Favori* un peu plus sur l'arrière et j'espère qu'au moyen de ce changement, il évoluera un peu mieux et ne marchera pas plus mal. C'est un peu d'instinct après tout que je porte ce jugement et j'aurai besoin pour l'étayer de la sanction de l'expérience.

Le 25, je reçus d'Édimbourg une lettre de Robin qui m'accuse réception du rapport que je lui ai adressé, et m'annonce qu'à court de vivres il est obligé de partir immédiatement pour Dunkerque avec *l'Eperlan*. Il me dit que *le Mutin* longera la côte jusqu'à Yarmouth où il me donnera quelques jours de biscuits s'il le peut et si j'en ai besoin, puis il ralliera aussi Dunkerque, enfin que *l'Eperlan*, dès qu'il sera prêt, viendra me relever pour que j'aille moi-même prendre des approvisionnements pour les deux mois de campagne qui me restent à faire.

Voilà mon retour en France que j'espérais faire dans les premiers jours d'octobre retardé d'un mois, car je dois rester ici jusque au bout de mes vivres et je puis aller ainsi au 10 novembre. Après tout, je n'en suis pas fâché, on est fort tranquille à Yarmouth, et mon pied finissant, je l'espère, par se guérir je pourrai peut-être visiter la ville et ses environs.

L'histoire du missionnaire Don Lopez

J'ai rencontré ici un excellent homme parlant assez bien en français et avec lequel j'entretiens des relations aussi agréables qu'amicales. C'est un missionnaire espagnol Don Lopez d'une grande famille de Madrid qui soigne ici un petit troupeau d'environ 200 catholiques qu'il a ramené et retiré du protestantisme. Il peut avoir 38 ans environ, est fort instruit et très aimable. Après avoir servi dans l'armée espagnole, il s'est fait prêtre et a été aumônier de Don Carlos. Comme tel il fut pris ainsi que sa famille dans une révolution et sommairement condamné à être fusillé sous ses yeux. Il allait être passé par les armes lorsqu'il parvient à s'échapper. Il roda longtemps dans les montagnes puis il passa en Angleterre. Après y avoir été successivement attaché à une famille d'émigrés de son pays et à un couvent de religieuses, il fut envoyé à Yarmouth où il trouva seulement une dizaine de catholiques étrangers je crois. Depuis 12 ans qu'il habite le pays, il a appris la langue, et après mille entraves et autant de persécutions de la part du ministre protestant, à force de persévérance et de douceur, il a converti ses 200 fidèles, inspiré la confiance, l'estime et le respect à toute la population et réussit même à se faire craindre du clergé anglican en ce sens qu'ils reconnaissent ne pouvoir lutter avec lui. Ils se voient de plus abandonnés par une foule de leurs coreligionnaires, dès que Don Lopez pourra rivaliser avec eux au moyen d'une église un peu convenable et assez grande pour contenir un auditoire. Car la petite chapelle ne suffit maintenant que tout juste pour réunir ses ouailles.

L’église qu’il va faire construire

La providence et de riches amis lui fournissent les moyens de construire une nouvelle église convenable, et chose étonnante, contre l'attente du ministre, il a réussi à se faire concéder en toute propriété un terrain pour son église par le conseil municipal de Yarmouth composé exclusivement de protestants. Maintenant il n'a besoin, en Angleterre, d'aucune autorisation pour élever sur ce terrain un édifice de telle ou telle forme, de telle ou telle dimension, il peut être si bon lui semble son architecte, comme il sera exclusivement son administrateur. Personne n’a plus à y voir que s'il labourait cette terre qui lui appartient en son nom ou au nom d'une société quelconque ou s’il y élevait une pagode chinoise. Le gouvernement ici, n'a à se mêler en rien des idées de ses administrés soit qu'elles soient dirigées vers un intérêt égoïste, soit qu'ils veuillent rassembler une foule immense pour les lui communiquer dans un but de propagande quelconque. La loi ne punit que les actions coupables, elle n'est nullement préventive. Il y a du bon en Angleterre.

La messe

La petite chapelle de Don Lopez me fournit le moyen d'assister à la messe, et mes hommes que j'ai bien soin de laisser libre à cette heure y viennent aussi en grande partie à la grande édification des braves anglais dont les préjugés contre le papisme tombent tous les jours de plus en plus. D'un autre côté, nous nous édifions nous même car le respect et le recueillement de ces bons chrétiens pendant l'office divin est admirable. C'est tout naturel du reste. Il n'y a à aller là que des gens de bonne volonté et de conviction, et ceux-la doive s'attendre plutôt à être sifflés qu'applaudis de leurs voisins dont la religion est différente. Ils y vont donc pour prier de coeur.

15 octobre 1847 - le 2 arrivées du *Mutin* et de Demas qui vient ici épuiser ses vivres pour tarder un peu après les autres à arriver à Dunkerque. Il n'a pas vu un seul pêcheur dans sa traversée depuis les Orcades et il est entré à Aberdeen et à Newcastle où il a passé quelques jours. Il pouvait marcher au moins, lui. D'un autre côté, à la mer, il a toujours eu du mauvais temps, je ne sais pas comment il s'est débrouillé pour cela et cependant il ne me fait nullement l'effet d'un loup de mer. Je ne suis pas fâché de l'avoir vu : c'est un brave garçon peu sérieux en apparence, mais qui au fond à le jugement très sain, et avec lequel j'aime à causer. Cependant tout le temps qu'il a été ici, je n'ai pus rien faire que baguenauder et j'eusse été fâché que cela dura bien longtemps.

Les Anglais avec leurs cérémonies et leurs visites qu'il faut rendre m'ennuient suffisamment comme cela, et je vois que je ferai un bien méchant diplomate car je suis beaucoup trop ours. Ce qu'on appelle la société me pèse, et je préfère beaucoup la liberté de rester chez moi à celle d'aller visiter souvent de fort ennuyeux personnages.

Les visites à bord le dimanche

En fait de visites, nous en sommes ici abreuvées et le dimanche le quai se trouve encombré de curieux. Dans l'après-midi, je laisse entrer tout le monde, le gamin excepté, car celui-là est partout le même. Or le monde est très beau surtout le dimanche en Angleterre. Les femmes y sont au moins aussi curieuses qu'ailleurs et y jouissent d’une bien plus grande liberté, arrivent en foule à bord, et *le Favori* s'affaisse alors de six pouces sous le poids des insulaires à jupons. Oui, ce sont bien des jupons, mais ils sont recouverts de robes de toutes les nuances et

de toutes les étoffes à plus ou moins larges garnitures, de mantilles, de châles etc… fort élégantes ma foi. Enfin les chapeaux de paille ou les capotes couvrent toutes les têtes et encadrent tous les minois. Il n'y a pour les femmes aucunes différences de costumes en Angleterre, et la reine elle-même n'en a pas un différend de la marchande de hareng ou de la fruitière du coin, à la richesse près bien entendu. Très probablement ici les classes se connaissent et se distinguent, car l'aristocratie a pour privilège une morgue étonnante, et le haut commerce ne lui cède en rien sous ce rapport, mais nous autres étrangers qui ne pouvons rien apprécier de tout cela, nous recevons tout le monde à l'égal. Peu de cérémonies, bien entendu, nous n'en finirions pas. On ouvre la porte, on met la planche, le fonctionnaire offre la main aux dames, et elles promènent sur le pont, puis descendent dans le faux pont si elles le veulent. Ma chambre est privilégiée : quand je m'y trouve, je m'y enferme quelquefois et c'est par grande grâce que je reçois les visiteuses. Mais c'est aussi que ces braves Anglaises sont d'une importunité désespérante, si l'on invite quelques connaissances à descendre il y en a une suite indéfinie qui les suit sans façon, et il faudrait leur imposer le veto, ce qui est fort désagréable. Et puis une fois dans la chambre, elles s'y assoient, s'y installent et y restent des heures entières, elles s'y trouvent bien à ce qu'il paraît, et la discrétion n'est pas ce qui distingue le John Bull femelle. Dans le faux pont, pour que l'équipage soupe tranquille, on est obligé de les mettre à la porte, et souvent on n'y a pas réussi au bout d'une demie heure. Quelquefois, celles qui sont descendues les premières à 12 heures y sont encore à quatre. C'est inimaginable, mais c'est un fait qui est parfois très fatigant.

Du reste notre mansuétude et nos réceptions du dimanche ont un bon côté, c'est d'être très bien dans les papiers de John Bull, qui ne nous fait aucune affaire désagréable, et qui paraît apprécier notre complaisance car nos matelots reçoivent des invitations de toutes parts.

Le Mutin a fait comme nous les premiers jours mais je ne pense pas qu'ils vont continuer longtemps, car ces messieurs ne paraissent pas aussi endurants que nous le sommes, et le troisième dimanche, la planche eut été bien sûre tirée.

Le 18 octobre, Demas est parti pour Dunkerque. À son arrivée il va pousser jusqu'à Paris revoir sa femme et ses enfants. Il est bien plus heureux que moi, aussi le prompt retour en France ne m'intéresse que fort peu.

Les soirées anglaises

Les soirées anglaises sont fatigantes par leur longueur, surtout pour les personnes qui, comme moi, ne parlent pas la langue et en sont réduits à placer un mot tous les quarts d'heure. On y arrive pour le thé vert sept heures, ensuite ces braves gens font mille frais pour vous amuser : musique, danses, parties, inspection de gravures, ils ne savent que faire, et les maîtresses de maison sont admirables de tact et de soins. Mais à 10 heures pour vous empêcher de sortir, il faut assister au souper. C'est plutôt une représentation de repas qu'un repas, car on n'y mange presque rien, mais c'est du temps. Enfin on est bien heureux quand à minuit ou une heure on peut tourner les talons et s'aller coucher. Aussi j'évite les thés et les soirées autant que je le puis. Et pour cela je ne fais que les visites indispensables. Si j'avais su parler l'anglais et si j'avais été un homme tant soit peu sociable, il ne se serait pas passé un jour que je n'eusse reçu une invitation pour un dîner ou une soirée.

Départ pour l'inauguration d'une nouvelle église près de Londres

29 octobre - le 18, j'exécutai le projet concerté depuis longtemps avec M. Lopez d'aller à Chelmsford, dans le canton d'Essex, assister à une inauguration d'une nouvelle église

catholique. Le brave curé devait me conduire et m'installer chez un de ses amis Mr. Mason qui demeure à sa campagne située à une lieue et demie de la ville, et nous profiterions de notre séjour en cet endroit, pour aller ensemble visiter Londres pendant une journée. Nous n'en devions être qu'à 30 milles (12 lieues de France) et ce trajet se fait en une heure.

Pour nous rendre à Chelmsford, nous devions aller de Yarmouth à Ipswich en voiture, et de là prendre le chemin de fer jusqu'à destination, mais comme il faisait mauvais temps, et que les places de diligence sont généralement sur l'impériale à moins de les payer fort cher à l'intérieur, nous suivîmes une autre voie. Nous partîmes à 10 heures par le chemin de fer de Londres qui nous conduit jusqu'à cette Thetford, et là nous montâmes en voiture pour rejoindre après 12 mille (3 lieues) de chemin à Bury-St Edmond une autre voie qui nous mena directement à Chelmsford, où nous arrivâmes à 6 heures du soir par le même train qui nous aurait conduits d'Ipswich.

Les chemins de fer anglais

Ces chemins de fer anglais sont vraiment effrayants à parcourir, à cause de la rapidité avec laquelle les trains sont menés. C'est souvent à toute vitesse et leur moyenne est de 29 à 30 milles anglais à l'heure, au moins 12 lieues de France. On semble voler, et j'ai vu sur la route plusieurs oiseaux qui allaient dans la même direction que nous et que nous laissions de l'arrière. Les maisons, les arbres que l'on rencontre près de la route, les ponts sur lesquels on passe semblent projetés sur le voyageur qui met la tête à la portière, comme lancé par un immense mortier. Et quand un train vient à passer contre bord, on entend un long sifflement et voilà tout. C'est une image effrayante de la rapidité du temps.

Le pays que nous avons parcouru, en général, est merveilleusement adapté à ce genre de locomotion, il est parfaitement plat et les travaux de déblais et de remblais sont nuls sur une grande étendue, ou fort peu considérables sur d'autres points. Les railways d'Écosse coûteront quatre ou cinq fois ce qu’auront coutés ceux-ci. C'est pourquoi les comtés de Norfolk et de Suffolk en sont sillonnés, celui d’Essex est un peu plus ondulé et les embranchements aux lignes principales sont moins nombreux, mais il est plus près de Londres, le grand centre où tout abouti.

Vu de la mer, comme je l'ai déjà dit, et autant que je puis me le rappeler, le pays paraît peu boisé. Ce sont de grandes plaines fertiles, ou des marrais transformés en magnifiques prairies que sillonnent une multitude de canaux. Mais à l'intérieur, sur toutes les haies qui séparent les champs, croissent une quantité de beaux chênes qui ne sont pas émondées comme les nôtres, mais dont les troncs ne s'élèvent pas non plus parce qu'ils sont trop isolés les uns des autres. Toutefois on aperçoit aussi de beaux bosquets de bois alentour des principales propriétés. On n'émonde pas les arbres en Angleterre parceque le bois n'y est presque plus destiné au chauffage qui se fait partout au moyen du charbon de terre. De cette manière le pays se reboise autant que peu le permettre l'immense consommation de poutres et de planchers qu'emploie l'industrie. Mais ce sont au moins du bois neuf ou à peu près, et les taillis destinés à produire exclusivement du bois de chauffage sont excessivement rares.

Ici, comme en France, les railways consomment une très grande quantité de bois, mais leur grillage se fait tout en sapin de Norvège ou du Nord. Ce sont des rondins d'environ 2 m de long sur 20 ou 25 cm de diamètre que l'on refend en deux au moyen d'un trait de scie, et c'est sur ces traverses que reposent les rails. L'Écosse en fournit aussi beaucoup, et j'en explique maintenant les nombreuses et nouvelles plantations de sapins que j'y ai vues, et la forme qui m'a paru assez extraordinaire des pièces de bois à coupe demie circulaire que j'ai aperçue sur les quais de Cromarty.

Le chêne est par ici employé exclusivement aux constructions maritimes, et il arrive dans les chantiers sans être équarri, mais toujours privés d'écorce. On l'abat sans doute au printemps et cette écorce détachée est vendue au commerce. Je pense que le bois n'en est pas moins bon. Les Anglais tirent parti de tous.

Aspect du paysage

L'agriculture, et le soin qu'on y apporte, est en Angleterre poussée au plus haut point. Les carrières sont innombrables dans les plaines qui ont dû être d'anciens marais, et sur les terres un peu plus élevées, ce sont de magnifiques champs de blé et des prairies artificielles peu nombreuses encore. Les champs ne sont pas encaissés, comme chez nous, entre de hauts fossés, des haies d'épines seules les séparent, et de vigoureux chênes y étendent leur feuillage en laissant tomber des deux côtés leurs feuilles et leurs fruits que les enfants ramassent.

Le pays est couvert de petites, mais charmantes, maisons de campagne qui, soit qu'elles aient pour habitants les propriétaires ou les fermiers, sont d'une propreté remarquable, tant elle-même que leurs alentours. En automne même, on ne voit le matin pas une feuille dans les allées et sur le gazon des petits jardins anglais. Tout cela est balayé avec soin comme le salon où l'escalier, et c'est un luxe profitable car le fumier du coin s'en augmente tous les jours, les détritus et les feuilles y fermentent à l'aise, et en maintenant la propreté, on trouve pour résultat un excellent engrais, rien n'est perdu dans ce pays, tout est calculé avec une économie, instructive sans doute pour plusieurs, mais étonnante par ses résultats.

Les ingénieurs, les architectes, se sont étudiés à diversifier d'une manière fort agréable les formes des maisons de gardien aux approches des stations de chemins de fer. Toutes sont construites exclusivement en brique ou en brique et cailloux quartzeux, pierre à fusil noire. Les unes sont gothiques, les autres mauresques, byzantines etc. chacune a un caractère spécial qui la distingue, et de petits jardins ou de longs parterres garnis de fleurs bordent des deux côtés l'arrivée de la station, où va comme s'engouffrer sous des arcades, un long train de voiture et de chariots.

À midi et demi, après avoir passé à Norwich, capitale du comté de Norfolk, ville fort étendue où je remarquai en passant plusieurs édifices d'une grande apparence, nous arrivâmes à Thetford sur une haute et longue jetée. Nous descendîmes à la station pour aller à la ville où nous attendîmes une heure la diligence, et nous montâmes sur l'impériale pour mieux voir le pays.

À deux ou trois lieues de là, je restai tout étonné en apercevant des landes d'une assez grande étendue, mais elles différaient des nôtres en ce que les plans en étaient assez éloignés les uns des autres, et qu'entre eux régnait un gazon serré et vert où paissaient substantiellement de nombreux moutons. Ici sans doute, on ne s'est pas donné la peine de défricher parce que le gazon d'herbe fin que produit naturellement la terre convient le mieux au pacage des moutons et que c'eût été sans doute du temps perdu. Ajoutons que ce pays est éloigné, du moins pour l'Angleterre, de toutes les villes importantes. Ces landes du reste ne sont que de rares exceptions le long de la route.

Nous arrivâmes à Bury- St. Edmonds, 5 lieues de Thetford à 3 heures après avoir fait cinq lieues en voiture sur un chemin peu large, mais uni et roulant comme une allée de jardin. Les Anglais entretiennent leur route comme tout le reste avec le plus grand soin. Les voitures sont généralement moins lourdes que les nôtres, et puis dans cette partie du pays, le quartz leur fournit un macadam de première qualité.

À Bury, nous attendîmes assez longtemps le convoi sur un viaduc élevé qui domine la ville et à trois heures 30 nous roulions de nouveau vers Ipswich. Enfin, après avoir traversé Colchester nous arrivâmes à Chelmsford à 6 heures et quelques minutes, sur une longue et haute chaussée élevée sur une suite d'arches en brique et qui domine presque toute la ville. Nous avions là à nous attendre M. Mason, chez lequel nous conduisit mon guide, et après la présentation et la poignée de main de rigueur il me fit monter dans sa voiture et nous conduisit chez lui. À 7 heure j'étais présenté à Mme Mason qui au premier abord, me plut extrêmement par sa figure franche sur laquelle la bonté était peinte, puis après m'avoir nommé ses demoiselles, dont deux ayant été élevées au couvent de Boulogne parlaient un peu français, elle nous engagea à nous mettre à table pour nous refaire, et nous en avions assez besoin, M. Lopez et moi. Une petite soirée musicale suivit ce souper et on me gratifia de l'appartement le plus confortable de la maison.

Couvent de Newhold

Le lendemain après déjeuner, nous nous rendîmes avec ces dames à Chelmsford, et pendant qu'elles faisaient quelques visites, le père Lopez et moi, nous profitâmes de la calèche pour aller à Newhold, couvent de religieuses dont il a été deux ans le chapelain. C'est un ancien château royal et historique, en ce qu'il a appartenu à Anne de Boleyn, maîtresse d'Henri VIII, et mère je crois de la trop fameuse Élisabeth d'Angleterre. La forme de cet édifice est assez bizarre comme celle de beaucoup de maisons nouvelles qui se construisent sur le vieux style. Les croisées sont toutes sur des demi-tourelles octogonales et saillantes et elles sont percées sur les trois faces du polygone. Les dimensions du château ont été fort restreintes par des démolitions, mais il est encore assez vaste, et les religieuses qui l'occupent depuis fort longtemps ont transformé le corps de logis principal en une grande et jolie chapelle tenue avec un luxe de propreté exquis. Après avoir visité cette jolie chapelle qui contient divers tableaux peu remarquables, suivant moi, nous fûmes promener dans le parc qui est remarquable par la beauté et la vétusté de ces arbres. J'y ai vu des cèdres du Liban aussi anciens que le château et qui sont d'une admirable beauté. Nous ne pûmes pas voir les appartements du château car ces dames étaient en retraite, et ce fut tout juste si on nous permit l'entrée de la chapelle. Dans le jardin je trouvai un moyen tout particulier de faire mûrir dans ce pays froid et humide le raisin, la pêche et les abricots en espalier. On les place sur un mur bâti en brique de champ et laissant entre ces deux parements un intervalle vide. Une ou plusieurs cheminées y sont établies de sorte que la chaleur circulant entre les deux parois de la muraille leur fait rayonner une douce chaleur qui mûrit parfaitement les fruits. Je fus enchanté de ma promenade en ce qu'elle me fit voir encore une quantité d'habitations charmantes aux environs de la ville.

La ville de Chelmsford

Chelmsford est, comme toutes les villes anglaises, bâtie fort irrégulièrement. Les principales rues en sont larges, mais sans régularité même dans leur largeur. Elles forment une suite non interrompue de maisons dont chacune dans le principe a été bâtie à la place qui convenait le mieux au propriétaire du terrain. Plus tard on a remplit les vides comme on a pu sans chercher à réglementer le moins du monde la distribution des habitations ou des édifices quelconques. Celles nouvellement percées seules ont un alignement, mais les maisons sont les unes sur la rue, les autres enfoncées derrière de jolis parterres tenus avec une propreté recherchée. Tout cela occupe une immense étendue, car chaque habitation a ses dépendances antérieures ou postérieures. Le centre de la ville seul, qui est occupée par les magasins et les petits commerces, est plus resserré, comme du reste partout ailleurs.

Un peu avant la nuit, nous revînmes à la campagne en ramenant M. Mason fils qui rentrait chez lui de Liverpool où il travaille depuis deux ans. On conçoit le bonheur de sa mère, et le soir au pass-wine (9) du dîner, je rendis le père aussi heureux que possible, et je m'en suis fait un ami dévoué, en portant un toast à la bonne arrivée de son fils. Il n'y a pas de protestations d'amitié que ne m'ait faites le bon père à cet égard.

L'exploitation de Mr. Mason

J'avais bien envie de pousser jusqu'à Londres le lendemain, la cérémonie de l'inauguration de l'église ne devait se faire que le jeudi, mais mon guide avait des courses et des visites d'affaires et nous restâmes à Moscatts. J'en profitai pour faire avec M. Mason le tour de sa propriété qu'il me montra en détail. Elle est, m'a-t-il dit, d'un peu moins de 300 acres d'étendue. Or l'acre anglais est d'environ 0 ha 40, sa propriété et donc d'à peu près 120 ha et il y élève et engraisse par an 100 porcs d'un poids moyen de 100, au moyen de l'avoine et des légumes qu'il récolte. J'ai vu 200 moutons dans ses pâturages, 10 bœufs à l'engrais, 12 ou 13 vaches, 8 ou 10 chevaux de travail ou de voitures. Son bétail seulement doit lui rapporter plus de 20 mille francs par an et ses meules de grains sont très nombreuses, mais aussi comme les champs sont cultivés avec soin, comme ses prairies artificielles sont nombreuses et belles, comme celles naturelles où s'engraissent les boeufs sont composés d'herbes serrées et grasses, c'est magnifique à voir. Eh bien, pour tout cela, il y a peu de logements : les grains sont en meules avec leurs pailles, les foins de même. Les porcs sont sous des hangars, les moutons restent dans les champs et sont seulement mis à l'abri pendant l'hiver au moyen d'un entourage de paille en meule, les chevaux ont aussi des hangars, seulement il n'y a que les vaches que l'on tient à l'étable ainsi que les boeufs l'hiver, et les chevaux de main que l'on tient à l'écurie.

Les instruments aratoires sont simples, les engrais peu considérables en apparence. Seulement pour certaines parties on emploie, je trouve, beaucoup de chaux. À cet effet, on l'étend sans être éteinte à l'entour des champs sur une longue ligne où on la recouvre de détritus retirés de la douve avec lesquels elle est un peu mélangée. La elle s'éteint à l'humidité de l'air et à la pluie et puis on la répand ainsi sur un champ de trèfle. J'ai vu là encore beaucoup d'autres choses, mais il m'est impossible de m'en faire une raison précise, car mon brave ami ne parlant qu'anglais, et moi n'en comprenant que quelques mots, nous ne pouvions nous entendre que rarement, et sur des points principaux, qui nous demandaient encore beaucoup de peine et d'explications à l'un et à l'autre. Néanmoins, je fus heureux de voir le parti que l'on pouvait tirer d'une terre bien cultivée. Certes si Lamphy et Kerlevenan étaient aménagés de cette manière, au lieu de rapporter 800 F, ces deux propriétés en donneraient 20 000 au moins à celui qui les exploiterait convenablement. J'ai aussi vu et comparé les deux terrains, et à la chaux près, que l'on peut se procurer facilement en Angleterre, le sol est aussi bon. La chaux ne doit même pas lui être aussi nécessaire car il est plus léger mais tout aussi substantiel à Lamphy surtout. Pour bonifier des terrains bretons sans valeur, il n'y a pas grand chose à faire, quelques minces capitaux convenablement employés y donneront toujours de l'herbe, et l'herbe ainsi que les fourrages verts, loin d'épuiser la terre ne font que la rendre meilleure.

Le jeudi 20, nous retournâmes à Chelmsford pour la cérémonie à laquelle devait officier Mgr Wiseman évêque de Londres et où s'étaient réunis deux autres évêques et une trentaine de prêtres.

Dédicace de la nouvelle église

La nouvelle église n'est pas de grandes dimensions, au plus comme l'une de nos églises de paroisse dans la campagne. La nef est supportée par quelques colonnes assez légères mais peu élevées sur lesquels portent des arcs en demie ogive. Les fenêtres sont étroites, excepté celles des deux extrémités dont les vitraux sont peints et représentent un Christ et deux saints. Trois hôtels seulement, le maître-autel collé à la muraille et deux petites chapelles. Ce n'est ni grand ni beau, mais le bâtiment est convenable. Il a coûté, m'a-t-on dit avec l'école qui y est attenante, 2000 livres c'est-à-dire 30 000 F, et la main-d'oeuvre est chère en Angleterre.

Mgr Wiseman y célébra la grand-messe avec beaucoup de pompes. Elle fut chantée en musique par des cœurs de voix fort belles accompagnés sur l'orgue par une des demoiselles Mason qui montra le talent d'une habile musicienne. Il y eut sermon de monseigneur en anglais, puis au sortir de la chapelle, les gens munis de cartes se rendirent dans la salle de l'école où on trouva servi un déjeuner à la fourchette avec force thé. Il s'y trouvait réunis au moins 80 personnes et l'on causa beaucoup plus qu'on ne parut manger, tout cela fut fort bien.

Le père Lopez me nomma au célèbre évêque qui se félicita de voir la France qu'il connaît depuis longtemps représentée à la cérémonie, puis nous sortîmes pour aller promener en ville. À deux heures eurent lieu les vêpres de la Vierge, car l'église est sous l'invocation de l'Immaculée Conception, puis sermon de Mgr Maurice évêque du comté de Suffolk et Norfolk. Enfin nous rentrâmes à Moscatts où Mme Mason avait préparé un grand dîner à Mgr Morris et à plusieurs membres du clergé.

Le dîner fut long et devint pour moi fort ennuyeux quoique j'eusse près de moi un prêtre parlant parfaitement français avec lequel je causais beaucoup. Les dames s'en furent assez tard au salon et nous eûmes un interminable passwine (9) pendant lequel furent portées des toasts analogues à la circonstance. Enfin nous quittâmes la table après une séance de cinq heures, et j'en avais par-dessus les oreilles. Au salon, on fit de la musique, on prit le thé et même ces demoiselles dansèrent un quadrille. Tous ces braves prêtres anglais, Monseigneur compris, furent d'une grande gaité. J'étais seul plus triste que les autres par la bonne raison que je ne comprenais pas un mot de ce qui se disait et que j'étais fort heureux quand je pouvais raccrocher quelqu'un avec qui causer. La bonne madame Mason me vint bien en aide, mais elle avait bien autre chose à s'occuper et j'étais loin de vouloir abuser de sa complaisance, enfin nous nous retirâmes.

Le lendemain, j'étais sur les épines, j'aurais voulu partir de bonne heure pour pouvoir passer une journée à Londres : impossible, il fallut assister à déjeuner et nous ne quittâmes Moscatts qu'à 11 heures, à midi nous roulions en chemins de fer.

L'hospitalité anglaise, franche comme elle m'a été accordée chez M. Mason, est excellente et plein de prévenances.

Hospitalité anglaise - déjeuner, dîner, pass-wine, thé, soirée

Les habitudes du repas et de la journée sont bien différentes des nôtres. On déjeuner ordinairement à huit heure et demie. Une des demoiselles de la maison occupe l'extrémité de la table ayant devant elle un grand vase en forme d'urne évasée remplie d'eau chaude qui s'écoule par un robinet, et tout autour d'elle un nombre de tasses représentant celui des personnes qui doivent occuper la table, plus une théière, une cafetière, un vase à lait et une coupe dans laquelle elle verse l'eau et le résidu des tasses. Elle commence par les passer à l'eau chaude et attend que l'on soit assis.

L'autre extrémité de la table est occupée par le maître ou la maîtresse de la maison. Devant cette place est un grand plat couvert contenant une pièce froide, et la personne qui préside ainsi au repas en distribue à chacun des tranches extrêmement minces avec un petit morceau de pain. Puis le thé ou le café, comme seule boisson versée par la demoiselle qui en est chargée et qui n'a pas d'autre occupation que celle de remplir les tasses. A la pièce principale s'ajoute des œufs, une volaille et surtout des tranches de pain frites dans le beurre qui sont apportées chaudes et paraissent, avec le plat principal, former le fond du déjeuner. Il n'y a pas de dessert.

Chacun après cela vaque à ses occupations ou promène, les dames travaillent au salon, et à midi on se réunit de nouveau pour prendre encore du thé, du jambon et du pain rôti.

Au dîner à cinq heures (et à tous les dîners anglais il y a un président et un vice-président de table qui, placés aux extrémités sont ordinairement le maître et la maîtresse de maison) le président bénit la table, ou si l'on veut dit le bénédicité, puis on s'assoit. Le potage est toujours clair, c’est un bouillon de viande qui en contient souvent des morceaux et qui est épicé à emporter la bouche.

Après cela les deux plats principaux aux extrémités dans les grands comme les petits dîners. Ce sont ordinairement un poisson, du boeuf ou du mouton bouilli et un ragoût copieux quelconque. Puis vers le milieu de la table, dans les grands repas, divers gibiers, des pommes de terre, des marmelades de navets etc. tout cela sert de sauce au bouilli qui en a souvent de particulières.

Après ce premier service deux rôtis principaux avec des petits plats de légumes.

Au troisième service deux poudings ou tourte aux confitures avec de petits entremets, gelées ou autres.

Pendant tout le dîner on abuse du xérès chéri des Anglais et les santés ou toasts individuels circulent constamment. À chaque santé, on n’est tenu que de se mouiller les lèvres, mais il faut rafraîchir son verre à chaque fois. Il y a sur la table deux ou trois petites carafes d’eau avec des verres particuliers pour ceux dont la soif est par trop ardente, mais ils servent rarement.

Après le troisième service tout est enlevé, on sert du fromage et de la bière pour les amateurs.

Enfin, la nappe est enlevée, on apporte à chacun une petite serviette pliée en quatre avec deux verres à vin, un lavabo, puis le dessert paraît. Il se compose de fruits frais et secs et de confitures à peu près comme les autres. Les vins qui circulent sont le madère, le porto et le clairet ou bordeaux que les Anglais ont assez mauvais quoiqu'ils le payent fort cher. Là les santés son générales, les carafes partent d'une extrémité et circulent autour de la table, chacun se sert à sa manière, et quand on boit c'est à tout le monde.

Ordinairement après le dessert, ou avec les desserts, on sert le café, et puis les dames partent au salon. Le président désigne un vice-président pour remplacer la maîtresse de la maison et la conversation s'anime, car généralement les dîners sont très silencieux, mais chez M. Mason on n’est pas emprunté comme chez les protestants. C'est le passwine. Les carafes de vin continuent à circuler autour de la table, on mange encore du dessert, on se rapproche et l’on porte des toasts qui sont toujours précédés de longs discours. C'est à mourir d'ennui, car cela n'en finit pas. Enfin on va rejoindre les dames au salon où elles servent le thé, puis on fait de la musique et on cause, soirée ordinaire.

Chez les Anglais quand on est invité à un thé, qui se prend généralement à huit heures, avec toujours à 10 ou 11 heures le souper. On n'y mange que fort peu, mais au moins ils

prolongent ainsi leur soirée fort avant dans la nuit. L'habitude de veiller tard est générale, je crois, chez eux car à Yarmouth la journée des ouvriers ne m'a paru commencer que vers 7 ou 8 heures et finir souvent à 4 et 5 heure. Il est vrai que nous sommes encore en hiver, mais les bureaux ne s'ouvrent guère avant 10 heures.

Visite de Londres

Le 21 nous nous rendîmes à Londres en moins d'une heure. L'entrée de la grande ville par le railway est assez bizarre en ce sens qu'on en traverse une grande partie sur une chaussée élevée qui domine les maisons et les rues à droite et à gauche, enfin on s'arrête sous une vaste gare. Elle est formée d'une suite d'arcades en fer recouvertes en zinc ou aussi en fer avec des bureaux et des magasins des deux côtés. Cette gare du reste ne suffit plus à ce qu'il paraît car à Statford, à 3000 de Londres, d'où partent toutes les branches du tronc qui sort de la ville dans cette partie, on construit maintenant un établissement gigantesque, sans doute pour la confection, la réparation et l'entretien de l'immense matériel attaché à l'exploitation. Ce sera certes l'une des plus belles usines à visiter pour les amateurs, tant sous le rapport de l'étendue que de la distribution et de l'importance du travail qui s'y fera. À la sortie de la gare, sur une place en pente stationne avec ordre de longues files de voitures, l'une qui vient amener les voyageurs, l'autre qui les transporte sur tous les points de la cité.

Nous laissâmes nos effets dans un des magasins de la gare, et au moyen seul de nos jambes nous descendîmes et nous nous lançâmes dans un labyrinthe de rues. Bientôt je vis que mon pilote, le bon père Lopez, ne connaissait pas parfaitement son terrain. J'achetai un plan de la ville et après m'être orienté un instant, je fus assez fort pour donner même des conseils à mon guide.

La tour de Londres

Il voulait d'abord me montrer la tour de Londres, ancien château fort qui commandait autrefois la cité, et où se sont passés les principaux faits de l'histoire d'Angleterre. Nous y pénétrâmes et il me força à voir les armures, les canons et les antiquités qui m'intéressaient fort peu, quoique cependant, au milieu d'une foule de choses qui font nombre, on en remarque de fort intéressantes, entre autres les joyaux de la couronne. Nous y perdîmes selon moi beaucoup trop de temps

L'incendie a dévoré il y a quelques années une grande partie des édifices de cette ancienne citadelle mais on l'a reconstruit maintenant sur le même plan et dans les mêmes formes qu'autrefois. Mais la perte des objets curieux en a été considérable.

Saint Paul

De là nous nous dirigeâmes vers l'ouest de la ville pour tâcher de voir Westminster et sur notre route, nous trouvâmes Saint Paul. C'est un immense édifice au moins comme le Panthéon à Paris mais peut-être plus élevé. L'extérieur n'a rien de bien remarquable que sa masse et la hauteur du dôme, mais l'intérieur présente un aspect fort grandiose, ce sont des voûtes en plein cintre d'une portée considérable et un dôme d'un très grand intérêt diamètre et d'une élévation considérable. Je ne me rappelle plus assez celui de Sainte-Geneviève de Paris pour lui comparer, mais il me semble qu'il ne lui cède en rien, si ce n'est pour la décoration, car sur celui-ci on distingue difficilement de vieilles peintures dont on reconnaît à peine les sujets tirés de la Bible.

L'église protestante n’occupe qu'une branche de l'immense nef, mais elle est assez remarquable par ses stalles et ses boiseries d'une assez belle menuiserie. Ce serait peut-être au plus le coeur de l'église, si elle était vouée au culte catholique. Il paraît que les habitants ne s’y portent pas en foule le dimanche. Du reste les temples ne sont pas rares à Londres, on en rencontre à tout bout de chemin. Le reste du monument, espèce de Panthéon est meublé de statues fort peu religieuses, dont les meilleures ne valent rien. Ce sont des hommes d'État, des généraux, des amiraux puis des tombeaux avec groupe dont on rirait presque dans nos musées de petites villes en France. Les artistes anglais ne sont pas forts.

Je m'imaginais voir la basilique de Saint-Paul sur une large place donnant sur des rues vastes d'où on put l'apercevoir de loin. Je me trompais : elle est entourée de maisons qui la resserrent autour d’une étroite grille renfermant un cimetière où peu de monde reçoit maintenant sans doute la sépulture, car il n'est nullement considérable, et puis elle est jetée là obliquement sans sortie, sans échappée de vue, entourée de rues tortueuses qui s'échappent de la place qu'elle occupe.

Nous ne fumes pas longtemps à cette station d’où nous nous dirigeâmes vers un pont pour jouir du coup d'oeil de la Tamise. Malheureusement nous arrivâmes à un des ponts supérieurs, il faisait de la brume et nous n'aperçûmes guère que d'immenses nuages de fumée que perçaient les matures d'une multitude de navires. En quittant ce pont nous vîmes la banque dont l'apparence est fort belle, et montant en omnibus, nous nous dirigeâmes vers l'ouest en longeant la Tamise à une certaine distance. À mesure que nous avancions, les maisons se défumaient, les rues s'élargissaient et devenaient plus belles, les édifices privés ou publics avaient des formes plus grandioses et les plus variés, nous arrivions dans les beaux, les nouveaux quartiers. Nous voulions nous rendre chez le supérieur de M. Lopez, il y avait affaire, mais nous n'y parvînmes qu'à 4 heures et demi 5 heures. Il nous fallait nous en retourner pour être au chemin de fer à 6. Nous prîmes un fiacre et nous traversâmes alors les places fort belles de Waterloo et de Trafalgar puis une foule d'autres rues magnifiques. Enfin nous arrivâmes à temps au railway.

L’ostentation des anglais

L'idée qui m'est restée de Londres après cette courte visite n’est grande que par l'étendue, mais aussi je n'ai guère traversé que les plus vilains quartiers. La cité par exemple le centre commercial, le mouvement y est considérable et extraordinaire, les rues sont encombrées de voitures, les trottoirs quoique fort larges, de piétons, mais les maisons y sont noires pour la plupart et ne sont nullement alignés comme dans toutes les villes, pour peu qu'elles ne soient pas modernes. Cependant un peu plus dans le nord, j'en ai vu de fort belles d’une largeur considérable et d'une longueur à perdre de vue dans la brume avec des habitations splendides. L'ouest de la ville que nous avons atteint sans pouvoir y pénétrer est, dit-on, beaucoup plus beau est généralement alentour des parcs se sont des séries de palais d'une magnificence sans égal que l'on rencontre. J'ai perdu ce point de vue, mais je me le figure fort bien, c'est la nouvelle ville, la partie qu’habitent les gens riches et l'ostentation, les dehors anglais sont comme leur fortune au-dessus de l'idée que l'on peut s'en faire en France. Ils ne se considèrent du reste entre eux qu'au point de vue de leur extérieur. Qu'un homme ait une maison superbe, un salon et une salle à manger splendide, qu'il puisse y donner un ou deux repas par an, il est alors parfaitement considéré et prend part à la morgue aristocratique, coucha-t-il le reste du temps dans les galetas de l'hôtel qu'il loue, n’y eut-il pour tout autre meuble que des caisses d'emballage et ne mangeât-il toute l’année que des pommes de terre.

Ce peuple vraiment est en général tout extérieur dans ses manières comme dans ses habitudes. Je ne parle pas de la haute aristocratie et de la haute finance qui roule sur l’or, mais

de tous ceux, beaucoup plus nombreux, qui veulent l'approcher et qui sont obligés de la singer.

Presque toutes les rues de la partie ouest sont pavées en bois de sorte que le bruit en est exclu. Il y règne même dit-on un calme et un silence désolant. Le roulement des milliers de voitures qui passent et repassent ne s'entend pas et cependant les piétons n'ont pas à craindre comme à Paris d'être foulé aux pieds des chevaux, car ils ont tout l'espace nécessaire pour s'entrecroiser sur de vastes trottoirs qui sont rares à Paris. D'un autre côté la pierre est chère à Londres et les pavés au moins auraient-il des inconvénients prévalent comme beaucoup plus économiques, à moins que bientôt on ne les remplace par du fer.

Une partie bien curieuse de Londres que je n'ai pas pu voir, est celle des docks avec leurs forêts de mats et leurs mouvements de marchandises. Mais il m'était impossible de séjourner plus longtemps dans la capitale de l'Angleterre. J'avais, j'en étais sûr, des nouvelles de Marie à m'attendre à Yarmouth, c'étaient celle de ses couches, et une lettre de Vannes m'intéressait plus que l'Angleterre entière. Je confiais donc de nouveau mon existence à une locomotive et partis à 6 heures nous étions à 11 heures et demie à destination après avoir traversé sans les voir les villes de Cambridge, Brandon, et Norwich et avoir fait 146 milles anglais, ou 38 lieues de France.

Rentré à bord, je trouvais de lettres de chez moi. L'une commencée par Marie et achevée par Joséphine qui m'annonçait la délivrance de ma femme et la naissance d'une petite fille après d'assez vive souffrance (9). L'autre de Félicité, datée de deux jours plus tard me disait que la mère et l'enfant étaient aussi bien que possible et que, bien plus, Marie avait des chances de la nourrir elle-même, car cette fois elle avait du lait. Mais elle était restée d'une faiblesse extrême.

Je n'avais après cela qu'à bénir Dieu des faveurs dont il nous comblait, mais pour un coup de canon je ne bougerais pas maintenant de Yarmouth dans l'attente d'autres nouvelles.

Pendant mon absence, *l'Eperlan* avec Berthier nous était arrivé de Dunkerque mais puisqu'il ne m'apportait aucun ordre, j'allais encore rester à Yarmouth jusqu'aux premiers jours de novembre.

30 octobre - Depuis le retour de ma promenade à Londres, je suis accablé de visites qu'il me faut rendre et d'invitations que je refuse quand je puis. Cependant il m'a bien fallu donner un dîner aux braves gens dont j'avais reçu des politesses. Je le fis l'autre jour et tout alla pour le mieux, mais j'aurais donné beaucoup pour éviter cette corvée. Mon lieutenant faisant partout l'aimable est comblé de gracieusetés, de soirées etc. Lui, il n'en manque pas une, cela l'amuse, mais souvent il m'engage ce dont je lui sais assez mauvais gré, sans cependant lui en vouloir le moins du monde, le brave homme, car il se pendrait plutôt que de m'être désagréable en rien de plein gré. Cependant tout cela m'ennuie et j'attends avec impatience les premiers jours de novembre pour me rendre à Dunkerque.

C'est le lendemain de mon départ pour Chelmsford, le 19 qu'est arrivé Berthier avec son *Eperlan*. Il est venu me relever, et je n'ai plus qu'à partir dès qu'il fera beau. Il m'a annoncé l'arrivée à Dunkerque du *Mutin* qui a été deux jours à s'y rendre. *Le Griffon* n'en est pas encore parti, mais ce pauvre Robin vient d'y être frappé d'un coup bien douloureux : sa femme était venue pour le rejoindre et en même temps pour placer sa fille à St. Denis, lorsqu'elle tomba malade à Paris, et deux ou trois jours après l'arrivée de son mari elle a succombé, quelle perte terrible pour ce bon camarade. Sans doute cet événement va retarder son départ. Dumas lui, est partit immédiatement pour Paris où il attend qu'on lui ait fait un jeu de voiles ce qui sera je pense assez long à Dunkerque.

Pour moi les nouvelles que je reçois de Vannes sont assez satisfaisantes, seulement Marie est toujours faible et elle a été obligée de renoncer à nourrir, son lait s'est tari presque instantanément. J'ai déjà annoncé de ne plus m'écrire ici.

Préparatifs de retour

8 novembre 1847 - le 31 octobre je revenais de la messe, lorsque j'appris que *le Griffon* était en rade. Immédiatement Berthier et moi nous fîmes partir un canot pour nous prendre à la jetée et nos nous rendîmes à bord du commandant de la station. Il ne devait passer qu'un jour ou deux à Yarmouth, et se rendre au-delà sur la rade de Dunes. Sans doute nous partirons ensemble. La *Prévoyante* était arrivée à Dunkerque et il ne restait plus de vivres que pour moi. J'en étais assez pressé du reste car je n'en ai plus que pour 10 ou 12 jours.

Le lendemain, jour de la Toussaint, Robin fit ses visites à Yarmouth, nous dinâmes chez Berthier, et le 2 M. Preston voulu nous avoir.

Le 3 je sortis du port, et j'ai mis en rade tout près de mon chef de file. Nous devions partir le lendemain, mais le temps en décida autrement. Les vents nous étaient droits contraires, il faisait mauvais temps, de la pluie, les marées favorables tombaient la nuit, et nous ne perdions rien à rester à Yarmouth.

Cependant le 7, les vents passèrent dans la nuit à l'O.N.O. petite brise, le matin ils étaient ouest passant O.S.O. petite brise, et nous appareillâmes en même temps qu'une vingtaine de navires. La marée nous permit de nous élever environ cinq lieux et nous mouillâmes en pleine côte pour attendre un nouveau flot. Le *Griffon* était aussi à l'ancre à une lieue au vent à nous. La brise fraîchit bientôt, la mer devint grosse, et le soir quand je voulus appareiller, mon ancre plantée sur un fond trop dur y resta, la chaîne cassa dans un coup de tangage pendant qu'on virait au guindeau. Une fois sous voile la brise fraîchit encore. Trop peu pilote de la côte, je pris le large et je passai une nuit tourmentée d'importance sur mon pauvre bateau qui ne va pas de l'avant. Il m'arriva même une circonstance assez désastreuse. Dans un fort coup de roulis mon grand canot rempli d'eau sur ses portemanteaux une des boucles cassa et il fut emportée. Après cette perte, je virai de bord à terre et lorsque je la reconnu, je vis que dans deux marées favorables, j'avais gagné au plus 7 lieues. Les vents étaient toujours droits debout, le courant devenait contraire, j'avais perdu tout ce que j'avais pu gagner en fatiguant beaucoup, je n'avais d'autre chance qu'un temps pis encore, je me décidai à retourner en relâche à Yarmouth.

En m'y rendant et en passant devant Lavestaff, j'eus la satisfaction de voir que Robin quoique bien mieux monté, avait fait comme moi. Il y était mouillé. À 12 heures je jetai l'ancre à Yarmouth environ deux lieues plus nord que lui.

12 novembre 1847 - me voici bien amarré dans le bassin de Dunkerque et à l'abri de la mer. Dieu en soit loué. Car le temps est maintenant couvert et pluvieux, les vents sont retombés au sud sud-ouest et il ne fait plus beau comme pour notre dernière traversée. Nous sommes arrivés juste à temps.

Dans la journée du 8, après la perte de mon canot, je mouillai à Yarmouth et j'avais l'intention à la marée du lendemain, de rejoindre *le Griffon*, mais après de forts grains de pluie, le vent s'établit à l'ouest avec beau temps clair. Alors j'appareillais définitivement et je me mis en route pour le Sud. J'aperçus en passant *le Griffon* avec ses hameçons au sec et ne bougeant pas peut-être parce qu'il n'avait pas assez d'eau dans la passe de Lavisstaff. Le temps se maintenait, et à midi nous étions dans l'est d'Oxfordness. Si le vent avait continué, nous pouvions atteindre Dunkerque le soir même, mais la brise mollit beaucoup, nous passâmes

dans l'ouest du Galapper et nous trouvant en calme avec marée contraire par le travers de Nordforland, nous y mouillâmes une ancre à jet.

À 7 heures nous faisions route de nouveau. À midi nous rencontrions un pilote, mais nous étions trop dans l'est et il nous fit encore mouiller entre les bancs Imatel et Bredt. Au jusan nous remontâmes jusque sous Gravelines, à 10 heures du soir nous laissions porter sur Dunkerque et à minuit 15 nous donnions dans les jetées.

Deux heures après nous nous étions halés à l'entrée du bassin et les portes nous restèrent fermées jusqu'au lendemain et le 11 à midi nous y pénétrâmes en même temps que la *Prévoyante* en sortait pour se rendre aux Dunes. Aujourd'hui nous avons pris la place au quai derrière *le Mutin* dont le commandant est malade et qui par conséquent ne peut pas encore partir.

Dunkerque

11 décembre 1847 - nous venons de recevoir un coup de vent très violent et nous sommes bien heureux de nous être trouvés logés en pareille circonstance. Plusieurs bâtiments se sont, dit-on, perdus. Il faut espérer que nous aurons maintenant quelques jours de beau temps dont nous pourrons profiter pour sortir et même rentrer en France car la côte est difficilement tenable par le temps qui court, et puis je viens de recevoir l'ordre de me diriger sur Cherbourg à partir du 15 décembre.

Les petites réparations que j'avais à faire sont terminées, j'ai pris un mois de vivres de campagne. En un mot, je suis prêt à partir, moins un ancre et un canot, qu'on n'a pas jugé à propos de me remplacer. M. Caboret, chef maritime ici, tout en disant qu'un préfet devait prendre sur lui beaucoup de choses et ne pas ennuyer le ministre, n'a pas cru devoir m'acheter un ancre, et il me semble cependant qu'un pareil meuble est chose urgente en hiver et puis 500F environ qu'elle eut coûté n'est pas une dépense si considérable qu'il n'ait put la fournir. Il a écrit deux fois au ministre à cette occasion et il n'a pas eu de réponse. En somme si je vais droit à Cherbourg, je n'en ai pas besoin, mais si je suis obligé de m'arrêter sur la côte pour remplir une mission quelconque, positivement j'en achèterai une.

À Dunkerque, nous avons nettoyé notre cave, pris des rechanges, en somme nous pourrions tenir la mer.

Le Mutin est parti d'ici le 22 novembre et, suivant quelque nouvelles, après du mauvais temps qu'il aurait essuyé il serait entré à Ramsgate où sans doute il est encore.

Dunkerque est une jolie ville. Les rues en sont larges, avec trottoirs, les pavés propres, les maisons régulières en général, et bien alignées. C'est une ville nouvelle, non qu'elle ne date pas d'une antiquité plus ou moins éloignée, mais parce que détruite, du moins en grande partie, et plusieurs fois par les bombes et les obus, on lui a à plusieurs reprise donné plus de régularité.

Ses édifices publics sont peu remarquables à l'extérieur, et hors la fameuse tour séculaire, la façade, temple grec de l'église de St. Éloi et la salle de spectacle, je n'y vois aucun monument digne d'être remarqué que la statue colossale en bronze de Jean Bart élevée au milieu de la place royale. Ce brave Jean Bart est posé en véritable charlatan et sa tête quelque grosse qu'on ait pu la faire paraît supporter avec peine sa chevelure massive et le long chapeau à panache dont on l'a surchargé.

La ville est sillonnée, même dans l'intérieur de ses fortifications, de plusieurs canaux qui, après avoir rempli les fossés de la place s'étendent sur le pays dans trois ou quatre directions sur Mardik, Bourbourg, Bergues, Moërec et Furnes.

L'église Saint Eloi

L'église principale de St. Éloi ne présente à l'extérieur qu'une masse informe à laquelle son portique donne une signification absurde mais à l'intérieur est extrêmement élégante et je la trouve fort belle. Elle date je crois de 1559. Son plan est des plus simples. C'est une longue nef arrondie à son extrémité, formée et entourée de trois rangs de légères colonnes gothiques d'où s'échappent les nervures de la voûte principale qui est fort élevée et celle des bas côtés d'une hauteur moins grande. Toutefois le troisième rang dont j'ai parlé se perd dans le mur de l'édifice qui est percé de larges fenêtres. Dans le fond ces fenêtres sont plus enfoncées, et forment ainsi cinq petites chapelles. Le coeur prend la moitié au moins de la nef, il est plus élevé que le sol de l'église et on l'a entouré d'une belle grille en fer.

Cette basilique paraît fort riche par ses ornements, mais je n'y ai vu aucun tableau remarquable. Par exemple ses boiseries sont belles et elle possède une chaire un peu lourde mais d'un magnifique travail. Le jeu d'orgue est aussi un morceau de boiserie et de sculpture fort remarquable.

Dunkerque possède une autre église : celle de St. Jean Baptiste, qui forme une paroisse mais qui n'est autre chose qu'une grande chapelle qui appartenait autrefois sans doute à un couvent, on y trouve aussi de belles boiseries.

Ces deux églises seraient tout juste assez grandes pour la population si l'on s'y rendait, mais malheureusement, elles m'ont parues presque toujours vides et on n'y manque jamais de place aux offices. Seulement j'y ai remarqué une proportion d'hommes beaucoup plus grande que partout ailleurs. On y officie avec beaucoup de pompes et de cérémonial.

Le port

Tel est à peu près la ville, mais qu'est donc ce port que les dunkerquois prétendent avoir été jadis un des premiers ports militaires de l'Europe, mais que la haine de l'Angleterre fit trois fois détruire et combler ? La question est grave, et de braves gens qui n'examinent rien peuvent se laisser dire qu'on n'a pas pu ou plutôt voulu réparer le dommage que nous ont fait les Anglais. Le gouvernement est d'ailleurs là pour en porter toute la responsabilité. Malheureusement, tout cela n'est qu'imaginaire et il y a une bien autre puissance que celle de la perfide Albion qui travaille incessamment à combler le port de Dunkerque, malgré les magnifiques travaux au moyen desquels on cherche à paralyser son action. Cette puissance, hélas ! Ce sont les courants incessants qui longent la côte de l'ouest à l'est et qui apportent des sables en bien plus grande quantité que ne l'aurait pu faire le travail de 20 mille Anglais pendant deux ans. C'est que ce n'est pas le port qui se comble, en un rien de temps, et à peu de frais, on peut le curer. C'est le chenal qui s'étend à plus de 1500 m des longues jetées qu'on a établies. Depuis 1826, un immense bassin de chasse l'a considérablement amélioré, on achève un autre qui aidera à l'action du premier. Mais leurs effets seront encore au-dessous des besoins pour permettre à Dunkerque l'entrée de nos grands bateaux de guerre. Tout est sable ici, on peut creuser tout ce que l'on veut et à peu de frais. L'extraction du mètre cube ne doit pas valoir plus de deux ou trois centimes. Mais c'est le sable de la barre qui ne peut pas s'enlever parce que la mer le rapporte, mais c'est son étendue qui est immense parce qu'elle augmente d'année en année.

En creusant le nouveau bassin de chasse sous les remparts de l'ancienne citadelle, on a trouvé à 5 m au-dessous du sol un bateau de construction à peu près semblable à celle actuelle et qui ne doit pas remonter à une haute Antiquité. Le rivage de la mer est maintenant à 1200 m de là. Je le répète c'est une puissance bien autre que celle de l'Angleterre qui empêche que jamais Dunkerque puisse devenir maintenant un port militaire important, à moins de travaux gigantesques et peut-être aussi considérables que ceux de Cherbourg.

Considérations sur les travaux du port

Sur cette espèce de barre dont j'ai parlé à l'entrée du chenal, il n'y a dans les basses mers d'équinoxe que deux ou trois pieds d'eau. La haute mer ne dure qu'un instant sur cette côte et un bâtiment seulement de 15 pieds de tirant d'eau ne peut entrer ou sortir qu'une heure et demie avant ou après le plein de l'eau.

Au moyen des travaux considérables que l'on exécute, et d'un dragage organisé, on parviendra peut-être à creuser d'un mètre ou un mètre et demi le chenal, j'admets deux mètres. Qu'est cela pour faire de Dunkerque un port militaire ? Et puis, il n'y a pas de rade, car je n'appelle pas rade l'abri d'une barre qui ne découvre même pas à mer basse. Et puis cette rade même si on voulait l'abriter au moyen d'une digue serait trop étroite, cinq encablures au plus, elle ne permettrait pas de chasse aux bâtiments qui y mouilleraient, ils ne pourraient pas se tenir en sûreté sur leurs ancres par des vents de nord et surtout de nord-ouest. Les travaux ne vaudraient pas l'argent qu'on y dépenserait.

Cependant la marine à vapeur peut donner à Dunkerque une importance réelle, et ce port la mérite à cause de son voisinage de l'Angleterre. Du reste Calais et Boulogne pourraient peut-être dans ce cas rivaliser victorieusement avec lui.

Il y a ici un bassin et des établissements appartenant à la marine. Ce bassin pourrait contenir 8 ou 10 de nos grands steamers, mais au moyen de deux écluses qui vont être construites, et dont les travaux sont commencés, on va comme refermer le port du commerce qui est bien plus vaste et qui en temps de guerre pourrait en contenir une vingtaine au moins. On pourrait donc réunir à Dunkerque 30 de nos plus grands bateaux à vapeur actuels, et alors ce port deviendrait important, si surtout on y construisait des ateliers convenables pour la réparation et même la confection des machines.

Le radier des écluses qui vont fermer le port du commerce sera placé de manière à ce que nos frégates de 60 actuelles puissent y passer tout juste de mer haute. C'est trop peu. Si l'on veut qu'un tel bâtiment y entre, il faudra lui donner un mètre au moins de profondeur de plus, parce que la mer ne reste pas pleine ici assez longtemps. Alors, et pour les vapeurs seulement je le répète, Dunkerque pourra se dire un port militaire. D'un autre coté c'est un point, ce me semble, trop rapproché de notre frontière. Un point susceptible d'être attaqué immédiatement au commencement d'une guerre continentale, et il serait peut-être fâcheux sous ce point de vue d'y réunir un matériel un peu considérable.

J'ai étudié cette question aussi au fond que je l'ai pus et j'en ai eu les moyens, car l'ingénieur M. Duverger qui en est chargé et avec lequel j'ai fais connaissance m'a montré et expliqué dans le plus grand détail ses plans et ses travaux en cours d'exécution. De plus nous avons discuté ensemble toutes les chances d'amélioration de ce port.

Mon temps à Dunkerque s'est passé fort tranquillement, j'ai été reçu chez M. Duverger, directeur des douanes et oncle de Demas, et j'ai pu y passer quelques soirées agréables, j'ai vu quelquefois Monsieur et Madame Cabaret, et je me suis tenu dans ma chambre autant que me

l'ont permis mes occupations du bord. Fort peu de promenades, si ce n'est dans la ville, sur les jetées, et le long des quais garnis pour l'hiver, je trouve, d'un assez bon nombre de navires.

J'ai été tenté pendant ce long séjour d'aller faire un tour en Belgique pour visiter Bruxelles, Anvers, Gand, etc. mais j'ai assez dépensé je trouve dans mes courses à Moscatts et à Londres. Et puis l'attrait du voyage n'est plus pour moi bien grand : j'en suis fatigué et ma curiosité se meurt. Je n'aspire qu'à la retraite, au travail d'intérieur, et au bonheur de famille. Je ne désire maintenant entrer dans un port quelconque que pour m'y trouver tranquille et c'est surtout à Cherbourg que je souhaite parvenir promptement parce que j'espère que ce sera la fin de mes courses aventureuses. J'y serai probablement fait capitaine de corvette dans les premiers mois de l'année et alors, bon voyage la navigation !

20 décembre - J'ai quitté Dunkerque, ou du moins le bassin, le 13 pour aller m'amarrer le long de l'estacade afin d'être prêt à sortir à la marée de la nuit. Et en effet le 14 au matin je mettais sous voiles avec une petite brise de S.S.E. D'après les ordres que j'avais de toucher aux Dunes, je me dirigeais vers Deal, en traversant un immense convoi qui louvoyait avec les vents du sud que nous avions alors, pour donner dans le Pas-de-Calais. Je trouvai devant Deal la *Prévoyante* qui devait le lendemain appareiller pour France, je vis Maucroix, et comme il n'avait aucun ordre à me communiquer, je projetai de le suivre.

Le 15 donc, nous mîmes tous deux sous voiles vers 9 heures du matin, mais à peine eûmes nous gagné Southforland que la brise fraîchit, la mer devient grosse, il m'était impossible à moi, pauvre sabot, d'atteindre les côtes de France et je me décidai à aller me mettre à l'abri sous la terre de Northforland. À deux heures, j'y mouillai devant Margate à l'abri de la mer. Il ventait frais dans la soirée et je pensais que *la Prévoyante* allait venir me rejoindre, je ne la vis pas. Seulement quelques gros navires sortant de la Tamise vinrent jeter l'ancre à plus ou moins de distance de nous.

Le 16 la brise étant toujours des plus fraîches, mais le temps beau, je fus promener à Ramsgate par terre. Il y a deux lieues de distance entre ces deux villes, et on les franchit en 10 minutes sur un chemin de fer qui ne doit pas faire de l'or en hiver, mais qui, l'été, à ce qu'il paraît, répare le temps perdu.

Ramsgate – piraterie organisée des anglais sur ces côtes

Ramsgate est située sur des falaises crayeuses assez élevées et coupées par un ravin au débouché duquel est construit le port au moyen de jetées en pierre. C'est une ville charmante d'aspect et de propreté. Il y a surtout sur les falaises des quartiers délicieux. Ils ont été construits par des spéculateurs fort riches de sorte qu'ils se composent de longues masses de maisons régulières devant lesquels on a réservé de larges trottoirs couverts ainsi que les balcons du premier étage. En avant de ces quartiers ou de ces groupes, s'étalent des pelouses magnifiques entourées de grilles. Ce sont de petits palais, mais tout cela n'est habité qu'en été par les fashionables de Londres qui viennent y prendre les bains de mer ou plutôt y passer la belle saison.

La population de la ville est alors doublée et peut s'élever à 25 ou 30 mille âmes. Toutefois pendant l'hiver, ce port a une grande importance. Avec des vents d'ouest les navires s'amoncellent sur la rade, ils y font souvent de nombreuses et graves avaries, et ils n'ont d'autres ressources que Ramsgate où on les rançonne un impitoyablement, surtout s'ils sont étrangers, mais où ils sont obligés d'entrer pour se réparer. J'y ai vu le bassin à flot encombré, à la lettre, de navires qui y étaient entrés sans ordre, défoncés par des abordages, avec des beauprés cassés, des mats de moins, des voies d'eau pour avoir touché sur les bancs, dans un état pitoyable en un mot. Les négociants et les constructeurs de Ramsgate en profitent, et il

n'est pas de pays plus inhospitalier que la cote d'Angleterre sous tous les rapports si vous trouvant engagé dans ces bancs dangereux, vous réclamez les secours d'un pilote. Comme il n'y a là aucun pilote* lamaneur ou juré, comme il n'y a aucun tarif, le premier individu venu monte à bord puis il déclare vous avoir sauvé et, pour son sauvetage, il réclame la valeur du tiers ou des deux tiers du navire. Ces prétentions sont quelquefois diminuées si vous réclamez devant la magistrature, mais les frais de celle-ci font toujours que la somme à payer dépasse les demandes du pilote de sorte que vous tombez de Carybde en sylla. Si le pilote vous a conduit dans le port, il manque rarement de vous faire des avaries de sorte que vous passez sous la griffe des constructions qui ne livrent rien qu'au poids de l'or. C'est un vrai pillage organisé est presque légal. L'hospitalité anglaise est affreuse quand on est forcé de la réclamer. Ils l'accordent volontiers, mais en juifs, ils vous renvoient nus et sans pain. Du reste Ramsgate n'est pas le seul repaire de pirates de ce genre, Yarmouth et les autres ports de la côte ne lui cèdent en rien.

Je rencontrais la le mutin et Demas, qui s'y tenait blotti depuis son départ de Dunkerque, et qui assure avoir empêché du chargement considérable et tout près de hareng pour France. Il avait voulu sortir du bassin la veille, mais il n'avait pas réussi à cause de l'encombrement. Du reste il avait parfaitement fait, car il n'aurait pas eu beau temps dehors.

Le comte d'Eu

Le magnifique yacht royal *le comte d'Eu* (10) s'y trouvait aussi, mais dans l'avant port où il était échoué à sec et presque couché sur le flanc. Parti du Havre le cinq à la remorque d'un vapeur du commerce, pour se rendre à Cherbourg, il avait essuyé dans la nuit un coup de vent dans les environs de Barfleur, pendant lequel ses amarres ont cassé et qui l'a séparé de son remorqueur. Il a essayé alors au moyen de ses voiles de gagner Portsmouth, mais n'ayant pu l'atteindre il a été forcé le lendemain de relâcher sur la rade de Dunes. Là il a cassé une de ses chaînes, à ce qu'il paraît, et il est entré non sans bosselures et avaries à Ramsgate où on l'a amarré le long du quai de l'avant-port. Maintenant son commandant, Paris, est partit pour Londres, on s'occupe peu du bâtiment à ce qu'il paraît, et lorsque je l'ai visité, ce magnifique navire si fin et si long, reposait sur un fond dur qui n'est sans doute guère uni, et était couché le long d'un quai en pierre, parce qu'on avait négligé de le maintenir droit à la marée de la nuit. C'était déplorable. J'y ai rencontré Charpentier qui m'a fait visiter tous les aménagements du bâtiment et les salons du roi, vraiment tout ce qu'il est possible de voir de mieux. Eh bien, tout cela est abandonné, et va se perdre faute de soins.

Margate

Je retournai de bonne heure à Margate qui, moins étendue que sa voisine, lui ressemble cependant par la disposition et l'élégance des habitations. C'est aussi une ville d'été, maintenant elle est complètement morte car elle n'a pas de port et l'on n'y fait qu'un petit commerce de pêche.

Le lendemain il ventait grand frais toujours du sud, variant très peu, et là houle entrait de plus en plus grosse sur la rade. J'étais inquiet, je ne me trouvais pas bien à ce mouillage, le mauvais temps me paraissait prononcé pour plusieurs jours, je craignais des sautes de vent violentes, soit au nord-ouest soit à l'est, et je résolus d'aller chercher un refuge à Harwich où se trouvait *le Griffon*.

J'appareillai le 18 à 5 heures du matin par beau temps, mais grand vent. Je croyais avoir vent arrière à faire, pas du tout, le courant me maîtrisait, je fus obligé de venir presque au plus

près pour doubler le récif de Kentick-Knock et le pauvre *Favori* en prit de tous les bords. Ce banc doublé, j'avais à reconnaître la partie sud de Shiphead, la mer était affreuse, les courants sortaient alors avec violence de la Tamise, je manquai ma reconnaissance et je fus porté dans l'est du banc, impossible dès lors d'atteindre le port. Il me fallait batailler la mer du Nord pendant une nuit de 15 heures ou chercher Yarmouth. C'était m'en aller bien loin donner dans des brisants, je tentai ce moyen extrême. A 2 heures j'atteignis la rade, non sans avoir reçu quelques coups de mer en pénétrant dans ses bancs dangereux, mais elle était affreuse, et il me fallait à tout prix entrer dans le port. Je me présentai à l'entrée, les pilotes me firent signe d'arriver, j'y revins un peu plus tard, je talonnai* sur la barre, mais enfin j'entrai et le soir j'étais à l'abri à mon ancien poste.

Yarmouth

Pendant la nuit le vent tomba à la suite de forts grains de pluie, hier il faisait calme ou petite brise de Sud-Sud-Ouest, et aujourd'hui 20 les vents sont au Sud-Est variant à l'Est et au Nord-Est. Si demain ils se tiennent là, j'appareillerai pour France, que Dieu nous protège.

Yarmouth n'a pas changé de face. J'y ai revu le bon M. Lopez et le père Preston et j'y ai retrouvé Berthier qui n'a pas bougé depuis. Il m'a dit avoir l'ordre d'y séjourner jusqu'au 15 janvier. Cela me paraît extraordinaire. Il est ici empêchant, dit-il, de nombreux achats de poissons et discutant avec le consul sur les frais énormes de pilotage et de sauvetage que l'on exige des pauvres navires qui, égarés dans ce labyrinthe, ont demandé des secours pour donner dans les bancs et entrer sur la rade ou dans le port avec des avaries, car on n'est pas moins arabe ici qu'à Ramsgate.

Je le répète, cette piraterie organisée et sans règles sur la côte d'Angleterre est affreuse. Il vaudrait presque autant tomber sur la côte d'Afrique entre les mains des Marocains. Il vaudrait même mieux maintenant, pourvu qu'il y eut là quelque autorité du pays.

26 décembre - j'ai été bien contrarié depuis mon arrivée à Yarmouth de ne pouvoir pas en sortir. Je ne sais trop pourquoi, car je suis tranquille ici et rien ne me presse, mais j'éprouve un désir immodéré d'être de retour à Cherbourg. Je crains le mauvais temps, la côte, les bancs, l'hiver, je crains tout et je n'ai pas le sens commun. Or presque depuis mon arrivée, nous avons des vents d'amont. Ils ont été d'abord Sud-Est faibles et puis ils sont passés à l'Est-Sud-Est jolie brise. Mais un jour, à l'instant de la marée, il faisait une brume affreuse, le lendemain le temps était beau, mais les bateaux à vapeurs remorqueurs étaient occupés et ils prenaient de préférence les navires marchands pour les mettre dehors. Je restais moi et la marée retarde d'une heure environ tous les jours, et je me trouverais de nuit dans les bancs de la Tamise, et les vents d'amont peuvent bien aller, et je serai alors forcé de rester ici jusqu'à quand ? Lorsque les bâtiments de la station, *l'Eperlan* excepté, sont sans doute maintenant au port de Cherbourg. J'étais tracassé, impatient, inquiet, et j'avais beau me sermonner, me dire que si je restais, si les retards ne venaient pas de moi, c'est que la volonté du père éternel n'était pas que je partisse, et que, père tendre, il m'évitait sans doute ainsi des dangers et du mauvais temps, je ne pouvais me défendre d'une grande anxiété.

Noël

Enfin Noël arriva. Oh ! Ce jour là par exemple, bon ou mauvais, il était matériellement impossible de bouger, ainsi que le lendemain qui était un dimanche. Tous les Anglais célèbrent cette fête et rien au monde ne les feraient se déranger. Toutefois pour eux c'est bien moins une fête religieuse qu'une fête nationale ou plutôt morale. C'est par des dîners

extraordinaires qu'elle est célébrée, ils mangent et boivent toute la journée, quelques chose comme le carnaval en France, excepté qu'au lieu de sortir de chez eux, de montrer leur joie, les Anglais se renferment, se réunissent en famille ou en club et là, littéralement, ils font bombance et bonne chaire tant que le jour dure, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche.

Trois jours avant, les marchés sont approvisionnés d'une manière particulière, des milliers de dindes, énorme pour la plupart, des oies grasses, des faisans, du gibier de toutes espèces encombrent, à la lettre, le marché d'Yarmouth. Les bouchers ont tué le quadruple de la consommation ordinaire, les boutiques de fruits et de pâtisseries étalent d'immenses approvisionnements. Tous sans exception mangent de la viande ce jour-là. Du reste une grande partie des gibiers délicats et surtout des dindes et des oies ne restent pas à la ville. Le comté de Norfolk est réputé pour ce genre de comestibles et les convois de chemins de fer de Londres en emportent partout.

La veille du grand jour, la brise m'était favorable, j'avais démarré de Yarmouth et je pensais pouvoir prendre la mer, mais les vapeurs refusèrent de me prêter leur secours et tout ce que je pus faire, ce fut de me rendre à la voile jusqu'à Garleston où j'amarrai vers 11 heures du matin.

Le jour de Noël n'était pas pour moi une fête de carnaval, mais une grande fête religieuse, aussi de grand matin, je partie de Garleston pour entendre la messe à la chapelle de dom Lopez. Je fis ce trajet d'une grande lieue dans mon canot sur la rivière et j'y eus grand froid. Mais au retour, vers 9 heures et demie, je comptais trouver les omnibus qui journellement établissent la communication entre les deux villes. Elles ne marchaient pas le jour de Noël, de sorte que je fus obligé de revenir à pied. Le soir, malgré un gros rhume, je ne pus échapper au dîner consulaire et je fus encore obligé de refaire cette route, par mer, bien entendu.

Aujourd'hui 16, dimanche, les Anglais ne bougent pas encore, mais cette fois c'est par ordre de police. Or comme tous mes adieux sont faits, je ne bouge pas de ma chambre et je fais tout disposer pour partir demain si Dieu m'accorde les vents qui règnent maintenant et qui passent au N.E.

Berthier reste, lui, jusqu'au 15 janvier car, prétend-il, on achète encore du poisson même à cette époque. J'en doute, et il me semble que les règlements prescrivent de ne plus recevoir de poissons en France à partir du premier de l'an. Quoi qu'il en soit, il est en relation avec de braves gens auxquels l'achat du poisson fait tord en Angleterre, et qui lui donnent prétend-il des renseignements positifs. Grand bien lui fasse, pour moi, dont la mission était de surveiller les côtes sud que je n'ai pu atteindre et qui bien certainement est déserte par les vents actuels, je m'en retournerai le plus tôt possible. Les achats actuels de poissons anglais consistent dans le rebut de leurs exportations. Ce poisson est lavé et préparé de nouveau en France puis expédié sur les différents points de notre littoral. Oh spéculations !

30 décembre - Enfin nous voilà mouillés et tranquilles, autant qu'on peut l'être en hiver, sur la rade de Cherbourg. Du moins nous sommes en France, et nous n'avons plus de traversée à faire.

Partis de Yarmouth le 27 à 11 heures du matin, nous rencontrâmes sur la rade une mer très houleuse et une brise molle qui m'inquiéta un peu pour sortir des bancs. Mais bientôt elle fraîchit quand nous passâmes sous Lovestaff. La mer était alors brisée par les récifs du Nord, et nous pûmes facilement nous élever de la côte et sortir des bancs.

À sept heures du soir nous prenions la marée contraire dans l'ouest du Galopper au milieu de l'embouchure de la Tamise. Nous avions une forte brise, la mer grosse, mais nous filions 8 nœuds en bonne route, et nous échappions par là à l'action de la lame.

Dans le nord du fameux banc de Godwin nous fîmes un instant fausse route et nous courûmes près d'un quart d'heure à l'est à cause d'une erreur de feu qui me faisait croire que j'étais soumis à l'action d'un violent courant qui me portait sur les dangers, mais bientôt, cette erreur reconnue, je me dirigeai sur le Pas-de-Calais que nous franchîmes à minuit. Je longeai la cote d'Angleterre pour y trouver la mer plus belle, et à 7 heures du matin, nous perdions de vue dans le Nord-Est le feu de Beach-head. Nous prîmes alors la pleine mer, la brise était fraîchie du N.N.E. ou N.E., et si elle continuait, nous avions presque la certitude d'être à Cherbourg entre six et sept heures du soir. En effet à trois heures on aperçut la terre, mais elle n'était pas bien distincte. Des grains empêchaient de la bien reconnaître et nous la prîmes, d'après le point, pour le cap de La Hague. La route que nous faisions, était alors excellente mais à 4 heures et demie, quand les feux s'allumèrent, beaucoup trop tard pour nous, nous reconnûmes celui de Barfleur. Nous nous étions enfoncés dans l'ouest de ce cap, et le courant de flot que nous avions éprouvé dans la journée, nous avait porté de plus de 15 milles au Sud. Fort heureusement, il renversait alors, mais nous n'en fûmes pas moins obligés de serrer le vent et même de courir un petit bord pour doubler la pointe et les dangers qui la garnissent dans le nord-ouest. C'est alors que dans le raz nous fûmes secoués et mouillés. *Le Favori* dans cette circonstance se comporta à merveille. Il était 7 heures du soir, et à 8 heures et demie nous courions sur le feu central de la digue, mais la brise en passant à l'est avait beaucoup molli, le courant de flot nous prenant à mesure que nous approchions du port, nous avions toutes les peines du monde à le refouler, il faisait l'une de ces nuits noires et des plus sombres que j'ai jamais vues, seulement les feux paraissaient très distinctement, et c'est avec leur secours seuls que je pus donner dans la baie, car quoiqu'ayant longé de très près la digue, nous n'avons pas pu l'apercevoir. Enfin à 10 heures, je pénétrai en rade, ce que je reconnus à la position des feux et à ce que la mer était devenue très unie, car nous n'apercevions de la terre qu'une longue bande noire qui paraissait nous toucher. Ne pouvant voir aucun des navires qui se trouvaient sur la rade, je mouillai près de la digue sous le fort central, et le lendemain au matin, j'appareillai de nouveau pour venir prendre mon poste définitif.

Cherbourg

Le griffon, *la Prévoyante* et *le Mutin* avaient profité des premiers vents d'est qui se sont faits sentir, et étaient arrivés depuis huit jours.

Maintenant me voici aussi rallié avec tout mon monde bien portant et n'en ayant laissé aucun en route. Je bénis le ciel de cet excellent résultat et de ce qu'il m'ait ramené à bon port.

Cet hiver, que va-t-on faire de nous, qu'allons-nous devenir d'ici la prochaine campagne ? C'est le moindre de mes soucis pour le moment, il sera temps d'y penser plus tard. Jouissons de l'arrivée, et attendons des lettres de Vannes, après y avoir expédié la nouvelle de notre bonne arrivée.

Toutefois je suis le 3ème sur la liste des lieutenants de vaisseau, donc à la première promotion. Pour peu que l'on fasse des capitaines de corvette, 6 seulement, je figurerai sur la liste. Alors, mon commandement me sera retiré, je demanderai un congé aussi loin que possible, je rentrerai chez moi, s'il plaît à Dieu, et nous verrons venir en commençant immédiatement une exploitation agricole. Si cela marche un peu, j'abandonne immédiatement la marine, sinon, nous verrons. Du reste l'avenir ne nous appartient pas, la providence est là qui nous dirige, attendons les décrets, persuadés qu'ils seront toujours dirigés dans le sens qui nous sera le plus convenable. Mais préparons, travaillons, car elle exige et sous peine de devenir fataliste, c'est-à-dire absurde, disposons-nous pour l'avenir, mais ne nous en inquiétons pas.

La position de commandant

L'année qui vient de s'écouler a commencé pour moi par de grandes peines, la perte de mon petit enfant que j'ai vu mourir, les adieux de ma famille, de tout ce que j'aime au monde, le départ pour un exil lointain qui n'était pas sans danger, ne la présentaient pas comme s'ouvrant sous d'heureux auspices. Ensuite une seconde opération qu'est allée se faire pratiquer à Nantes notre pauvre aveugle, et qui n'a pas encore réussi tout d'abord. Puis du travail, des courses, des difficultés d'administration pendant un armement qui s'effectuait d'après un mode nouveau, plus tard enfin les soucis et les inquiétudes du commandement n'ont pas fait pour moi de 1847 une année heureuse. Car s'il est agréable de commander sur une rade ou dans un port lorsque la responsabilité d'actes peu importants n'engage pas, lorsque l'on est libre ou à peu près de faire ce que l'on veut, il n'en est pas de même à la mer. Là tout est grave et sérieux, et l'on est chargé de tout le poids d'hommes qui sont confiés corps et biens à votre discrétion, d'un navire, d'un matériel qu'une distraction, qu'un faux calcul peut perdre.

Là ballotté par la tempête, souvent fort indécis sur sa position, quelquefois près d'une côte dangereuse que la brume lui cache, emporté par des courants dont il ne peut pas prévoir la direction irrégulière, ou bien acculé par le vent sur une côte dont il lui est presque impossible de se relever, la position d'un commandant est extrêmement sérieuse, et l'anxiété, l'inquiétude et les soucis lui font passer des jours et des nuits plus pénibles qu'on ne se l'imagine. Lui parfois presque seul à bord, se voit perdu, si une circonstance particulière ne le vient tirer de presse si le vent ne diminue pas ou ne change pas de direction, si la force du courant et de la mer ne cède pas bientôt, si la providence ne vient en un mot à son secours et de longues heures se passent quelquefois dans ces mortelles inquiétudes. Tout cela n'est pas gai, puis quand il s'est tiré de ce mauvais pas, c'est pour retomber de Carybde en Sylla quelques jours plus tard. Puis encore dans ces graves circonstances, quand il repasse dans sa mémoire ce qui l'a amené là, ce qu'il a fait, ne se dit-il pas souvent : si j'avais opéré de telle ou telle manière, je ne me serais sans doute pas engagé. Il voit alors ce qu'il n'avait pas aperçu tout d'abord et il a du regret de n'avoir pas suivi ses premières impressions. Oh ! Les charges du commandement sont quelquefois bien lourdes pour l'homme consciencieux !

Pour moi j'éprouvais toutes ces perplexités, toutes ces misères d'une manière plus ou moins poignante, mais d'un autre côté, j'ai vu beaucoup, j'ai apprécié une foule de faits dont je n'avais pas idée, j'ai rectifié divers jugements faux que je portais sur certaines choses, je me suis même apprécié quelquefois comme peu capable, comme n'ayant pas une énergie suffisante, en un mot je me suis instruit.

Et puis pendant cet exil, bien des lettres m'ont fait éprouver de grandes consolations. J'ai pleuré quelquefois, mais c'était de contentement, c'était en rendant à Dieu des actions de grâces, en somme, j'ai éprouvé plus de mal que de bien et pour l'amour du métier, pour ce que j'ai pu gagner dans la campagne de toutes les manières, je ne recommencerais certes pas. Le commandement n'a pas assez d'attrait pour moi. Il est certes préférable de commander que de naviguer en sous ordre, mais il est une foule de circonstances où je changerai volontiers de place.

Le bon du commandement du cotre d'Islande, malgré toutes les misères du métier, c'est que les campagnes ne sont pas longues, comparativement aux autres du moins, et que l'on peut venir se refaire au port tous les ans, c'est que l'on peut sur la côte anglaise être aussi facilement qu'en France en relation avec les siens c'est que l'on peut y avoir une foule d'agréments qui malheureusement pour moi sont tous masqués par l'exil. L'exil, mot maintenant terrible pour moi et qu'aucun avantage ne peut colorer de manière à en rendre la

teinte moins sombre. L'année prochaine sera-t-elle plus heureuse, plus riante, pour moi ? Je l'espère, mais mon Dieu, vous seul le savez. Quelque délicieuse qu'en paraisse la perspective, combien de nuages ne peuvent-ils pas l'assombrir. Mais voici qui m'écarte considérablement des idées que j'émettais tout à l'heure, l'avenir pour nous c'est l'espérance, laissons-nous bercer par elle.

Maladie de mon beau père

15 janvier 1848- le 4 je reçus de Marie une lettre qui me causa beaucoup de peine et d'inquiétude. Elle m'avait, disait-elle, annoncé à Yarmouth que son père était tombé malade d'une fluxion de poitrine, mais je n'avais pas reçu sa missive, et cette fois elle me dit que depuis trois semaines il n'y a pas de mieux bien sensible. Il éprouve une toux opiniâtre, il expectore beaucoup, il est ruiné par une petite fièvre continue, et ses forces l'abandonnent. Si cette position ne s'améliore pas promptement elle est extrêmement grave : à son âge, les forces ne reviennent plus, et l'on succombe bientôt sinon à la maladie, du moins à la faiblesse. J'ai grand peur, d'après ses diagnostics, que ce soit sa dernière maladie. Pauvre père, sa vue qui s'était aussi améliorée, s'est obscurcie de nouveau, de sorte que notre malade n'a plus qu'à souffrir dans cette vie. Cependant la séparation est si cruelle qu'on l'appréhende toujours, car il est dans la nature humaine de s'attacher plus particulièrement à ceux qui ont donné plus de peine, à ceux qui ont exigé de nous plus de soin, et tout cela en dehors de l'affection particulière qu'on leur porte. Et il est impossible de me rendre maintenant à Vannes. Mon Dieu ! Pitié et amour pour notre pauvre père !

Depuis mon arrivée, il fait ici assez beau temps, sous le rapport du vent du moins, de sorte que pendant les premiers jours j'ai habité la rade, mais mes courses pour régler et établir la comptabilité de fin d'année sont si nombreuses et si longues à terre que le trois j'ai repris mon ancienne chambre que j'ai trouvé vacante et je me suis installé à terre tout à fait, ne retournant à bord que quand j'y ai besoin. Mon brave lieutenant, lui, n'en bouge pas, et comme en dehors de ses capacités administratives c'est un homme prudent et marin, je dors tranquille, confiant sinon dans la discipline exacte des hommes et dans la distribution du travail qui est maintenant fort peu de choses, du moins dans la sûreté de mon navire.

Expérimentations de *la Pomone* et du *Chaptal*

J'ai retrouvé *la Pomone* dans le port, mais il y a quelques jours elle est enfin revenue en rade et l'on va procéder à ses expériences définitives. Celle préparatoire sur son système ont parfaitement réussi et ont même dépassé les espérances. Je souhaite fort que les effets de cette frégate réussissent en tout point. Son arrière prolongé ne la dépare nullement, elle en a même acquis de la grâce.

Pour *le Chaptal*, c'est autre chose, on a réussi à le faire marcher, et il va assez bien. Dernièrement il a atteint par belle mer 10 et 11 nœuds, mais la machine est un vrai bric-à-brac, elle a beaucoup trop de vitesse : 85 et 90 tours par minute pour toute vitesse, c'est un mouvement par trop précipité pour qu'il dure longtemps, et pour qu'il n'en résulte pas une usure considérable dans les différentes pièces. Je suis allé l'autre jour à bord, dans une sortie qu'il a faite, et j'ai trouvé qu'à 70 et 75 tours surtout, il y avait dans l'arbre des battements à ébranler tout l'arrière du navire et dans la machine des chocs très violents, de clapets et de soupapes, m'a-t-on dit, mais qui n'en sont pas moins désastreux. À 80 tours tous ces chocs diminuaient mais la vitesse paraissait extrême. Du reste on expérimentait un charbon qui ne donnait pas une chaleur suffisante pour pousser la pression au point d'obtenir le maximum de

vitesse. Il y a beaucoup de bon dans le Chaptal, mais il s'en faut que ce soit le dernier mot de la science sur les machines à hélices.

La Brousse travaille toujours et s'instruit considérablement. Sa machine de Lorient n'a été que légèrement corrigée par l'expérience qu'il a acquise. Mais faire que les ingénieurs ou les constructeurs exécutent un plan qu'ils n'ont pas conçu, c'est extrêmement difficile. Ils s'en approchent parce qu'il est bon, mais ils veulent toujours y mettre du leur, et presque forcément ils brident à gauche. Du reste il paraît que l'on va adapter ce système à peu près sur un vaisseau de 100 à Rochefort. La Brousse demande à grands cris qu'on lui fasse un éperon, réussira-t-il ? Je n'en sais rien, mais je le désire. Ce sera un navire extraordinaire et je crois qu'il sera beau et de terrible effet.

Les dépenses relatives aux officiers d'administration et de la marine active

24 janvier - Cette année les bâtiments d'Islande restent armés, mais on réduit leur équipage. Je ne sais dans quel but, mais enfin on les réduit. Le ministère l'exige, et c'est probablement pour en imposer aux chambres par un mot, car que les hommes soient à bord ou aux casernes, ils coûtent identiquement la même chose. Oh puissance des mots ! Enfin cette fois on ne fait pas une économie de deux ou trois mille francs sur nos traitements et sur les suppléments des hommes. C'est beaucoup, car on est très porté à diminuer les traitements de ceux qui sont exposés à tous les dangers, pour augmenter celui des bureaucrates qui se chauffent en hiver et se donnent de l'air en été. Or ceux la ne passent guère de nuit de quart, et s'ils travaillaient au moins leurs 8 heures par jour, il se ferait une immense besogne vu le nombre. Je lisais l'autre jour, dans une revue sur la marine, que le traitement des officiers de vaisseau se montait au total à 1 926 000 F tandis que le traitement de l'administration, commissariat, contrôle, comptabilité, administration des subsistances et administration centrale, s'élevait à 4 844 000 F. Le commissariat seul absorbe pour sa part 1 609 000 F. Ainsi sur 7 francs, 5 sont donnés à des commis et 2 seulement aux officiers qui sont bien cependant la partie vitale de la marine, et ce sont ceux-là que l'on n'augmente jamais et dont on rogne quand on peut les traitements. Maintenant si l'on suppose les appointements proportionnels dans les deux corps qu'on juge du nombre d'administrateurs, si l'on suppose que le nombre d'officiers soit le même que celui des employés, que l'on juge encore de la manière dont sont traités ceux-ci, c'est à ne pas y croire.

Décidément Warnier de Wailly prend le commandement du *Griffon* et de la station d'Islande à la place de Robin du Parc qui a été mis à pied. Ce changement, arrivé brusquement et sans que celui-ci en ait été prévenu, est tout à fait extraordinaire et implique pour quelques-uns un blâme sévère à l'ex-commandant de la station. D'un autre côté, on lui écrit officieusement de Paris, qu'on n'a rien à lui reprocher, et qu'au contraire on se loue de sa conduite. Il ne sait par conséquent à quel saint se vouer et attend qu'on le rappelle à Paris, et cependant l'ordre n'arrive pas, de sorte qu'il se décide à demander une permission et à partir. Pour moi je pense qu'on veut lui ménager une surprise et qu'à la prochaine promotion il sera fait capitaine de vaisseau. Ce sera une belle flèche de consolation si elle lui vient, et j'y applaudirai de grand coeur. Wailly est un excellent garçon, mais il ne peut être ni plus camarade ni meilleur que Robin.

L'éperlan n'est pas resté jusqu'au 15 à Yarmouth et il est arrivé ici en ayant profité fort heureusement des vents d'amont qui ont régné depuis le commencement du mois.

Pour moi, jusqu'ici, je n'ai eu que fort peu de moments de libres, et la besogne ne m'a pas manqué. Tantôt c'étaient des hommes congédiés qu'on voulait renvoyer sans les payer immédiatement parce qu'on n'avait pas le temps d'expédier leur mandat, tantôt c'étaient des

maîtres chargés que l'on me débarquait pour le lendemain sans qu'ils fussent remplacés, une autre fois c'était l'argent que j'ai dépensé pour le gouvernement pendant la campagne qu'on ne me payerai que sur états particuliers, qu'il fallait faire de telle et telle manière. J'étais toute la journée aux réclamations verbales ou par écrit, mais aussi je suis à jour et à peu près au courant pour tout, tandis que ces autres messieurs ne sont même pas encore payés de 1847 et ont des comptes considérables à la traine.

Maintenant je vais entrer dans l'avant-port du commerce pour y débarquer le restant de mes vivres de campagne et j'irai ensuite me faire réparer dans le port militaire. Mais depuis trois jours je ne puis mettre ces derniers projets à exécution : il fait ici un coup de vent d'est extrêmement violent et la rade n'est pas praticable pour des embarcations, à la marée haute surtout. Je n'ai donc pas pu aller chercher mon bateau pour l'avancer dans les jetées, et j'attends un temps plus convenable.

Les lettres que je reçois de Vannes ne m'annoncent aucune amélioration dans la santé du bon père : on paraît moins tourmenté, parce qu'on s'y fait, mais je crois que plus cet état maladif se prolongera, moins il y aura de chances pour qu'il en guérisse. Je voudrais bien être chez moi et près de lui maintenant, mais il n'est plus question de promotion, et il est impossible que je parte d'ici avant d'être remplacé dans mon commandement. Cependant si je pouvais le guérir ! Mais les soins donnés ne lui manquent pas, et puis il faut espérer qu'il résistera encore jusqu'à mon retour.

Le 25 janvier, je suis entré dans le port du commerce pour y débarquer le reste de mes vivres de campagne et pour y rester sans doute jusqu'à ce que Demas sorte du grand port où il me cédera sa place et ses ouvriers. Du reste je suis ici bien plus commodément qu'en rade, et je puis aller visiter mon bord et mes hommes sans avoir, quelquefois pendant une heure, à battre la mer dans une embarcation.

Courses qu'occasionne la bureaucratie

22 février 1848 - le 7, je reçus l'ordre d'entrer en réparation. J'en avais bien pour 8 ou 15 jours au plus, mais grâce à la nouvelle administration, fort belle en théorie, mais presque inapplicable en pratique, j'ai attendu toute une semaine des billets à réparer, et je n'ai eu des ouvriers que le 14. Ce 21 seulement, *le favori* a pu être monté sur l'avant-cale de l'Austerlitz pour qu'on lui passe une fausse quille, et c'est tout juste s'il pourra sortir avant la fin du mois.

On ne se figure pas les courses qu'il faut faire maintenant pour obtenir quelque chose dans le port de Cherbourg, où personne ne veut prendre la moindre responsabilité, et où l'on vous répond à chaque instant : je n'ai pas le temps, repassez demain, en un mot, où le temps est le moindre élément de travail. Aussi la bureaucratie qui prend de minutieuses précautions, souvent tout à fait illusoires, pour qu'aucun objet ne soit détourné de son but, consomme en perte de temps beaucoup plus d'argent qu'il n'en pourrait être soustrait avec une surveillance très ordinaire et une activité plus grande.

La Pomone et *le Chaptal* sont enfin en partance l'un pour Naples, l'autre pour Toulon. Les vents d'ouest seuls les retiennent.

La mort de papa Couessurel

Le 17, j'ai appris avec le plus grand chagrin que notre bon père Couessurel avait rendu son âme à Dieu. Quel coup pour la pauvre marie ! Et je ne suis pas près d'elle. La perte d'un excellent père est toujours bien cruelle, mais nous avons dans notre douleur la consolation de

penser qu'il est mort en chrétien, et que débarrassé des misères de cette vie et des infirmités dont son âge et sa cécité presque complète l'accablait, il jouit maintenant sans doute du bonheur des élus et nous attend là-haut.

Depuis quelque temps du reste, tout espoir de le conserver encore nous était enlevé : il succomberait d'un cathare pulmonaire qui a cette époque de la vie ne pardonne pas, mais le coup quoiqu'attendu n'en est pas moins pénible à recevoir. Il est dans la nature de s'attacher plus particulièrement à ceux que l'on aime quand ils sont souffrants. Et moi qui ne puis pas encore rallier ma famille, je vis ici dans une attente continuelle des circonstances qui doivent déterminer mon retour et dans une anxiété qui va commencer à devenir sérieuse. En effet, si la promotion ne paraît pas avant le mois de mai, je serai obligé de partir sans avoir pu revoir ma femme et mes enfants et d'un autre côté, je ne puis prendre maintenant une permission sans m'exposer à une perte considérable. Cela est fort ennuyeux, aussi ma patience est souvent mise à bien rude épreuve.

Anxiété en attendant une promotion et mon retour à Vannes

29 février - pauvre de nous ! Moi qui me plaignais l'autre jour du retard apporté dans la promotion, en ce sens qu'il m'empêchait de compter sur un temps à peu près déterminé pour rentrer dans mes pénates et quitter la marine, voici toutes mes espérances déçues sous le rapport du repos que je désire et que j'appelle depuis si longtemps, voici mon retour dans ma famille où je serai si utile maintenant renvoyé aux calendes grecques. La providence poursuit sur moi ses épreuves, elle répand ses sombres nuages sur mon avenir : mon avenir si modeste puisqu'il se réduisait à la rentrée tranquille chez moi avec une retraite de 1600 F dus à mes services et je ne vois plus à l'horizon un seul point lumineux qui indique le port, rien qui nous promette du repos. D'un autre côté ne dois-je pas remercier Dieu de me tenir maintenant éloigné de ma famille ? Qui sait si des malheurs ne tomberaient pas bientôt sur elle à cause de ma présence, malheurs qu'elle évitera parce que je serais loin d'elle. Mais, c'est toujours l'absence, toujours l'exil. Mon Dieu que votre volonté soit faite ! Vous voyez l'avenir, vous, vous le dirigez et vous savez mieux que nous pauvres aveugles ce qui convient à notre bonheur. En nous cachant cet avenir qui nous inquiète, vous nous éprouvez pour compenser plus tard, et bien au-delà, les peines que nous endurons, si nous restons soumis et confiant en votre bonté paternelle.

La république est proclamée

Le 24, Nous avons appris ici, par dépêche télégraphique, qu'on se battait à Paris (11), qu'une révolution s'accomplissait, et qu'un gouvernement républicain allait s'organiser après le renversement par le peuple soulevé de l'autorité à laquelle nous obéissions depuis 1830. Pendant les jours suivants, par suite d'un temps affreux, les courriers n'arrivaient plus, les dépêches télégraphiques étaient interrompues. Un horrible coup de vent mettait, sur la rade même, deux navires à la cote, des télégraphes étaient emportés par la bourrasque, tout le monde était dans une extrême anxiété. Mais, chose étonnante, tout était calme à Cherbourg, et le 26, malgré la république proclamée, l'immense population d'ouvriers, de matelots etc. qui pullule ici se rendait au travail, et pas un cri ne s'entendait dans les rues, pas un rassemblement n'encombrait la voie publique.

La garde nationale, qui a été admirable, s'est mise comme un seul homme à la disposition de l'autorité pour empêcher le désordre, et elle n'en a eut aucun à réprimer. Quelques gamins dans la soirée du 28 ont crié et chanté la marseillaise dans les rues, ils auraient peut-être été cause de malheur si le bon sens public n'en avait fait raison. On s'est moqué d'eux et on les a

laisser passer. Tout est aussi tranquille aujourd'hui que de coutume. Cependant le 27, nous avons reçu les journaux ; le sang français avait malheureusement coulé à Paris, mais en moins grande quantité qu'on ne devait s'y attendre. Toutefois nous n'étions pas sans crainte pour les jours suivants, quoiqu'on nous annonça que tout était consommé.

Un principe d'autorité et d'ordre a été emporté, a disparu dans la tempête populaire comparable à la tempête physique qui l'a presque accompagnée. Un nouveau principe se constitue mais sur quelles bases ? Sur les idées si changeantes et si facilement mise en mouvement de la population d'une grande ville, idées plus ou moins subversives qui se traduisent toujours par l'émeute et le reversement aux moyen de la force matérielle des lois les plus saintes, les plus fondamentales que pourront voter même le concours unanime des représentants réels et moraux de toute la France, de 35 millions d'âmes. Quelle base sociale !

Le gouvernement provisoire

Certes, le gouvernement provisoire montre par ses actes principaux que, quoique sorti de la tourmente révolutionnaire, il est composé d'hommes de cœur qui sentent et qui veulent l'ordre, mais depuis trois jours seulement n'a-t-il pas été plus d'une fois débordé, et il est déjà plus loin qu'il n'a voulu aller malgré ses efforts de résistance. A chaque instant, on le voit, le sol tremble sous ses pieds, l'élément sur lequel il s'appuie est si mobile, si changeant. Chose extraordinaire, nos gouvernants sont obligés, pour le maintien ou le rétablissement d'un peu d'ordre, de s'étayer d'un uniforme porté par des jeunes gens de 18 à 20 ans. Des gens de coeur et d'énergie certes, il ne m'appartient pas de les déprécier, j'ai compté jadis dans leurs rangs, mais enthousiastes irréfléchis et fous comme on l'est à cet âge. Pauvre France s'appuyer seulement sur l'école polytechnique ! Quel avenir ! Et ne doit-on pas trembler. Et qu'on ne me parle pas de la garde nationale, car dans tout ce mouvement, il m'a paru que les uniformes d'une partie de ceux qui, avant la manifestation politique, je n'ose dire l'émeute, était opposé au gouvernement oui, une partie, car bien des pères de famille mêmes républicains, ne se sont pas montrés, ceux ci et les autres ont lâchement livrés leurs armes à la populace qui la leur demandait à la porte. La garde nationale ! Quelle base encore ; quel élément d'ordre ! N'était-on pas en droit de s'attendre aux plus grand malheurs et cependant dans le plus fort de l'agitation, s'il a été commis des crimes, ils sont, dit-on, isolés, et cette émeute a été marquée par des traits sublimes. Ces hommes du peuple armés de piques, parcouraient les rues avec la devise, écrite sur leur drapeau, de mort aux voleurs, les fouilles presque organisées des hommes sortant des ministères ou des édifices publics, ces misérables cloués morts aux portes de certains monuments avec l'écriteau de voleurs sur la tête. Le magnifique Christ d'argent trouvé aux Tuileries, présentée au peuple comme l'image de son père, par un élève de l'école polytechnique et conduit processionnellement à St. Roch où ce même peuple l'a religieusement remis, cela console, rassure. Ô société admirable de Saint-Vincent de Paul, tu portes tes fruits, Dieu n'abandonne pas ses oeuvres et certes s'il protège la France, même avec la république, son avenir est certain. Mais humainement parlant que l'horizon est sombre et chargé.

L'assemblée nationale

Il n'y a pas 15 jours, la base sociale était, ou du moins paraissait, plus solide. Le pouvoir exécutif, la force matérielle, et une force matérielle sur laquelle on avait droit de compter, existait de droit et de fait. L'inviolabilité de la couronne était là, la chambre des pairs se présentait comme un frein à l'effervescence des passions populaires représentées par la chambre des députés. Toutes ces institutions étaient des garanties d'ordre et de stabilité. Elles

étaient toutes faussées, j'en conviens : des mains dégoûtantes de corruption tenaient les rênes de l'État, des députés indignes pour la plupart représentaient la France, car ils avaient été nommés par suite de promesses de place et d'argent, par suite d'influences et de menées souvent ignobles. Il fallait les changer, et si la révolution s'était bornée à cette reconstitution du pouvoir de l'État, j'y aurais applaudi de grand coeur. Mais maintenant tout est détruit, toutes les bases de l'édifice social ont été sapées, presque anéanties et l'on veut le rebâtir sur la base bien moins large d'un système purement républicain au milieu d'une grande ville remuante s'il en fut jamais, mais c'est construire un édifice colossal près du cratère d'un volcan ou sur les dunes mobiles et tremblantes du bord de la mer. La moindre bourrasque renversera tous et que résultera-t-il de ces soi-disant réformes sans étais, sans appuis tant soit peu solides. Mais, dira-t-on, la France entière va être appelée dans ces assemblées primaires pour former une chambre de ces véritables représentants. D'abord, ces assemblées privées ne subiront-elles aucune influence de l'entraînement républicain du moment, ou de la peur de ces fameux commissaires aux pouvoirs illimités qui vont être envoyés dans les départements ? Tous les citoyens y concourront-ils beaucoup, ne s'abstiendront-ils pas ? Ils auront tort, un immense tort, mais il y a pour cela de grandes probabilités. Je suppose après tout, pour en finir, que la nouvelle chambre sur laquelle la république va se baser, représente exactement l'opinion de la France, si cette opinion générale exprimée par une grande majorité, ne convient pas à la population parisienne, ou plutôt à quelques meneurs susceptibles de mettre la populace en mouvement, voyez-vous celle-ci violant l'enceinte sacrée de l'assemblée nationale, la dissolvant et déchirant sa décision. Ces faits ne seraient pas nouveaux dans notre malheureuse histoire. Cette nouvelle assemblée nationale va donc siéger maintenant dans un édifice vermoulu, elle sera tremblante, soumise ou dissoute.

Les républiques dans l’histoire

D'un autre côté, que l'on cite dans l'histoire une grande république qui ait duré quelque temps, je n'en vois pas, celle de Rome s'appuyait sur son patriciat, sa population était esclave, le nombre des citoyens relativement très minime et dès qu'elle a été un peu considérable, elle s'est résolue en despotisme. Et puis quelle anarchie, la guerre seule pouvait la faire subsister en éloignant de son centre tous les jeunes citoyens au caractère fougueux et entreprenant. L'Angleterre, je n'en parle pas, ce n'est pas une république et son gouvernement constitutionnel battu souvent de toute part ne tient que par la puissante aristocratie.

La république des États-Unis, mais elle est fédérative, et loin que son centre soit soumis à l'opinion flottante d'une grande ville, on l'a placé sur un terrain étroit et indépendant ou la lutte ne peut avoir lieu qu'entre les représentants de la nation. Leur majorité fait toujours la loi, que ce soit à la suite d'une discussion paisible, ou de collision acharnée et même sanglante entre ses membres.

La décentralisation

Je concevrai cependant la république française, mais à la condition d'une décentralisation complète dans son administration, à la condition que son centre, que l'assemblée nationale soit à Bourges, Nevers, Moulins, où Châteauroux, à condition qu'elle fut à l'abri de toute invasion populaire sous la garde d’une petite armée prétorienne, si je puis m'exprimer ainsi, aux ordres de la majorité représentée par son président, à la condition enfin que des gardes nationales armés ou sans armes, mais légalement institués et expédiés en uniforme de la grande majorité au moins des départements puissent seul la dissoudre. Maintenant, que le pouvoir exécutif, que les ministres, soient à Paris ou ailleurs peu m'importe. J'aurais une chambre ou deux chambres établies sur des bases un peu plus solides, qui représenteraient si l'on veut l'opinion

de la France, mais qu'une rafale populaire ne réussirait pas à renverser. Sans cela le gouvernement républicain sera toujours pour moi une vraie utopie et n'inspirera jamais de chances de stabilité et d'avenir. Dieu veuille que je me trompe, mais s'il n'y met visiblement la main, les probabilités ne sont pas pour l'ordre et la tranquillité.

Le despotisme

Le bouleversement actuel, ou du moins un changement moins radical pouvait être prévu il y a quelque temps. La politique avait qualifié du nom de gouvernement borné le système qui nous régissait. Eh bien il y avait de bonnes raisons pour qu'il ne put pas tenir longtemps. Tout gouvernement constitutionnel, quelque solide qu'il paraisse, qui ne marche pas, qui se tient sur la défensive est sûr d'être vaincu, comme une armée qui temporise. Il faut comme celle-ci que pour se maintenir il prenne et tienne constamment l'offensive, car il a le grand avantage alors d'imprimer le mouvement plus ou moins vif, et de le diriger, tandis qu'en se défendant toujours il est bientôt débordé et écrasé. Un gouvernement républicain, populaire, c'est bien pire, il est poussé souvent plus vite qu'il ne le voudrait et comme il est presque constamment en proie aux factions, naturellement il se dissout au bout d'un certain temps et laisse une grande prise au despotisme du premier homme de coeur et de tête qui est capable de maîtriser et de comprimer les masses. Celles-ci presque toujours inintelligentes et bientôt fatiguées, se laissent alors imposer un joug que l'on dore d'abord, que l'on rend brillant, mais qui bientôt s'use et laisse apercevoir le fer dur dont il est construit. Le peuple, comme le dit Barbier dans ses iambes (12) si pleines d'énergie et d'images vraies quoique quelquefois obscènes, veut un bras qui le gouverne et le même la cravache à la main. Cela est malheureusement vrai, parce que ce même peuple n'est pas moral et que, dominé par des passions mauvaises, il s'y laisse entraîner. D'un autre côté, la classe riche n'a pas plus de moralité que lui, elle l'écrase en s'en servant comme d'un instrument qu'elle dédaigne ensuite pour se gorger d'or et jouir. La lutte est là, pour la faire cesser, il faudrait moraliser toutes les classes de la société, quelle rude tâche Grand Dieu ! Et cependant pas d'avenir sans cela.

30 mars 1848 - quel terrible mois que celui qui vient de s'écouler ! Que d'anxiété et d'inquiétude j'ai éprouvé ! Ce n'était pas la situation politique de la France et de l'Europe qui me préoccupait considérablement, quoiqu'il y eût de quoi sérieusement réfléchir, mais j'avais devant moi une question personnelle, une question de famille, de position. J'ai dû sérieusement discuter, commencer pour prendre ma détermination et attendre ensuite, au milieu du brouhaha politique, que cette question fut décidée.

Ordre de repartir pour la campagne d'Islande

Le 15, je venais de sortir du port mon *Favori* enfin réparé et libéré des ouvriers et des tracasseries sans nombre qui accompagnent un armement. Je me secouais sur mon bateau en rade comme un chien qui sort de l'eau et j'allais entrer dans le port du commerce pour y attendre quelques jours de beau temps afin de repeindre lorsque le 17 l'amiral me fit appeler ainsi que Maucroix et Demas. Messieurs, dit-il, une dépêche ministérielle me donne l'ordre de préparer immédiatement *la Prévoyante*, *le Favori* et *le Mutin* pour la campagne d'Islande, et je dois rendre compte du jour où vous serez prêts à mettre sous voiles. Je vous donne jusqu'au 30 au plus tard. Tous les directeurs ont des ordres pour que votre armement n'éprouve aucune difficulté à se compléter, ainsi disposez-vous, faites-vos vivres, disposer vos équipages. Du 30 mars au 1er avril vous pouvez être sous voiles. Il n'y a encore aucun ordre pour *le Griffon* et *l'Eperlan*. Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre. La promotion était imminente, tout le monde le disait, mais elle pouvait encore trainer quelque temps et j'allais être forcé de partir

pour une campagne dure, pénible, que je redoutais, et cela au moment de pouvoir prendre ma retraite, tandis que dans un an, il sera peut-être trop tard. Impossible d'aller revoir un instant ma famille ou cependant j'ai grand besoin de me retremper un peu. La marine, j'en ai par-dessus les oreilles. Si je fais la campagne d'Islande, ce ne sera pour moi qu'une question d'argent, et encore maintenant on nous paye, mais au retour ! Ah j'ai passé deux jours dans une anxiété bien cruelle.

Le dimanche 19 était le jour du fameux banquet patriotique et républicain de Cherbourg. Je n'y fus pas. Je n'étais guère en train d'assister à une fête quelconque et surtout à une fête populaire, celle-ci cependant fut calme et tranquille, et on dû s'en étonner. Le soir j'appris que le préfet m'avait fait chercher dans la journée et je reçus une lettre par laquelle il me priait de passer à son bureau.

Le 20 je m'y rendis. Kerviler me dit-il, quand je vous donnai l'autre jour l'ordre de vous tenir prêts à partir pour l'Islande, vous parûtes vivement contrarié, et dans votre position, je le conçois. Vous allez avoir un grade à la prochaine promotion qui ne peut pas tarder. Voulez-vous demander à quitter votre commandement pour des raisons de famille qui sont spéciales, puisque vous venez de perdre votre beau-père. Écrivez-moi deux mots, je les ferai parvenir au directeur du personnel, et ici je vous remplacerai d'urgence au moment du départ. Je ne pense pas que cette démarche puisse vous faire le moindre tort. Mon anxiété, mon indécision disparut immédiatement, j'acceptais tout de suite et j'adressais ma lettre à l'amiral. J'étais près du reste car depuis longtemps je n'avais plus rien à bord, mes caisses de vaisselle et d'ustensiles de ménage étaient faites pour être expédiées à Vannes et si je n'avais pas jusqu'à ce jour profité de l'occasion de chasse-marées qui se rendaient dans le Morbihan, c'est que je n'avais rien de fixé sur ma position et que j'attendais toujours. Il s'agissait maintenant de savoir si ma demande serait acceptée, mais toutes les chances étaient pour moi et l'assurance du préfet me rendit le plus grand calme.

Je ne regrettais du reste rien dans la détermination que j'avais prise, ni bâtiment, ni commandement, ni même trois ou quatre mille francs peut-être dont j'aurais pu faire l'économie dans ma prochaine campagne. Les peines que je m'imaginais devoir éprouver pendant au moins six ou huit mois, n'ont pas de prix et peut-être serait-on venu me remplacer soit en Angleterre, soit à Dunkerque, auquel cas, j'aurais été fort embarrassé de tous mes bagages. Le seul déplaisir que je ressentais, c'était de quitter mes hommes, ces braves gens avec lesquels je venais de passer un an et que je remettrai peut-être à un commandant qui n'en aurait pas grand soin.

Mon successeur ne se fit pas longtemps attendre : le 26 au soir j'appris que j'étais remplacé par de la Motte du Portail. Pour l'équipage, j'en aurais autant aimé un autre, mais on ne m'avait pas appelé à choisir. Cette nouvelle me fit encore une certaine impression, mais elle ne fut que fugitive. Mon parti était bien pris. Le 28, j'eus l'ordre de remettre à de la Motte mon commandement et de le remplacer à la direction du port.

Elections à bord

Ce jour là aussi je dus faire procéder aux élections à bord de mon bateau et j'y employai toute la matinée. Rien n'était plus risible, les hommes en général n'avaient aucune idée des candidats qui se présentaient dans leur département, pas plus du reste que je ne savais moi-même qui nommer dans le Morbihan, et cependant le vote de chacun devait y être porté. Aussi les uns désignaient leur armateur ordinaire, le commissaire de leur quartier, les autres un ou deux négociants qu'ils connaissaient. Aussi la séance me fut-elle en définitive fort ennuyeuse surtout parce qu'elle n'avait aucune signification. À midi, lorsque je fus en remettre

le résultat au commissaire général il m'annonça que ma peine était perdue et que les élections militaires étaient remises au 15 avril.

Cependant j'avais à peu près complété les vivres dans le port du commerce et l'après-midi ayant fait reconnaître le nouveau commandant, je dis adieu au *Favori*.

Il s'agit maintenant de m'en retourner à Vannes ou du moins de rallier Lorient. Le préfet m'a promit de m'y envoyer dès que je serai capitaine de corvette, mais quand ? Robin m'écrit de Paris que la promotion qui était à l'instant de paraître est ajournée et les pieds me brûlent ici. Je sais bien qu'en m'en allant je ne ferai que passer à Vannes, on n'accorde plus de permission. Mais je serai à Lorient tout près de chez moi, et à la moindre embellie, je demande la retraite.

Le soir, je suis allé chez le préfet, lui demander s'il voulait consentir à ce que je rallia le port de Lorient avant d'être fait capitaine de corvette. Le brave homme est rempli de bienveillance pour moi, mais il n'ose rien faire et il lui faut en écrire au ministre. Je suis donc réduit à attendre les réponses et Dieu sait si j'attendrais avec impatience. Cependant j'ai déjà expédié à Vannes une grande partie de mon bagage par un chasse-marée d'Auray et je n'ai conservé ici que ma malle avec mes effets indispensables. Si d'ici à 15 jours je pouvais être en route !

15 Avril 1848 - me voici enfin à Vannes au milieu de tous les miens, mais seulement pour quelques jours car je n'ai pas de permission et il me faut être à Lorient au plus tard le 24 ou le 25. On n'accorde ni permission ni congé.

Pendant les premiers jours du mois, j'errais à Cherbourg comme une âme en peine. Je n'avais gout à a rien. Je n'entendais parler que politique et je ne prenais presque aucune part à ce qui se disait. Je n'avais qu'une idée fixe : mon retour à Vannes ou à Lorient. Le 9 je demandai au major et au préfet s'ils voulaient enfin me laisser partir. Ils y trouvent d'abord quelques difficultés, mais enfin ils y consentent dès que ce qui me retient à Cherbourg, en fait de comptes sera terminé. Je pousse dès lors la conclusion de ces affaires avec la plus grande activité.

Le 11 j'obtiens enfin l'autorisation de rejoindre mon port et le 12, muni d'une feuille de route je prends la route de Bretagne.

Paris, 8 février 1848

Le capitaine de corvette Robin du Parc, ex commandant de la station d'Islande et d'Europe à M. Pocard Kerviler, lieutenant de vaisseau, commandant du cutter le Favori.

Monsieur le commandant,

C'est avec un nouveau plaisir que j'ai l'honneur de vous exprimer toute ma gratitude pour la manière distinguée dont vous m'avez secondé, l'année dernière, dans la mission difficile de protéger et de surveiller nos pêcheurs dans la mer du nord. Et, au moment où, par suite de mon remplacement, j'ai cessé de remplir les fonctions de commandant de la station d'Islande et d'Europe, il m'est bien agréable d'avoir à vous transmettre les éloges du ministre, quand, sous la date du 28 janvier 1848, s'exprimait ainsi à votre sujet :

« J'ai prescrit de prendre note des témoignages avantageux que vous rendez au zèle avec lequel Monsieur le lieutenant de vaisseau Kerviler vous a secondé durant la campagne de 1847, qui a été très laborieuse, et je vous charge d'adresser, en mon nom, à cet officier, les éloges qu'il mérite »

Veuillez recevoir, je vous prie, Monsieur le commandant, la nouvelle assurance de considération très distinguée.

Robin du Parc

Marine ~~Royale~~ et Colonies
Liberté, égalité, fraternité

Port de Cherbourg

Conformément aux ordres de Monsieur le préfet maritime, et à la dépêche du 25 mars, il est ordonné à Monsieur Pocard Kerviler (Joseph Marie Vincent), lieutenant de vaisseau de 1ère classe, de débarquer du cutter le Favori, et de remettre le commandement de ce bâtiment à M. La Motte Du Portail, officier du même grade.

Cherbourg le 28 mars 1848
Le major général de la marine

Cherbourg, le 5 avril 1848.

Monsieur le ministre,

Par une décision du 25 mars dernier, vous avez bien voulu, sur ma proposition, nommer M. le lieutenant de vaisseau La Motte du Portail au commandement du cutter le Favori, en remplacement de M. Pocard Kerviler, officier du même grade qui demandait à le quitter. Je vous prie d'en agréer mes remerciements.

Par suite de ce mouvement, la présence de M. Kerviler n'étant plus utile à Cherbourg, où sont arrivés ou devenus récemment disponibles plusieurs lieutenants de vaisseau, j'ai cru devoir, sur sa demande, autoriser cet officier à rallier, à ses frais, le port de Lorient auquel il appartient.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de cette disposition, et de vous prier de vouloir bien l'approuver.

Je suis avec respect, M. le ministre,
votre très humble et très obéissant serviteur,
le contre amiral préfet maritime.

Port de Lorient

Frégate *la Sémillante*

12 avril 1848 – 10 septembre 1850

Le club de l'hôtel de ville à Rennes

Avril 1848 - Le 13, malgré mon désir de me rendre chez moi le plus promptement possible, je suis obligé de m'arrêter un jour à Rennes. La diligence venait de partir pour Vannes quand celle de Cherbourg arriva, nous avions eu en route deux heures de retard par suite du mauvais temps. Il fallait faire contre mauvaise fortune bon coeur, et je profitai de ce séjour forcé pour voir le brave Roux Lavergne. C'est un ancien et bon ami que je rencontrai avec bien du plaisir. Je déjeunai chez lui, nous causâmes politique, on ne sait plus s'entretenir d'autre chose, et l'après-midi, comme distraction, nous nous rendîmes au club de l'hôtel de ville. C'était la première fois que j'assistais à pareille réunion est elle me laissa de ces assemblées populaires une idée bien triste qui corroborait parfaitement toutes celles que j'en avais déjà sans avoir jamais voulu y mettre les pieds.

Nous entendîmes pérorer plusieurs individus qui se présentaient pour l'élection. C'étaient presque tous des jeunes gens plus ou moins enthousiastes, plus ou moins capables, car je ne mentionne pas trois ou quatre imbéciles à prétention peut-être plus grande que leur sottise. Ils se firent siffler et l'assemblée leur ôta la parole d'une manière fort peu parlementaire.

Les deux opinions extrêmes du reste, se dessinèrent parfaitement. Les représentants du parti légitimiste, qui adoptaient pour le moment la forme républicaine, étaient posés, parlaient raison, n'invectivaient personne et trouvaient dans leurs improvisations souvent sévères, des idées pleines de chaleur et de beaux mouvements d'éloquence. Les républicains purs sangs au contraire dont quelques-uns ne cédaient en rien aux premiers pour le talent, flattaient l'assemblée, étaient doucereux, et si ils s'échauffaient quelquefois, c'était pour exciter les mauvaises passions. Ceux la imposait le silence par leurs discours et leur attitude même aux turbulents du club. Les applaudissements d'une partie de l'assemblée accueillaient certains points saillants des discours de ceux-ci, mais c'était alors qu'ils cherchaient à blesser leurs adversaires quand ils ne les insultaient pas. Chez les uns il y avait du bon sens, de la logique, chez les autres des insinuations, souvent des injures mais jamais de fond, de sens droit dans la pensée. Cela était frappant et remarquable pour les gens sensés.

Nous quittâmes le club avant la fin de la séance, et le soir je fis mes adieux à Roux Lavergne que je laissais se présentant aussi pour la députation. Celui-là aurait certes ma voix si je votais à Rennes, car s'il a peut-être quelques idées exagérées en politique, s'il est du progrès, ce dont je suis certain, c'est qu'il soutiendra la religion *unguibus et rostro* (13) et un gouvernement quelconque s'il est religieux fera toujours les affaires du pays.

Un républicain

Le lendemain au matin j'étais en route pour Vannes où j'arrivai à quatre heures et demie du soir. C'est un beau jour, un jour plein d'émotion bien douce que celui où après 15 mois d'absence on se voit entouré de tout ce que l'on aime. Mais hélas il y avait un grand vide à la maison, le chef de famille avait encore une fois disparu pendant mon absence. D'un autre côté je trouvais de plus une jolie petite fille qui plus tard je l'espère sera la compagne de mes vieux jours, pendant que les garçons seront sans doute loin de nous, comme cela arrive presque toujours aux familles établies dans les villes peu importantes.

Dans la diligence de Rennes à Vannes je fis la connaissance d'un monsieur Blondeau, jeune homme d'une vingtaine d'années expédié disait-il par le gouvernement provisoire pour servir de secrétaire général à la préfecture. Il avait des instructions du ministre et était particulièrement recommandé au citoyen Guépin, préfet du Morbihan. Un secrétaire général de 20 ans ! Quel administrateur ! Les républicains n'y regardent pas de si près. Nous causâmes nécessairement politique. Je me lançai fort peu, mais pour lui, républicain comme

on l’est à son âge, surtout quand on recherche une position, il me parut en outre et si l'on veut mon correctif, être très porté pour la liberté religieuse. Il appartenait, disait-il, à une des conférences de Paris, me racontait une foule d'anecdotes édifiantes dont il avait été ou témoin ou acteur pendant les journées de février et paraissait en un mot un brave garçon emporté par le torrent, mais s’y dirigeant suivant une ligne droite et sérieuse.

Cependant il me laissa des doutes sur sa pratique lorsque nous dinâmes à Ploërmel : c'était un jour maigre et il ne se fit pas scrupule de manger gras. Peut-être avait-il ses raisons pour cela, la charité ordonne de le croire, mais cette circonstance me fit néanmoins penser qu'il pouvait y avoir calcul dans ses paroles. Il se portait du reste comme tous les gens ne doutant de rien pour la députation dans le Morbihan.

Visite au préfet Mr. Guépin

À mon arrivée à Vannes, je fus rendre visite à M. Guépin notre nouveau préfet, non à cause de sa nouvelle et haute position, non pour lui faire ma cour, mais parce que deux ans auparavant il avait donné à mon beau-père à Nantes les soins les plus affectueux, parce qu'alors il passait avec nous quelquefois des heures dans ses visites, et que nous le regardions comme un bon ami. Il me reçut du reste de même, nous causâmes un instant du bon papa Couessurel et je le quittai promptement, parce que déjà indisposé, il avait la tête cassée disait-il de toutes les affaires qui lui étaient soumises. Il se plaignait surtout des nombreuses dénonciations qui lui étaient faites contre des fonctionnaires qu'une foule de gens la plupart sans capacité voulait faire destituer pour occuper leur place. Or disait-il, je vois là-dessous tant de platitudes, tant de rapports faux ou exagérés, que j'aime mieux des partisans de l'ancien gouvernement qui remplissent leurs devoirs que ces francs coquins qui n'affichent leur zèle républicain que pour palper les appointements de ceux auquel ils prétendent succéder. Et puis la haine qu'ils montrent, et puis de bas intérêts qui sont en jeu, cela est à dégoûter du pouvoir un homme de coeur.

Le brave Guépin avait raison, et si je ne l'avais connu pour un cerveau un peu fêlé, disant blanc aujourd'hui et noir demain suivant l'inspiration du moment, je l'aurai trouvé admirable. Toutefois, je ne le crois terrible qu'en paroles, et je connais de lui trop d'actes généreux pour supposer qu'il puisse faire du mal sciemment et de sang-froid, à qui que ce soit, fût-ce à son ennemi.

Les élections

Pendant mon séjour à Vannes, je fus appelé à jouir de mes droits de citoyen en nommant des représentants sur une liste proposée. Je dis une liste proposée, car comment veut-on que moi, à peu près étranger, je puis même ajouter presque tous les électeurs, puissions connaître et cela parfaitement, une quinzaine d'individus capables d'aller donner avec connaissance de cause et capacité, des lois à la France. Ce système de scrutin de liste est absurde. On proclame bien haut que l'on veut la liberté du vote, que l'on veut que chaque citoyen désigne les députés qu'il croit les plus capables de le représenter à une assemblée de législature, et on ne s'aperçoit pas que pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, on les met dans l'impossibilité de faire un choix. En effet, je crois être très large dans mes appréciations en admettant que sur cinq électeurs il y en ait un ou deux qui connaissent parfaitement et soient aptes à juger dans son canton au plus un candidat pour le nommer député, c'est-à-dire législateur. Eh bien celui-là est obligé d'ajouter à ce nom ceux de 14 individus qu’il ne connaît pas ou à peine. Que sera-ce de l’immense plèbe qui n'est susceptible d'apprécier personne. Comment veut-on que de pareilles élections soient autres que des élections d'influence ?

30 avril - le 26 je pars pour Lorient et en attendant que je trouve un logement, qu’on me désigne un poste, je m'installe chez le bon abbé Chou qui m'offre une généreuse et charmante hospitalité. C'est là que nous nous érigeons en censeurs, c'est là que nous reformons l'État et que nous refondons la république. À Lorient, comme ailleurs, on ne parle que d'élections, ici toutes les figures sont longues, les radicaux l'emportent de beaucoup sur les modérés. M. untel, un franc vaurien, a eu 15 ou 1800 voix, il est sûr d'être élu. Et ce qu'il y a de bien c'est que ces braves gens qui concentrent le département dans leur village, je les étonne outre mesure en leur disant que le député élu qui aura le mois de voix en réunira encore environ 10 000. Ils restent tout ébahis. Cependant, on ne compte pas moins de 60 000 électeurs dans le département. Il y aura bien sûr des abstentions, mais à la manière dont les curés mènent au vote les habitants de la campagne, moins de 10 000 s'abstiendront. Pensez-vous donc que ce citoyen lorientais dont vous appréhendez l'élection parce qu'il a eu chez vous 1800 voix, soit connu à Ploërmel, Pontivy, Josselin ou La Roche-Bernard. Vous croyez, vous villes, être maîtresse de la place, et bien détrompez-vous, ce seront les campagnes qui l'emporteront. Elles ne sont pas encore mauvaises dans le département et du moment qu'elles votent, vous serez absorbés.

Je n'avais pas tort, les dépouillements des scrutins connus donnèrent gain de cause aux légitimistes et aux modérés, les radicaux furent complètement battus.

Voilà qu'on nous annonce maintenant pour les départements, des commissaires spéciaux qui, à côté des préfets, agiront sous l'impulsion exclusivement ministérielle, c'est-à-dire en despote, car un ministre ne pouvant connaître toute la France ne peut absolument rien juger. Ils ne sont pas encore à l'oeuvre et tout le monde en est terrifié. Si jusqu'à présent on avait vu le bon sens du peuple l'emporter presque toujours sur ce qui le pousse dans une mauvaise voie, il y aurait de quoi trembler au renouvellement probable des scènes de sang de la première république, mais jusqu'à présent rien ne paraît conduire à ces extrêmes. Aussi il y a des trembleurs qui ne font rien, ils voient tout en noir et ne veulent se baser sur d'autres précédents que ceux de 93. Il me semble cependant que cette révolution à un tout autre caractère, d'abord elle paraît éminemment providentielle et puis sous la précédente république, les églises ont d'abord été fermées et les cultes abolis, avant que les exécutions aient commencées. Aujourd'hui au contraire, la plus grande liberté est donnée à la religion, les églises sont pleines de fidèles, et par conséquent je ne crois pas que l'on doive, du moins immédiatement, trembler à se disloquer la mâchoire.

Après plusieurs jours d'attente le major m'a fait appeler et me donne l'ordre de prendre part au service avec les capitaines de corvette. Ces messieurs sont six au port, c'est donc une semaine sur 7 et j'aurai du bon temps. Ce qui a fait un peu retarder la décision à mon égard, c'est que le major a voulu me placer à la commission de Gavre, cela me serait fort bien allé, mais d'autres influences l'ont emporté et Laris a été désigné, c'est fâcheux, j'eusse pu y faire des économies, j'eusse été occupé et moins assommé par la politique. Il faut en prendre son parti, et continuer la fonction de fainéant d'un officier supérieur dans un port.

15 mai 1848 - le 3, on expédie de Lorient dans les campagnes divers détachements d'artillerie sans doute pour essayer de les soulever, car le régiment d'artillerie de marine qui se trouve ici est animé du plus mauvais esprit et se compose d'un ramassis de vauriens presque sans discipline à cause de la faiblesse du lieutenant-colonel qui les commande. Les ouvriers du port, travaillé par des meneurs, ont aussi tenté plusieurs fois de bouger, mais la fermeté de M. de Suin, notre préfet maritime, les a maintenus, de sorte que malgré la défaite des radicaux dans les élections, malgré tout ce qu'a pu faire l'ami Couruet, ex officier de marine de la pire espèce, envoyé ici comme sous-préfet, malgré les menées des clubs, la tranquillité s'est maintenue.

Le 4, je partis pour Vannes voir Marie avant qu'elle se rendit à Elven où elle doit assister aux premières couches de Pauline. En passant je m'arrêtai un instant à Hennebont chez le beau-frère Kerarmel. Sa mère s'y trouvait et j'ai rencontré là des figures longues et presque décomposées par la frayeur. Mme Philippe se rappelait la terreur de ses parents sous la première république, et appréciant mal le caractère de celle-ci, ou plutôt ne l'appréciant pas du tout, elle était dominée par des idées d'épouvante et d'effroi qu'elle faisait partager à son entourage. Tous les jours elle se faisait lire deux ou trois journaux, et laissant passer inaperçus tous ce qui pouvait s'y trouver de rassurant, elle saisissait au contraire avec empressement ce qui était de nature à alimenter ses craintes exagérées. Puis accumulant tous ces matériaux, elle se bâtissait un édifice qui pouvait compter pour de la terreur, elle rêvait que fusillade, guillotine, etc. de sorte que vraiment la vie prés d'elle n'était pas tenable. La pauvre Lise, d'un caractère éminemment impressionnable, qui se trouvait à passer quelque temps chez Adèle, en était toute bouleversée. Chercher à la rassurer, c'était perdre son temps, et vraiment je crois que si quelque chose d'un peu grave s'était passé à Hennebont tout le monde dans cette maison en eut perdu la tête.

J'allais partir pour Vannes, lorsque j'appris la naissance d'une petite fille chez Paul. Je me mis en route le lendemain, et au lieu de m'arrêter à la maison, je me rendis directement à Elven où Marie m'avais devancé. Pauline était assez bien, mais sa fille ne me paraît pas avoir deux jours de vie (14). Je devais être le parrain et on s'empressa de faire le baptême. Paul était enchanté, et dans son bonheur, il considérait comme un phénix la pauvre enfant décharnée qui n'avait qu'un souffle de vie.

À Elven, pays suspect de légitimisme s'il en fut jamais, on s'était bien gardé de retirer le cantonnement qu'y avait établi M. Lorois. J'y vis même un mouvement de troupes assez considérable. À chaque instant des détachements passaient pour se rendre à Ploërmel, Malestroit ou dans les environs. Cependant les paysans paraissaient fort calmes. J'y assistai même à une grande foire, et malgré les copieuses libations qui ont toujours lieu vers la fin de ces réunions, on n'eut à signaler aucun désordre, du moins ayant un caractère politique.

En somme, le département est des plus paisible, mais aux yeux de l'autorité, il a parut en effervescence et en voici la raison.

Depuis 1830 M. Lorois qui nous administrait et qui plusieurs fois avait dit-on failli être déplacé, ne s'était maintenue à la préfecture qu'en se posant comme l'homme nécessaire au maintien de la tranquillité. Or il avait besoin d'appuyer son dire sur les rapports de la police ou de la gendarmerie relative au mouvement légitimiste. Toutes les fois donc qu'il branlait à son poste, il surgissait aussitôt un ou plusieurs engagements de la gendarmerie contre les réfractaires, et on y ajoutait des rapports plus ou moins exagérés sur les mouvements des chouans. L'homme nécessaire restait alors à son poste. Or les gendarmes, habitués à cette manière d'agir, et voulant faire du zèle sous la république, voyaient dans la moindre réunion de paysans un symptôme de soulèvement général, ou du moins la présentait comme telle, de sorte qu'il fallait que ceux-ci fussent bien sages pour qu'on n'envoya pas les inquiéter et pour qu'on ne couvrit pas le sol de garnisons. C'était à tel point que Messieurs Guépin et autres étaient abasourdis de rapports parfaitement insignifiants sur les pas et les promenades de quelques personnages auxquels on supposait un légitimisme outré, et malgré l'extrême surveillance, on ne pouvait cependant pas leur attribuer un fait compromettant.

Fatigué de ces petites intrigues ces messieurs finirent par enjoindre aux gendarmes d'avoir plutôt à surveiller les démarches de certains républicains que celles des soi-disant chouans.

Le 11 je rentrais à Lorient sans m'arrêter à Hennebont et le lendemain j'appris qu'Adèle avait eu une autre petite fille le jour même où je passais franc devant chez elle (15).

31 mai - le 25 mai, je pars pour Vannes chercher Marie qui est de retour de son petit voyage à Elven, et tâchez de régler des comptes avec le beau-frère. Tout naturellement nous causons beaucoup, mais nous ne réglons pas grand-chose et quelques jours après, je rentre à Lorient en emmenant ma femme, Lise et la petite Adèle. Nos deux garçons sont restés avec les tantes qui les envoient à l'école et leur servent de répétiteurs. Nous nous logeons en chambre garnie rue du port 112, et j'abandonne le bon père Chou avec lequel j'ai si cordialement vécu jusqu'à ce jour.

Suppression du grade de capitaine de corvette

25 juin 1848 - voilà déjà quatre mois que j'ai quitté *le Favori* comptant toujours sur une promotion prochaine qui me donnera un grade supérieur. Je suis depuis huit mois le troisième sur la liste, et je commence à trouver le temps un peu long, mais dans la situation où sont maintenant les affaires, sur le volcan où se trouve la France, sur quoi peut-on compter ? L'assemblée nationale attaquée le mois dernier, les émeutes presque à l'ordre du jour, le gouvernement sans force se débattant sous l'étreinte populaire, que peut-on penser à faire pour l'avenir. On ne donne pas de retraite, comme l'espérait les ambitieux qui veulent avancer, aussi ne fait-t-on pas de promotion puisque les cadres sont pleins.

Cependant l'amiral Cosy est ministre de la marine et il vient de faire quelque chose pour elle. Il étend la première classe des lieutenants de vaisseau jusqu'a la moitié de la liste, et par une mesure que l'on pourrait appeler rétrograde, il supprime le grade de capitaine de corvette pour les faire tous capitaines de frégate. Pour mon compte sans la raisonner, j'applaudis à la mesure, car tôt ou tard, j'atteindrai à ce grade, supérieur en appointements surtout, à celui auquel je prétendais et puis ma retraite aussi s'en ressentira, si j'y reste deux ans. Grace donc, à mon point de vue individuel et je le crois aussi au point de vue général, soit rendu au nouveau ministre ! Qu'il ne me fasse pas trop longtemps attendre mon nouveau grade, et qu'il conserve son portefeuille en paix, ou qu'il le quitte sans éclaboussures, car par le temps qui court, il est bien présomptueux s'il y compte pour longtemps.

Crise sociale de juin

30 juin - nous venons de traverser l'une de ces terribles crises sociales qui, sous ce qu'on appelle en France la république, doivent malheureusement se présenter périodiquement à des époques plus ou moins rapprochées. Avec le pouvoir souverain d'une chambre où personne ne s'entend, où des hommes en général sans principes, sans idée autre que celle de parvenir à un portefeuille qu’ils ne réussiront pas à conserver, sèment par leurs discours, dans la populace des idées de révoltes constantes, des idées subversives de tout ordre, avec un tel pouvoir, dis-je, comment veut-on qu'un gouvernement quelconque subsiste plus de quelques jours. Notre assemblée nationale n’est autre chose qu'une réunion de despotes qui n'agissent que sous la grande raison : ôte-toi de là que je m'y mette. Cette fois les généraux Cavagnac et la Moricière ont sauvé la France de la plus affreuse anarchie, ils l'ont retiré de la main des assassins. L'armée s'est vengée des infamies que lui avait fait subir la victoire des gueux au mois de février en faisant passer des régiments entiers sous les fourches caudines. La garde nationale cette fois s'est montrée conservatrice de ces foyers et de ses propriétés qu'elle n'a pas voulu laisser aux mains des bandits. Mais qu'est-ce que tout cela pour notre pauvre France, un simple épisode qui va se renouveler peut-être demain. Car après tant de sang répandu, il n'y a rien de changé que quelques hommes. Les principes restent les mêmes. Nous subissons une tyrannie pire que celle de l'autocrate de toutes les Russie car celle la au moins on la connaît et c'est la tyrannie d'un seul, tandis que celle sur laquelle nous sommes courbés nous vient d'un

grand nombre, et bien plus, de gens qui changent tous les jours. Elle est moins dure aujourd'hui pour se montrer terrible demain. Nous n'avons en France que le mot de république sans avoir même l'ombre de la chose.

Incompatibilité de la république et de la centralisation

En effet qu'est-ce qu'un gouvernement républicain, si ce n'est celui du peuple s'administrant, se gouvernement lui-même. Mais ce système n'est pas admissible pour un grand peuple. Une république composée de 8 millions de citoyens, de provençaux, de bretons, de flamands, de Bourguignons, de population ayant des intérêts si divers et se trouvant à des distances si considérables les uns des autres, avec la centralisation mais ces mots sont contradictoires, ils hurlent de se trouver ensemble. Ne parlons pas des républiques anciennes quelque étendues, quelques grandes qu'elles paraissent, elles n'avaient qu'un petit nombre de citoyens, la population en général était esclave, et puis à mesure qu'elles ont grandi, elles ont fait place à l'empire et à la tyrannie. La Suisse autrefois ? Oui, Mais elle tend déjà à se centraliser pour devenir bientôt une monarchie. Les États-Unis ? Là au moins il y a une république, passe, mais il n'y a pas centralisation. Chaque village, chaque ville s'administre exclusivement et indépendamment de toute action du dehors. Ces petites réunions de citoyens n'ont à rendre compte à personne de la direction qu'ils ont prise, des mesures qu'ils ont adoptées. Ils envoient bien des représentants à la province, mais ceux-ci ne sont chargés que de créer une législature pour sauvegarder les intérêts généraux et non pour gêner en rien la libre action des communes. De même chaque province envoie des députés et des sénateurs au congrès des états, mais ceux-ci ne s'occupent que des questions internationales et d'une législation générale qui ne porte aucun préjudice à la souveraineté absolue de chaque État et même de chaque commune. Là le peuple est bien évidemment souverain puisque il se gouverne et s'administre lui-même, mais aussi là pas la moindre centralisation. Eh bien cet idéal presque réalisé du peuple souverain ne donne presque aucune garantie aux citoyens, à l'individu. Très souvent, armé jusqu'aux dents, il faut que l'américain se défende lui-même et protège sa propriété contre les convoitises de ses concitoyens.

En France au contraire où les intérêts sont tout aussi divers, pas une ville si ce n'est Paris, pas un département, pas une commune n'a la moindre initiative. Les magistrats directs du peuple, ceux qu'il nomme avec connaissance de cause et qui sont censées l'administrer, ne peuvent faire un pas s'il ne leur est indiqué par le gouvernement général, et transmis par la préfecture qui en dépend. Tous leurs actes quelques minimes qu'ils soient ont besoin d'une approbation. Les plaines de la Beauce sont administrées de la même manière et soumises aux mêmes lois que les sommets du Jura. Les champs souvent glacés de la Flandre ne peuvent avoir d'autres coutumes que les coteaux brulés de la Provence. Tout cela n'a pas l'ombre du sens commun. Aussi voit-on à la chambre le représentant languedocien en face d'un député du Pas-de-Calais ou du nord dissertant chacun des intérêts opposés de leur pays. Ils doivent être, ce me semble, comme autrefois les augures, ne pouvant se regarder sans rire, et qui va les accorder ? Sera-ce le breton ou l'alsacien ? Vraiment nos neveux pour peu qu'ils aient de raison, diront que leurs pères étaient fous quand ils s'imaginaient de faire une France républicaine avec les lambeaux de la charte de 1830.

Vraiment depuis environ trois quarts de siècle, on lit l'histoire sans la comprendre, on y trouve des républiques composées de quelques centaines de citoyens comme pourrait l'être l'une de nos petites villes, des républiques où tout le reste de la population est esclave, et on a voulu appliquer ce système de gouvernement à un peuple de 10 millions d'hommes libres. Ces républiques n'étaient jamais tranquilles, on s'y déchirait à belles dents. Elles n'ont eu qu'une durée éphémère, et l'on veut qu'un grand peuple dont tous les citoyens sont égaux puisse se

régir de la même manière et qu'un semblable système ait de la suite, mais c'est de la dernière absurdité !

Encore si, admettant franchement le système républicain, on l'appliquait comme aux États-Unis, passe, les déchirements ne seraient que partiels et il faudrait encore qu'au-dessus de tout cela et pour faire rentrer dans l'ordre ceux qui s'en écarteraient, il y eut un pouvoir exécutif permanent, héréditaire même, qui disposa de la force de la nation pour garantir l'ordre général et maintenir la paix bien difficile parmi les hommes. Alors on aurait de véritables institutions républicaines à la base, le peuple, à proprement parler serait libre, il serait administré, régi, gouverné par ses mandataires, qui seraient auprès de lui, qu'il connaîtrait, auxquels il pourrait adresser directement ses réclamations tandis qu'au sommet se trouverait une forte monarchie si l'on veut pour lui garantir cette liberté, la liberté de faire le bien, car cette même force l'empêcherait de faire le mal. Il aurait alors ses coutumes, ses instincts particuliers, ses moeurs à lui. Tandis que maintenant il n'a absolument rien, si ce n'est la liberté de voter ou non pour des représentants qu'il ne connaît pas et qu'on lui indique en masse. On lui laisse cependant encore une assez grande latitude pour faire le mal surtout au moyen de méchants écrits, mais pour le bien on restreint tant que l'on peut chez lui, la faculté de le faire. Le peuple est libre, mais pour accomplir un acte quelconque il lui faut l'autorisation du gouvernement. Quelle république ! Y a-t-il une nation qui, plus que la nôtre, se soit toujours laissé mener par des mots, a dit M. de Cormenin (16) à la première page d'un de ses pamphlets, il avait bien raison.

Capitaine de frégate – Conditions d'avancement

30 juillet 1848 - enfin le 22, je suis nommé capitaine de frégate ! Depuis 10 mois j'attends, et j'ai 14 ans et demi de grade. C'est fort joli comme cela, et je ne crois pas avoir volé mes épaulettes. Il s'agit maintenant d'attendre encore deux ans pour prendre ma retraite, car pour moi, je ne vois guère d'avancement possible. Afin d'en obtenir, il faudrait naviguer, et je ne puis plus naviguer que comme second ou commandant : un voyage de second ne m'effraierait pas pour commencer, si j'avais ensuite la perspective de quelques commandements, mais les ministres futurs de la marine ne m'en donneront pas plus que leurs devanciers. Je ne suis pas assez courtisan ou appuyé pour cela. Mon dossier est excellent, je le sais, mais consulte-t-on jamais les dossiers au ministère pour donner des commandements. Enfin l'appui des préfets maritimes ou des chefs directs n'est utile que quand ils sont là présents dans les bureaux. Et puis encore, il faudrait tout d'abord abandonner deux ans ma famille, et ensuite pour plus longtemps encore, enfin j'ai vu sur *le Favori*, j'ai touché du doigt que je ne suis pas fait pour commander : si à des matelots, mais à des officiers non. Mon projet de retraite est donc raisonné et dans deux ans ... Mais que se passera-t-il d'ici là ? Dieu le sait.

Reprise du journal après deux ans d'interruption

1er Aout 1850 - Quant aux deux années qui viennent de s'écouler, elles n'ont pas été sans incident, mais comme je ne les ai pas enregistrées, ma pauvre mémoire ne me permet guère de les rappeler en détail. Et puis deux années passées assez tranquillement dans une ville présente à peine autre chose qu'une succession de jours bons, indifférents, et mauvais qu'on remarque à peine, surtout après qu'ils sont écoulés. D'un autre côté le service de capitaine de frégate dans un port se compose presque exclusivement de rondes et de commission qui n'offrent que bien peu d'intérêt. Quels souvenirs peuvent rester à cet égard ?

Il y a cependant bien eu pour moi quelques oasis dans ce désert, M. de Suin m'a confié différentes missions telles que d'aller apprécier la convenance de céder à Auray et à Locoal Mendon, des lais de mer qui couvrent encore aux grandes marées et même pendant un de ses

voyages, je me fis une entorse remarquable en ce sens qu'elle eut lieu au même pied qui avait été déjà éprouvé de la même manière aux îles Orcades pendant que je commandais *le Favori*, mais qu'elle fut prompte à guérir, et qu'elle me débarrassa de toute la gène et de l'enflure qui m'était restée de la première. Sans doute quelques tendons restaient encore contrariés du premier accident, et ils furent remis en place par le second.

Je fus encore à Péneuf régler une affaire de parc d'huitres et dans toutes ces courses, je trouvais le moyen de passer quelques jours à Vannes visiter mes sœurs et mes jeunes gens.

C'était alors à la fin de 1848, et depuis le premier septembre nous habitions dans la rue de la corderie, le second étage de la maison Cosmao, au dessus de Mr. Kerarmel qui tenait son prétoire au rez de chaussée. Après avoir fait venir nos meubles de Vannes, nous nous étions installés là, Marie et moi, comme devant passer au moins deux années à Lorient, et nous y sommes encore.

Commandant de la frégate *la Sémillante*

Le 19 juin de l'année suivante 1849, monsieur de Suin me donna le commandement de la frégate *la Sémillante* que l'on mettait en commission de port. J'étais chargé de la mater, de l'armer et de l'installer avec les corvées que me fournissait la division, et cette opération m'intéressa pendant quelques temps, car bientôt nous reçûmes l'ordre de tout remettre en magasin, et l'année suivante on recommença l'opération. Tout cela exerçait les matelots de la division. Mais je n'avais à bord qu'une vingtaine d'hommes, les maîtres chargés et un fourrier.

L'amiral eut en 1850 une idée assez bizarre : ce fut d'obliger tous les commandants en commission de port d'aller après le coup de canon s'assurer que tous leurs hommes étaient à bord. Ce service était tout au plus celui d'un enseigne de vaisseau, et il y soumit indistinctement plusieurs officiers supérieurs. Quelques uns murmurèrent, mais pour moi je mis cette circonstance à profit en disant tous les soirs la prière à mes hommes de garde. Ils accueillirent ma démarche avec empressement car je ne contraignais personne, et je ne faisais qu'inviter les gens de bonne volonté, or tous y venaient. J'obtins de cette prière un excellent résultat : c'est que les punitions diminuèrent considérablement, je n'avais plus de fautes contre le service.

L'amiral ne m'oublia pas encore pour les missions qu'il avait à confier, et quoique je fus embarqué il m'envoya à Port Navalo pour apprécier l'opportunité d'une jetée qui fermerait la baie et déterminer la direction à lui donner. Je fus ensuite à Rennes assister à un procès que soutenait la marine contre un capitaine accusé d'avoir perdu par sa faute dans la baie de Quiberon un navire chargé pour l'État. Le capitaine était peu engagé dans cette affaire, mais les armateurs l'étaient beaucoup, et ils gagnèrent leur procès, assez mal jugé selon moi.

Motifs qui me déterminent à demander ma retraite

1er août 1850 - mes deux années de grade de capitaine de frégate se sont écoulées péniblement à Lorient, aujourd'hui je remets au préfet maritime M. de Suin, la demande de ma retraite que j'adresse au ministre. Cette détermination, je la prends après y avoir mûrement réfléchi, je ne dirai pas avec grand plaisir, mais cependant sans regret et avec une certaine satisfaction. Ce qui m'y détermine, c'est surtout l'avenir de mes enfants, et à bien des personnes, cela paraîtra paradoxal. Cependant mes raisons sont bonnes. Les honneurs que je quitte, n'en parlons pas, je ne les ai jamais aimés. Je fais de mon plein gré une chute grave, mes appointements de 5 000 F vont être réduits à 2100 F. Cette différence est bien sensible

dans un ménage car je n'ai pas de fortune patrimoniale qui puisse établir une compensation. Mais j'ai trois garçons et il sera bientôt temps que je surveille les deux ainés. En restant dans la marine, je ne vois dans les ports que j'habiterai, aucun collège où je puisse les mettre avec confiance comme externe, leur pension d'ailleurs me coûterait bien vite les appointements que j'abandonne. Depuis déjà assez longtemps nous en sommes séparés. Ils sont à Vannes chez leurs tantes et j'ai jusqu'à présent bien souffert à cause de leur absence. Maintenant je vais retourner près d'eux. Un collège de jésuites se fonde dans notre bonne ville de Vannes et les pères reçoivent des externes. Quel avantage pour moi sous tous les rapports ! Je serai là tranquille, à l'abri des ordres d'un ministre ou d'un préfet maritime qui, d'un instant à l'autre, peuvent m'envoyer aux grands Judée, n'est-ce rien ? J'aurais la perspective de devenir capitaine de vaisseau, contre-amiral, je le veux bien, en restant dans la marine, qu'en résulterait-il ? C'est que pendant que je serais en mer à conquérir ces grades, mes pauvres garçons resteraient sous la surveillance exclusive de leur mère, charge beaucoup trop difficile pour une femme, et puis ils sauraient qu'ils sont les fils d'un contre-amiral, ils ne travailleraient pas comme presque tous ceux que j'ai vu, ils deviendraient fainéants, peut-être de mauvais sujets. Plus tard arriverait impitoyablement la retraite d'office, chute bien rude à supporter pour moi qui serait vieux et pour eux qui seraient encore trop jeunes. Enfin la seconde chute pour la famille de tout fonctionnaire, la mort serait bien pire encore si elle devançait la première. Eh bien cette première chute, je la fais maintenant que je suis encore souple et dispos. Je la supporterai seul au moins ou à peu près. Mes enfants ne s'en sentiront pas. Ils seront élevés comme moi dans la médiocrité, ils devront sentir dès le bas âge la nécessité de l'étude et du travail. Enfin, moi, je puis aussi encore travailler, surveiller, améliorer ma petite propriété et Dieu aidant, me tirer d'affaire avec économie. Je ne regrette donc rien et j'attends avec patience qu'on me règle ma pension.

Retour définitif à Vannes avec ma famille – fin de ma carrière maritime

10 septembre 1850 - nous voici installés définitivement à Vannes. Et en effet mon loyer à Lorient finissant le 1er septembre, il n'y avait aucune raison pour que je le gardasse plus longtemps. D'un autre côté, mon admission à faire valoir mes droits à la retraite ne s'est pas fait attendre. L'ayant demandé le 1er août, le 7 ou le 8 j'avais une réponse affirmative et immédiatement je m'apprêtai à remettre mon service. Je demandai alors au préfet l'autorisation d'aller chez moi à Vannes attendre que ma pension fut liquidée. Cette dernière faveur me fut facilement accordée.

Ainsi voilà ma carrière maritime terminée, mais contrairement à beaucoup d'officiers en retraite que je vois accablés d'ennui, les occupations vont abonder, et si ma vie s'écoule maintenant exempte des soucis de la perspective d'un exil prochain, elle n'en sera pas je l'espère moins active et moins occupée.

Joseph Pocard Kerviler

Capitaine de frégate

Paris le 26 juillet 1848

Citoyen,

Je vous annonce que, par un arrêté du président du conseil chargé du pouvoir exécutif, rendu sur mon rapport le 22 juillet, vous avez été nommé capitaine de frégate à l'ancienneté.
Salut et fraternité

Le ministre de la marine et des colonies.

Embarquement sur la frégate la Sémillante

République Française
Marine ~~Royale~~ et Colonies

Port de Lorient

Conformément aux ordres de M. le préfet maritime, il est ordonné à M. Pocard Kerviler Joseph Marie Vincent, capitaine de frégate, d'embarquer sur la frégate la Sémillante, pour en diriger l'armement en commission du port.

Le présent sera enregistré aux bureaux des revues, des armements et au contrôle

Le 14 juin 1849
Le major de la marine

République Française
Marine et colonies

Feuille de route d'officier

Délivré à M.Pocard Kerviler, Joseph Marie Vincent, capitaine de frégate, de la commune de Lorient, département du Morbihan, âgé de 45 ans, taille d'un mètre 62 centimètres, front haut, nez gros, yeux gris, cheveux blonds, sourcils blonds, bouche moyenne, menton rond, visage ovale.
Pour se rendre à Rennes; Ordre du préfet maritime du 3ème arrondissement.

Les corps administratifs, officiers civils et militaires, chargés de maintenir l'ordre public, sont priés de laisser librement passer M. Pocard Kerviler pour se rendre à Rennes sans lui donner ni souffrir qu'il lui soit donné aucun trouble ni empêchement, mais, au contraire, de lui accorder, en cas de besoin, aide, secours et assistance.

Fait à Lorient le 22 juin 1850
Le commissaire aux armements
P. Bimard

Port de Lorient
Marine et colonies

Conformément aux ordres de M. le préfet maritime, il est ordonné à M. Pocard Kerviler, Joseph Marie Vincent, capitaine de frégate, de débarquer de la frégate la Sémillante.

Cet officier supérieur est autorisé à aller attendre à Vannes la fixation de sa pension de retraite.

Le présent sera enregistré aux bureaux des revues, des armements et au contrôle.

Le 1er septembre 1850
le major de la marine

Chevalier de la légion d'honneur

Ordre impérial de la légion d'honneur
Napoléon par la grâce de Dieu et la volonté nationale
Empereur des Français
Chef souverain et grand maître de l'ordre impérial de la légion d'honneur

Voulant donner une preuve de notre satisfaction à M. Pocard-Kerviler, Joseph Marie Vincent, lieutenant de vaisseau, né le quatre septembre mil huit cent quatre à Vannes, département de Morbihan, pour les services qu'il a rendus à l'état

L'avons nommé chevalier de l'ordre impérial de la légion d'honneur pour prendre rang à compter du six février mil huit cent trente neuf et jouir du titre de chevalier et de tous les droits, honneurs et prérogatives qui y sont attachés.

Fait au palais des tuileries le 10 janvier 1860.

Napoléon
Par l'empereur

Le grand chancelier de l'ordre impérial de la légion d'honneur
Maréchal duc de Malakof

Mémoire

Nouveau mode d’installation des pompes

Proposition d'un nouveau mode d'installation des pompes

Monsieur le ministre de la marine et des colonies

Monsieur le ministre,

Les officiers de marine, en voyant agir le système de pompes établi à bord de nos vaisseaux et de nos frégates, n'ont pu s'empêcher de remarquer combien est défectueuse la position qu'il occupe, et plusieurs d'entre eux ont déjà même proposé de le changer pour obvier aux graves inconvénients qu'il présente.

Dans quelles circonstances capitales, en effet, nos pompes sont-elles appelées à fonctionner avec toute la puissance dont elles sont susceptibles ?

Ces circonstances graves sont : lorsque dans un échouage il s'est déclaré une voie d'eau considérable, ou bien, lorsque dans un combat, le bâtiment a reçu plusieurs boulets à la flottaison.

Dans le premier cas, le seul but à atteindre doit être de débarrasser immédiatement le navire de l'eau qui s'y introduit, ou du moins de s'en rendre maître, et en même temps de le retirer de la position où il est placé au moyen de câbles et d'apparaux qui devront être nécessairement virés au cabestan.

Dans le second cas, il s'agit encore de débarrasser le bâtiment de l'eau qui y pénètre, tout en permettant le libre jeu de son artillerie, tout en conservant le moral de l'équipage, en ne lui montrant pas le danger dans lequel il se trouve.

Eh bien, ni l'un ni l'autre de ces buts ne sont atteints par nos pompes actuelles.

En effet, avec celles à double piston, et l'installation de leurs grandes bringueballes rectangulaires reposant sur deux époutilles dont l'une est sur l'arrière du panneau de la cale aux vins, tout près du cabestan, il est impossible dans un échouage, que l'on fasse agir celui-ci avec toute sa force, lorsque l'on veut pomper activement, lorsque l'on a besoin en un mot d'employer ses principales machines d'épuisement. Ainsi on en est réduit, ou à retirer le bâtiment au moyen du cabestan, lorsque son poids augmente incessamment par la quantité d'eau qui s'y introduit, ou bien à le débarrasser de cette eau en abandonnant le cabestan, la plus puissante machine de traction dont on puisse disposer à bord.

Dans un combat, outre que les pompes dont les cylindres et les tuyaux de dégorgement élevés à plus de deux mètres au dessus de la flottaison sont aussi exposés à l'action destructrice des boulets, qu'aucune autre partie du bâtiment, il est nécessaire d'accumuler au centre même de la principale batterie une quantité considérable d'hommes pour les faire fonctionner. Or un boulet qui vient frapper cette masse, s'il n'atteint pas les bringueballes en renversant presque en totalité les hommes qui les font agir, produira toujours parmi eux un ravage considérable, peu fait pour maintenir le moral, quand surtout ils ne seront pas animés par l'action du combat. Ajoutez à cela que ce jeu de pompes à double piston gênera les deux pièces qui se trouvent par son travers, en ce que le chef de pièce n'aura plus la place nécessaire pour se porter avant de faire feu au delà du recul de la pièce, en ce que les servants ne seront pas à l'aise au palan de retraite, et cependant comme je l'ai déjà dit plus haut, les circonstances d'un combat et celles d'un échouage sont les deux principales où l'on doive exiger tout l'effet possible de ces précieuses et puissantes machines.

Ne pourrait-on pas sans changer entièrement le mode d'action de nos excellentes pompes à double piston, remédier en tout ou du moins en partie aux graves inconvénients que

je viens de signaler, voyons si les défauts que l'on trouvera peut-être aux modifications que je vais établir, ne sont pas puissamment balancés par les avantages qu'elles présenteront.

Reconnaissons d'abord, que comme machines d'épuisement, nos pompes actuelles sont les meilleures qui existent, en ce qu'elles sont simples, faciles à réparer et à entretenir avec les moyens du bord ; enfin, en ce que, comme pompes simplement aspirantes, avec une force donnée, elles produisent un effet utile bien supérieur à celui de tout autre système.

Des expériences ont prouvé que dans le jeu des pompes aspirantes, il s'établit un courant ascendant qui facilite le jeu du piston et qu'il peut même entretenir lorsque par accident il est privé de sa soupape, un courant tel que la quantité d'eau fournie est de beaucoup supérieure à celle qui a pu être contenue dans la somme des capacités laissées vides par la course des pistons.

Tous ces avantages n'ont pas permis d'adopter jusqu'à présent les améliorations de position à bord que présentent les pompes foulantes et les pompes aspirantes et foulantes, dont plusieurs ont déjà été proposées. Mais, si conservant les nôtres, reconnues si supérieures, on les rendait simplement élévatoires, n'aurait-on pas l'avantage de pouvoir, en les déplaçant un peu, conserver le courant ascendant reconnu des pompes aspirantes, tout en diminuant de deux mètres peut-être la hauteur à laquelle il faut actuellement élever l'eau pour la verser à l'extérieur.

Supposons en effet que, fermant la partie supérieure du corps de pompe, on fasse passer à frottement les tiges des pistons dans le couvercle, en empêchant l'eau de le traverser, et en diminuant le frottement des tiges au moyen de rondelles en cuir qu'elles traverseraient, supposons que le tuyau en cuir de dégorgement déjà ouvert à l'une des faces latérales du corps de pompe remonte en présentant le moins de courbure possible à sa sortie, et aille verser dans la batterie l'eau qu'on élève, on pourra alors établir dans le faux pont le système de bringueballes quel qu'il soit, et en débarrasser complètement la batterie. Mais on y trouvera encore l'inconvénient d'y faire couler fort souvent dans les temps ordinaires l'eau puante et croupie de la cale qui, malgré les manches en toile que l'on y établit ordinairement, n'en pénètre pas moins dans tout le navire.

Ce désagrément toutefois deviendrait nul si le tuyau ascendant, au lieu de traverser le pont de la batterie se recourbait en dessous, longeait un des bancs du faux-pont et allait aboutir à un sabot pratiqué à cet effet dans la préceinte du navire.

Ce dernier mode, plus avantageux que le système actuel, présente encore l'inconvénient d'élever l'eau à un mètre au moins au-dessus du niveau de la mer, et d'occasionner ainsi une partie de la perte de force considérable que l'on fait maintenant, ajoutons à cela que le tuyau de conduite est encore exposé dans le faux-pont à l'action des boulets, comme le corps de pompe tout entier l'est dans l'ancien système.

Mais dès que nous avons rendu simplement élévatoire la pompe aspirante actuelle, rien ne nous empêche d'établir le corps de pompe et les pistons aussi bas que nous le voudrons ; au-dessous du plancher même du faux-pont, par exemple, et entièrement à l'abri des boulets. Les tiges seules le traverseront pour recevoir au dessus leurs bringueballes. Enfin, le tuyau de dégorgement longera un des bancs de la cale et viendra aboutir dans la muraille à 20 ou 30 centimètres au-dessous de la flottaison en charge.

Alors, on n'aura plus à élever l'eau de la cale qu'à la hauteur strictement nécessaire pour la projeter à l'extérieur. Alors, dans un combat, la machine entière sera à l'abri du boulet. Alors le moral des hommes qui serviront la batterie ne risquera plus d'être affecté par un nouveau danger qu'ils ne connaîtront pas. Alors aucune des pièces de la batterie basse ne se trouvera gênée dans son jeu. Alors on n'aura plus à craindre de laisser voir à l'ennemi la position critique dans laquelle on se trouverait par suite des voies d'eau occasionnées par des boulets à la flottaison. Alors enfin, on ne serait plus infesté par l'eau fétide de la cale qui

traverse la batterie, et la position du tuyau de dégorgement à 20 ou 30 centimètres au-dessous de la flottaison permettrait de le visiter facilement au moyen d'une légère bande donnée au navire.

Les modifications les plus convenables à faire à nos pompes seraient donc :

1- de les rendre élévatoires,
2- d'en abaisser le corps ou le cylindre dans l'archi-pompe lui-même ; mais au-dessous du plancher du faux-pont ; les tiges viendraient traverser ce plancher, et les bringueballes quelles qu'elles fussent seraient établies dans le faux-pont ;
3- De faire passer le tuyau de dégorgement le long d'un des barrots de la cale, d'où il s'élèverait en abord pour l'ouvrir à 20 ou 30 centimètres au-dessous de la flottaison en charge.

On ne manquera pas d'objecter à cette idée l'inconvénient de cette large ouverture qui, si le tuyau vient à être défoncé, brisé ou disjoint d'une manière quelconque, donnera lui-même une voie d'eau considérable ; on dira encore que les herbes, les saletés viendront s'y engager parfois.

Mais c'est pour cette dernière raison que je le place au-dessous des corps flottant à la surface de la mer, et d'ailleurs voici comme je le comprends :

Je suppose l'ouverture pratiquée dans la muraille garnie au moyen d'un manchon un peu conique en cuivre (B), armé à sa partie intérieure d'une soupape fermant de dehors en dedans, telle que lorsque la pompe ne jouerait plus et que l'on aurait fait écouler l'eau contenue dans la partie intérieure du tuyau de dégorgement, la simple pression extérieure le fermât parfaitement. A l'extérieur, pour empêcher les herbes et les saletés d'y pénétrer et d'engager dans la soupape, on visserait une lentille à grillage en cuivre (C) à la base même du manchon conique. Enfin si l'on voulait travailler à l'intérieur du tuyau, le visiter ainsi que la soupape, il suffirait de visser un disque plein à la place du disque à grillage. C'est pour cela que j'ai préféré faire sortir l'eau le plus près possible de la flottaison.

Reste à allumer la pompe et à faire couler commodément l'eau élevée dans le tuyau de dégorgement lorsqu'on arrête la machine. Pour cela, il suffira d'établir un entonnoir fermant à robinet en un point quelconque de la partie supérieure du corps de pompe. Enfin, d'installer de la même manière un petit tuyau à robinet qui viendrait rendre dans l'archi-pompe l'eau qui serait restée dans le tuyau de conduite une fois l'opération achevée.

J'avoue que je ne vois aucune objection sérieuse à cette installation ; car d'un coté le courant ascendant si avantageux produit par les pompes aspirantes est maintenu, et s'il était gêné dans son cours, ce n'est que le changement de direction qu'il éprouvera en sortant du corps de pompe lui-même et en s'échappant au dehors ; mais cette perte de force occasionnée par le frottement de l'eau sur les parois du tuyau de dégorgement ne sera-t-elle pas largement compensée par l'élévation moindre à laquelle on n'a plus qu'à porter l'eau.

Les pistons passant à frottement dans le couvercle du corps de pompe auront seulement besoin alors d'une simple articulation à leur tige.

Je ne pense pas que l'on puisse objecter que lorsque l'eau pénétrant à bord se serait élevée au point de couvrir le faux-pont, il ne serait plus possible de faire agir les pompes, car il me semble qu'un bâtiment de guerre surtout doit sombrer avant que cela n'arrive ; mais dans l'hypothèse même de l'objection, rien n'empêcherait d'ajouter des allonges aux tiges des pistons, et de transporter le système des bringueballes dans le bastion.

Si l'on admettait que cette circonstance put se présenter, on fournirait à chaque navire ses allonges, et le système de bringueballes serait installé de manière qu'il pût facilement être transporté et qu'il pût comme actuellement fonctionner dans la batterie.

Telles sont, monsieur le ministre, les considérations que j'ai cru devoir vous soumettre dans l'intérêt de la marine, heureux si l'adoption de mes idées peut y introduire quelques modifications qui soient reconnues utiles.

Je suis avec un profond respect, monsieur le ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

J.Pocard Kerviler
Lieutenant de vaisseau

Toulon le 16 octobre 1841

Monsieur le préfet maritime, Toulon

Paris, le 23 octobre 1841

Monsieur le préfet,

J'ai reçu, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 18 de ce mois, la demande faite par Mr. Pocard Kerviler, lieutenant de vaisseau, à l'effet d'obtenir l'autorisation de venir à Paris pour faire examiner un nouveau mode d'installation des pompes à bord des bâtiments de l'état et pour donner à ce sujet les explications dont le conseil des travaux pourrait avoir besoin.

Je pense que les détails dans lesquels Mr. Kerviler est entré suffiront pour éclairer le conseil des travaux, et que cet officier ne voudra pas renoncer à une belle campagne pour une affaire à laquelle on portera autant d'intérêt pendant son absence que s'il était présent: toutefois, s'il persiste à venir à Paris et si vous pouvez le remplacer dans le poste qu'il occupe, je l'autoriserai à se rendre ici lorsqu'on s'occupera de l'examen de son projet.

Le vice amiral, préfet maritime

Notes du 5ème carnet

1- Marie Couessurel, née le 30 juin 1820 à Uzel, est la fille de Mathurin Couessurel, receveur de l'enregistrement à Uzel puis conservateur des hypothèques à Vannes et d'Adéle Muller, mariés à St. Brieuc le 15 janvier 1818. Adèle Muller est décédée à Vannes le 20 août 1834 et Mathurin le 15 février 1848.

2- traité du 29 juillet 1839 : suite à la défaite du sultan en Syrie, face à l'armée d'Ibrahim pacha, et à la livraison de la flotte turque aux égyptiens, l'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche exigent de Mehemet Ali qu'il restitue au sultan la Crète, la Syrie, et la flotte ottomane. Les anglais bombardent Beyrouth, Palmerston envoie l'amiral Nappier prendre Saint Jean d'Acre. La France se contente de refuser que Mehemet Ali soit dépossédé de l'Egypte.

3- la grand-mère maternelle de Marie Couessurel, Madame Muller : Hélène-Jeanne-Marie Odio de Baschamps est née le 16 juin 1757 à Saint Brieuc, elle y a épousé en 1790 Philippe Muller (officier, d'origine Suisse) et est décédée à Vannes le 5 décembre 1840.

4- **Veillet du Frêche :** Jeanne-Marie Couessurel (1775-1845), sœur de Mathurin, habitant Moncontour, épousa Jean-Baptiste Veillet du Frêche (1749-1803), négociant en toile, d'où Jeanne Marie, épouse de Gaspard Riollay, officier de la grande armée et Jean-Baptiste, maître de forge, époux de Victorine Allenou.

5- cap Finisterre, à la pointe de la Galice

6- cap Saint Vincent, près de Cadix

7- cap Spartel, prés de Gibraltar

8- Pacha : titre donné aux commandants en chef, aux gouverneurs et à certains très hauts fonctionnaires. En Egypte, **Méhémet Ali** est le pacha, portant le titre de vice-roi.

9- Soliman Pacha : de son vrai nom Joseph Anthèlme Selve, colonel de l'armée de Napoléon. Il se convertit à l'islam et reforma l'armée égyptienne sur le modèle européen. Voir la note 27 du 1er carnet.

10- Ibrahim Pacha : fils de Mehémet Ali, commandant l'armée egyptienne, intervient en Grèce contre les insurgés, qu'il défait, il revient en Egypte en 1828 suite à l'intervention des puissances occidentales. Voir la note 28 du 1er carnet.

11- Firman : le sultan (ou grand seigneur) exerce son autorité dans tous les domaines profanes en redigeant des firmans, décisions souveraines qui commandent l'obéissance du monde entier.

12- Amiral Charles Napier, né le 6 mars 1786, mort le 6 novembre 1860, amiral britannique.

Il fut envoyé en 1829 devant Lisbonne, remporta en 1833 la Bataille du cap Saint-Vincent sur la flotte de Michel Ier de Portugal, une victoire qui décida la chute du prétendant.

Il opéra en 1840 contre la Syrie, bombarda Sidon, Beyrouth, Saint-Jean-d'Acre et força Mehemet Ali à accepter les conditions de l'Angleterre.

Il fut fait contre-amiral en 1846 et vice-amiral en 1853. Il obtint en 1854 le commandement de la flotte destinée à agir contre la Russie dans la Baltique, mais, malgré de pompeuses

promesses, il la ramena sans avoir rien fait d'important. Charles Napier fut des premiers à comprendre l'importance de la navigation à vapeur et il la développa de tout son pouvoir.

En politique, il était radical.

13- La parisienne : Pour célébrer les trois glorieuses journées de juillet, le poète Casimir Delavigne a composé la chanson intitulée la Parisienne :

Peuple français, peuple de braves,
La liberté t'ouvre ses bras ;
On nous disait : "Soyez esclaves !"
Nous avons dit : "Soyons soldats !"
Soudain Paris dans sa mémoire
A retrouvé son cri de gloire :

Refrain
En avant ! marchons
Contre les canons !
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire !

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne !
Marchons ! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

La mitraille en vain nous dévore :
Elle enfante des combattants !
Sous les boulets, voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans !
O jour d'éternelle mémoire
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

Pour briser leurs masses profondes
Qui conduit nos drapeaux sanglants ?
C'est la Liberté des deux mondes,
C'est Lafayette aux cheveux blancs.
O jour d'éternelle mémoire
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

Les trois couleurs sont revenues
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues,
L'arc en ciel de la Liberté.
O jour d'éternelle mémoire
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

Soldat du drapeau tricolore
D'Orléans, toi qui l'as porté
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté ;
Comme aux beaux jours de notre histoire
Tu rediras ce cri de gloire :

Tambours, du convoi de nos pères
Roulez le funèbre signal !
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal !
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire !
Portons-les ; marchons !
Découvrons nos fronts
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire !

14- Monsieur Cérisy : ingénieur naval français au service de Méhémet Ali

15- la flotte turque s'était livré aux égyptiens malgré le blocus anglais

16- Divan : conseil des ministres, présidé par le sultan ou le grand vizir. Il s'agit ici du divan égyptien.

17- la malle de l'Inde : courrier à destination ou en provenance de l'Inde

18- fête de Baïram : nom donné à deux fêtes musulmanes, la fête de la rupture du jeune à la fin du ramadan est le petit baïram, et la fête des sacrifices, le 10 du mois du pèlerinage, est le grand baïram

19- sainte Barbe, la patronne de tous les corps de métiers utilisant la poudre et le feu, et donc des artilleurs. Son père, furieux qu'elle n'abandonne pas ses idées chrétiennes, la décapita, puis fut lui même frappé par la foudre qui réduisit son corps en cendres.

20- drogman : interprète

21- batailles d'Aboukir : les 1 et 2 août 1798, l'amiral Nelson détruisit la flotte française qui avait amené les troupes de Napoléon en Egypte. Les anglais avaient divisé leur flotte en deux lignes, l'une passant au large et l'autre entre la cote et la ligne française, ainsi prise entre deux feux.

L'empire ottoman ayant alors déclaré la guerre à la France, deux armées turques devaient attaquer l'Egypte : l'une transportée par la flotte britannique, l'autre concentrée au nord de la Syrie. Napoléon attaque la première, s'empare de Gaza, mais échoue devant Saint Jean d'Acre. Puis, la flotte britannique ayant débarqué 16000 hommes à Aboukir, Napoléon les attaque et les met en déroute.

Kléber, qui prend le commandement lorsque Napoléon rentre en France, est bientôt assassiné, et les restes de l'armée d'orient capitulent à Canope, et sont ramenés en France par la flotte anglaise grâce à un accord d'évacuation.

22- bey : les beys étaient des sortes de préfets de l'Empire dans les provinces éloignées. Ce titre avait jadis la plus haute importance : c'était le seul titre d'un grand nombre de souverains turcomans ou de khans tartares, Au XIXe siècle, il n'est plus guère usité qu'après les noms propres comme titre honorifique et se donne aux chefs de distinctions, aux fils de pachas, et même à des étrangers; dans l'armée il répond au grade de colonel.

23- sublime porte : à l'origine le palais impérial turc, puis par extension le siège du gouvernement, puis le gouvernement lui-même.

24- Kapoudan Pacha (capitan Pacha) : grand amiral de la flotte. Il siège au Divan.

25- Tanger : Il ne s'agit pas encore de la préparation du bombardement de Tanger et du débarquement à Mogador, qui n'auront lieu qu'en 1844.

26- janissaire : chevaliers et fantassins de l'armée turque. Leur chef est l'Agha des janissaires, il siège au Divan. Les turcs ont reprit une vieille pratique byzantine selon laquelle les grecs formaient leur corps d'élite en recrutant des enfants musulmans saisis dans les razzias et les pillages des villes, et transformés en fidèe sujets de l'empire. Les *yeni cheri*, janissaires, sont donc des enfants chrétiens convertis à l'islam.

27- chibouk : pipe à long tuyau dont on se sert en Turquie

28- pourpier : petite herbe charnue aux feuilles comestibles, mangée en salade.

29- aveline : grosse noisette de l'avelinier

30- timeo danaos et dona ferentes *: Je crains les Grecs, même quand ils font des présents* (Virgile, Énéide, liv. II, v. 49). Par ces mots, le grand prêtre Laocoon cherche à dissuader les Troyens de faire entrer dans leurs murs le cheval de bois que les Grecs avaient perfidement laissé sur le rivage, et dans les flancs duquel ils avaient caché des guerriers. Ces mots signifient qu'il faut se défier des présents d'un ennemi.

31- Abd el Kader : en 1832, Abd el Kader fédéra les résistances à l'invasion française. En 1834, il signe le traité de paix de la Tafna, qui reconnaît son autorité sur Oran, Mostaganem, Mazagran. En 1841, Bugeaud lui reprend ses villes une à une, il n'est plus qu'un chef de partisans. La prise de sa smala en 1843 le force à chercher refuge au Maroc.

32- combat de l'île verte : en 1806 l'amiral Linois, rentrant en France après un long séjour dans les mers lointaines rencontre la flotte de l'amiral Warren, *Le Marengo* et *la Belle Poule* succombent, l'amiral est blessé à mort.

33- général Bugeaud : nommé gouverneur général d'Algérie en 1842, il change la tactique de l'armée française en s'aidant de troupes indigènes régulières : zouaves et spahis et irrégulières : goums. Il harcèle Abd el Kader et finit par le poursuivre au Maroc : la bataille d'Isly en 1844 et le bombardement de Tanger forcèrent le sultan marocain à mettre Abd el Kader hors la loi par le traité de Tanger en 1844.

34- Marabout : personnage menant une vie ascétique et contemplative, vénéré comme un saint par les arabes

35- **Ferdinand Duc d'Orléans** : le 13 juillet 1842, le fils aîné de Louis Philippe, allant en voiture à cheval saluer sa mère, les chevaux se sont emballés sans pouvoir être maîtrisés, l'héritier du trône a alors sauté de voiture et s'est fracassé le crâne sur les pavés de la route. Il est mort chez l'épicier qui l'a mené chez lui. La mort de ce jeune homme, espoir de la dynastie, a suscité dans l'opinion orléaniste une émotion sincère et profonde.

36- hallah kerim : disposition d'esprit de soumission aux ordres de Dieu

37- cracher dans les églises, comme dans la rue aujourd'hui, était alors chose commune.

38- oléades : l'Espagne a beaucoup d'oliviers, et Joseph parle ici des « huiles ».

39- pierre de la constitution : Après la chute de Napoléon, le roi revint du Brésil et une constitution ou charte fut accordée**.** Voir la note 9 du 4ème carnet. A partir de ce temps, chartistes et libéraux s'opposèrent.

40- Gaspard Riollay : élève de l'école polytechnique en 1800, officier de l'armée de Napoléon, il était à Austerlitz, Wagram, …, et fit la campagne de Russie. Il fut par la suite député des côtes du nord de 1831 à 1834. Il épousa en 1819 une cousine germaine de Marie Couessurel : Jeanne Marie Veillet du Fresche, fille de Jeanne Marie Couessurel et de Jean Baptiste Veillet.

41- Henri d'Orléans, duc d'Aumale : Le 16 mai 1843, la cavalerie du duc d'Aumale capturera la smala d'Abd el Kader (avec les généraux Bugeaud, Changarnier et la Moricière)

Le duc d'Aumale entre dans l'armée à seize ans.

Sous-lieutenant en 1839, il part pour l'Algérie en 1840 et participe au combat de l'Affroun (27 avril), mais doit rentrer en France l'année suivante pour raison de santé, avec le grade de lieutenant-colonel du 17e léger. Il retourne en Algérie en 1842 avec le grade de maréchal de camp (7 septembre 1842) et se distingue par la prise de la smala d'Abd El-Kader (16 mai 1843). À la suite de cette campagne, il est promu lieutenant général (3 juillet 1843) et dirige l'expédition de Biskra (1844).

En 1844, il épouse Marie Caroline de Bourbon (1822-1869), princesse des Deux-Siciles.

Nommé gouverneur général de l'Algérie (21 septembre 1847), il se démet de ses fonctions après la Révolution de 1848 et s'exile en Angleterre (24 février 1848)

Il ne revient en France qu'en 1871 et essaye en vain de combattre dans l'armée française. Il est alors élu à la Chambre des députés. Il préside en octobre 1873 le conseil de guerre qui juge le général Bazaine. Inspecteur général de l'armée, il est néanmoins proscrit en 1886, mais sera autorisé à rentrer en France, trois ans plus tard.

42- cousin Vincent Pocard et Fanny

43- Le globe : journal démocrate chrétien – visiblement, Joseph adopte ses positions face au gouvernement espagnol

44- Othon de Bavière de Grèce est né à Salzburg le 1er juin 1815 et décédé à Bamberg le 26 juillet 1867.

Il est le deuxième fils du Roi de Bavière Louis Ier et de Thérèse de Saxe-Hildburghausen. Le 22 novembre 1836 il épousa Amélie d'Oldenburg Il fut prince de Bavière et roi des Hellènes de 1832 à 1862.

La Guerre d'indépendance grecque ayant mené à un échec de la démocratie, symbolisé par l'assassinat de Jean Kapodistrias. La Grèce plongeait lentement vers l'anarchie. Les puissances qui avaient aidé la Grèce dans sa lutte pour l'indépendance (Russie, France, Grande-Bretagne) avaient finalement décidé que le pays devait être une monarchie héréditaire pour arriver à conserver les acquis de l'indépendance. Elles choisirent d'abord Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha (qui devint finalement roi des Belges). Celui-ci refusa, sur les conseils de Kapodistrias. Le choix se tourna alors vers Othon de Wittelsbach, deuxième fils de Louis Ier de Bavière - un philhellène convaincu qui avait fait de Munich une Athènes sur l'Isar. Le nouveau roi imposé arriva en Grèce à bord d'une frégate britannique en janvier 1833. Il était accompagné de 4.000 soldats bavarois.

Un *Te Deum* eut lieu, le 13 décembre 1834, au Théséion à Athènes, qui venait tout juste d'être désignée comme capitale du nouvel État grec, pour célébrer l'arrivée du nouveau roi.

Othon n'ayant que dix-sept ans, il fut considéré comme mineur jusqu'en 1835 et le pouvoir fut assumé par un conseil de régence composé de trois Bavarois (von Armansperg, von Maurer, et von Heideck). Ni le conseil de régence, communément appelé la Régence, ni Othon une fois au pouvoir n'accordèrent de constitution. La monarchie d'Othon était de droit divin et absolue. Le mécontentement en Grèce grandissait, d'autant plus que la reine Amalia de Oldenbourg, épousée en 1836 n'avait toujours pas donné d'héritier au roi. La question de la succession devint rapidement épineuse, parce qu'elle se doubla d'une dimension religieuse. Le roi avait en effet promis de faire élever son fils dans la religion orthodoxe (qui était celle de l'immense majorité des Grecs). Or, pour l'heure, l'héritier du trône de Grèce demeurait le frère cadet du Roi, Luitpold, peu enclin à quitter sa religion pour adopter celle des Grecs. Le 3 septembre 1843, un coup d'État obligea Othon à accorder une constitution. Mais, avec l'appui de son Premier Ministre Ioannis Kolettis, il continua à gouverner de façon quasi dictatoriale, non sans que les représentants des Puissances en Grèce fustigent à l'unanimité son manque de sens politique.

Il fut un ardent partisan de la « Grande Idée » : reprendre tous les territoires historiquement grecs à l'Empire Ottoman, en allant jusqu'à la reconquête définitive de Constantinople. L'incident Don Pacifico (1850) puis l'occupation du Pirée par une flotte franco-britannique (1854-1857) le confortèrent dans cette attitude.

Le mécontentement généré par sa politique grandit à nouveau. Il ne sut pas s'adapter aux demandes de la nouvelle génération d'hommes politiques qui n'avaient pas connu la guerre d'indépendance : on lui reprocha de ne s'être toujours pas converti à l'orthodoxie et d'avoir choisit le camp de l'Autriche contre l'unification italienne (1859-1860). Il y eut d'abord une tentative d'assassinat sur la reine Amalia. En octobre 1862, Othon qui refusait d'abdiquer, est renversé par un coup d'État militaire. En mars de l'année suivante, l'Assemblée nationale élit un nouveau roi en la personne du prince Guillaume du Danemark qui régna sous le nom de Georges Ier.

Othon quitta la Grèce comme il y était venu, sur un navire de guerre britannique. Il retourna alors en Bavière, à Bamberg, où il mourut en 1867. Il resta, jusqu'à la fin de sa vie attaché à la Grèce, portant par exemple la fustanelle, le costume traditionnel grec. Un de ses derniers actes symboliques fut d'envoyer un soutien financier aux Crétois révoltés en 1866.

Notes du 6ème carnet

1- **Bienvenue :** Marie-Anne Couessurel (1768-1811), la sœur aînée de Mathurin, beau père de Joseph, a épousé Louis Bienvenue (1760-1835), avocat, député des côtes du nord, d'où : Arsène, bâtonnier des avocats de St. Brieuc, Florian, chirurgien, capitaine aux longs cours, Fulgence, notaire à Uzel, et Zozime, avocat, député du finistère. Fulgence fut le père d'un autre Fulgence : l'ingénieur créateur du métro parisien.

2- **Adèle Couessurel :** les 4 sœurs Couessurel, filles de Mathurin et d'Adèle Muller, étaient : Marie l'aînée, née en 1820, la femme de Joseph, adèle, née en 1822, épouse en 1841 Charles de Kerarmel, receveur de l'enregistrement à Uzel, Pauline, née en 1824, épouse en 1847 Paul le Franc, notaire à Elven et Lise, née en 1826, épouse en 1859 le docteur Jean-Baptiste Fonssagrives. Voici comment, par la bouche de leurs descendantes, elles se présentèrent lors de la magnifique réunion familiale à Vannes en 1977 :

C'est nous les Quat'Soeurs Couëssurel.
Nous sommes de gentilles demoiselles.
Nous arrivons des Côtes-du-Nord
Pour vivre à *Vannes qu'est un beau port.*
Nous allons nous présenter
A notre postérité.

Nous avons de jolis prénoms
Marie-Louise, Adèle, Pauline et Lise.
Nous sommes de charmantes petites filles
jouant au cerceau, au diabolo.
C'est drôle de nous présenter
A notre postérité.

On vous a sûrement raconté
Que nous aimons nous balancer
Dans le grenier, fenêtre ouverte
Pour mieux pousser l'escarpolette.
Nous sommes-nous bien présentées
A notre postérité ?

Mariées dans les années quarante
Dans notre belle cathédrale,
Nous sommes restées vivre en Bretagne
Et nous avons eu beaucoup d'enfants
Nos maris allons présenter
A notre postérité.

Moi, mon mari est Kerviler;
L'est officier dans la Marine.
Moi mon mari est Kerarmel;
Il s'occupe des finances du Roi.
Moi, mon mari est Paul Le Franc;
Il est notaire dans l'Morbihan.
Moi, mon mari est Fonssagrives;
Il est médecin de la Marine.

Nous sommes vos huit grand-parents
Vous v'là un millier maintenant !
Si vous voulez en savoir plus,
Y a des tableaux et tant et plus.
Il faut aller les regarder
Pour vous connaître et vous aimer.
A vous d'vous présenter,
De vous chercher et d'vous trouver

Et en 2007, elles avaient encore de la voix :

Chanson des quatre sœurs Couessurel
(air : good ruben james)

Mil Neuf Cent Soixante Dix Sept, trois cents étaient réunis :
Grand merci à Tante Hélène, à Tante Etiennette aussi !
« D'argent au coq de sable, empiétant d'un d'mi vol de même »,
C'est ce blason joli qui nous a fait rev'nir ici !

Refrain *:*
Elles étaient quat'sœurs Couessurel, quatre sœurs Couessurel,
Pauline, Marie-Louise, Lise-Marie et Adèle.
Elles étaient quat'sœurs Couessurel, quatre sœurs Couessurel,
Cousins cousines ici, tous nous descendons d'elles.

Kerviler et Lefranc, Kerarmel et Fonssagrives
Des quatre sœurs furent les époux, on nous a dit qu'ils filaient doux !
Ce sont là nos racines, elles sont fortes, elles sont belles !
Et en ce jour béni, qu'elles nous donnent des ailes !

Trente années ont passé, des êtres chers nous ont quittés,
Des parents furent comblés, leur descendance est assurée.
Dans l'tourbillon d'la vie, on se retrouve aujourd'hui,
Et nous restons fidèles à la mémoire des Couessurel !

Et encore :

Quand les quatre soeurs
(air :o when the saints go marchin' in)

Quand les quatre sœurs (bis) se sont mariées (bis),
Devinez qui elles ont épousé
Pas de doute, c'étaient les meilleurs
Quand se sont mariées les quatre sœurs

Un Kerviler (bis) pour Marie-Louise (bis)
Un Kerviler pour Marie-Louise:
Pas de doute, il était le meilleur !
Mais qu'en est-il des autres sœurs ?

Un Kerarmel (bis) c'est pour Adèle (bis)
Un Kerarmel c'est pour Adèle
Pas de doute, il était le meilleur !
Mais qu'en est-il des autres sœurs ?

Paul Le Franc ce (bis) fut pour Pauline (bis)
Paul Le Franc ce fut pour Pauline
Pas de doute, il était le meilleur !
Mais qu'en est-il de l'autre sœur ?

Un Fonssagrives (bis) pour Lise-Marie (bis)
Un Fonssagrives pour Lise-Marie
Pas de doute, il était le meilleur !
Mais qu'en est-il pour nous a c't'heure ?

Sans aucun doute (bis) cousins, cousines (bis)
Sans aucun doute cousins, cousines
Nous sommes bien tous ici les meilleurs !
Alors, merci aux quatre sœurs !

3- Tante Veillet : Jeanne-Marie Couessurel (1775-1845), troisième sœur de Mathurin, habitant Moncontour, épousa en 1797 Jean-Baptiste Veillet du Fresche (1749-1803). Il était marchand de toiles à Moncontour avec son père. Il partit pour Cadix y faire commerce des toiles et des moutons mérinos. Il acquit des biens nationaux, mais fut arrêté pour rançon en 1803 et exécuté par les chouans.

Ils eurent un fils Jean-Baptiste, maître de forge, habitant le château de Lorge et une fille Jeanne Marie qui épousa Gaspard Riollay, officier de l'armée de Napoléon.

Joséphine Couessurel, seconde sœur de Mathurin, religieuse hospitalière, fut supérieure de l'hôpital de Dol

4- **Faire des écoles :** tirer profit des échecs survenant dans les expériences que l'on fait

5- lord Weymouth : sorte de pin

6- **Monsieur Vigier :** député du Morbihan

7- Urbain Fidèle Mauduit : habitant Noyal près de Muzillac**,** il épousa Celestine le Bobinec. Les Mauduit sont des cousins, descendant de Madeleine Pocard, la sœur de Vincent Pocard, auteur du « *Journal d'un notable vannetais à la fin de l'ancien régime*» ; Madeleine Pocard avait épousé Pierre Vincent le Franc.

Son fils Urbain épousa sa cousine Anna le franc, fille de Pauline Couessurel

8- Ange Guépin, Physicien et professeur de médecine, chirurgien, homme politique et auteur régionaliste nantais, né le 30 août 1805 à Pontivy (département du Morbihan), il est mort le 21 mai 1873 à Nantes.

Il devint conseiller général d'un canton de Nantes, et préfet du Morbihan.

En 1835, il se spécialise dans l'ophtalmologie et fonde la première clinique de l'œil en Europe. C'est un médecin philanthrope et homme politique républicain socialiste. Il œuvra considérablement pour la promotion des idées socialistes en Bretagne. Il contribua également à l'organisation du premier congrès scientifique et philosophique organisé en France (1833).

Ange Guépin est une personnalité qui a joué un rôle actif dans les transformations de la société française au XIXe siècle. Il s'est interrogé sur les causes et conséquences de ces transformations, dans la perspective de réduire la misère des hommes de son temps et de créer les conditions pour que le progrès des connaissances aille vers plus de bonheur et de liberté. Ange Guépin est particulièrement représentatif des milieux sociaux de la France provinciale de cette époque, qui ont été les agents de ces transformations, en liaison étroite avec l'intelligentsia parisienne, nationale et internationale, démocrate et républicaine, féministe et socialiste, scientifique et littéraire.

Il se trouve qu'une statue en plâtre de lui par Charles Le Bourg se trouve dans la famille de mes cousins Paris, car c'était le maitre en sculpture de mon grand oncle Sébastien de Boishéraud. Le bronze s'en trouve au musée de Nantes.

9- **Antoine Bernard Campaignac**, auteur de « *De l'état actuel de la navigation à vapeur* », Paris, 1843

Hubert Campaignac, ingénieur de marine, auteur de « *Rapport sur les détails de construction des machines du bateau à vapeur le Sphinx de 160 CV*. » suivi de « *Instruction sur la conduite et l'entretien des machines à vapeur marines* ».

10- **Labrousse :** lieutenant de vaisseau, proposa la construction d'un navire à éperon calqué sur le *rostrum* romain, mû par une hélice. Envoyé en Angleterre pour suivre les expériences du nouveau propulseur, le jeune officier présenta à son retour un mémoire préconisant l'adaptation aux vaisseaux de premier rang d'une machine à connexion directe de 1000 CV. Leur permettant d'atteindre le double de leur vitesse ordinaire. Ces idées furent jugées trop audacieuses et l'on se borna à installer, en 1845, sur *la Pomone*, frégate de premier rang allongée de 5 mètres à son maître-couple, une machine de 220 CV. Actionnant directement une hélice. En même temps, on construisait à Asnières, selon les indications de Labrousse, une corvette en fer de 1000 tonnes de déplacement, *le Chaptal*, mue également par une machine à connexion directe de 220 CV. actionnant une hélice démontable pouvant être relevée dans un puit pendant la marche à la voile.

10.1- La Pomone : La propulsion avait été conçue par Cunt Rosen avec une hélice multipla Ericsson et deux gouvernails latéraux. Aux essais la Pomone ne put

gouverner et l'arrière en fut donc revu avec un double étambot, une hélice à deux pales et un arrière rond au lieu de carré.

Dimensions : 54.77 x 13.30 x 5.85 m
Déplacement : 2 010 t
Vitesse : 7.5 (vapeur), 10.5 (voile & vapeur), 12 (voile)
Effectif : 388
propulsion (hélice, machine, voilure) : 1 hélice - machine de 220 chn, 574 che
voilure : 1 967 m²
armement de 1848 : bat : 18x30 + 8x22cm - gaill : 2x30 + 8x16cm

10.2- Le Chaptal, sur cale à Asnières en 1844 et lancé en 1847, mérite le titre de « navire expérimental » car son concepteur, Labrousse, y apporta sans cesse des modifications originales.

Construit en fer, il mesurait 54 m de long sur 9,58 de haut. Il reçut sa machine à Rouen, fabriquée par Cavé. Elle attaquait l'arbre d'hélice directement, fait assez rare en 1843, car on utilisait alors un réducteur à engrenages (en dents de bois de cormier). L'arbre d'hélice, après plusieurs tâtonnements eut un diamètre de 22 cm. La machine avait 4 cylindres. On utilisait le cabestan du bord, relié par pignons dentés à l'arbre moteur pour le faire tourner doucement dans la manœuvre de celui-ci destinée à se connecter ou déconnecter de l'arbre porte-hélice.

Labrousse employait un original système de butée de poussée, formé d'engrenages fixes et mobiles ; il avait été le premier partisan du remontage de l'hélice (comme plus tard il deviendra le père de l'éperon d'étrave). Mais sur le Chaptal, non seulement il installa un puits d'hélice, mais il adapta à ses côtés un second puits, bien plus petit, pour qu'un homme puisse aller vérifier l'étanchéité du presse-étoupe…

Il utilisa également un système original de gréement et de voilure.

11- Félicité et Joséphine : les sœurs de Joseph.

12- Rogue : appâts utilisés pour la pêche.

13- **Motte** : les bottes de pailles liées par le faucheur sont ensuite relevées et groupées en mottes de 8 bottes pour les protéger de la pluie. Puis après le battage, la paille est stockée en meule.

14- le duc de Nemours : 2ème fils de Louis-Philippe, Louis, est né le 25 octobre 1814, il épousa en 1840 Victoire de Saxe-Cobourg-Kohary, sœur du roi de Portugal. Après la mort accidentelle de son frère aîné, il devint l'héritier du trône

15- Mlle L'Endomy : elle sera bientôt la marraine de Joséphine, 1ère fille d'Adèle Couessurel, dont Joseph sera le parain.

16- L'univers : journal catholique crée en 1833, organe des catholiques ultramontains, sa devise est « *pour l'Eglise et pour la patrie* ». En mars 1843, le rédacteur en chef en est Louis Veuillot, soutenant activement les jésuites et le comité de défense de la liberté de l'enseignement, dont Charles de Montalembert, qui en appelle aux « fils des croisés contre les fils de Voltaire ».

17- **René** était à Vannes depuis novembre 1843, peu de temps avant la naissance de Charles.

18- **Tahiti :** Poussé par le révérend Pritchard, représentant de la société missionnaire de Londres, la reine Pomoré IV expulse des missionnaires catholiques, le contre amiral Dupetit-Thouars impose alors le protectorat français sur l'île (9 septembre 1842). En novembre 1843, la reine dénonce le traité, et Dupetit-Thouars la destitue, annexe l'île, puis le capitaine d'Aubigny expulse le révérend Pritchard. Cette initiative déclenche une grave tension diplomatique entre la France et l'Angleterre, tandis que l'opinion publique française se divise entre les partisans d'une politique de fermeté à l'égard de l'Angleterre, et ceux du maintien de l'Entente cordiale. Finalement, Guizot indemnise Pritchard, rappelle l'amiral mais conserve Tahiti.

19- **Affaire du Maroc** : Après la prise de la smala en mai 1843, Abd el Kader s'était réfugié au Maroc.

Le général Bugeaud commence par négocier, sans succès, avec le caïd local, mais Louis Philippe craint les réactions de ses alliés de « l'entente cordiale ». Finalement on décide d'envoyer une escadre porter un ultimatum, comme le raconte le prince de Joinville dans ses « vieux souvenirs », pour « *sommer l'empereur du Maroc de retirer à Abd el Kader la protection qu'il lui avait jusqu'ici accordée, ne pas permettre à nos ennemis d'organiser sur son territoire des expéditions contre nous, et enfin réduire à une simple force de police le rassemblement considérable qu'il avait réuni à la frontière* ». Cette escadre était composée des vaisseaux le Jemmapes, le Suffren, le Triton, des bricks l'Argus et le Cassard, de la frégate la Belle-Poule et d'un assez grand nombre de bateaux à vapeur.

L'empereur du Maroc ayant répondu évasivement à l'ultimatum signifié par le Consul de France, l'amiral réunit son conseil le 5 août, et le bombardement de Tanger fut résolu.

A trois heures du matin le prince prit ses positions devant la ligne des fortifications ennemies : le Jemmapes, vaisseau amiral, et le Suffren vinrent s'embosser en face même de la ville. Les autres bâtiments se portèrent sur les autres parties de la côte défendue par une artillerie formidable. A neuf heures, l'escadre ouvrit une canonnade vigoureuse à laquelle la ville riposta ; mais après une heure et demie de combat, le feu de la ville, des forts de la marine et de la Casbah était entièrement éteint.

Le Jemmapes et le Suffren avaient foudroyé, culbuté les batteries et démoli les remparts opposés. À 4 heures et demie le feu était éteint partout. De Tanger l'escadre se dirigea vers Mogador à l'extrémité du Maroc : c'est la ville de l'empereur, elle renferme ses trésors.

La division arrivée en vue de cette place, le 12 novembre, essuya une tempête furieuse, ce ne fut que le 15 que l'embossage put s'effectuer avec beaucoup de peine. Le Suffren portait cette fois le pavillon de l'amiral. L'attaque commença à deux heures et demie. Les batteries de la marine furent bientôt abandonnées par l'ennemi ; mais les batteries de l'ouest qui présentaient 40 pièces de gros calibre opposèrent une longue et vigoureuse résistance. Elles ne furent ruinées et démantelées qu'après une lutte de trois heures.

A cinq heures, l'îlot seul soutenait le feu. Le prince donna l'ordre d'y débarquer : 500 hommes s'élancèrent dans des canots sur le rivage où ils furent assaillis par une fusillade meurtrière. Il fallut enlever une à une toutes les positions. Le prince de Joinville dirigeait l'attaque à la tête des colonnes, marchant sans armes et bravant la fusillade. Le lendemain on entra dans la ville déserte et couverte de décombres.

Simultanément, Bugeaud passe la frontière, malgré les ordres de Paris, et bat les marocains sur les rives de l'Isly. Le sultan Moulay Abd el Rahman signe alors le 10 septembre 1844 avec la France un traité de paix où il met Abd el Kader hors la loi.

20- le 8 octobre 1844, Louis-Philippe rend visite, sur la frégate à roue *le Gomer*, à la reine Victoria.

Il y eu 12 frégates de ce type créé en 1832, longueur 70m95, largeur 12m50, largeur hors tambour : 19m83, tirant d'eau : 5m54, déplacement : 1474 tonnes, la machine était à balancier, deux cylindres de 1m93 de diamètre et 2m95 de course des pistons. Elle recevait la vapeur de 4 corps de chaudières à 16 foyers. Les roues avaient 9m13 de diamètre et portaient 24 aubes. Avec 450 chevaux et 16 tours de roues à la minute, la vitesse atteignait 10 nœuds. Créé par le directeur des constructions navales Mimerel. Les machines de ce type furent faites en France par Halette à Arras et Gingembre aux ateliers d'Indret, puis par le Creusot.

La soute à charbon de ces frégates avait une contenance suffisante pour leur permettre de traverser l'Atlantique entièrement à la vapeur ; le moment approchait où la voilure, devenue symbolique et décorative, allait pouvoir disparaître.

L'armement consistant en 16 canons-obusiers de 30, ne lui permettait pas de rivaliser avec l'artillerie d'un vaisseau, et ce genre de frégate ne servait encore que d'auxiliaire aux vaisseaux, pour les remorquer au besoin et lui servir à porter rapidement ses dépêches.

Le Gomer fut un bâtiment d'apparat, avec une suite royale.

21- **La charte** : la charte de 1830 ne succède pas, mais remplace celle de 1814, et ouvre la voie à une nouvelle dynastie, car elle est rédigé par l'assemblée et acceptée par le roi : c'est le peuple qui se donne un roi, d'où le titre pris par Louis-Philippe : « roi des français » et non « roi de France ».

22- à **l'hélice en porte-à-faux**, on préférera bientôt le double étambot, avec le gouvernail à l'arrière et l'hélice au milieu

23- **gélif** : planches contenant beaucoup d'écorce

24- **egobu** : l'écobuage ou culture sur brulis est une technique agricole primitive très répandue. Elle débarrasse des plantes gênantes et fournit par les cendres une certaine quantité d'engrais.

25- **cataracte** : Cette maladie est connue depuis l'antiquité, elle correspond à l'opacification du cristallin. Ambroise Paré, en 1575, raconte comment il pratiquait l'abattement de la cataracte, c'est-à-dire le fait de retirer la peau qui s'est formé devant le cristallin et en 1752, Jacques Daviel présente à l'académie de chirurgie l'opération d'ablation du cristallin, celle qui a été pratiquée ici. L'intervention consiste aujourd'hui à retirer le cristallin opaque de sa capsule et à le remplacer par un cristallin artificiel. L'opacification de la capsule du cristallin, cataracte secondaire, se traite en réalisant au laser une ouverture de cette capsule. Le docteur Guépin a simplement retiré le cristallin, sans le remplacer. Le cristallin est une lentille déformable réalisant l'accommodation selon la distance des objets, après ablation, la lumière ne se focalise donc plus parfaitement sur la rétine, et la vision reste flou.

26- **Belladone** : L'extrait de belladone servait à dilater la pupille, mais elle n'a pas produit l'effet escompté car il y avait adhérence de l'iris à la capsule du cristallin.

27- Il y a sans doute eu hémorragie expulsive avec hémorragie du vitré et peut être décollement de rétine

Notes du 7ème carnet

1- Cherbourg : Dès 1802, Napoléon voulait faire de Cherbourg un des ports militaires principaux, en vue de l'invasion de l'Angleterre. Après une visite en 1811, il en fait une préfecture maritime, le chef-lieu d'arrondissement de la Manche et le siège d'un tribunal de première instance. Il décrète également l'édification d'un hôpital de 300 lits, Il prend acte ainsi du développement de la ville, et lui donne une plus grande importance dans le Cotentin, face à Valognes qui était sous l'Ancien régime la principale ville de la péninsule, et sous-préfecture de la Manche jusqu'alors.

Les travaux de la digue centrale, interrompus entre 1813 et 1832, ne sont terminés que sous Napoléon III, en 1853, tandis que les digues de l'Ouest et de l'Est sont achevées en 1895. Les bassins Charles X (commencé en 1814 — 290 x220 x18 mètres) et Napoléon III (commencé en 1836 - 420 x200 x18 mètres) du port militaire sont respectivement inaugurés le 25 août 1829 en présence du Dauphin, et le 7 août 1858 par le couple impérial.

Les digues de Cherbourg constituent la plus grande rade artificielle du monde.

En parallèle des travaux du port, la ville se développe. Les rues sont pavées et assainies, de nouveaux quartiers naissent, des bâtiments s'élèvent, comme le théâtre et l'hôtel de ville, les sociétés savantes apparaissent.

2- Marie Louise Nouet épousa le notaire Fulgence Bienvenue, père de Fulgence, le créateur du métro parisien, qui a donné son non à la station Montparnasse-Bienvenue

3- Eider : grand canard côtier des régions froides, dont le duvet est l'édredon. Aurait disparu sans une réglementation sévère du dénichage.

4- Shetland : archipel britannique situé au nord-est de l'Ecosse. Il est constitué d'une centaine d'îles, et le chef lieu est Lerwick.

5- Féroé : archipel Danois situé au nord-ouest des Shetland. Il est formé de 18 îles volcaniques bordées de hautes falaises, et la Capitale est Thorsaven. On y trouve de grandes pêcheries de harengs qui alimentent des conserveries, on y chasse à la baleine.

6- Orcades : archipel britannique de 90 îles au nord-est de l'Angleterre, dans le prolongement de l'écosse. Le chef-lieu en est Kirckwall. On y trouve culture d'orge et d'avoine, élevage et pêche de harengs et de morues.

7- Edimbourg : ville d'émigration de Charles X

8- Sectes : Visiblement Mr. Dufour, son mentor, lui a parlé des francs-maçons, de rite écossais, cela va de soi, mais Joseph ne tient pas à citer leur nom.

9- passwine : moment du repas pendant lequel les bouteilles circulent et on porte des toasts

10- le comte d'Eu : yacht royal, appelé aussi *le patriote*, aviso à hélice construit au Havre en 1844 – Gaston d'Orléans (1842-1922), le comte d'Eu, petit-fils de Louis-Philippe, était le fils ainé de Louis d'Orléans, le duc de Nemours, et donc l'héritier du trône après la mort accidentelle de Ferdinand le 13 juillet 1842.

11- révolution de 1848 : la crise économique, l'usure du pouvoir, les aspirations démocratiques créent les conditions d'une agitation sociale, et pas seulement en France (Karl Marx, expulsé de France vers Bruxelles en 1845, puis vers Londres, a déjà écrit dans le *manifeste du parti communiste* : « prolétaires de tous les pays, unissez-vous »).

Le 21 février, à Paris, un des nombreux banquets républicains organisés pour demander la réforme électorale, est interdit et dégénère en émeute : la garde nationale se rallie aux émeutiers. Louis-Philippe refuse de réprimer la révolte dans le sang et abdique le 24. Lamartine proclame la république, et un gouvernement provisoire est proclamé sous sa direction. En avril, victoire des modérés aux élections de l'assemblée constituante au suffrage universel. La fermeture des ateliers nationaux provoque un soulèvement à Paris lors des *journées de juin*, les barricades sont prises par les troupes du général Cavaignac, qui devient président du conseil des ministres. La constitution du 4 novembre proclame la 2ème république, interdit l'esclavage, instaure un régime avec une seule assemblée élue au suffrage universel masculin et un président élu également au suffrage universel direct. Lors de l'élection présidentielle du 10 décembre, Cavaignac est largement devancé par Louis-Napoléon Bonaparte.

12- Auguste Barbier (1805-1882) **:** auteur de « Iambes », poèmes inspirés par la révolution de Juillet, publiés à partir d'août 1830 dans La Revue de Paris et d'autres journaux, qui le rendirent célèbre à l'âge de vingt-cinq ans. Ce protestataire Républicain indigné de voir les Trois Glorieuses escamotées par Louis-Philippe, qu'il dénonce, se veut le porte-parole de toute une jeunesse, et singulièrement des éléments les plus populaires et les plus démocratiques de cette jeunesse, d'où l'écho aussitôt obtenu.

Dans sa grande fresque historique racontant la révolution, il raconte ainsi la montée de Napoléon :

Pourtant, si quelques jours de ces sombres abîmes
où nous roulons aveuglément,
de ce chaos immense où les âmes sublimes
apparaissent si rarement,
tout d' un coup, par hasard, il en surgissait une
au large front, au bras charnu :
une âme toute en fer, sans peur à la tribune,
sans peur devant un glaive nu ;
si cette âme splendide, étonnant le vulgaire
et le frappant de son éclat,
montait, avec l' appui de la main populaire,
s' asseoir au timon de l' état ;
alors je lui crierais de ma voix de poète
et de mon coeur de citoyen :
homme placé si haut, ne baisse pas la tête,
marche, marche et n' écoute rien !
Laisse le peuple en bas applaudir à ton rôle
et se repaître de ton nom ;
laisse-le te promettre un jour même l' épaule
pour te porter au Panthéon !
Marche ! Et ne pense pas à son temple de pierre ;
souviens-toi que, changeant de goût,
sa main du Panthéon peut chasser ta poussière,
et la balayer dans l' égout !
Marche pour la patrie et sans qu' il nous en coûte,

marche en ta force et le front haut ;
et dût ton pied heurter à la fin de ta route
le seuil sanglant d' un échafaud,
dût ta tête royale, ô nouvelle victime,
tomber au bruit d' un vil tambour ;
du peuple quel qu' il soit ne cherche que l' estime,
ne redoute que son amour ! ...

13- unguibus et rostro : expression latine, littéralement : des ongles et du bec, avec toute son énergie.

14- Marie Le Franc, fille aîné de Pauline Couessurel et de Paul Le Franc, née le 6 mai 1848, elle épousa Paul Bienvenue

15- Marie de Kerarmel, fille d'Adéle Couessurel et de Charles de Kerarmel, née le 11 mai 1848, elle épousa Fernand Humblot

16- Louis Marie de Lahaye Cormenin (1788-1868) : jurisconsulte, et homme politique français, rallié à la restauration, il fit au pouvoir de Louis Philippe une incessante guerre de pamphlets, la plupart du temps signés du pseudonyme de Timon. Contre la tendance gallicane, il soutient le principe d'indépendance du clergé vis-à-vis du gouvernement et prend fait et cause pour les jésuites menacés par l'Université, ce qui éloigna de lui ses amis républicains.

Méditations

Je rassemble ici pour mes enfants quelques thèmes philosophiques et religieux qui, en différentes époques, ont fait le sujet de mes méditations, ils y trouverons de nombreuses redites, mais il est des choses qui ne peuvent être présentées sans trop de forme, pour qu'elles se gravent bien profondément dans l'esprit, pour qu'on puisse en tirer facilement et promptement des réponses claires et précises aux doutes que les passions font naitre dans le cœur. Puissent-ils relire souvent ces ébauches de leur père pour conserver intact dans leur cœur le dépôt sacré de la foi chrétienne. En quelque lieu de la terre que la providence les conduise puissent ces notes les accompagner avec le souvenir de leur père et être relues par eux toute les fois que ce souvenir leur apparaitra, c'est le plus grand hommage qu'ils pourront faire à sa mémoire.

Joseph Pocard Kerviler

De la vie de la grâce

Adam au paradis terrestre

Lorsque Dieu tira l'homme du néant, il créa son âme immortelle et à cette intelligence il donna la liberté, le libre arbitre, c'est-à-dire la faculté de choisir entre le bien et le mal.

Mais à la vie physique de l'homme, à sa vie intellectuelle, il joignit encore une autre vie, la vie de la grâce.

Le rapport entre le fini et l'infini est au physique comme au moral absolument nul. Il ne pouvait donc y avoir aucun rapport, aucun lien entre le créateur et sa créature, à moins que Dieu en s'abaissant jusqu'à elle, n'établisse lui-même ce lien. Et bien, ce rapport direct eut lieu au moyen de la vie de la grâce, don suprême de la divinité qui unissait directement l'homme à son Dieu, et qui dans le libre arbitre donné par le créateur, portait tous les penchants de son cœur vers le bien, vers Dieu, qui avait été si libéral envers lui.

L'homme, au paradis terrestre vivait de la vie de la grâce, connaissait son créateur, mais il ne le voyait pas encore, il ne le possédait pas. Il était à l'épreuve puisqu'il était libre, il n'avait pas encore gagné le ciel. Le corps qui lui avait été donné était parfait, cette machine destiné à manifester toutes les facultés de l'âme fonctionnait avec la plus admirable facilité. Rien dans le corps n'en gênait les mouvements. Son cerveau percevait sans travail et sans peine, les idées les plus hautes, les plus grandes, les plus abstraites, aucune maladie, aucun gène n'en rendant l'action difficile, embarrassante même, son corps se prêtant tout offert et sans peine au développement de son intelligence, son œil était si pur qu'il ne s'apercevait pas qu'il était nu, il ne connaissait pas le mal. L'homme enfin conversait avec son créateur. Il ne le voyait pas sans doute tel qu'il est, avec toute sa majesté, car il n'eut plus été libre, tant la vue des facultés infinies de son Dieu eut impérieusement entrainé les siennes. Cette vue lui était réservée comme une récompense du bon usage qu'il ferait de sa liberté.

Au paradis terrestre, l'homme jouissant de sa liberté, ne possédait pas encore le bonheur parfait : puisqu'il pouvait choisir, il pouvait désirer, or le désir exclut le bonheur parfait, celui-ci consiste en effet dans la possession et la jouissance complète de ce qui fait le sujet du désir.

Le bonheur parfait est la vue et la possession, la connaissance des perfections de l'infini de Dieu ; et en effet cette possession exclut tout désir, par conséquent tout choix, toute liberté. Donc l'homme, dans le paradis terrestre, pouvant choisir entre le bien et le mal, malgré la vie de la grâce qui portait au bien toutes ses inclinations, n'était placé là que pour un temps d'épreuve.

Cette épreuve faite, Dieu l'eut retiré, sans effort pénible pour lui de cette position précaire et l'eut admis à sa vue, à sa contemplation, à sa possession, où il eut joui du bonheur parfait pendant l'éternité. Le temps de l'épreuve, de la liberté eut alors été fini pour l'homme, car la possession de Dieu, excluant tout désir, établit entre la créature et le créateur un attrait tel, un lien tellement fort, qu'il n'y a plus place à aucun sentiment de liberté.

Tel devait être le destin de l'homme et la vie de la grâce y conduisait naturellement.

Le péché originel

Adam ne sut pas profiter de tous ces avantages : il enfreignit la loi de Dieu, il pécha, la vie de la grâce s'éteignit en lui. Le lien qui l'unissait à son créateur fut rompu ; il mourut à cette vie qui lui promettait le bonheur.

Son âme créée immortelle comme intelligence resta telle qu'elle était sortie des mains de Dieu, avec son libre arbitre, mais n'ayant plus la vie de la grâce, ses inclinations et ses penchants furent tournés vers le mal, et si plus tard il put encore choisir le bien, ce ne fut plus qu'avec peine et travail ; le bien fut une vertu.

Son corps, le plus bel ouvrage du tout puissant, ne fonctionna plus qu'avec effort, avec embarras, avec peine sous l'impulsion des facultés de l'âme devenue par cela même obtuse, comme une machine à vapeur dont toutes les articulations, les parties frottantes se seraient trouvées instantanément souillées ou saupoudrées de sable, au lieu d'être lubrifiées d'huile. L'homme venait de reconnaître qu'il était nu, il venait d'avoir la science du mal, son corps était condamné à la mort, la terre n'était plus pour lui qu'un lieu d'exil.

La vie physique de l'homme dut se terminer par une dissolution douloureuse et pénible de la matière. Comme, sans l'empire de la grâce, au terme de cette vie, il perdait le libre arbitre, et jamais il ne verrait ni ne possèderait Dieu. Il était destiné à être plus ou moins malheureux de cette perte suivant qu'il en aurait triomphé ; mais pour le bonheur parfait, il n'avait plus à y prétendre ; le rapport avec Dieu, le bien suprême était désormais absolument nul.

Ce fut dans ces circonstances qu'Adam, le père du genre humain, en raison des lois de la vie physique qui lui avaient été appliquées lors de sa création, engendra ses enfants ; mais un homme mort peut-il engendrer des enfants ? Adam étant mort à la vie de la grâce pouvait-il la communiquer à sa descendance ? Le penser serait absurde. Un père ne peut pas donner à ses enfants ce qu'il ne possède pas. La conséquence en est claire, et la tache originelle se déduit infailliblement de ces prémices. A l'homme qui nait il manque quelque chose qui avait été donné à son premier père, que celui-ci a perdu et qu'il n'a pu par conséquent lui transmettre, c'est la vie de la grâce, seule capable de conduire au ciel.

Le genre humain dépourvu de cette vie, le lien direct qu'elle établissait entre l'homme et Dieu n'existant plus, il était absolument impossible que l'homme après sa mort naturelle ne put jamais jouir de la vue et de la possession de Dieu. Il ne pourrait jamais être parfaitement heureux, le ciel lui était à jamais fermé, comme il le fut aux anges prévaricateurs.

La promesse d'un rédempteur

Mais Dieu, après le péché d'Adam, eut pitié du genre humain. Il lui promit un libérateur, un sauveur, un rédempteur. La seconde personne de la sainte trinité, le verbe de Dieu, s'offrit dès lors comme médiateur entre l'homme et son père ; il devait, dans le temps, s'identifier à la nature humaine, l'incarner, vaincre la mort et ressusciter l'homme à la vie de la grâce.

Dès lors Dieu voulut bien encore aider l'homme dans le sentier pénible de la vertu, faciliter son travail ardu pour vaincre le mal qui le dominait et l'emportait comme un torrent emporte la feuille qui tombe sur ses eaux. Il exigea la foi en la promesse du rédempteur, admit le repentir des fautes comme une vertu et une expiation, et à la mort naturelle, où le libre

arbitre disparait, quelques hommes évitèrent la damnation pour attendre dans les lymbes la venue du libérateur.

Jésus Christ

Après quarante siècles, la promesse de Dieu se réalisa. Le verbe se fit chair dans le sein de la vierge Marie à laquelle seule dans la conception Dieu donna la vie de la grâce comme il l'avait donné à Eve en la créant. L'homme Dieu passa sur la terre en établissant la loi qui devait dorénavant diriger l'humanité. Il racheta de son sang le genre humain tout entier et en ressuscitant le troisième jour après sa mort, il ressuscita à la vie de la grâce et admit au bonheur éternel tous ceux qui dans les lymbes attendaient sa venue.

Dieu le père lui donna le genre humain et il eut le pouvoir de ressusciter à la vie de la grâce tous ceux qu'il marquerait de son sceau. Mais cette résurrection ne fut plus qu'individuelle. L'homme ne put pas communiquer cette vie à ses enfants, la foi au rédempteur en fut toujours la condition.

Cette vie de la grâce entraina pour l'homme les mêmes conséquences que la première : elle devait conduire au bonheur éternel et parfait ; mais le penchant au mal reste inhérent à ceux qui la reçoivent ; elle est toujours efficace, mais elle ne se conserve qu'au prix d'un travail rude et pénible, au prix de souffrances de toutes sortes.

La vie de la grâce existe donc maintenant pour les hommes. Mais cette vie, le lien avec Dieu, n'est pas immédiate comme pour notre premier père. La résurrection à cette vie et son entretien ne se fait qu'au moyen d'un médiateur : notre seigneur Jésus Christ Dieu fait homme auquel tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre, c'est lui qui est la voix, la vérité et la vie de la grâce.

Les sacrements pour la régénération par la grâce : baptême, pénitence, communion

D'un autre coté dans sa bonté infinie le divin médiateur a imaginé les moyens les plus ingénieux pour nous faire conserver la vie de la grâce, quand une fois il nous l'a donnée, quand il nous a marqué de son sceau.

En naissant, la vie de la grâce nous manque, c'est une conséquence évidente du prémice établi ci-dessus. Notre seigneur Jésus Christ nous donne cette vie par le baptême, il nous adopte pour ses enfants, il nous inscrit parmi les élus. Cette adoption ne suffisant pas, il a établi plusieurs sacrements pour fortifier en nous cette vie, pout que nous puissions malgré notre faiblesse le suivre dans la voix ardue jusqu'au bonheur qu'il nous prépare. Ainsi après le baptême, la confirmation nous fortifie dans cette carrière de la vie de la grâce à parcourir pendant notre temps d'épreuve.

Mais notre rédempteur savait que bien des fois nous viendrions à nous suicider par le péché mortel : il a donc voulu encore nous ressusciter toutes les fois que nous sommes morts : il a établi le sacrement de pénitence qui relève tous les hommes de bonne volonté, qui les ressuscite chaque fois qu'ils se sont tués pourvu qu'ils reviennent à lui avec le repentir.

Enfin notre rédempteur a voulu rester toujours parmi nous. La vie de la grâce a son image, son analogue, dans la vie naturelle : celle-ci a besoin de nourriture, elle languit et finit par s'affaisser quand elle en manque. Notre seigneur Jésus Christ a voulu que son corps et son sang fussent la nourriture de la vie de la grâce et bien plus il nous fait sentir le besoin d'user souvent de cette nourriture. Merveilleux amour de Dieu pour sa créature à laquelle il veut

procurer le bonheur à tout prix, quoique celle-ci s'en montre toujours indigne par ses prévarications ou au moins par sa faiblesse.

Ainsi, si l'homme a beaucoup perdu par la mort de notre premier père à la grâce, ne peut-on pas dire qu'il a encore plus gagné par la médiation de notre seigneur Jésus Christ, son rédempteur ? En effet qui peut assurer que tous les moyens si efficaces mis à notre disposition par la bonté divine l'eussent été si Adam n'avait pas péché.

Il avait un temps d'épreuve à subir comme nous pour parvenir au bonheur. Supposant qu'il n'ait péché qu'après avoir engendré une postérité plus ou moins nombreuse, celle qu'il eut eu après ce péché eut été soumise à une tache indélébile. Il en eut été de même de la postérité de ses premiers enfants s'ils avaient succombé. Certes la grâce était alors suffisante pour éviter le péché, mais les hommes n'en auraient pas eu moins de libre arbitre, le choix entre le bien et le mal, et leur mort à la grâce entrainait celle de toute leur postérité. La résurrection n'était pas possible sans l'intervention d'un médiateur divin. Et si maintenant nous pouvons nous relever de nos chutes, la chose eut été impossible alors.

Dieu donc soit béni ; nous avons plus gagné que nous n'avons perdu.

La grâce, quand on l'accepte, quand on n'y résiste pas, produit d'abord un bien peu sensible, une légère satisfaction mais qu'on la suive, qu'on persiste, qu'on la demande avec instance surtout, alors elle augmente, on résiste à ses penchants mauvais avec moins de peine, on éprouve une satisfaction au plaisir plus grand dans la victoire. Qu'on persiste encore, alors Dieu ouvre ses bras, il épanche les trésors de la grâce, il en inonde l'homme, il lui donne le bonheur, et si à la suite d'une vie déréglée, à la suite de passions satisfaites, d'où naissent presqu'infailliblement le dégout, l'ennui et bien plus les douleurs physiques et morales, si à la suite de tous ces maux, on vient à implorer la miséricorde de Dieu, à suivre les inspirations de sa grâce, l'ennui, les peines morales, se dissipent d'abord, la sérénité renait dans l'âme, et s'il reste à l'homme régénéré des douleurs physiques comme punition de ses fautes, il les supporte avec patience, avec résignation plus tard même et à la fin avec joie.

La prière

Mais les inspirations divines, la grâce efficace, les secours du ciel, cette force nécessaire pour relever la tête sous le vent qui la courbe, pour résister au courant qui entraine, ne s'obtient que par la prière. Prier, mais prier de cœur, c'est déjà une grande grâce, une immense faveur, un secours efficace.

O Dieu ! Faites que je vous prie souvent mais que je prie du fond du cœur, que ma pensée soit toute entière tournée vers vous. Alors je serai sur d'être secouru, car vous n'abandonnez jamais celui qui vous tend des mains suppliantes, celui qui implore votre miséricorde et votre secours.

Le catholicisme

Une autre conséquence importante du prémice établi ci-dessus est que hors l'église catholique, il n'y a point de salut absolument[1]. En effet le sceau du chrétien, le sceau qui

[1] Le concile Vatican II a depuis reconnu l'ouverture du dessein divin de miséricorde à tout homme sincère et fidèle à sa conscience, même s'il n'est pas entré visiblement dans l'église par le baptême et les sacrements de l'initiation chrétienne. Cet accès au salut pour les non chrétiens est le fruit en eux de la grâce de Dieu.

marque un élu, les enfants de Dieu, c'est le baptême. C'est par le baptême seul que les hommes quels qu'ils soient naissent à la vie de la grâce. Il ne peut donc pas y avoir de naissance à cette vie en dehors du christianisme.

Ce n'est pas à dire pour cela que tous les hommes des nations infidèles, que tous les enfants morts sans baptême, seront précipités dans l'enfer, Dieu dans sa justice et sa miséricorde infinie a du restaurer ceux qui nous sont inconnus ; mais ils ne jouiront jamais de la vue de Dieu, ils ne le posséderont pas, ils n'auront pas le bonheur parfait, le bonheur du ciel.

Bien plus, il ne peut pas y avoir de salut en dehors du catholicisme. En effet les schismatiques, les hérétiques sont bien chrétiens, ils reçoivent au baptême la vie de la grâce, mais ils ne peuvent guère la conserver. Ils n'ont pas la confirmation pour la fortifier d'abord. Et puis, s'ils perdent plus tard cette vie, pas de sacrement de pénitence, comment donc la recouvrer ? En admettant encore qu'ils puissent ressusciter à la grâce qui seule peut donner droit au bonheur, comme cette vie devra être chez eux languissante sans la sainte communion. Ils n'ont absolument aucune chance de la conserver.

Afin qu'un hérétique baptisé put vivre la vie de grâce, il faudrait qu'ayant été absolument privé du moyen de connaitre la vérité pendant sa vie, il ait conservé l'innocence baptismale ; et bien la chose est moralement impossible sans les secours puissants que fournit le catholicisme.

Hors donc de l'église catholique point de salut possible pour les hommes qui sont morts à la grâce. Et il est aussi absurde de penser qu'ils puissent prétendre au bonheur du ciel, que de juger qu'un cadavre soit capable de prendre part aux plaisirs de la terre.

La prière

Nous devons prier souvent, prier toujours, car à chaque instant, à chaque pas que nous faisons dans la vie, nous avons besoin de l'assistance de Dieu. Nous devons prier avec confiance, car c'est pour nous le meilleur des pères et quelqu'ingrats que nous ayons été, il nous recevra dès que nous porterons vers lui nos regards, dès que nous lui tendrons nos bras. Et d'ailleurs, si nous pouvions douter un instant du succès de nos prières, n'avons-nous pas sa parole qui ne peut pas tromper, notre divin sauveur n'a-t-il pas dit : tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom vous sera accordé. Comment douter après cela de l'efficacité de la prière ? Seulement il n'a pas dit vous sera accordé immédiatement, d'une manière sensible. Il a voulu rester juge du temps, de l'époque à laquelle il convient mieux pour nous, pour notre salut, de satisfaire à nos demandes.

Mais pourquoi douter qu'il ne nous exauce, si nous continuons à prier. Toutes les bonnes inspirations que nous éprouvons, ne sont-elles pas des grâces qu'il nous fait ?

Or l'idée, l'inspiration de le prier est une grâce et par conséquent une garantie de sa bonne volonté puisqu'il nous presse pour que nous le sollicitions encore. La grâce est un don gratuit de Dieu ; ses effets, c'est-à-dire l'acte qu'elle détermine, dépend de notre libre arbitre, de notre volonté. Si donc Dieu nous inspire de prier, c'est qu'il est porté à nous accorder ce que nous demandons. Si nous résistons à cette grâce, si nous nous refusons à la prière, c'est dire à Dieu que nous ne voulons plus ce que nous lui demandions d'abord, et peut être ne nous l'accordera-t-il plus.

La prière doit donc être faite de cœur, incessante et continue, nous sommes certains alors que nous obtiendrons tout, la parole de Jésus Christ en est une sure garantie, et alors il nous donnera bien plus que nous ne lui avons demandé, il nous comblera. Qui ne connait les résultats de la prière constante de sainte Monique, mère de st Augustin, elle ne demandait à Dieu que la conversion de son fils et il en fit une des colonnes de l'église.

La prière, pour qu'elle soit exaucée, doit encore être faite en vue de Dieu, et non en vue de satisfaire soit des passions, soit des inclinations humaines et terrestres qui ne nous mèneraient à rien. Dieu veut par-dessus tout notre bien, notre salut, c'est un tendre père qui fait tout pour, qu'avec le libre arbitre qu'il nous a laissé, nous parvenions à ce but incontestable pour tout chrétien. Or il arrive souvent que nous lui demandons avec insistance la réalisation d'une idée, d'un projet que dans sa prévision il ne peut nous accorder, car il sait que notre faiblesse pour ne pas dire nos passions, les inconvenances déréglées de notre cœur, en fera un mauvais usage. Il sait qu'il sera au-dessus de nos forces de résister aux nouveaux penchants que fera naitre en nous la réalisation de ce vœu que nous formons, peut être encore maintenant dans un but louable, mais qui dégénèrera dès que nous aurions été exaucés.

Tachons de rendre sensible cette idée. Un père de famille entreprend une spéculation parfaitement combinée et très honnête au moyen de laquelle il va augmenter sa fortune. Ses vues sont de donner une bonne éducation à ses enfants, en même temps que d'avoir les moyens de soulager plus facilement une foule d'infortunes qui l'entourent. Ses vues sont droites et franches, il prie Dieu de favoriser son entreprise, il se confie dans sa toute puissance, sa prière est humble et constante et cependant Dieu ne l'exauce pas. Une foule d'obstacles ou qu'il n'avait pas prévu ou qui surgissent accidentellement, bien des malheurs

viennent l'accabler coup sur coup. Loin d'augmenter sa fortune, l'aisance de sa famille, son patrimoine est diminué, ses prières ont été sans fruit. Faut-il en conclure que cet homme est abandonné de Dieu ?

Nullement, c'est que dans sa bonté, dans sa prédilection toute paternelle pour lui, Dieu avait vu sans doute que cette fortune loin de lui profiter pour son salut lui aurait été nuisible. C'est qu'il avait vu que ses enfants passant tout d'un coup de la médiocrité à l'opulence et n'étant pas en état de supporter ce changement se seraient dépravés. C'est qu'il savait que la fortune, le succès enflant d'orgueil le père lui-même, que d'autres idées soudaines venant à s'emparer de son esprit, au lieu d'élever chrétiennement sa famille, au lieu de soulager les malheureux, il l'emploierait à satisfaire sa vanité naissante avec sa nouvelle position, du vice peut être qu'elle engendrerait, en un mot il savait que cette fortune acquise avec son aide sa protection, ne serait pas employé par ce père de famille, en vue de sa plus grande gloire.

Que doit donc faire alors cet homme frustré dans son espérance, cet homme que Dieu n'a pas exaucé dans sa fervente prière ? Il doit se résigner aux décrets de la providence, la remercier, la bénir de ce qu'elle lui a ôté sans doute les moyens de s'éloigner d'elle, accepter de sa reconnaissance sa position nouvelle inférieure à la première, et alors Dieu le comblera de faveurs, et alors ou il lui donnera une satisfaction pleine et complète dans son nouvel état, ou peut être lui rendra-t-il la fortune qu'après cette épreuve il sera plus apte à bien employer. Quoique fasse la providence, elle le disposera merveilleusement à achever son temps d'exil, son temps d'épreuve sur la terre, de manière à ce qu'il entre dans la véritable vie, dans la vie éternelle, seule destin digne de Dieu et de la haute position qu'il a faite à l'homme en le mettant au nombre de ses enfants.

Mars 1845

Idées sur la philosophie

Le mot philosophe signifie ami de la sagesse, qui aime la sagesse. L'homme qui se dit philosophe doit donc être un ami dévoué de la sagesse, il doit la rechercher en tout. Or l'homme sage est encore celui qui prend pour guide la saine raison, qui se laisse conduire par sa lumière, mais aussi qui en suit exactement toutes les conséquences.

Le vrai philosophe doit donc rechercher quels sont les principes immuables sur lesquels il doit baser toutes ses actions, et ces principes, sa base établie, il doit en suivre les dernières conséquences.

Cela posé, quelles sont les bases de nos actions que la raison nous indique, nous démontre même être les principales, celles qui seules peuvent nous conduire à la perfection, au bonheur, mais un bonheur certain, stable ? Ce sont évidemment l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

L'existence de Dieu.

En l'admettant, l'idée nécessaire que l'on doit avoir de la divinité est celle de l'infini en lui-même, dans la complétude de tous ses attributs, englobant la totalité des perfections et de la connaissance, car si cette idée est déclinée pour la moindre de ses perfections, on pourrait avoir celle d'un être plus parfait, et un autre Dieu apparaitrait au-dessus de celui dont on aurait éliminé ou seulement limité une des qualités

L'homme qui dépend de Dieu, qui a été créé par lui, qui n'est qu'un atome, qui n'est rien en comparaison car tout être fini, quelque immense qu'il soit, n'est rien auprès de l'infini. L'homme lui doit donc un culte d'adoration, d'humilité.

L'immortalité de l'âme.

Tout homme reconnait en lui-même deux principes, l'un matériel qui est son corps, principe qui obéit à l'autre, principe qui ne pouvant se sortir du second beaucoup plus puissant et subtil, principe qui est soumis à une infinité de besoins, de dérangements, de défauts naturels, enfin qui est sujet infailliblement à la mort, auquel cas il devient masse inerte, matière qui se corrompt promptement et qui bientôt est changée par la décomposition en une portion des éléments matériels qui la constituaient.

L'autre principe, immatériel dans son essence, qui est son âme, a au contraire du premier, un champ beaucoup plus vaste à parcourir. En un instant, par la pensée, il se transporte d'un bout de l'univers à l'autre, rien ne l'arrête, il a la faculté de planer au milieu des astres comme de sonder dans les profondeurs de la terre, et s'il ne comprend pas l'infini, du moins il le sent car lorsqu'il a parcouru un espace incommensurable, il se dit qu'y a-t-il au-delà, et puis encore au-delà ?

Cette âme est une, elle ne peut pas être décomposée ; nous ne concevons pas qu'elle puisse être sujette à la corruption, domaine physique, elle est donc immortelle. Elle a eu un commencement, c'est un souffle de la divinité, elle a été créée mais elle n'aura pas de fin.

Les facultés de cette âme sont maintenant bornées, mais encore susceptibles cependant de prendre de l'extension jusqu'à certaines limites. Ces limites peuvent bien être reculées par diverses causes, par l'éducation, par l'étude, mais elles sont cependant différentes pour

chaque homme car tous ne sont pas doués d'une intelligence également parfaite. C'est que l'âme est liée, emprisonnée pour un temps dans un corps matériel plus ou moins développé, approchant plus ou moins de la perfection, et sujet à de continuelles vicissitudes pendant la vie. Cette perfection d'ailleurs, le corps n'en est pas susceptible dans l'ordre naturel, il ne l'atteindra jamais au point de laisser l'âme libre, pour que celle-ci puisse prendre tout son essor, pour qu'elle puisse jouir de toutes ses facultés, comprendre une foule de choses qui sont maintenant au-dessus de sa portée, même pour les plus intelligents, il faut qu'elle soit débarrassée de son enveloppe, de l'entrave du corps matériel qui la tient sous sa dépendance.

La limite d'extension que peut prendre l'âme pendant la vie est différente pour chaque homme. Et en effet depuis l'idiotisme jusqu'au génie, il y a bien des degrés de l'échelle à parcourir. Depuis l'enfance ou elle commence à se développer jusqu'à la vieillesse caduque ou elle se perd souvent après avoir rétrogradé comme elle a cru, l'intelligence a à subir maintes variations, sans compter toutes les vicissitudes que lui font éprouver pendant la vie du corps les maladies et les souffrances diverses de celui-ci.

La raison nous dit que ce second principe, que cette âme, cette émanation de la divinité, doit être nue, pourvue chez tous des mêmes facultés.

Une comparaison triviale peut-être, mais qui, ce me semble, n'est pas inadmissible, fera mieux sentir ce que je viens d'avancer : un moteur quelconque, la vapeur par exemple, fait agir différentes machines, qui toutes fonctionnent, mais avec divers degrés de force et d'énergie, suivant qu'elles sont plus ou moins parfaite de construction et de combinaison. Cette vapeur que l'on y introduit, que l'on y enferme, ne développe sa puissance qu'en raison de la connexion du travail, du rapport et de la distribution convenable entre les diverses pièces qui la constituent. Elle est d'un effet presque nul dans une mauvaise machine ; elle donne des résultats immenses dans de bons appareils, mais une des pièces constitutives du mécanisme vient-elle à se rompre, une des artères, une des veines de la vapeur vient-elle à se déchirer, la machine meurt, elle cesse de fonctionner. Une tige vient-elle à se fausser, trop de frottement vient-il à se faire dans une autre partie par suite de l'introduction de corps étranger, la machine marche encore, mais elle chauffe, elle ne donne plus les mêmes résultats. Cependant la vapeur n'en passe pas moins dans la chaudière et sous les pistons avec toute son énergie, elle n'en est pas moins pour toutes ses propriétés indépendantes de la machine. De même notre âme n'a son plus grand essor que dans un corps sain et bien constitué, dans un cerveau bien développé, mais en dehors de ce corps, quand elle en sera débarrassée, elle jouira sans fin de toutes ses facultés.

Personne ne doit donc tirer plus vanité de son intelligence que des belles proportions de son corps. Dieu a placé l'âme dans une machine dont les ressorts sont plus parfaits ou ont été perfectionnés par l'éducation, et voila tout absolument. C'est pour cela qu'il est si vrai de dire qu'à la mort, nous serons tous égaux, et que les crimes et les vertus établiront alors toute la différence entre les hommes.

Les deux principes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme admis, voyons quelles sont les conséquences logiques que l'on doit en tirer.

La retribution

Dès que l'on reconnait Dieu, il est impossible de ne pas admettre qu'ayant donné à l'homme le libre arbitre du bien et du mal, il ne le récompense ou ne le punisse en Dieu, c'est-

à-dire éternellement, car le temps que nous passerons à notre courte existence sur la terre n'est rien pour lui.

Dès que l'on admet l'immortalité de l'âme, on ne peut s'empêcher de voir que la vie, ce temps pendant lequel elle est emprisonnée dans le corps, n'est qu'un instant extrêmement court de transition et d'épreuve car qu'est-ce que le temps le plus long comparé à l'éternité, à l'infini ?

On doit nécessairement conclure de là que l'homme pendant ce moment d'épreuve auquel il est soumis doit rendre à Dieu qui l'a créé un culte d'hommage, qu'il doit se maintenir pur de tout vice, de toute faute, et pratiquer au contraire toutes les vertus car il y va pour lui d'une récompense ou d'une punition pendant toute son existence, c'est-à-dire pendant un temps infini, pendant l'éternité.

Or pour que cet hommage fut rendu à Dieu par l'homme, pour que la liberté de celui-ci put être exercée, il fallait qu'il y eut difficulté quelconque à accomplir plutôt tel acte que tel autre, il fallait que Dieu imposât à l'homme un ordre d'exécution, une défense à ne pas enfreindre, en un mot, une loi. Cette liberté était essentielle à la nature de l'homme, elle ne pouvait manquer qu'à la condition d'en faire un automate, un animal, un être purement matériel.

Où l'homme trouvera-t-il cette règle qui doit le diriger, où puisera-t-il cette loi d'après laquelle il puisse rendre à Dieu le culte qui lui est dû, qui lui est agréable, et discerner d'une manière précise les vices des vertus ?

La religion

C'est nécessairement dans une religion, car le mot religion signifie règle de conduite à l'égard de la divinité. Mais il y en a plusieurs, auxquelles il faut joindre une foule de sectes qui toutes rendent à Dieu un culte. Le philosophe peut-il choisir indifféremment celle qui convient à son caractère, celle qui est pratiquée dans le pays où il se trouve, celle qui est la plus conforme aux mœurs de ses habitants ?

La raison, la simple raison lui dit ici que non, qu'il ne peut y avoir deux cultes qui puissent être agréables à Dieu, et en effet le culte que Dieu exige doit être celui de la vérité, or la vérité est une, son culte doit donc être un. Du moment que deux religions diffèrent, elles émettent des propositions ou contraires ou contradictoires ; nécessairement incompatibles les unes ou les autres avec la vérité. Il ne peut donc y avoir qu'une seule religion vraie, qu'un seul culte qui convienne à la divinité.

Les mystères

De deux choses l'une : ou Dieu s'est fait connaître à l'homme pour lui révéler sa loi, sa volonté, la manière dont il voulait être servi, ou non. S'il ne s'est pas fait connaître, la religion est purement morale, purement humaine, et une religion purement morale, une religion sans dogme est une utopie, une chimère : l'orgueil, l'intérêt, la passion, la soif de pouvoir l'anéantiront demain.

Si au contraire Dieu a parlé, s'est fait connaître, il n'a pu le faire qu'au moyen de mystères, il n'a pu donner à l'homme que des mystères à croire puisqu'il est impossible que l'être infini puisse se faire connaître autrement à un être fini, qu'il se fasse comprendre de lui, sans quoi nous aurions l'intelligence de l'infini, la plénitude de sa connaissance : comme nous

voyons le soleil, nous concevons qu'il existe sans que nous en connaissions la nature, la substance.

La vraie religion doit donc contenir des dogmes, doit imposer des mystères à la croyance des hommes : le dogme de son existence, celui de l'immortalité de l'âme et ceux des primes et des récompenses après cette vie sont des mystères admis chez tous les peuples.

Mais comment choisir, comment se diriger dans ce dédale, comment y reconnaitre la vraie religion ?

La raison, la seule et saine raison, ne nous trompera pas encore ici : elle nous montre que la vraie religion, c'est celle dont la morale est la plus pure, celle dont la morale est inattaquable, or la religion dont la morale ne peut être atteinte par un seul reproche est la religion chrétienne. Donc c'est elle par laquelle la raison veut que Dieu soit honoré.

Les mystères chrétiens ne sont pas une difficulté car du moment où la raison dit au philosophe que la religion chrétienne est celle par laquelle Dieu veut être honoré, il est évident que cette religion n'est pas humaine. Il aurait échappé quelque chose à sa morale. La faiblesse de l'homme, son penchant vers la matière, vers ce qui peut lui être agréable, penchant qu'il tient de son corps, de sa nature mixte, se serait montré quelque part.

Ces mystères, la religion même défend de les sonder, car elle sait que la raison humaine s'y égare, s'y perd. Dieu ne les a présentés à notre croyance que pour nous montrer que pendant notre temps d'épreuve notre raison a des bornes infranchissables et qu'il faut que nous lui montrions par là notre dépendance.

Lorsque l'on approfondit un peu les sciences exactes, on voit l'esprit humain s'élargir tellement, sonder des profondeurs si grandes qu'on serait tenté de croire qu'il n'y a pas de limite pour lui. Et bien Dieu pour l'empêcher de s'élever trop haut, de céder à l'orgueil, son penchant favori, tout en lui permettant d'avancer encore lui a fixé des points qu'il ne dépassera pas et ces bornes sont les mystères de la religion du culte qu'il veut qu'on lui rende. Là il lui ordonne de croire fermement sans comprendre.

Et pourquoi s'en étonnerait-on ? Tous les jours ne voit-on pas des choses claires, évidentes pour des individus que l'éducation et une bonne organisation intellectuelle a placés sur la terre au-dessus de leurs semblables et qui sont de profonds mystères pour d'autres hommes.

Lorsqu'un astronome dit à la grande masse de ses semblables que la terre tourne autour du soleil, que les étoiles peuvent être considérées comme fixes sur la voute céleste et que c'est la terre encore qui se meut circulairement sur elle-même, que tout ce que leur yeux leur présentent de contraire à ces vérités ne sont que des illusions, quand il ajoute que quelque uns de ces astres les plus brillants qui parcourent la sphère céleste sont seulement des planètes semblables à la nôtre, assujettis comme nous à un mouvement presque circulaire autour du soleil et non autour de la terre, quoi qu'il puisse paraître au premier abord ! Quand il avance encore que ce système solaire qui se meut dans un espace de plus de 1500 millions de lieues de diamètre, n'est qu'un point dans l'univers et que chaque étoile qu'ils aperçoivent sans compter un nombre incalculable d'autres qu'ils ne découvrent pas à l'œil nu, sont presque certainement les centres de systèmes analogues au nôtre. Lorsque pour appuyer ces vérités qu'il avance. Il prétend avoir mesuré, mais exactement la plupart de ces systèmes célestes quelque immenses qu'ils soient, il dit connaître rigoureusement le volume, le poids de ces astres, il affirme avoir apprécié même la vitesse énorme de soixante-dix mille lieues par

seconde de temps avec laquelle la lumière parcourt l'espace, et lorsqu'enfin il prédit à époques fixes des phénomènes célestes, des éclipses, pour preuves des vérités qu'il avance, ne doit-il pas être considérés comme un être surnaturel par la plupart des hommes qui ignorent par quels moyens il est parvenu à ces étonnants résultats, qui n'en connaissent même pas la possibilité ? Et cependant cet astronome doit être cru parce que ce qu'il dit est vrai. Mais ne sont-ce pas là pour les masses, pour l'immense majorité des hommes, des mystères presqu'impénétrables, des mystères ou leur esprit se perdrait infailliblement aussi si ils voulaient les sonder sans le secours de la science.

Et bien quand des hommes proposent à croire à leurs semblables, moins favorisés qu'eux de la nature, des vérités aussi mystérieuses, pourquoi n'admettrait-on pas que Dieu, l'intelligence infinie par essence, put proposer aussi à croire des vérités mystérieuses même aux plus intelligentes de ses créatures ?

Concluons que la philosophie, la philosophie logique, appuyée sur les lumières de la seule et saine raison, veut que nous soyons chrétiens sous peine d'abuser de cette raison que Dieu nous a donné, et qui seule nous rend supérieurs à tous les autres êtres animés.

Je dis chrétien, et de plus catholique, car comme il a été démontré ci-dessus, il ne peut même y avoir deux vraies religions chrétiennes, et le catholicisme réunit seul les conditions de la vraie religion, c'est-à-dire qu'il est visible et sensible, universel et infaillible.

Nous avons dit que la raison nous apprend que la religion chrétienne est divine parceque sa morale est inattaquable en tous points, et qu'il est évident, par tout ce qui a toujours existé, que la seule humanité n'est pas capable d'imaginer un pareil cas.

Les mystères du christianisme

Mais veut-on une autre preuve incontestable de la divinité ? Nous la prendrons dans l'histoire la plus authentique qui se puisse rencontrer. Commençons par poser ce dilemme : ou Jésus Christ, l'inventeur de la religion chrétienne, tout en étant homme, était Dieu, ou il ne l'était pas. Or il est rapporté dans l'histoire qu'il a dit qu'il était fils de Dieu, Dieu lui-même, et pour prouver ce qu'il annonçait, il a prédit que des hommes viendraient le prendre, le condamneraient au supplice de la croix, mais qu'après cette mort humaine, en vertu de sa toute-puissance comme Dieu, il ressusciterait le troisième jour et effectivement après être mort sur une croix à la face de tout un peuple, il s'est ressuscité par sa propre foi, par sa seule puissance. Si le fait est vrai, il était Dieu immanquablement. Or ce fait nous est rapporté entre autres par quatre historiens contemporains et témoins oculaires qui l'ont vu, qui lui ont parlé, qui l'ont touché, qui ont mangé avec lui, après cette résurrection. Ils avancent que ces circonstances se sont manifestées pendant quarante jours, non seulement à eux mais à plus de mille personnes, et ils l'ont écrit très peu de temps après cette époque et du vivant de presque tous les autres témoins, et quoique ces historiens aient écrit dans des lieux très éloignés les uns des autres, ils s'accordent tous sur ces points principaux.

Est-il une vérité historique quelconque mieux attestée, quelque extraordinaire qu'elle paraisse ? Mais bien plus, ces quatre historiens et presque tous les témoins oculaires de ce fait ont souffert des tortures inouïes et sont morts pour en attester la vérité ! Peut-on citer un seul fait historique dont l'authenticité soit mieux constatée ? Toutes les religions ont eu leurs martyres, mais c'étaient des martyres qui soutenaient des dogmes, des croyances. La religion chrétienne seule peut présenter des hommes qui sont morts uniquement pour attester des faits

sur lesquels elle se fonde, surtout qu'un de ses dogmes principaux est l'amour de la vérité et l'horreur du mensonge.

Le fait de la résurrection de Jésus Christ est donc vrai : il est Dieu, sa religion est donc divine, donc enfin nous devons croire tout ce qu'elle dit, quelque incompréhensible que cela nous paraisse, car qu'est-ce que l'intelligence humaine auprès de Dieu ?

Ainsi Dieu dans la religion catholique, la vraie religion, nous a appris sous quelle forme il existe, dans le mystère de la sainte trinité. Il nous a communiqué ce qu'il a fait pour nous dans le mystère de l'incarnation et de la rédemption.

1843-1845

L'amour du prochain[2]

Au lieu que nous aimions les créatures en elles-mêmes et pour nous-mêmes, ce qui devrait les corrompre et nous corrompre, parce que nous ne sommes pas principe et fin les uns des autres, le principe évangélique nous les fait aimer en Dieu et pour Dieu et dès lors donne à cet amour une source et un économat infinis, parce qu'il n'est autre que l'amour de Dieu ramené à lui-même à travers ses créatures et comme un rejaillissement de sa bonté.

Rien ne nous donne de Dieu une idée plus magnifique que l'impossibilité de le comprendre ; son infinie perfection le découvre et le cache tout à la fois aux hommes. Il est éternel et infini, il peut tout et connait tout ; c'est-à-dire qu'il dure depuis l'éternité jusqu'à l'éternité et qu'il est présent depuis l'infini jusqu'à l'infini. Il régit tout, il connait tout ce qui est et qui peut être. Il n'est ni l'éternité ni l'infini, mais il est éternel et infini ; il n'est pas la durée et l'espace, mais il dure et il est présent. Il dure toujours, et il est présent partout, et, en existant toujours et partout, il constitue la durée et l'espace. Comme toute partie indivisible de l'espace existe toujours, et que toute partie indivisible du temps existe partout, il est l'auteur et le maître de toutes choses en tous temps et en tous lieux.

Il faut nous faire une retraite et comme un sanctuaire au fond de la conscience, où nous ramenions sans cesse nos pensées en présence de la divinité, jusqu'à rendre cette présence assez sensible par l'habitude pour ne jamais la perdre entièrement en vue au milieu des soins et des embarras extérieurs de la vie.

La pensée par qui nous entretiendrons ce culte ne pouvant se concevoir sans la parole au moins intérieure, nous nous assujettirons à converser avec Dieu par la prière, qui n'est que l'expression de l'âme, avec toutes ses faiblesses, ses misères et ses besoins, en présence de l'absolue perfection de son auteur ; non pas pour que Dieu connaisse lui-même ces misères et ces besoins, mais pour que nous les sentions et les connaissions nous-mêmes en les exprimant et que nous pénétrions les perfections divines en les contemplant.

De même que nous sommes l'objet de l'amour infini de Dieu, faits à son image, appelés à le posséder, de même nous devons voir, dans chacun de nos semblables, l'objet de ce même amour, un enfant de Dieu, un frère. Le meilleur moyen donc d'être agréable à Dieu, à qui nous ne pouvons directement faire du bien, parce qu'il en est la source, c'est d'en faire à ceux à qui il veut en faire lui-même, et d'être les uns envers les autres les instruments et les aumôniers de sa providence ; c'est de reverser par une céleste subrogation, sur les enfants l'acquittement de nos dettes envers le père et d'être à leur égard comme nous voulons qu'il soit à notre égard, en leur faisant tant en bien que nous voulons qu'il nous soit fait.

[2] Ce texte d'un auteur inconnu a été trouvé dans les lettres de Georges de Kerviler

Ad majorem Dei gloriam

Réminiscence de Chapelain

Au centre étincelant d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
Dans un calme éternel contemple sa grandeur
Dont le rayonnement pénètre tout le monde.

Les espaces sans fin que sa lumière inonde
Balancent devant lui l'encens adorateur
De milliers de soleils, dont son doigt créateur
D'un seul geste fixe la course vagabonde.

Mais la vie et la mort troublent les éléments :
Tout change et se transforme au sein des firmaments
Et lui seul, immobile, il régit la matière.

Les purs esprits du ciel craignent sa majesté :
Et l'homme, ce néant, par une humble prière,
Peut arracher la foudre à son bras irrité.

Science et Genèse

Que de ton œuvre, Ô Dieu, la force et le génie
Pour mon esprit docile ont un charme puissant !
Devant elle mon vers est aussi languissant
Qu'un ruisseau qui se perd dans la mer infinie.

Des lois que tu posas, l'adorable harmonie
Séduit le plus rebelle à son divin accent,
Et désormais l'impie avoue en pâlissant
Que par la science il voit sa vanité punie.

Tous les astres féconds en miracles divers
Qui s'agitent perdus dans le vaste univers,
Ont été réunis par l'active synthèse

En six règnes groupés, ils confirment ma foi ;
Car ils suivent les jours qu'indique la Genèse,
Et prouvent que Moïse écrivit avec toi.

Réflexions sur la pluralité des mondes

Je lisais l'autre jour dans l'Univers, 19 janvier 1877, une notice sur Galilée de l'abbé Jules Morel, où il exposait que la science moderne, comparant la genèse et la Bible avec le système de Copernic que soutenait Galilée et qui montrait que la terre n'était pas le centre de l'Univers, trouvait très extraordinaire et poussait même jusqu'à l'absurde de croire que Dieu ait choisi pour créer l'homme et s'y incarner une petite planète de 4ème ordre parmi les 22 millions d'astres qui paraissent peupler l'espace. Cela, diraient les savants à courte vue de l'époque actuelle, implique contradiction.

La réponse à cette objection est cependant facile. C'est que Dieu, parmi les globes qui peuplaient l'Univers, quand il jugea à propos de créer l'homme, trouva que la terre seule était arrivée à un point de constitution qu'elle permette à l'homme d'y habiter et d'y vivre. Les autres planètes n'étaient pas et ne sont peut-être pas encore achevées à ce point.

Tous les mystères de l'Incarnation du Verbe de Dieu, de la Rédemption … qui concernent la nature humaine ont donc du se concentrer sur notre planète ; les autres peuvent être habités par des êtres quelconques mais ce ne sont pas des hommes. En effet, il y a du y avoir une longueur de temps très grande, probablement des millions d'années, entre la création de la matière et la création de l'homme, et ce temps a été celui pendant lequel la terre s'est constituée à l'état où nous la voyons. Qui peut assurer que les 20 millions de planètes ou d'astres qui ont été découverts dans l'espace, sont arrivés à cet état de constitution tel qu'elles pourraient être déjà appropriées à la vie de l'humanité lorsque Dieu créa l'homme sur la terre ? Absolument personne. Donc il n'est pas absurde de penser que l'humanité habite exclusivement la terre, et que les autres mondes ne sont pas encore appropriés à la possibilité de cette habitation.

La Genèse révélée dit que Dieu créa le ciel et la terre, ou la matière en général, *creavit omnia sirmes.* La matière pondérable qui a constitué tous les astres était inerte, sans mouvement, aucune force ne lui était appliquée *terra erat inanis ;* elle était uniforme et incomposite *(uniformis et incomposita)*. C'était en un mot, comme tous les autres corps, une nébuleuse sans mouvements.

Dieu alors appliqua à la matière en général les lois qui la régissent ; l'attraction universelle, qui réunissant les atomes de ces nébuleuses en masses incandescentes. Il édicta cette loi en prononçant le *fiat lux [que la lumière soit],* puis il laissa cette loi accomplir toutes ses conséquences, et des masses ignées et lumineuses se formèrent. Mais il fallut du temps et sans doute un temps considérable pour le développement de toutes les conséquences de cette loi.

Cependant, par suite de la seule attraction et du mouvement qui en résultait, toutes les masses formées allaient converger et tomber sur le centre de gravité des divers systèmes d'agglomération dans l'espace. Dieu alors édicta la seconde loi de mouvement qui régit les corps célestes. Il prononça le *fiat firmamentum [qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux]* (qu'il y ait un espace déterminé entre ces masses) et il les lança chacun dans une direction d'où ils ne pouvaient plus s'échapper, et ils tournèrent autour du centre de gravité de leur système. *Aderam quande cesta lege et gyro vallabat abyssos ; quando ethera firmabat sursum, et librabat fontes aquariu*. (les masses fluides.) *[que les eaux qui sont sous le ciel s'amassent en un seul endroit, et qu'apparaisse le continent]*

La loi édictée, ses conséquences directes s'établirent, les masses fusibles s'arrondirent ; les scories de ces matériaux en fusion vinrent à la surface et les globes s'encroûtèrent en se refroidissant, mais pour cela il fallut un temps d'une longueur considérable. Puis les vapeurs

retombèrent en eaux et se déposèrent ; alors des soulèvements manifestèrent d'abord des îlots et plus tard des continents.

Les conséquences de l'attraction universelle s'étaient établies partout comme combinaisons des différentes substances matérielles, mais cela ne suffisait pas. Dieu fit germer les plantes, et pour cela il lui fallait faire une nouvelle loi *Germinat terra herbam virentem et lignum porniferum*. *[la terre produisit de la verdure : des herbes portant semence, des arbres donnant des fruits contenant leur semence]* Des affinités particulières furent attribuées à l'Oxygène, l'hydrogène et au carbone, soumis à l'organisme végétal, et la terre se couvrit de plantes et d'arbres de toutes espèces, comme conséquence de cette loi. Mais il fallut encore pour le développement de toutes ces conséquences un temps sans doute fort long.

Plus tard, Dieu édicta encore une nouvelle loi, celle de différentes affinités de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone et de l'azote, les soumettant à l'organisation animale ; mais il fallait là une création, car les animaux devaient par eux mêmes produire des mouvements et la matière seule n'est pas apte à en former ; il lui fallait une force tirée d'eux-mêmes, et Dieu créa l'âme animale, *creavit que Deus caete grandia et omnem animam moventem. [Dieu dit : que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants, et il créa les grands monstres marins et tous les êtres vivants qui glissent]*

Mais quel temps encore il a fallu pour arriver à la réalisation de toutes les conséquences de cette loi, que de cataclysmes sont survenus pendant cette époque, que de temps il a fallu pour purger l'atmosphère de l'immense quantité d'acide carbonique qu'il contenait et qui aurait été impropre à la vie de l'homme.

Enfin, Dieu créa l'homme quand la terre fut constituée de manière à pouvoir lui entretenir la vie.

Eh bien, les 30 millions d'astres qui peuplent l'espace ont du subir les mêmes phases de constitution à peu près ; il leur a fallu beaucoup de temps et peut-être ceux dont la constitution est semblable à la terre ne sont pas encore suffisamment achevés pour supporter l'espèce humaine cela a pu dépendre de leur masse plus considérable à refroidir et d'une foule d'autres causes qui entrent dans leur constitution.

Or, la création de l'homme ne date que de 6000 ans, qu'est-ce que ce temps pour les millions d'années qu'il a fallu peut-être pour faire arriver la terre à pouvoir le contenir. Pauvres gens que nous sommes, nous mesurons le temps à la courte durée de notre vie, mais qu'est-ce que le temps pour l'éternité.

Cependant la Bible dit que la création s'est faite en six jours, et les commentateurs pour déterminer ce jour, s'appuient sur le *Vespere et le Mane [il y eut un soir et il y eut un matin]* qui accompagnent toujours le mot Dies (la désignation du jour dans la genèse) Mais des savants hébraïques traduisent le mot hébreux qui rendent le Vespere et le Mane dans le sens d'ardu et de désordre, de sorte que *le resut et vespere et mane factum est dies unus, secondus, tertus* se traduit fort bien par cette phrase : et du désordre à l'ordre établi par la loi dictée, suivie de toutes ses conséquences, ce fut la 1ère, la 2ème et la 3ème époque. Car le mot Dies signifie aussi *époque* dans la Genèse *In die qua fecit Dominus caelum et terram et omne virgultum agri … [Au temps où Dieu fit le ciel et la terre et toutes les créatures]*

Les 30 millions de globes qui roulent dans l'espace peuvent donc n'être pas appropriés aux conditions de la vie humaine, et par conséquent tous les mystères qui la regardent peuvent très bien, sans contradiction, être appliqués exclusivement à la terre.

Mais que deviendront, et à quoi serviront tous ces astres dont l'espace est parsemé ? C'est le secret de Dieu qui ne nous l'a pas révélé ; mais nous pouvons hasarder des conjectures.

A l'époque indéterminée mais certaine du jugement dernier, les élus s'élèveront au ciel avec le Verbe fait chair qui les aura ressuscités et jugés comme toute l'espèce humaine, et il les fera peut-être habiter certains astres qui s'y trouvent.

Or, il y a encore des enfants et d'autres malheureux innocents de péchés actuels mais qui n'auront pas été régénérés par le baptême. Ils ne devront sans doute être condamnés qu'à la peine du dam, c'est à dire à la privation de la vue de Dieu. Ils se comptent par milliards depuis le commencement du monde, et ils iraient habiter aux mondes nombreux qui roulent dans l'espace. Enfin, il y aura les derniers, condamnés aux feux de l'enfer, et qui y seront précipités. Or on suppose que l'enfer pour les âmes est le centre ou l'intérieur de la terre, mais alors, que son mouvement autour du soleil soit arrêté, elle s'y précipitera naturellement et ira en faire partie dans le royaume de Satan.

Dans tout ce qui précède, il n'y a absolument aucune certitude, mais du moins rien aussi n'y implique contradiction, et rien ce me semble n'y est opposé au sens de l'écriture sainte, rien n'y est contraire au texte sacré. La thèse des deux savants du siècle qui plaide la contradiction des faits actuels avec le texte sacré est donc absurde.

Dans un ouvrage récemment présenté à l'académie des sciences par Monsieur Flammarion, l'auteur cherche à établir la grande probabilité que les planètes de notre système solaire : Mars, Jupiter, Saturne, … sont habités par des hommes comme nous. Il s'appuie pour cela sur les apparences d'atmosphère, de continents, de mers, que présentent ces planètes aux astronomes qui les observent, et il paraît vouloir tirer de là des conséquences conduisant à douter de la présence exclusive de l'homme sur la terre, et des mystères qui sont la base de la religion. Car il n'y aurait aucune raison que Dieu eut plutôt vécu sur la terre que sur ces planètes.

D'une pareille analogie entre la terre et les autres astres de notre système, on ne peut nullement conclure pour ces astres à l'habitation humaine. Car la terre a présenté tous ces aspects pendant une longue suite de siècles avant qu'elle fut apte à porter l'espèce humaine. Or, comme les planètes observées sont généralement plus volumineuses que la Terre, leurs phases de transformation et de constitution ont sans doute été plus longues et peut-être ne sont-elles pas encore terminées.

Qu'est-ce que 6000 ans qui nous séparent de l'époque à laquelle l'homme a paru sur la terre auprès des longues suites de siècles pendant lesquels notre globe a été soumis aux différentes phases de son appropriation et pendant lesquels cependant elle a du présenter des apparences à peu près semblables à celles observées pour les autres planètes.

On ne peut donc rien conclure de ces apparences, et il y a lieu de croire au contraire, d'après la sainte écriture, que la terre seule possède l'humanité, en dehors de toutes les sphères célestes qui pourront peut-être la contenir plus tard.

25 janvier 1877. René Pocard Kerviler
(note manuscrite conservée à l'abbaye de Landevennec)

LEXIQUE

Ce lexique a été établi à partir du "Dictionnaire de la marine à voiles" des capitaines de vaisseau Pâris et de Bonnefoux, dictionnaire paru en 1847, et réédité en 1999 par les éditions du Layeur à Maxéville, Meurthe et Moselle. Pour un même terme il peut exister plusieurs définitions et nous avons retenu celle qui explicite le texte de Joseph de Kerviler. Ces termes sont signalés par des astérisques dans le corps du texte, et classés par ordre alphabétique.

Apôtre : les deux allonges qui touchent l'étrave se nomment apôtres, ils sont chevillés à l'étrave.

Appiquer : faire incliner les vergues pour qu'elles occupent moins de place et diminuent les risques d'accrochage avec d'autres bâtiments

Aréasse :

Balai : les balais utilisés pour nettoyer les pont et le bord sont faits en genêts ou en buis que des corvées sont chargées régulièrement d'aller faire provision., comme de l'eau.

Bande : faire passer l'équipage à la bande, c'est lui ordonner de se porter dans les haubans et sur les vergues du même bord pour faire un salut à la voix.

Blanc : le blanc sert de but à des canonniers s'exerçant lors de l'exercice à feu.

Border : border une voile, c'est en tendre la partie inférieure en halant sur les écoutes.

Bouline : manœuvre frappée sur les ralingues d'une voile à l'effet d'ouvrir cette voile en halant le milieu de la ralingue sur l'avant. La ralingue est un cordage cousu autour des bords d'une voile.

Brassiage : on brasse une vergue en agissant sur des manœuvres de sorte que la vergue tourne autour de ses suspentes.

Bugalet : navire de charge utilisé dans un port pour assurer les transports entre l'arsenal et les navires au mouillage

Cadre : fond en toile qui reçoit un châssis en bois de 2m sur 54 cm, garni d'une toile lacée. La toile du fond se relève aux quatre cotés, de manière à contenir un matelas, des draps et des couvertures. Ils sont suspendus par les petits cotés.

Capelage : ensemble des boucles des cordages qui embrassent la tête d'un mat ou l'extrémité d'une vergue.

Capeyer : réduire la voilure en prévision d'un temps fort et tenir le bâtiment debout au vent.

Carguer : agir sur une voile par l'effet des manœuvres ; par là, on retrousse les voiles vers leurs vergues afin de les soustraire à l'action du vent.

En Chef : un mat en chef

Commission d'armement : lors de l'entrée en rade, cette commission contrôle que tous les objets portés sur les feuilles d'armement et autres alloués par les règlements ont été délivrés par le port.

Dès qu'un bâtiment reçoit l'ordre d'entrer en commission de port, il prépare son matériel, mais n'en embarque que la partie la moins susceptible de se détériorer. Le surplus reste en dépôt à terre, ou y est déposé si le bâtiment arrive de la mer.

Lorsqu'il passe en commission de rade, il est pourvu de tout son matériel, vivres, rechanges, et le 1/3 de son personnel, et est prêt à partir moyennant le complément d'équipage.

Consuité :

Conversion : mouvement exécuté par des bâtiments ou des hommes en formation de défilé

Corne : sorte de vergue dont un bout s'appuie sur l'arrière d'un mat et dont l'autre bout est soulevé.

Couette : Pièce de bois parallèle à la quille d'un navire qu'on veut lancer.

: pièce de construction à deux branches qui s'élèvent symétriquement de chaque coté de la quille jusqu'au platbord.

Cuivre : feuilles en cuivre cloués contre la carène principalement à l'effet de la préserver de l'attaque des vers. On empêche l'oxydation en plaçant des barres de fonte de fer, qui, plus oxydables, protègent les plaques par effet voltaïque. Les plaques se couvrent de dépôts calcaires et d'herbes marines qui nuisent à la marche du navire. Il faut donc les nettoyer souvent.

Enclouer : enfoncer à force un clou à vis dans la lumière d'une bouche à feu pour la rendre inutilisable

Enverguer : enverguer une voile, c'est la fixer à une vergue**.**

Embosser : amarrer un navire à l'ancre afin que son coté puisse faire feu sur un point donné.

Envoyer un bâtiment : l'envoyer en mission.

Espars : bout de mat de 8 à 18 mètres de longueur

Etambot : les bâtiments à hélice ont deux étambots, l'un à l'arrière de l'autre, entre lesquels se place l'hélice. L'étambot le plus à l'arrière tient à la quille par son pied et au corps du navire par sa tête, c'est celui qui porte le gouvernail.

L'hélice peut être remontée verticalement dans son puit, lorsque le bâtiment ne marche qu'à la voile.

Fifre et tambour : les seuls instruments du bord, utilisés pour les manoeuvres

Gargousse : tube en cuivre contenant la poudre nécessaire pour charger un canon.

Garniture : dans un arsenal, c'est l'atelier où se préparent les diverses parties du gréement d'un navire

Grelin : Cordage utilisé pour l'amarrage ou le halage

Guigne : Sorte de canot très léger. Le fond est plat et les bouts en sont effilés, elles ont quatre ou six avirons.

Guinder : hisser un mat dans le sens de la longueur jusqu'à ce que le trou de sa caisse parvienne au dessus des élongis du mât qui doit le supporter.

Guy : on dit aussi bôme : sorte de vergue qui s'appuie sur la partie inférieure du mât d'artimon

Honneurs : cérémonies, salves, salut prescrits par les règlements

Jusant : reflux de la marée

Lazaret : espace clos à portée d'un port de mer pour recevoir les malades ou les équipages en quarantaine

Levée : destination donnée à un nombre d'hommes fixé par l'autorité pour le service de la flotte ou des ports. Ils rentrent pour sept ans dans la composition des équipages de ligne.

Lorine :

Massif : forte pièce de construction en bois

Salle des modèles : local d'un port où sont réunis les modèles à l'échelle des objets relatif à la marine : navire, machine à mâter, embarcation, …c'est là que l'on va étudier les anciens bâtiments et les anciennes machines

Muraille : constitue l'épaisseur du bord depuis la flottaison jusqu'au plat-bord

Noliser un bâtiment : le louer

Numéro : outre son nom, chaque bâtiment de l'état a un numéro qui sert à le classer et à le faire reconnaître au moyen de signaux.

Pantaine : mettre les vergues en pantenne, c'est les incliner en signe de deuil, les unes sur un bord, les autres sur l'autre bord.

Pavois : bandes de drap bleu doublé en grosse toile de 1m de largeur environ, et ayant des bordures rouges ou jaunes. Avec des œillets pour les suspendre les jours de fête. On les plaçait sur les cotés du navire, en arrière des fronteaux de hune, ….

Peneau en plume : indique la direction du vent

Perrier : petit canon

Pible : mat constitué d'un assemblage semblant ne constituer qu'une seule pièce : il n'y a ni hune ni barre

Pilote : marin chargé de conduire un navire dans un passage délicat. On distingue le pilote côtier, et le pilote lamaneur, ce dernier est affecté à une localité particulière, pour faire entrer ou sortir les navires de la rade.

Poste aux choux : canot envoyé chaque jour, lorsqu'on est en rade, pour faire les provisions pour les différentes tables

Préceinte : ce sont des ceintures en bordage épais que l'on établit tout autour du navire dans le sens de la longueur, comme moyen de consolidation.

Radoub : réparation d'un navire**.** Si les frais égalent la valeur de la moitié du bâtiment, on parle de refonte.

Reconnaître : s'approcher suffisamment pour distinguer et juger la terre ou le bâtiment

Rider : tendre une manœuvre dormante

Sable : le sable qu'on embarque à bord par des corvées sert au nettoyage des ponts, …

Scorbut : maladie qui corrompt le sang et se manifeste par le saignement des gencives et des taches violettes sur la peau.

Sifflet : instrument pour faire les commandements – il y a une vingtaine de coups de sifflets.

Sonde : on jette à la mer un plomb de sonde et on compte sur la ligne le nombre de mesures linéaires marquées dessus. Si la ligne n'est pas droite, on mesure son angle avec la verticale et on calcule le coté du triangle rectangle dont la ligne est l'hypoténuse

Station : séjour de bâtiments en pays étranger, pour faire respecter le pavillon, favoriser le commerce

Talonner : c'est toucher sur le fond par l'arrière de la quille

Télégraphe optique : sert à communiquer par une succession rapide de signes. On lit les signes ou les numéros qui les représentent en commençant par le haut et on forme ainsi le numéro qui, cherché dans le dictionnaire fat connaître le mot.

Vent : passe de calme, brise légère, petite brise, jolie brise, bonne brise, bon frais, grand frais, très forte brise, coup de vent à tempête

Le bon frais étant celui qui est favorable à la route à suivre

Vent sous vergues, c'est vent arrière